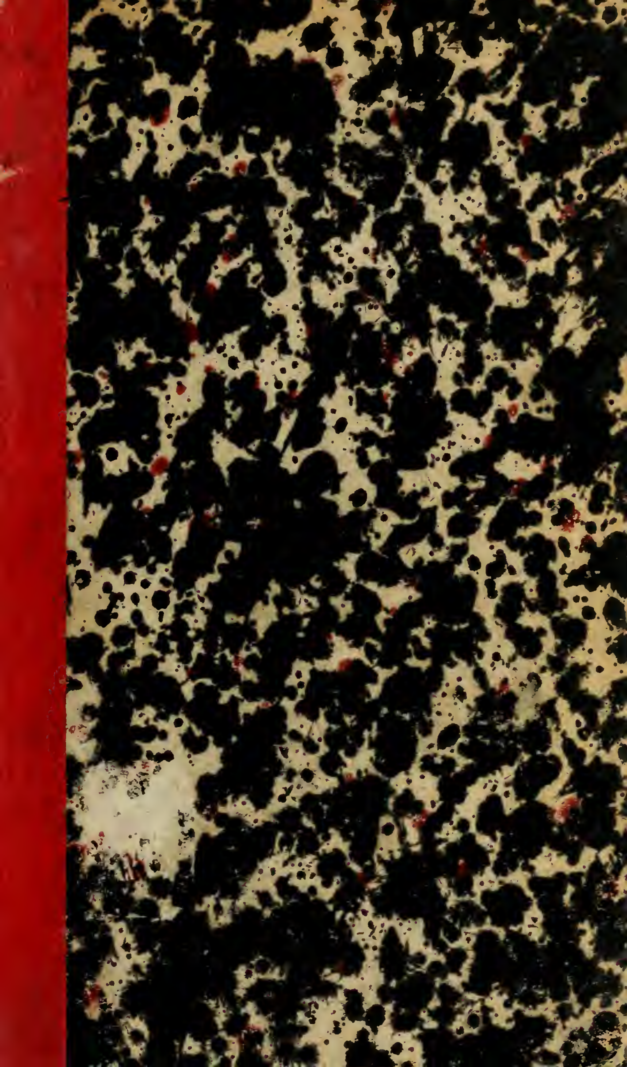




COLLECTION MICHEL LÉVY

LA
DUCHESSE DE LAUZUN

OUVRAGES

DE

LA COMTESSE DASH

Parus dans la collection Michel Lévy

LES AMOURS DE LA BELLE AURORE	2 vol.
LES BALS MASQUÉS	1 —
LA CHAINE D'OR	1 —
LES CHATEAUX EN AFRIQUE	1 —
LES DEGRÉS DE L'ÉCHELLE	1 —
LA DERNIÈRE EXPIATION	2 —
LA DUCHESSE DE LAUZUN	3 —
LA DUCHESSE D'ÉPONNES	1 —
LE FRUIT DÉFENDU	1 —
LES GALANTERIES DE LA COUR DE LOUIS XV	4 —
LA RÉGENCE	1 —
LA JEUNESSE DE LOUIS XV	1 —
LES MAITRESSES DU ROI	1 —
LE PARC AUX CERFS	1 —
LE JEU DE LA REINE	1 —
LA JOLIE BOHÉMIENNE	1 —
MADEMOISELLE DE LA TOUR DU PIN	1 —
LA MARQUISE DE PARABÈRE	1 —
LA MARQUISE SANGLANTE	1 —
LE NEUF DE PIQUE	1 —
LA POUDRE ET LA NEIGE	1 —
LE SALON DU DIABLE	1 —
LES SECRETS D'UNE SORCIÈRE	2 —
LES SUITES D'UNE FAUTE	1 —

CORBEIL. — Typ. et stér. de CRÉTÉ.

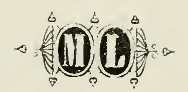
LA

DUCHESSE DE LAUZUN

PAR

LA COMTESSE DASH

TOME PREMIER — TOME TROISIÈME



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1864



LA

DUCHESSE DE LAUZUN

I

J'ai résolu d'écrire les aventures de ma vie, non pas tant à cause de moi que pour les gens dont je suis entourée. Je suis une pauvre femme, vouée à la douleur et à l'injustice, obligée de cacher soigneusement ma pensée et mes émotions, car personne n'a pu les comprendre parmi ceux que je vois. J'ai besoin, une fois, de parler à cœur ouvert, sans craindre d'indiscrétions ; j'ai besoin de me confier à ce papier, à défaut d'un ami, car, hélas ! je n'ai pas d'amis.

Non que je n'aie désiré en avoir, non que quelques bonnes âmes n'aient eu envie de m'aimer aussi; mais, dans la position que j'ai occupée, avec une exis-

tence telle que la mienne, les amis sont impossibles, on le verra bien.

Cependant j'ai beaucoup vu, j'ai su quantité de choses. L'homme que j'ai épousé est un héros de roman; il a continué *sur* moi ses expériences romanesques, et n'a pas voulu que j'y échappasse. Je lui ai pardonné à son lit de mort, mais je ne puis oublier.

Je suis la seconde fille du maréchal duc de Lorge, de la maison de Duras, et de mademoiselle Frémont, fille du garde du trésor royal, sous M. Colbert, qui lui fit gagner de grands biens. Mon père, un peu gêné dans ses affaires, s'allia ainsi à la finance et n'eut jamais à s'en repentir; car ma mère était la plus sainte et la plus noble femme qui fût au monde. Nous étions cinq filles et nous n'eûmes qu'un seul frère, plus jeune que moi et que mademoiselle de Lorge, ma sœur aînée. Moi je fus nommée mademoiselle de Quintin.

Mon père et ma grand'mère, madame Frémont, me préféraient mademoiselle de Lorge ; je devins la favorite de ma mère. Néanmoins les grandes occupations de la cour, les soins d'un état considérable nous exilèrent de la maison paternelle et nous firent placer aux bénédictines de Conflans, dont madame Damon, sœur de ma grand'mère, était abbesse. Nous y passâmes nos premières années, sous la direction d'une gouvernante. Je ne raconterai pas des histoires de cou-

vent, que chacun connaît, et qui ressemblent à toutes les histoires. Les petites filles ne sont guère intéressantes que pour les nourrices et les mies qui les élèvent. Nous étions heureuses, nous priions Dieu, nous allions jouer dans de beaux jardins, et nous regardions comme l'événement le plus considérable la visite de chaque mois que nous faisait monseigneur l'archevêque de Paris, lorsqu'il venait à *sa maison archiépiscopale d'été.* Ce mot est d'une religieuse, laquelle aurait cru commettre un gros péché et une irrévérence impardonnable en s'exprimant autrement.

A cela près, les jours coulaient semblables et monotones ; nous les comptions soigneusement, espérant les faire marcher plus vite ; pourquoi ? nous n'en savions rien ; c'était cette vague inquiétude de la jeunesse qui attend le lendemain sans lui demander autre chose que de ne pas ressembler à la veille.

Lorsque j'eus douze ans et ma sœur quatorze, madame Frémont demanda à nous prendre chez elle, et nos parents y consentirent. La liaison était grande entre la mère et la fille, et le maréchal de Lorge fut toujours d'une façon adorable pour sa belle-mère ; il ne semblait pas se souvenir de la mésalliance. Il est vrai que M. et madame Frémont, et leurs proches mêmes étaient plus du monde que ne le sont d'ordinaire des gens de leur sorte. La confiance absolue de M. Colbert, les services nombreux rendus par mon

grand-père à tous les personnages de ce temps-là, sa probité stricte et sa franchise inattaquable, lui avaient fait autant d'amis que de connaissances.

— C'est Penautier moins la Brinvilliers, disait M. de Lauzun.

Tout le monde sait que Penautier, trésorier des états de Languedoc, fut compromis dans le procès de cette empoisonneuse, dont il était un des amants, à ce que l'on croit. Il fut sauvé du supplice et déchargé de l'accusation, grâce à ses appuis ; et, ce qu'il y eut de rare, c'est qu'on ne l'abandonna pas après, bien que son innocence fût loin d'être prouvée. Il eut la même affluence à sa table ; seulement, M. de Coulanges lui criait de loin :

— Penautier, pas de tourte aux pigeons !

Cette marquise de hasard empoisonnant ordinairement ses victimes dans ce plat très-commun, qu'elle accommodait merveilleusement, disait-on, et comme manière de plaisanterie.

Nous voici donc chez madame Frémont, ce qui ne me satisfait qu'à moitié ; ma mère m'ayant accoutumée à des bontés particulières, je ne supportais qu'impatiemment la préférence dont ma sœur était l'objet dans cette maison ; je demandai à en sortir ; le maréchal s'y refusa toujours.

Cependant une fois, pendant qu'il était à l'armée, ma mère m'emmena près d'elle : ce fut une fête. Elle

me consola par mille présents de mes petits ennuis, et m'assura que plus tard je serais récompensée de mes peines.

— J'ai mon projet, ajouta-t-elle, vous verrez, et je ne désespère pas d'amener M. de Lorge à le comprendre. Nous sommes trop bien pourvus de filles à établir et ce n'est pas facile, malgré l'opulence de ma famille et le grand état de notre maison. Mademoiselle de Lorge est d'un caractère calme, elle aime la vie retirée, elle est orgueilleuse aussi. On lui obtiendra une riche abbaye, et vous deviendrez l'aînée, ma chère enfant; je vous donnerai ce que je possède, on vous mariera à un très-grand seigneur.

— Oh ! madame, M. et madame Frémont chérissent ma sœur, ils ne consentiront point à cela.

— Ils y consentiront, pourvu que mademoiselle de Lorge y consente, et c'est où il faudra arriver.

Je savais bien, moi, qu'on n'y arriverait jamais, et, malgré ces promesses brillantes, je ne souhaitais pas acheter mon bonheur par le malheur d'une autre, surtout d'une sœur aimée.

C'est ici le lieu de parler de nous, je crois, et de nous peindre toutes deux, afin d'éclaircir le récit et de donner d'avance l'explication des choses obscures ; les caractères bien connus sont la clef des événements.

Mademoiselle de Lorge était blonde et blanche, un

peu fade, des yeux bleus clairs, ordinairement doux, mais qui prenaient quelquefois une teinte ardente; alors ils lançaient des poignards. Froide et tranquille en apparence, elle avait une résolution, une volonté indomptables. Fière, orgueilleuse, ennemie de toutes les faiblesses, elle n'eût jamais failli, non pas par insensibilité, non pas même par vertu, bien qu'elle fût très-vertueuse assurément, surtout par respect d'elle-même, de son nom, de ses proches, et par la vénération où elle tenait l'opinion des autres, la première de toutes les puissances à ses yeux.

Elle était maigre, un peu roide, très-guindée et assez maladroite dans ses gestes et dans sa démarche. Elle semblait d'une tranquillité inaltérable, excepté quand ses regards jetaient les singuliers éclairs dont j'ai parlé; c'était en ces moments-là qu'elle parlait le moins, car elle était fort renfermée.

Au demeurant, rien de plus facile, de plus soumis, de plus aimable, en apparence, que ses habitudes. Jamais personne, excepté moi, n'eut à s'en plaindre, et l'on verra par la suite combien j'ai souffert de cette bonté, de cette égalité d'humeur si vantée, et où elles ont été près de me conduire.

Voilà ma sœur telle qu'on la retrouvera jusqu'à la fin; quant à moi, c'est autre chose.

Je suis, ou plutôt j'étais brune, car mes cheveux ont blanchi de bonne heure avec les chagrins. J'étais

belle, je l'étais assez pour frapper les regards au premier abord et pour les arrêter ensuite. J'avais, tout contrairement à ma sœur, un esprit de saillies fort gai; je riais de tout, et cet esprit, cette gaieté, ont survécu à mes malheurs. M. de Lauzun a tout tué en moi, excepté cela; je riais au milieu des larmes, je riais sous les verrous, j'aurais ri, je crois, dans les tortures et sur le chevalet.

On m'accusa de légèreté, à cause de cette philosophie, et Dieu sait pourtant qu'il n'y avait rien à démêler entre ma gaieté et mon cœur. Il m'arrivait, aux moments les plus solennels, une de ces plaisanteries qui tombent dans le cerveau comme des bombes, et qui deviennent un supplice jusqu'à ce qu'elles soient écloses. J'appelais ces folies mon démon : ce démon m'obsède encore, toute vieille que je suis; il est vrai que je ne le chasse plus, c'est mon dernier amusement, et, à mon âge, je ne crains plus qu'il m'emporte.

Je n'avais, hélas! que trop de tendresse dans le cœur, bien que j'eusse, tout autant que mademoiselle de Lorge, l'horreur du vice et de ses suites cruelles. J'ai toujours été indulgente, parce que je sais ce qu'il en coûte pour rester honnête, et combien les circonstances nous entraînent malgré nous.

J'ai souvent beaucoup songé, et ces songes m'ont jetée dans un cercle très-éloigné de celui que j'habite.

Les grandeurs me sont à charge. Que de fois, assise près d'une fenêtre, à ce château de Randan, témoin de tant de pleurs versés et retenus, que de fois j'ai suivi d'un œil d'envie, par les prés et les chemins, les jeunes et lestes paysannes qui couraient libres et sans entraves, les pieds nus, les bras chargés de fardeaux, et qui me croyaient si heureuse sous mes brocards et mes lambris dorés. La liberté ! ce fut mon fantôme, et je ne l'ai jamais atteint. On n'est pas libre quand on est duchesse et qu'on doit compte à son rang de ses actions, presque de ses pensées !

Je ne rougis pas de l'avouer ici, on ne le saura qu'après ma mort, le sort le plus charmant, selon moi, est celui d'une comédienne illustre. Elle a tous les agréments de notre vie sans en avoir les chaînes ; elle vit dans un cercle de plaisirs, même honnêtes pour elle, et qui nous sont défendus; elle a la fleur des hommages des seigneurs, elle n'entend que des louanges et ne voit que des esclaves. Si je n'avais été mademoiselle de Quintin, j'aurais voulu prendre cette carrière, et j'y aurais réussi, je le crois.

Je ne rougis point de ce penchant, et je nourris encore cette chimère pour m'amuser.

Il me semble que mon lecteur me connaît à présent et qu'il pourra me suivre; je lui ai mis aux mains le flambeau. Ajoutez à ce portrait une entière franchise, une envie de plaire non dissimulée, bien que bornée

dans les limites du devoir, et vous n'aurez plus rien à apprendre sur moi, que ce que les événements vous en révéleront d'eux-mêmes.

Je reprends mon récit.

Ma mère ne quitta plus son idée fixe, *chaussée dans sa tête*, et se mit à travailler en conséquence, non pas mon père, non pas M. et madame Frémont, c'était inutile, mais mademoiselle de Lorge elle-même; et, en dépit de toute son adresse, elle se trompa sur les moyens de réussir.

Un jour elle vint de bonne heure chez madame Frémont, et demanda à ma sœur de l'accompagner chez M. d'Auneuil, maître des requêtes, le seul frère de la maréchale, qui nous aimait fort; et, comme j'y voulais aller aussi, elle me répondit qu'elle n'avait pas affaire de moi. Nos maisons étaient contiguës (j'entends celle de mon père et celle de madame Frémont), de sorte que nous nous rencontrions à chaque instant du jour. Ma grand'mère cependant ne nous perdait pas de vue; nous étions surveillées et suivies par elle seule. Mon grand-père, impotent, n'ayant de bon que la tête, la conservait tout entière et conduisait ses affaires admirablement. On venait même le consulter de partout; il donnait d'excellents conseils.

Je vous prie de croire qu'il ne nous les épargnait pas.

Ce jour donc où ma mère emmena mademoiselle

1.

de Lorge, et qui fut mémorable, nous restâmes auprès de M. Frémont à entendre une lecture de piété. Ma sœur rentra après plus de trois heures, aussi calme que d'ordinaire; seulement moi je vis les poignards de ses yeux, et je compris qu'il s'était tenu quelque discours; ma mère, en la quittant, lui dit :

— Réfléchissez mûrement, ma fille.

A ce peu de mots, je n'en doutai plus. Néanmoins, je ne fis aucune observation; j'attendis qu'elle me parlât. Ma sœur n'était pas de celles qui parlent ; elle exécuta à la lettre les ordres qu'elle avait reçus, et réfléchit en silence. Le fruit de ses réflexions fut tel qu'on devait l'attendre, et je savais d'avance à quoi m'en tenir.

Or voici ce qui était arrivé.

Ma mère commença par beaucoup de cajoleries, par beaucoup d'assurances de tendresse et par un examen détaillé du caractère de ses cinq filles, même les plus jeunes. Elle eut soin d'appuyer sur les louanges de mademoiselle de Lorge, sur ses idées raisonnables, sur son esprit supérieur, sur la façon élevée dont elle regardait les choses de ce monde, et finit par en arriver à ceci :

— Nous n'avons pas assez de bien pour doter convenablement des filles de votre nom ; il faut donc leur trouver une carrière et les placer selon leurs moyens, en vue de leur bonheur. Votre grand esprit, votre

raison supérieure vous appelle à de hautes dignités, ainsi que je viens de vous le dire : prenez le voile. Nous vous ferons abbesse d'une des abbayes royales ; je suis sûre d'avance de l'obtenir. Vous pourrez arriver au gouvernement de l'Église, dans votre ressort, et votre vie sera de la sorte brillante et heureuse.

Aucune de vos sœurs n'a les qualités nécessaires à ces places éminentes ; mademoiselle de Quintin moins que les autres ; son esprit léger la rend incapable d'aspirer à ces gloires. Elle est faite pour la cour, pour le monde, pour être simplement une femme comme les autres, obéissant à un mari qui la dirigera et qui lui indiquera une voie, suivant son désir ou son ambition. Ne le pensez-vous pas ?

— Ma sœur est tout aussi capable que moi des grandes vues auxquelles vous aspirez, madame ; vous êtes injuste envers elle.

Ma mère se mordit les lèvres ; elle comprit qu'elle avait affaire à forte partie. Au fait, pour une petite fille de dix-sept ans, ce n'était pas mal défendu.

— Je sais ce que je dis, mon enfant. Mademoiselle de Quintin est bien loin de vous sous tous les rapports ; je ne m'aveugle jamais sur mes affections, soyez-en persuadée et croyez-moi.

Elle recommença sa plaidoirie, à quoi l'autre ne se laissa pas entamer et joua serré comme un vieux

courtisan. Tout cela, de part et d'autre, avec les meilleures façons, avec les compliments, les sourires, les caresses dont sont capables les gens de cour ; ma sœur les trouvait naturellement plus que ma mère qui les avait acquises. La guerre était magnifique et soutenue en grands tacticiens.

La promenade se passa ainsi ; elle fut assez longue. Mon oncle, qui n'était pas dans le secret, servit ma mère en louant dans mademoiselle de Lorge les qualités que celle-ci avait exaltées, et en lui prédisant une situation digne d'envie, si elle voulait s'en donner la peine.

— Je n'ai point de vocation pour l'éclat et le bruit, répliqua ma sœur d'un ton modeste ; je préfère être heureuse et qu'on ne parle pas de moi.

— C'est ce que je vous répétais tout à l'heure, ma fille, reprit précipitamment la duchesse ; vous méprisez la cour, vous devez vivre ailleurs.

— Je ne dis pas cela, madame.

— Ah ! je croyais...

— Non, je fuis l'éclat, la domination, j'ai besoin d'être dirigée, et mon mari trouvera en moi une docile et obéissante élève, fort disposée à se laisser conduire et à suivre ses volontés.

— Ah !... fit ma mère, presque déconcertée de cette déclaration de principes faite d'un ton si doux, si soumis, qu'on n'eut jamais soupçonné la

rébellion sous ces cheveux de lin et ce teint d'albâtre.

J'ai remarqué que les blondes résolues et méchantes sont plus féroces que les tigres; généralement fausses, hypocrites, elles deviennent d'autant plus dangereuses, que l'on ne s'en méfie pas. Elles ont tant de séductions! Je ne veux pas prétendre par ces mots que mademoiselle de Lorge eût tous ces vices; bien au contraire, elle a mérité par sa conduite les éloges dont elle est entourée; elle a rempli tous ses devoirs. Moi seule, je n'ai pas trouvé en elle une sœur selon mes vœux; c'est peut-être ma faute.

On en jugera.

A dater de ce jour, elle fut entourée des sollicitations continuelles de ma mère, auxquelles elle résista toujours respectueusement, mielleusement, mais sans céder un pouce de terrain. La maréchale alla jusqu'à s'emporter, jusqu'aux menaces. Elle n'y répondit que par le silence et ne changea point. Et, remarquez bien ceci! nous ne nous quittions pas, nous vivions dans l'intimité la plus étroite; jamais un mot ne lui échappa envers moi, jamais une plainte; je l'ai appris par ma mère, plus tard; elle renferma tout.

Madame de Lorge, voyant ses importunités inutiles, essaya d'un autre moyen, qui tourna contre ses projets et qui fut une des grandes aventures de ma vie.

Elles s'imagina qu'en montrant de près à ma sœur les pompes de la vie monastique, elle éveillerait son ambition et lui donnerait l'envie d'en goûter à son tour.

Madame de Laval, grand'tante de mon père, était abbesse de Sainte-Croix, à Poitiers. Ce monastère, un des plus riches et des plus considérables de France, restait marqué d'une grande faveur par l'honneur qu'il avait reçu de sa fondatrice, sainte Radegonde, femme du roi Clotaire Ier. Des princesses du sang en eurent le gouvernement depuis cette sainte reine ; c'était donc une des mitres les plus enviées par la noblesse et même par la cour.

Nous fûmes envoyées à Poitiers, pour un mois ou deux, sous prétexte de voir notre grand'tante, déjà fort âgée, et de recevoir sa bénédiction, avec quelque présent. J'en fus ravie ; les voyages amusent à cet âge ; ma sœur se montra moins expansive, elle se doutait du motif, sans en faire semblant ; ma mère se garda de la prévenir, mais la leçon fut faite aux nonnains, et il ne dépendit pas d'elles que le coup ne réussît.

La maréchale nous conduisit *elle-même;* nous reçûmes en route toutes sortes d'honneurs, dont ma petite vanité se trouva bien ; quant à mademoiselle de Lorge, il n'y parut pas.

L'abbaye de Sainte-Croix est située au bout de la

ville, sur une hauteur; les jardins descendent jusqu'à la rivière qu'on appelle le Clain, ils sont en terrasse et fort beaux. En face, de l'autre côté de l'eau, on aperçoit une superbe maison appartenant aux bénédictins, qui forme point de vue; puis des coteaux, nommés les Dunes, puis de vieux ponts, de vieilles tours, aussi anciens que le vieux Poitiers lui-même, ce qui n'est pas peu dire ; cela est très-pittoresque. La perspective est encore embellie par les clochers de Saint-Pierre, la cathédrale, et par la flèche de Sainte-Radegonde, gothique église où se trouvent les reliques de la patronne, et son tombeau qui fait des miracles.

Nous fûmes reçues avec un cérémonial aussi pompeux que la reine. Les nièces de *madame*, madame la maréchale, duchesse de Lorge surtout! Quels personnages dans un couvent, où la puissance de *madame* est aussi étendue que celle du roi dans son Louvre!

Les chants, les cierges, le dais, les fleurs, rien n'y manqua. On nous conduisit processionnellement à l'église : notre bonne tante trônait sous ses courtines, le manteau d'hermine aux épaules, la mitre en tête, la crosse en main; l'anneau abbatial étincelait à son doigt lorsqu'elle donnait la bénédiction, et la croix pastorale en or, enrichie de pierreries, brillait à son cou, sur sa robe de la plus fine laine, à queue traînante, que deux assistantes portaient respectueusement.

Les chanoines de Sainte-Radegonde, ses vassaux, lui faisaient cortége; les tenanciers étaient convoqués; on chanta un *Te Deum*, et les voix des filles de Dieu montaient au ciel, unies dans leurs prières.

Je fus fort saisie à cet aspect, je ne pus retenir mes larmes; ma sœur demeura impassible. Elle promenait ses yeux autour d'elle avec distraction; elle, si pieuse d'ordinaire, s'agenouilla froidement, ne s'attendrit pas, et se montra en tout d'une indifférence incompréhensible.

La cérémonie terminée, nous nous rendîmes à l'abbatiale, où fut servi un grand souper. Les convives étaient les principaux de la ville et de la province, accourus pour nous faire honneur. J'ai rarement vu autant de vaisselle d'argent, de vases d'or et de cristaux magnifiques qu'en cette occasion. C'étaient, pour la plupart, des dons faits à l'abbaye par les princesses qui l'avaient gouvernée, par les rois, par les papes et par les grands personnages de toutes les époques. On nous montra une coupe léguée par l'impératrice Judith, qui se réfugia à Sainte-Croix, en 830, sous l'abbesse Gerberge, à laquelle succéda Ratrude, fille de Charles le Chauve.

On trouve ensuite dans la liste des prieures de cette maison :

Anne d'Orléans, sœur de Louis XII;

Louise de Bourbon, fille du comte de Vendôme;

Madeleine de Bourbon, aussi de la maison de Vendôme;

Jeanne de Bourbon, fille du duc de Montpensier;

Charlotte de Nassau, fille du prince d'Orange;

Et bien d'autres grandes dames et princesses dont le nom ne me revient pas. On juge si la position était bonne et si ma sœur se fût trouvée à sa place!

Parmi les religieuses admises par permission spéciale à la table de l'abbesse, il s'en trouvait une d'une royale beauté, une de ces beautés qui éblouissent comme des rayons et que Dieu ne donne guère qu'à ses anges. Tous les yeux se fixèrent sur elle et ne la quittèrent plus; mais sa modestie était aussi grande que sa beauté, et sa tristesse aussi grande que sa modestie.

Elle était de la maison de Mortemart, et s'appelait en religion sœur Marie du Saint-Sacrement. Elle portait le voile noir des professes; cependant elle refusait toutes les dignités, se vouant aux offices les plus humbles, et se tenant aussi loin des honneurs qu'on a coutume de s'en rapprocher.

Ma mère avait expressément demandé à la voir; madame la duchesse d'Orléans, à laquelle elle avait l'honneur d'être alliée, par madame de Montespan, comme on le suppose bien, connaissait sœur Marie et avait chargé la maréchale de lui rapporter de ses nouvelles. Madame de Montespan, chacun le sait,

était mademoiselle de Tonnay-Charente, fille du duc de Mortemart, chef de cette illustre maison, dont le Poitou s'honore à juste titre.

Sœur Marie se rendit aux ordres de sa supérieure; elle reçut avec bonne grâce et simplicité les compliments de la princesse, pria ma mère de la remercier de sa part, puis elle se retira, cachant les plus belles mains que j'ai vues de ma vie dans les longues manches de sa robe, et baissant ses paupières de soie, dont l'ombre marquait sur ses joues pâles.

Ma sœur et moi, nous lui parlâmes; nous nous intéressâmes vivement à elle, moi surtout. Elle nous répondit avec son triste sourire, et la douceur d'une sainte.

— Êtes-vous heureuse ici ? lui demandai-je.

— Oui, répondit-elle, toujours sans me regarder; on est heureux dans le sein de Dieu.

— Cette abbaye est belle, elle est gaie, on y voit du monde, la clôture n'est pas sévère, vous ne devez pas vous ennuyer.

— Mademoiselle, lorsqu'on a prononcé ses vœux au pied de la croix, ce n'est pas pour s'occuper des choses du siècle.

— Vous préférez la retraite, ma sœur?

— Oui, mademoiselle, la retraite et le silence.

— Vous ne regrettez pas votre famille?

— Je ne regrette rien, mademoiselle.

— Vous aurait-on faite religieuse malgré vous? m'écriai-je étourdiment.

Je vois encore le regard qui me répondit.

Après le souper, elle s'éclipsa ; au moment où l'on sortit de table, je la cherchai, et je ne la vis plus.

— Mademoiselle de Mortemart nous a quittées, dit ma mère à l'abbesse. Elle me paraît d'une humeur sauvage. Elle est bien belle cependant !

— La sœur Marie du Saint-Sacrement fuit le monde en effet; elle est d'une ferveur exemplaire, et j'ai dû la forcer pour qu'elle vînt aujourd'hui à l'abbatiale.

Je trouvai en tout cela des airs de mystère et je me promis, en véritable petite fille que j'étais, d'en apprendre davantage. Il ne me semblait pas naturel qu'on pût s'enfermer sans motif.

Le lendemain, dès l'aube, je courais dans les jardins, enchantée d'être libre et de n'avoir plus une grand'mère derrière moi pour me retenir. Au détour d'une allée, je rencontrai la sœur Marie. Elle me salua avec bienveillance et passa.

Je la poursuivis sans cérémonie; elle se retourna.

— Ah ! ma bonne sœur, m'écriai-je, vous êtes donc toujours triste? Dites-moi pourquoi.

La religieuse tourna vers moi un œil interrogateur, elle semblait chercher ma pensée.

— Je ne suis point malheureuse, mademoiselle,

je vous l'ai déjà dit : on n'est pas malheureuse sous l'œil du Seigneur.

— Vous êtes malade alors ?

La curiosité des enfants est insatiable.

— Je ne suis pas malade, mademoiselle : je me rends aux secondes vêpres, l'heure en est sonnée. Adieu, mademoiselle.

Et, me saluant profondément, elle s'éloigna.

Je fus fort étonnée, fort attrapée même, j'attendais un autre discours. Je la suivis des yeux ; mais, comme la jeunesse est oublieuse, je me remis à sauter et je ne me souvins plus.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il me faut raconter une légende de l'abbaye de Sainte-Croix. Ce pays de Poitou, ainsi que tous les vieux pays, est peuplé de légendes, d'esprits et de farfadets. Celle-ci est consacrée dans une procession solennelle, et les preuves en sont vivantes, si preuves il y a.

Du temps où sainte Radegonde était abbesse de Sainte-Croix, le bâtiment actuel n'existait pas, bien entendu. Le couvent était grossièrement construit, et beaucoup de cellules étaient creusées dans le roc. A côté des cellules il y avait des caves profondes ; ces caves y sont encore ; des escaliers à vis y conduisent, et il faut presque un quart d'heure pour y descendre.

Les saintes recluses y tenaient les provisions que

leur apportaient les fidèles. Chacune d'elles à son tour prépaiait leur frugal repas. Le monastère n'était pas riche alors ; Clotaire n'avait pas doté la retraite de celle qu'il avait tant aimée.

Un jour, la sœur chargée de la cave ne revint pas. On l'attendit longtemps, on s'inquiéta, il lui était arrivé malheur, elle avait pu tomber, elle s'était évanouie, et l'on se mit à sa recherche. L'autre religieuse, qui la suivit, ne reparut pas non plus.

Ceci devenait terrible. On prévint sainte Radégonde ; elle priait comme à l'ordinaire, et, lorsqu'elle entendit ce rapport, elle se dirigea vers les caveaux, où les sœurs, confiantes dans sa puissance, n'hésitèrent pas à l'accompagner.

Arrivée dans l'endroit fatal, elle ne vit rien ; en vain chercha-t-elle de tous les côtés, en vain retourna-t-elle dans tous les coins, elle n'aperçut pas vestige de ses deux nonnettes. On remonta, et les discours allèrent leur train toute la journée, aux heures où l'on parlait, bien entendu.

Le lendemain, lorsqu'il fallut retourner aux provisions, ce fut à qui n'irait pas ; mais la sainte n'eut qu'un mot à prononcer, et toutes se présentèrent. Elle en choisit une et l'attendit au haut de l'escalier; elle reparut sans avoir rien vu, rien entendu d'extraordinaire. Il en fut ainsi plusieurs jours durant, et le malheur commença à s'oublier.

Après deux ou trois semaines, une converse disparut de nouveau, puis une autre, et, malgré les plus actives recherches, il fut impossible de rien découvrir. La ville tout entière retentit de cette histoire merveilleuse. Radegonde ne voulait plus exposer ses filles à ce danger inconnu, et l'on ne pouvait rester sous le coup menaçant de ces craintes.

La reine pria neuf jours, se macérant avec son cilice et sa discipline, observant un jeûne rigoureux, et, lorsqu'elle se sentit préparée, elle rassembla la communauté à l'église.

— Mes filles, leur dit-elle, je vais avec l'aide de Dieu descendre seule dans ce caveau terrible, qui a déjà dévoré quatre victimes. J'en ai demandé la permission à mes supérieurs, ils m'y ont autorisée, et j'espère découvrir enfin la cause des malheurs que nous déplorons :

Ce furent de toutes parts des sanglots et des larmes, Les religieuses s'attachèrent à sa robe et la supplièrent de rester avec elles, de ne point s'exposer ainsi ; elle leur répondit que sa vie leur appartenait et qu'elle en ferait volontiers le sacrifice pourvu qu'elle leur servît à quelque chose.

— Dieu est avec moi, d'ailleurs, je suis forte, ajouta-t-elle, nous nous reverrons.

Elle fit le signe de la croix, implora la bénédiction de l'abbesse ; elle avait alors abdiqué cette

dignité, et, armée du panier à provisions et d'une petite lanterne, elle partit.

On l'attendait en haut avec une anxiété épouvantable. Les saintes filles étaient agenouillées et chantaient les litanies de la Vierge. Leurs voix tremblaient et s'éteignaient souvent par l'émotion qui les dominait. Enfin on entendit des pas, on vit apparaître la sainte, pâle comme un suaire et pour ainsi dire illuminée par son courage. Un long cri d'allégresse, un cantique d'actions de grâces retentit sous les voûtes. Sainte Radegonde se joignit aux prières ; puis, s'inclinant devant la prieure, elle lui demanda l'autorisation de parler.

Quand elle l'eut obtenue, elle raconta qu'à peine entrée dans le caveau, elle avait entendu un bruit assourdissant d'écailles, et avait bientôt aperçu un énorme serpent ailé, une manière de dragon, dont la gueule s'ouvrait pour la dévorer. Sa frayeur fut extrême, mais sa confiance en Dieu fut plus grande encore. Elle pria de toute son âme et supplia le Seigneur de lui envoyer la force et la prudence, et de délivrer ses compagnes de ce monstre.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle en jetant unpain dans cette gueule immense, faites que ce pain lui serve de poison, si vous daignez écouter votre servante.

Le serpent n'eut pas plutôt avalé le pain, qu'il se tordit au milieu d'affreuses douleurs et avec d'épou-

vantables mugissements, entendus d'en haut par les nonnes, qui faillirent en mourir de peur. En quelques secondes le monstre expira. Radegonde remercia le Seigneur, et revint tout aussi humble de cœur qu'auparavant.

On fit faire une représentation du serpent, et depuis lors on le promène le lundi de Pâques en cérémonie. Le peuple l'a baptisé *la Grand'Gueule*, et les paysans ne croient pas avoir une récolte abondante s'ils ne viennent lui faire leur offrande. C'est une image fort grossière et qui porte avec elle sa date incontestable.

Maintenant quel rapport peut-il y avoir entre la Grand'Gueule et mademoiselle de Mortemart? C'est ce *que je vais vous apprendre.*

II

Mademoiselle de Mortemart était admirablement belle, je l'ai dit ; elle était d'un esprit charmant, je l'ai dit encore, mais je n'ai pas dit qu'elle avait le cœur le plus sensible et l'âme la plus passionnée qui fût jamais.

Avant de prendre le voile, elle était allée dans sa famille ; elle y avait passé quelques mois, et l'on avait persisté dans l'intention de la faire mettre en religion, même en face de plusieurs partis avantageux qui lui furent proposés. Elle ne fit aucune difficulté, jusqu'à la veille de son départ ; seulement elle dit à sa mère, d'un ton décidé, qu'elle voulait réfléchir encore. On lui accorda quelques jours, en lui faisant comprendre qu'elle y perdrait son temps.

M. de Mortemart était un de ces gentilshommes qui ne cèdent jamais, qui regardent l'autorité paternelle comme l'autorité de Dieu, et qui ne la laissent ployer devant personne, encore moins devant leurs

enfants. Aussi, lorsque sa fille entra dans son cabinet, en lui demandant s'il voulait l'entendre, il lui répondit d'un ton sec et tranchant :

— Pourquoi cela, mademoiselle ?

— Je dois vous ouvrir mon cœur, mon père, vous apprendre mes sentiments et ma résolution ; vous agirez ensuite selon votre conscience ou votre bon plaisir.

M. de Mortemart, visiblement contrarié, ne répondit rien, et, montrant à sa fille un pliant à côté de son fauteuil, il se disposa à l'entendre.

— Je n'ai pas de vocation pour la vie religieuse, dit-elle, je me crois obligée de vous en prévenir.

— Cela viendra, ma fille.

— Non, monsieur, cela ne viendra pas, car j'aime un gentilhomme et j'ai promis de l'épouser.

Le comte fit un mouvement de surprise et d'humeur, qui ne put échapper à sa fille.

— Et quel est ce gentilhomme, mademoiselle ?

— Monsieur, c'est le chevalier de la Gardière ; vous devez le savoir, car il vous a demandé ma main.

— Et je la lui ai refusée.

— Oui, monsieur ; mais, si vous ne voulez pas me réduire au désespoir, si vous n'avez pas juré de faire de moi une mauvaise religieuse, vous la lui accorderez maintenant.

M. de Mortemart n'était M. de Mortemart que par courtoisie ; il n'appartenait à cette maison que par des alliances assez éloignées, qu'il avait fait revivre en épousant une fille du dernier duc. Il s'appelait M. de Montcarvel. Ce nom, très-connu dans la province, ne lui plaisait pas sans doute, puisqu'il n'aimait pas à le porter, et voulait qu'on lui en donnât un autre. Il avait la faiblesse de tenir à ce qu'il appelait *son alliance* avec la famille royale, et cousinait de toutes ses forces avec madame de Montespan et les bâtards.

Le chevalier de la Gardière était de bonne maison, mais sans illustration. Il ne pouvait supporter l'idée de voir sa fille alliée à *si peu*. Il préférait avoir pour gendre le Père éternel, selon l'expression de M. d'Aubigné à sa sœur, et se rengorgeait dans l'idée que cette merveilleuse beauté serait un jour parée d'une crosse et d'une croix pastorale, à Sainte-Croix, où toute la province viendrait *l'adorer*. Il ne renonçait pas à cet espoir, et l'amour, le malheur de sa fille, lui étaient indifférents. Les ambitieux sont ainsi.

Si j'avais eu des enfants de M. de Lauzun, il eût voulu les marier dans les étoiles, et ne se serait guère occupé de savoir s'ils se casseraient le cou avant d'y arriver.

Lors donc que la pauvre fille lui fit sa confession et lui adressa sa prière, il était décidé d'avance à

ne pas l'écouter. Il lui importait peu qu'elle fût contente, qu'elle fût bonne religieuse, ainsi qu'elle le disait, pourvu qu'elle entrât au couvent ; il n'en demandait pas davantage. Il se chargeait ensuite de la faire abbesse, d'accumuler des dignités et de la placer à la tête de son ordre, pour peu qu'elle ne s'y opposât pas.

— Ainsi, mademoiselle, dit-il, vous avez des pensées de mariage, d'amour défendu, jusque sur les marches de l'autel, et vous avez supposé que je vous y autoriserais, vous avez osé...

— J'ai osé réclamer ma part de bonheur, que vous me refusez, monsieur, répondit fermement la jeune fille ; je ne croyais pas être coupable en agissant ainsi.

— Vous êtes une rebelle, une désobéissante. Votre belle inclination se passera ; quand vous serez établie à Sainte-Croix, quand vous verrez de quelle pompe est entourée la princesse de l'Église qui gouverne cette abbaye, vous reviendrez à la raison, vous comprendrez la reconnaissance que vous me devez.

— Mais, monsieur...

— Toutes les observations sont inutiles ; votre sort est décidé, et rien, entendez-vous ? rien ne le changera.

— Rien, monsieur ! pas même mon déshonneur ?

— Allons donc, mademoiselle ? Est-ce que votre déshonneur est dans les possibilités ? Est-ce que vous parleriez aussi légèrement de votre déshonneur? Une fille de ma maison qui se déshonore, on la tue.

— C'est bien, monsieur, je m'en souviendrai.

Elle ne s'amusa pas à en demander davantage, et sortit de la chambre.

Deux heures après, elle était chez elle, nourrissant je ne sais quels projets, bien extravagants et bien douloureux sans doute. Elle vit entrer madame sa mère, avec une vieille cousine ruinée, qui leur servait de demoiselle. Toutes les deux lui signifièrent, doucement, qu'il fallait partir, que l'ordre était absolu, et qu'elle coucherait le soir à l'abbaye.

Elle demanda un quart d'heure de solitude et de grâce. On le lui refusa.

Elle demanda le temps de dire adieu à sa sœur de lait, qui la servait. On lui répondit que cela ne se pouvait point.

Elle demanda au moins la permission d'empaqueter ses hardes et de faire un coffre. On répliqua qu'elle n'avait besoin ni de coffres ni de hardes pour prendre dès le lendemain l'habit blanc des novices.

Il fallut donc céder. Elle appela à elle sa force de caractère, sa volonté, sa résolution, et, ne voulant pas donner à ses persécuteurs la joie de son déses-

poir, elle fit bonne contenance. Le seul mot qui lui échappa fut celui-ci :

— Ah ! ma mère, vous désirez donc aussi que je meure !

Madame de Montcarvel essuya furtivement une larme. Elle n'osait pas, devant la vieille cousine, désobéir à son mari, celui-ci ne le lui eût pas pardonné. Elle se hâta de marcher la première, afin de ne pas se trahir, et toutes les trois montèrent en carrosse.

Pas un mot ne fut prononcé pendant la route ; mademoiselle de Mortemart était trop fière pour supplier ; elle ne pleura pas, elle réfléchit ; elle n'espérait plus, mais elle ne se résignait pas.

On arriva le soir, en effet, ou plutôt la nuit à Sainte-Croix ; on se fit ouvrir les portes, en annonçant madame et mademoiselle de Mortemart. Elles furent logées, jusqu'au lendemain, hors de la clôture, dans les appartements de l'abbatiale, les mêmes que nous occupions trois ans plus tard ; mais elles ne purent se voir seules une minute, la vieille cousine ne les quitta pas, et la postulante fut gardée à vue.

Le matin, *madame* les reçut ; on lui annonça l'intention du comte, on demanda le voile blanc pour la victime, malgré les habitudes qui exigeaient une épreuve plus longue. Elle avait passé son enfance à Sainte-Croix, elle y était parfaitement connue, on n'avait donc pas besoin de l'examiner davantage.

Elle garda un silence complet ; pâle et froide comme un marbre, elle se laissa conduire, elle se laissa placer sur la tête ce voile de lin qui ne l'engageait pas encore, mais qui l'effaçait des rangs du monde, pour la donner au cloître. On eût dit un automate ou une statue ; je tiens ces détails de témoins oculaires, puisque la tragédie se dénoua pendant notre séjour et eut une grande influence sur le sort de ma sœur.

La cérémonie faite, madame de Mortemart embrassa sa fille et la fit entrer dans l'intérieur du couvent ; elle la suivit des yeux, retenant ses larmes à grande peine ; quant à la novice, elle n'en versait pas.

L'année de noviciat s'écoula sans que la sœur Marie du Saint-Sacrement donnât signe de vie à sa famille et sans qu'elle en reçût aucune nouvelle. Au jour précis, M. et madame de Montcarvel arrivèrent à Poitiers. Ils se présentèrent au couvent, l'abbesse fit venir la novice, et devant eux elle lui demanda si son intention était toujours d'entrer en religion, et si l'on devait faire sa vêture.

— Je suis toujours dans les mêmes intentions, répondit-elle en regardant fixement son père.

— Alors, ma fille, dès demain matin vous prononcerez vos vœux ; nous désirons y assister, et des affaires urgentes nous appellent à notre maison.

Fidèle à son rôle passif et hautain, elle ne répliqua pas et se contenta de s'incliner.

Madame de Mortemart fit observer à son mari que leur enfant était bien changée.

— Elle se remettra lorsqu'elle aura perdu toute espérance, madame ; elle croit encore qu'elle nous attendrira, mais, une fois ses vœux prononcés, il n'y aura plus à revenir, et elle en prendra son parti.

La mère, accoutumée à l'obéissance, ne répliqua pas plus que la pauvre recluse n'avait répliqué. Il y a de ces tyrans qui eussent été des bourreaux si Dieu leur en avait donné la puissance.

Personne ne réclama ; on fit en quelques heures des préparatifs superbes, on tendit l'église, on alluma l'encens et les cierges ; ce fut un enchantement, il y avait de quoi devenir dévot ; j'ai senti cela à notre arrivée, je l'ai déjà dit.

Si j'avais su ce qui m'attendait dans le mariage, j'aurais, je vous l'assure, préféré cette belle abbaye et les hommages qu'on rendait à notre cousine ; mais qui pouvait prévoir ?

Marie du Saint-Sacrement s'approcha de l'autel, comme elle faisait tout, avec ce sang-froid de marbre, cette immobilité d'un automate qui la rendait presque effrayante. Elle fut conduite par son père et par son frère, on lui coupa les cheveux, on la mit sous le drap, comme une morte ; elle ne se relevait point,

on crut qu'elle l'était réellement, et une des sœurs la souleva toute tremblante.

— Pourquoi rester là, sœur Marie? On vous attend.

— C'est que je voudrais y demeurer à jamais, répondit-elle.

— Pauvre sœur ! vous verrez que le cloître a du bon, quand vous aurez une fois pris l'amour de Dieu, au lieu de celui de la terre.

Tout était consommé. La pauvre fille appartenait entièrement à la vie religieuse, les vœux étaient prononcés. En ce moment même un grand cri, un cri qui retentit dans le cœur de tout le monde, brisa les voûtes de la chapelle. Mademoiselle de Mortemart l'entendit et tomba sans connaissance ; il fallut l'entraîner.

Elle ne revit plus sa famille.

A dater de ce jour, et peu à peu, elle changea d'une manière sensible. Elle devint plus sévère pour elle-même, plus exacte, plus minutieuse dans ses pratiques ; elle passa presque tout son temps en contemplation dans l'église, elle se livra à des macérations continuelles, qu'il fallut lui interdire ; elle compromettait sa santé, elle fuyait toute compagnie, elle était telle enfin que nous l'avons vue, et maintenant, j'entre en scène.

En quittant la sœur Marie et en courant par les allées, je rencontrai un garçon jardinier, arrangeant

une plate-bande, qui me sembla le plus joli et le plus plaisant du monde. Je m'arrêtai, il me salua et rougit beaucoup.

Je le regardai longtemps ; il me parut qu'il ne savait pas bien comment s'y prendre, je ne pus m'empêcher d'en rire.

— Vous êtes un apprenti ? lui dis-je.

— Oui, mademoiselle, un apprenti ; je ne suis entré ici que d'hier.

Cela ne m'importait guère, je me remis à danser. Mais le soir, à l'abbatiale, je racontai ma rencontre et j'en fis mille plaisanteries, à quoi je n'attachais pas d'importance.

— Ce garçon est nouvellement arrivé, reprit la *secrète*, il n'est pas bien au fait des habitudes de la maison ; je l'ai aperçu hier qui rôdait du côté des cloîtres, bien qu'il lui soit interdit d'en approcher.

— Il faut y faire attention, ma sœur, interrompit l'abbesse avec autorité, cela pourrait donner lieu à de mauvais propos ; on calomnie beaucoup les couvents.

— Il voulait peut-être visiter la chapelle souterraine de la Grand'Gueule, continua une des tourières ; nous avons beaucoup d'étrangers qui le désirent. Il y a pourtant cent marches au moins à descendre.

— C'est un endroit miraculeux : tout ce qu'on y demande à Dieu, on l'obtient.

La sœur Marie du Saint-Sacrement leva les yeux au ciel et ne répliqua pas un mot, mais ce regard me frappa.

Les jours suivants, je revis encore le garçon jardinier, avec des allures étranges. Il cherchait à se dissimuler derrière les arbres, il regardait autour de lui si on ne le voyait point, il baissait son chapeau sur les yeux, si bien que je lui demandai s'il avait peur d'être renvoyé.

— Oh ! non, mademoiselle, je serais trop fâché de sortir d'ici, et je ne ferai jamais rien pour le mériter.

— Comment vous appelez-vous, mon ami ?

— Je m'appelle Remi, mademoiselle.

— Remi ! c'est le nom d'un archevêque. Désirez-vous être un archevêque ?

Il me sembla qu'il souriait.

— Je n'y ai jamais pensé, mademoiselle.

— Ah !

Cela me parut étrange, l'ambition est si naturelle !

Je lui parlai plusieurs fois, je n'obtins pas plus de réponse ; je commençai à m'impatienter et cela m'occupa comme une énigme.

— Mon Dieu ! disais-je à ma sœur, que les jardiniers de couvent sont drôles !

Ma sœur, plus âgée, plus réfléchie que moi, ma sœur, qui savait mieux le but de notre voyage, ne s'inquiéta pas de si peu, et ne me répondit guère plus que le jardinier.

Le lendemain, j'étais de bonne heure au parterre, il ne s'y montra pas. Je rôdai autour de l'escalier de la Grand'Gueule; j'avais grande envie d'y descendre, je n'osais, dans la crainte, non pas d'être grondée, mais de trouver dans ces caveaux humides quelque autre dragon dont la bonne sainte Radegonde ne me sauverait pas.

Pour ce jour là, je n'en sus pas davantage.

Le matin suivant, je pris mieux mes mesures; je me cachai derrière un buisson de roses, et, peu de minutes après, le beau jardinier parut; il avait tout à fait l'air d'un gentilhomme.

Il ressemblait à un homme qui guette et qui se méfie; il ne portait aucun outil; ses mains étaient très-blanches, je le remarquai. Lorsqu'il eut fait sa ronde, il courut vers l'entrée souterraine et disparut.

Décidément il en voulait à la Grand'Gueule et à sa mémoire.

J'allais quitter ma cachette quand un pas léger et le frôlement d'une robe me firent retourner la tête. C'était mademoiselle de Mortemart; elle aussi me parut tremblante. Son voile retombait sur son visage, et, sans la façon inimitable dont elle marchait, je ne l'aurais pas reconnue.

Elle hésita un instant avant que d'avancer, puis elle sembla prendre une résolution énergique, et disparut également.

Les femmes sont curieuses, les enfants le sont beaucoup plus encore. Je n'eus plus qu'une idée, ce fut de la suivre et de savoir ce qu'elle allait faire là-bas, si émue et si agitée.

Je n'avais plus peur, j'entrai résolûment dans cette espèce de gouffre, comptant mes pas et retenant mon haleine, pour ne pas être entendue.

Je descendis bien longtemps ; cette vis était éternelle. Arrivée en bas, j'écoutai, un bruit de voix frappa mon oreille : mademoiselle de Mortemart parlait; je ne me montrai pas.

— Je vous l'ai dit et je vous le répète, chevalier, ceci est indigne de vous.

— Ah! mademoiselle, est-il bien possible ! vous avez donc tout oublié?

— J'oubliais, en effet, Dieu m'accordait cette grâce, j'aurais oublié tout à fait, j'en suis sûre, et maintenant vous m'exposez à un sacrilége, ou à mon malheur, à tous les deux peut-être.

— Écoutez mes prières, laissez-vous persuader, quittez ce couvent, nous serons heureux; mes mesures sont prises, on ne s'apercevra de notre fuite que quand il sera trop tard...

— Taisez-vous! et ne me tentez pas.

— Je vous en conjure.

— Non, vous ne me connaissez pas, chevalier, je ne manquerai point à mes vœux, et, si je suis reve-

nue ici, c'est pour vous supplier de partir, de ne pas rester en ces lieux que vous profanez.

— Ah ! vous avez raison, je ne vous connais plus ! mais ne pensez pas au moins que ma résolution soit moins arrêtée que la vôtre ; vous ne voulez pas me suivre, soit. Vous ne m'aimez plus, je dois me soumettre. Seulement, je ne sortirai pas d'ici vivant, je vous le jure, je vous le jure sur mon amour et sur mon honneur. A chacun sa volonté, et telle est la mienne.

III

Mademoiselle de Mortemart étendit les bras et poussa un grand cri. Quant à moi, je tremblais de peur; j'avais grande envie de m'en aller, mais j'étais retenue par une curiosité ardente, je ne bougeai pas.

Ils étaient dans une chapelle souterraine, où brûlaient sans cesse une lampe et des cierges, je les voyais donc parfaitement, et ils ne me voyaient point. La sœur Marie reprit d'un accent épouvanté :

— Vous tuer, monsieur ! vous tuer dans le sanctuaire, ôter la vie à une créature du Seigneur auprès de son autel ! Vous ne le ferez pas.

— Je le ferai, je vous le jure sur l'honneur.

Et je vis luire dans sa main la lame d'un couteau ou celle d'un poignard.

La frayeur l'emporta sur la prudence, je poussai des cris affreux, et je remontai l'escalier avec la ra-

pidité d'une flèche, j'avais des ailes. Justement en haut je rencontrai la sœur prieure avec un des aumôniers et la maîtresse des novices ; ils accouraient à mes cris.

— Qu'y a-t-il donc, mademoiselle? dites, vite.

L'aumônier souriait en entendant la sœur prieure parler ainsi.

— Mademoiselle de Quintin aura vu la Grand' Gueule, comme tous ceux qui descendent à la chapelle.

Je ne le laissai pas achever.

— Non, non, là, là ! allez vite ! m'écriai-je, allez ! mademoiselle de Mortemart, le jardinier !

— Oh ! mon Dieu !

Et les voilà courant dans le degré, l'un après l'autre ; Dieu sait ce qu'ils pensaient.

Je ne manquai pas de les suivre, d'un peu loin, mais je voulais savoir. Au dernier tournant, je les entendis s'exclamer ; je sautai trois marches et je vis la sœur Marie agenouillée, soutenant dans ses bras la tête du jardinier, pâle et belle à miracle, les yeux au ciel et deux larmes tombant sur sa joue.

Les autres approchaient, elle ne se dérangea pas ; l'aumônier marchait le premier et la questionna.

— C'est mon fiancé, dit-elle, le chevalier de la Gardière. Il s'est tué là tout à l'heure, parce que je refusais de le suivre, et Dieu m'est témoin que je ne lui survivrai pas.

Ils se regardaient interdits; la supérieure prit un ton sévère; mademoiselle de Mortemart baissa la tête, mais l'expression de son visage ne changea point, elle n'essaya pas de se justifier, elle priait.

Après quelques paroles échangées à voix basse entre les dignitaires, la maîtresse des novices dit à la sœur Marie, assez doucement :

— Il faut nous suivre, ma sœur.

— Quoi ! le laisser ainsi !

— Il ne restera pas seul, ne vous inquiétez pas, et venez, venez même pour lui. Il est indispensable de lui donner tous les soins que réclame son état, et l'on ne doit pas nous trouver ici. Il doit rester pour tous le jardinier Remi.

La pauvre fille eut un mouvement d'angoisse épouvantable ; son visage l'exprima, puis elle se leva sans détourner les yeux de ce cadavre, et marcha derrière les religieuses, qui l'attendaient à la porte.

Je n'en vis pas plus, je remontai d'abord.

On ignorait à quel point j'étais instruite; j'eus assez d'astuce pour le cacher, mais je contai tout à ma mère et à mademoiselle de Lorge.

Le bruit fut dissimulé, ainsi que cela se passe d'ordinaire dans les couvents. Je n'ai appris le reste que bien plus tard.

Le pauvre jeune homme mourut trois jours après, très-repentant. On le fit sortir de l'abbaye, on le

porta chez un ami discret, comme s'il eût été blessé en route par des voleurs.

Mademoiselle de Mortemart reparut le soir à l'abbatiale. Elle était presque la même que la veille, aussi grave, aussi blanche, aussi immobile. Elle ne me parut point changée, et j'avais peine à le comprendre. On m'avait fort interdit de lui rien rappeler de ce qui s'était passé. Je me contentai de la regarder.

Le lendemain, elle vint encore.

Puis les deux jours qui suivirent.

Ensuite nous ne la vîmes plus; ma mère la demanda.

— Elle est souffrante, répliqua simplement l'abbesse, de ce ton qui ne permet pas une question de plus.

Il résulta cependant de cette aventure, que nous restâmes seulement quinze jours à Sainte-Croix après le dénoûment, et que jamais, depuis ce moment, on ne parla à mademoiselle de Lorge de prendre le voile.

IV

Nous rentrâmes donc à Paris, à la grande joie de ma sœur; quant à moi, j'aimais autant l'abbaye. Notre voyage fut assez gai ; mademoiselle de Lorge riait, chantait du matin au soir, on voyait qu'elle l'avait échappé belle. Ma mère lui demandait quelquefois la cause de cette joie.

— Madame, c'est que je suis contente de revoir mon père et M. et madame Frémont.

Nous arrivâmes à l'hôtel de Lorge, où l'on nous attendait et où l'on fit grande fête pour nous recevoir. La première personne qui parut fut madame Damon, femme du frère de notre grand'mère, qui nous aimait beaucoup, qui venait souvent nous voir et qui fréquentait la bonne et la grande compagnie, bien plus que ces sortes de femmes-là ne sont accoutumées de le faire. C'était une vieille fort aimable et fort bien faite pour son âge.

Elle nous embrassa à plusieurs reprises, surtout ma sœur.

— Ah ! ma chère demoiselle, répétait-elle sans cesse, que je suis aise que vous soyez de retour.

— Et moi donc, madame ! disais-je.

— Vous aussi, mais c'était moins pressé.

— Pourquoi donc ?

— J'étais plus sûre de vous revoir, mademoiselle ; à votre âge on revient toujours.

Les deux ans que ma sœur avait de plus que moi faisaient mon supplice ; on la regardait comme une demoiselle et moi comme une petite fille, jusqu'à madame Frémont, qui nous traitait ainsi indifféremment. Ma mère, seule, pensais-je, me rendait ce qui m'était dû.

Dès le lendemain de notre arrivée, je vis à l'hôtel et autour de ma sœur des allées et des venues qui me frappèrent. M. de Lamoignon, ami intime du maréchal, et Riparfonds, l'avocat, qui avait toute sa confiance, ainsi que madame Damon, entraient et sortaient toute la journée, ou s'enfermaient dans le cabinet de mon père ; on chuchotait, on faisait des gestes et l'on consultait des grands livres du matin au soir.

Mes sœurs et moi, nous étions fort occupées de ces allures, et nous n'en devinions pas le motif ; mademoiselle de la Trémoille, une de nos amies, nous découvrit la mécanique et nous étonna fort.

Elle vint un matin chez nous avec sa gouvernante,

qui, sur-le-champ, se mit à entreprendre la nôtre dans un coin, sur un ravaudage de bas où elle excellait. Nous restâmes donc seules ; mademoiselle de la Trémoille nous emmena vite à l'autre bout.

— Je gage, dit-elle, de la façon dont je vous connais, que vous ignorez ce qui se passe et pourquoi on ne vous a pas remises chez madame Frémont.

— Est-ce que vous le savez? nous écriâmes-nous toutes deux.

— Oui, je le sais, et je vous le dirai, si vous en avez envie.

L'envie ne nous manquait pas !

— Eh bien, on veut marier mademoiselle de Lorge.

— Moi !

— Oui, vous, et nous sommes rivales, ajouta-t-elle en riant, car on avait désigné votre mari pour moi.

— Ah ! m'écriai-je, je sais qui cela est. M. le duc de Luxembourg est veuf! si j'étais à la place de ma sœur, je vous le laisserais.

— Pas du tout. Il ne s'agit point de M. de Luxembourg. Il y a songé, je ne l'ignore pas, il est soutenu par M. de Lamoignon, mais il ne l'emportera point.

— Alors c'est le protégé de Riparfonds qui doit être le mieux reçu.

— Riparfonds, au contraire, veut me donner ce fortuné mortel, reprit-elle en riant beaucoup, je sais tout cela par ma mère, elle ne me cache rien. Du

reste, vous ne pouviez manquer d'être mariée, mademoiselle, car vous aviez encore d'autres prétendants. M. le duc de Montfort vous avait fait demander par M. le duc de Chevreuse, son père, pendant votre voyage à Poitiers; on l'a refusé.

— Et moi ? demandai-je étourdiment.

— Oh ! vous, mademoiselle, on n'y pense pas encore. Une personne qui s'occupe de tout cela et à qui on en a parlé aussi, c'est ma tante, la duchesse de Bracciano. Elle voulait que j'épousasse votre mari, qu'elle aime bien, mais... Je ne l'épouserai point. D'abord parce qu'il n'en a pas envie, et puis parce qu'il ne me plaît pas.

— Enfin, qui est-il?

Je faisais tous les frais de la conversation, ma sœur ne prononçait pas un mot, ses yeux interrogeaient seulement ; c'était bien là son caractère.

— Faut-il le nommer?

— Oui, dépêchez-vous, dépêchez-vous donc.

— Mademoiselle de Lorge ne désire pas le savoir?

— Je m'en rapporte en tout à mes parents, et ce qu'ils feront pour moi sera bien fait, répliqua-t-elle, contenue comme toujours.

— Moi, je ne m'en rapporte qu'à vous, continuai-je ; parlez donc ?

— C'est un grand secret au moins. On ne le sait point, ma tante l'a deviné, et ma mère lui jure que cela

n'est pas vrai. Si M. le maréchal de Lorge apprenait que je vous raconte cela, s'il apprenait que nous nous en doutons seulement, vous et moi, il ne nous le pardonnerait pas.

— Mon Dieu ! nous serons discrètes; si vous n'en dites pas davantage, cela ne sera pas difficile.

— Eh bien, le prétendu, c'est le duc de Saint-Simon.

— Bah ! fis-je, cela ne valait pas la peine de nous faire tant attendre.

— Comment ! il ne vous agrée pas?

— Deux charbons ardents tombés dans une omelette : voilà son visage, et puis c'est une noblesse un peu arrangée.

— Ma sœur ! interrompit mademoiselle de Lorge en rougissant.

— Quant à cela, elle a raison, et voilà justement pourquoi je ne m'en soucie guère et pourquoi je vous l'abandonne si facilement. Il est fier comme Charlemagne, de qui il prétend descendre; il a beaucoup d'esprit, beaucoup de savoir; mais il ne rit jamais, il ressemble à un dictionnaire de la noblesse, relié en parchemin et doré sur les tranches. Au total, mademoiselle de Lorge, si vous le voulez épouser, c'est que vous aurez plus de raison que moi.

Ma sœur pinça ses lèvres minces et ne répondit point. Moi qui la connaissais, je compris dès ce

moment que ce mariage l'arrangeait beaucoup.

Nous restâmes la matinée ensemble, mais mademoiselle de la Trémoille ne dit plus un mot à ce sujet, et ma sœur encore moins. Moi seule, j'aurais voulu parler, on me fit taire.

J'entamai plus d'une fois incidemment la conversation à cet égard les jours suivants; ma sœur ne me répondit point, se rejetant sur ce que cela regardait nos parents et non pas nous, et qu'il serait temps de nous en occuper lorsqu'ils nous en auraient fait part.

Cela ne tarda point; on vint un jour chercher mademoiselle de Lorge, de la part du maréchal et de la duchesse. Notre gouvernante ajouta qu'elle trouveverait encore en bas d'autres personnes.

— N'y dois-je point aller aussi? demandai-je.

— Non, mademoiselle, ce n'est pas votre tour.

Et elle emmena ma sœur. Je n'étais point fille à me contenter de si peu; je savais qu'elle allait d'abord dans le cabinet de mon père, et de là dans la salle du dais, où se tenaient les assemblées. Un corridor régnait tout le long, derrière, et des portes donnaient dans ce corridor. Je descendis le petit degré, et je courus vite à ces portes dérobées. Je collai mon oreille à celle du cabinet. Mademoiselle de Lorge, qui avait fait le tour sans courir, entrait justement de l'autre côté.

J'entendis le frou-frou de sa robe en faisant la ré-

vérence, et la voix de mon père, qui lui disait doucement :

— Approchez, ma fille, et écoutez-moi.

— A vos ordres, monsieur.

— Vous savez la tendresse que, votre mère et moi, nous vous portons; vous savez combien nous désirons votre bonheur, et vous penserez qu'en nous décidant à choisir pour vous un parti, nous avons fait toutes les réflexions et pris tous les renseignements convenables.

— Je n'en doute pas, mon père.

— Vous vous en rapporterez donc à nous, et vous accepterez ce parti de notre main?

— Aveuglément.

— Eh bien, ma fille, nous avons donné notre parole à M. le duc de Saint-Simon, et, à moins d'une répugnance invincible de votre part, nous désirons vivement ce mariage.

— J'obéirai, monsieur.

— Sans regrets?

— Sans aucun regret.

— Venez donc alors avec moi. M. Bignon, tuteur de M. de Saint-Simon, est là dans la salle du dais, avec les plus intimes de notre famille, il attend votre réponse pour aller chercher son pupille. Madame la duchesse douairière de Saint-Simon sera ici dans une demi-heure; il n'y manquera plus que l'autorisation

du roi ; j'irai, avec mon futur gendre, la lui demander demain matin.

Ils se levèrent et sortirent. Je les suivis par mon couloir, et là j'imaginai une autre manière. Au-dessus d'une petite porte de dégagement, il y avait un œil-de-bœuf; je montai sur une table et je me plaçai à l'observatoire.

Je vis parfaitement.

On était rangé en cercle. Mon père entra, tenant ma sœur par la main. Tous se levèrent en pied ; ma mère s'avança de quelques pas, suivie de M. Bignon, conseiller d'État, tuteur du jeune duc, lequel prononça une superbe phrase, dont je n'entendis pas un mot.

— Mademoiselle de Lorge se trouve fort honorée de votre recherche, monsieur, et elle l'a acceptée, répliqua mon père.

— Je puis donc avertir M. le duc de Saint-Simon? il attend avec une grande impatience.

Les révérences continuèrent tout autour du cercle, et ma sœur faisait fort bien, je vous assure. Je la trouvais si jolie, que j'aurais voulu l'embrasser.

M. Bignon revint quelques instants après, conduisant le solennel duc de Saint-Simon, qui, à vingt ans qu'il avait à peu près, semblait un homme de soixante, par la gravité et le sérieux.

Les révérences recommencèrent. Ma sœur avait les yeux si baissés, qu'on n'en voyait pas la couleur.

Le curieux est qu'elle aimait ce singe. Il faut me pardonner d'en parler ainsi, je le vois mal peut-être ; il m'a fort tourmentée en ma vie, et, dès le premier jour, nous ne nous plaisions pas. Cependant, nous avons toujours vécu dans la convenance, nul ne s'en est douté, excepté nous deux ; ma sœur ne fit point semblant de s'en apercevoir, elle le voyait bien pourtant.

La duchesse douairière arriva un peu plus tard. Ce furent de nouvelles cérémonies, et quelqu'un de la compagnie ayant prononcé mon nom, la maréchale ordonna qu'on me vînt appeler. Je n'eus que le temps de quitter mon observatoire et de remonter chez moi, où j'arrivai haletante, au moment où l'on entrait par la grande issue. J'eus l'air aussi étonné que possible, et j'allai me joindre à cet aréopage, assemblé pour décider l'avenir d'une jeune fille.

La soirée passa vite. Quand nous fûmes seules, je voulus baiser tendrement ma sœur, en l'assurant que j'étais contente autant et plus que pour moi. Elle me remercia, en ajoutant d'un ton aigre-doux :

— Cependant, vous n'aimeriez pas à devenir la femme d'une omelette ornée de deux charbons.

— Ah ! ma sœur, ne lui répétez jamais cela ! je veux bien vivre avec M. le duc de Saint-Simon, puisqu'il sera votre mari.

— Ne me prenez pas pour une sotte, ma reine, je sais bien ce qu'il faut.

Je crois qu'elle ne le lui a jamais dit; mais mademoiselle de la Trémoille ne se fit pas faute de le répandre. Le mot fut trouvé bon ; il resta, et je crois que les beaux esprits s'en emparèrent. Mon cher beau-frère, qui écrit toute la journée et qui laissera des Mémoires, sera peut-être marqué de cette image-là dans la postérité.

Tout alla bien à dater de ce moment. M. de Saint-Simon, agréé par la famille, accordé par le roi, venait chaque soir et s'efforçait d'être aimable; il l'était beaucoup, si l'esprit et le savoir suffisent pour cela.

Au moment de signer le contrat, des difficultés se présentèrent. On discuta pour la dot, pour le douaire, pour tous les articles, et l'on se sépara sans avoir rien conclu. Le mariage manqué, ce fut un événement. Ma sœur ne se plaignit pas, ne me dit pas un mot, mais elle maigrit en trois jours d'une manière effrayante.

Heureusement pour elle, M. d'Auneuil, qui était absent, arriva. On lui raconta cette histoire, et, regardant la maréchale, il lui dit en clignant de l'œil :

— C'est à moi de lever cette difficulté, et je suis trop honoré de le faire, ma sœur. Combien faut-il mettre au contrat ?

— Quatre cent mille livres comptant.

— Mademoiselle de Lorge les aura, on peut préve-

nir le notaire. Nous allons lui dicter un acte magnifique, je m'y entends.

Ce qui fut dit fut fait, on signa, à l'hôtel de Lorge ; on servit un grand repas de famille, et le curé de Saint-Roch fit le mariage dans la chapelle de la maison.

La veille, mademoiselle de Lorge avait reçu pour quarante mille livres de pierreries de la part de la duchesse douairière de Saint-Simon, et six cents louis dans une superbe corbeille, avec toutes les galanteries les mieux choisies et les plus charmantes. J'eus aussi un joli présent, de ma sœur d'abord, et de M. de Saint-Simon ensuite.

On les avait logés dans le grand appartement de l'hôtel de Lorge, parce que madame la douairière de Saint-Simon étant encore dans son second deuil, et son appartement tendu en noir et en gris, on trouva notre maison plus convenable.

Il y eut le lendemain grand dîner chez M. d'Auneuil, qui demeurait en face; nous étions tous très-voisins. Après le dîner, ma sœur vint se mettre sur son lit, et là reçut toute la France, suivant l'usage.

Hélas ! ce fut là que commença mon malheur, et je ne puis m'empêcher de m'arrêter avant d'y arriver.

V

J'étais sur le lit de ma sœur, nous y étions sept ou huit filles à marier, en groupe, et enchantées d'assister à cette procession. Nous riions sous cape, et nous nous amusions de ces mines composées. Madame de Saint-Simon était fort parée de dentelles et de linons magnifiques; elle était entourée de nœuds couleur de rose, ce qui l'embellissait beaucoup.

Moi aussi, j'étais parée, j'avais quinze ans, j'étais fraîche et rieuse. Nous nous moquions un peu, je l'avoue, et mademoiselle de la Rochefoucauld, placée près de moi, me dit tout bas :

— Voyez-vous là-bas M. de Lauzun, appuyé près de la colonne de la porte ? qui examine-t-il donc ainsi ? vous ou moi ?

Je suivis la direction de ses yeux et j'aperçus à cette place un petit vieillard, d'une élégance magnifique, vêtu de nuances éclatantes, et portant des bijoux étincelants. Son regard perçant, incisif, me

frappa comme un coup de poignard au cœur. Il me sembla blanc, poupin, apprêté. J'eus envie d'en rire, pour m'ôter cette gêne, mon rire s'arrêta sur mes lèvres.

Toute la journée M. de Lauzun resta à la même place, sans me quitter du regard. Chaque fois que je me tournais de ce côté, je le voyais, répondant à ceux qui lui parlaient, d'une façon distraite et comme un homme qui réfléchit.

Je ne me doutais guère du sujet de ses réflexions.

Le lendemain, ma mère, madame de Saint-Simon la douairière, la nouvelle duchesse, s'en allèrent à Versailles; je restai seule avec mes jeunes sœurs et madame Frémont, songeant un peu à ce que j'avais vu les jours précédents, trouvant qu'il était fort agréable d'être duchesse, et me demandant si je ne le serais point aussi.

Dans la soirée, on m'apporta une belle boîte pleine de dragées et d'anis; je demandai qui m'envoyait cette galanterie, on me répondit qu'un laquais sans livrée l'avait déposée chez le suisse.

Nous croquâmes les avelines, mes sœurs et moi, en riant de celui qui nous régalait, sans en vouloir de reconnaissance; puis, en cherchant bien, nous déclarâmes toutes que ce devait être notre oncle, M. d'Auneuil.

— C'est ma dot, m'écriai-je follement, il a donné

cent mille livres à madame de Saint-Simon, il me donne une boîte de dragées ; cela prouve que je n'ai pas besoin de tant de biens pour trouver un mari.

— Non, mademoiselle, répliqua notre bonne mie, vous vous marierez sans dot.

— Avec un prince, comme dans les contes de fées.

— Non, mademoiselle, avec un duc.

— Un beau, un jeune au moins.

— Non, un vieux et un illustre.

Je fis la grimace, cela ne m'arrangeait point.

— Qui te l'a appris Nanon ?

— Qu'importe, mademoiselle, je le sais ?

— Oh ! c'est ta sorcière.

Il y avait dans dans le quartier une vieille femme borgne, chez laquelle toutes les commères allaient, et qui leur disait la bonne aventure pour quelques sous. Nanon ne purgeait pas son chat sans lui demander son avis ; nous nous moquions d'elle pour cette crédulité, et le nom seul de la Renaud nous faisait rire des heures entières.

— Ce n'est point ma sorcière, mademoiselle, c'est un autre oracle, plus sûr, ou du moins aussi sûr que tous les siens.

— Comment l'appelle-t-on ?

— C'est un dieu.

— Un dieu qui rend des oracles ! Tu es une païenne, Nanon. Et quel est-ce dieu ?

— C'est l'Amour.

— Oh ! l'Amour !

Je devins toute rouge à ce mot; si l'on m'en avait demandé la raison, j'aurais été bien embarrassée de la raconter.

— Oui, l'Amour, et cela vous étonne, à votre âge !

— Oh ! ma mie Nanon, ne parlons pas de mon âge, il fait mon supplice ; on me répète sans cesse que je suis une petite fille, et l'on ne veut pas que je puisse me comparer à ma sœur.

— Attendez un peu et vous verrez ; vous verrez si vous n'êtes pas duchesse et femme d'un autre duc que celui dont on est si fier. Cela dépendra de vous.

J'eus beau prier, interroger, je n'en obtins pas davantage. Nanon était sans doute payée pour être discrète. Quand je dis *payée*, ce n'est pas en argent, car elle ne l'eût point reçu. Elle se regardait comme plus que payée avec la promesse de mon bonheur. La pauvre mie m'aimait tant ! et c'est à elle pourtant que je dois la vie qui m'a été faite, elle ne s'en doutait guère.

Ma mère et le maréchal restèrent cinq ou six jours à Versailles; on nous envoyait de leurs nouvelles tous les matins et on venait prendre des nôtres. Lorsqu'ils arrivèrent, je courus au-devant d'eux, convaincue, d'après ce qu'avait dit Nanon, qu'ils m'apportaient un mari et un duché dans leur poche.

Madame de Lorge m'embrassa avec sa tendresse habituelle, mon père fut bon et froid comme de coutume; ils rentrèrent chez eux, moi chez moi, et ce fut tout.

— Eh bien, Nanon, après? dis-je.

— Attendez !

J'attendis. J'attendis une semaine; le dimanche suivant, je vis poindre une lueur. Après le dîner, mon père me dit d'un ton sérieux :

— Petite fille, avez-vous envie de vous marier?

— Mais...

— Si l'on vous proposait un vieux mari bien riche, l'accepteriez-vous ?

— Serait-il duc?

— Oui, il serait duc, répliqua-t-il en souriant. Est-ce que M. de Saint-Simon vous aurait déjà entêtée des ducs par ses conversations?

— Serait-il bien vieux, ce mari ?

— Beaucoup pour vous sans doute ; il aurait soixante-trois ans, c'est-à-dire quarante-huit ans de plus que vous, ma fille.

— Il est donc plus vieux que vous, mon père ?

Le maréchal se mit encore à rire, et me demanda si je l'épouserais, lui, au cas où il ne serait pas mon père et où il se présenterait.

— Oh ! quant à cela, non, répondis-je vite.

— Et pourquoi ?

— Je ne voudrais pas que vous mourussiez.

Ce mot m'échappa ; il traduisait toute ma pensée.

— Il faudrait donc mourir pour être accepté de vous?

Jamais je n'aurais pu trouver une riposte à cela. Mon père n'y fit pas grande attention, et cependant c'était une circonstance grave dans l'avenir qu'on allait me faire.

En revoyant Nanon, je lui racontai ce qui venait de se passer ; elle se contenta de sourire, en ajoutant :

— Cela avance.

Cela avançait, en effet, et voici ce qui s'était passé.

A Versailles, M. de Lauzun était perdu dans la foule des courtisans, car le roi ne le remarquait ni ne lui parlait jamais. Il ne manqua pas de s'y rendre, pour assister à la réception de ma sœur, et lui voir prendre son tabouret. Il s'approcha plusieurs fois du maréchal et du maréchal de Duras, mon oncle, leur dit quantité de choses obligeantes, demanda à mon père la permission de se présenter chez lui à Paris, lorsqu'ils y seraient revenus tous les deux, ayant une communication importante à leur faire.

— Vous me ferez honneur et plaisir, monsieur, répondit mon père, qui ne se doutait point de ce qu'on nous préparait.

Sur ces entrefaites, madame la duchesse de Bracciano vint chez ma mère, avec ses nièces, mesdemoi-

selles de la Trémoille et de Royan; nous allâmes passer une demi-heure au jardin toutes ensemble, et mademoiselle de la Trémoille m'attaqua de propos, sur le mariage de ma sœur, en ajoutant que, si elle avait été sa rivale, sa cousine, mademoiselle de Royan était maintenant la mienne.

Je me récriai que je n'étais la rivale de personne.

— Je vous demande pardon, et pour cette fois le galant perdra son temps près de toutes les deux, je n'en doute pas.

— Quel est-il?

— Ni plus ni moins que le charmant M. de Phélypeaux, fils de M. de Pontchartrain, secrétaire d'État. Je sais bien que c'est un bourgeois borgne, mais il ne doute de rien, et la hauteur où il est parvenu lui fait croire qu'il n'y a rien au monde au-dessus de lui.

— Mais il n'est pas duc ! repris-je très-innocemment.

— On ne peut donc vous contenter à moins que d'être duc, mademoiselle?

— Assurément ; ne dois-je pas être comme ma sœur?

Ces demoiselles rirent beaucoup de ma prétention et de ma naïveté. L'école de madame de Bracciano était plus avancée en ces matières que celle de la maréchale de Lorge.

On nous rappela, et il n'en fut plus question, entre nous du moins.

Aussitôt que je vis ma mère sans témoins, je la questionnai sur Phélypeaux ; elle me répondit que rien n'était plus vrai, qu'il avait fait parler à mon père et à mon oncle, que ceux-ci n'étaient pas éloignés d'entrer en pourparlers de mariage ; que, pour elle, elle resterait neutre jusqu'à ce qu'elle eût pris des informations plus sérieuses.

— Et puis, ajouta-t-elle, je ne puis vous souffrir dans un état inférieur à celui de mademoiselle de Lorge, je ne serai pas satisfaite à moins de vous faire duchesse; il se présente une occasion, je suis fort embarrassée à cet égard; j'ai tout d'abord refusé, la différence d'âge est trop grande et le caractère est effrayant; mais on revient à la charge avec de tels avantages, que je ne sais vraiment...

— Qui est-ce donc, madame?

— Eh! ma pauvre enfant, c'est un des hommes de ce temps qui a le plus fait parler de lui; il a séduit mon père, ma mère, M. de Duras ; nous avons passé hier la soirée à discuter cette affaire, et le résultat de ma conviction est que, si nous repoussons le duc de Lauzun, nous tomberons dans M. Phélypeaux. D'après les dispositions de la famille, c'est à choisir entre eux.

— Quoi! M. le duc de Lauzun! le mari de Mademoiselle?

— Lui-même.

— Oh ! je l'ai vu, il est vieux, il n'a pas l'air bon, il est fort magnifique et a des joyaux superbes.

— C'est la vérité... Le voudriez-vous pour mari ?

— Je ne sais, madame, il me semble qu'il me fait peur. N'y a-t-il pas moyen de me faire duchesse avec un autre ?

— Il y a moyen sans doute, en attendant quelques années ; mais, ma fille, il a trouvé la façon la meilleure ; il vous prend *sans dot*, et il vous assure son immense fortune en douaire. M. et madame Frémont sont tentés. Votre père recule ; il préfère, je crois, le Phélypeaux ; c'est moi qui ferai pencher la balance. Je ne sais que résoudre ; des deux côtés, je crains votre malheur, et vous êtes trop jeune pour rien décider vous-même.

La chose était grave, en effet, très-grave pour mon âge. On vint appeler ma mère, et je courus consulter Nanon.

— Ah ! mademoiselle, me dit-elle, il n'y a pas à barguigner. Épouser ce M. Phélipeaux, un mauvais borgne parvenu, ou bien M. le duc de Lauzun, un si grand seigneur, si magnifique !

— Et si vieux !

— Tant mieux ! il ne vivra guère ; avant quelques années vous serez la plus riche veuve de la cour, et vous pourrez épouser qui bon vous semblera, ou bien

rester en viduité, être votre maîtresse et mener un train de reine.

— Le penses-tu, Nanon?

— Si je le pense ! Ah ! mademoiselle, réfléchissez.

Et nous voilà, ma mie et moi, pesant les avantages de cette union magnifique, les opposant à la honte d'une mésalliance et bâtissant le plus bel avenir sur la mort d'un homme qui se portait aussi bien que nous, seulement parce qu'il avait quarante-huit ans de plus que moi.

Nous en causâmes nuit et jour; nous en vînmes à trouver la chose merveilleusement heureuse pour moi, à m'en applaudir et à désirer que cela commençât bientôt, afin de finir plus vite.

Je n'osais pas y revenir avec ma mère, j'attendais ; enfin elle monta un jour chez moi tout émue et entama la question d'elle-même.

— Mon enfant, dit-elle, je crois que votre sort est enfindécidé.

— Ah ! fis-je sans pousser plus loin.

Le cœur me battait.

— Tout le monde penche pour M. de Lauzun, et moi...

— Et vous, madame?

— Et moi, j'ai peur, ma fille; je pèse encore, dans la balance dont je vous parlais l'autre jour, les années qui vous séparent et le passé de ce héros de ro-

man, qui vous prépare au moins un avenir douteux.

— Cependant, madame, M. Phélypeaux.

— Vous préférez M. de Lauzun?

— J'en préférerais un troisième qui réunirait plus de qualités et qui serait duc.

C'était là ma marotte.

— Vous n'êtes point forcée ; si on vous donne à M. de Lauzun, vous le prendrez de bonne grâce?

— Oui, ma mère.

— Quoïqu'il soit vieux?

— Parce qu'il est vieux ; s'il était jeune, je ne l'accepterais peut-être pas ; ses yeux me tourmentent. Mais je sacrifierai bien quelques années...

En moi-même je comptais deux ou trois ans, cinq ans au plus. Il me semblait un Mathusalem, avec ses soixante-trois ans ; il faut penser que j'en avais quinze ! Ma mère eut le tort de ne pas sentir et prévoir pour moi. Que Dieu le lui pardonne, elle a cru bien faire !

— Allons, dit-elle en soupirant, puisque vous n'êtes pas effrayée, je vais porter votre consentement, et les choses iront très-vite ; il faut éviter les gloses et les quolibets. Le plus grand silence surtout, même envers votre gouvernante. Nous n'annoncerons le mariage qu'au moment de le conclure et quand il n'y aura plus à y revenir.

Tout s'arrangea ainsi qu'elle le désirait. Elle m'en-

voya chercher le lendemain pour voir mon prétendu; il n'y eut point de présentation solennelle, ni de salle du dais comme pour ma sœur. M. de Lauzun n'avait que des neveux qu'on n'appela pas et qui boudaient, cela se conçoit. Il me fit un compliment le mieux tourné du monde. Je lui répondis comme une sotte, en pleurant et en me jetant dans les bras de ma mère, qui voulut m'excuser.

— Ne prenez pas cette peine, madame; mademoiselle de Quintin ne peut me donner un gage plus certain pour l'avenir que la tendresse qu'elle vous porte et son émotion en ce moment.

Le soir même, je reçus un merveilleux coffre rempli de tout ce qu'il était possible de rassembler de plus charmant, et surtout des pierreries les plus belles. Il y en avait pour des sommes énormes. Je passai une partie de la nuit à les essayer et à les regarder.

Le lendemain, le maréchal alla à Versailles et demanda au roi la faveur d'une audience, après la messe, à l'heure où il avait l'habitude d'écouter les courtisans. Il n'eut pas de peine à l'obtenir.

— Sire, dit-il, j'ai donné à une de mes filles un établissement suivant ses goûts et un grand état. Il était difficile de rencontrer mieux pour la cadette; cependant je viens demander l'autorisation de Votre Majesté pour son mariage. Nous avons cru bien faire en

l'accordant au duc de Lauzun, dans des conditions inespérées; si nous nous sommes trompés, que Dieu n'en punisse que nous.

— Et mademoiselle de Quintin est-elle bien aise ! demanda le roi.

— Elle est contente, sire.

— C'est elle surtout qu'il faut satisfaire. Cependant Lauzun est un fou de s'adresser à si jeune poulette. Avec une autre famille, il courrait de grands risques. Je le connais et je vois le dessous de ses cartes, c'est l'ambition. Il espérait par vous rentrer dans ma faveur et se rapprocher de moi.

— Il ne m'en a rien témoigné, sire.

— Vous êtes hardi de mettre Lauzun dans votre maison; je souhaite que vous ne vous en repentiez pas. De vos affaires, vous en êtes le maître, mais pas des miennes; je ne vous permets de faire ce mariage qu'à la seule condition que vous ne lui en direz jamais le moindre mot.

Mon père s'en retourna avec ce discours, dont il n'instruisit que ma mère. On n'en dressa pas moins le contrat le lendemain.

M. de Lauzun consentait à recevoir seulement ce qui resterait à la mort de M. Frémont, lorsque chacun de ses enfants et petits-enfants aurait touché quatre cent mille livres; c'était une dérision pour me marquer quelque chose. En revanche, il m'assura sa for-

tune, ou du moins tout ce qu'il en put distraire en dehors de sa duché-pairie; tout fut réglé au cas où nous aurions des enfants et en celui où nous n'en aurions point. M. Frémont et M. d'Auneuil ne négligèrent rien pour que ma fortune fût brillante et assise sur des bases inattaquables.

Le maréchal, le duc de Saint-Simon et le duc de Lauzun portèrent ce contrat au roi pour le signer. En les voyant paraître, Sa Majesté se mit à rire.

— Ah! monsieur de Lauzun, vous voilà donc décidé à vous ranger enfin! Apportez-vous à votre femme autant de sagesse et de bonne volonté que de trésors? Nous rirons bien si vous êtes forcé de convenir avec une si jolie fille que vous auriez dû vous y prendre plus tôt.

— Je ferai de mon mieux, sire; mais je ne saurais mieux faire que de me marier, puisque c'est la première fois, depuis mon malheur, que je vois rire Votre Majesté avec moi comme en mes heureux jours.

— Ce ne sera pas la dernière, monsieur; je désire faire quelque chose pour le maréchal de Lorge.

Il n'en eut pas d'autre faveur.

Le soir, cependant, il me renvoya un présent d'étoffes admirables, et Leurs Majestés le roi et la reine d'Angleterre me firent donner de leur part un joyau de toute beauté. C'étaient leurs deux portraits, mon-

tés dans un bracelet entouré d'émeraudes, de rubis et de diamants, formant un nœud d'amour et le chiffre de Leurs Majestés. Mon oncle, milord Fervesham, était aussi fort bien dans la faveur de ces majestés anglaises. Ce fut encore un motif. Le mariage était fixé au lendemain.

VI

On vint me réveiller, car je dormais, en m'apportant le plus magnifique habit de brocart d'argent brodé de perles, qui se puisse voir. Cela était d'un effet admirable, et je ne pouvais me lasser de le regarder. Le corps de jupe, à lui seul, pesait plus que toute ma personne. Je n'avais jamais été à pareille fête. J'en fus tout étourdie ; cependant, jusqu'au soir, j'eus le temps de m'y accoutumer.

Ma mère et madame de Saint-Simon présidèrent à ma parure; on me fit aussi belle que pouvait l'être une enfant de quinze ans, peu formée encore, assez effrayée de ce qu'elle allait faire, et ayant toute la gaucherie de son âge.

Il n'y avait que sept ou huit personnes de conviés; il semblait que tous nous avions envie de nous cacher. Moi, j'étais intimidée; mais je crois, Dieu me pardonne, que les autres étaient honteux.

Nous fûmes mariés comme ma sœur, à minuit,

dans la chapelle de l'hôtel de Lorge, et par le même curé de Saint-Roch. M. de Lauzun était resplendissant et presque jeune; il devait y avoir travaillé longtemps. Il se montra d'un empressement qui fit sourire mon père et lui rappela ses beaux jours.

— Qui m'eût annoncé alors qu'il deviendrait mon gendre, m'aurait fort étonné, dit-il à M. de Saint-Simon; je ne le voyais pas d'un très-bon œil, et M. de Turenne m'avait souvent prévenu contre lui. Enfin cela devait être, puisque cela est.

En sortant de la chapelle, M. d'Auneuil vint me prendre la main et me salua le premier de « madame la duchesse... »

Je me mis à rire, malgré mon impression.

— C'est que cela est bien vrai, que je suis madame la duchesse à présent, répondis-je, et pour tout de bon maintenant.

J'en étais contente et toute fière. Ce que voyant, M. de Saint-Simon dit tout bas à sa femme, croyant n'être pas entendu :

— Mademoiselle de Quintin va avoir là une vieille poupée dont elle ne se jouera pas aussi aisément que de ses petites.

J'avais entendu, mais non pas compris; je m'en souvins ensuite.

Il était convenu que nous devions habiter l'hôtel de Lorge, M. de Lauzun n'en ayant pas encore à lui.

Quand on sort de Pignerol, après dix ans, on n'est pas accoutumé d'avoir une maison entièrement montée. Nous prîmes donc le grand appartement du rez-de-chaussée. On m'y conduisit en sortant de l'autel; ma mère resta seule avec mes femmes à ma toilette, après quoi nous eûmes un entretien qu'il me serait difficile d'oublier.

Je m'étonnai de cette solitude. Le contraire avait eu lieu pour madame de Saint-Simon; on avait couché les mariés en cérémonie, on ne les avait quittés qu'après avoir rempli toutes les formalités d'usage exigées par l'étiquette. Ma mère me répondit que M. de Lauzun l'avait demandé ainsi.

— C'est peut-être, madame, que l'on faisait de la sorte en son temps.

— Non, c'est qu'il le désire. M. de Lauzun a ses idées particulières, auxquelles il faudra vous conformer, ma fille.

— C'est mon devoir.

— Ainsi, je vais vous mettre au lit, vous laisser ensuite; vos femmes sortiront, je fermerai vos rideaux, et vous attendrez peut-être longtemps, je ne sais pas.

— Oh ! mon Dieu ! je ne suis pas pressée.

J'étais étonnée seulement. On racontait souvent devant nous les détails de ces premiers instants, et cela ne ressemblait point à ce qui se passait. La chambre des mariés était ouverte à toute la maison,

à la cour surtout; lorsque le roi et la reine honoraient la noce de leur présence, ils donnaient la chemise, et le cérémonial se prolongeait assez longtemps. Je m'attendais à pareille chose, non que je fusse contrariée de ce qu'elles n'arrivaient pas, elles me semblaient tout à fait déplacées; mais j'accablai la maréchale de questions, en ajoutant, pour tout accorder, que sans doute ces grandes entrées étaient remises au lendemain.

— Non, ma fille, vous en êtes dispensée entièrement.

— Ah! tant mieux : où est M. de Lauzun?

— Dans son appartement avec ses valets de chambre; il n'a voulu non plus personne auprès de lui.

— Et si je m'ennuie, je puis dormir, n'est-ce pas?

La maréchale ne put retenir un sourire, un sourire triste cependant; son cœur de mère était serré.

— Comme il vous plaira, mon enfant.

On me coucha, lorsque je fus prête dans ce grand baldaquin à estrade et à balustrade dorée, où avait couché souvent M. de Turenne, lorsqu'il venait chez son neveu favori; il aimait mon père de préférence à tous les autres, et mon père le lui rendait sincèrement. Je l'ai vu pleurer bien des fois en parlant de lui, tant d'années après.

Ma mère suivit exactement ce qu'elle avait an-

noncé ; elle m'embrassa, ferma elle-même les rideaux de damas mordoré et sortit discrètement, me laissant en compagnie d'une petite lampe et de mes réflexions.

Cette lampe brûlait une huile odorante, dont le parfum était agréable, mais légèrement soporifique. Il faisait très-sombre sous ces courtines ; je me couchais beaucoup plus tôt que d'ordinaire ; j'étais fatiguée, je n'avais pas des pensées tumultueuses ; il me vint à la mémoire un chant avec lequel ma mie Nanon me berçait dans mon enfance ; je le chantai en moi-même et je m'endormis insensiblement.

Combien de temps dura ce sommeil? Je l'ignore. Je fus éveillée par une senteur très-pénétrante et par un léger bruit. Je jetai un cri de surprise, mes songes étaient bien loin de là. Je vis M. de Lauzun debout, sur l'estrade, au pied du lit, dans une robe de chambre de soie anglaise, brodée sur toutes les coutures, coiffé, paré, pimpant, embaumant comme un bouquet.

— Vous dormiez, madame ; c'est de votre âge, et c'est du mien, ajouta-t-il avec un sourire forcé. Voulez-vous que nous causions un peu? Êtes-vous assez éveillée pour m'entendre, ou remettrons-nous à demain ? Ne vous troublez pas, je suis ici pour vous obéir.

— Mais, monsieur, je puis vous entendre tout de suite.

J'étais grandement curieuse d'apprendre ce qu'il allait dire, je l'avoue.

— Qu'il soit fait suivant votre bon plaisir, madame.

Et le voilà entrant dans le balustre un des fauteuils de la chambre, s'y établissant de façon à ne pas être éclairé par la lampe, tandis qu'elle donnait en plein sur mon visage, depuis qu'il avait ouvert les rideaux.

— Vous ne pouvez pas m'aimer, madame, et je ne suis point assez ridicule pour l'exiger de vous.

— Monsieur...

— Nous ne nous connaissons pas, nous nous connaîtrons maintenant; j'ignore si vous m'aimerez mieux après, j'y tâcherai.

Pour ceci je ne sus que dire ; il reprit :

— Je ne veux pas avancer plus loin dans la vie avec vous sans vous avoir expliqué franchement ce que j'attends de votre amitié et ce que vous pouvez attendre de la mienne. Je ne suis pas un homme comme les autres; le bruit qui s'est fait autour de mon nom, mes folies, mes audaces, mes malheurs, mes aventures, m'ont placé sur une ligne tout à fait particulière dans le monde et à la cour. On vous a dit cela, madame ?

— Oui, monsieur.

— J'ai voulu me marier cependant pour chercher un port de salut, après tant d'agitations. A mon âge, avec une personne aussi jeune et aussi jolie que vous, c'était téméraire, je l'avoue. Vous ne m'en ferez pas repentir.

— Je l'espère.

— Et moi, j'en suis sûr. Maintenant j'ai une prétention de plus, une prétention insensée peut-être, n'importe ! j'essayerai. Il faut que vous m'aimiez.

— Mais, monsieur le duc...

— Il faut que vous m'aimiez comme si j'étais jeune et beau, comme on m'aimait il y a vingt ans. J'ai soumis les plus belles, les plus fières de leur vertu et de leur naissance ; je les ai conduites jusqu'aux dernières bornes du sentiment, et cela certainement en prenant la moitié moins de peine que je ne le ferai pour vous.

Ce langage me surprenait autant qu'il me plaisait peut-être. Pour la première fois j'entendais ces paroles ordinairement si douces et si trompeuses, dont on nous berce et que nous croyons au lieu de les rejeter. Il le comprit parfaitement.

— Je ne suis donc pas votre mari, madame, je suis votre adorateur, votre *mourant*, comme on disait dans ma jeunesse. Je ne réclame de vous aucun de mes droits, je les attendrai tous de votre tendresse,

de votre volonté; vous pouvez dormir, sous ma garde, aussi tranquille que sur le sein de votre mère; je ne volerai pas mon trésor.

J'avais grande envie de pleurer; je suis sûre que ma figure était singulière : j'aurais voulu la regarder au miroir. Tout cet étalage de sentiments était pour moi de l'hébreu. Je m'efforçais de bien comprendre, j'aurais désiré répondre; je ne trouvais pas un mot.

— Ce qui se passe entre nous à dater de ce moment doit être un mystère pour tout le monde, entendez-vous? même pour la maréchale de Lorge. Vous me le promettez ?

— Oui, monsieur.

— La duchesse de Saint-Simon surtout l'ignorera, je l'espère. Elle ne pourrait le cacher à son mari, dont l'esprit caustique chercherait des explications désagréables et réussirait peut-être à vous les faire partager.

— Je ne le crois pas.

— Moi, j'en ai peur. Je deviens votre seul ami, votre seul confident; je vous supplie de m'ouvrir votre cœur et de compter sur le mien. On vous dira peut-être que je n'en ai point; ce sont des calomnies. J'ai tant d'ennemis ! ma faveur et ma fortune m'en ont tant créé ! Connaissez-vous ma vie, madame ?

— Non, monsieur ; bien peu. Je sais que Mademoiselle...

— A été ma femme, oui, madame, cela est vrai. J'ai eu l'honneur d'être le cousin germain de Louis XIV ; il ne me l'a pas pardonné et ne me le pardonnera jamais. Il vous faudra bien des charmes et à M. le duc de Lorge bien de l'affection pour qu'il en arrive à ne pas me continuer cet air que je connais si bien, que j'ai tant étudié et qui ressemble à un de ces rochers de glace, insensibles même aux rayons du soleil.

— Le roi finira par vous rendre justice, monsieur.

— Non, madame, car je suis le seul gentilhomme de France qui ait osé lui résister en face ; car moi seul, parmi ses favoris, j'ai voulu devenir son maître, et je l'aurais été, sans cette misérable aventure de Mademoiselle, qui donna à mes envieux l'occasion de me perdre. Le roi le sait, il se rappelle et il me connaît.

Je voyais qu'il n'y avait plus rien pour m'intéresser dans ce discours ; j'écoutais encore et je m'endormais pourtant ; je m'endormis si bien, que je n'entendis plus rien du tout, que j'oubliai le mariage, et que, cinq minutes après, un rêve me transporta sur les gazons de Sainte-Croix, où je courais follement, où je cueillais de belles marguerites et de belles pensées

pour en former des couronnes et parer la Vierge de mai.

Ainsi se passa la première nuit de mes noces.

Le lendemain, un des valets de chambre de M. de Lauzun gratta à la porte et nous réveilla tous les deux ; il dormait dans son fauteuil. Il se leva en sursaut ; j'eus besoin d'un instant pour me reconnaître ; pendant ce temps, il était près de la porte, et écoutait le message qu'on lui apportait.

C'était, ainsi qu'il l'avait commandé, une corbeille des fleurs les plus rares, qu'il voulait m'offrir à mon réveil. Il reparut chargé de ce joli présent, dont je fus enchantée. Il me baisa la main ensuite et me dit adieu pour quelques instants, en me recommandant de ne pas oublier ce que j'avais promis.

— Je reviendrai quand vous serez prête, et puis quand vous serez sur ce lit à recevoir les hommages de toute la France, si empressée de vous adorer. Beaucoup diront que ce n'est pas ma place, que je me pare de votre jeunesse et de votre beauté. N'en ai-je pas le droit, puisque votre jeunesse et votre beauté m'appartiennent ?

Le valet de chambre était sur le seuil de la porte, je vous prie de le croire, je ne le voyais pas, mais il y était.

Aussitôt que M. de Lauzun fut parti, mes femmes entrèrent et la maréchale parut. Elle vint m'em-

brasser, en bonne mère, et me demanda tout bas si j'étais contente de mon mari.

— Enchantée, madame, répondis-je. Voyez les belles fleurs qu'il m'a données en s'en allant.

A l'instant même, un laquais à la livrée de Lauzun se montra de nouveau, avec une boîte pleine de superbes pierreries, dont M. le duc me priait de me parer pour aller à Versailles le lendemain, ou pour dîner ce jour-là chez M. d'Auneuil, avant la défilade. Je me montrai ravie; le laquais le lui rapporta, et il revint tout triomphant.

Cette journée se passa comme pour ma sœur; on ne voulut pas faire de différence entre nous deux. J'avais également sur mon lit mesdemoiselles de Royan et de la Trémoille; j'avais aussi mademoiselle de la Rochefoucaud et bien d'autres filles de qualité, qui me regardaient d'un œil d'envie et que je n'étais pas fâchée de primer, à tout prendre.

Le soir, M. de Lauzun vint causer une heure près de moi; il me promit le récit de sa vie, que je lui demandai, aussitôt que nous serions débarrassés des devoirs d'étiquette. Je le trouvai charmant, d'une amabilité sans pareille, et je m'accoutumai à lui, de façon que je l'attendais impatiemment et qu'il m'eût été difficile de m'en passer.

C'étaient à chaque instant de nouvelles galanteries, de nouveaux présents.

Le lendemain, nous allâmes tous à Versailles, et j'étais mise d'un air à faire envie aux princesses. J'avais, entre autres, une garniture de point de Venise comme il n'en existait pas deux en Europe. On eut la bonté de me trouver fort jolie et fort bien faite.

Je fus présentée par ma mère à madame de Maintenon. Elle me reçut avec beaucoup de bienveillance. Elle était assise dans un fauteuil à dos très-élevé ; elle avait un habit de soie puce, un mantelet noir et les dentelles pareilles. Ses cheveux blancs et noirs, roulés en crochets sur son front, avec une hausse en dentelle, aussi noire et blanche, en éventail. Elle était belle encore, elle était droite, elle avait une main qu'on aurait voulu baiser toute la journée, ainsi que le disait mon oncle, le maréchal de Duras, qui l'aimait fort d'ancienne date.

Elle se souleva seulement quand nous entrâmes. Trois duchesses ! excusez du peu ! J'ai entendu souvent de vieilles dames, qui l'avaient connue jeune, nous répéter qu'elles ne s'y accoutumaient point, et qu'elles étaient toujours au moment de la relever de son impertinence.

On nous apporta des pliants, pas davantage. Nous nous assîmes. Elle nous fit des questions pleines d'intérêt, à moi surtout. Ses beaux yeux s'arrêtaient sur les miens avec complaisance.

— J'aime cette belle jeunesse, dit-elle, elle a bien

des années devant elle, elle peut encore apprendre à se souvenir. Madame de Saint-Simon et madame de Lauzun seront aises de voir Saint-Cyr, n'est-ce pas, madame, vous nous les enverrez?

C'était une faveur : ma mère la reçut avec reconnaissance ; je n'en sentais la valeur que par le plaisir que j'en retirerais. Après un quart d'heure, on annonça le roi. Je tremblais en songeant qu'il me parlerait. En effet, il vint à moi tout de suite, et me regarda un instant en silence. Son air était triste et bienveillant.

— Madame la duchesse de Lauzun, dit-il, soyez la bienvenue.

On m'avait fait ma leçon ; j'eus grand'peur et je l'oubliai. Le roi le comprit, et, loin de m'en savoir mauvais gré, il fut plus affable encore. Il eut la bonté de m'interroger sur mon âge, sur mes goûts, sur mes projets en me mariant; il s'enquit si M. de Lauzun les approuvait, et fit là-dessus quelques plaisanteries bienveillantes.

Louis XIV avait alors cinquante-sept ans. Il était majestueux, d'un port noble, d'un visage beau et rayonnant comme le soleil, son emblème ; on ne pouvait le voir sans être fortement ému, sans un respect profond et une admiration véritable. Il portait toujours ces immenses perruques, qu'il a mises à la mode, et qui étaient en même temps si gênantes et si malpropres.

— Mais pourquoi ne pas laisser pousser tout bonnement nos cheveux? demandait mon frère, tout jeune, lorsqu'on lui mit pour la première fois sur la tête cette machine velue.

Il avait raison, cela fût revenu au même, sauf l'ennui de la coiffure, qu'il aurait fallu subir, et que les têtes de bois épargnaient aux seigneurs. Qu'avaient-ils de mieux à faire ? Ne leur restait-il pas le temps de saluer le roi, de poursuivre les ministres et de se faire donner des brevets de retenue ou des bénéfices ?

La conversation avec le roi dura le temps ordinaire. Il fit ses compliments à ma mère, sur l'établissement de ses filles, ajouta qu'il nous verrait avec plaisir, le soir, au souper, et nous congédia.

Nous allâmes faire nos visites aux princes et princesses, qui nous accueillirent de la même façon. Seulement, partout mon mariage fut blâmé, si ce n'est en face, du moins indirectement. On me plaignait, on prévoyait le sort que j'ai subi. On accusait le maréchal et la duchesse de m'avoir sacrifiée pour de l'or. C'était partout un concert de louanges pour moi, de plaintes contre eux. Quant à M. de Lauzun, on le raillait. J'ai su tout cela depuis, on ne me l'a pas épargné.

Nous arrivâmes au souper. Le roi, le matin, chez madame de Maintenon, avait peu fait attention à

M. de Lauzun et pas beaucoup plus à mon père. Toutes les grâces furent pour ma mère et moi. Au souper, ce fut la même chose ; j'étais près de ma mère, qui me précédait, le duché de Lorge étant plus ancien que celui de Lauzun. Je pris mon tabouret.

En arrivant à table, le roi me dit :

— Madame, s'il vous plaît de vous asseoir.

Il déploya sa serviette et vit toutes les duchesses et princesses encore debout. Il se souleva alors sur sa chaise, et, se tournant de mon côté, il répéta :

— Madame, je vous ai déjà priée de vous asseoir.

Nous nous assîmes toutes. J'eus un instant d'éblouissement ; je voyais cette cour brillante pour la première fois ainsi : c'était splendide.

Il ne fut pas question de M. de Lauzun ce soir-là. L'appartement qu'occupait mon père à Versailles, lorsqu'il n'était pas à son service de capitaine des gardes, était fort petit comme tous ceux des courtisans. On nous logea donc ensemble, ma sœur et moi, pour que nos maris eussent chacun leur chambre. M. de Lauzun n'était plus rien à Versailles, ce dont il enrageait, lui qui avait été de tout. Aussi, dès le lendemain, lorsque je reçus sur mon lit toute la cour, il ne parut absolument que pour les visites de la maison royale, et s'éclipsa le plus tôt possible. Il avait une grande mauvaise humeur à Versailles, et comme il

ne l'avouait point, elle retombait sur le monde entier.

Nous eûmes les corvées, l'une après l'autre ; cela me fatigua et m'ennuya fort ; nous retournâmes enfin à Paris, et, en traversant le cours, nous aperçûmes presque toutes les filles de qualité, à marier, se promenant pour quêter des épouseurs. Cette vue consola ma mère, que mon mariage tourmentait incessamment ; elle me fit aussi prendre patience, d'autant plus que, par son adresse, mon mari avait trouvé le moyen de m'occuper de lui.

VII

J'étais fort enchantée les premiers jours. M. de Lauzun ne me quitta pas, et, je suis forcée de le dire, par la façon dont il se conduisait pour moi à cette époque et pendant ces moments de tendresse, je compris ses séductions d'autrefois. On m'a assuré, il est vrai, qu'il ne s'y prenait point ainsi avec ses maîtresses, et que madame de Monaco, entre autres, avait eu excessivement à souffrir de sa brusquerie.

Nous allâmes ensemble partout. Il me promena au cours et me montra comme dans la gloire de Niquée. Il était fier, disait-il, d'avoir été accepté par une charmante jeune créature.

— Je n'ose pas dire *choisi;* mais cela dépend de vous.

Il continuait son système d'attente, dont je me trouvais fort bien et lui aussi, à ce que je crois.

Nous donnâmes plusieurs dîners, plusieurs soupers à toute ma famille, et à la sienne d'abord ; nous les reçûmes l'une après l'autre, avec une magnificence presque royale. Il avait quantité d'objets aux

armes de Mademoiselle, ses portraits dans toutes les chambres. Je m'avisai un jour de dire qu'elle n'était pas jolie, qu'elle avait le regard dur et l'air masculin.

— Aurais-je le bonheur que vous en fussiez jalouse? demanda-t-il.

— Oh ! pas du tout ; c'est seulement ce que je pense.

— Alors, faites-moi la grâce de ne pas le répéter. Je ne puis entendre parler ainsi de Mademoiselle, il me semble qu'on insulte à sa mémoire.

Il l'avait traitée bien autrement, lorsqu'elle vivait.

Il me conduisit à Saint-Germain, chez le roi Jacques, à qui il voulait me présenter lui-même, ainsi qu'à la reine. Je narrerai, en racontant sa vie, les obligations qu'ils lui avaient et ce qu'il avait fait. La reine avait eu pour lui, assurait-on, un sentiment tendre ; il s'y trompa. Elle ne le lui marqua pas autrement que par ses préférences dans leurs événements romanesques. Ils coururent ensemble bien des aventures, et il y a de quoi s'étonner qu'ils en soient revenus.

Je trouvai près de Leurs Majestés exilées une jeune et charmante fille, cousine de la reine par sa mère ; elle se nommait milady Harington. Elle était catholique et avait suivi sa noble cousine dans son exil, ou plutôt elle l'avait rejointe, car elle était encore bien enfant lors de la révolution d'Angleterre.

Sa mère, amie intime de Marie-Béatrix d'Est, presque comme sa sœur, était une princesse Amanti, dont l'aïeule était de la maison d'Este et sœur consanguine du duc de Modène. Elle n'avait plus de parents ; elle déclara qu'étant maîtresse de ses biens, elle ne se séparerait pas de la princesse et ferait sa patrie du pays qu'elle habiterait. Elle partit avec elle, arriva à Londres et s'y établit chez elle, afin qu'on ne la regardât pas comme une étrangère dans la maison de la reine, mais elle ne la quittait presque ni jour ni nuit.

Grâce à sa beauté autant qu'à sa grande fortune, elle eut bientôt à ses pieds tous les jeunes seigneurs. Ce fut à qui se ferait aimer d'elle ; on l'accablait de demandes et de propositions qu'elle refusa, annonçant qu'elle épouserait celui qu'elle aimerait, non-seulement avec son cœur, mais encore avec sa raison.

Elle resta ainsi trois ans, puis elle vit à Windsor milord Harington, jeune et charmant, riche, noble, réunissant enfin tout ce qu'elle pouvait souhaiter. Ils s'aimèrent, ils se le dirent, et bientôt ils furent unis solennellement devant l'élite de la noblesse anglaise. La belle princesse Amanti devint comtesse d'Harington et apporta à son mari ses immenses biens d'Italie.

Ils vécurent longtemps ensemble heureux et aimés ; jamais sort ne fut plus doux que le leur : rien ne leur manquait, ils n'avaient pas de souhaits à faire.

Ils habitaient souvent une belle terre dans le comté de Devon et ils s'y faisaient adorer de leurs vassaux.

Leur magnificence était citée, et leur bienfaisance encore plus. Ils donnèrent, à l'occasion de la naissance de leur fille, des fêtes princières. On courut la chasse avec des meutes nombreuses et à travers les dangers des chemins de montagne. La comtesse, parfaitement remise de sa couche, suivit partout son mari ; intrépide chasseresse, elle montait à cheval comme un écuyer. Entraînés à la poursuite d'un daim, ils s'élancèrent tous deux dans un sentier à pic, presque suspendu au-dessus d'un précipice; sans calculer le danger, ils continuèrent, et, arrivé à l'extrémité, le cheval de la comtesse manqua des quatre pieds, s'abattit et roula avec elle dans l'abîme.

Son mari, au désespoir, ne calcula rien, se jeta à bas de sa monture, essaya de descendre, en s'accrochant aux aspérités de la pente. Il parvint, à travers des périls affreux, jusqu'à une roche élevée, d'où il put voir au fond du gouffre ; sa malheureuse femme y était étendue, sans mouvement, brisée, à moitié écrasée par le poids de son cheval, et morte très-probablement.

Cette vue lui rendit des forces ; il chercha une issue et il la trouva, en risquant vingt fois sa vie : mais pour rien dans l'univers il n'eût laissé sa compagne sans secours dans ce précipice. Arrivé près

d'elle, il souleva sa tête meurtrie, toucha son cœur, hélas ! immobile, et acquit la certitude qu'elle n'existait plus.

Ce fut une de ces douleurs auxquelles onne peut survivre ni résister. Il ne fit aucun mouvement, restant l'œil fixe, les bras étendus, comme un insensé. Pendant ce temps, ses gens et les conviés de la fête les cherchaient partout, et vinrent rôder autour de cet endroit dangereux où on les avait vus s'engager. Le cheval du comte, qui courait çà et là, leur révéla l'accident qu'ils redoutaient.

Ils regardèrent, et les aperçurent. On tint conseil, après avoir essayé de les appeler, et croyant qu'ils n'existaient plus ni l'un ni l'autre. Comment les retirer de là ? Personne ne se souciait d'y descendre ; cependant des vassaux dévoués se risquèrent ; ils arrangèrent un appareil de planches et de cordes, ils se partagèrent en deux bandes, et, après bien du temps passé, bien des alternatives de craintes et d'espérances, on parvint à hisser jusqu'au bord le cadavre de la comtesse, et son malheureux mari, non pas mort, mais fou.

Il fut enfermé dans un de ses châteaux, d'où il ne sortit plus, bien qu'il ne fût pas méchant ; seulement, il ne pouvait supporter la vue de sa fille, il fallut la lui ôter. La reine la voulut avoir auprès d'elle ; elle la garda avec ses enfants.

Il en résulta que la pauvre petite s'attacha au roi Jacques et à la reine comme s'ils eussent été réellement son père et sa mère. Elle réunissait sur sa tête la grande fortune des Harington et celle des Amanti, c'est-à-dire qu'elle avait des trésors et des millions. Aussi, à peine âgée d'un an, les pères élevaient déjà leurs enfants dans l'espoir d'arriver un jour à la leur faire épouser.

La reine déclara d'avance qu'elle n'entendait en rien gêner sa fille adoptive; que les prières, les génuflexions et les agiots ne serviraient de rien qu'elle n'eût décidé.

— Elle a le loisir jusqu'à sa majorité, épargnez donc vos peines d'ici à ce moment.

Cela n'y fit rien, on le pense; l'enfant, la jeune fille fut tour à tour l'objet des soins et des hommages. La reine lui apprit de bonne heure à s'en jouer, et lui inspira, sans s'en douter, une grande indépendance d'esprit.

La révolution éclata. La reine Marie de Modène ne voulut point entraîner l'enfant de son amie dans les dangers. Elle la confia à une personne sûre, lorsque celle-ci eut fait serment de ne point déraciner dans son cœur l'affection et la tendresse qu'elle portait à sa bienfaitrice. Milady Harington grandit, elle atteignit l'âge de sa liberté; le premier usage qu'elle en fit, ce fut de rejoindre la reine Marie à Saint-Germain.

— Ma bien-aimée reine, lui dit-elle en fléchissant le genou, aussitôt qu'elle l'aperçut, je viens mettre à vos pieds, à ceux du roi, ma fortune et ma vie ; disposez de moi, je serai trop heureuse de consacrer à votre service tout ce que je suis et tout ce que je possède.

La reine la releva et l'embrassa tendrement.

— Hélas ! mon enfant, ni vos biens ni votre vie ne peuvent nous être utiles ; en ce moment, nous sommes abandonnés de tous. L'Europe délaisse notre cause ; la France même, qui nous donne asile, est prête à traiter avec nos ennemis, si elle y trouve son avantage...

— Cela ne se peut pas, madame !

— Cela est. Vous nous apportez donc, non pas vos vassaux et vos terres, mais votre tendresse et votre dévouement, mille fois plus précieux pour nous, durant cet exil doré qu'il nous faut subir.

Depuis ce moment, milady Harington, princesse d'Amanti, ne quitta plus la reine Marie. Elle la suivit à la cour, elle partagea, non pas ses plaisirs, mais sa retraite et ses prières. Elles parlèrent ensemble de l'Angleterre, qu'elles ne devaient plus revoir, et de cette belle Italie que la princesse ne connaissait pas et que sa mère avait délaissée par amitié pour la reine.

C'était une très-magnifique personne, que cette

milady Harington : le visage d'une vierge d'église, des yeux noirs, des cheveux blonds, une peau de satin, une taille de déesse, une démarche de fée. Elle avait infiniment d'esprit sans le savoir et sans le laisser voir qu'à propos. On lui avait appris plusieurs langues, qu'elle parlait également bien; elle s'était occupée de sciences; elle s'était préparée à tous les événements, décidée à suivre partout sa bienfaitrice et à courir les dangers qu'elle pourrait braver.

M. de Lauzun la voyait souvent et l'admirait fort. Il eût vivement désiré d'obtenir sa main; d'abord la reine ne le servit pas, et ensuite milady Harington, jeune, riche, libre, pouvait faire un autre choix.

Elle me plut et je lui plus sur-le-champ. Nous nous promenâmes ensemble sur la terrasse, admirant cette vue sans pareille et causant de ce qui intéresse les jeunes femmes, c'est-à-dire de la toilette et des galants.

Tout à coup, elle me demanda, en rougissant beaucoup, si je connaissais un jeune enseigne aux gardes que M. de Lauzun protégeait fort chaudement.

— Non, milady.

— Quoi ! vous ne l'avez jamais vu, il ne va pas chez vous, madame? C'est impossible !

— Je ne sais ce que vous voulez dire, milady, je vous l'assure. Comment s'appelle ce protégé?

— Le chevalier de Rocher. C'est un nom étrange, n'est-il pas vrai?

— Si c'est celui de sa famille...

— Il n'a pas de famille.

Il n'a pas de famille, le pauvre jeune homme! Où M. de Lauzun l'a-t-il connu alors? qui l'engage à le protéger?

— Je ne sais, il ne l'a jamais dit à la reine.

— Mais vous, milady, où avez-vous vu ce chevalier de Rocher?

— Ici, à Saint-Germain, où il vient fort souvent.

— Pourquoi faire?

— M. de Lauzun l'amène chez la reine. Il reste quelquefois des semaines entières. Le roi et tout ce qui l'entoure le goûtent fort. M. de Lauzun l'a présenté comme un ami pour le prince de Galles; comme un homme disposé à lui consacrer son sang et sa vie, lorsque le moment sera venu de réclamer ses droits.

— M. de Lauzun doit avoir un motif pour agir ainsi. Ce M. de Rocher doit tenir par quelque lien inconnu à l'Angleterre ou à la famille royale de ce pays.

— Aucunement.

— Je n'y comprends rien, et je le lui demanderai.

— Oh! oui, madame la duchesse, demandez-le-lui, et dites-le-moi.

Je m'étonnai de cet intérêt et j'en allais chercher la raison, lorsque M. de Lauzun nous joignit. On

parla d'autre chose ; ce fut tout pour ce jour-là...

En retournant à Paris, je ne manquai pas mon projet, et je questionnai M. de Lauzun, qui m'écoutait, le sourire sur les lèvres.

— Vous désirez savoir qui est le chevalier de Rocher, madame ?

— Oui, oui, monsieur.

— C'est un jeune homme recommandé à mes soins.

— Quel est son père ?

— Vous ne le connaissez pas.

— Sa mère ?

— Non plus.

— Et son pays ?

— Son pays... c'est le Dauphiné.

— Et pourquoi l'avez-vous pris en cette grande amitié ?

— J'aimais son père, j'aimais sa mère encore plus.

— Ils sont morts ?

— Oui.

Il ne souriait plus comme au commencement.

— Ce jeune homme est donc de haute naissance, que vous le mettez ainsi dans le particulier de Saint-Germain ?

— Son père appartient à la plus haute noblesse.

— Que comptez-vous faire de lui ?

— Ce que j'en compte faire ? Je vais bien vous étonner.

— Peut-être. Dites donc.

— Je compte en faire le mari de milady Harington, le futur prince d'Amanti.

— Ah ! monsieur, c'est un projet insensé; milady n'écoutera pas un enfant perdu, lancé par vous seulement dans le monde et inconnu à tous.

— Elle l'écoutera si bien, madame la duchesse, que vous me faites toutes ces questions de sa part; sans elle, vous n'y auriez pas pensé.

— C'est vrai, répondis-je étonnée.

— Les affaires de mon filleul sont en meilleure voie que je ne supposais, puisque la riche héritière est à lui, s'il veut suivre mes conseils, cependant.

— Prenez garde, monsieur ! il n'est pas le duc de Lauzun !

— Non, mais il a vingt ans ! cela vaut tous les duchés du monde.

— Pas toujours, monsieur, répliquai-je, sans me donner le temps de réfléchir. Si vous n'aviez pas été duc, vous auriez eu beau avoir vingt ans, je ne vous aurais pas épousé.

— En vérité !

Je compris que j'avais dit une sottise; je voulus la reprendre. Il m'arrêta et reprit d'une façon très-aimable que ces rudesses-là ne le regardaient point, qu'elles s'adressaient au mari et non pas au galant, et que celui-ci en tirerait raison.

— C'est égal, poursuivit-il, les affaires de mon protégé marchent bien, je le répète, et je vous remercie de me l'avoir appris.

Nous gardâmes un instant le silence. Ma curiosité était excitée; je m'y pris d'une autre façon.

— Est-ce que je ne connaîtrai pas ce beau-fils que vous destinez à cette princesse? A propos, est-il riche?

— Il n'a pas un maravédis.

— Et vous espérez...

— Je n'espère pas, je suis sûr.

— Amenez-le-moi.

— Non.

— Pourquoi?

— Je suis jaloux.

— Jaloux ! vous, monsieur ! et jaloux d'un enseigne aux gardes ?

— Jaloux d'un homme de vingt ans, beau, brave, gentilhomme et bel esprit, oui, madame.

— Allons, monsieur, vous me faites rire !

— Madame, j'ai soixante-trois ans; je n'ai jamais été beau; je doute de moi-même quand je vous regarde.

— Ce n'est pas de vous que vous doutez, monsieur, c'est de moi, et je m'en blesserais.

Il me baisa la main, ce qui était sa grande réplique, et, pour le moment, l'explication en resta là.

VIII

J'avais été fort renfermée pendant mon enfance. Notre habitation chez madame Frémont nous tint éloignées des personnes de la cour et des lieux qu'elle habitait. Je ne connaissais donc que peu de monde. Les amis de ma grand'mère ne nous voyaient pas toujours; on nous tenait, chez nous, à distance de cette compagnie dont nous n'étions point et dont ma mère avait été jusqu'à son mariage. La destinée et les positions d'état tournent si singulièrement!

M. de Lauzun s'amusait à me promener incognito, comme deux amoureux, dans tous les endroits où je lui demandais d'aller; ce qui faisait dire à ma famille qu'il me gâtait.

Un matin, par un soleil magnifique, je m'éveillai de bonne humeur, et je lui fis dire que je désirais voir Saint-Cloud; que Monsieur et Madame étaient à Ver-

sailles et qu'il fallait profiter de la circonstance pour le visiter, sans nous gêner et sans gêner les autres.

Il me fit assurer qu'il se mettait à mes ordres, et que je n'avais qu'à commander.

Aussitôt que je fus prête, nous partîmes. Cette route de Saint-Cloud est charmante. Je passai par le bord de la rivière, le chemin le plus long, mais le plus champêtre; nous arrivâmes par Sèvres, et je voulus monter à pied au château.

Il se trouvait dans la Seine une barque pavoisée aux couleurs de la maison d'Orléans; elle me parut jolie et j'aurais souhaité retourner à Paris dans ce charmant bateau. M. de Lauzun m'assura qu'il n'oserait pas le demander aux bateliers, dans la crainte d'indisposer Monsieur et Madame, très-chatouilleux sur ce qui leur était dû, et qui auraient pris cette action pour un manque de respect.

Il fallut me contenter de cette raison et continuer la promenade.

Les cascades ne marchaient pas, ni aucune des fontaines, puisque les maîtres étaient absents. Cela enlevait beaucoup de la beauté de ce lieu. M. de Lauzun le connaissait pour y avoir couru avec madame de Monaco, du temps de la première Madame. Il me montra une foule de bosquets, me raconta ce qui s'y était passé et mille belles aventures, que j'écoutais de toutes mes oreilles.

Nous allâmes ainsi jusqu'à une ferme que Madame avait établie dans un coin du parc, pour avoir à sa convenance du lait et des œufs. Je dis cette Madame-ci et non l'autre. J'avais soif, j'avais faim; M. de Lauzun me proposa d'y entrer, convaincu que la fermière ne me refuserait pas ce dont j'avais besoin.

J'acceptai de bon cœur. Dans la cour, nous aperçûmes un jeune homme, fort simplement mis, très-bien fait, grand air, et qui examinait une vache. Nous apercevant, il ne se dérangea point.

— Voilà, dis-je, un jeune homme qui ne sait pas les lois de l'hospitalité et pas plus celles de la politesse.

— Pardonnez-lui, madame, c'est un rustre apparemment; je ne suppose pas néanmoins que son mauvais vouloir aille jusqu'à vous refuser un verre de lait; d'ailleurs, je saurai bien l'y contraindre.

Son sourcil froncé et sa lèvre pendante me révélèrent toute son humeur; je n'ajoutai rien, nous avancions.

— Hé! l'ami! cria-t-il.

Le jeune homme regarda autour de lui à qui pouvaient s'adresser ces paroles. Ne voyant personne, il continua son opération.

— Je vous parle, continua M. de Lauzun, qui n'y voyait guère plus loin que son nez.

— J'en suis bien aise, monsieur.

— Est-ce ainsi que vous répondez, maraud? vous ne me connaissez donc pas?

— Ma foi, non?

— Je suis le duc de Lauzun.

— Vraiment! Il y a bien longtemps que j'ai entendu parler de vous et que je désire vous voir.

— Impertinent! vit-on pareille insolence? Faites bientôt donner un peu de lait à madame la duchesse, qui se meurt de soif, si vous ne voulez pas que je vous apprenne à me répondre.

— Oh! quant à cela, monsieur, je le sais aussi bien que vous.

Il laissa sa vache, très-malade, paraissait-il, et entra dans la maison; il en ressortit peu après avec une jolie paysanne, très-accorte, portant une jatte; elle me fit la révérence et me présenta son lait, encore tout bouillonnant, de la meilleure grâce du monde.

Le moindre détail de cette journée est présent à mon souvenir.

Nous nous mîmes à manger dans cette ferme, qui était très-propre, et le jeune homme restait près de sa bête, ayant toujours son chapeau rabattu sur ses yeux, sans que nous nous en inquiétions beaucoup, moi du moins; mais M. de Lauzun le regardait fort. Tout à coup, il se tourna vers lui et l'appela :

— Hé! l'ami!

Le jeune homme ne bougea point.

— Hé ! l'ami ! répéta-t-il, venez donc...

Même tranquillité, même silence. M. de Lauzun n'était pas patient ; il alla vers lui la canne en l'air. Le jeune homme alors se releva, le regarda en souriant et lui montra son visage. La canne tomba des mains du duc, qui se recula, ôtant son chapeau et faisant une profonde révérence.

— Ah ! monsieur, dit-il, qui vous aurait reconnu ?

— Quoi ! pas vous, monsieur de Lauzun ? vous dont l'œil est si perçant et si sûr ! Je ne croyais pas être si bien déguisé.

Il avait aussi ôté son chapeau pour rendre le salut, et je vis une belle tête garnie de longs cheveux bruns, sans perruque, ressemblant d'une manière frappante à Henri IV : un grand œil, bien ouvert, des dents superbes, le teint haut, la taille bien prise et élégante ; enfin, sans conteste, un des hommes les mieux faits de la cour.

J'étais fort en intrigue de savoir son nom ; il ne me laissa pas trop le temps de désirer, et s'avança de mon côté avec des façons pleines de galanterie :

— Madame la duchesse, me dit vivement M. de Lauzun, saluez M. le duc de Chartres.

Je ne l'avais pas vu depuis mon mariage ; je ne lui avais pas fait ma visite comme aux autres princes, parce que, dès cette époque, il était en disgrâce et ne

venait presque jamais à Versailles, où le roi ne se souciait pas de lui. Il habitait le Palais-Royal ; nous nous y étions présentés, mais il ne recevait pas et se disait malade. Il vint une fois néanmoins à l'hôtel de Lorge. Nous étions à Versailles. On assura qu'il l'avait fait exprès. Il ne voulait voir personne, personne de la cour du moins, et se livrait à un genre de vie dans lequel la froideur du roi et la haine de madame de Maintenon le poussaient.

Il s'était fort distingué à Steenkerque et à Neerwinden, si bien que le roi en prit ombrage à cause de son cher fils du Maine, qui l'éloignait de tous les princes du sang. Il interdit à M. le duc de Chartres de servir dans la campagne de 1694; il craignait sa vaillance et l'amour du soldat pour lui. Ces dégoûts portèrent le jeune prince à des sociétés indignes de lui et à des occupations que ceux de sa naissance ne sont pas accoutumés d'avoir.

Ainsi il savait la médecine, la chimie, le grand art même, assurait-on. Il passait les nuits dans son laboratoire avec des savants, et ses journées dans des expériences et des études comme celles où nous l'avions trouvé sur cette vache. Il soignait les gens et les animaux malades, et, s'il trouvait des cadavres, il s'amusait à les disséquer pour surprendre les secrets de la nature et devenir un plus grand docteur.

Il se montra ce jour-là particulièrement aimable pour moi. Me faisant ses excuses de ne m'avoir point vue, il m'en témoigna mille regrets.

— Ce n'est pas tout à fait ma faute, ajouta-t-il. L'air de Versailles est interdit à ma santé; je suis souvent malade, comme je viens de l'être; les médecins de Sa Majesté prétendent que je souffre, que je dois me reposer, et madame de Maintenon ajoutait que je ne pouvais faire la campagne. Il me faut bien les croire, humilier mes lumières devant les leurs et rester chez moi.

Le visage du jeune prince exprimait le dépit et le mécontentement, en me parlant ainsi.

M. de Lauzun se mordait les lèvres, et je compris combien lui, si mécontent pour son compte, avait de peine à se contraindre, afin de ne pas tenir le même langage. Il sut heureusement prendre sur lui, car à la cour tout se répète et tout se sait.

Le prince resta longtemps dans cette conversation aigre-douce.

— Cependant, dit-il, je suis un peu mieux portant, il me semble, puisqu'on m'envoie commander en Flandre la cavalerie, sous le maréchal de Villeroy, dans la campagne qui va s'ouvrir. Nous verrons si ma maladie ne me reprendra pas bientôt et si je ne serai pas forcé de revenir, d'autant plus que M. du Maine et M. de Toulouse serviront tous les deux dans ce

corps d'armée, et, si j'ai le malheur qu'ils se portent trop bien, je suis sûr d'être immédiatement repris de cette maudite maladie : c'est désolant.

Ce chapitre épuisé, M. le duc de Chartres en entama un autre qui ne plut pas davantage à M. de Lauzun ; il se mit à me faire des compliments et à me parler de l'effet produit par mon arrivée à la cour, qui était venu jusqu'à lui au fond de sa retraite.

— Madame votre sœur a épousé le meilleur de mes amis, le duc de Saint-Simon, bien que nous ne nous voyions guère, car il est très-courtisan et très-occupé de devoirs que je ne suis point : nous nous aimons beaucoup. Il est raisonnable et me donne d'excellents conseils ; je les néglige, hélas ! Nous sommes, à peu de chose près, du même âge, et certainement on ne s'en douterait point, n'est-il pas vrai, monsieur de Lauzun ?

— Monsieur, mon beau-frère est plus âgé que moi, je vous assure. De mon temps, un jeune seigneur de cet acabit se serait fait fermer les portes des ruelles. Je ne crois pas, il est vrai, qu'il y ait souvent frappé.

Ici encore ils s'accordaient bien ; M. de Lauzun détestait le duc de Saint-Simon, et celui-ci le lui rendait, sans le laisser trop voir.

Cependant les regards de M. le duc de Chartres inquiétaient et impatientaient M. de Lauzun ; il me fit

signe qu'il était temps de partir et ajouta qu'on nous attendait à l'hôtel de Lorge.

Le prince nous reconduisit assez loin, malgré nos instances, et, lorsqu'il nout eut quittés, M. de Lauzun s'enquit sur-le-champ de la façon dont je le trouvais et de ce que je pensais de lui.

— Je lui trouve tout à fait bon air, répondis-je, et j'en pense beaucoup de bien.

— Ne vous avisez pas de répéter cela à personne, madame, je vous prie. M. le duc de Chartres est très-compromettant pour tout le monde, mais surtout pour les jeunes dames.

Je ne répliquai pas, j'en eusse été bien fâchée : ma mère m'avait tant recommandé de lui céder toujours et de me montrer soumise.

Pourtant, je dois le dire, le souvenir de ce jeune prince me suivit malgré moi. Je pensais qu'il était malheureux en ne se trouvant pas à sa place, et que, si l'on savait le conduire, il y avait en lui toute espèce de disposition pour mieux faire que personne.

Le roi l'avait en horreur, et cette horreur augmenta par la suite, ainsi qu'on le verra. Il en craignait la rivalité pour le duc du Maine, ainsi que du prince de Conti. Celui-ci ayant donné une sorte de droit de le bannir, le roi en profita, il en abusa même. Ces deux princes auraient pu faire la gloire et les délices du pays : l'un fut perdu, ce fut M. le

prince de Conti. Ces choses viendront en leur temps.

Je priai plusieurs fois M. de Lauzun de me reconduire à Saint-Cloud ; il s'y refusa en changeant de prétextes.

J'étais trop jeune pour y voir autre chose qu'un refus sans motif; l'idée de la jalousie ne me venait pas et je ne pouvais prévoir jusqu'où elle irait plus tard : la jalousie m'était inconnue. Heureux temps où la jeunesse s'ignore elle-même !

M. de Lauzun s'était mis en froid avec mon père, et cela quelques jours après mon mariage, parce que, comme l'avait prévu le roi, il comptait entrer dans les affaires de l'armée.

Il ne m'avait guère épousée que pour cela, et, dès ses premiers entretiens avec le maréchal, il entama la matière.

Celui-ci l'arrêta net, par les ordres reçus. M. de Lauzun alla plus loin ; mon père reprit sévèrement qu'il n'entendrait plus une parole à ce sujet.

— Eh bien, monsieur, vous n'en entendrez donc pas d'autres, car je vous jure de ne vous parler jamais. Je ne puis me faire à un pareil traitement, qui ne me convient pas, et qui est au moins étrange avec ce que nous sommes l'un et l'autre et l'un à l'autre. Je n'empêcherai pas madame votre fille de vous voir : quant à moi, je me priverai de cet honneur.

— Comme il vous plaira, monsieur, je ne suis point fait pour vous contraindre.

Il ne se dit plus rien, mais ils ne se virent plus. J'essayai, je tentai quelques efforts pour les réunir, ce fut inutile. Le maréchal me dit enfin qu'il n'en était pas fâché, et que cette façon d'être le mettait tout à son aise.

— On ne peut vivre avec M. de Lauzun lorsqu'on occupe une place telle que la mienne ; le roi l'avait prévu. En ne le voyant qu'aux occasions, nous conserverons les bienséances, et je resterai tranquille.

M. de Lauzun avait une chimère qui ne le quittait point et dont il ne pouvait se consoler, c'était d'avoir perdû sa place de capitaine des gardes lorsqu'il fut envoyé en prison. Il espérait toujours qu'on la lui rendrait, il guignait celle de mon père, qui n'avait pas envie de la lui céder. Si quelque circonstance lui rappelait cette perte, il prenait des désespoirs affreux, il s'accusait, il accusait les autres ; on était tenté de le croire fou.

Mon père commandait l'armée du Rhin ; c'était pour la troisième fois, je crois, qu'il allait sur ce fleuve, avec le même titre, depuis la mort de M. de Turenne. Je le vis partir avec chagrin ; sa santé n'était point bonne, et ma mère se désolait encore davantage.

M. de Saint-Simon servait sous lui, à la grande in-

quiétude de ma sœur, très-fière de son *omelette.* Mon père justifia nos craintes, il faillit mourir d'une fièvre et d'une apoplexie ; ma mère courut auprès de lui, j'aurais vivement désiré l'accompagner, M. de Lauzun ne le permit pas.

Il devenait de plus en plus épris, de plus en plus attentif. Je dois avouer qu'il était charmant, qu'on ne pouvait montrer plus d'envie de plaire. Il me plut; il me plut, non pas comme il avait plu autrefois en son temps de folies, mais il m'attacha réellement à lui. Je le crus tel qu'il semblait être ; son véritable caractère resta inconnu pour moi, et, quand je le découvris, il avait déjà toute mon affection.

C'est à ce commencement, c'est à cette affection très-réelle que je dus le bonheur de rester dans le droit chemin, de résister aux tentations et aux dangers. Pour rien au monde, je n'aurais manqué à mes devoirs; pour rien sur la terre, je n'aurais causé volontairement un chagrin à celui qui m'avait appris à l'aimer. Je respectais son nom, je respectais celui de mon père, et, en dehors de mon devoir de chrétienne, j'avais celui de *gentilhomme*, si je puis m'exprimer ainsi, dont je ne me serais pas départie en face de la mort.

M. de Lauzun fut donc heureux les premiers temps de notre mariage où il s'occupa de moi comme un

amant, et où il trouva dans mon jeune cœur une tendre reconnaissance de ses procédés. Il ne me quittait pas, je le faisais causer, je lui faisais raconter sa vie, et j'ai promis de la raconter aussi, ce que je vais faire, et ce qui n'est pas la partie la moins curieuse de cette histoire. Je passerai légèrement sur les circonstances très-connues, sur ce que tout le monde sait, à moins que je n'y veuille ajouter des détails nouveaux et inconnus. On fait beaucoup de romans dont les incidents ne sont pas aussi incroyables et aussi bizarres. Voici donc la vie de ce grand vainqueur, de cet homme extraordinaire, auquel on ne peut refuser des talents, sinon des vertus, et qui aurait fait certainement un héros, si la destinée ne l'avait pas gâté d'abord pour s'amuser à l'abaisser ensuite.

IX

M. de Lauzun était de la maison de Caumont; il prétendait que sa branche était l'aînée, et celle des ducs de la Force la cadette. Malgré ses prétentions, de ceci, je ne puis rien dire de certain, bien que je me sois amusée, ou ennuyée plutôt, à déchiffrer toutes sortes de grimoires et de parchemins qui traitent cette matière importante.

La mère de M. de Lauzun était madame de la Force, mère de la maréchale de Turenne, ce qui faisait déjà une alliance entre nous. Le comte de Lauzun, son père, avait la compagnie des cent gentilshommes de la maison du roi au bec de corbin; il était fils ou petit-fils de deux chevaliers de l'ordre, et cousin germain du maréchal de Grammont, et du comte de Grammont, connu par ses aventures. Ce comte de Lauzun eut cinq fils et quatre filles. Le troi-

sième fils, connu d'abord sous le nom de Peguilhem, fut plus tard le comte et puis le duc de Lauzun, mon mari, dont j'ai entrepris d'écrire l'histoire.

Son dernier frère, le chevalier de Lauzun, est le seul qui ait marqué et vécu à la cour. Il avait le caractère aussi bizarre que son frère ; il avait moins d'esprit, il avait autant de courage, et se battait pour un rien, pas un sou, et j'en eus soin jusqu'à sa mort, arrivée en 1707.

Le duc de Lauzun n'avait jamais été beau; il était petit, blond, d'un blond faux, mais bien fait, mais d'un grand air, et, quand il le voulait, fort imposant. Ignorant comme un fils de savetier, et tournant les choses de manière à ce qu'on ne s'en aperçût point. Il était méchant, hargneux, taquin, difficile à vivre, d'un caractère insupportable, d'un orgueil, d'une vanité, qui n'eurent jamais d'égales. Jaloux et envieux, colère, emporté, véritable enfant gâté et favori de naissance; insolent, brave, moqueur par excellence, passant sa vie à faire des tours inouïs aux autres, ne souffrant pas qu'on le contredît : pour le peindre, en un mot, le seul homme de l'Europe avec le stadhouder, qui ait osé résister à Louis XIV; encore était-ce en face, et parlant à sa personne, ce qui rendait la chose plus difficile.

Il excellait à peindre les caractères, il excellait à trouver des ridicules et à les ajuster d'un mot, sans

qu'on pût lui en répondre un seul, tant il frappait juste. On en verra plus d'un exemple.

Il vint à la cour sous les auspices du maréchal de Grammont, son oncle, et du comte de Guiche, ce fameux comte de Guiche, si aimé des dames, si brave, dont on parlait tant à cette époque-là. Sa première maîtresse fut mademoiselle de Grammont, sa cousine, devenue princesse de Monaco dans la suite. Ils voulaient se marier, mais le maréchal ne trouva pas Lauzun, cadet de famille, un parti pour sa fille ; il se moqua d'eux et leur répondit par mille gasconnades lorsqu'ils lui en parlèrent, jusqu'à dire à Lauzun, au moment du mariage de sa fille :

— J'espère que tu me remercieras, car je lui ai trouvé un mari à souhaits pour toi.

Madame de Monaco continua le commerce qu'elle avait eu avec son cousin, non sans lui donner des rivaux, entre autre Louis XIV, dont il fut particulièrement jaloux, jusqu'à écraser la main de la princesse un jour avec le talon de sa botte, dans le salon de Saint-Cloud.

M. de Lauzun entra d'emblée dans la faveur du roi. Il fut placé sur-le-champ, des premiers, avec un bonheur incroyable. Le roi lui donna d'abord son régiment de dragons, et créa ensuite pour lui la charge de colonel-général de la même arme. Il ne pouvait se passer de lui ; il l'emmenait partout,

jusque dans ses bonnes fortunes les plus cachées. On sait l'histoire de mademoiselle de la Mothe-Houdancourt et des autres, mais il y en a une que personne ne sait, attendu que M. de Lauzun ne l'a dite à personne qu'à moi, et que je ne l'ai pas répétée de son vivant. Si les choses eussent tourné comme on le pensait, madame de Montespan n'eût jamais été favorite, et ces fameux bâtards qui ont tant fait de bruit ne fussent jamais venus au monde.

M. de Lauzun avait remarqué à Versailles, dans les communs, une jeune personne d'une beauté singulière. Elle semblait une reine, tant sa démarche était fière, tant son port était noble, et cependant ses habits n'étaient pas ceux d'une fille de condition. Elle vivait chez un homme du gobelet, vieux serviteur du feu roi Louis XIII, à qui le roi avait donné ses invalides, et qui jouissait d'un logement, d'un petit coin de jardin, le tout aussi commode et aussi convenable que l'on avait pu le faire pour ce bonhomme, auquel le feu roi était fort attaché.

On disait parmi les domestiques du château que cette belle fille était d'une grande naissance, qu'elle était restée chez ce brave homme parce qu'il avait autrefois servi ses parents, ruinés dans le temps de la Fronde et poursuivis par la vengeance du cardinal Mazarin.

M. de Lauzun voulut le savoir. Il apprit qu'en effet

mademoiselle de Château-Gonthier était la fille et l'héritière du comte de Château-Gonthier, que la guerre et ses dettes avaient ruiné. Il était mort dans la misère, laissant cette enfant à son vieux maître d'hôtel, autrefois placé par lui dans la bouche du roi, et dont l'attachement allait jusqu'à l'idolâtrie. Madame de Château-Gonthier était morte en la mettant au monde; elle était donc orpheline et n'avait que des parents éloignés, qui ne se souciaient guère s'il lui manquait quelque chose.

Le vieux Norbert, ainsi s'appelait cet homme, accepta le legs et prit soin de la pauvre petite. Il l'aima avec la tendresse d'un père; il la fit élever de son mieux, mais non pas suivant son rang, bien entendu. Il en fit une fille bonne, honnête et sage; il la traita toujours avec le plus grand respect, prit une femme pour la servir, et ses gages passaient à lui acheter les brinborions et les douceurs qu'elle pouvait désirer dans sa condition modeste.

Tout alla ainsi jusqu'au moment où M. de Lauzun la dénicha et la signala au roi comme une merveille.

Elle ne voyait personne, vivait seule, sortait peu, se contentait d'un tour de parc avec sa servante, et passait son temps à faire des broderies superbes, qu'elle vendait assez bien aux seigneurs et aux dames de la cour.

Ce fut par ses broderies que Lauzun la connut

et la fit connaître à Sa Majesté. Norbert était parti depuis deux mois pour la province. Il avait un héritage à recueillir, et, comme il voulait en faire profiter sa pupille, il n'avait garde de le négliger. Le champ était libre, le roi et son confident en profitèrent.

Ils se déguisèrent tous les deux, le roi surtout, dans la crainte d'être reconnus, et ils allèrent chez mademoiselle de Château-Gonthier lui commander des écharpes de la plus belle espèce et garnies de toutes sortes de détails. Elle les reçut avec modestie et dignité. Ils risquèrent quelques galanteries qu'elle n'écouta pas ; et, comme ils redoublaient :

— Je pense, messieurs, que vous ignorez qui je suis et que vous vous adressez à une demoiselle. Ma pauvreté et mon abandon ne sauraient être un motif de me manquer de respect pour des gentilshommes, et j'espère que cela ne se renouv llera plus.

Puis, tout de suite, elle parla de son ouvrage, du prix qu'on y voulait mettre, et de ce qui les amenait enfin, comme pour leur faire comprendre qu'elle n'avait pas autre chose à entendre de leur part.

Le roi sortit de chez elle tout à fait amoureux. Il le dit à Lauzun, et celui-ci, plus expérimenté que lui en ces matières, assura qu'il ne réussirait à rien s'il voulait compter sur sa puissance et sur son rang.

— J'ai étudié la belle, ajouta-t-il ; elle est sage, honnête et discrète ; elle ne se laissera prendre que

par son cœur, et, si tout de suite elle sait que vous êtes le roi, elle s'enfuira au bout du monde. Il faut donc qu'elle l'apprenne seulement quand il sera trop tard pour qu'elle retourne en arrière. Que Votre Majesté se laisse guider par moi, et que personne, excepté nous deux, ne sache un mot de ceci.

Le roi promit ce qu'il voulut, à condition qu'il le ferait aimer de son infante, et Lauzun s'y engagea. Il ne doutait de rien, on le sait; ce n'était pourtant pas chose facile. Le roi alors commençait à se détacher de mademoiselle de la Vallière, et il n'aimait pas encore madame de Montespan; c'était un bon moment pour introduire une favorite; il ne s'agissait que de ne pas manquer son entrée, ce fut à quoi il avisa.

X

M. de Lauzun commença par aller plusieurs jours de suite chez mademoiselle de Château-Gonthier, sous le prétexte de ses broderies. Elle n'y entendait aucune espèce de dessous de cartes, et le reçut de son mieux. Petit à petit, il entra dans sa confiance, la fit causer, lui demanda des détails sur sa vie, sur ses espérances, sur sa fortune, et lui montra une intention très-désintéressée en apparence. Elle le crut, elle lui raconta sa vie, elle lui dit tout ce qu'elle devait de reconnaissance à ce bon Norbert, ce qu'il avait fait pour elle, et combien elle l'aimait, combien elle en était aimée.

M. de Lauzun la poussa au pied du mur; il lui fit avouer qu'elle s'ennuyait, qu'elle ne se trouvait pas à sa place, qu'elle regardait souvent d'un œil d'envie les belles dames qu'elle rencontrait dans le parc.

— Moi aussi, je devrais aller à la cour; moi aussi,

je devrais porter des habits de velours et de brocart ; moi aussi, je devrais avoir des joyaux et des dentelles, car je suis fille d'un comte, et d'un comte puissant autrefois, je le sais.

— N'avez-vous jamais pensé que vous étiez belle, mademoiselle, qu'on pourrait vous aimer et vous le dire?

— M'aimer! oh! oui, monsieur, avoir quelqu'un qui m'aime! Oh! monsieur, que je souffre souvent de penser que personne ne m'aime. Excepté mon bon Norbert, je suis seule au monde!

— Je sais quelqu'un qui vous aime bien, mademoiselle.

— Vous, monsieur? Eh! vous ne me connaissez pas.

— Ce n'est pas moi, ou du moins je ne vous aime pas de la même manière.

— Ah! dit-elle en rougissant, et essayant de paraître indifférente, et qui cela?

— Le jeune homme qui m'accompagnait l'autre jour, mon ami.

— Quoi! ce jeune homme qui est venu une seule fois?

— Depuis lors, il ne pense qu'à vous, il ne parle que de vous, il n'a pas *osé* revenir.

— Il m'aime! il *ose* m'aimer!

— Il vous aime; ne vous en courroucez pas, c'est

un amour si pur, si vrai, si tendre, si respectueux!

La glace une fois rompue, la conversation recommença souvent ; elle s'accoutuma à en entendre parler, elle y prit goût ; il l'occupa bientôt et uniquement. Lauzun n'eut pas l'air de comprendre ; enfin, elle lui dit de l'amener.

Son but était atteint.

Ils ne venaient que le soir et bien déguisés.

La vieille servante, à moitié aveugle, les apercevait seule. Peu à peu les visites furent plus longues : Peguilhem trouva des excuses pour les laisser seuls; mademoiselle de Château-Gonthier s'en effaroucha d'abord ; elle s'en consola promptement. On s'habitue si vite au bonheur!

Elle prenait le roi et Lauzun pour deux gentilshommes employés au château, mais de petite noblesse et de petite fortune. Elle attaqua la question du mariage ; le roi l'éluda : il n'aurait pas voulu faire une fausse promesse. Elle en fut inquiète plusieurs jours ; cependant, elle l'aimait tant, qu'il n'eut pas de peine à la rassurer. Bientôt il devint tout à fait son maître, et la pauvre honnête fille eut des remords, non pas des regrets, puisqu'elle le voyait heureux.

Ce commerce dura plusieurs mois ; nul ne s'en doutait, tant ils y mettaient d'adresse.

Lauzun seul était capable de ce haut fait. Bontemps

lui-même savait que le roi sortait le soir après son coucher officiel; il ignorait où il se rendait et n'osa jamais le suivre. Ce mystère ne plaisait pas à Louis XIV, qui voulait imposer partout sa puissance. Il fut souvent sur le point de se déclarer; la crainte seule de perdre sa maîtresse l'arrêta. Il l'aimait éperdument.

Un jour, il essaya de lui parler du roi; il lui demanda si elle le connaissait.

— Je l'ai vu de loin, une seule fois, dit-elle. Je ne vais me promener qu'aux heures où la cour n'est pas dans le parc. Il me répugne de me montrer en cet équipage avec le nom que je porte.

— On dit que je lui ressemble, au roi.

— Ah! tant pis; car le roi est bien beau, c'est vrai, mais il n'est pas bon; il rend la reine malheureuse, il aime d'autres femmes. Vous n'auriez qu'à en faire autant quand nous serons mariés.

— Vous vous plaignez de votre équipage et vous refusez de partager avec moi; savez-vous que c'est mal? Je puis vous sortir d'ici; je puis vous bien loger, vous donner ce qui est nécessaire. Lorsque notre enfant naîtra...

— Lorsque notre enfant naîtra, je serai votre femme et j'accepterai tout de vous.

En sortant, le roi dit à son favori qu'il allait déclarer cette charmante et belle fille, qu'il la ferait

duchesse, qu'elle deviendrait sa maîtresse et qu'elle serait l'ornement de la cour.

Lauzun n'était pas homme à comprendre cette délicatesse de sensitive qui craignait le bruit et l'éclat, qui ne voulait de l'amour que l'amour même, et pour qui l'ambition, la fortune, n'avaient pas de séductions. Il encouragea le roi dans cette voie, pensant devenir plus puissant encore, à l'aide de cette nouvelle favorite qui lui devrait tout.

Ils convinrent donc ensemble que, le lendemain, le roi mettrait ses ordres, son habit le plus brodé de diamants, qu'il cacherait tout cela sous son manteau et ne l'ôterait qu'après avoir suffisamment préparé le coup de théâtre.

— Mais si cela la frappe et la désespère, dit-il, si elle me repousse, si elle ne me pardonne pas de l'avoir trompée ?

— Elle criera et puis elle sera charmée, sire. Avoir le roi à ses pieds, quand on habite une chambre sans tentures et qu'on porte des cotillons de futaine, cela ne se voit pas souvent. D'ailleurs, on pardonne tout à celui qu'on aime.

Le lendemain, c'était une de ces nuits d'été où le parc de Versailles est si beau, où l'ombre se mêle si bien au mouvement des eaux et au bruit du vent dans le feuillage. La lune brillait et les statues semblaient autant de blancs fantômes, créés par les poëtes et

évoqués pour eux. La jeune fille était à sa croisée, respirant un bouquet de jasmin. Le roi et Lauzun arrivèrent.

— Ah ! leur dit-elle, vous qui êtes de la cour, n'avez-vous pas la puissance de faire ouvrir ces grilles, et ne pouvez-vous m'emmener un peu respirer l'air au bord des eaux?

— Sur-le-champ, répondit le roi.

Ce cadre convenait mieux au tableau qu'il avait préparé que la petite chambre nue. Ils gagnèrent le premier passage ; Lauzun dit un mot tout bas à la sentinelle, ils entrèrent. Mademoiselle de Château-Gonthier s'étonna de leur puissance.

— Vous êtes donc de grands seigneurs, reprit-elle avec un demi-sourire déjà inquiet.

— Et si cela était, m'aimeriez-vous, nonobstant?

— Rien peut-il m'empêcher de vous aimer ? répliqua-t-elle.

Pourtant ces mots étaient dits tristement. Le roi, occupé de sa surprise, ne s'en aperçut pas. Il la conduisit dans un des plus charmants bosquets du parc, où la lune éclairait comme un beau jour, et là, après mille propos, il lui demanda, si elle était fée, ce qu'elle ordonnerait.

— Faut-il le dire bien franchement ?

— Oui, il le faut.

— Eh bien, je voudrais savoir au juste ce que vous

êtes; car j'ai beau chasser cette idée, il me semble qu'il y a un mystère entre nous. Si j'étais fée, si j'avais ma baguette, je dirais : Paraissez à l'instant devant moi tel que vous êtes devant les autres, que je vous voie et que je vous connaisse, vous le maître de mon cœur et de ma vie.

Comme elle finissait ces mots, le chapeau et le manteau du roi tombèrent ; il lui apparut dans tout son éclat, beau, paré et majestueux. Elle jeta un cri terrible, mit la main sur son cœur, qui battait trop vite, et resta un instant immobile à le regarder. Après, elle marcha vers lui, toucha ses ordres, le velours de son habit, les diamants et les pierreries dont il était couvert, et, levant les yeux lentement jusqu'aux siens, elle lui dit, d'un ton de voix glacé :

— Qui êtes-vous donc ?

— Ne le devinez-vous pas ? Je suis le roi, le roi de France, qui vous aime, qui s'estime mille fois heureux d'être votre esclave et de mettre à vos pieds son royaume et sa couronne.

(Remarquez bien, ajouta M. de Lauzun, en me racontant ceci, que jamais le roi n'a dit pareille chose à une autre femme, et que la petite sotte pouvait se vanter d'avoir soumis le superbe à un point que nulle autre n'atteignit, pas même la Vallière en ses beaux jours. Il n'eut que pour elle des manières d'Orondate.)

— Vous êtes le roi, cela est bien sûr?

— Je ne vous tromperais pas, apparemment.

— Et ne m'avez-vous pas plus cruellement trompée? Quoi! vous êtes le roi, et vous vous êtes joué du cœur et de l'honneur d'une pauvre fille qui n'avait que ces deux biens au monde! vous, le premier gentilhomme de France! Ah! c'est mal! c'est bien mal! Que Dieu vous le pardonne, sire, et qu'il vous pardonne ma mort!

Elle tomba comme une masse sur le gazon, évanouie.

Le roi courut à elle et cria à Lauzun de tremper son mouchoir de poche et d'apporter de l'eau pour la lui jeter au visage. Ils eurent mille peines à la faire revenir. Lorsqu'elle ouvrit les yeux et qu'elle se vit dans les bras de Louis XIV, elle le repoussa doucement, et murmura d'une voix mourante:

— Ah! vous m'avez trompée!

— Non, je ne vous ai pas trompée. Non, je vous ai dit la vérité, ma belle et chère amie; je vous aime par-dessus tout, je suis prêt à vous faire tous les sacrifices, à vous en donner toutes les preuves; prononcez sur mon sort et sur le vôtre... j'attends.

— Ramenez-moi dans mon lit pour mourir, sire; je ne vous demande que cela.

— Et votre enfant, madame, votre enfant, vous l'oubliez donc?

— Mon enfant ! Ah ! la pauvre créature ; elle ne connaîtra pas sa mère.

— Ma chère Gonthier, écoutez-moi ; vous serez duchesse, vous serez déclarée, vous aurez la France entière à vos pieds.

— Je ne veux point de tout cela, sire ; je ne voulais qu'un honnête amour, un honnête mari, et, si j'ai été coupable, si j'ai cédé...

— Oh ! ne m'accusez pas, je n'ai jamais rien promis.

— C'est vrai, répliqua-t-elle avec amertume, vous n'avez jamais prononcé le mot de mariage ; mais je ne me donnais qu'à mon époux, vous le saviez bien, ne vous réfugiez pas derrière un faux-fuyant indigne d'un honnête homme, sire, et d'un grand roi. Permettez-moi de me retirer.

— Votre appartement est prêt, il vous attend ; laissez-moi vous y conduire.

— Non, non, je ne veux pas mourir déshonorée par la faveur, sous le même toit que la reine, auprès d'elle. Oh ! mon Dieu ! je ne suis pas éhontée, je n'accepterai jamais cette indigne condition.

Le roi la supplia, la conjura ; elle fut inflexible. Il fallut la ramener à son petit logis, où ils la virent entrer sans oser la suivre.

Le roi était dans un véritable désespoir, il voulait absolument rester sous cette fenêtre, il voulait que

Lauzun forçât la porte et le menât à la pauvre enfant; il voulait s'établir auprès de son lit et la soigner lui-même, il voulait enfin mille choses impossibles et contradictoires. Peguilhem eut beaucoup de peine à le ramener au château, et, le lendemain dès l'aube, bien avant le lever officiel, il l'envoya chercher.

Ce fut la seule fois de sa vie qu'il ne rentra pas dans la chambre de la reine; il lui fit dire qu'il était malade et qu'il restait chez lui. Le duc m'a souvent répété que Louis XIV n'avait aimé aucune femme autant que cette petite, et que certainement, si elle eût vécu, elle fût parvenue à une faveur singulière, pour peu qu'elle eût seulement laissé marcher les événements sans les aider.

Le roi supplia son ami d'aller s'informer des nouvelles de la jeune fille; il n'avait pas dormi de la nuit, il avait bâti et détruit successivement des plans de toutes les espèces, qui tous avaient échoué, même dans son imagination, devant la volonté inébranlable de mademoiselle de Château-Gonthier.

— Si je ne la revois pas, si je ne parviens pas à la fléchir, je ne sais ce qui arrivera de moi, je mourrai, je crois, de rage et de douleur. Trouvez une femme de confiance, une femme à laquelle vous donnerez ce qu'elle voudra et qui ira s'établir près d'elle, la soigner, la conjurer de pardonner à mon repentir. Je ne sais ce que je dis, ayez pitié de moi. La vertu et

l'honneur révoltés de cet enfant m'ont touché jusqu'au fond de l'âme. Allez, allez, et revenez vite.

Lauzun alla ; il ne vit que la vieille servante tout en larmes, assurant que sa *fille* allait mourir et qu'elle refusait tout secours. Elle l'appelait souvent sa fille ; elle l'aimait tant et elle l'avait élevée ! Depuis la veille au soir, elle était enfermée dans sa chambre, pleurant, sanglotant, criant et ne voulant absolument pas ouvrir, même à elle.

— Il faut jeter la porte en dedans, dit Peguilhem ; il n'y a pas un instant à perdre. Laissez-moi faire.

Il monta vivement l'escalier, et, adroit comme un Basque qu'il était, il eût bientôt ôté les charnières, démonté la serrure, rien qu'avec un couteau.

Mademoiselle de Château-Gonthier se tordait dans d'affreuses douleurs ; elle allait faire une fausse couche, bien évidemment, et le moment n'en était pas éloigné. M. de Lauzun partit comme un fou et s'en alla directement chercher Fagon à son logement au château ; à cette heure matinale, il était sûr de le trouver chez lui.

Fagon le suivit aussitôt qu'il eut prononcé le nom du roi. Ils revinrent ensemble près de la pauvre souffrante, et, après un examen muet de quelques minutes, le médecin déclara qu'elle était fort en danger, qu'il n'en répondait pas, qu'assurément elle accou-

cherait d'un enfant mort, puisqu'elle était loin de son terme et que les douleurs étaient arrêtées par sa faiblesse.

Lauzun fut fort empêché devant cette nouvelle circonstance. Le roi allait-il vouloir rester en repos, en apprenant l'état de sa maîtresse? Dans l'état de désespoir où il se trouvait, il ne voudrait entendre à rien, et il était capable de compromettre sa dignité, chose sans exemple dans sa vie. Il tint conseil avec Fagon. Celui-ci fut d'avis de ne rien dire, d'amuser la patience de Sa Majesté, jusqu'à ce que le mal se dessinât tout à fait ; et, pour prévenir les écarts de sa tendresse, de l'annoncer comme malade, de fermer la porte de la chambre royale aux curieux, de par son autorité doctorale, même à la reine.

Lauzun retourna près du roi, impatient, amoureux, lui fit un conte dont il eut de la peine à se contenter; il l'engagea à rester au lit pour se conserver la liberté et pouvoir l'utiliser au besoin. Fagon vint au lever, trouva de la fièvre au roi, ordonna le repos, défendit le travail et les affaires, et lui donna enfin toutes les facilités désirables, si facilités il y avait dans ce château de Versailles, véritable lanterne où les mouvements étaient sous verre, en plein jour surtout.

Cependant, mademoiselle de Château-Gonthier souffrait mille morts ; elle était revenue à elle par la violence de la douleur. Fagon la soigna en homme

qui flaire la vérité, et Peguilhem ne la quittait que pour aller donner de ses nouvelles au roi. L'accouchement ne put avoir son cours naturel ; les forces étaient épuisées et l'enfant n'existait plus. Vers le soir, elle fut délivrée avec beaucoup de peines, et tomba dans un affaissement dont elle ne devait plus sortir : le grand docteur l'avait déclaré. Il fallut aller annoncer cette catastrophe au roi ; Lauzun pria Fagon de s'en charger, avec tous les ménagements possibles.

Le premier mot du roi fut qu'il voulait y aller sur-le-champ, qu'il voulait la voir, et qu'elle ne mourrait que dans ses bras. Comme il faisait nuit, qu'il n'y avait pas cercle chez la reine et que le coucher était passé, on le laissa faire. Il arriva avec Lauzun, pâle, défait, à faire pitié. Il se jeta à genoux près du lit où la pauvre fille mourait. Il prit ses mains qu'il baisa : elle n'eut pas la force de faire un mouvement.

— Sire, mon pauvre enfant est mort, dit-elle, si bas, qu'on l'entendait à peine. Je vais le suivre bientôt, il ne vous restera plus rien de moi.

— Ma chère, ma belle amie, ne parlez pas ainsi, je vous en conjure...

— Toute votre puissance ne peut racheter ma vie, sire ; je vous pardonne. J'ai eu par vous, Louis, bien du bonheur ; en perdant ce bonheur, je perds l'existence ; je n'ai pas à me plaindre, c'est un beau lin-

ceul que votre amour et le bonheur que je vous dois.

Le roi fondait en eau. Il balbutia quelques mots, qu'il n'entendait pas lui-même.

— Il vaut mieux que je meure ainsi, je vous l'assure ; je n'ai point de regrets, je n'ai plus de remords. Je me suis réconciliée avec Dieu : son ministre m'a bénie; il m'a dit que ma faute était rachetée par ma mort, par notre séparation. Je m'en vais contente, je vois mon roi pleurer mon départ.

Lauzun même pleurait aussi ; elle était si touchante et si belle ! Le roi était comme anéanti. L'enfant parlait d'une voix basse et faible, qui allait s'éteignant.

Son regard se voilait, elle allongeait les mains et cherchait à toucher le visage du roi, qu'elle ne voyait plus.

— Je vous ai bien aimé, Louis ; je n'ai aimé que vous sur la terre, vous et mon bon Norbert ; je vous le recommande, ayez-en soin comme moi et faites-lui oublier ma perte. Ne m'oubliez pas ! Adieu... adieu...

Elle murmura ensuite quelques prières entremêlées de ce nom si cher, que rien ne pouvait effacer de son cœur, et l'agonie commença. Elle fut longue, car, malgré l'épuisement de ses forces, elle était bien jeune. Sur les trois heures du matin, elle rendit le dernier soupir.

— Oh ! dit le roi cachant son visage baigné de larmes, c'est moi qui l'ai tuée, je ne me le pardonnerai jamais !

XI

Il est facile de comprendre qu'à dater de ce moment, la faveur de M. de Lauzun alla augmentant et qu'elle devint sans bornes. Le souvenir de mademoiselle de Château-Gonthier, évoqué à propos, lui valait chaque fois une nouvelle grâce.

Quelque temps après, il se présenta une occasion magnifique, une de ces occasions qui n'arrivent pas deux fois dans la vie, et Peguilhem n'était pas homme à la laisser échapper. M. de Mazarin, retiré de la cour par la dévotion, voulut se défaire de sa charge de grand maître de l'artillerie. M. de Lauzun, toujours à l'affût, le sut des premiers, et tout de suite la demanda au roi, en souvenir de sa belle maîtresse.

Celui-ci la lui promit, avec une condition : c'est qu'il garderait le secret pendant quelques jours. Lauzun était au plus mal avec M. de Louvois, et le roi craignait par-dessus tout les observations aux-

quelles il ne pouvait pas répondre victorieusement. Lauzun s'engagea à se taire et se tut jusqu'au jour fixé par la déclaration. Il était convenu entre le roi et lui qu'en sortant du conseil, il annoncerait à la cour le choix qu'il avait fait.

Le comte, impatient, et profitant de ses grandes entrées, s'en alla attendre Louis XIV dans une pièce qui précédait la salle du conseil, où il n'y avait jamais personne d'ordinaire. Pour son malheur, il y trouva Nyert, premier valet de chambre de quartier, et, pour son malheur aussi, la langue lui démangea.

Il lui vint à l'esprit de se faire de cet homme une créature, en lui révélant sa puissance ; il lui demanda, comme en plaisantant, s'il avait entendu parler du nouveau grand maître de l'artillerie.

— Et qui est-il donc, monsieur ?

— Je vous le dirai, Nyert, et vous vous souviendrez que vous en êtes le premier instruit, n'est-ce pas ? Vous ne l'oublierez point.

— Je n'aurai garde, monsieur.

— Eh bien, le grand maître de l'artillerie, c'est moi.

— Vous ! monsieur ; j'en ai bien de la joie.

— Oui, c'est moi ; je vais être déclaré tout à l'heure, après le conseil. J'attends ici le roi pour entrer avec lui là-dedans.

Et il lui montrait la pièce où se trouvaient les courtisans.

— On ne saurait être plus enchanté que je ne suis, Monsieur, et je suis le premier à vous en faire mon compliment. Seulement, ajouta-t-il en tirant sa montre, j'ai encore quelques minutes devant moi pour faire une commission dont Sa Majesté m'a chargé ; permettez que je vous quitte, je reviens incontinent me réjouir avec vous de la justice qui vous est faite.

Nyert devait tout à Louvois, et Louvois était l'ennemi de Lauzun. Or Louvois, qui n'entrait pas au conseil des finances, travaillait, en attendant, dans un bureau, justement au-dessus de cette salle et à laquelle il communiquait par un petit degré. Il y grimpa et s'en alla vite raconter à son patron cette nouvelle importante. Louvois devint pâle de colère, d'abord d'une pareille faveur accordée à son ennemi, et surtout du mystère qu'on lui en avait fait. Il remercia chaudement Nyert, lui recommanda de retourner vite pour empêcher Lauzun de s'échapper et de voir le roi ; puis, prenant ses papiers, il s'en alla par la grande entrée et parut à la porte de cette salle, où le valet de chambre était déjà revenu, et où Lauzun attendait, se prélassant d'avance.

Il demanda à entrer, ayant quelque chose de pressé à montrer au roi : Nyert fit une difficulté en lui disant que le conseil se tenait toujours.

— N'importe, répéta-t-il, il faut que j'entre malgré cela, c'est pressé.

Et tout de suite il ouvrit la porte. Le roi, en l'apercevant, fut très-surpris et lui demanda ce qui l'amenait.

— Sire, une communication à faire à Votre Majesté.

— Parlez, monsieur ; qu'y a-t-il de nouveau ?

Le roi le conduisit dans une fenêtre et le regarda d'un air curieux.

— Sire, dit Louvois, Votre Majesté est bien la maîtresse de ses grâces et de ses choix, cependant je viens d'apprendre que M. de Lauzun est grand maître de l'artillerie, et je crois devoir représenter à Votre Majesté que, pour le bien de son service, l'incompatibilité d'humeur qui existe entre M. de Peguilhem et moi est un obstacle ; le secrétaire d'État de la guerre et le grand maître de l'artillerie sont en rapports continuels. Vous connaissez ses exigences et ses rigueurs, je ne suis pas disposé à y céder, et le moins qui puisse revenir de ces conflits, ce sont des ennuis pour Votre Majesté, sans compter les entraves.

Le roi se mordit les lèvres jusqu'au sang. Il fut excessivement piqué de voir son secret connu de celui-là même auquel il voulait le cacher, et lui répondit très-froidement :

— Ce n'est pas fait encore, monsieur ; ne vous en occupez pas.

Et, lui tournant le dos, il le congédia d'un geste et rentra au conseil. Louvois avait ce qu'il voulait ; il ne s'inquiéta pas de la rebuffade et comprit que la chose était manquée pour son rival ; il ne lui en fallait pas davantage.

Le conseil levé, le roi passa dans cette pièce à côté de Peguilhem qu'il ne regarda pas. Celui-ci resta dans la surprise et la désolation, et se mit à le suivre comme son ombre toute la journée, sans en obtenir la moindre attention. La peur le prit ; il attendit le coucher, et, là, demanda au roi, en particulier, s'il avait oublié sa promesse.

Le roi lui dit d'un ton rogue qu'il fallait attendre, que cela ne pouvait être encore, et plusieurs balivernes de retard équivalant à un refus. Peguilhem en trembla. Il courut tout de suite chez madame de Montespan, dont il avait l'oreille et les bonnes grâces d'ancienne date, pour lui conter son aventure. Madame de Montespan lui promit de parler au roi, de savoir, de s'informer et de pousser à la roue, puisqu'il semblait avoir besoin d'aide.

Madame de Montespan n'était pas bonne, on le sait; elle était aussi fière, aussi dominante que Peguilhem, et elle n'était pas fâchée, à l'occasion, de lui faire un peu de mal. Il ne l'avait pas flairée, lui si adroit d'ordinaire, en se confiant à elle. Il attendit, il attendit longtemps, avec assez de patience, jusqu'à

ce qu'enfin elle lui échappât, et qu'il voulût savoir à quoi s'en tenir.

Pour cela, il lui vint en tête le moyen le plus incroyable et le plus hardi, qu'aucun autre n'eût employé à sa place et qui fut certainement la cause de sa perte. Il avait des maîtresses partout, il les conservait pour les besoins de ses affaires, ainsi qu'il disait, et il allait les voir chacune à leur tour, quand il le jugeait utile. Une des femmes de madame de Montespan était du nombre; il lui demanda le moyen d'entendre la conversation de la marquise avec le roi, sans qu'ils pussent supposer qu'il fût là.

— Ma foi ! monsieur, je n'en connais qu'un seul, si vous voulez le prendre; mais, pour ma part, j'aimerais mieux me mettre à la bouche d'un canon; c'est de vous cacher sous le lit de repos où Sa Majesté et madame la marquise se placent dans leurs conversations de l'après-midi. Voyez si cela vous convient, voici l'heure.

Il n'hésita pas une minute et se blottit, fort mal à son aise, on le pense, dans une position à étouffer, mais il était sûr de ne rien perdre. Le premier discours des amants tomba justement sur lui. Le roi raconta l'histoire de Louvois, se plaignit amèrement de son indiscrétion, et ajouta qu'il n'aurait plus de secrets avec un homme aussi incapable de les garder.

Madame de Montespan aimait Louvois; ils étaient

ligués, ils avaient besoin l'un de l'autre et se soutenaient; aussi elle abonda dans le même sens; elle fit plus, elle représenta Lauzun sous les couleurs les plus noires; elle pria fort le roi de ne plus s'en occuper, attendu qu'il lui faisait grand tort vis-à-vis de son peuple et des étrangers; qu'un pareil favori était indigne de lui plaire, et qu'il devrait plutôt l'exiler que le rapprocher de sa personne par une charge plus élevée.

Louis XIV répliqua, elle combattit ses objections et les mit à néant. Ensuite ils se séparèrent. Peguilhem sortit de sa cachette, vous pensez dans quel état et dans quelles dispositions. Il y avait ce jour-là répétition d'un ballet, et toute la cour y assistait. Madame de Montespan était à sa toilette; pendant ce temps, il s'éclipsa et alla l'attendre. Dès qu'elle parut, il courut à elle, lui offrit la main, lui fit mille compliments et ajouta qu'il espérait n'avoir pas été oublié par elle près de Sa Majesté; elle l'assura qu'elle l'avait servi chaudement ce jour-là même et qu'il ne tarderait pas d'en voir les effets.

Se penchant alors à son oreille, les dents serrées par la colère, et lui meurtrissant la main qu'il tenait, il lui dit qu'elle était une gueuse, une coquine, une menteuse et bien d'autres mots que je ne puis répéter, et lui raconta mot pour mot la conversation, en l'embellissant de toutes les épithètes du voca-

bulaire des halles que sa mémoire put lui fournir.

Madame de Montespan *fut si étonnée, si froissée*, qu'elle s'évanouit, comme on le pense bien ; elle se plaignit au roi, et celui-ci entra dans une terrible colère. Tous les deux cherchèrent vainement comment Lauzun avait été si vite et si bien informé.

— Mais c'est le diable, disait la marquise ; il sait tout, jusqu'au moindre mot, jusqu'au moindre geste. On jurerait qu'il était dans une armoire.

— Le diable, c'est difficile à croire, madame, bien qu'il lui ressemble quelquefois; mais je jure Dieu que je ne lui passerai pas cette histoire-ci comme les autres. Il devient d'une insolence au-dessus de toute idée; cela ne peut continuer ainsi.

Cependant, par un faible inconcevable et qu'il n'eut jamais pour personne, Louis XIV se contenta de montrer à Lauzun un visage irrité, sans lui faire de reproches et sans lui infliger aucune peine. Il ne lui parla pas, ce qui est pour un courtisan une position pire que la mort.

Peguilhem n'était pas homme à rester ainsi; il bouillait de colère, et sa hardiesse inouïe lui faisait voir la possibilité d'une explication où il dirait ce qui l'étouffait. Il épia si bien, que, par le moyen de ses grandes entrées, qu'il avait toujours, il trouva l'occasion de parler au roi tête à tête. Celui-ci le reçut le sourcil froncé comme Jupiter Olympien.

— Sire, dit le comte, se contenant à grand'peine et prenant un air obséquieux bien loin de sa pensée, je viens réclamer de Votre Majesté l'exécution de la parole qu'elle m'a donnée pour l'artillerie.

— L'exécution de ma parole, monsieur? Et s'il ne me plaît pas de la tenir?

— Sire, je rappellerai à Votre Majesté qu'elle me l'a donnée, que je l'ai reçue et qu'il ne dépend plus d'elle de la retirer.

— Et vous, monsieur, comment avez-vous tenu la vôtre?

— Moi, sire?

— Vous.

— Je n'ai parlé à personne, sire.

— Comment alors M. de Louvois m'est-il venu prévenir du bruit qui courait, en m'en donnant toutes les circonstances? Comment m'a-t-il fait les observations justes qui m'ont décidé à changer d'avis et dont votre conduite ne me prouve que trop la vérité?

— Vous êtes bien décidé, sire, à me manquer de parole encore une fois?

— Je vous répète, monsieur, que je ne vous dois plus rien.

Lauzun alors s'éloigna de quelques pas, et, tirant son épée, il la cassa en deux sur son genou et en jeta les morceaux au loin.

— Je ne servirai plus un prince qui manque si vi-

lainement à la promesse qu'il a faite à un gentilhomme...

Le roi eut alors un mouvement magnifique; il tenait sa canne à la main et la leva malgré lui; puis il ouvrit la fenêtre et la jeta dans la cour, tout cela aussi vite que la pensée.

— Ah! dit-il, je serais au désespoir d'avoir frappé un homme de qualité.

Et tout de suite il sortit, laissant Peguilhem en face de l'énormité qu'il venait de faire.

Il se crut perdu, en se rappelant jusqu'où la furie l'avait emporté, et avec quelle insolence il avait parlé au prince le plus impérieux de l'univers. Il rentra chez lui, la crête basse, se disant qu'il fallait s'attendre à être chassé, bien heureux s'il sauvait sa tête... Il passa toute la journée dans une anxiété épouvantable, roulant mille projets plus fous les uns que les autres, et que sa fierté l'empêcha d'exécuter. Il ne se montra point, quelque envie qu'il eût d'aller braver le roi en face; il eut encore le bon sens de comprendre qu'il n'y aurait pas de rémission après.

Le lendemain, il fut arrêté de bonne heure et conduit à la Bastille. En y entrant, il se demanda quand il en sortirait; il doutait que ce fût de longtemps, et c'était douteux, en effet. Cependant, il lui vint une idée lumineuse; il n'était point au secret exact; on lui permettait d'écrire, pourvu qu'on vît ses lettres.

Il était ami intime de Guitry, favori du roi, qui avait créé, pour la lui donner, la charge de grand-maître de la garde-robe. Il savait que Guitry était un homme de cœur et de courage, très-capable de soutenir ses amis à ses risques et périls ; il lui écrivit :

« Monsieur,

« C'est du fond de ma prison, où je me meurs de chagrin, que je vous adresse ces quelques lignes. Je suis un grand coupable, mais je me repens. La tête m'a tourné par le chagrin de ce que j'ai osé faire. Vous seul pouvez me rendre à la vie, en parlant à celui que j'ai offensé par mon ingratitude et ma hardiesse insolente, de mon repentir et de l'anéantissement où je suis. J'attends un mot de vous comme l'arrêt de ma mort, si vous refusez de m'aider, ou si vous n'êtes pas entendu. »

Guitry reçut cette lettre, et lui seul à la cour, peut-être, était capable de faire ce qu'il fit. Il alla trouver le roi, qu'il voyait à toute heure, le billet de Peguilhem dans sa main, de façon à se faire demander ce qu'il tenait là.

— Sire, c'est le testament d'un pauvre homme que Votre Majesté seule peut empêcher de mourir.

— Je ne me croyais pas si puissant que cela.

— Vous l'êtes, sire, et, quand vous saurez son nom, vous en conviendrez vous-même. C'est Peguilhem.

Le visage du roi devint sombre.

— Quoi ! vous osez prononcer son nom devant moi !

— Oui, sire, je l'ose, parce que je connais Votre Majesté mieux qu'elle ne se connaît elle-même ; je sais qu'elle comprendra et excusera un accès de folie, motivé peut-être par la plus grande humiliation qui fût jamais.

— Motivé ! monsieur, que ne dites-vous *excusé* pendant que vous y êtes.

— Sire, je ne dis pas *excusé*, parce que rien ne peut excuser un sujet de manquer de respect à Votre Majesté, surtout lorsqu'il a été comblé de vos bontés comme M. de Peguilhem. Mais je dis *motivé*, parce que chacun comprendra qu'un homme de son caractère ne peut tomber du sommet de ses espérances sans que la tête lui tourne, ainsi qu'il le dit, et que, dans cet état, on ne sait ce que l'on fait.

— Je conviens que les grandes charges de la couronne ne se donnent guère, en effet, aux cadets de Béarn, et qu'après, comme avant Henri IV, personne n'a fait si vite sa fortune que lui venant de ce pays-là; encore Henri IV était-il de la race des rois de France et propre à faire un roi, tandis que lui...

— Sire, Votre Majesté n'a pas à sa cour un gentilhomme de meilleure race, de plus haute chevalerie que Peguilhem ; il est vif et emporté, mais il est géné-

reux, il est dévoué jusqu'à la mort à Votre Majesté... il est reconnaissant...

—Est-ce bien vrai cela ?

— Sire, en doutez-vous ?

— Il m'est permis d'en douter, ce me semble, après la conduite qu'il a tenue : vous ne savez pas tout.

— Je sais tout, sire, au contraire; il m'a tout confié, et c'est pour cela que je vous parle ainsi. Ayez pitié de lui, sire ; soyez magnanime, pardonnez.

— Nous verrons cela.

— Ne me refusez point, ne le refusez point; si vous saviez sa douleur ! si vous saviez l'état où je l'ai vu après son crime, et non dans la crainte de la punition, mais par le repentir de ce qu'il venait de faire !

— Cependant, je ne puis le récompenser...

— Sire, ne l'avez-vous pas puni, et ne pouvez-vous maintenant faire grâce?

— En vérité, Guitry, je ne vous comprends pas, vous êtes d'une obstination... vous abusez de ma faiblesse pour ce Peguilhem, qui me fait vous entendre aussi longtemps, lorsque j'aurais déjà dû vous imposer silence.

— Ah ! sire, je vous conjure.

— On verra, vous dis-je.

— Au moins, un peu de consolation, que puis-je lui faire dire?

— Dites-lui... dites-lui que je lui permets d'espérer.

— Oh ! sire, quelle reconnaissance ! Il en mourra de joie.

— Non pas, car je ne pourrais le ressusciter, quoique vous prétendiez le contraire.

— Ainsi il pourrait avoir... ?

— Non pas l'artillerie, elle est donnée au comte du Lude, mais autre chose ; il y aura des charges vacantes. Par suite de ces changements, il est possible que je songe à lui.

— Ah ! sire, ce qu'il demande surtout, c'est le retour de vos bonnes grâces.

Cet incroyable entretien eut de plus incroyables suites.

Le comte du Lude fut fait duc à brevet, et, pour payer sa charge de grand maître de l'artillerie, il vendit au duc de Gesvres celle de premier gentilhomme de la chambre. Celui-ci était capitaine des gardes, la place était inoccupée; le roi envoya Guitry à la Bastille l'offrir à Lauzun de sa part.

Voyant ce retour, il reprit sa superbe, et répondit dédaigneusement qu'il n'en voulait point.

— Comment ! s'écria Guitry; comment ! vous refusez, ici ! à la Bastille ! après ce qui vous est arrivé ! alors que vous devriez remercier à genoux !

— Oui, monsieur, oui, je refuse, et vous n'y connaissez rien, permettez-moi de vous le dire. Les rois sont comme les femmes : il ne suffit pas d'user de

leurs faveurs et de leur bonté, il faut en abuser ; autrement, on est sûr de les perdre. Le roi est revenu ; il m'offre de lui-même une compagnie des gardes ; si je refuse, il me donnera mieux, et je veux mieux, en effet. N'ai-je pas sa parole? Qu'il la tienne.

Guitry eut beau faire, beau prêcher, l'autre ne sortit pas de là. Il fallut rendre cette réponse au roi, et ce, qui est plus extraordinaire, ce qui ne se comprend pas, c'est qu'au lieu de l'abandonner, le roi renvoya Guitry le supplier de prendre cette compagnie. Cela jeta tout le monde dans l'étonnement.

— Allons, lui dit celui-ci (j'entends l'ami officieux), je ne m'en irai pas sans votre promesse. Je tremble en songeant à ce qui vous arriverait si vous refusiez encore.

— Me ferait-il décapiter, par hasard, ce despote, cet homme sans foi? Qu'il y vienne, et je jetterai à l'Europe, au monde, un dernier adieu qui retentira jusque dans la postérité la plus reculée. Portez-lui ma réponse : l'artillerie, ou rien.

Ils bataillèrent plus d'une demi-journée, enfin Guitry l'emporta. Ce ne fut pas sans cris, sans rage, sans un chapelet d'épigrammes et de jurons à faire tomber les murailles de la Bastille ; Lauzun était incorrigible là-dessus. Aussitôt qu'il eut accepté, l'ordre vint de l'élargir, et le roi consentit à le recevoir. Il lui fit quelques reproches assez doux, ensuite

il lui promit qu'il n'en serait plus question, et, en effet, il n'en reparla plus.

Peguilhem prêta serment comme capitaine des gardes, vendit les dragons, redevint, comme devant, l'ami, le confident du roi, et la cour suivit la volonté du maître, ainsi que cela est toujours.

Ce fut vers ce temps-là que commencèrent ses aventures avec Mademoiselle. Elle les a racontées en détail dans ses Mémoires, et je ne saurais faire aussi bien qu'elle. Seulement, ce qu'elle ne dit point, c'est ce qu'elle ne pouvait savoir, c'est-à-dire l'étonnement produit dans toute la France par cette fortune inouïe, et la stupéfaction de la cour en voyant la manière tranquille dont Lauzun en surporta la perte. Il sacrifia au roi, de bonne grâce et sans murmure, des espérances dignes des contes de fées, sinon que la princesse n'était ni jeune ni belle.

Il m'a dit plus de cent fois, en se montrant le poing à lui-même, qu'il était l'auteur de sa disgrâce, qu'il avait voulu reculer pour faire faire ses livrées et commander des habits magnifiques.

— J'aurais dû me marier en souquenille, plutôt que de tarder d'une heure, je serais aujourd'hui duc de Montpensier, j'aurais les grands biens de Mademoiselle, car elle me les aurait tous donnés, et ces bâtards de la Montespan ne se pavaneraient pas avec les couleurs de Mademoiselle, ne feraient pas les

princes dans ses châteaux. Ah! si j'avais été cousin germain du roi!

Le fait est que son orgueil lui fit faire une haute folie, et qu'il a eu le temps de la pleurer.

En 1670, le roi fit ce fameux voyage de Flandre avec les dames, où il jeta tant d'argent sur les routes pour les amuser. Il était suivi par un corps d'armée dont il donna le commandement à M. de Lauzun, ce qui l'éleva beaucoup au-dessus des lieutenants généraux, ses collègues. Cela fit murmurer d'abord, d'autant plus que ce nouveau général d'armée (il en avait la patente) fit les honneurs au roi et aux dames avec une magnificence, une grâce et une galanterie sans pareilles. Le roi lui en fit des compliments qui redoublèrent l'envie et les réclamations.

Louvois commença à le craindre sérieusement; madame de Montespan ne pouvait oublier les injures qu'elle avait reçues, bien qu'elle lui fît bonne mine. Ils se dirent tous les deux qu'il fallait abattre cet orgueilleux, ou que, sans cela, il viendrait à bout de les renverser eux-mêmes. Leur plan fut ourdi avec beaucoup d'adresse, ils n'en manquaient pas. Madame de Montespan, seule avec le roi, lui fit remarquer d'un air innocent comme les troupes aimaient leur général et lui obéissaient volontiers.

— A vous voir tous les deux, ce matin, ajouta-

t-elle, on s'y serait trompé : ce n'était pas vous qui étiez le roi, c'était lui.

Le trait ainsi jeté pénétra profondément, bien que Louis XIV ne le relevât pas. Elle en risqua deux ou trois autres de la même façon qui laissèrent la même trace.

En revenant à Versailles, ce fut le tour du ministre. Il arriva avec des rapports sans fin sur la manière dont M. de Lauzun vivait avec les troupes, sur les services qu'il rendait aux officiers, sur les promesses et l'or qu'il répandait dans l'armée. Il envenima cela à sa manière, et donna promptement de l'inquiétude à l'homme le plus ombrageux qui existât. Ils s'en aperçurent et résolurent de redoubler leurs efforts, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au but qu'ils se proposaient.

Le roi avait défendu à Lauzun d'épouser Mademoiselle, même secrètement. Il n'était pas dévot en ce temps-là, et il dit en riant à sa cousine :

— Je ne veux pas voir chez vous ce qui s'y passe, Mademoiselle, et, pourvu que vous gardiez le décorum obligé, votre honnêteté ne regarde que vous, et vous pouvez en faire à votre fantaisie.

Mademoiselle, à ce qu'il paraît, profita de la permission, et Lauzun s'y prêta, non pas très-volontiers, car il n'était point amoureux, lui, mais il ne pouvait faire autrement avec une princesse si bonne

et si pleine de soins de toutes les natures envers lui.

Mademoiselle et madame de Montespan étaient très-bien ensemble. Celle-ci s'arrangea pour profiter de cette affection et en faire une arme contre celui qu'elle détestait et dont elle avait juré la perte. Le comte avait des maîtresses : d'abord madame de Monaco, comme on sait, il la garda de loin en loin, en dépit de tout; puis bien d'autres, et madame de Montespan elle-même quelquefois, à ce qu'il paraît.

Mademoiselle était une vraie tigresse de jalousie.

Madame de Montespan entra un jour chez elle avec un de ces airs contrits qui disent mille choses avant de parler. La princesse lui demanda sur-le-champ ce qu'elle avait et ce qui se passait d'extraordinaire à la cour.

— Mademoiselle, il ne s'agit pas de moi; il s'agit de vous et de l'amitié respectueuse que je vous porte. Je ne puis voir ce que l'on vous fait sans m'en indigner.

— Et qu'est-ce donc?

— Oh ! Mademoiselle...

— Mon Dieu ! qu'y a-t-il, madame? vous m'inquiétez...

— Mademoiselle, vous suivriez bien un bon conseil, n'est-ce pas, et vous ne trahiriez pas l'amie qui vous le donnerait?

— Est-ce que vous ne me connaissez point, madame?

— Je sais que vous êtes fort secrète, Mademoiselle; mais quelque fois la passion nous emporte et nous disons ce que nous voudrions cacher. Donnez-moi votre parole de ne jamais me nommer à personne, quoi qu'il arrive, et j'y croirai. Vous n'y manquerez point?

— Je vous la donne; comptez-y, madame, et parlez.

— Je connais la tendresse que vous avez pour M. de Lauzun, Mademoiselle; vous sacrifiez votre fortune pour le fixer auprès de vous, et vous en avez le moyen.

— Lequel?... Cependant il me semble qu'il est fixé déjà, et qu'il a toute reconnaissance de ce que j'ai fait.

— Sans doute. Pourtant il n'est point aussi fidèle qu'il le pourrait être; madame de Monaco, madame de Marans, je ne sais qui encore, l'occupent plus qu'elles ne devraient. L'amour est inconstant; l'hymen seul est sédentaire, immuable. Épousez-le...

— Et le roi qui l'a défendu?

— Le roi ne le saura pas, d'abord ; et puis, le saurait-il, il fera semblant de l'ignorer. Que peut-il arriver de pis! qu'il vous en parle? Vous le nierez, et il n'en sera plus question : il fermera les yeux.

— Quoi! M. de Lauzun me trompe! quoi! M. de Lauzun a des maîtresses!...

— Mon Dieu ! Mademoiselle, madame de Monaco est une ancienne inclination ; les autres sont des folies ; il a n'y que vous. Si vous le voulez, tout disparaîtra devant vous.

— C'est un grand parti. Mais lui, y consentira-t-il?

— Comment, Mademoiselle? il en sera comblé.

— Proposez-le-lui, parlez-lui, vous en qui il a confiance.

— Ce ne peut être moi, Mademoiselle. Je ne suis pas en position de me mêler de cela ; d'ailleurs, la proposition, l'ordre doit venir de vous.

Mademoiselle y pensa. Elle y réfléchit longtemps, et, un beau matin, elle appela Lauzun dans un coin de son cabinet, alors que madame de Guise, sa sœur, était là, et madame de Sévigné, et je ne sais quelles autres dames. Elle lui parla doucement de ses infidélités; elle lui fit une petite semonce et ajouta d'un air de bonne humeur :

— Mon cher comte, il n'y a qu'un moyen de vous fixer, employons-le. Nous nous aimons depuis longtemps ; j'ai fait pour vous tout ce que j'ai pu dans la situation où je suis, mais j'ai dessein de faire davantage encore pour mon mari.

— Votre mari, Mademoiselle! Et la défense du roi, et nos paroles données?

— Je sais que le roi n'y fera point attention ; et,

quant à nos paroles, il se doutait bien que nous ne les tiendrions pas.

— Mademoiselle, je suis comblé.

— Mais vous refusez ?

— Moi, Mademoiselle ! Comment pouvez-vous supposer… ?

— Vous devriez être à mes genoux.

— Commandez, Mademoiselle, j'obéirai. J'ai dû seulement vous rappeler le danger de la désobéissance, non pour moi, je braverai tout, mais pour vous. Mademoiselle, réfléchissez bien auparavant. Le mariage ne saurait m'attacher plus à vous que je le suis. Il vous permettra de m'accorder des bienfaits nouveaux, je n'en ai pas besoin, je ne veux rien ; vous avez déjà trop fait pour moi. Je vous en supplie, Mademoiselle, ne songez qu'à vous en tout ceci, et ne croyez point que vous puissiez être plus aimée parce que vous m'élèverez et m'enrichirez davantage.

— Ces sentiments vous honorent et me décident tout à fait, mon cher comte. Tenez-vous prêt, je vous ferai avertir, et vous serez bientôt réellement duc de Montpensier, prince de Dombes, comte d'Eu, sans que rien puisse vous empêcher de l'être.

Peu de gens y eussent résisté, des ambitieux surtout. Lauzun avait l'esprit trop porté aux risques et aux aventures pour refuser davantage. Il se laissa

faire ; seulement, il se promit à lui-même que personne n'en saurait rien, et il tint sa parole.

Le jour et l'heure fixés par Mademoiselle, et c'était la nuit, le comte se rendit au Luxembourg, où un des aumôniers les attendait à l'autel, dans la chapelle à peine éclairée. Le valet de chambre de confiance de Son Altesse royale, le chevalier de Lauzun, frère du comte, et bien jeune alors, furent les deux seuls témoins ; les anneaux furent échangés, la bénédiction donnée, et, en sortant de là, Mademoiselle signa un acte qu'elle avait fait préparer en blanc par celui de ses gens d'affaires à qui elle ne cachait rien. Cet acte était une donation en forme de tous ses biens, après sa mort, à son époux, haut et puissant seigneur... Suivaient tous les titres.

Lauzun, pour la première fois, passa la nuit au Luxembourg. La fille de service favorite ne fut pas tout à fait prévenue ; seulement, Mademoiselle lui dit :

— Sachez que, si M. de Lauzun reste ici, c'est qu'il en a le droit ; et, s'il revient désormais, je vous le confie ; je le confie à vous seule, entendez-vous.

Le secret fut gardé comme se gardent les secrets de cour. On en murmura, quelques courtisans le répétèrent, mais bientôt on n'y pensa plus. C'était chose arrangée. Le roi seul l'ignorait, n'en parlait pas ; il s'agissait de le lui apprendre : ce fut Louvois qui s'en chargea.

Il entama le discours dans le cabinet du roi, entre eux trois. Madame de Montespan se taisait, ce n'était pas à elle à commencer. Louis XIV écouta en silence les premières accusations, les mêmes dont on lui rebattait les oreilles depuis longtemps. Il y coupa court.

— M. de Lauzun est aimé du soldat, tant mieux. C'est un fidèle serviteur; il le conduira pour mon service : je ne vois rien là dont j'aie à m'alarmer.

— Ce n'est pas tout, sire.

— Eh ! mon Dieu ! qu'y a-t-il encore ?

— La poste a intercepté une lettre à la comtesse de Soissons, bannie du royaume pour ses crimes.

— C'est son amie de vingt ans, au moins ?

— Oui ; mais le contenu de cette lettre était criminel.

— Où est-elle ?

— En voici la copie ; on n'a pas cru devoir la retenir entièrement sans l'ordre de Votre Majesté.

— Monsieur, lorsqu'on accuse un homme tel que M. de Lauzun, on fournit les originaux et non les copies. Voyons, cependant.

Cette lettre, très-habilement controuvée, racontait l'histoire de l'épée, la scène avec le roi, et dans les termes les plus révoltés, les plus inconvenants. Le roi la lut jusqu'au bout, la ploya et la mit dans sa poche sans répondre un mot.

Les deux complices se regardèrent ; cela ne les arrangeait pas.

XII

Ils comprirent cependant qu'il ne fallait pas aller plus loin ce jour-là. Le roi avait de ces façons, qui étaient de vraies barrières ; on ne les franchissait pas. Ils avaient un dernier coup à porter; ils le mirent en réserve, après d'autres préparations. Le roi ne parla plus de rien, mais il n'avait pas oublié, ils le savaient, et un refroidissement imperceptible vis-à-vis de Lauzun leur apprit qu'ils n'avaient pas tout à fait perdu leur temps.

Cependant madame de Montespan le choyait, le caressait ; elle le gardait fort souvent près d'elle, et le chargeait du soin de ses pierreries, dont elle avait quantité qui étaient très-belles, et auxquelles il se connaissait parfaitement. Il lui offrit plusieurs fois des joyaux, qu'elle accepta. Une fois, entre autres, un très-beau *carcere-duro*, sorte de bracelet figurant la chaîne d'esclave ou de prisonnier, qui était fort à

la mode. En le recevant de lui, elle dit à sa sœur, madame de Thianges :

— J'espère ne pas être en reste, et lui en rendre un autre un peu plus tard et un peu plus solide.

Lauzun s'aperçut comme eux du refroidissement du roi, mais il ne se doutait de rien, et en demanda même la raison à son ennemie.

— Vous vous trompez, lui dit-elle, le roi est toujours le même pour vous.

— Vraiment ?

— Hier encore, il me parlait de vous, et avec une amitié aussi sincère que jamais.

— Allons ! tant mieux.

Il en resta là, et ne s'inquiéta plus.

Un mois se passa. Un jour le roi était allé avec Louvois à ses bâtiments; madame de Montespan l'y vint rejoindre, et ils se promenèrent assez longtemps. Lauzun passa, il ne les vit pas; il marchait comme un homme fort occupé, et la tête basse. Dieu sait à quoi il pensait !

— Il est bien fier aujourd'hui, M. de Lauzun, dit le roi; il ne nous aperçoit même pas.

— Il a de quoi être attentif, répliqua Louvois.

— Quoi donc ?

— Je ne sais si je dois en instruire Votre Majesté ; elle m'imposera silence et ne me croira point.

— Parlez donc, répliqua-t-il avec impatience.

— Sire, vous aviez défendu à M. de Lauzun d'épouser Mademoiselle.

— Et tous les deux m'ont donné leur parole de ne se marier jamais.

— Eh bien, sire, ils sont mariés cependant.

— Ils sont mariés ! s'écria le roi en faisant un saut de surprise.

— Oui, sire.

— Ah ! bah ! quelque mariage de conscience pour faire taire les scrupules de ma cousine !

— Non, sire, un mariage dans les formes, et une donation aussi... Que Votre Majesté voie !

Il lui présenta l'acte que Mademoiselle croyait si secret, et où se trouvait non-seulement la confirmation du mariage et de la donation, mais encore celle des titres pompeux dont l'époux était investi. Ici la chose était authentique, signée par la princesse et par Lauzun, revêtue de toutes les formes : ce n'était plus une calomnie, c'était une vérité.

Le roi replia le papier, avec une tranquillité de mauvais augure. Il ne s'emportait guère, et, lorsqu'il s'y laissait aller, cet emportement n'avait rien de dangereux, il en revenait vite. Il se fâchait à froid, avec réflexion; alors il n'y avait plus moyen d'en rappeler : Louvois et madame de Montespan le savaient par expérience, aussi comprirent-ils que leur affaire allait bien. Il fallait l'achever.

— Ce n'est pas tout, sire, reprit le ministre.

— Ah ! il y a encore quelque chose?

— Oui, sire, et le plus important.

— Qu'est-ce donc ?

— Non-seulement M. de Lauzun a épousé Mademoiselle malgré vos ordres, mais encore il se sert de ses biens, de son argent pour se créer un parti, pour organiser une bande à sa solde, dont il puisse disposer suivant sa fantaisie. Il parle d'aller s'établir dans la principauté de Dombes, d'en faire le siége et le trône d'une espèce de royauté indépendante, où il régnera, où il appellera à lui les mécontents, où il se formera, au besoin, une armée pour se faire respecter et pour se défendre contre les ordres de Votre Majesté.

— Cela est insensé, monsieur.

— Pas tant, sire. Mademoiselle est indépendante à Dombes, la frontière de Savoie n'est pas loin, les Suisses ne sont pas loin non plus, les protestants du Midi sont à la porte, et M. de Lauzun n'est pas homme à s'inquiéter de savoir si l'on va à la messe ou si l'on n'y va pas. Il peut se tailler un petit royaume à sa convenance, au milieu de tout cela, et, avec sa hardiesse, son courage, avec les plaintes que portent les religionnaires et le désir qu'ils ont de secouer ce qu'ils appellent l'injustice, Votre Majesté comprend jusqu'où cela peut aller.

Le roi fit un signe de tête approbatif.

— Cela est juste, répliqua-t-il, et il faut un remède prompt à ce mal imminent. J'interrogerai M. de Lauzun.

— Sire, il niera.

— C'est possible, mais je verrai la vérité à travers ses mensonges.

— Sire, ce n'est pas là le moyen, permettez-moi de vous le dire. L'honneur de Mademoiselle, des projets conçus dans la famille royale, exigent qu'un secret impérieux soit gardé sur tout ce qui se passe.

— Qui donc romprait ce silence?

— Peut-être Lauzun lui-même, peut-être le hasard amènerait-il une découverte. Si le roi veut ruiner ces vues parricides, une seule chose est à faire : arrêter M. de Lauzun.

— Arrêter M. de Lauzun?

— Oui, sire, et dès demain. L'arrêter comme on a arrêté M. Fouquet, l'envoyer où on a envoyé M. Fouquet, et de la même manière que M. Fouquet.

— Quel est votre avis, madame?

— Le même que celui de M. de Louvois, sire.

— Vous êtes l'ennemie de Lauzun, madame; vous vous rappelez les injures qu'il vous a dites et les torts qu'il a eus envers vous autrefois.

— Il est vrai, sire, et j'aurais cru que Votre Ma-

jesté s'en serait souvenue comme moi, plus que moi; pour elle d'abord, pour moi ensuite.

Le roi hésitait. Il aimait réellement Lauzun ; il n'était pas bien sûr qu'il fût coupable d'ailleurs. Madame de Montespan le comprenait à merveille ; elle savait aussi où le roi était vulnérable. Lauzun avait eu l'imprudence, dans des moments où l'on ne se cache de rien, de plaisanter sur une infirmité odorante que possédait Louis XIV, dont ses amis intimes et ses maîtresses surtout se plaignaient fort. Elle lui répéta les propos et les épigrammes de Lauzun à ce sujet, en citant des circonstances connues du roi et de son favori, inconnues à elle, qui prouvaient jusqu'à l'évidence combien ce favori était ingrat envers un si bon maître.

Ce fut le coup de grâce. Il fallait être madame de Montespan, il fallait avoir son esprit, sa finesse, sa main hardie et légère en même temps, pour oser toucher à une matière aussi délicate. Le roi rompit ce discours, il rentra comme de coutume, ne parut pas plus occupé que d'ordinaire, et le soir, avant l'ordre, il fit appeler M. d'Artagnan, capitaine d'une de ses compagnies de mousquetaires.

— D'Artagnan, lui dit-il, voici une lettre de cachet; vous irez demain, vers le soir, arrêter M. de Lauzun, n'importe où il se trouve, et vous le conduirez à Pignerol. Le plus grand secret surtout.

— Cela suffit, sire, répondit le vieux militaire.

En effet, nul, excepté Louvois et madame de Montespan, n'eut vent de la chose. Celle-ci même, pour mieux paraître innocente ensuite, pria Lauzun de s'en aller ce jour-là à Paris voir un assortiment de perles, qu'on voulait vendre et qu'elle désirait acheter. Comme cela pressait, il fallait y aller tout de suite. Il ne se fit pas prier, partit fort gaiement, fit sa commission, passa la nuit au Luxembourg avec Mademoiselle, et repartit le matin pour Versailles.

En rentrant chez lui, il se mit à sa toilette, afin d'aller chez madame de Montespan, et de là au souper du roi. Il commençait d'ôter ses habits, lorsqu'on lui annonça le comte de Rochefort, capitaine des gardes de quartier.

— Qu'il entre, répliqua Lauzun, à cent lieues de la vérité, et je lui fais toutes mes excuses de le recevoir ainsi.

Rochefort avait une figure grave et triste; il salua en silence et commença une phrase de condoléance que Lauzun interrompit par une question inquiète.

— Qu'y a-t-il donc, monsieur?

— Hélas! monsieur, j'accomplis un triste devoir; mais, si vous étiez à ma place et moi à la vôtre, vous feriez ce que je fais. J'ai l'ordre de vous arrêter.

— M'arrêter! Et pourquoi?

— Monsieur, je l'ignore, et ce ne sont pas mes

affaires; vous devez le savoir mieux que moi.

— Je veux être pendu si je m'en doute. Il y a quelque erreur. Laissez-moi voir le roi, m'en expliquer avec lui, il donnera l'ordre de me mettre en liberté, j'en suis sûr ; il ne se peut pas qu'on m'arrête avec son autorisation. Hier matin encore, il m'a traité comme à l'ordinaire, vous l'avez vu.

— Monsieur, je prends part à votre étonnement et à votre douleur; cependant je ne connais que mes ordres, et il vous est défendu de parler à qui que ce soit.

— Mais le roi?

— Le roi moins que personne.

— Madame de Montespan, au moins?

— Désolé, monsieur, c'est impossible.

— Vous me conduisez à la Bastille?

— Non, monsieur.

— Et où cela donc, mon Dieu?

— Monsieur, je ne pourais le dire. M. d'Artagnan vous attend en bas, dans une chaise de voyage; lui seul sait où il vous mènera.

Lauzun eut comme une intuition de la vérité, m'a-t-il dit souvent; il fit un effort surhumain pour ne pas se laisser abattre, et, pendant qu'il achevait de s'habiller, il se retourna vers M. de Rochefort.

— Monsieur, voulez-vous me rendre un service?

— Tous ceux qui dépendront de moi, monsieur.

— Ayez l'obligeance d'assurer madame de Montespan que je suis son serviteur et qu'elle peut acheter le fil de perles qu'on lui propose, il est de la plus belle eau. Je la prie de porter en souvenir de moi ce que je vais porter en souvenir d'elle, c'est-à-dire le *carcere-duro*. Me promettez-vous de lui répéter tout à fait ceci ?

— Je vous le promets.

— Je suis prêt à vous suivre.

Il arriva un officier porteur d'un ordre contraire ; on devait d'abord conduire le prisonnier à la Bastille ; d'Artagnan n'entrerait en cause que plus tard.

— Ah ! pensa-t-il, ils veulent m'interroger ; nous verrons.

Il fut amené à la Bastille et mis dans la tour la plus forte et la plus sombre, dans celle des prisonniers d'État.

On le laissa seul toute la nuit, livré à ses pensées. On ne lui avait même pas permis un domestique. Il rumina mille plans d'attaque et de défense, il désirait par-dessus tout savoir la raison de son emprisonnement, et il se fia sur son adresse pour la découvrir. Lorsque le geôlier entra le lendemain matin, il demanda à voir le gouverneur, et celui-ci parut fort peu après.

— Monsieur, dit M. de Lauzun, je voudrais écrire une lettre.

— A qui, monsieur?

— A Mademoiselle.

— A Mademoiselle, à Mademoiselle de Montpensier?

— Oui, monsieur.

— Pardonnez-moi, monsieur, cela n'est pas possible.

— Cependant, monsieur, mon respectueux attachement pour Son Altesse royale est bien connu ; il n'y a point de mal, je suppose, à ce que je me rappelle à son souvenir.

— Sa Majesté a particulièrement défendu que vous eussiez aucun rapport avec qui que ce soit.

Lauzun le poussa, il le contraria, il le retourna si bien, qu'il lui fit dire dans un moment d'impatience, comme il insistait toujours :

— Eh! monsieur, c'est justement Mademoiselle qu'il m'est interdit de laisser communiquer avec vous.

Il ne lui fut pas difficile alors de deviner que quelque indiscret avait parlé. Il n'en demanda pas davantage et se prépara en conséquence ; il voulut savoir encore une chose.

— Aurai-je un interrogatoire à subir, monsieur?

— Quant à cela, monsieur le comte, je ne suis ni votre juge ni votre défenseur, je l'ignore.

— Vous vous contentez d'être mon geôlier, et cela

est plus sûr; les reptiles cachés sont écrasés moins souvent que ceux qui se montrent.

Ce pauvre gouverneur resta tout penaud; il n'était pas accoutumé à l'insolence du personnage et ne savait que répondre. Lauzun tourna sur ses talons et le laissa là pour se mettre à écrire; ce que, voyant l'autre, il sortit.

Huit jours se passèrent sans que le prisonnier vît personne. Il passait son temps à lire, à écrire des lettres qu'on prenait bien de ses mains lorsqu'il les donnait, mais auxquelles il n'avait pas de réponse, et dont il n'entendait plus parler ensuite.

Il questionnait les porte-clefs chargés de son service, et leur réponse était uniforme :

— Je ne sais pas.

Très-probablement, en effet, ils ne savaient rien; les geôliers inférieurs sont des machines.

Après une semaine passée ainsi, on vint le réveiller de très-bon matin; il ne faisait pas jour, et on le fit lever. Le gouverneur était là.

— Monsieur, si vous voulez bien vous préparer, j'ai ordre de vous remettre aux mains de M. d'Artagnan, qui vous attend dans la cour, avec une chaise de voyage et ses mousquetaires.

Le favori disgracié sentit que tout était fini, et qu'il n'y avait plus d'espérance. Il se leva, sans mot dire, et s'habilla lui-même; il ne souffrait pas que ces

gens-là le touchassent. Il sentit qu'il perdrait son temps à parler, et qu'il n'y avait pas de questions à faire.

En conséquence, il suivit le gouverneur, et arriva dans la cour, tout cela en silence. Il trouva la chaise qui l'attendait, il trouva d'Artagnan à son poste, les mousquetaires à cheval; rien n'y manquait.

D'Artagnan le salua.

— Montez, monsieur; je suis fâché de la commission, mais...

— C'est votre devoir, monsieur, je dois vous suivre, puisque, vous et moi, nous obéissons à plus puissant que nous.

Il monta dans sa chaise, sans daigner regarder le gouverneur. Comme on allait partir, il avança la tête à la portière, et appela les geôliers.

— Mes amis, dit-il, je vous donnerais bien de quoi boire à ma santé, mais mes poches sont vides. Demandez à votre maître, il en sait la raison. C'est la première fois, je vous le jure, que je quitte un château sans faire largesse aux laquais. Fouette, postillon! Où allons-nous, monsieur? ajouta-t-il en se tournant vers d'Artagnan.

— Je ne le sais pas bien au juste, monsieur, mais nous aurons le temps de l'apprendre.

— Alors ce postillon a donc vos ordres?

— Oui, monsieur.

— Je n'ai rien à ajouter à cela.

Ils quittèrent la Bastille, les manteaux de la chaise étaient boutonnés, de sorte qu'ils ne voyaient rien.

— On étouffe là dedans, monsieur ; est-ce qu'il en doit être ainsi tout le long du voyage?

— Oui, monsieur, à moins pourtant que vous ne me donniez votre parole d'honneur de ne pas chercher à vous échapper, alors je vous rendrai l'air et la lumière.

— Monsieur d'Artagnan, si vous étiez à ma place, donneriez-vous cette parole?

— Ma foi! monsieur, ce sont des places que l'on n'aime pas à prendre, même en imagination ; je n'y ai point réfléchi.

— Réfléchissez-y donc un peu.

— Nous sommes du même pays, monsieur, je n'aimerais pas à vous souffler de mauvais conseils, mais vous ne voudriez pas non plus me faire de peine.

— En aucune façon.

— Eh bien, monsieur, croyez-moi, jurez. Vous ne sauriez vous échapper facilement. Mes mousquetaires ont l'arme chargée, ordre de vous courir sus et de tirer. Au moins, en me donnant votre parole, le chemin vous paraîtra moins long.

— Je vous la donne, monsieur.

A ces mots, d'Artagnan se leva, appela ses gens, fit ôter les mantelets, et, par la clarté douteuse d'une

matinée d'hiver, Lauzun vit qu'il était sur la route de Lyon.

— Ah ! s'écria-t-il, je devine le but de notre route : Pierre-Encise, comme M. de Cinq-Mars, ou Pignerol, comme Fouquet.

— Ou les îles Sainte-Marguerite, ou bien d'autres encore. Ne vous tourmentez pas de cela, monsieur, et tâchons d'oublier ce que nous ne changerons pas. Au moins, n'aurez-vous pas à vous plaindre de mes procédés, et ferai-je tout ce qui dépendra de moi pour adoucir votre position.

Il faut lui rendre la justice de dire qu'il le fit.

Ils allèrent ainsi causant, rappelant les anecdotes de la cour, parlant de leur payes et tâchant de faire marcher le temps plus vite que leurs chevaux. Quand Lauzun vit qu'on passait Lyon :

— Ah ! dit-il, je vais à Pignerol.

— Monsieur, voici une bien mauvaise route, ce maraud va nous verser. Vous plairait-il de descendre pour laisser passer cette ornière où nous resterons, j'en ai peur.

— Non, monsieur, nous ne verserons pas, je ne suis point assez heureux pour cela.

Ils ne versèrent pas, en effet, mais ils cassèrent leur chaise, et les mousquetaires s'en allèrent en requérir une autre, de par le roi. On la leur livra, bien entendu, il se transvasèrent. Heureusement, c'était

en plein jour et il ne faisait pas trop mauvais.

Ils coururent encore quelque temps, d'Artagnan toujours aimable et prévenant, comme un bon cœur qu'il était.

Ils arrivèrent enfin devant cette forteresse terrible où Lauzun devait rester tant d'années. En entendant tomber les chaînes du pont-levis, lever la herse, en passant sous la voûte de la porte, il s'appuya sur le fond de la chaise en murmurant :

— *In sæcula sæculorum !*

XIII

Le gouverneur de Pignerol était M. de Saint-Mars, dont on a tant parlé sourdement sur la fin du règne du feu roi, à cause du prisonnier qu'il gardait ; nous nous en occuperons aussi. Cet homme semblait créé exprès pour faire un geôlier. Il avait l'abord dur et sournois, la parole brève, les gestes brusques. Bien que fort bon gentilhomme, il n'avait ni société ni parents qu'il voulût ménager ; il ne connaissait que deux choses au monde : l'obéissance et le commandement.

Strictement rigide pour les ordres qu'il recevait du roi, et il les recevait directement de lui, il exigeait la même soumission aveugle de ses inférieurs. De même qu'il ne se permettait ni une interprétation ni un murmure, il ne souffrait pas qu'on s'en permît ; c'était un homme tout d'une pièce, une vraie muraille aussi solide et aussi imprenable que ses forteresses.

Lorsque M. de Lauzun quitta sa chaise, il se trouva en face de ce visage, qu'il connaissait bien pour l'avoir vu à la cour, où il venait une fois par an, à peu près, et où il ne parlait à personne, ayant seulement de longs entretiens secrets avec le roi.

— Soyez le bienvenu, monsieur, dit Saint-Mars.

— Est-on jamais le bienvenu ici, monsieur?

— J'y suis pour obéir aux ordres du roi, monsieur, et c'est notre devoir à tous.

C'était la même phrase dite par Lauzun à d'Artagnan, seulement sur un autre ton. Celui-ci parlait sérieusement, l'autre raillait.

— Vous plairait-il, monsieur, de me faire donner une chambre? car je suis bien fatigué, et il est l'heure du repos, même dans le château de Versailles après un joyeux souper.

Il était quatre heures du matin.

— Je suis désolé de vous avoir fait veiller si tard, ajouta-t-il avec son sourire de courtisan le plus délié.

— Monsieur, je suis plus désolé encore, continua Saint-Mars avec un gros soupir; vous allez vous trouver bien mal logé, mais c'est tout ce que j'ai de disponible en ce moment.

— Votre hôtel est donc plein?

— Ah! monsieur, les pensionnaires de Sa Majesté sont très-heureux ici.

Jusque-là, M. d'Artagnan assistait au dialogue, et, comme M. de Saint-Mars fit un signe de politesse à Lauzun en lui offrant ses excuses de passer le premier pour lui montrer le chemin, celui-ci comprit que le moment de la séparation était venu.

— Monsieur d'Artagnan, dit-il, je vous remercie de vos bons soins ; grâce à vous, j'ai oublié la route et le but où elle me conduisait. Vous êtes un homme d'esprit et un homme de cœur, dans toute la force du mot. Si vous pouvez parler de moi à mes amis, faites-le, sinon comptez que je n'oublierai jamais ce que je vous dois, ni eux non plus ; ils le sauront par moi quelque jour. Adieu, monsieur.

Le gouverneur l'attendait ; il le suivit, pendant que d'Artagnan, fort attendri, le saluait plus bas qu'il ne l'avait jamais fait au temps de sa faveur.

M. de Saint-Mars, au lieu de monter, descendit un degré sombre et humide, un geôlier les conduisait. Lauzun, qui jusque-là avait fait bonne contenance, se sentit pris d'une tristesse et d'une terreur épouvantables. Il s'arrêta.

— Où me conduisez-vous, monsieur? dit-il.

—Où j'ai ordre de le faire, monsieur.

— Dans un cachot?

— Non, monsieur, rassurez-vous.

—Ah ! tant mieux ! j'y serais mort.

Ils ne se parlèrent plus. Après quelques marches

descendues, Lauzun entendit grincer une clef; ses guides s'arrêtèrent.

— C'est ici, monsieur.

On était sous une basse voûte, devant une porte cintrée, garnie de clous. Un air chaud et humide s'engouffrait bruyamment dans un corridor dont l'obscurité dérobait la distance. Il y avait de quoi ôter tout espoir au prisonnier le plus vaillant.

— Entrez, monsieur, dit Saint-Mars.

— Après vous, monsieur; je suis chez moi, à ce qu'il paraît, et je ne me trouve plus assez grand seigneur pour prendre le pas sur personne.

Il eut encore assez de force pour cette demi-plaisanterie.

Le geôlier posa son flambeau sur une table de bois grossier. En face de la porte était une fenêtre, très-élevée et ressemblant à une meurtrière, creusée obliquement dans la muraille; on n'y pouvait atteindre par aucun moyen. A la droite de cette ouverture était un lit, ou plutôt un grabat sans rideau. Un grand coffre lui servait de pendant, puis deux escabelles, une chaise de paille, une manière de buffet, composaient le mobilier de cette pièce, où devait vivre et mourir peut-être le mari de la plus riche princesse du monde entier.

Comme bien-être, il avait cependant une cheminée dans laquelle brillait un assez bon feu.

— Ah ! ce n'est pas un cachot, ceci, monsieur ! dit-il en faisant un effort désespéré pour conserver son sang-froid.

— Non, monsieur, c'est ce que nous appelons une basse-voûte. Vous n'auriez ni fenêtres, ni feu, ni meubles, dans un cachot.

— En effet, voici une voûte superbe, ma foi, avec un pendentif parfaitement sculpté. Votre architecte était un homme d'art, monsieur, pour en avoir mis jusqu'ici. Quant aux meubles, ils sont splendides. Je vous remercie.

— Voulez-vous souper, monsieur? Donnez vos ordres, vous serez obéi ; et en tout ce que je pourrai faire qui ne dépassera pas mon service, comptez sur moi.

— Encore une fois, je vous remercie, monsieur; j'ai seulement besoin de repos.

— Je vous laisse donc, et je reviendrai demain savoir comment vous vous trouvez, et si je ne puis rien faire pour vous être agréable.

Les deux hommes se saluèrent fort poliment; le gouverneur sortit, ainsi que le geôlier, et Lauzun entendit pousser les verrous derrière eux. Il était seul !

Il resta près d'un quart d'heure debout, à la même place, immobile, ou se frottant les yeux de temps en temps pour s'assurer qu'il ne rêvait pas.

En effet, quelle chute pour cet homme, jusque-là

si favorisé de la fortune ! pour cet homme, l'enfant gâté de la puissance et de l'amour ! Il n'en croyait pas ses yeux, il se sentait anéanti, perdu.

Le premier sentiment qui reprit chez lui de la force fut l'orgueil. Il pensa qu'on l'observait par quelque trou imperceptible, et il se redressa sur-le-champ. Ses yeux firent le tour de sa prison, s'arrêtèrent sur le feu; il s'en approcha, avança une chaise et se chauffa, affectant la plus grande indifférence.

Enfin la nature fut la plus forte, et le besoin impérieux de repos le conduisit vers son lit, où il remarqua avec joie et surprise des draps de la plus fine toile de Hollande.

— Ah ! dit-il tout haut, Saint-Mars m'a traité en grand seigneur ; c'est bien à lui. Il se rappelle qui je suis, il vaut mieux que je ne croyais.

Et, se déshabillant lui-même, ce dont il avait dû prendre l'habitude en route, il se coucha.

Son étonnement fut plus grand encore en s'étendant sur d'excellents matelas. Il comprit là une délicatesse plus grande qu'il n'appartenait au gouverneur de Pignerol, d'après la réputation qu'on lui avait faite. Il resta fort lontemps les yeux ouverts ; malgré la fatigue, le sommeil ne venait pas, ses pensées le tenaient éveillé. Vers le matin, au moment où un rayon de lumière pénétrait à travers ses barreaux, il s'endormit

pourtant et ne s'éveilla plus que très-tard dans la journée.

Ce réveil fut terrible, et un des plus affreux moments de sa vie, à ce qu'il m'a souvent répété. Il eut une espèce de vision qui lui fit tourner la tête et qui lui fit craindre un instant de devenir fou. Il lui sembla qu'il se voyait lui-même comme dans un tableau, et qu'il assistait à une scène jouée par lui.

— Tout cela n'est pas vrai, et palsambleu ! je me réveillerai. Durand !

Il appelait ainsi son valet de chambre, qui ne l'avait pas quitté depuis son enfance et qui venait chaque matin chez lui avant tout le monde 1 eut un moment de vraie douleur en se disant :

— Il ne me répondra pas, il ne viendra point, je suis prisonnier et seul.

Au moment même où il appelait, comme s'il eût donné un coup de baguette, un homme parut.

— Que désirez-vous, monsieur? demanda-t-il.

— Ah ! qui êtes-vous?

— Je suis votre serviteur, monsieur; c'est moi qui dois être à vos ordres pendant le temps que vous resterez *chez nous*.

— Y resterai-je beaucoup *chez vous?*

— Monsieur, cela dépend de Sa Majesté. Cependant, il est rare que ceux qui viennent ici en sortent de longtemps, quelquefois jamais.

— Tu es consolant, mon ami.

— Monsieur, je fais mon état en conscience, et je vous prie d'en être convaincu. Ce que je pourrai apporter d'adoucissement à votre sort, je le ferai ; mais sachez d'avance que toute proposition, toute tentative d'évasion serait inutile ; hors cela, disposez de moi.

— Hélas ! si tu ne peux pas me faire sortir d'ici, que peux-tu donc ?

— Ce que je peux, monsieur? Je peux vous procurer une bonne nourriture, au lieu de vous laisser à l'ordinaire de la maison. Je puis vous prêter des livres, je puis vous aérer votre cellule, la tenir propre, vous la décorer de mon mieux; je puis venir causer avec vous, à condition que vous ne me ferez pas de questions indiscrètes. Je puis vous donner de bons matelas et des draps fins, ainsi que je l'ai déjà fait. Je puis enfin vous rendre moins insupportable le malheur qui vous frappe et vous laisser prendre un peu de distraction. Lorsque vous aurez été ici quelque temps, vous verrez, c'est quelque chose.

— Est-ce que je ne me promènerai pas ?

— Je ne sais, monsieur, on ne me l'a point annoncé. Si M. le gouverneur a des ordres contraires, vous ne sortirez pas de cette chambre.

— C'est un homme d'une grande dureté que votre gouverneur, à ce qu'il paraît; comment alors êtes-

vous si complaisant, sans le craindre? Mon ami, cela est suspect, et tu m'as la mine d'un espion qui cherche à me faire parler.

— Monsieur, si j'étais un autre, vous pourriez avoir raison, mais moi!

— Pourquoi es-tu autrement que les autres, monsieur...? Comment t'appelles-tu?

— Gameau.

— Monsieur Gameau?

— Parce que moi, ce n'est pas moi, c'est ma fille.

— Je ne te comprends pas.

— Je le crois, que vous ne me comprenez point, vous ne connaissez pas ma fille.

— Ah ! ah ! il y a une fille dans tout cela !

— Et une jolie encore, mon Étiennette. C'est l'ange de la prison, on l'a baptisée ainsi.

— Ne la verrai-je point?

— Si vous sortez, vous la verrez sans doute ; mais autrement, non, elle ne peut entrer ici.

— Quoi ! elle ne peut te remplacer?

— Ne plaisantez pas avec ma fille, monsieur; vous ne savez pas ce que vous feriez.

— Je ne suis pas en humeur de plaisanter, je t'assure. Seulement, toute cette histoire me semble extraordinaire, je te l'avoue.

— Étiennette est estimée, honorée, adorée, monsieur; elle est respectée plus que la reine : elle fait

tant de bien ! C'est à cause d'elle que je suis bon ; c'est pour lui faire plaisir, c'est pour qu'elle me dise qu'elle est contente. M. le gouverneur lui-même a de la considération pour elle ; il lui accorde ce qu'il refuse à tout le monde, et il faut voir comme il la salue quand il la rencontre !

— Ainsi c'est Étiennette qui t'a dicté ta façon d'être avec moi?

— Certainement, c'est elle. Elle est venue hier tout arranger ; elle a mis ces beaux draps blancs ; elle va me donner un pot de bruyère qu'elle soigne bien et qui vous fera un peu de verdure sur votre table. Elle vous prépare votre déjeuner; elle a fait du beurre tout frais pour vous; vous verrez comme vous serez content de votre table !

— Encore une fois, est-ce que M. de Saint-Mars souffre tout cela ?

— M. de Saint-Mars souffre tout d'Étiennette, monsieur.

— Je ne pourrai pas te payer, mon enfant, je n'ai rien.

— Ah ! si vous disiez un mot semblable devant ma fille, elle ne vous pardonnerait pas.

— Comment faites-vous alors ? Est-ce que vous mettez votre pécule à obliger vos pensionnaires?

— Monsieur, il y a de bonnes âmes au monde. M. l'aumônier et ma fille quêtent tous les mois pour

nos malheureux. Étiennette a écrit à Sa Majesté la reine ; elle a osé faire cela ! et Sa Majesté la reine, depuis ce temps-là, envoie assez souvent de bonnes petites sommes, en recommandant toujours de prier pour le roi et pour monseigneur le Dauphin.

Ce trait de la reine était resté ignoré ; elle en avait beaucoup comme celui-là. C'était une excellente princesse que Marie-Thérèse d'Espagne.

M. de Lauzun baissa la tête, son orgueil s'humiliait : il était désormais à la charité des bonnes âmes, lui ! s'il ne voulait pas subir toutes les horreurs de la prison. Madame de Montespan se vengeait cruellement, et plus qu'elle ne le croyait peut-être.

Un peu après, M. de Saint-Mars entra ; il fit un compliment banal à son prisonnier, et lui demanda comment il se trouvait de son nouveau séjour.

— Il n'est pas tel que je voudrais vous l'offrir, monsieur, mais les ordres... J'ai désigné pour vous servir le meilleur et le plus intelligent de nos porte-clefs ; je tiens à vous prouver que je suis votre serviteur.

Saint-Mars était un homme à fin nez, il connaissait le roi sur le bout du doigt, il savait ses revirements subits, il savait combien il avait aimé Lauzun, et il prévoyait qu'un jour ses ménagements lui rapporteraient. Le mariage de Mademoiselle lui était connu, la magnificence de ses façons était affichée, l'avenir pouvait le récompenser.

Il recommanda donc à Gameau de grands égards pour le comte.

— Je ne gronderai pas Étiennette cette fois ; elle peut se montrer bonne à son aise.

C'était donner congé au geôlier de tout faire ; il en fut enchanté.

Huit jours se passèrent de la même manière. Lauzun demanda la permission de prendre l'air. Elle lui fut refusée, avec tous les ménagements de politesse. Il ajouta que sa santé l'exigeait.

On lui répondit que le médecin n'avait pas dit cela, et qu'il fallait rester enfermé, puisque tel était l'ordre du roi et l'ordonnance du docteur.

Il se soumit, puisque ses réclamations n'amenaient rien ; alors il sentit l'horreur de sa position et la vérité de ce que lui avait annoncé Gameau. Les seuls beaux moments de sa vie étaient ceux qu'il passait près de lui; il l'attendait avec plus d'impatience qu'il n'avait jamais attendu une maîtresse adorée, au temps où tout était bonheur. Il lui faisait raconter les petits événements de son intérieur, les propos du pays, car, pour dire un seul mot des prisonniers ou de ce qui se passait au dehors, Gameau se serait plutôt laissé hacher tout vivant.

Leurs grands discours roulaient sur Étiennette. Le comte avait le plus grand désir de la voir, mais c'était impossible. Son père ne tarissait pas sur son

éloge ; il en faisait en même temps une déesse et un ange : les soins délicats qu'elle avait pour le prisonnier rendaient celui-ci très-disposé à le croire sur parole.

— C'est que, voyez-vous, monsieur, Étiennette en sait plus long que moi sur vous. J'ignore qui l'a si bien informée, mais elle me disait hier que vous étiez un des plus riches seigneurs de la cour, que toutes les belles dames vous adoraient, et qu'on n'en ferait jamais assez pour vous consoler de votre malheur.

— Elle a dit cela?

— Oui, monsieur.

— Tu lui rends mes remercîments?

— Oui, monsieur, soyez tranquille.

— Eh bien, dis-lui aussi qu'elle n'aura plus longtemps à me plaindre, car je me sens fort malade, et j'espère m'en aller promptement.

— Monsieur, vous avez tort, vous êtes en prison, cela est vrai : pourtant on en peut sortir, au lieu qu'une fois en terre, on n'en revient plus.

Lauzun avait raison : les six mois de captivité étroite qu'il venait de faire, sa rage concentrée, avaient détruit sa santé; une fièvre lente le minait : il ne se plaignait point, le dégoût de la vie s'était emparé de lui, il se décourageait complétement et se croyait pour le reste de ses jours condamné à ce cachot. Il préférait en finir tout de suite.

Gameau s'aperçut de son dépérissement, il s'aperçut qu'il ne mangeait pas, et prit l'alarme. Sa fille la prit encore plus que lui : elle prévint le médecin et exigea de son père qu'il le conduirait auprès du comte.

Le lendemain, en effet, à l'heure du réveil, le médecin entra avec lui dans le cachot ; il vit le prisonnier et déclara qu'il était fort malade.

— On m'a appelé trop tard ; maintenant nous allons essayer, je ne réponds de rien.

Il administra des remèdes énergiques, et bientôt Lauzun en ressentit les effets, car ils le conduisirent à l'agonie. Gameau expliqua au gouverneur qu'il ne pouvait à lui seul suffire aux soins de tous les instants, et que cependant le malade ne voulait accepter personne pour le remplacer.

— Il a les autres porte-clefs en horreur, ajouta-t-il : Sinet a déjà été balafré de sa façon ; ils refusent de m'aider, et, moi, je suis sur les dents.

— Eh bien, prends Étiennette ! répondit M. de Saint-Mars impatienté, elle le soignera comme une infirmière, et il la souffrira, il faut l'espérer. Je ne voudrais pas qu'il mourût ici.

Étiennette fut enchantée de cette permission; elle s'intéressait vivement au comte, elle désirait beaucoup le voir, la bonté de son cœur la portait à secourir les malheureux. Elle vint donc dès le jour même.

Lorsqu'elle entra dans le cachot, il lui sembla qu'elle l'illuminait : ce sont les expressions de M. de Lauzun. Elle était en même temps si belle et d'une beauté si chaste, qu'il crut voir une des vierges des cieux descendue sur la terre pour le consoler.

— Allons ! je m'en vais en paradis, pensait-il ; et voilà qu'on vient me chercher. Tant mieux ! je n'aurai pas longtemps à souffrir.

— Monsieur, dit une voix douce à côté de lui, vous permettrez bien, n'est-ce pas, que je vous soigne, et vous serez docile à ce qu'on ordonnera?

— Qui êtes-vous, mon bel ange?

— Je ne suis pas un ange, je suis Étiennette. Vous me connaissez, et vous ne me renverrez pas, j'espère.

— Vous renvoyer ! vous m'emmènerez avec vous, au contraire.

— Hélas ! plût à Dieu!

Elle s'aperçut promptement qu'il déraisonnait ; elle s'empressa auprès de lui, et, depuis ce moment, ne le quitta que de très-courts instants pour aller dormir, lorsque ses forces étaient épuisées.

Le malade ne prenait rien que de sa main, il n'écoutait qu'elle ; sa voix seule le ramenait des plus grands égarements ; l'idée de lui faire plaisir lui faisait avaler les breuvages amers. Malgré tout, sa maladie faisait des progrès, elle résistait, et bientôt

le frater annonça qu'il fallait appeler un confesseur. L'aumônier de la prison fut mandé.

— Étiennette, dit le comte en l'apercevant (il était dans un de ses instants raisonnables), je te préviens d'une chose, afin que tu la fasses comprendre à cet abbé ainsi qu'à M. le gouverneur, qui te croira plus que moi ; ils ne veulent pas avoir sur la conscience la damnation de mon âme, apparemment. Je ne me confesserai qu'à un capucin, et tout prêtre qu'on m'amènera sans une barbe bien à lui ne m'arrachera pas un secret. Voilà qui est très-décidé. A présent, monsieur l'abbé, je suis votre serviteur, laissez-moi tranquille.

Et il se retourna de l'autre côté ; on n'en tira plus une parole. Il vint un autre prêtre; on le lui annonça. Il le regarda tout d'abord, et, le voyant sans barbe, il se remit le nez dans la ruelle en répétant :

— Un capucin, ou nul autre.

En cherchant bien, on trouva ce qu'il demandait, et il fallait la bonne volonté du gouverneur pour lui souffrir ce caprice.

— Un capucin, monsieur, annonça Étiennette.

— Qu'il approche, et tout près de moi !

Il approcha, en effet. Lauzun se souleva sur son lit à grand'peine, puis s'attelant, à la barbe du bon père, il se mit à la tirer à deux mains. Le moine cria.

— Maintenant, je suis sûr de mon fait, et vous pouvez nous laisser seuls, dit-il.

Il se méfiait de tout, et il avait raison, dans la situation où il était. On aurait pu lui donner un faux prêtre ; avec la barbe, il n'y avait pas moyen de s'y tromper.

Ce fut peut-être l'effet de la confession, peut-être la nature ; le fait est qu'il alla de mieux en mieux depuis ce jour, et qu'il en rappela.

Mais Étiennette avait appris le chemin de son cachot ; elle ne devait plus l'oublier.

Il la supplia de ne point l'abandonner. Il avait besoin de la voir ; elle était sa joie, son seul espoir ; elle apportait avec elle la lumière et la vie dans cette chambre obscure où il gémissait, où il mourrait si elle cessait d'y paraître. Elle lui promit qu'elle s'échapperait et qu'il la verrait quelquefois ; maintenant, ce n'était plus permis.

Lauzun n'était pas beau, je l'ai dit, mais il avait une grande séduction, un bien-dire très-puissant, même sur les femmes accoutumées aux compliments des petits-maîtres. Il séduisit cette pauvre fille, comme le serpent séduisit Ève, par les oreilles. Elle était folle de lui, qui l'aimait, qui l'aimait plus qu'il n'aima jamais ni Mademoiselle, ni madame de Nevers, ni aucune des grandes dames qu'il avait connues, et cela se comprend. Dans cette prison, elle était son

univers; il n'avait qu'elle ; elle était le seul lien qui l'attachât aux vivants. Par elle seulement lui arrivait un écho bien affaibli de ce monde où il avait vécu. Elle volait des nouvelles pour les lui redire ; elle le tenait au courant des incidents de la prison, et c'est par elle qu'il eut des détails circonstanciés sur un prisonnier mystérieux dont personne, à l'heure qu'il est encore, ne sait au juste ni le nom ni la destinée.

La nuit, lorsque tout dormait, entre deux rondes de nuit, elle volait la clef de ce cachot près du lit de son père, et elle allait rejoindre cet homme qu'elle aimait maintenant par-dessus tout, pour lequel elle eût donné sa vie. Et Lauzun, l'égoïste Lauzun, ce Lauzun qui a toujours tout rapporté à lui seul, n'essaya jamais d'obtenir par elle sa liberté. Il est vrai qu'elle ne le lui proposa point. Elle craignait de le perdre d'abord, et puis c'eût été tuer son père.

Ils vécurent ainsi trois ans, sans qu'aucun incident dérangeât leur bonheur. Étiennette ne doutait pas que M. de Saint-Mars ne connût leur commerce et ne fermât les yeux. Il était trop vigilant pour ne pas savoir, au bout de huit jours, malgré ses précautions, qu'elle passait les nuits hors de chez elle, et pour ne pas apprendre où elle allait. Il lui semblait qu'on la surveillait davantage, que ses pas étaient épiés de loin. Chaque fois qu'elle quittait la forteresse, la sentinelle en donnait avis. On la conduisait

au retour chez le gouverneur. Celui-ci prenait un christ sur sa cheminée, et c'était toujours la même formule :

— Étiennette, jurez sur cette croix que vous ne cherchez pas à faire évader les prisonniers, que vous n'emportez ou ne rapportez pour eux aucune lettre, ni aucun message verbal.

— Je le jure, monseigneur.

— C'est très-bien; allez.

Il connaissait sa dévotion, sa stricte probité ; elle ne se parjurerait pas.

Une nuit, ils étaient tous les deux à causer au coin du feu. C'était une nuit d'hiver, longue et froide ; il leur sembla entendre un faible bruit, comme des coups frappés dans la muraille, avec précaution, à la tête du lit.

— Qu'est-ce que cela ? dit la jeune fille.

— Je ne sais, répondit le comte ; depuis quelque temps, j'entends souvent ce même bruit, lorsque tu es partie. Où donne ce mur ?

— Dans d'autres cachots ; ce n'est point une issue.

— Peut-être sont-ce des malheureux qui travaillent à leur délivrance.

— Ils se trompent beaucoup alors ; ils ne réussiront à rien de ce côté. Pauvres gens !

Comme elle achevait ces mots, un morceau de ciment se détacha et tomba sur ses genoux.

— Oh ! dit-elle, attention ! ceci devient sérieux.

XIV

Ils reculèrent le lit, et Lauzun colla son oreille à la muraille. Les coups se rapprochaient. Évidemment, quelqu'un piochait et cherchait à s'ouvrir un passage. Lanzun et Étiennette se regardèrent, le cœur tout palpitant.

— Mon Dieu ! qu'est-ce donc ? reprit la fille du geôlier. Voyez, le plâtre et la pierre croulent de tous côtés. Les imprudents !

Un effort suprême de la part des travailleurs inconnus fit tomber le dernier obstacle, et ils entendirent parler à voix basse, comme des gens qui se consultent. Lauzun n'était pas capable de se laisser provoquer ; il prit l'initiative, et avança la tête par le trou, malgré sa maîtresse, qui cherchait à le retenir.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Et vous ? répondaient les autres.

— Que venez-vous faire ici? qui vous envoie?

— Parbleu! nous cherchons une issue; nous sommes las de la prison, et nous désirons en sortir; si vous êtes enfermé comme nous, vous devez éprouver le même sentiment.

— Étiennette, cache-toi, dit Lauzun à voix basse, ou plutôt va-t'en; il ne faut pas qu'ils te voient.

La jalousie était, dans son cachot comme à la cour, la passion dominante de cet homme. Étiennette résista.

— Je ne vous laisserai point seul avec eux, répliqua-t-elle.

— Va-t'en, te dis-je! Ce sont peut-être des espions; ils nous vendraient, et nous ne nous verrions plus. Je suis sur mes gardes, sois tranquille; et, au moindre mot suspect, j'appelle.

La fille du geôlier ne céda qu'à regret; enfin elle ouvrit doucement la porte et sortit dans le corridor, sans aller plus loin. A cette heure, nul ne pouvait la voir; d'ailleurs, elle ne s'en inquiétait guère. Pendant ce temps, les autres se consultaient au bord de leur trou, et adressaient à Lauzun des questions auxquelles il répondait à bâtons rompus.

— Vous ne voulez pas dire votre nom?

— Dites le vôtre, d'abord.

— Non, commencez.

— C'est à vous. Vous venez me chercher chez

moi ; avant que d'y entrer, je dois savoir qui vous êtes.

— Des amis, si vous êtes malheureux.

— C'est possible ; cependant vous pouvez être aussi des traîtres, et je me méfie. Combien êtes-vous ?

— Trois.

— Et moi, je suis seul. Envoyez un de vous, que je parlemente, un seul, ou je donne l'alarme.

— J'y vais, répondit celui qui semblait le chef des autres.

Ils agrandirent la brèche, et bientôt elle fut assez large pour laisser passer un homme. Une tête se montra, puis une main, puis le reste du corps.

— Votre serviteur, monsieur, dit le singulier visiteur.

Lauzun promenait sur lui son regard téméraire, et cherchait à deviner dans sa contenance ce qu'il pouvait en attendre.

— Soyez le bienvenu, monsieur, si vous arrivez avec des bonne intentions. Votre nom, s'il vous plaît ?

— De Vernon, pour vous servir.

— Vous êtes ici depuis longtemps ?

— Hélas ! je ne compte plus.

— Pourquoi y êtes-vous?

— Je l'ignore. Cependant, je crois avoir ri un peu

aux dépens de M. de Louvois, un jour qu'il cherchait fortune chez une maîtresse, et qu'elle le mit à la porte en le raillant.

— N'en demandez pas davantage. Comment êtes-vous parvenu jusqu'ici ? D'où venez-vous ?

— De la tour de la Salinette, à l'autre bout, et j'ai recruté mon compagnon en route. Depuis six mois, je travaille à me procurer de la compagnie à défaut de liberté, et j'y suis parvenu ; il ne tiendra qu'à vous d'en faire partie.

— Monsieur, vous êtes bien honnête. Expliquez-moi cependant qui vous a soufflé cette idée ? Dites-moi comment vous avez pu l'exécuter, et surtout comment on ne vous a point troublé dans cette exécution ?

— Monsieur, je suis Gascon et gentilhomme.

— Moi aussi, monsieur.

Ils se saluèrent.

— Je ne vous apprends donc rien en vous assurant que je suis brave et résolu.

— Je n'en doute pas. Après ?

— Je m'ennuyais ; j'avais remarqué qu'après la dernière ronde, on fermait à clef la porte de l'escalier de la tour, et que, pendant la nuit, personne n'approchait de nous. J'avais remarqué également des bruits souterrains, causés par des courants d'air engouffrés dans les corridors et par les sources dont

ces roches sont semées et que l'on a réunies en un seul canal pour l'usage de la forteresse ; j'avais remarqué tous ces bruits donc, et je pensai qu'un plan bien imaginé n'éveillerait pas de soupçons. Je m'orientai, je savais au juste la place de ma chambre. J'avais des voisins, je n'en doutais pas ; j'étais certain de leur aide ; en perçant la muraille, j'arriverais à eux, nous unirions nos forces, et, en allant au bout tous réunis, nous finirions par trouver la forteresse et nous livrer passage.

— Monsieur, ceci prouve votre génie. Si vous vous asseyiez pour conter le reste.

— Et si je faisais entrer mes deux amis qui se morfondent?

— Qu'ils entrent ! Qui sont-ils ?

— MM. Verdun et de Solive, le dernier un gentilhomme ; l'autre l'est peut-être aussi, c'est un bâtard, officier de fortune.

— Quel est leur crime ?

— Ah ! M. Verdun a souffleté son commandant, qui, pour ne pas lui rendre raison, l'a fait enfermer.

— Et l'autre ?

— Ma foi ! monsieur, l'autre a enlevé la fille du gouverneur d'Antibes, et, afin de ne point faire manquer le mariage de cette infante avec un traitant millionnaire, on a mis l'amoureux sous clef.

— Très-bien. Appelez-les.

Les deux captifs se présentèrent, saluèrent et s'assirent sur deux escabelles ; Vernon tenait la chaise à dos et Lauzun trônait sur le lit.

— Maintenant, continuez, monsieur; je vous écoute avec un vif intérêt.

— Pardon, monsieur, la partie n'est pas égale : vous savez tout sur ce qui nous concerne, et nous ignorons même qui vous êtes. Instruisez-nous, s'il vous plaît, avant d'aller plus loin.

— Terminez, au contraire, et je vous dirai qui je suis.

On discuta un instant ; enfin, le comte l'emporta, il était le plus entêté. Le prisonnier reprit son histoire.

Il raconta qu'après avoir essayé de racler la pierre derrière son lit, il l'avait trouvée plus friable qu'il ne le supposait. Il avait donc continué, aidé de sa pelle à feu et d'un poignard qu'il était parvenu à dissimuler. Le matin, il remettait son lit devant la brèche et, chaque nuit, il recommençait son travail. Il avait ainsi pu communiquer avec Verdun, puis avec Solive, puis avec un prisonnier bien autrement important qu'aucun d'eux, avec M. Fouquet, l'ancien surintendant.

— M. Fouquet !

— Oui, monsieur, et ce n'a pas été sans peine ; seulement, nous entrons chez lui par la cheminée et

lui n'en peut sortir, il n'est pas assez ingambe pour cela, depuis le temps qu'il ne marche plus.

— Ne pourrai-je le voir?

— Rien de plus facile, monsieur, pourvu qu'il y consente. Nous ne voulons pas l'importuner, vous le comprenez. Ma chambre est au-dessous de la sienne et nous vous apprendrons à vous hisser. Qui lui annoncerons-nous?

— M. de Peguilhem, le comte de Lauzun, si vous l'aimez mieux.

— Quoi! monsieur, vous êtes le comte de Peguilhem, le cousin de monseigneur le maréchal de Gramont, un seigneur fort bien en cour, prétendait-on, et vous voilà ici!

— Oui, me voilà ici!

— J'ai beaucoup entendu parler de vous en Gascogne, je vous assure.

— On a parlé de moi, en effet, et l'on n'en parle plus : voilà le monde.

— Monsieur, vous verrez M. Fouquet.

— Quand cela?

— Dès demain.

— Nous allons rentrer par chez lui et nous le préviendrons. Chaque nuit vous nous verrez.

— Chaque nuit... non pas. Je vous demande la permission de me celer, j'éprouve le besoin de rester seul quelquefois. Vous frapperez, et, si je ne vous

réponds pas, c'est que je suis dans mes humeurs noires.

— Libre à vous, monsieur le comte.

— A demain donc, messieurs; mais, pour l'amour de Dieu, de la prudence ! autrement, ce damné gouverneur nous mettra tous dans un cul de basse-fosse, je le connais.

Ils sortirent après autant de révérences que s'ils eussent été sur le Tapis-Vert, à Versailles, et ils effacèrent d'abord toutes les traces de leur visite. Lauzun roula le lit devant le trou et Étiennette rentra. Il lui raconta ce qu'elle n'avait pas entendu en se mettant à l'écoute. Elle en resta confondue.

— Mon Dieu ! dites-leur qu'ils n'aillent pas percer la muraille et s'enfuir par les fossés; ils ne savent pas la profondeur de l'eau, et les engins qu'on a mis au fond pour empêcher de nager. Ils seraient perdus. Vous n'irez pas du moins, vous attendrez qu'on vous rappelle à la cour; s'il me faut vous perdre, je ne serai pas inquiète sur votre vie.

En ce temps-là, justement la pauvre et douce fille était grosse et bien tourmentée de cacher cet enfant. Ils avaient décidé qu'elle s'en irait chez une tante en Savoie, qu'elle y accoucherait secrètement, qu'elle y laisserait ce petit malheureux, et reviendrait à son poste de consolatrice. Le père ne se doutait de rien, il vénérait sa fille, et ne l'eût jamais accusée.

— Je partirai plus tranquille, disait-elle à son amant, je vous laisse une distraction. Vous me promettrez seulement, sur votre parole, d'user de toute la prudence possible, et je bénirai Dieu.

Il lui promit ce qu'elle voulut; néanmoins, si une occasion de fuir se fût présentée, il l'eût saisie sans s'inquiéter d'elle, en lui donnant un regret peut-être, mais ce regret ne l'eût pas arrêté un quart d'heure. La dureté de M. de Lauzun n'a jamais été mise en doute par personne.

Le lendemain, la journée lui parut longue à ne point finir. La perspective de voir M. Fouquet, d'apprendre de lui ce qu'il ne savait point, de causer de cette cour qu'ils ne pouvaient oublier ni l'un ni l'autre, faisait battre son cœur. Il espérait entrer dans sa confidence et lui tirer l'explication de sa disgrâce, les mystères connus de lui seul, dont la chronique était friande; il se promettait toute la joie d'un gourmet placé devant une table bien servie, après avoir jeûné depuis cinq ans.

Les prisonniers furent exacts; Étiennette ne vint pas; dès qu'il les entendit, il écarta son lit et se tint prêt à les suivre.

— M. Fouquet vous attend, monsieur le comte; il a été fort surpris de vous savoir son voisin, et il désire beaucoup apprendre de vous les malheurs dont vous êtes victime.

— Je me ferai un plaisir de l'éclairer, c'est-à-dire autant que je le pourrai, car je n'en sais guère plus que lui-même là-dessus. Il connaît la cour, et nous chercherons ensemble la vérité ; partons.

M. de Lauzun passa par le trou, comme les autres, et les suivit. Ils le conduisirent à la cheminée de Vernon qui lui montra la manière de grimper, et qui le hissa jusqu'à l'étage supérieur, où il arriva sain et sauf. Le surintendant l'attendait auprès de son lit et ne le reconnut d'abord point ; ils avaient été tant d'années sans se voir ! Lauzun fut obligé de se nommer.

— M. de Peguilhem ! véritablement vous êtes monsieur de Peguilhem? Je me rappelle vous avoir vu souvent, vous débutiez alors, vous étiez soutenu par les Gramont, le maréchal vous vantait beaucoup, et la belle madame de Monaco encore davantage. Franchement, je ne vous aurais pas reconnu.

— J'ai vieilli, monsieur, et j'ai vieilli double, en cinq années passées dans ce tombeau.

— Ne le sais-je pas? Que dirai-je donc, moi qui n'ai pas quitté cette prison depuis quinze ans ! N'importe, vous êtes plus instruit que moi de dix années, racontez ce que j'ignore ; ces murs sont muets tout autant que sourds. Le roi, ce grand amoureux de lui-même et de sa puissance, que faisait-il quand vous l'avez quitté?

— Il régnait.

— Sans ministres?

— Avec plusieurs, qu'il avait rendus ses instruments.

— Leurs noms?

— Votre ennemi, Colbert...

— Ah ! toujours !

— Oui ; cependant il avait un rival, l'artisan de mon malheur, Louvois...

— Le petit Letellier!

— Oui, monsieur.

— Ce que deviennent les fortunes! Colbert, Louvois ! succéder à Richelieu, à Mazarin ! Et la reine?

— Toujours délaissée et vénérée en même temps.

— Mademoiselle de la Vallière?

— Remplacée par mademoiselle de Tonnay-Charente, la marquise de Montespan.

— Madame Henriette !

— Morte !

— Morte à cet âge !

— Morte empoisonnée, monsieur, par les mignons de son mari, d'Effiat et le chevalier de Lorraine.

— Pauvre jeune enfant!

— Et Mademoiselle, est-elle mariée?

— Non. Elle a failli l'être, et plût à Dieu qu'elle le fût en effet, je ne serais pas ici.

— Son époux vous protégeait donc?

— Un peu, répondit-il en riant.

Fouquet lui fit encore mille questions sur tout le monde, sur les grands et sur les petits, et, lorsque sa curiosité fut satisfaite, il songea à la politesse, il s'occupa du donneur de renseignements.

— Et vous, monsieur, qu'elle a été votre fortune?

— Bien bizarre, monsieur.

— Vraiment ! contez-moi cela. Lors de ma disgrâce, vous étiez très-jeune et en fort bonne posture néanmoins. Le roi vous remarquait, vous étiez de ses ballets, de ses parties ; votre adorable cousine, la princesse de Monaco avait pour vous de tendres faiblesses, qu'elle ne cachait pas. Vous voyez que j'ai bonne mémoire.

— Excellente, monsieur.

— Que vous est-il advenu ensuite? Avez-vous fait campagne? Vous a-t-on donné un régiment?

— Un peu mieux que cela, monsieur.

— Ah ! j'en suis bien aise. Vous avez eu une charge dans la maison du roi?

— J'ai été général des dragons.

— C'est une belle part du gâteau, monsieur, et je vous félicite. Qui vous l'a fait perdre?

— J'ai vendu la charge.

— Avantageusement?

— Pas mal : je l'ai échangée contre une compagnie des gardes.

— Vous !

— Oui, monsieur, moi. Ne suis-je pas d'assez bonne maison pour cela ?

— Sans doute. Cependant...

— Il y a plus encore.

— Quoi donc ?

—J'ai eu la patente et la fonction de général d'armée.

— Véritablement !... vous avez plus de mérite ou de bonheur que je ne supposais, monsieur.

— Du mérite... peut-être, du bonheur, assurément. Je ne fais point le modeste là-dessus.

— Et vous avez raison.

M. Fouquet se recueillit un instant. Il crut d'abord que Lauzun plaisantait ; son esprit facétieux lui était bien connu. Il voulut pousser la chose jusqu'au bout.

— Eh bien, monsieur, vous ne vous êtes pas arrêté en si beau chemin, je suppose. Vous êtes au moins maréchal de France, comme votre oncle M. de Gramont.

— Pas tout à fait, monsieur ; néanmoins, il ne s'en faut guère.

— Vous êtes...

— Je ne suis pas, hélas ! j'ai été.

— Cela va sans dire, entre ces murailles.

— J'ai manqué l'artillerie, monsieur ; et c'est pour l'avoir manquée que je suis à Pignerol.

Fouquet ne crut plus maintenant à une plaisanterie, il regarda le comte entre les deux yeux et lui trouva l'air égaré.

— Serait-il fou ? se demanda-t-il.

Il s'en écarta un peu par instinct, sans vouloir pourtant renoncer à cette conversation qui l'intéressait.

— Continuez, monsieur, je vous en prie ; vous m'apprenez des choses si extraordinaires ! Racontez-moi cette aventure de l'artillerie et de madame de Montespan : c'est une intrigue sans modèle de mon temps. Les fameuses lettres adressées à la reine sur madame de la Vallière n'étaient rien en comparaison.

Lauzun ne se fit pas prier ; il défila son histoire tout au long, interrompu par les exclamations du surintendant, qui n'en pouvait revenir.

— Monsieur, ceci est un roman, dit-il, lorsque l'autre eut tout raconté.

— Vous n'en connaissez pas les chapitres les plus étranges.

— Véritablement ! C'est cependant bien assez comme cela, il me semble.

— Vous ne savez que ma fortune de courtisan, j'ai mieux que cela à vous révéler.

— Monsieur, mademoiselle de Scudéri vit-elle encore ? Avez-vous lu *Cyrus* et *Clélie* ?

— Je ne lis guère de romans. Je les mets en action.

— C'est plus amusant. Je ne vous aurais pas soupçonné capable de cela, au temps des becs-de-corbin, que vous commandiez pieusement.

— Hélas ! ces pauvres becs-de-corbin, que sont-ils devenus ? On m'en aura dépouillé comme du reste.

— Monsieur, vous plairait-il d'achever votre histoire ? La nuit s'avance, et vous ne pouvez me laisser ainsi à moitié chemin.

— Eh bien, monsieur, j'ai manqué le plus beau, le plus grand, le plus noble, le plus riche mariage de l'Europe.

— Le roi avait-il donc une fille ou une sœur à vous donner, et vous l'a-t-il offerte ?

— Le roi n'avait ni fille ni sœur, il avait une cousine.

— Une des filles de Monsieur ?

— Oui, monsieur, justement.

— Une fille de madame de Lorraine ! Le roi ne leur faisait donc point de dot, qu'elles n'ont pas épousé des princes ?

— Ce n'est pas une fille de madame de Lorraine, monsieur.

— C'est donc une princesse de la branche cadette ? De mon temps, en effet, et plus tôt surtout, un gentilhomme de grande maison y pouvait prétendre ; mais je croyais le roi trop fier pour n'avoir pas supprimé cet usage-là... Vous avez donc visé à une fille de M. le Prince ?

Lauzun sourit dédaigneusement.

— Vous n'y êtes pas, monsieur. Je n'ai rien visé, je me suis laissé faire. La princesse la plus hautaine de l'univers m'a demandé en mariage.

— Laquelle?

— Mademoiselle, dont vous parliez tout à l'heure.

— Mademoiselle ! Mademoiselle de Montpensier?

— Elle-même.

— C'est merveilleux. Il me semble entendre un conte de fée ; seulement, la baguette a été impuissante à soutenir ses triomphes ; sa chute vous a jeté ici ; le roi, outré, vous a envoyé expier votre outrecuidance ?

— Non pas. Le roi a consenti à mon mariage; il a promis de signer le contrat; et, si je ne m'étais pas amusé à me faire faire des livrées, je serais marié maintenant à la chapelle des Tuileries ou à celle du Louvre.

— Êtes-vous bien sûr de ce que vous dites là, monsieur ?

— Aussi sûr que de notre existence à l'un et à l'autre, monsieur; ce n'est malheureusement que trop vrai.

— Réellement ?

— Je suis comte d'Eu, duc d'Aumale, duc de Montpensier.

— Pas possible !

— Mademoiselle m'a reconnu par notre contrat, en propriété, plus de la moitié de sa fortune. Après la rupture du mariage, les avantages m'en sont restés; et, du caractère où je la connais, il n'y a pas d'apparence qu'elle m'ait laissé dépouiller depuis mon emprisonnement.

— Mademoiselle de Montpensier qui ne trouvait pas l'empereur ou le roi d'Angleterre un parti digne d'elle, et qui voulait épouser le roi ou rester fille! s'écria Fouquet en joignant les mains.

— La petite-fille de Henri IV m'a supplié de devenir son mari, monsieur, et, si elle n'y avait pas mis tant d'insistance, je l'aurais refusée.

Pour le coup, M. Fouquet n'y tint plus; la peur le prit, se trouvant seul avec Lauzun. Cette folie pouvait être dangereuse, et dans un accès son compagnon pouvait l'étrangler. Il chercha un prétexte pour rappeler les autres, et, sans rien répondre que des banalités, il ne voulut pas contrarier les extravagances de Peguilhem et lui accorda en mariage toutes les reines de l'Europe.

— Vous avez été bien favorisé, monsieur, et bien malheureux aussi; mais allez vous coucher, je vous prie, il est heure de dormir. Nous nous reverrons plus tard.

XV

Le lendemain, Étiennette partit, non sans avoir été bien et dûment interrogée, fouillée, tourmentée par M. de Saint-Mars. Il savait ce qu'elle allait faire, mais il craignait quelque message secret, quelque missive de délivrance, et il eut recours à son procédé ordinaire : il lui fit jurer sur le crucifix qu'elle n'emportait point de projets contre son autorité, et qu'elle s'occuperait uniquement de ses affaires privées.

Elle le jura d'autant plus volontiers, qu'elle était sûre d'elle-même. M. de Saint-Mars ne lui laissa pas deviner qu'il fût maître de son secret. Il ne proclamerait son indulgence qu'au moment opportun, lorsque le vent de la faveur soufflerait de nouveau sur le comte et les siens; je vous prie de croire qu'il n'y a pas manqué.

Le soir, les prisonniers revinrent, et le cercle se tint

chez M. de Lauzun, M. Fouquet prétextant une grande fatigue pour se débarrasser de celui qu'il redoutait. Le comte interrogea ses compagnons, s'enquit soigneusement de leurs antécédents, de leurs caractères. Il espérait avec leur aide parvenir à s'échapper, malgré les avis d'Étiennette. Quatre hommes résolus et désespérés sont bien puissants, lorsque leur volonté est aidée de bons poignets et d'une adresse de corps et d'esprit.

Ils réunissaient les conditions voulues, et se mirent à tenir conseil, après s'être réciproquement tâtés. Chacun apporta son avis et ses observations.

Auprès de la basse-voûte de Lauzun s'en trouvait une autre, inoccupée pour le moment. Il fut convenu à l'unanimité que ce terrain neutre deviendrait le théâtre de leurs exploits. On n'y entrait point, puisqu'il ne s'y trouvait personne, et les travaux se cacheraient plus facilement. Ils s'y transportèrent afin de s'orienter et de prendre connaissance des lieux. On hissa Vernon jusqu'à la fenêtre ou plutôt jusqu'à la meurtrière. A la lueur d'un clair de lune magnifique, il découvrit le fossé, les glacis; il entendit les pas d'une sentinelle, il aperçut le pont-levis relevé, et se rendit compte à peu près certainement de la position de leurs cachots et du trajet qu'ils auraient à faire, en cas de réussite.

— Peste, messieurs! dit-il en s'époussetant, lors-

qu'on l'eût mis à bas, le fossé est large, le glacis est à pic, le corps de garde est tout près, il faudra tout à la fois du courage et du bonheur. Tenterons-nous l'aventure?

— Sans aucun doute.

— Mieux vaut mourir une fois que de mourir tous les jours.

— Nous réunirons nos forces et nous en viendrons à bout.

— Que Dieu vous entende, messieurs ! poursuivit le comte. Cependant il faut tout prévoir : une fois notre bréche terminée, que ferons-nous ?

— Nous nous jetterons à la nage.

— Rien de mieux; pourtant je dois vous avertir qu'on ne nage pas dans ces damnés fossés. Ils sont remplis de piéges de toutes les espèces, je le sais positivement.

— Diable ! c'est plus difficile. Nous nous échapperons par une nuit bien noire, nous prendrons le dossier de nos lits pour en faire un radeau. En nous couchant dessus, et ramant avec les colonnes de nos couchettes entourées de linge, nous avons des chances de salut.

— Je les accepte, bien ! Ensuite ?

— Ensuite, il faudra gravir le talus, et Dieu sait s'il est roide. Les sentinelles se promènent en haut, l'alarme est bientôt donnée.

— Et mon poignard !

— Vernon tranche toutes les difficultés avec son poignard; moi, je nous vois repris et passés par les armes.

— Monsieur, ce sera un petit malheur. Nous ne perdrons pas grand'chose en mourant.

— Et l'espérance !

— Et l'avenir !

— Vous faiblissez ?

— Non, monsieur le comte, nous pesons nos chances et nous mesurons nos regrets.

Après bien des objections, des réticences et des discussions, l'expédition fut résolue et remise à la nuit prochaine pour tous délais.

On commencerait la brèche et on la continuerait sans interruption, jusqu'au moment bienheureux où l'on pourrait saluer la délivrance ou la mort.

On se sépara en se jurant un secret impénétrable, même envers M. Fouquet.

— Ce bonhomme radote, dit Lauzun, sa captivité lui a brouillé la cervelle, il nous vendrait sans le vouloir.

M. de la Fontaine a fait là-dessus une fable qui s'appelait la *Besace*. Il nous appelle des *besaciers*; c'est le cas ou jamais, j'imagine, d'appliquer la morale.

On fit ainsi qu'on l'avait résolu. Gameau venait

souvent dans la journée; il trouvait mille prétextes pour entrer lorsqu'on ne l'attendait point, et cherchait autour de lui comme s'il s'attendait à trouver quelque chose. Lauzun le remarqua et lui en demanda la raison.

— Rien, ce n'est rien, monsieur.

Et il regardait toujours.

— Enfin, qu'as-tu, Gameau? Tu me caches un soupçon ou une idée.

— Non, monsieur... M. le gouverneur viendra sans doute faire sa ronde aujourd'hui.

— Est-ce son jour?

— Non.

— Il ne viendra pas alors.

— Je vous demande pardon, monsieur, il viendra, tenez-vous pour averti.

— Qu'est-ce que cela me fait?

— Bien sûr cela ne vous fait rien?

— Que veux-tu que cela me fasse? Je verrai M. le gouverneur, voilà tout.

— Ah ! tant mieux !

— Décidément, tu as un mystère à cacher. Voyons, débarrasse-toi de ce paquet.

— Et bien, monsieur, je suis attaché à vous, et, si vous voulez me promettre d'être discret, je ne vous cacherai rien.

— A qui diable veux-tu que je parle?

— Monsieur, je m'entends, et vous m'entendez bien aussi ; je veux vous rendre service *à vous*, mais je ne m'inquiète pas des autres ; ils deviendront ce qu'ils pourront, cela les regarde ; je ne suis pas leur geôlier. Mais vous ! ma petite Étiennette, qui vous aime comme un père, ne me pardonnerait pas s'il vous arrivait malheur.

— Parleras-tu ? interrompit le comte avec humeur, le *comme un père* d'Étiennette lui semblant d'une insolence à ne pas digérer.

—Eh bien, monsieur, il ya une conspiration parmi les prisonniers ; ils cherchent à s'évader ; ils ont communiqué entre eux ; on ne sait pas au juste où ils ont commencé leurs travaux, mais on va faire la visite des cellules, et ceux qu'on trouvera coupables seront mis au cachot. J'avais grand'peur que vous n'en fussiez ; mais, puisque vous n'avez pas peur, vous...

— Je n'ai peur de personne, cependant...

— C'est que, voyez-vous, monsieur, si vous aviez quelque chose à cacher, il faudrait me le dire ; M. le gouverneur ne viendra que ce soir, et d'ici là, nous aurions le temps de réparer...

Lauzun regarda Gameau jusqu'au fond de l'âme ; son honnête figure était si loin de toute trahison, qu'il se rassura complétement en lui montrant le lit :

Écarte cela, dit-il, et regarde.

Le brave homme obéit et devint pâle à l'aspect

de cet énorme trou qu'il ne soupçonnait pas.

— Miséricorde ! monsieur, s'écria-t-il en joignant les mains, comment le boucher?

— Je l'ignore. C'est ton affaire et non la mienne.

— Monsieur, monsieur, vous me ferez perdre ma place.

— Peste ! j'en serais désolé... à cause d'Étiennette que je ne verrais plus, et puis pour toi qui es une digne créature.

— Et que faire? Où sont les pierres, le ciment que vous avez ôtés ?

— Je n'ai rien ôté, je n'en sais rien.

Le comte lui raconta la visite qu'il avait reçue, et ce qui s'en était suivi, sans parler du projet d'évasion et des travaux commencés dans la chambre vide. Pendant ce temps, Gameau examinait ; un éclair de joie illumina sa physionomie.

— Nous arrangerons cela, j'ai notre affaire.

Et il sortit en courant, sans répondre aux questions de son prisonnier.

Un quart d'heure après, il revint, portant un faix de bois, sous lequel il semblait ployer. Il écarta quelques bûches, au milieu desquelles se trouvait un gros paquet de sable, bien mêlé de poussière et de cendres ; en un clin d'œil il eut jeté le tout dans un grand vase, puis il mit de l'eau, tourna, fit du mortier, dont la teinte imitait admirablement

celle des murailles. Il *rembourra* la brèche avec des bûches, les couvrit de son mortier, s'en alla dans le cachot vide, dont les clefs étaient jointes à son formidable trousseau, employa le même moyen expéditif; en moins d'une heure, il eut terminé.

Depuis cinq ans, il passait presque toutes ses matinées chez le comte; il le servait avec un zèle empressé, lui donnait mille douceurs, sur lesquelles M. de Saint-Mars fermait les yeux, par suite de son système! Il allait et venait dans ce corridor, qui ne renfermait que trois chambres, dont il avait la garde, et dont deux seulement étaient occupées en ce moment. L'autre prisonnier était un homme de peu d'importance, chez lequel il entrait deux fois par jour, pour lui porter à manger; nul ne venait donc de ce côté que lui, si ce n'est le geôlier en chef et le gouverneur, dans les grandes occasions. Il y était maître absolu; on ne se douta de rien, l'imprudence fut réparée et le comte sauvé d'un danger véritable.

— C'est affaire à toi, Gameau, dit-il; tu es un habile.

— Monsieur, j'ai été maçon, j'ai fait tous les métiers.

— Et tu as trouvé que le meilleur était de renfermer les autres, n'est-ce pas?

— Monsieur, on peut faire le bien partout. Maintenant, un grand feu, s'il vous plaît, dans votre che-

minée, et, si nous avons du bonheur, M. de Saint-Mars n'y reconnaîtra rien.

Lauzun le laissa faire. Ces voûtes humides et glacées rendaient le feu supportable et presque nécessaire en toute saison. La journée se passa sans incidents; le gouverneur, afin de surprendre les coupables, ne fit sa ronde que la nuit. Il trouva Lauzun couché et endormi en apparence.

Ses complices s'étaient présentés dans la chambre de délivrance, ils avaient vainement cherché le trou de communication. Le mortier fraîchement étendu ne leur avait point échappé ; ce fut pour eux un avertissement. Ils se hâtèrent de retourner dans leurs cellules, tremblant de ce qui allait arriver, et fort inquiets des suites possibles.

Vers une heure du matin, les verrous se tirèrent, des torches éclairèrent sa prison. M. de Saint-Mars entra, suivi de ses *suppôts*, et demanda assez brusquement pardon au comte de le déranger.

— J'espère que cela ne sera pas long, ajouta-t-il; permettez-moi de faire chercher ici ce que je suis sûr de n'y pas trouver.

Ordinairement, le farouche gouverneur n'accoutumait pas ses prisonniers à tant de politesse ; ceux qui l'entendirent en furent surpris. M. de Lauzun quitta son lit, sans attendre qu'on l'en priât, non sans quelque émotion qu'il dissimula de son mieux.

Le geôlier en chef sonda les murailles, recula l'armoire, l'ouvrit et la fouilla, avança le lit, toucha derrière, en haut, par bonheur. Gameau portait la torche, il la tint élevée, à l'endroit dangereux, et se hâta de repousser la couchette, sans laisser le temps d'un examen approfondi. On explora la cheminée, on frappa dans l'âtre : tout était tranquille, tout était calme et semblait innocent.

Lauzun montra une parfaite indifférence ; il ne s'occupa même pas de ces recherches ; et causa avec un officier du fort dont le gouverneur était accompagné, comme s'il eût été assis dans la salle de son hôtel à Paris.

M. de Saint-Mars se tourna de son côté lorsque tout fut fini, et, lui faisant une révérence, il le félicita poliment.

— Je suis d'autant plus content de trouver les choses en cet état, monsieur, que j'ai reçu des ordres qui vous concernent et qui vous réjouiront. Vous allez quitter cette basse-voûte et monter à l'étage au-dessus, où on vous donnera un appartement plus digne de vous. Il vous sera permis d'avoir de la société. Vous pourrez recevoir ceux de mes officiers qui vous conviendront et les prisonniers auxquels la clémence du roi accordera la même grâce qu'à vous. J'aime à croire que vous vous trouverez bien de cette nouvelle position, et que vous n'aurez plus de vœux à former.

— Vous avez trop l'habitude de votre métier, monsieur, pour vous méprendre plus que moi à ces grâces trompeuses. Nous savons tous les deux ce qu'elles signifient. Je gage que M. Fouquet a obtenu la même faveur que moi.

— Oui, monsieur, M. Fouquet a vu aujourd'hui même madame sa femme et une personne de sa famille. La clémence du roi est tombée comme un rayon sur cette forteresse.

— Cela veut dire que, le surintendant ni moi, nous ne sortirons d'ici vivants, je n'en doute pas.

— Vous interprétez mal les bontés qu'on vous accorde, monsieur.

— Je vous prie d'y mettre le comble en me laissant Gameau pour mon service, monsieur, j'y suis accoutumé; il m'en coûterait de voir un nouveau visage.

— Gameau vous restera, soyez tranquille.

Le lendemain, le changement eut lieu. Lauzun ne revit jamais les trois compagnons de sa solitude, et jamais, malgré ses recherches, il n'a pu savoir ce qu'ils étaient devenus.

XVI

M. Fouquet avait, en effet, vu sa femme et sa fille, et aussi quelques autres personnes, ce qui ne fut pas une petite joie pour lui. Il se fit d'abord raconter sa famille tout entière, les affaires de sa maison, puis la cour et la ville ; et, dans la conversation, le nom de Lauzun se plaça.

— Quel dommage, dit Fouquet, qu'il soit devenu fou !

— Fou ! M. de Lauzun est fou !

— Ne le saviez-vous pas ? On l'a probablement enfermé ici pour cacher cette infirmité. Lorsque je l'ai laissé à la cour, il y était en bonne posture, et promettait de faire son chemin ; je n'aurais pas cru qu'il tournât si malheureusement.

— Il l'a fait, son chemin, et d'une façon inconcevable.

— Qu'est-il donc, ou plutôt qu'était-il donc avant son accident ?

— Capitaine d'une compagnie des gardes. Depuis la rupture de son mariage avec Mademoiselle, il a manqué être grand maître de l'artillerie.

Le surintendant tomba de son haut.

— Ah çà ! c'est donc vrai ce qu'il m'a raconté? il n'est donc pas fou? Quoi! la compagnie des gardes, l'artillerie, les dragons, le généralat, le duché de Montpensier !

— Tout cela est la vérité la plus exacte.

— Alors c'est le roi qui est fou. Un cadet de Gascogne, avec quelque esprit, de petits talents, un médiocre visage, je n'y comprends rien.

Ces paroles ont valu à M. Fouquet une belle et bonne haine de la part du comte, qui ne marchandait pas ses rancunes. Ils se virent pendant quelques semaines, toujours assez froidement. Un bavard répéta à M. de Lauzun ce que le surintendant avait dit de lui ; il refusa, à dater de ce jour, toute réunion avec son camarade d'infortune, et, lorsqu'il fut hors de Pignerol, il employa son habileté à nuire à ce pauvre homme, comme aussi à tous les siens.

Ce n'était point chrétien, ce n'était pas chevaleresque ; mais M. de Lauzun n'était ni l'un ni l'autre en face de sa vanité. Je ne crois pas qu'il soit devenu meilleur en vieillissant, au contraire.

M. de Lauzun avait un frère et quatre sœurs. Son frère ne bougeait de chez nous sur la fin de sa vie. C'était un assez piètre sire. Ses sœurs étaient toutes établies, malgré leur peu de fortune, à cause de leurs alliances et de l'intrigue de leur famille.

L'aînée fut fille d'honneur de la reine mère, et mariée par elle à M. de Nogent, un de ses protégés. Il était capitaine de la porte, et maître de la garde-robe. Il se conduisit bravement au passage du Rhin, et y fut tué. Madame de Nogent ressuscita Arthémise; malgré l'usage reçu, elle conserva toute sa vie le premier grand deuil et la gêne de ses bienséances, sans qu'on pût les lui faire quitter. Elle avait un fils et des filles qui ne la consolèrent point.

C'était une femme de tête et de cœur qui servit extrêmement son frère et qui, pendant sa prison, prit un tel soin de ses affaires, qu'il sortit très-riche de son cachot. Elle ne négligea rien pour le faire relâcher; et, après des peines infinies, elle obtint la permission de le voir, et ne se fit pas faute d'en profiter plusieurs fois.

De ses trois autres sœurs, l'une épousa M. de Belzunce, et fut mère du très-saint évêque de Marseille; la seconde fut abbesse de Notre-Dame de Saintes, et la troisième le fut du Romeray, à Angers.

Madame de Nogent vint donc à Pignerol. Son frère eut une joie extrême de la voir; et la première chose

qu'il lui demanda, ce fut des nouvelles de Mademoiselle, et ce qu'elle disait de lui.

— Elle pleure, elle se désole, elle vous désire, elle vous aime plus que jamais.

— Et elle ne demande point ma grâce?

— Hélas! mon frère, elle ne fait que cela!

— Et que lui répond-on?

— Toujours la même chose : « On verra. »

— Si elle le voulait bien, elle obtiendrait mieux.

— Et comment cela? Madame de Montespan est plus impitoyable que le roi.

— Mais son astre pâlit, madame Scarron la chassera. Je la connais, c'est une rusée; vous devriez vous adresser à elle, elle vous aiderait; ne fût-ce que par esprit de contradiction.

— J'y penserai.

Elle y pensa en effet, pendant tout le voyage, ce fut l'aurore de madame de Maintenon. Lauzun fut des premiers à la deviner. Arrivée à Paris, elle s'en alla trouver cette gouvernante, et, avec tout l'esprit et l'intrigue qu'elle avait, elle commença à lui parler de son frère.

— M. de Lauzun est bien malheureux, en effet, madame, répondit la bonne âme, qui ne s'avançait jamais.

— Mais, madame, ne m'aideriez-vous pas à le secourir?

— Hélas ! que puis-je, madame? nul n'a moins de crédit à la cour; je ne me mêle et ne veux me mêler de rien.

— Ceci n'est point une cause ordinaire. Un disgracié tel que M. de Lauzun ne peut manquer d'intéresser les grandes âmes.

— Mon intérêt ne lui manquera point.

— Ah ! si vous vouliez, madame ! — Tenez, je ne vous cacherai rien, j'ai un projet. J'espère amener Mademoiselle à m'y aider; alors puis-je compter sur vous? il s'agit de votre cher pupille.

— Comment cela?

— Mademoiselle aime assez mon frère pour payer sa liberté d'une partie de sa fortune.

Madame Scarron ouvrit l'œil.

— Oui, si madame de Montespan veut nous faire rendre M. de Lauzun, Mademoiselle, je n'en doute pas, se décidera à choisir un héritier, et cet héritier sera M. du Maine.

— En effet, c'est une idée.

— Voulez-vous en parler?

— Oui, madame.

— De mon côté, je verrai Mademoiselle, et, dans huit jours, nous nous trouverons pour dire le dernier mot.

— Je ne puis promettre que mon intervention, croyez-y, madame, et mon intervention est bien peu.

— C'est beaucoup pour nous, au contraire, notre reconnaissance le prouvera.

Madame de Nogent s'en alla chez Mademoiselle, qui la faisait demander sans cesse, et dont l'unique consolation était de pleurer dans ses bras. Au plus fort de ses regrets elle lui glissa une petite phrase incidente; la princesse en réclama l'explication.

— Oui, Mademoiselle, je le répète, si vous le vouliez, vos peines prendraient fin.

— Et que puis-je faire de plus ? hier encore, je me suis jetée aux pieds du roi, je lui ai dit qu'il me tuerait en refusant de me rendre Lauzun ; il m'a refusée doucement, mais il m'a repoussée, en ajoutant :

« — J'en suis fâché, ma cousine, mais il ne fallait pas épouser un gentilhomme si vous ne vouliez pas qu'il fût soumis aux conditions de son état, ou bien il fallait accoutumer votre gentilhomme à ne pas sortir de l'obéissance et de la soumission qu'il me doit. Il était orgueilleux, vous en avez fait Satan ; il le paye et c'est bien fait.

« Que répondre à cela?

— Ah ! si Mademoiselle le voulait !

— Si je le veux ! en doutez-vous, madame ? Ma tendresse pour M. de Lauzun n'est-elle pas bien connue? trop connue, hélas !

— C'est donc cette tendresse que j'invoque pour mon malheureux frère.

— Que faut-il faire, madame? Parlez.

— Le roi n'est vulnérable que par un seul point, celui de ses enfants naturels, M. le duc du Maine surtout.

— Eh bien?

— Eh bien, malgré sa bonne volonté et son désir, le roi ne peut lui faire qu'un état médiocre, en comparaison de ce qu'il souhaiterait. Vous avez la plus belle fortune de l'Europe; faites M. du Maine votre héritier, à condition qu'on vous rende Lauzun, et vous l'obtiendrez immédiatement.

— Dépouiller M. de Lauzun!

— Non pas, Dieu m'en garde! Vous ne lui avez pas tout donné; il en reste assez pour satisfaire la cupidité la plus avide.

— Enrichir ce bâtard! Monsieur ne me le pardonnera pas; il compte que ses enfants auront mon bien.

— Que vous importe Monsieur? C'est à Lauzun qu'il faut songer.

— Mon Dieu! mon Dieu!

— Décidez-vous, mademoiselle, je porterai les paroles de votre part, et l'affaire marchera vite.

Mademoiselle hésita, se fit beaucoup prier, non pour elle, mais pour cet homme qu'elle aimait tant et à qui elle était si heureuse de donner. Enfin, elle céda, et vite madame de Nogent courut chez la gouvernante.

En s'abordant, elles comprirent mutuellement que tout allait bien.

— Mademoiselle consent.

— Le roi aussi.

— Quel bonheur !

— M. de Louvois et M. Colbert doivent s'entendre avec la princesse pour tout arranger. Quel jour veut-elle les recevoir?

— Demain, certainement.

Le lendemain, en effet, les ministres parurent, et tous les deux en même temps, en rivaux. M. Colbert, ami de Lauzun, venait pour le servir : Louvois, son ennemi, venait pour lui nuire, ils se surveillaient mutuellement.

— Mademoiselle, dit Louvois se hâtant de parler le premier, le roi, dans sa clémence, consent à rendre la liberté à M. de Lauzun. Il espère qu'à votre tour vous voudrez bien faire quelque chose pour lui être agréable.

— Combien me la vend-on, cette liberté ?

— Mademoiselle, le roi ne vend pas sa grâce.

— Ce n'est pas le roi, dit-elle, c'est vous et vos pareils. Ceux de ma qualité doivent respect et obéissance au chef de notre maison, mais à ses valets, ils ne doivent rien, que je sache, et je puis parler comme il me plaît sans que vous vous permettiez de me donner une leçon.

Mademoiselle était fière et hautaine, mais Louvois était vaniteux et brusque, il ne se fit faute de répondre.

— Mademoiselle, lorsque ces valets représentent le maître, ils ont droit aux mêmes égards que lui ; surtout lorsque ses parents ont dans leur passé de ces choses qui ne s'oublient pas et que rien n'efface.

Mademoiselle savait que le roi ne l'aimait pas et lui gardait rancune de la Fronde et du canon de la Bastille tiré sur ses troupes, par l'ordre de sa cousine; elle sentit la morsure et se tut, en maîtrisant une colère olympienne dont Louvois se souciait fort peu, lui qui bravait celle de Louis XIV.

— Enfin, que me veut-on? reprit-elle du haut de son rang de petite-fille de France.

— On veut vous rendre l'homme qui vous est si cher, et l'on vous demande en échange une légère complaisance.

— Quoi?

— Assurer à M. le duc du Maine et à sa postérité le comté d'Eu, le duché d'Aumale et la principauté de Dombes ; de cette façon ces biens ne sortiront pas de la maison royale, ce qui vaudra mieux.

— Monsieur, le comté d'Eu et le duché d'Aumale ne m'appartiennent plus ; ils sont à M. de Lauzun.

— Il lui restera encore le duché de Saint-Fargeau et la belle terre de Thiers en Auvergne, pour se consoler.

— C'est possible, monsieur, mais je ne puis donner ce qui n'est pas à moi ; on peut se contenter de la principauté de Dombes, c'est un assez joli gâteau.

— Non, Mademoiselle, sans cela, rien de fait.

— Quoi! la principauté de Dombes, l'apanage d'un prince de ma maison, ce n'est pas assez pour un bâtard !

Mademoiselle avait de ces brutalités désespérantes ; c'étaient de nouveaux canons de la Bastille ; ils portèrent coup.

Les ministres se retirèrent. M. Colbert laissa passer son collègue et resta un peu en arrière.

— Prenez garde, Mademoiselle ; le parti en est pris, et, si vous aimez M. de Lauzun, cédez.

— Lui retirer ce que je lui ai donné ?

— Eh ! mademoiselle, en jouira-t-il à Pignerol ?

— Il faudrait au moins qu'il y consentît.

— Permettez qu'on le lui demande.

— Oh ! monsieur Colbert, s'écria l'amoureuse princesse en sanglotant, à quelle extrémité me réduit-on ! le dépouiller ou le laisser mourir dans un cachot !

— Réfléchisssez, mademoiselle, il n'y a pas de milieu. D'ailleurs, ne lui en reste-t-il pas bien assez ?

Les allées et les venues durèrent ainsi pendant trois mois. Enfin, comme M. Colbert déclara nettement à Mademoiselle que sans cela Lauzun ne sortirait ja-

mais, elle donna son consentement, mais elle pleura tant, qu'elle en devenait fontaine.

C'était beaucoup, ce n'était pas tout encore; il fallait obtenir l'approbation de M. de Lauzun, il ne fallait pas qu'il eût l'air d'être forcé, et un consentement signé à Pignerol portait une mauvaise date. On imagina un biais : celui de le conduire à Bourbon, sous prétexte qu'il avait besoin de prendre les eaux ; madame de Montespan s'y rendrait de son côté, et là on s'arrangerait.

Cette nouvelle fut donnée au prisonnier par M. de Saint-Mars lui-même.

— Quoi ! sécria Lauzun, à Bourbon ! et pour traiter de ma liberté ! On m'y enverra seul ?

— Non pas absolument. M. de Maupertuis vous accompagnera avec quelques mousquetaires, ce sera seulement pour l'apparence.

— Autrefois, monsieur, le roi se fût contenté de ma parole; les temps sont changés et lui aussi.

Il n'ajouta rien et tâcha de se consoler par l'espérance que ce ne serait point long et que bientôt il irait où il lui plairait d'aller tout seul.

Étiennette était revenue, après avoir laissé son enfant à sa tante. Elle avait repris sa vie de dévouement et de soumission. Elle apprit de Lauzun lui-même ce qui se préparait pour lui.

— Tant mieux ! dit-elle en soupirant ; vous allez

être heureux et libre, mais je ne vous verrai plus.

— Pourquoi ne pas me suivre? Je trouverais bien où te loger à Paris.

— Non, non, je ne vous suivrai pas, je ne puis quitter mon vieux père; il a besoin de moi à présent. Et puis, la pauvre Étiennette ne serait plus rien pour vous, au milieu de vos grands amis, parmi les honneurs qui vous attendent; je dois rester dans cette prison avec mes souvenirs. Je vous recommande mon fils, monsieur, je vous l'enverrai lorsqu'il aura besoin de vous. Vous me promettez de l'accueillir?

— Je te le promets; mais tu me promets aussi de venir me voir, je ne m'accoutumerai point à vivre loin de toi; tu m'as rendu cette prison moins dure, j'ai dû à ton amitié les seuls moments de joie que j'y ai goûtés, je ne l'oublierai jamais.

Il était ému encore en me racontant ceci; cette Étiennette est positivement la seule femme qu'il ait aimée.

Le moment de partir arriva; il se sépara d'elle avec beaucoup de peine; ils pleurèrent ensemble toute la dernière nuit.

Gameau était le seul à Pignerol qui ignorât ce commerce.

Sa fille était si chérie de tout le monde, qu'il ne se trouva personne pour la dénoncer.

Lorsque Lauzun prit congé de M. de Saint-Mars, ce dernier lui dit :

— J'espère, monsieur, que nous nous séparons bons amis et que vous vous souviendrez de la façon dont je vous ai traité. Je sais *tout* ce qui se passe à Pignerol, ajouta-t-il avec intention; rien ne m'échappe, même de ce qui semble le mieux caché. Souvent j'ai l'air d'ignorer les tentatives d'évasion, je les laisse aller tant qu'il me plaît, et je les arrête. On me fait une réputation de sévérité, de dureté même; cependant, ai-je empêché M. Fouquet et autres de voir leurs voisins? ai-je fait des visites bien rigoureuses pour découvrir leurs complices, et n'ai-je pas, dès le lendemain, dédommagé par la réalité d'un grand soulagement celui qui se perdait dans des chimères impossibles ? On ne sort pas d'ici sans moi.

Le comte sut ainsi positivement que son complot avec les aventuriers était connu, et il se trouva par là obligé à la reconnaissance envers M. de Saint-Mars, ce dont il se serait bien passé.

XVII

Lauzun partit donc pour Bourbon avec M. de Maupertuis et son escorte. L'officier était avec lui, dans le carrosse, et les mousquetaires autour. On avait rendu au comte son valet de chambre, qui se tenait à une portière. Maupertuis était un petit homme, maigre, noir, laid, cérémonieux, bête, esclave de la consigne militaire et de la faveur. Lauzun n'avait que deux partis à prendre avec lui : ou se fâcher ou se moquer de ses prétentions. L'un était plus prudent que l'autre ; cependant il débuta par la colère, ce qui était dans son caractère d'autrefois.

— Monsieur, il fait beau, dit le comte, pour entamer la conversation.

— Oui, monsieur.

— Ne prendrons-nous pas l'air, et ne rabattra-t-on pas les mantelets de cette chaise ?

— Non, monsieur, je ne dois vous laisser commu-

niquer avec personne qu'avec madame la marquise de Montespan.

— Quoi! pas même avec le vent et les nuages?

— On ne m'a pas dit cela.

— Que diable ! monsieur, lorsqu'on a été dix ans renfermé, le premier besoin qu'on éprouve, c'est de respirer.

— Mais, monsieur, vous vous promeniez dans le jardin de M. le gouverneur, puisque c'est là que j'ai eu l'honneur de vous rencontrer pour la première fois.

— Un jardin derrière des murailles ! Monsieur, ouvrez, je vous en supplie ! j'étouffe !

— Non, monsieur, je n'ouvrirai pas, répliqua-t-il avec force saluts.

— Eh ! monsieur, pas tant de révérences et un peu de soleil.

— Monsieur, je ne manque à rien de ce que je dois.

La conversation en resta là, excepté un chapelet de jurons que Lauzun défila, suivant son habitude.

Pendant le reste du voyage, ils causèrent un peu. Le comte s'étudia à se gausser de son gendarme, et lui en donna à garder de tout son pouvoir. Il le rendait ridicule devant ses mousquetaires ; mais, comme il gardait un sérieux imperturbable, l'autre ne s'en douta pas. On arriva à Bourbon ; le comte et ses gens

furent logés dans une auberge que l'on loua pour eux tout entière.

Il fut permis à M. de Lauzun de sortir, d'aller partout où il lui plairait, avec son ombre, il appelait ainsi M. de Maupertuis. Il s'étudia à découvrir ce qui lui était désagréable, afin de n'y pas manquer. Ainsi il était affecté d'un asthme. Lauzun montait presque en courant la rampe du vieux château deux ou trois fois par jour ; l'autre devait le suivre, c'était sa consigne.

Il aimait à se coucher de bonne heure. Lauzun se couchait à deux heures du matin.

Il faisait quatre repas : Lauzun n'en voulut que deux.

Il détestait le souper, on soupa.

Il craignait l'eau. Le prisonnier se baigna chaque soir dans l'étang, nageant le plus loin possible. Maupertuis le regardait du bord, avec les transes d'une poule conduisant de petits canards, qu'elle craint de perdre, et qu'elle n'ose pas suivre.

Il était entre bonnes mains ! Lauzun, le railleur par excellence, qui s'est toujours moqué de tout le monde, et cela jusqu'à la fin de ses jours !

Enfin, madame de Montespan arriva, ce qui mit un terme à cette petite guerre. Dès le lendemain de son *entrée*, car elle en fit une sur une barque fleurdelisée et accompagnée de musique, elle demanda son ancien amant devenu son ennemi, et maintenant sa victime.

— La carogne ! dit-il à Durand pendant qu'il l'habillait, il va falloir être mielleux, tandis que je voudrais tant la battre à mon aise !

— Monsieur, c'est assez d'une fois, répondit le vieux serviteur, il vous en a coûté dix ans de forteresse.

— Tiens, ne m'en parle pas, ou je ne pourrais lui faire la révérence.

Cette première entrevue fut curieuse : tous les deux s'armèrent d'un sourire doucereux, tandis que leurs regards flamboyaient. Ils se haïssaient si cordialement !

— Madame, dit Lauzun, prenant la parole, c'est donc hier que je vous ai quittée ? Vous n'avez pas pris un jour.

— Monsieur, c'est affaire à vous, vous supportez les absences et les fatigues de manière à confondre les calculs.

Les compliments étaient obligés. Chacun avait hâte de s'en débarrasser et d'entrer en matière ; la marquise commença.

— Monsieur, Mademoiselle est un miracle de constance; elle vous pleure et veut vous revoir à tout prix.

— Je suis respectueusement reconnaissant de tant de bontés, et, moi aussi, je suis bien impatient de me jeter aux pieds de cette grande princesse.

— Eh ! eh ! cela se pourra... si vous le voulez.

— Si je le veux !

— Sans doute. Votre nom en bas de ce papier, et c'est chose faite. Mademoiselle a déjà signé, voyez plutôt.

— Si Mademoiselle a signé, je puis faire comme elle ; cependant...

— Cependant vous voulez lire !

— C'est assez naturel.

— Lisez donc, monsieur.

Il lut, et, au premier mot des clauses exigées :

— Non, non, jamais ! s'écria-t-il ; on ne me dépouillera pas ainsi. Comment Mademoiselle a-t-elle pu y consentir ?

— Elle vous aime sans doute plus que vous ne l'aimez, en voilà la raison.

— Elle m'aime, et elle me ruine !

— Mais vous la verrez.

— Eh ! je m'en soucie bien, de la voir !

Ce mot fut plus tard un canon de la Bastille pour le comte. Madame de Montespan le répéta à la princesse, qui ne le crut point d'abord, mais qui s'en souvint dans ses querelles avec son mari, et qui se servit contre lui de ce témoignage d'ingratitude.

— Après tout, Saint-Fargeau et Thiers sont d'assez jolies consolations, monsieur, ce me semble.

— Eh ! madame, comptez-vous pour rien dix ans de cachot, et toutes les souffrances dont je les ai payées ?

— Monsieur, comptez-vous pour rien d'avoir épousé la cousine germaine de Sa Majesté ?

— Madame, en fait d'alliance avec Sa Majesté, vous vous y connaissez mieux que moi assurément.

— M. de Lauzun, vous êtes incorrigible, et tous les geôliers du monde y perdraient leurs menottes et leurs clefs,

— Madame, nous ne changeons jamais qu'en mal en vieillissant. Assurément, la mère du duc du Maine est infiniment moins bonne que mademoiselle de Tonnay-Charente, si elle est toujours aussi belle ; or, nous avons vu, dans notre jeunesse, mademoiselle de Tonnay-Charente à l'œuvre de ses malices et de tout ce qui s'ensuit.

— Monsieur, la mémoire est souvent en défaut après une longue prison ; aussi, lorsqu'on en sort, on doit faire place neuve et ne point regarder en arrière, souvenez-vous-en.

— Madame, il est plus triste de regarder en avant, je le crains.

— Voyons, voulez-vous sortir de Pignerol ?

— Je ne demande pas mieux.

— Votre signature alors, comte, et M. de Maupertuis prendra congé de vous.

— Non, madame, on ne me dépouillera pas ainsi, je ne le souffrirai pas.

— Réfléchissez, monsieur; il s'agit de tout votre

avenir. Je vous donne ma parole, c'est celle du roi, que vous mourrez dans un cachot, si vous vous refusez à cette complaisance.

— Laissez-moi croire, madame, que le roi n'est pour rien en tout ceci ; il me serait trop pénible de l'accuser d'une injustice semblable; c'est votre vieille rancune, à vous et à M. de Louvois. Je ne saurais vous en blâmer; j'en ferais autant à votre place.

M. de Lauzun avait cette brusque franchise ; il n'était jamais plus heureux que lorsqu'il pouvait dire la vérité, à ses ennemis surtout. Tout courtisan qu'il était, il ne l'était point sous ce rapport. Il rendait des points même à M. de Louvois, l'homme insolent par excellence, et à madame de Montespan, l'impertinence personnifiée.

Ce jour-là, ils se séparèrent sur ce discours, et, pendant toute une semaine, ils en tinrent de semblables, sans arriver à une conclusion. Enfin, pour la dernière fois, il se montèrent la tête de telle façon, se dirent des choses si piquantes, si cruelles, qu'ils se séparèrent ennemis.

— Me dépouiller pour enrichir votre fils! mille fois mieux la prison, mille fois mieux la mort, s'il le faut. Je ne contribuerai point au déshonneur du roi et de la France, en donnant les moyens de monter plus haut à ces enfants de l'adultère, qui devraient végéter dans l'obscurité. Adieu, madame! tout est fini, qu'on

ne m'en parle plus, et qu'on me ramène à Pignerol.

Lauzun prêchant la morale!

Ce qui fut dit fut fait. Maupertuis et son escouade reprirent le chemin de la Savoie. Pour cette fois, il n'échappa à aucun sarcasme, et, s'il resserra d'autant plus son prisonnier, celui-ci s'en vengea de toutes les manières et le lui fit payer cher.

— Ah! pensait Lauzun, ils ont envie de leur héritage, et ils y reviendront; je leur tiendrai le bâton haut, et je les ferai attendre, si je n'ai pas d'autre vengeance. Un peu de Pignerol de plus ou de moins, j'y suis accoutumé à présent; d'ailleurs, j'ai Étiennette.

Il la retrouva avec bonheur, et il prit son mal en patience. Le roi, lui, ne trouvait pas son compte à ce refus: il aimait bien mieux relâcher Lauzun et faire son bâtard bien-aimé l'héritier présomptif de ses belles terres en Languedoc. Il envoya madame de Nogent à son frère; elle le supplia; ce fut en vain; plus on le tourmentait, plus il refusait. Il était trop heureux de les contrarier.

Après cela, elle revint une fois encore, accompagnée de Barin, l'ami du comte, qui tenait en main ses affaires. Cette ambassade était moins pacifique.

— Si vous refusez, monsieur, dit Barin, on vous enfermera dans un cachot, jusqu'à ce qu'on ait fait ployer votre orgueil. On ne vous donnera que du

pain et de l'eau; on vous tiendra au secret le plus absolu.

— Ceci est du Louvois et de la Montespan, car le roi n'est pas cruel, répondit-il.

— M. de Saint-Mars a déjà reçu l'ordre, ajouta Barin. Consentez à revenir cet été à Bourbon, à signer cet acte, et, d'ici à votre départ, vous jouirez d'une liberté relative, on ne vous refusera rien de ce que vous désirerez, en attendant mieux.

Il fallut quinze jours pour le décider; enfin il céda.

— Monsieur! s'écria-t-il, une fois libre, ils me le payeront, je le leur jure par l'âme de ma mère, et, si je ne leurs sers pas un plat de mon métier, c'est que je ne pourrai faire autrement.

Selon les promesses qu'on lui avait faites, M. de Lauzun fut libre de se promener dans la forteresse, de recevoir des visites; il dîna à la table du gouverneur, il eut des douceurs inconnues jusque-là à sa captivité.

Un jour, il était dans un jardin attenant à la grosse tour, Étiennette arrachait des légumes; il la regardait, lorsque ses yeux ne se promenaient pas sur les hautes murailles qui l'entouraient. Ce donjon était impénétrable, les fenêtres n'avaient de vue que sur une cour intérieure ou sur les fossés, à une élévation prodigieuse.

— On ne peut donc visiter cette tour, Étiennette?

— Non, monsieur, c'est là que se trouve ce prisonnier mystérieux dont on ne sait pas le nom, dont le visage est couvert d'un masque de velours noir, doublé de fer. L'homme qui le sert est enfermé avec lui et ne sort jamais. M. le gouverneur seul entre par une porte communiquant à son appartement. On leur passe leur nourriture par un tour; c'est un secret dont on n'ose pas parler haut.

— Pauvre homme! dit Lauzun. Quel est-il?

— Ah! quant à cela, on ne sait. Il y a très-longtemps qu'il est ici; M. de Saint-Mars l'a conduit lorsqu'il est arrivé, et il n'en sortira qu'avec lui, assure-t-on.

— Je donnerais bien des choses pour trouver la clef de ce mystère.

— Ne la cherchez pas, cela porte malheur. Tous ceux qui s'en sont occupés ont fini malheureusement. N'en parlons plus, cela me fait trembler.

Le fait est qu'on n'en sait pas davantage sur ce malheureux, que M. de Saint-Mars a traîné partout avec lui, aux îles Sainte-Marguerite, à la Bastille, lorsqu'il en fut nommé gouverneur. Il y est mort (non pas M. de Saint-Mars, mais l'homme au masque); il s'est tenu d'étranges discours là-dessus. On a prétendu des choses que je n'ose pas répéter. D'autres disent que ce n'est rien du tout et qu'on a bâti des

chimères sur des indiscrétions ou des plaisanteries. Je ne sais.

Cependant M. de Saint-Simon atteste que M. le régent en savait le secret et qu'il ne le devait révéler qu'au roi Louis XV, ce qu'il a fait à sa majorité. Hors ces traditions, il ne reste rien de ce personnage : on a tout brûlé après lui.

M. de Lauzun en parla à Saint-Mars indirectement; celui-ci fronça le sourcil et lui demanda s'il voulait rester à Pignerol toute sa vie.

— Ma foi ! monsieur, je trouve que j'y suis bien assez resté comme cela, et il me semble que je le prouve.

XVIII

M. de Lauzun arriva aux eaux, comme l'année précédente, avec le même cortége et l'inévitable Maupertuis, garni de ses révérences.

— Monsieur, lui disait-il, si vous vouliez saluer un peu moins et m'écouter un peu plus.

Cela n'y changea rien.

Cette fois, madame de Montespan précéda le comte; il la trouva établie à son débarquement, et, deux heures après, il était chez elle.

— Eh bien, monsieur, ce superbe courage veut-il céder à la raison?

— Non pas à la raison, madame, mais à la force, ce qui ne se ressemble pas.

— Vous allez signer?

— Oh ! pas encore, madame; je veux nous donner la jouissance d'une bonne petite querelle. Nous nous détestons, nous sommes heureux de nous dire nos

vérités. Après cela, l'occasion ne s'en présentera plus de longtemps, il ne faut pas la perdre.

Madame de Montespan ne put s'empêcher de rire.

— Soit, querellons-nous, dit-elle ; mais ne nous raccommoderons-nous pas ?

— Non, madame, jamais sincèrement. Vous n'oublierez point les épithètes et les noirs au bras du fameux jour du canapé, et, moi, je ne vous pardonnerai pas les dix ans de Pignerol dont je vous suis redevable. C'est là une affaire, réglée entre nous.

— Mais, monsieur, pourquoi voulez-vous absolument que ce soit moi et non un autre? Votre scène avec le roi suffit seule, il me semble; et votre refus de la compagnie des gardes et votre indiscrétion sur l'artillerie, et votre mariage avec Mademoiselle, malgré les ordres de Sa Majesté ! Il y en a là plus qu'il n'en faut.

— Madame, vous faites admirablement ma confession, je me chargerai de la vôtre; nous pouvons nous rendre mutuellement ce service, ne le pensez-vous pas?

Madame de Montespan ne se troubla pas pour si peu de chose.

— Vous ne m'apprendrez rien que je ne sache, monsieur; alors, à quoi bon?

— Nous ne sommes pas encore *in extremis*, il est vrai, et nous n'avons point d'absolution à donner.

Laissons là nos fautes, et revenons au contrat. Ainsi donc vous voulez le duché d'Aumale et le comté d'Eu ?

— Certainement.

— Et que me donnerez-vous en échange ?

— La liberté.

— La liberté pleine et entière !

— Oui.

— J'irai où je voudrai ?

— Oui.

— Je serai débarrassé de Maupertuis et de sa cohorte ?

— Oui.

— On me recevra à la cour ? Je verrai le roi ?

— Sans doute... un peu plus tard.

— Ah ! un peu plus tard !... Quand cela ?

— Mais... Vous comprenez... il faut le temps... on ne peut fixer...

— Oui, cela veut dire dix ans au moins, comme Pignerol. Je refuse.

— Monsieur de Lauzun, prenez garde de lasser la patience du roi !

— Ah ! madame, sa patience est aussi grande que sa bonté ; et, depuis le temps que vous exercez l'une et l'autre, vous les auriez usées, s'il y avait moyen.

— Ne vous y fiez pas.

— Combien y a-t-il d'années que nous nous connaissons, madame ?

— Je ne compte pas avec mes amis.

— Vous ne comptez même pas avec le temps, et vous avez raison, puisqu'il vous oublie. Je ne suis pas si favorisé, et je me souviens très-bien que mademoiselle de Tonnay-Charente a paru à la cour avant le mariage du roi : or, le roi s'est marié en...

— Grâce pour votre mémoire d'almanach, monsieur, je vous prie.

— Comment! une femme de votre esprit, de votre beauté...

— Monsieur, revenons à nos moutons, s'il vous plaît.

— Vous avez donc grande envie de les tondre?

— Quel jour fixez-vous pour la signature?

— Celui de ma liberté.

— L'un suivra l'autre.

— Il faut, au contraire, que la liberté précède la signature. Voici mes conditions.

— Je suis curieuse de les apprendre. Vous êtes l'homme le plus singulier qui se puisse voir. Vous allez, par ma foi! dicter des articles au roi de France, lequel vous tient sous ses verrous. J'écoute.

— On renverra Maupertuis.

— Vous y tenez?

— Absolument.

— Soit.

— On me laissera deux jours aller et venir dans ce pays, sans me demander compte de mon temps et sans me suivre.

— Vous donnez votre parole de ne pas fuir?

— Je la donne. Le troisième jour, à midi, je reviendrai ici, nous signerons cette grande injustice, et je serai libre de m'en aller où il me plaira.

— Accordé.

— Alors, adieu, madame; je vais immédiatement mettre Maupertuis à la porte et payer une bonne réfection à ses mousquetaires, qui sont de fort honnêtes gens.

Il y courut. Maupertuis reçut l'ordre, répondit qu'il allait s'informer de la vérité de ceci; et, lorsqu'il fut bien sûr de son fait, il s'en alla incontinent, à la grande joie de son prisonnier.

Celui-ci passa ses deux jours de congé à se réjouir, à recevoir bonne compagnie, à renouveler connaissance avec quelques seigneurs et quelques dames qui, le voyant hors des mousquetaires, voulurent bien le reconnaître. Il dépensa plus d'esprit, de malice et de sarcasmes en ces quelques heures, que toute la cour en six mois; il osait tout.

Au moment fixé il parut chez la marquise, elle l'attendait avec les témoins et l'envoyé du sceau. Lauzun fut solennel comme un enterrement. Il ne prononça que fort peu de mots, mais de ceux qui

marquent et qui restent. Il apposa sa signature au bas de l'acte, en disant :

— Je souhaite que ces biens portent à M. du Maine plus de bonheur qu'à moi; je souhaite surtout que Mademoiselle ne se repente jamais de ce qu'on lui fait faire. Madame, j'ai l'honneur d'être votre empressé serviteur. Messieurs, vous n'avez plus besoin de moi, tout est consommé.

Il tourna sur ses talons comme dans sa belle jeunesse, et s'en alla chez lui. Il y devait trouver l'ordre du roi de le laisser circuler partout le royaume. Il vint un exempt le prévenir que cet ordre n'était pas revêtu des formalités nécessaires, mais qu'on le lui remettrait à l'intendance à Moulins, quand il y passerait. Il n'en demanda pas plus et resta encore une semaine, pour voir deux ou trois personnes qui l'en avaient prié. Madame de Montespan partit le même soir, triomphante et enchantée.

Le comte s'en alla à Moulins, si joyeux d'être libre, de s'arrêter et de marcher à sa fantaisie, qu'il ne pouvait s'en taire. Il entra à l'intendance, comptant y recevoir sa patente et formant tous les projets de son séjour à Paris et dans ses châteaux, se réjouissant, bien qu'il en ait dit, de revoir Mademoiselle et de reprendre auprès d'elle sa position dont il avait à peine goûté. On lui remit, non pas ce qu'il attendait, mais un ordre de se rendre à Angers

et d'y résider jusqu'à ce que le roi lui fît connaître sa volonté ultérieure.

— Quoi ! c'est là ce qu'on m'a fait payer si cher ! dit-il; oh! cette perfide Montespan, si je la tenais!

Il fallut obéir et s'en aller au lieu désigné. Là, madame du Romeray, sa sœur, lui donna un nouvel ordre de séjour, qui s'étendait à l'Anjou et à toute la Touraine. Il y resta quatre ans, jugez !

Cependant le duc du Maine fut conduit chez mademoiselle de Montpensier, pour lui offrir ses remercîments; elle le reçut aigre-doux. Afin de lui faire honneur, ajouta-t-on, on fit prendre au bâtard ses livrées, qui étaient celles de Gaston, c'est-à-dire du frère de Louis XIII. Le biais frappa tout le monde. Il les a toujours gardées, ainsi que le comte de Toulouse. Mademoiselle ne pouvait souffrir ces enfants, et, depuis qu'on avait fait M. du Maine son héritier malgré elle, elle le prit en horreur.

Ce fut bien pis quand elle vit qu'on l'avait trompée et qu'on ne lui rendait pas celui qu'elle rachetait. Elle éclata et fit des cris et des plaintes qu'on n'écouta pas; enfin lassée, un beau jour qu'on lui envoya le petit duc, à l'ordinaire, au lieu de lui tourner le dos, comme elle le faisait, elle l'emmena avec elle dans son carrosse, chez Monsieur, où il y avait toujours à cette heure nombreuse compagnie.

Comme on le vit entrer avec elle, on s'étonna, on connaissait son antipathie.

— Oui, dit-elle, c'est mon héritier forcé, je l'ai conduit ici pour lui parler devant vous, Monsieur, et lui donner une commission dont il s'acquittera, j'en suis sûre. Venez dans le cabinet de Monsieur, Madame ne sera pas de trop, ajouta-t-elle, vous serez libre ensuite, monsieur le duc du Maine, je ne vous retiendrai point.

Ils allèrent donc dans ce cabinet, et, quand ils furent assis, l'enfant debout entre eux, car elle ne lui accordait même pas une escabelle en sa présence :

— Monsieur le duc du Maine, vous allez bien retenir ce que je vous dirai et vous le répéterez au roi, sans y rien changer, me le promettez-vous.

— Oui, Mademoiselle?

— Je suis lasse d'attendre, lasse d'avoir été rançonnée et trompée, cela ne peut plus durer ainsi ; si l'on ne me rend pas M. de Lauzun, s'il n'est pas ici avant un mois, je ne puis vous ôter ce que je vous ai donné, malheureusement, mais je suis maîtresse de mes biens pendant ma vie, et je vous les saccagerai de telle sorte, je couperai si bien mes bois, j'abattrai mes châteaux, je brûlerai mes fermes et je ferai pardessus un tel vacarme, que toute la cour en retentira. Je crierai sur les toits la façon dont on m'a abusée, le roi en sera mauvais marchand. Vous com-

prenez tout cela et vous le direz tel que je le dis. L'esprit et la malice de votre mère ne vous manquent point, je m'en rapporte à vous. Allez donc maintenant, j'attends la réponse.

Le lendemain, le duc du Maine revint la bouche en cœur et le visage épanoui. Il apportait à sa noble cousine une lettre qui rappelait le sieur comte de Lauzun de son exil, en lui permettant d'habiter Paris, de circuler dans tout le royaume, à la condition de ne pas approcher de plus près de deux lieues de partout où serait le roi.

On connaissait Mademoiselle, on la savait fort capable d'exécuter ses menaces, et plus encore ; on eut peur et on lui accorda sa demande. Ses pleurs n'eussent rien obtenu.

Elle expédia une demi-heure après un courrier à M. de Lauzun, en le suppliant de se mettre en route sur-le-champ et en lui disant qu'elle l'attendait avec toute l'impatience de onze ans passés sans le voir !

XIX

Il arriva ! Ce fut une entrevue pleine de larmes et d'attendrissement. Il se jeta aux genoux de la princesse, lui jura qu'il n'avait pas vécu loin d'elle et qu'il se mourait, non pas de la prison, mais de l'absence. Elle était si heureuse, qu'elle eût ce jour-là donné sa fortune entière, si on la lui avait demandée. Heureusement, personne n'y songea.

Lauzun ne demeura pas au Luxembourg, mais il y passa tout son temps et même les nuits, pendant le premier mois. Mademoiselle était enivrée. Quant au comte, cela ne lui suffit plus bientôt ; il ne voulut pas rester davantage à contempler les cinquante-sept ans de la princesse, et commença de retourner dans les assemblées. Il se mit au jeu, il joua fort heureusement, sans que jamais un mot se prononçât sur lui à cet égard ; il demeura net et inattaquable, tout en gagnant fort gros. Mademoiselle se plaignit bien un

peu de le moins voir, ensuite elle en prit son parti, du moins elle cessa de le tourmenter, jusqu'à ce qu'on lui fît croire qu'il ne la quittait pas pour jouer seulement.

Alors ce furent des scènes, des tumultes à le rendre fou; il fut sur le point de s'écrier comme à Bourbon, mais par un autre motif :

— Qu'on me ramène à Pignerol !

Madame de Nogent lui suggéra une pensée, celle de s'en aller à Londres. Jacques II régnait alors; il l'avait connu au temps de son exil, ils avaient été jeunes ensemble; la cour d'Angleterre était brillante; on y jouait beaucoup; Lauzun trouva l'idée excellente, il se débarrasserait de sa femme, et il s'amuserait à sa guise. Il adressa au roi une demande; le roi lui permit de partir. Mademoiselle poussa des hurlements; il la calma en promettant de revenir bientôt, ce qu'il n'avait pas l'intention de faire, bien entendu.

Lorsque le comte arriva en Angleterre, la révolution couvait déjà; il fut reçu par le pauvre roi comme un ancien ami, un appui et un conseiller. La reine, Marie d'Este, la seconde femme de Jacques, était une charmante princesse. En premières noces, il avait épousé, n'étant encore que duc d'York, et du vivant de Charles II, la fille de milord Clarendon, chancelier du royaume. Après elle, il épousa la prin-

cesse de Modène, fort jeune encore et très-belle; c'est la même que nous avons connue si longtemps à Saint-Germain, et qui est devenue une sainte.

Alors il n'en était pas tout à fait ainsi : Italienne et jeune, elle avait du feu dans les veines, elle avait de l'éclat dans l'esprit, elle aimait le plaisir. Le roi n'était pas aimable, il était vieux; d'ailleurs, il la trahissait pour des maîtresses qui ne la valaient pas. Elle chercha d'abord à se distraire; la conversation du comte l'amusa, elle le reçut dans ses particuliers. Il tâcha de lui plaire, il pensa qu'il serait glorieux de réussir à son âge, et lorsque tant de séductions entouraient ce trône, où la reine était assise.

Il se mit à soupirer à ses pieds. Elle en rit d'abord, et le pria de ne pas la brouiller avec sa cousine de Montpensier.

M. de Lauzun ne se découragea pas, il continua; la reine ne l'écouta point d'une façon avouée, mais elle ne lui défendit pas de parler d'amour. C'était beaucoup; il en profita, il en abusa même, car il se posa en serviteur passionné et soumis.

Mademoiselle ouît parler de cette galanterie, et la voilà aux champs. Elle écrivit lettres sur lettres, elle supplia, elle ordonna à l'infidèle de revenir. Il répondait par de grandes tendresses, des respect infinis; il se défendait des accusations, et ajoutait qu'il ne pouvait quitter le roi et la reine, malheureux et en-

tourés de sujets rebelles. Ils l'honoraient de leur amitié, et il y aurait lâcheté insigne à déserter ce poste dangereux. Mademoiselle ne pouvait le conseiller à son serviteur.

Mademoiselle ne l'eût peut-être pas conseillé à son serviteur, mais elle l'ordonnait à son mari, qui n'obéissait guère.

Enfin, le moment de la catastrophe arriva. L'infortuné monarque se vit abondonné et trahi de toutes parts; le prince d'Orange avait séduit jusqu'aux favoris de Jacques. Les plus grands périls le menaçaient; il songea à y soustraire la reine et le prince de Galles, en les envoyant en France, sous la protection de son puissant allié.

C'était là une entreprise difficile et téméraire, qui demandait un ami dévoué ; d'un autre côté, la reine ne pouvait consentir à le quitter et à sauver sa vie lorsque celle de son époux était menacée. Un matin, ils débattirent ce sujet devant M. de Lauzun, qui, consulté par eux, appuya le projet des meilleurs raisonnements, dont le principal fut la nécessité d'arracher le prince de Galles aux ennemis de sa maison.

— Que Vos Majestés, daignent se confier en moi, que la reine me permette de dévouer ma vie à son salut et à celui de son auguste fils, je me charge de les conduire sains et saufs jusqu'à Calais. Mais il faut se hâter, on n'a encore aucun soupçon de nos désirs,

les espions dont cette cour est pleine ne les ont point encore écumés. Quelques jours de retard, et ils sauront tout, les ports seront gardés, il nous sera impossible de nous échapper d'ici.

— Monsieur de Lauzun, je vous remercie, je vous remercie du fond du cœur, je n'en attendais pas moins de vous, je remets en vos mains la reine et mon fils.

— Monsieur de Lauzun, continua la reine, emportez le prince, sauvez-le, cela sera plus facile ; quant à moi, je ne quitterai pas le roi, je veux mourir à ses côtés.

Ce débat de générosité dura longtemps ; enfin le roi le fit cesser par un ordre absolu, et, dès lors, M. de Lauzun n'eut plus qu'à chercher les moyens de réussir.

La hardiesse et la volonté ne lui manquaient pas. Il s'ingénia et comprit qu'il ne devait prendre confiance en personne, en ce royaume où tout était vendu. Il avait un valet de chambre français, aussi hardi et rusé que lui-même ; il l'envoya à Portsmouth, afin de négocier leur passage et de tout préparer. S'embarquer à Londres, il n'y fallait pas penser, trop d'yeux étaient ouverts, trop de surveillants gardaient les navires, et la reine était trop connue pour qu'elle pût cacher sa présence.

Le valet se procura un petit bâtiment côtier, en-

taché de contrebande, accoutumé à se tirer d'affaires au milieu des recherches de la police. Il paya le patron juste assez pour le contenter et le faire croire à l'histoire qu'il lui fit sans lui donner des soupçons de plus.

Son maître, un seigneur français, dit-il, avait épousé secrètement une dame de haute qualité et en avait un fils : la famille avait découvert le mariage et les voulait séparer. Ils avaient donc résolu de passer en France, afin de se soustraire à cette tyrannie et de parlementer de loin avec leurs parents. Il leur fallait beaucoup d'adresse pour s'échapper, ils comptaient sur lui et ils le récompenseraient bien.

Les conventions furent réglées. Le bâtiment devait les attendre à quelque distance du rivage, non pas dans la ville, mais aux environs ; une barque irait les chercher, et le capitaine se faisait fort de les débarquer où ils voudraient ; il passerait à travers tout, il en avait l'habitude et il ne craignait pas qu'on l'arrêtât.

Le valet revint annoncer les arrangements pris. Le roi était alors courant le pays, la reine devait le quitter avant sa rentrée à Londres, sans quoi il n'y fallait plus penser, je l'ai dit. On s'approcha le plus possible de Southampton, et, un soir choisi pour le départ, la reine se retira de bonne heure, sous prétexte d'un mal de tête. Elle avait beaucoup de vapeurs d'ordinaire.

Une seule personne était dans sa confidence, une Italienne qui ne la quittait jamais. Elles préparèrent tout, habillèrent le prince de Galles et passèrent en prison les heures qui les séparaient des adieux.

A dix heures, le roi, libre de ses courtisans, vint les embrasser ; ils mêlèrent leurs soupirs et leurs larmes jusqu'au moment où M. de Lauzun parut.

— Monsieur de Lauzun, dit le roi d'une voix tremblante, je vous confie ce que j'ai de plus cher, l'espoir de l'Angleterre et de ma race.

— Sire, ou je mourrai, ou j'accomplirai le vœu que j'ai fait de remettre Sa Majesté et le prince entre les mains de mon maître, votre allié, le roi de France.

— C'est bien, et j'ai toute confiance en vous; votre valeur m'est connue et votre parole est pour moi sacrée.

— Ah ! sire, s'écria la reine, que ne puis-je partager vos dangers ?

— Madame, vous êtes reine et vous êtes mère avant que d'être épouse ; vous emportez avec vous le salut de ce royaume, si Dieu veut que je succombe, comme mon père, sous la hache de mes ennemis. Allez donc ! et soyez forte, notre avenir est à ce prix.

Les adieux furent déchirants : la reine ne pouvait s'arracher des bras de son époux; il fallut l'enlever. M. de Lauzun bouillait d'impatience, la fidèle

Fiamma aussi. Enfin, ils descendirent par une issue dérobée. Le laquais de Lauzun, bien armé, gardait la porte d'un petit degré, conduisant à une cour écartée. Il ne quitta son poste que lorsque les fugitifs furent éloignés, et les rejoignit après. Le canot les attendait au lieu convenu; ils y montèrent tous, et bientôt ils se trouvèrent relativement en sûreté sur les planches du bâtiment.

La mer était assez bonne en ce moment, bien que le temps fût couvert et la lune cachée. Ils mirent à la voile et partirent. On coucha le petit prince dans la cabine, Fiamma resta près de lui, la reine et le comte demeurèrent sur le pont et causèrent à voix basse, en italien, après s'être adroitement assurés qu'on ne les comprenait pas.

M. de Lauzun voulait faire l'amoureux bien respectueux de Marie d'Este, je l'ai dit. Il tourna donc quelques phrases sur son dévouement et sur son bonheur, sur ce qu'il ne changerait pas son sort pour celui des plus grands monarques, pas même pour celui du roi d'Angleterre.

— Car il ne peut que vivre pour Votre Majesté, tandis que je vais peut-être mourir à ses pieds, disait-il.

C'était là du pathos digne de mademoiselle Scudéri et de l'*Astrée*, et, le beau de l'affaire, c'est que, lorsqu'il parlait ainsi, il pensait de même. Accou-

tumé à cette exagération, dans sa jeunesse, où c'était la mode, il ne put jamais s'en guérir, même avec moi; je l'en aurais bien dispensé.

La reine, accoudée sur le bord du vaisseau, l'écoutait sans répondre. A cette époque, elle avait beaucoup de roman dans la tête, la situation y prêtait aussi. Lauzun assurait qu'elle le voyait de bon air; beaucoup sont de son avis. Il est certain qu'elle lui laissa baiser sa main à plusieurs reprises pendant cette nuit mémorable, et qu'elle ne lui imposa pas silence quand il lui parla d'amour; c'était presque un encouragement, il n'en fallait pas tant à un homme aussi avantageux que celui-là.

Vers le matin, la reine s'assoupit et se coucha. Quant à son chevalier, il semblait de fer, et rien ne le fatiguait; il ne ferma pas les yeux et surveilla les mouvements de l'équipage. Le vent s'éleva, le navire fut ballotté, et le patron se montra assez inquiet de ce changement, qui le rapprochait des côtes d'Angleterre; à peine avaient-ils passé l'île de Wight.

Le valet du comte, qui restait en sentinelle à le porte de la cabine de la reine, remonta tout à coup vers son maître, l'air tout effaré.

— Monsieur, dit-il, prenez garde, je viens d'entendre vos gens causer entre eux; je ne sais ce qu'ils veulent dire, mais assurément il y a un complot.

— Et que peuvent-ils désirer? Ne sont-ils pas payés au delà de leurs espérances?

— Peut-être avez-vous parlé là-haut avec la reine, et ils ont entendu ce que vous disiez ; peut-être quelqu'un d'entre eux la connaît-il. Enfin, je ne sais, mais soyez sur vos gardes.

Le comte profita de l'avis, sans en deviner encore toute l'importance. Il s'aperçut, en effet, d'allées et de venues singulières, de conciliabules, de discours tenus à voix basse, surtout entre le capitaine, le second et un matelot aux cheveux noirs, à l'œil brillant, au teint jauni, qui ne pouvait être assurément ni un Anglais ni un enfant de nos côtes de Bretagne et de Normandie.

Au lever du soleil, la terre lui parut tout proche, non pas la terre de France, mais celle qu'il désirait si passionnément fuir. Ses soupçons augmentèrent. Avant de les laisser deviner, il s'approcha du groupe, qui ne se séparait pas ; la conversation cessa tout à coup.

— Nous n'avançons pas, dit-il.

— La mer est fort grosse, monsieur, le vent est contraire, et nous aurons peut-être ce soir une tempête qui nous jettera dans l'Océan plus loin que nous ne voulons, ou qui nous brisera sur quelque récif.

— Nous n'avons pas encore perdu de vue cette île

maudite, et néanmoins nous naviguons depuis plusieurs heures. On aurait beau jeu de nous poursuivre.

— Ma foi ! monsieur, je ne saurais l'empêcher.

Les yeux du comte ne quittaient pas le matelot, posé hardiment devant lui, écoutant tout sans rien dire.

— Comment te nommes-tu ? lui demanda-t-il.

— Bambo, monsieur, pour vous servir.

— De quel pays es-tu ?

— De Venise la Belle, monsieur ; et ce pays-là en vaut bien un autre.

— Un Italien ! Ils avaient été entendus ! Comment cet homme avait-il échappé, la veille, à sa surveillance ? Il l'apercevait pour la première fois.

— Je suis de Venise, reprit le rusé coquin ; mais j'ai habité bien d'autres villes : Naples, Gênes, Milan, Vérone, Modène....

Il s'arrêta avec une intention évidente ; on voulait montrer à Lauzun qu'il était découvert ; les conditions viendraient ensuite. Sans doute il était trop fin pour faire semblant de comprendre.

— Il paraît cependant que toutes ces villes ne t'ont pas offert de chances favorables, puisque te voilà sur la Manche et si loin de tes compatriotes.

— Que voulez-vous, monsieur ! je suis trop honnête homme, cela me fait du tort.

Le comte tourna sur ses talons et revint à l'autre

bout du bâtiment, afin de regarder la situation en face et de se consulter avec lui-même avant d'agir. Il fallait tout cacher à la reine ; elle devait ignorer ce nouveau péril, il ne l'eût point trouvée préparée. Il avait avec lui tout un arsenal ; sa décision de la défendre jusqu'à la mort était bien prise, et ceux qui le connaissaient n'en ont jamais douté.

Pourtant il était seul, il ne pouvait compter que sur son laquais, et l'équipage se composait de quinze hommes déterminés. De plus ils conduiraient le bâtiment à leur guise, sans qu'il lui fût possible de les en empêcher ; ils le feraient entrer malgré lui dans le premier port d'Angleterre qu'ils rencontreraient ; ils livreraient la mère et son fils ; il n'avait aucun moyen de s'opposer à leur trahison. Il en tuerait quelques-uns certainement, mais il finirait par succomber à son tour. Que faire alors ?

La reine, qui parut sur le pont, avec le prince de Galles, vint interrompre ses réflexions. Sa présence le contraria vivement. Aux regards échangés entre ses adversaires, il comprit qu'on voulait la rendre témoin de ce qui allait se passer, afin d'avoir meilleur marché de lui apparemment.

— Eh bien, monsieur, où sommes-nous ? demanda-t-elle ; approchons-nous de votre patrie ?

Lauzun salua en balbutiant une réponse inintelligible.

— Quelle est cette terre que nous voyons à gauche? Avons-nous donc viré de bord, cette nuit? Changez-vous de destination? Nous dirigeons-nous vers la Bretagne?

— Je ne sais trop, madame : la mer est mauvaise, le brick n'obéit pas, le patron craint une tempête.

— Une tempête ! et mon fils, monsieur ! mon fils !

— Dieu nous protégera, madame ; il ne permettra pas que l'héritier de tant de rois succombe, et, d'ailleurs, cet homme peut se tromper.

— Mais, s'il ne se trompe pas, monsieur? Ne vois-je pas les vagues menaçantes? n'ai-je pas senti le vent? n'ai-je pas été réveillée par le mouvement accéléré du navire? Oh ! ne me cachez rien ; aidez-moi plutôt à obtenir de ces hommes qu'ils nous débarquent sur quelque plage écartée, jusqu'à ce que l'orage s'apaise et que nous puissions continuer notre route. Hélas ! hélas ! à quelles épreuves suis-je déstinée?

— Madame, j'ai connu dans ma jeunesse une autre reine d'Angleterre, l'épouse du roi martyr, la fille du grand Henri, la mère de votre époux; comme vous, madame, elle était fugitive, comme vous elle était mère, comme vous elle se trouvait au milieu des ennemis et des dangers de toutes sortes. Permettez-moi de vous le dire, elle n'oublia jamais les grandes destinées qui l'attendaient, elle brava ses ennemis, elle affronta les dangers, et, si elle ne put

sauver la tête de son mari, elle sauva ses enfants et les conserva à leurs sujets.

Il lui dit ces paroles à voix basse, appuyés tous les deux sur le bord du bâtiment ; nul ne les entendit que la reine, dont elles réveillèrent l'énergie.

— Je vous remercie, monsieur de Lauzun, dit-elle, vous me rappelez à moi-même ; c'est un service d'ami, je ne l'oublierai pas plus que les autres. Maintenant, je me remets, ainsi que mon fils, entre les mains de Dieu, et je le supplie de ne pas plus m'abandonner que je ne m'abandonnerai moi-même.

Un éclair éblouissant, suivi d'un coup de tonnerre terrible, lui coupa la parole.

XX

En un clin d'œil les flots furent soulevés, le vent mugit, et la tempête éclata dans toute sa force.

— En bas ! leur cria le capitaine, en bas ! vous gênez la manœuvre ; il ne s'agit pas ici d'un jeu d'enfant.

La reine ne se le fit pas répéter. Au coup de foudre, elle s'était signée et avait enlevé son fils des bras de Fiamma ; il lui semblait qu'elle le défendrait mieux elle-même. Elle l'emporta dans la cabine, où M. de Lauzun la suivit, et tous les deux s'y enfermèrent avec leurs serviteurs. La reine priait, le comte marchait, ou plutôt essayait de marcher de long en large. Le roulis était trop violent. Il dut se cramponner auprès de la fenêtre, par laquelle, malgré ses efforts, il lui fut impossible de rien apercevoir ; les vagues la masquaient complétement.

— Oh ! ma vie pour quelques heures de calme !

disait-il. Que je puisse voir débarquer Votre Majesté sur la terre de France, et que je meure après, que m'importe !

La reine leva sur lui un œil plein de larmes et de résolution en même temps.

— La mère du Sauveur n'abandonnera pas une mère, monsieur, répliqua-t-elle ; j'ai confiance en elle et en vous.

— Merci, merci, madame. Votre confiance et votre courage sont ma plus belle récompense. Il me semble que les éléments se calment un peu.

Il se trompait. La tempête se déchaînait au contraire, avec plus de furie. Cette coquille de noix dansait sur la mer, et semblait prête à sombrer à chaque instant.

— Mon Dieu ! disait Fiamma, c'est notre dernier jour !

La porte s'ouvrit avec fracas, et le capitaine, à moitié ivre, se montra, suivi de son second. M. de Lauzun se précipita vers eux le pistolet à chaque main.

— Hors d'ici, marauds ! s'écria-t-il ; que voulez-vous ?

— Parbleu ; ce que nous voulons, nous voulons nous entendre avec vous, monsieur, et aussi avec madame la reine. Il n'y a qu'un moyen de vous sauver, et nous venons savoir si vous consentirez à l'employer.

— La reine ! la reine ! Que dites-vous, la reine?

— Oui, monsieur ; la reine et le prince de Galles, encore. Il ne faut pas jouer au fin avec nous. Bambo, qui est de son pays, a entendu ce que vous avez dit, et ensuite il l'a reconnue. Nous allons échouer sur les côtes d'Angleterre, si nous n'entrons pas dans le port de Brigthon, ou si nous ne combattons pas le vent pour nous tourner vers les côtes de France. Il s'agit de choisir, et c'est à votre disposition. Si vous refusez nos propositions, comme je ne compte pas perdre mon navire, j'entre à Brigthon et je livre au parlement les personnes qu'il sera enchanté de tenir entre ses mains. Un bon Anglais ne peut agir autrement, vous en conviendrez.

— Drôle ! interrompit Lauzun, achève de nous faire connaître tes exigences, et rien de plus, ou tu auras affaire à moi.

— Monsieur, je sais que la patience des seigneurs français est courte, et je tâcherai de n'en point abuser. Vous nous avez payé trois cents livres sterling pour enlever une dame de qualité et son fils, c'était généreux, nous n'avons pas à nous plaindre ; mais, pour la reine d'Angleterre et le prince de Galles, c'est un autre prix.

— Je ne sais ce qui me tient de te payer avec une balle dans la cervelle, répliqua l'impatient Lauzun.

— Pas un mot de plus, monsieur, interrompit la

reine avec beaucoup de dignité. Puisque je suis reconnue, c'est à moi de commander ici et de traiter avec cet homme. Il est libre de livrer sa souveraine et le fils de ses rois, s'il ne préfère accepter la récompense de son dévouement et de son courage.

En voyant cette femme jeune et belle, les yeux mouillés de larmes, cet enfant, qui se livraient à lui et qui s'en rapportaient à sa loyauté, cet homme eut un moment d'attendrissement; il se serait jeté à leurs genoux, s'il eût été seul sans doute; mais son second, plus féroce que lui, ne lui en laissa pas le temps.

— Le dévouement et le courage, madame, dit-il, cela vaut deux mille livres sterling, payables ici, à l'instant même. Je vous réponds de vous et de votre fils, quand nous les aurons reçues; et cela, malgré le vent, le tonnerre et la tempête : nous en avons vu bien d'autres. Si vous refusez, vous aurez beau faire des signes de croix, ils ne vous sauveront ni des rochers ni du parlement, et vous aurez à choisir entre les deux.

— Qui me répond qu'en payant cette somme, vous n'en exigerez pas davantage ensuite? reprit la reine, en modérant par un signe la colère de son défenseur.

Les bandits se regardèrent.

— Si vous avez beaucoup plus que cela ici, il fau-

dra bien le donner peut-être, je ne dis pas le contraire, poursuivit le capitaine. C'est une rude entreprise que de couper un ouragan comme celui-ci, et Dieu sait si nous en pourrons venir à bout.

— Eh bien, non, dit l'autre, j'ai dit trois mille livres sterling, il ne lui sera pas pris un schelling de plus. Seulement, il me faut encore sa parole royale et celle de ce gentilhomme, qu'après les avoir conduits sains et saufs à Calais, il nous sera permis de nous retirer sans qu'on nous inquiète.

— Je vous la donne, répliqua vivement la reine, pour moi et pour ce seigneur. Quant à l'argent, il vous sera remis sur-le-champ ; mais hâtez-vous de sauver mon fils.

— Ah ! madame, Marguerite d'Anjou et Henriette de France n'ont pas eu plus de force que vous, mais elles eussent résisté davantage à un misérable de cette espèce. Elles n'eussent pas imposé à leurs serviteurs une inaction impossible. Trois mille livres sterling ! je les payerais en coups, si vous ne me reteniez.

— Qu'est-ce que l'argent en semblable occasion ? Fiamma, comptez à ces hommes ce qu'ils ont demandé. La tempête ne cesse point. N'abandonnez pas le navire, dirigez les manœuvres, vos matelots nous feront périr.

— Mes matelots sont aussi habiles que moi, ma-

dame ; ne craignez rien, ils ont, comme moi, vu des ouragans, et ils connaissent aussi bien que moi ce que peut faire le *Sauteur* en pareil cas. Donnez seulement les pièces et vous verrez.

La somme fut comptée, remise à ces coquins, et M. de Lauzun mangeait la garde de son épée, qu'il tenait nue à côté du jeune prince. Ils se hâtèrent de disparaître, les passagers se retrouvèrent seuls. La reine, que le danger ne soutenait plus, se laissa tomber sur son lit, et eut une espèce de convulsion, mêlée de larmes et de cris. Elle fut assez longue, le comte se retira pour laisser à ses femmes la possibilité de la soigner ; il remonta sur le pont et trouva les voiles carguées, le bâtiment ne laissa plus de prise au vent et fut dès lors moins ballotté ; d'ailleurs, les nuages s'éloignaient, l'horizon s'éclaircissait un peu, et tout laissait espérer la fin de la tempête. Le capitaine lui montra la mer d'un air joyeux.

— Elle s'apaise, monsieur, le vent tourne déjà. Bientôt il nous portera vers les côtes de France, et l'aurore de demain nous verra, j'espère, en votre pays.

M. de Lauzun ne répondit pas ; il avait peine à se contenir. Le salut de la reine dépendait de son impatience. Il se promena sur le bâtiment, examinant, hâtant de tous ses vœux la fin de cette angoisse, que Dieu lui envoya plus tôt qu'il ne l'espérait :

six heures après, ils entraient dans le port de Calais.

Le roi s'attendait à l'arrivée de la reine d'Angleterre ; depuis longtemps, il pressait Jacques II de la faire partir, et tout avait été préparé pour la recevoir dans les villes de la côte normande et de la Picardie ; on ne savait au juste où elle débarquerait.

M. de Lauzun descendit à terre devant elle pour prévenir le comte de Charost, gouverneur de la ville, afin que celui-ci rendît à la princesse les honneurs qui lui étaient dus. Le premier soin du gouverneur fut d'envoyer au roi un courrier : il se rendit ensuite à bord du petit bâtiment, montant une barque pavoisée qui devait conduire la reine à son hôtel.

A peine y fut-elle arrivée, qu'avant de se reposer, avant de prendre aucun rafraîchissement, elle demanda une plume et écrivit à Louis XIV une lettre pleine de sa joie et de sa reconnaissance, pour l'asile qu'il lui avait offert. Cette lettre finissait ainsi :

« Une seule pensée empoisonne mon bonheur, sire, et celui que j'aurai à remercier Votre Majesté, en lui présentant mon fils ; il ne m'est pas permis de vous présenter en même temps celui auquel le prince

de Galles et moi devons la liberté et la vie, et qui nous a conduits, à travers mille dangers, dans ce pays hospitalier, où les bontés de Votre Majesté nous attendent. Vous avez banni M. de Lauzun de votre présence, vous lui avez défendu de se jeter à vos pieds, je serais bien heureuse si je pouvais remettre en vos grâces votre fidèle ami, le plus dévoué et le plus respectueux de tous les serviteurs de Votre Majesté. »

La reine ne montra point cette lettre, bien qu'elle espérât une bonne réponse. Elle se reposa quelques jours, afin de lui laisser le temps d'arriver, et de ne point se séparer de son protecteur, auquel Mademoiselle écrivit d'Eu, où elle se trouvait, des lettres d'une tendresse effrayante.

Enfin, le courrier revint, avec les dépêches du roi La reine les ouvrit très-émue, et visiblement ; lorsqu'elle eut achevé de lire, elle se tourna vers M. de Lauzun.

— Monsieur, vous me suivrez, dit-elle, votre roi, veut bien vous rendre sa faveur, et me promet d'oublier le passé.

— Ah ! madame, je vous devrai plus que la vie !

— Je vous dois celle de mon fils, monsieur, vous pouvez tout attendre de la reconnaissance d'une mère.

Le comte eut bien de la peine à modérer sa joie. Sorti de prison depuis cinq ans, il n'avait vu le roi qu'une fois et en avait été reçu avec beaucoup de froideur, malgré le vieux justaucorps à brevet qu'il avait endossé par une flatterie assez insignifiante. Il allait donc reparaître à la cour, reprendre sa place, triompher de ses ennemis ! Son ambition se réveilla tout entière. Il avait cinquante-six ans, mais il était jeune et leste encore, il se sentait la vie dure, et il se promit de faire payer cher à la fortune les tours qu'elle lui avait joués.

XXI

Le roi envoya tout un cortége au-devant de la reine d'Angleterre. Madame et Mademoiselle allèrent la recevoir à dix lieues de Saint-Germain, que Louis XIV lui destinait pour résidence. Lui-même, ainsi que la famille royale et la cour entière l'attendirent dans la grande plaine, en avant de Saint-Germain, et, dès qu'il aperçut son carrosse, il quitta le sien pour marcher à sa rencontre.

Elle avait été prévenue, ils se joignirent à moitié chemin. Elle fit le geste de se prosterner, le roi la soutint et lui dit, en riant, qu'il allait donc faire plus encore, et se précipiter à ses genoux.

La reine lui témoigna plus sa reconnaissance par ses larmes et par ses regards que par ses paroles, tant elle était émue. Se retournant ensuite, elle appela Lauzun qui se tenait à quelque distance en arrière. Il vint très-lentement, la tête basse, en

pleurant, et se jeta aux pieds du roi, qui l'y laissa l'espace d'une minute, et le releva ensuite, en lui disant :

— Tout est oublié, monsieur de Lauzun ; reprenez votre place à ma cour, reprenez vos grandes entrées comme autrefois. Vous aurez bientôt votre appartement à Versailles, et je vous en promets un d'avance à Fontainebleau, à Marly, à tous les voyages ; vous ne me quitterez plus.

— Ah ! sire, que de bontés ! je ne puis trouver une parole...

Il suffoquait réellement. L'ambition a des impressions bien vives, à ce qu'il paraît.

— Remettez-vous, Lauzun, je suis content de votre conduite ; mais ce n'est pas moi qu'il faut remercier, c'est le roi et la reine d'Angleterre.

Chacun remonta en carrosse, la reine dans celui du roi de France, et bientôt ils arrivèrent au château de Saint-Germain, où Lauzun eut aussi un appartement, la reine ne s'en voulant point séparer.

A dater de ce jour, la fortune sourit de nouveau à son ancien favori. Le comte devint l'intermédiaire obligé entre les deux cours. Jacques II, parvenu à s'échapper aussi, avait rejoint sa famille, mais sans perdre l'espérance de retrouver sa couronne. L'alliance de Louis XIV, invincible jusque-là, lui mettait en tête des visions que les événements ne justifièrent pas.

Il obtint une armée auxiliaire, avec Lauzun pour général de cette armée. On le nomma, en outre, généralissime de celle du roi d'Angleterre : il tint donc tout entre ses mains dans cette campagne, et il la dirigea sous les ordres de Jacques II, l'homme le plus entêté de son royaume, il est vrai, et il faut ajouter le moins capable de sortir d'une position difficile.

Avant son départ pour cette guerre inutile, le roi de France permit que le roi d'Angleterre donnât publiquement, dans l'église de Notre-Dame, à Paris, l'ordre de la Jarretière à M. de Lauzun. Toute la cour y assista : Mademoiselle rayonnait. Malgré ses sujets de mécontentement contre cet ingrat, elle n'était pas brouillée avec lui ; il n'avait pas mis le comble à ses mauvais procédés ; elle l'aimait encore et s'en parait aux yeux de ceux qui savaient cet amour, c'est-à-dire de toute l'Europe : c'était pour elle un héros.

Ils partirent avec cette armée, débarquèrent dans la fidèle Irlande, où les grandes familles tenaient encore pour les Stuarts. Ainsi, à son arrivée, le roi se vit entouré de tous les O'Connor, les O'Flaherty, les O'Donnell, les O'Heguerty, et je ne sais encore lesquels. Ce serait une litanie que M. de Lauzun possédait beaucoup mieux que moi. Il se battirent comme des lions, ce qui ne les empêcha pas de suc-

comber. Ils n'étaient ni les plus riches ni les plus forts. La désunion se mit entre eux, les ambitions se froissèrent. La dignité conférée à Lauzun, un étranger, lui fit des ennemis qui devinrent ceux de son maître.

Il était l'homme du monde le moins fait pour la conciliation : il brisait les vitres, et son orgueil ne cédait jamais. Il acheva de brouiller les cartes; ils donnèrent et perdirent la bataille de la Boyne après laquelle il fallut se rembarquer, ce qui fut encore une entreprise difficile; on revint en France assez penauds. Toute cette noblesse se trouva ruinée par ce qu'on appelait sa rébellion. Elle émigra et suivit le roi Jacques. Ce fut une charge pour Louis XIV : il l'accepta et fit les choses grandement, il les logea, les nourrit, les entretint, donna au roi et à la reine d'Angleterre les sommes nécessaires, non-seulement à une existence suffisante, mais au luxe de leur rang. En un mot, son hospitalité fut royale et digne de lui.

Le comte profita de tout : il fut choyé et porté haut par les deux cours, qui se rencontraient fréquemment. Le roi d'Angleterre lui obtint des lettres de duc, qui furent vérifiées au parlement en mai 1692.

Il devait donc se trouver heureux d'une si prodigieuse fortune, après de tels revers, mais point ! Sa

désolation était la perte de sa charge de capitaine des gardes, dont on l'avait forcé à se défaire lorsqu'il allait sortir de Pignerol. Il eût donné tout le reste pour la reprendre, et le roi n'entendait pas de ce côté. La faveur de madame de Montespan faisait place à celle de madame de Maintenon, et celle-ci, sans lui être ennemie, comme sa rivale, lui nuisait davantage. Elle éloignait le roi de lui, en écartant tout intérêt personnel, seulement par la connaissance de son caractère et par ses antécédents.

La reine d'Angleterre, avec qui elle était au mieux cependant, ne put jamais la gagner complétement sous ce rapport. Tout ce qu'elle obtint, ce fut une sorte de neutralité, tant qu'il ne s'agirait pas de rapprocher le nouveau duc de la personne du roi. Ainsi la compagnie des gardes ne pouvait passer à la réalité, et resta à l'état de chimère, bien caressée, il est vrai.

Lauzun n'était plus jeune. Il avait encore une grande séduction, et il plaisait fort. La préférence de la reine d'Angleterre pour lui, tout en restant chaste et pure, existait toujours, en dépit de Mademoiselle, qui en écumait. Encore, était-ce peu de chose, en comparaison des infidélités réelles qui la mettaient dans une rage que rien ne peut rendre, et qui certainement avança ses jours.

Le roi rendit à Lauzun ses privances ; son esprit et

son cœur lui étaient fermés. Il ne fut jamais que de ce qui était public ; la défiance existait, il ne put la vaincre, malgré ses soins, ses attentions et ses efforts. Il lui revenait des demi-mots échappés aux ministres, aux maîtresses, et qui prouvaient son peu d'importance. Tout était apparent, rien de solide, il le savait, le sentait et ne s'en consolait point.

Il avait dès lors un train de grand seigneur, une des meilleures tables, des mieux fréquentées, une maison sur un pied magnifique. Il tenait tout cela de Mademoiselle et l'en récompensait par une ingratitude blessante ; il la tourmentait et l'humiliait sur tous les points ; nul ne comprenait comment cette fière princesse l'endurait si longtemps ; le roi s'en expliqua plusieurs fois. M. de Lauzun et elle ne s'en trouvèrent pas mieux. Un jour, il dit à M. Colbert :

— En vérité, je rougis pour ma cousine de la façon dont cet homme la traite.

C'étaient des choses désagréables sur son âge, quelquefois directes, quelquefois mitigées. Ainsi, un soir, en sortant de chez la reine, il lui dit brusquement :

— J'ai été étonné de voir la reine toute pleine de rubans de couleur à sa tête.

— Vous trouvez donc mauvais que j'en aie, moi qui suis plus vieille ?

Il fit une moue.

— La qualité dont nous sommes nous en fait porter plus longtemps que les autres.

— La qualité ne vous ôte pas des années et ne vous rend pas plus belles, n'allez pas le croire au moins.

Il lui faisait des mensonges de toutes sortes qu'elle découvrait et qui amenaient des scènes terribles. Ainsi, pour se débarrasser de rester avec elle, il se disait malade; il la quittait parce qu'il ne pouvait plus se tenir, et, le lendemain, une des dames lui racontait un souper fait la veille, où M. de Lauzun avait été charmant, ou il avait courtisé celle-ci ou celle-là. C'étaient alors des furies.

On sait quelles querelles il avait eues à Pignerol avec le surintendant et comment ils s'étaient quittés et brouillés pour des vétilles. Lauzun, le plus léger des hommes, rencontrant mademoiselle Fouquet à Bourbon d'abord, à Paris ensuite, se mit à lui faire des compliments et des galanteries, au point qu'on parla de les marier. Mademoiselle lui avait fait donner l'arriéré du prix de ses charges et de ses expéditions, neuf cent quatre-vingt mille livres, sans compter ce qu'elle lui avait remis elle-même, et, pour prix de ces bontés, il laissait penser qu'il lui donnerait une rivale, et avec quels procédés encore !

Mademoiselle avait acheté Choisy et y faisait bâtir. Il est très-vrai que la position n'est pas belle, la vue

nulle et aucun agrément. Le seul voisinage de la rivière fait tout supporter, mais elle aurait mieux fait de bâtir ailleurs. M. de Lauzun se mit en furie de cette dépense, et le voilà un jour, chez la princesse, où se trouvaient ses gens d'affaires, leur chantant pouille sur ce qu'ils ne l'avaient pas arrêtée dans ce projet.

— J'aurais trouvé cet argent à mon retour et j'aurais bien su me le faire donner.

— Monsieur, lui répondirent-ils, Mademoiselle est la maîtresse et nous sommes ses serviteurs, faits pour lui obéir, et vous aussi.

— Oh! moi!... Mademoiselle, reprit-il en se tournant de son côté, n'aviez-vous pas une belle chaîne de perles autrefois? Qu'en avez-vous fait? Je ne l'ai pas vue quand vous m'avez montré vos pierreries.

— Je l'ai vendue.

— Combien?

— Quarante mille écus, et j'ai bâti Choisy avec cette somme; cela vaut bien un tour de perles inutile, apparemment.

— Pas du tout. Il ne fallait qu'une petite maison pour manger une fricassée de poulet et non pour y coucher. Tous ces bâtiments coûtent gros, et pourquoi faire?

— Cela n'est pas trop beau pour Mademoiselle, dit la comtesse de Fiesque.

— Parbleu ! il est aisé à ceux à qui cela ne coûte rien d'en parler.

— Je n'ai rien fait que par les avis de M. Colbert.

— Vous le payera-t-il ? Pour moi, j'ai sujet d'y trouver à dire. Vous auriez mieux employé cet argent si vous me l'aviez donné.

— Je vous en ai assez donné, je crois, et assez fait donner pour que vous soyez content. Sans compter ce que vous m'avez coûté pour racheter votre mauvaise conduite.

— N'étiez-vous pas là pour cela ?

Il m'a conté une chose extraordinaire que je ne veux pas oublier et que je raconterai ici, car peu de gens la connaissent.

Il était chez Mademoiselle, où se trouvait Madame, à l'époque où le roi se cassa le bras et où la reine mourut. Il ne voulait point qu'on parlât de la mort de la reine, disant que c'était lui manquer de respect.

— Une si grande princesse n'est pas sujette aux nécessités humaines.

— Nous y sommes toutes sujettes, monsieur, et, quant à moi, j'ai de plus que les autres celle des songes, qui fait mon supplice, dit Madame. Ainsi j'ai songé l'autre jour qu'étant à la chasse avec le roi, il était tombé et m'avait fait une grande frayeur. Cela est arrivé, vous le voyez. C'est bien pis, j'ai songé la mort de la reine.

— Comment cela?

— Oui, cinq ou six jours devant qu'elle tombât malade, j'avais fait un songe terrible; je le contai à elle et à madame la Dauphine. J'avais vu une église que je ne connaissais point, toute tendue de noir. On avait ouvert une cave, à côté de l'autel; on y est descendu, puis les gens sont remontés, en disant :

« — Il n'y a point de place.

« Ils se mirent cependant à ranger. A la fin de quoi, on trouva le caveau plus long qu'on ne croyait, et on ajouta qu'on y avait déposé le corps de Madame.

« La reine me répliqua :

« — C'est pour moi assurément, ce songe; c'est l'église de Saint-Denis; le caveau est situé de cette même manière, et j'ai remarqué tout ce que vous dites du service de la reine d'Angleterre.

Cela était vrai, et cela arriva de point en point; il fallut, en effet, faire une place pour la reine Marie-Thérèse, et l'on recula le corps de Madame, mère de mademoiselle de Montpensier.

Depuis ce temps, cette princesse et M. de Lauzun priaient toujours madame la palatine de ne jamais songer ni de l'un ni de l'autre.

Une autre fois, il se mit en tête d'aller servir pendant la campagne avec le roi, et celui-ci ne le voulut pas. Lauzun, furieux, accuse Mademoiselle de l'a-

voir empêché, et s'en va la trouver à Paris, où elle avait beaucoup de monde.

Madame de Montespan était présente.

— Eh bien, dit Mademoiselle, allez-vous-en à Saint-Fargeau ou à Lauzun, pendant la campagne. On dirait que vous restez pour moi; ce serait ridicule.

— Je m'en vais, et je ne vous reverrai de ma vie. Je vous dis adieu.

— Ma vie, à moi, eût été heureuse, si je ne vous avais pas connu. Il vaut mieux tard que jamais; séparons-nous.

— Vous avez ruiné ma fortune, vous m'avez coupé la gorge; vous m'avez fait passer dix ans en prison, et vous me tenez en disgrâce, je le sais.

Il s'emporta de propos avec une telle insolence, que Mademoiselle reprit en se contenant :

— Tenez votre parole, monsieur, allez-vous-en.

Il sortit enragé et s'en alla trouver Monsieur, auquel il dit :

— C'en est fait, Mademoiselle m'a chassé comme un coquin.

XXII

Il revint pourtant cette fois encore, mais il fallait qu'une pareille existence eût un terme, et voici ce qui l'amena :

Mademoiselle alla au château d'Eu ; elle avait fait promettre à Lauzun qu'il viendrait l'y rejoindre ; elle prenait les eaux de Forges, ainsi qu'elle avait accoutumé de le faire presque chaque année. Il lui écrivit d'abord qu'il lui laisserait prendre les eaux tranquille, et qu'il viendrait après. Madame de Fiesque et madame de Frontenac étaient avec la princesse et travaillaient à calmer son impatience, elle ne voulait rien entendre et l'accusait toujours.

—Il me doit mieux que cela, disait-elle; il ne se conduirait pas de cette façon avec une fille de gentilhomme qui porterait son nom. Il oublie toujours qui je suis, qui il est et ce que j'ai fait pour lui.

Enfin il arriva, et, dès le lendemain, il s'en alla à la ville, sous prétexte de recevoir des courriers de M. le prince ou d'autres personnages dont il se faisait fête, pour prouver à mademoiselle de Montpensier qu'il avait bien autre chose dans l'esprit que de vivre avec elle en ménage, comme des tourtereaux.

Au lieu de recevoir des courriers, il se mit à courir les filles. Parmi celles qui lui plaisaient, s'en trouvait une très-jeune et fort jolie, à laquelle il promit monts et merveilles; mais il lui prenait souvent des accès d'avarice, et, lorsqu'il en eut tout obtenu, il ne lui donna rien.

La fille, fort attrapée, et qui s'était fait des projets magnifiques, ne put garder ce mécontentement pour elle et en parla à une amie. L'amie, indiscrète, et bien aise peut-être du malheur de sa camarade, choisie de préférence à elle, s'en alla tout droit à la mère de la trompée et lui dégoisa l'histoire. Sur quoi, celle-ci, sachant sa fille déshonorée, et gratis encore, s'en vint au château, rouge comme un pavot, les yeux hors de la tête, demander M. de Lauzun. Il était sorti; il cherchait ailleurs apparemment.

Cette femme fit un train épouvantable. On ne pouvait la faire taire. Mademoiselle revint de la promenade, elle en entendit quelque chose, et le nom de M. de Lauzun mêlé à tout cela la frappa. Elle demanda ce que c'était. En la voyant, la mère se jeta

à ses genoux, en larmes, implora sa justice et sa bonté, en ajoutant, pour que rien n'y manquât :

— Oh ! Mademoiselle, oh ! notre chère maîtresse, si secourable et si parfaite pour vos vassaux, délivrez-nous de ce seigneur ; il n'y a plus de sûreté pour nos filles; il les débauche toutes, et nous n'avons plus qu'à les jeter à la mer si vous n'avez pitié de nous.

— Soyez tranquille, ma bonne femme, je saurai bien vous faire la justice que vous méritez. Laissez-moi, votre fille aura une dot, à condition qu'elle quittera le pays et que je ne la verrai jamais.

Pour comble de fortune (il en est ainsi dans la vie), Mademoiselle était encore dans toute la force de sa colère, lorsqu'elle vit entrer un courrier dans la cour; et, comme elle s'informa de ce qu'il voulait, on lui répondit qu'il portait un message pour M. de Lauzun.

— De quelle part?

— Il vient de bien loin, madame; c'est de Savoie.

Elle ordonna qu'on le conduisît devant elle, et se mit à l'interroger. Il apportait à Lauzun une lettre de la part d'une mourante, et cette mourante, qui le suppliait de venir près d'elle s'il le pouvait, était la pauvre Étiennette. Elle voulait lui remettre elle-même leur fils, afin d'être sûre qu'il en prendrait soin. C'était beaucoup exiger de lui peut-être, mais elle espérait qu'il se souviendrait des années de sa prison et de la tendresse qui les unissait. Le cour-

rier, qui était un des parents de la pauvre fille, avait ordre de le chercher et de lui remettre cette lettre n'importe où il fût.

Mademoiselle, en vraie cousine de Louis XIV, exerçait chez elle une autorité despotique. Elle étendait cette autorité sur M. de Lauzun comme sur ses domestiques. Elle ne fit donc aucune difficulté de décacheter la lettre et de la lire. On peut juger de sa furie; c'était le jour des découvertes. Elle rendit elle-même la réponse à cet homme, ordonna qu'on le reçût et lui fit remettre un salaire.

— M. de Lauzun n'est pas ici, ajouta-t-elle ; tu peux le dire à celle qui t'envoie. Je lui donnerai ce papier, et il ira peut-être; en attendant, repose-toi et pars. Mademoiselle rentra chez elle et se mit à se plaindre avec une amertume qui ne lui était pas ordinaire. Elle commençait à se lasser, c'était visible.

— Madame, dit-elle à madame de Fiesque, vous le verrez pour moi, vous lui direz que je lui interdis ma présence et que je lui donne l'ordre de retourner à Paris. Tout est fini ; ma patience a été assez longue, qu'on ne m'en parle plus.

Madame de Frontenac et madame de Fiesque essayèrent de la calmer ; elle n'écouta rien.

— Non, madame, répliqua-t-elle, non, j'ai trop souffert, je me suis trop humiliée, j'ai trop méconnu mon rang et le nom que je porte, pour un homme

indigne de moi. Je l'ai fait riche, je ne lui ôterai rien de ce que je lui ai donné. A cause de lui, j'ai déshérité ma famille pour un bâtard. Le bien de mes pères ira à M. du Maine et à cet indigne, tandis que mes cousins ne recevront rien de moi. Au moins, ce qui me reste prendra sa destination véritable.

M. de Lauzun revint le soir, et fut salué de ces nouvelles en arrivant, par sa bonne amie madame de Fiesque.

— Il faut vous en aller, monsieur, et au plus vite : Mademoiselle ne veut plus entendre parler de vous. Elle se voit trahie dans le passé, dans le présent, dans l'avenir ; elle en est fatiguée, et le fait est que vous y avez pris la peine, vous avez tous les torts.

— Mademoiselle ne veut pas me voir ! Eh bien, je la verrai, et tout de suite. Quand on épouse un homme plus jeune que soi et qu'on devient vieille, on n'a pas droit de se plaindre s'il est infidèle ; je le lui dirai une bonne fois, afin qu'elle me laisse tranquille, et vous aussi.

Madame de Fiesque fit tout au monde pour l'arrêter; il n'en tint compte et entra chez la princesse. Elle était seule dans sa chambre et lisait quelques papiers. Madame de Fiesque n'osa suivre le comte ; elle ne se souciait pas de se mêler en ces choses-là. En apercevant Lauzun, Mademoiselle se leva furieuse :

— Sortez ! sortez ! s'écria-t-elle en lui montrant la porte. Vous êtes bien hardi de vous présenter devant moi, après ma défense.

— Mademoiselle, je viens...

— Vous excuser, peut-être? Est-ce que cela est possible? Tenez, voici la lettre de votre maîtresse de Pignerol, dont vous avez un enfant. J'ai entendu les plaintes de la pauvre mère dont vous avez séduit la fille. Je sais tout, je n'ai rien à écouter, je ne vous reverrai jamais, vous me feriez mourir.

— Ne me chassez pas sans me laisser expliquer : je suis coupable, je suis bien coupable, puisque je vous ai offensée...

Mademoiselle prit un tel accès de colère, qu'elle se jeta sur lui, l'égratigna et le battit. Elle le poussa dehors, presque à coups de poing et ferma la porte au verrou derrière lui. Puis elle se trouva mal et passa toute la nuit dans des attaques et des convulsions, dont on eut beaucoup de peine à la faire revenir.

Lauzun ne se tint pas pour chassé : il resta dans l'antichambre de mademoiselle tant qu'elle souffrit, et ne rendra chez lui qu'après avoir appris qu'elle dormait. Il supplia les dames de lui parler pour lui et de les raccommoder. Madame de Fiesque s'y employa de tout son pouvoir; sa longue habitude avec Mademoiselle lui en donnait la facilité. Elle était à elle depuis le temps de la Fronde; elles s'étaient

brouillées, remises plusieurs fois, et maintenant elles se faisaient fort bien. On ne rompt pas tout à fait avec les gens qu'on a connus dans son enfance, on a du plaisir à parler du passé. Madame de Frontenac ne s'en mêla pas.

Mademoiselle se fit beaucoup prier ; elle était désespérée, mais elle voulait tenir sa dignité, et, d'ailleurs, elle comprenait bien que cela serait toujours ainsi, et qu'un peu plus tôt ou un peu plus tard, il faudrait en venir là. Madame de Fiesque passait pour très-faible. Madame Cornuel disait d'elle qu'elle se conservait bien parce qu'elle était salée dans sa folie. Toute folle qu'elle était, elle était adroite et savait son monde ; elle amena Mademoiselle à promettre qu'elle le recevrait à merci cette fois encore, mais que ce serait la dernière, qu'elle ne lui pardonnerait jamais plus, et que madame de Fiesque répondrait pour lui.

Ah ! le bon billet qu'a la Châtre ! Madame de Fiesque répondant pour M. de Lauzun, c'était une curiosité.

Mademoiselle s'installa dans sa galerie, et la comtesse amena son protégé. Dès qu'il aperçut la princesse, il se mit à genoux, et alla ainsi sans se relever jusqu'à elle. Elle le laissa à ses pieds, et l'y contempla quelques instants.

— Vous voilà donc là, monsieur, vous voilà donc à vous humilier devant la vieille, à implorer son indul-

gence ; il faut que je vous pardonne, je l'ai promis à madame de Fiesque, mais c'est pour la dernière fois. Je le jure par la mémoire de mon aïeul, Henri le Grand, et vous me connaissez assez pour savoir que je ne manquerai pas à ce serment. Je me suis trop oubliée pour vous ; j'ai foulé aux pieds la fierté de mon rang et de mon sexe ; c'est trop, je ne le ferai plus. Relevez-vous et souvenez-vous bien de mes paroles, car, moi, je m'en souviendrai.

Pendant quelques jours, le comte fut plein d'attentions, de soin, et d'une soumission aveugle. Il n'osait pour ainsi dire pas lever les yeux devant la princesse ; il se montra tendre, empressé, charmant. Elle eut la faiblesse de s'y laisser reprendre, et de se mettre à l'aimer comme dans sa jeunesse. Elle se sentit heureuse, ravie. Si M. de Lauzun eût eu un peu d'adresse, il eût tout obtenu d'elle en ce moment, il se fût fait donner le reste de ses biens. Il n'y songea pas, comptant bien sur l'avenir, avec lequel pourtant il ne faut point compter, il ne nous appartient pas.

Un mois se passa à ce château d'Eu ; il n'osait pas sortir d'abord, puis il se relâcha de ses gardes, et commença à revoir quelques-unes de ses maîtresses ; il leur donnait des rendez-vous dans les bois, il leur envoyait des émissaires qu'il payait fort cher, mais dont il ne pouvait être sûr néanmoins. Mademoiselle avait repris confiance, elle ne le faisait point surveil-

ler, elle alla même jusqu'à l'engager à sortir plus souvent et à ne point se renfermer sans distractions ni plaisirs.

J'ai celui d'être avec vous, Mademoiselle, n'est-ce pas le plus grand bonheur pour moi?

Cette réponse produisit l'effet désiré, la princesse la commenta et la répéta toute la soirée à qui voulut l'entendre; M. de Lauzun en profita pour s'échapper et s'en aller faire ripaille avec une jolie fille à la ville d'Eu. Il s'oublia et ne rentra pas de la nuit. Mademoiselle eut justement la fantaisie de le demander avant de se coucher; il était trois heures du matin, elle se couchait fort tard. Il fallut avouer qu'il n'était point revenu. Elle était si bien confiante, que son premier mouvement fut l'inquiétude; elle envoya un laquais à cheval pour s'informer de lui, et la comtesse de Fiesque tremblait de ce qu'on allait apprendre, elle qui avait répondu de cet éternel coureur.

Le laquais ne le trouva nulle part; il alla dans tous les coins, chez tous les gens considérables, il n'y avait point paru. Il dénicha ses gens dans un cabaret borgne, et il apprit par eux que M. de Lauzun les avait laissés là avec la permission de se divertir tout autant qu'il leur conviendrait jusqu'à ce qu'il vînt les reprendre.

Il rendra donc au château muni de cette réponse.

Mademoiselle regarda la comtesse de Fiesque, qui baissait les yeux.

— Vous le voyez, madame, il est incorrigible. Vous ne me parlerez plus pour lui, je l'espère; il ne couchera plus ici demain. Qu'on fasse préparer ses équipages, je ne lui ferai pas grâce, et tout est fini.

M. de Lauzun s'était oublié tout à fait; il comprit qu'il n'y avait rien à prétendre, et qu'un plus ou un peu moins ne changerait pas la chose. Il revint tranquillement, sans se cacher, entra dans la cour, ses livrées étalées, et descendit comme s'il était sûr de son fait. Mademoiselle le vit en cette attitude, ce qui la mit dans une telle furie, qu'elle voulut se donner la satisfaction de la passer sur celui qui l'avait causée; elle lui fit dire d'entrer chez elle, il n'en espérait pas tant.

Il parut dans le cabinet où Mademoiselle l'attendait impatiemment, il avait déjà bâti une histoire et se préparait à la débiter; elle ne lui en laissa pas le temps.

— Monsieur, lui dit-elle, je vous ai chassé une fois, je vous ai pardonné comme une lâche que je suis, mais je ne vous pardonnerai plus.

XXIII

M. de Lauzun vit dans les yeux de la princesse un parti pris, mais il lui connaissait également une telle faiblesse à son endroit, qu'il ne perdit pas courage. Il se jeta à ses pieds et se mit à sangloter, sans rien dire, comme un homme que la douleur étouffe et auquel il est impossible de prononcer un mot.

Elle ne le regarda même pas et continua de l'accabler, le traitant de la bonne façon, lui rejetant au visage ses bienfaits et la manière dont il les avait reconnus. Il lui laissa épuiser son éloquence, et, pour toute réponse, il essaya de baiser le bas de sa robe.

— Laissez-moi, monsieur, vous me faites horreur. Oh ! je conçois maintenant et j'excuse la reine de Suède d'avoir fait tuer cet ingrat Monaldeschi qui l'a-

vait trompée. Si j'étais reine, je vous le jure, vous ne sortiriez pas vivant de ce château.

— Heureusement, vous ne l'êtes pas, répliqua l'autre, que la colère gagnait aussi. Vous seriez digne de porter la couronne du caprice et de l'orgueilleuse méchanceté.

— Quoi ! vous m'insultez encore ! Oh ! c'en est trop !

Et, sans autre forme de procès, elle se mit à le battre, mais à le battre de si bonne façon, qu'il s'en lassa ; il n'était point patient, et dans ses moments de furie ne comptait plus rien ; il ne se souvint plus qu'elle était petite-fille de Henri IV et cousine de Louis XIV ; il la frappa bel et bien et de toutes ses forces, pendant qu'elle se ruait sur lui et lui arrachait la peau du visage avec ses ongles. Ils en portèrent tous les deux la marque.

Madame de Fiesque accourut au bruit. Elle les sépara avec peine ; ils étaient rouges et enragés comme des coqs de basse-cour.

— Mademoiselle ! monsieur de Lauzun ! y pensez-vous? Votre Altesse royale...

Elle les tira à quartier tant qu'elle put ; Mademoiselle, que sa présence rendait honteuse, céda la première. M. de Lauzun tapait toujours ; il ne se connaissait plus. J'ai essuyé de ces colères-là. Madame de Fiesque se plaça entre lui et la princesse, qui

tomba presque mourante sur un fauteuil, et reçut les dernières éclaboussures.

— Monsieur, s'écria-t-elle, vous manquez de respect à Son Altesse royale.

Cette phrase de la bonne Fiesque faisait pouffer M. de Lauzun toutes les fois qu'il la rappelait. Elle le fit revenir à lui sur-le-champ, et cela par une envie de rire à laquelle il lui fut impossible de résister. L'idée du respect en présence d'une volée de coups de poing lui semblait si bouffonne, qu'elle le calma sans transition.

Mademoiselle pâmait ; la comtesse, au lieu de la secourir, restait stupéfaite devant Lauzun, qui se tenait les côtes, avec les joues balafrées, les dentelles en pièces et les rubans dénoués. Lui seul au monde était capable de pareille impertinence, après une pareille énormité. Pour y mettre le comble, il s'en alla, riant toujours et ne s'occupant plus de Son Altesse royale, bien qu'il lui eût manqué de cette façon inouïe.

La pauvre princesse crut qu'elle allait mourir; ce quart d'heure expia toutes ses folies. Madame de Fiesque ne voulut cependant appeler personne, ce spectacle n'était pas bon à montrer aux gens. Elle l'inonda d'eau de la reine de Hongrie, lui fit ouvrir les yeux, qu'elle promena languissamment autour d'elle, et, lorsqu'elle se vit avec son amie, elle éclata en cris, en larmes à fendre le cœur.

— Battue ! battue ! par cet infâme ! moi ! Oh ! je n'y survivrai pas.

On la coucha, on lui mit des compresses ; elle finit par s'assoupir, à force de pleurer ; madame de Fiesque alors chercha Lauzun ; elle était inquiète de ses rodomontades et prévoyait quelque coup de sa tête. Il n'était pas chez lui ; ses gens ne l'avaient point vu ; il n'était pas sorti du château cependant ; elle courut chez madame de Frontenac et fut témoin d'une de ces scènes que l'on n'oublie point.

Le comte y était installé sur un canapé, le visage enveloppé de bandelettes et pérorant.

— Mademoiselle m'a battu, mesdames, et elle pensait que je ne le lui rendrais pas. J'en ai voulu finir une bonne fois, je me suis souvenu que je suis son mari, et bon gentilhomme, palsambleu ! Je me suis défendu bravement : Sa Majesté Louis XIV, à laquelle j'ai dit son fait, a jeté sa canne par la fenêtre pour ne me point frapper ; sa cousine n'y prend pas tant de façon : je ne le souffrirai pas plus de l'une que de l'autre.

— Monsieur de Lauzun, vous êtes fou.

— Je ne suis point fou, je parle vrai. J'ai ri tout à l'heure, à votre grand scandale, madame de Fiesque, et rien n'était plus risible en effet. Vous eussiez voulu que j'en pleurasse. Assez de comédie comme cela ! Vous lui direz, à cette vieille folle, que je ne prétends plus vivre en esclave. Elle croit m'avoir

acheté avec les deux millions qu'elle m'a donnés, n'est-ce pas? Je vaux mieux, et elle aussi. Compte-t-elle pour rien la disgrâce et le cachot où j'ai souffert dix ans? Compte-t-elle pour rien la perte de l'amitié du roi? Compte-t-elle pour rien mes sacrifices à ses jalousies et à ses exigences? Enfin, compte-t-elle pour rien les quarante-sept ans marqués qu'elle avait lorsque j'ai été appelé à l'insigne bonheur de lui prouver ma flamme... que je ne sentais point?

— Mais, monsieur...

— Non, madame, vous lui direz tout cela. Les deux millions ne suffisent point pour solder ce compte. Elle m'a dépouillé pour enrichir un bâtard, et cela parce qu'elle a voulu m'avoir près d'elle, non pas pour me rendre à la liberté, elle m'a condamné à une autre prison, mais pour me tourmenter, pour me mettre à des gênes plus cruelles que les voûtes de Pignerol. Je la connais bien, allez ! elle ne pense qu'à elle. Je ne veux plus porter ces chaînes-là. Vous le lui signifierez de ma part...

— Quoi ! monsieur !...

— Oui ; qu'elle me donne le reste de ses biens, et alors je demeurerai près d'elle. Alors je consentirai à diriger sa maison; je l'empêcherai de se ruiner avec ses folies et ses bâtisses, comme à Choisy; je lui apprendrai à tenir un état magnifique et je ne lui épargnerai pas les corrections salutaires, pour corri-

ger sa fierté déplacée, sa tyrannie. Avant un an, elle sera souple comme un gant d'Espagne.

Madame de Fiesque essaya encore de l'interrompre, il lui imposa silence par un geste impérieux.

— Je n'ai pas fini. Qu'elle accepte donc ou qu'elle refuse ces conditions que je propose, et cela tout de suite. Je ne saurais attendre davantage. Si elle ne me donne pas plus que je n'ai, qu'elle ne compte plus sur moi, je pars ce soir pour ne plus revenir, vous m'entendez bien?

— Comment, monsieur! c'est vous qui la congédiez, après ce qui s'est passé? On ne vit jamais une inconvenance pareille.

— Eh bien, madame, on la verra. Si elle refuse, je ferai encore un bon marché, je redeviendrai libre.

Cet homme-là avait une de ces effronteries qui ne s'étonnent de rien, il n'y eut point son pareil de notre temps, ni avant, que je sache.

— Allez donc, madame de Fiesque, ne voyez-vous pas que j'attends?

— Ah! ma foi jurée, monsieur, vous me prenez pour Mademoiselle; on ne me traite point ainsi. La princesse dort, je ne la réveillerai pas. D'ailleurs, je refuse votre ambassade; dites tout cela vous-même, si vous voulez.

— Au fait, vous ne le répéteriez pas exactement, je vais lui écrire.

Il le fit comme il le venait d'annoncer, et, le beau, c'est qu'il attendait la réponse. Mademoiselle reçut la lettre, et faillit étouffer de colère. Elle fit appeler Rolinde, son intendant, fort des amis de M. de Lauzun pourtant.

— Allez trouver ce drôle, lui jeta-t-elle entre deux oraisons funèbres de son amour, et dites-lui bien que, si dans une heure il est encore ici, je le ferai chasser par mes valets.

— Comme elle voudra ! répliqua le comte, à qui la commission fut faite. Qu'on prépare mon carrosse, je m'en vais.

Il partit en triomphateur, donnant l'argent à pleines mains à tous les domestiques et serviteurs, agissant en maître et leur offrant sa maison, s'ils se lassaient de leur vieille altesse. Chacun en restait confondu.

Mademoiselle demeura au lit plus de huit jours. Elle envoya un courrier au roi pour le prévenir qu'elle avait chassé M. de Lauzun, qu'elle ne pouvait tenir à son insolence, et qu'elle ne voulait plus en entendre parler. Sa Majesté répondit qu'elle aurait dû s'y décider beaucoup plus tôt, mais que, du reste, elle ne se mêlerait pas de cela.

M. de Lauzun, de retour à Paris, dégrisé de sa colère, commença à comprendre qu'il avait eu tort de tuer la poule aux œufs de diamants. Il essaya de re-

venir, il fit des soumissions, il écrivit des lettres; Mademoiselle resta inflexible. Elle ne voulut entendre à rien; son parti était bien pris pour cette fois. L'affront fait à sa qualité n'admettait plus d'excuses. Elle prit un caractère acariâtre et ne se consola jamais.

Elle fit défendre à M. de Lauzun de se trouver dans aucun des lieux où elle allait, et lui donna l'ordre de se retirer aussitôt qu'elle arriverait, n'importe où ce fût. Force lui fut de s'y conformer.

Elle ne survécut que quelques années à cette séparation; il est très-vrai que le chagrin concentré avança ses jours. Trop fière pour se plaindre, elle ne prononça jamais le nom de M. de Lauzun et ne souffrit pas qu'on le prononçât devant elle.

Même à son lit de mort, elle ne voulut pas le voir; elle lui fit dire qu'elle lui pardonnait et qu'elle désirait son bonheur.

On embauma le corps de la princesse, et il arriva une de ces choses fort naturelles et qui font crier au miracle. Il y a de ces coïncidences qu'on tenterait en vain d'expliquer.

Le corps était dans une chapelle ardente, et on allait lui jeter de l'eau bénite, suivant l'étiquette. M. de Lauzun s'y rendit en mante et en pleureuse, ce qui fit crier tout le monde, et ce dont il fut singulièrement tancé par le roi, qui lui défendit de prendre le

deuil. Il éluda cet ordre par une livrée presque noire, à galons d'argent. Il les changea en blanc, égayé d'un peu de bleu, lorsqu'on fit ôter l'or et l'argent des livrées.

Ce jour donc de la mort de Mademoiselle, il s'en alla en grand équipage lui rendre ses devoirs. Il se rougissait les yeux à force d'essuyer des larmes qu'il ne répandait pas. Au moment où il entrait dans la cour, un bruit épouvantable se fit entendre auprès du corps, comme d'un coup de pistolet tiré à bout portant; quelques cierges tombèrent et s'éteignirent. Aussitôt madame la duchesse de Bourbon, madame la princesse de Conti, les duchesses, les évêques, les prêtres de garde auprès du lit de parade, les femmes, les assistants, tous furent saisis d'une frayeur panique. Ils se précipitèrent par toutes les portes, et cette foule empêcha M. de Lauzun de rentrer.

— Monsieur, s'écria une vieille femme de Mademoiselle, confidente de leurs amours dans tous les temps, la princesse ne veut pas vous voir, elle ressuscite pour vous bannir encore, sortez d'ici. Je suis sûre qu'on la trouvera debout, gardant l'entrée et vous interdisant ce sacrilége.

Le comte n'était pas homme à s'effrayer d'une apparition; il laissa parler les commères, et il poursuivit son chemin. Il avoua pourtant que le cœur lui

battait un peu, car il avait entendu le bruit comme les autres.

Le cadavre était à la même place; seulement, l'urne qui contenait le cœur avait éclaté. De là le bruit et le désordre. On l'avait mal embaumé, il avait fermenté et causé ce sabbat inexplicable. Que cela arrivât, c'est tout simple; mais pourquoi au moment même où cet homme qu'elle avait tant aimé, par qui elle avait tant souffert, entrait chez elle?

Le comte s'en frappa beaucoup. Il se prit à la regretter, à lui rendre toutes sortes de respects. Il remplit sa maison de ses portraits, qui occupaient partout les places d'honneur. Il avait même dans sa chambre à coucher, derrière son lit, une manière d'oratoire, où ce portrait se voyait entouré d'images de saints. Un cadre d'ébène magnifiquement sculpté, avec les armes de Mademoiselle, arrangé et formé comme un reliquaire, contenait ses cheveux. Il a toujours gardé cet oratoire à la même place, même après notre mariage, non sans m'en avoir demandé la permission. Il le faisait ajuster dans toutes ses maisons, prétendant que cela lui portait bonheur et que la princesse lui apparaissait souvent en songe.

Je ne saurais dire précisément si M. de Lauzun aima véritablement Mademoiselle ou si l'ambition seule le décida à accepter ce mariage, dont il se plaignait quelquefois avec amertume, surtout quand

les regrets de sa charge le tourmentaient trop.

C'était un homme si singulier, si bizarre, si en dehors de tous les autres ! J'écrirai vingt fois, cent fois ceci, sans le dire assez. Je lui ai pardonné ce qu'il m'a fait souffrir, à cause de cette bizarrerie ; je crois qu'il n'en avait pas conscience, on le verra encore mieux par la suite. J'ai voulu finir tout d'un trait cette histoire de Mademoiselle, afin de n'en plus parler et de raconter ce que j'ai vu, ce qui me regarde, sans me préoccuper du passé.

Nous allons donc revenir maintenant au commencement de mon mariage et aux dernières années du règne du feu roi.

FIN DU TOME PREMIER.

Corbeil. — Typographie de Crété.

LA

DUCHESSE DE LAUZUN

OUVRAGES

DE

LA COMTESSE DASH

Parus dans la collection Michel Lévy

LES AMOURS DE LA BELLE AURORE	2 vol.
LES BALS MASQUÉS	1 —
LA CHAINE D'OR	1 —
LES CHATEAUX EN AFRIQUE	1 —
LES DEGRÉS DE L'ÉCHELLE	1 —
LA DERNIÈRE EXPIATION	2 —
LA DUCHESSE DE LAUZUN	3 —
LA DUCHESSE D'ÉPONNES	1 —
LE FRUIT DÉFENDU	1 —
LES GALANTERIES DE LA COUR DE LOUIS XV	4 —
LA RÉGENCE	1 —
LA JEUNESSE DE LOUIS XV	1 —
LES MAITRESSES DU ROI	1 —
LE PARC AUX CERFS	1 —
LE JEU DE LA REINE	1 —
LA JOLIE BOHÉMIENNE	1 —
MADEMOISELLE DE LA TOUR DU PIN	1 —
LA MARQUISE DE PARABÈRE	1 —
LA MARQUISE SANGLANTE	1 —
LE NEUF DE PIQUE	1 —
LA POUDRE ET LA NEIGE	1 —
LE SALON DU DIABLE	1 —
LES SECRETS D'UNE SORCIÈRE	2 —
LES SUITES D'UNE FAUTE	1 —

CORBEIL. — Typ. et stér. de CRÉTÉ.

LA

DUCHESSE DE LAUZUN

PAR

LA COMTESSE DASH

TOME DEUXIÈME



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1864

LA

DUCHESSE DE LAUZUN

I

M. le maréchal de Lorges était allé commander l'armée du Rhin, et M. de Saint-Simon l'avait suivi. Ma sœur et ma mère étaient donc malheureuses. Quant à moi, tout en m'inquiétant de mon père, je ne refusais point les divertissements de mon âge, que M. de Lauzun n'osait pas me défendre en ce temps-là, à condition qu'il les partagerait, bien entendu, car sa jalousie ne me quittait pas du regard.

Il était ulcéré jusqu'au fond du cœur de n'avoir pu être de rien dans l'armée de mon père ; il ne m'avait épousée, j'en suis sûre, que pour rentrer par cette porte en la faveur du roi. On a vu comment Sa Ma-

jesté, qui le connaissait, avait prévenu la demande, et comment il fut obligé de se contenter de moi seule, sans obtenir la plus petite entrée dans les grandes questions qu'il ambitionnait.

Notre entrevue avec M. le duc de Chartres, dans le parc de Saint-Cloud, m'avait laissé un souvenir que je ne chassais point; je ne trouvais pas à la cour un seigneur si aimable et si bien fait, et, dans ma parfaite ignorance, je ne pus m'empêcher de le dire quelquefois. M. de Lauzun m'en reprit sévèrement et m'en fit reprendre par ma mère. Avec elle j'étais plus à mon aise, et je profitai de l'occasion pour me faire expliquer ce que je ne comprenais pas.

— On ne parle point de M. le duc de Chartres, ma fille, me dit la maréchale.

— Mais pourquoi, ma mère? M. le duc de Chartres est le fils de Monsieur, le neveu du roi, c'est un prince comme tous les autres princes, mieux que tous les autres princes. On peut parler des autres et non de lui, pourquoi cela?

— M. le duc de Chartres n'est pas un prince comme les autres, madame.

— Cependant il fait merveilles à l'armée de Flandre, on le disait encore hier chez vous, on ne peut lui rien reprocher.

— On lui reproche tout, au contraire. Il est dans la disgrâce du roi, il va peu à Versailles, il s'entoure

à Paris de gens qu'on ne peut avouer, il ne mène point une bonne conduite, et M. de Lauzun a sagement agi en déclinant l'honneur de sa visite lorsqu'il s'est fait annoncer chez vous l'autre jour.

— Ah ! il est venu?

Et j'en étais toute suffoquée. Quoi ! on l'avait renvoyé, et sans m'en prévenir encore ! C'était me traiter en petite fille, ce qui me sembla souverainement impertinent, bien que je n'osasse rien en laisser deviner à ma mère.

— Oui, ma fille, il est venu. C'est une triste chose que les filles du maréchal de Lorges ne puissent pas recevoir chez elles un petit-fils de France sans craindre d'être blâmées de la cour et de la ville. Voilà pourtant où la conduite de M. le duc de Chartres nous a tous conduits.

Je ne me contentai pas de cette explication et je devinai une injustice. Le charmant prince que j'avais vu ne pouvait mériter ces blâmes ; la renommée ne parlait d'un autre côté que de ses prouesses à la guerre ; comment un homme aussi brave pouvait-il être en même temps de ceux qu'on rougit de recevoir, même lorsqu'ils sont neveux de Louis XIV?

Ces discours me donnèrent une occupation continuelle de M. de Chartres, auquel je n'aurais peut-êre pas pensé si on m'eût laissée en repos. Je crois qu'il est dangereux de répéter à une jeune femme

qu'elle doit éviter des périls, lorsqu'elle n'y songe point.

Sur ces entrefaites, nous fûmes d'un voyage de Marly où arriva ce fameux événement qui fit tant de bruit, tout petit qu'il était; M. le duc de Chartres, sans s'en douter, n'y fut peut-être pas étranger.

Une chose terrible s'était passée en Flandre. Le duc du Maine, qui commandait la droite, refusa de marcher, malgré les ordres du maréchal de Villeroi, malgré les supplications de ceux qui l'entouraient et les cris du soldat, qui ne s'en gêne guère. Il laissa passer M. de Vaudemont, et força ainsi le maréchal de Boufflers à rendre Namur. Il eut peur, il *fouina*, ainsi que disent les polissons, qui ne ménagent pas les termes et en ont souvent de fort énergiques. Ce fut d'autant plus marqué, que M. le duc de Chartres, le prince de Conti, tous les autres se montraient de vrais héros. Le roi, dont l'adoration pour ses bâtards, et pour celui-là en particulier, n'avait point de bornes, ne fut pas instruit de cette belle aventure; le maréchal de Villeroi n'osa en rendre compte; madame de Maintenon se serait gardée d'accuser son élève chéri; la *Gazette* de Hollande seulement, qu'il se faisait lire, lui donna quelque atteinte, en annonçant un combat magnifique, la valeur du duc du Maine invincible, et ce duc emporté du champ de bataille, couvert de blessures, dans un état à faire pitié.

La *Gazette* suivante démentit tout cela, en adressant des excuses au lecteur. Elle avait été trompée, disait-elle, par la vraisemblance des faits, et ne supposait pas la possibilité que M. de Vaudemont eût échappé à une occasion si favorable pour la France, à moins que M. du Maine ne fût emporté par un boulet de canon.

On était enragé en France de cette lâcheté et de cette défaite, aussi bien le peuple que la cour. Le roi voyait la consternation sur les visages; il comprit qu'on lui cachait quelque chose et voulut le savoir.

Pour cela, il s'adressa à la Vienne, son valet de chambre, son ancien baigneur au temps de sa jeunesse. Il connaissait sa sincérité, son dévouement, et savait à n'en pas douter qu'il ne le tromperait point.

A ce voyage de Marly donc, un matin, à sa toilette, il s'arrangea pour être seul avec la Vienne, et, se tournant brusquement vers lui, il lui demanda s'il pouvait compter sur son attachement, et s'il lui en donnerait bien une de ces preuves que peu de courtisans lui offriraient. L'autre, à cent mille lieues de la chose, lui répond qu'il est son très-humble serviteur en quoi que ce soit.

— S'il en est ainsi, reprit le roi, dis-moi la vérité sur le duc du Maine.

La Vienne perdit la parole de saisissement; il se

mit à balbutier et à trembler en baissant les yeux.

— Enfin, qu'y a-t-il ? répéta le roi rouge de colère; je veux le savoir, et toi seul peux me le dire.

— Sire… sire…

— Parle, ou je te chasse !

Le pauvre la Vienne, pris dans ce traquenard, se fit arracher les mots un à un, et, lorsque le roi l'eut entendu, il resta comme si on lui eût donné un coup sur la tête, ou plutôt dans le cœur : rien ne pouvait lui être plus sensible. Il s'en alla néanmoins à table, où toutes les dames l'attendaient, car aucune douleur ne pouvait lui faire oublier une obligation.

Pendant le dîner, il parla fort peu, bien qu'il fît des efforts visibles pour sembler tranquille. Il aperçut un valet du serdeau qui, en desservant le fruit, mit un biscuit dans sa poche. Il ne lui fallait qu'une occasion pour éclater, et ce pauvre garçon paya pour tous. On venait de lui rendre son chapeau et sa canne; il se jeta sur le voleur, leva sa canne et le frappa si bien, qu'il la cassa. Ce fut une stupéfaction générale; on ne l'avait jamais vu ainsi, et l'on devina bien un motif inconnu à cette sortie.

Il rencontra le père Lachaise, et lui dit tout haut :

— Mon père, j'ai cassé ma canne sur le dos d'un coquin, mais Dieu ne m'en voudra pas, il l'avait mérité.

On ne parla d'autre chose tout le voyage, et ce fut

pis lorsqu'on apprit le mot de M. d'Elbeuf au duc du Maine, qui vint achever d'assommer celui-ci.

On parlait de retourner à Paris, et chacun se demandait où il servirait la campagne suivante.

— Quant à moi, je vais le savoir, dit-il.

Et tout de suite, se tournant vers M. du Maine :

— Où servez-vous, monsieur? N'importe où vous alliez, je jure de vous suivre.

— Vraiment? reprit M. du Maine avec l'air tout agréable ; je ne vous savais pas si fort de mes amis. Et pourquoi voulez-vous me suivre?

— Ma foi ! monsieur, je n'ai pas envie de mourir encore, et avec vous l'on est assuré de sa vie.

Cette épigramme se répéta dans toute l'Europe; on croit bien que Louis XIV ne l'ignora pas; il ne le fit cependant pas paraître.

Mon père fut très-malade à l'armée, et pensa mourir. M. de Lauzun ne voulut pas me permettre d'aller près de lui avec ma mère; il ne pouvait m'accompagner, et il n'eût jamais souffert que j'y allasse sans lui. Nous restâmes à la cour avec de grandes inquiétudes qui se dissipèrent heureusement pour cette fois ; mais le maréchal ne put plus commander les armées, malgré son désir de le faire. Le roi le pria avec toutes sortes d'égards de demeurer chez lui ; il y fallut consentir.

Cependant tout le monde était revenu de la cam-

pagne, les princes avant les autres. M. de Chartres avait si bien fait, que Madame en était toute fière; elle le fit venir à Versailles, et l'y garda quelques jours à faire sa cour au roi, dont il était fort mal reçu. La jalousie le talonnait; il ne pouvait souffrir la gloire de son neveu, en voyant son fils si humble.

M. de Saint-Simon était le meilleur, peut-être le seul ami du prince, en ce temps-là. Il faut rendre à mon beau-frère la justice de dire qu'il lui resta fidèle avec un rare courage, même alors que chacun le fuyait comme un pestiféré; il nous en parlait dans les meilleurs termes, le défendait contre toutes les attaques, sans exiger néanmoins que ma sœur le reçût plus qu'elle ne le désirait.

Un jour, M. de Lauzun était à Paris. Madame de Saint-Simon donnait une collation. Elle obtint, à force de prières, que j'y viendrais, malgré son absence, et ce fut une véritable joie pour moi. Bien qu'il n'y eût pas beaucoup de monde, ou peut-être à cause de cela, on fut d'une extrême gaieté. M. le duc de Chartres n'était point prié, il arriva. On le reçut comme vous pouvez le penser, malgré les mines pincées qui se firent à la ronde. Moi, je devins rouge en le voyant.

Il vint à moi après avoir causé quelques instants avec la maréchale et avec ma sœur. J'étais un peu à l'écart, à regarder des estampes sortant justement

du cabinet de Monsieur. Il en prit son entrée en matière et m'en parla quelques instants. Je lui répondis je ne sais quoi ; j'étais embarrassée, et je craignais les observations de ma mère, en même temps que je tremblais de le regarder.

— Il ne m'a pas été permis de vous voir, madame, reprit-il en changeant de conversation tout brusquement ; il faut que le hasard me rapproche de vous.

— Monsieur, je ne reçois pas.

— Je sais que l'on entre difficilement dans les châteaux enchantés. Cependant on en laisse tomber quelquefois la clef, même dans les contes les plus rigides ; vous, madame, vous n'êtes pas une fée si pitoyable.

— M. de Lauzun désire que...

— M. de Lauzun désire vous garder pour lui seul, et cela se conçoit. Il a une terrible expérience, et il sait combien il est facile de perdre un trésor que tout le monde envie. Notre rencontre à Saint-Cloud n'est pas sortie de ma mémoire. Je n'ose espérer que vous vous en souveniez comme moi. Cette journée est au nombre des plus belles de ma vie.

Pour le coup, je ne savais plus que dire. Je ne trouvai d'autre réponse qu'une révérence très-profonde, et puis je m'en allai, ce qui n'était pas fort honnête, j'en conviens, mais ce qui me sembla le

seul parti à prendre en ce moment. Les yeux du prince me suivirent avec un reproche si doux, que je sentis longtemps ce regard sur mon cœur.

Plusieurs fois, M. de Chartres essaya de me parler, je le fuyais. Non pas que je n'eusse envie de l'écouter, mais j'avais si grand'peur! Madame de Saint-Simon me pria de rester; si M. de Lauzun avait su la vérité, j'aurais passé de cruels instants. Ma sœur se regardait comme chargée de moi, elle me le dit du moins assez sèchement, et il me fallut bien me résigner.

Le lendemain, à l'appartement, j'étais à côté de madame de Luynes; elle me quitta. La reine d'Angleterre avait mis M. de Lauzun de son jeu; il avait été obligé de me laisser loin de lui; je suis sûre qu'il aurait mangé les cartes et les fiches, tant il était en colère, sans qu'il y parût.

A peine madame de Luynes s'était-elle levée, que M. le duc de Chartres prit sa place et commença une conversation qu'il soutint presque seul. Je n'étais pas timide néanmoins, je mettais même souvent de la malice à tourmenter le duc en m'égayant avec de jeunes seigneurs, qu'il avait ensuite en abomination invincible. Avec celui-là, je sentais mon cœur battre, j'étouffais, je ne pouvais lever mes yeux sur lui, car son regard me brûlait comme une flamme. J'étais en même temps joyeuse et inquiète; j'aurais voulu le retenir et je craignais de le voir

rester. A l'âge que j'avais alors, on ne comprend point ces émotions si diverses. En lisant depuis l'*École des Femmes*, de Molière, j'ai senti combien ce génie connaissait le cœur humain. J'ai justement éprouvé les mêmes choses qu'Agnès, et mon Horace n'est pas difficile à connaître.

M. de Lauzun n'avait aucun penchant pour le rôle d'Arnolfe. Il était surtout jaloux d'amour-propre, et la pensée qu'on se moquait de lui lui eût fait tourner la tête. Il ne nous voyait point de cette table où il perdait de rage : aucuns de ceux qui nous regardaient n'étaient de calibre à lui rapporter ma conduite ; ma mère et ma sœur n'étaient pas venues. Je me remis peu à peu, j'écoutai, je répondis, non pas des paroles coupables, il n'en fut pas prononcé une seule ; mais sa voix était si douce ! il semblait si heureux de m'entendre ! Ses yeux lisaient dans les miens, que je ne détournais plus. Ce fut une de ces heures que l'on ne saurait oublier.

Un flot qui vint de notre côté nous sépara ; mais nous nous connaissions maintenant, et, fussions-nous condamnés à ne plus nous revoir, nous avions un de ces souvenirs que ne s'effacent pas. M. de Lauzun revint me chercher dès qu'il fut libre, et m'emmena.

— Madame, me dit-il avec un de ses airs innocents, dont je connaissais la perfidie, vous avez joué, sans doute ?

— Non, monsieur.

— J'aurais cru que vous vous fussiez intéressée au jeu que je tenais, et que vous fussiez venue près de la reine, qui vous a demandée.

— La princesse Amati, la belle milady, était là, sans doute?

— Certainement. Elle n'a pas quitté la reine, elle vous a attendue. Pouquoi être restée si loin?

— Monsieur, j'avais madame la duchesse de Luynes.

— Mais madame de Luynes a joué.

— J'avais madame de Noailles.

— Elle a joué aussi.

— J'avais mille personnes qui m'ont attaquée; je ne saurais en faire le compte.

— Quelques muguets, apparemment?

— Oui, repris-je avec malice, l'abbé de Fénelon, le gouverneur de M. le duc de Bourgogne, l'archevêque nommé de Cambrai. Est-ce là un muguet, monsieur?

— Et de quoi vous a-t-il parlé?

— De la grâce divine et de la façon dont Dieu la donne à ceux qui la demandent. Il viendra me voir.

— Quant à celui-là, je vous le permets.

Ce fut tout ce que je voulus lui dire; il lui fallut bien s'en contenter. C'était le prélude de grands événements, et l'avenir devait me faire expier ces instants volés à mon maître.

II

J'ai bien réfléchi et je crois qu'il faut m'exécuter de bonne grâce au sujet de mon cœur. Je voudrais en vain le cacher, si je ne mens pas à chaque page, mon amour pour M. le duc de Chartres éclatera malgré moi. C'est le seul que j'aie eu en ma vie. Les circonstances en sont bizarres et assez inconnues pour m'avoir fait écrire ces mémoires. C'est un coin de la vie de M. le régent, dont *personne* n'eut jamais le moindre soupçon, pas même mon beau-frère, si grand ami de ce prince et si fort dans ses privances, tandis qu'il ne bougeait de chez moi. Il fallut donc une attention perpétuelle pour se cacher d'un homme aussi fin, aussi observateur, auquel rien n'échappait d'ordinaire. S'il s'en était douté, nous serions probablement couchés dans ses mémoires. Il les a écrits d'une façon supérieure ; j'en connais plusieurs chapitres, oú il me traite fort bien et où il dit la vérité,

lorsque ses antipathies ne l'emportent pas. Pour lui, hors des ducs et pairs, pas de salut. Et, s'il savait comment les autres de cette dignité le traitent lui et ses prétentions de noblesse d'avant le déluge !

Pour un homme d'autant d'esprit, il a grand tort de croire en imposer au monde. Ne sait-on pas jusque dansles antichambres que la fortune de sa maison date de son père et de sa faveur près de Louis XIII ? Il ne vaut guère mieux que les Luynes, après qui il a tant crié. Ils eurent de belles alliances, ces Saint-Simon, et c'est ce qui les sauve ; pourtant, il ne faudrait pas être si fiers. Je l'ai souvent répété à ma sœur que son mari a ensorcelée et qui croit à ses origines fabuleuses.

M. de Lauzun avait un joli mot sur la morgue des parvenus, et qu'il lâchait à madame de Saint-Simon à bout portant, de l'air d'un homme qui présente un bouquet. Il s'adressait à moi toujours, mais je savais bien de quoi il s'agissait.

— Soyez simple, madame, me disait-il, pas de boursouflure. Si vous êtes une grande dame, on vous saura gré de ne pas en faire la roue, et les autres s'en souviendront davantage. Si vous n'êtes pas sûre de votre fait, évitez qu'on y regarde de trop près. Vous forceriez les gens à vous signer vos lettres de pairie ailleurs qu'au parlement de Paris.

Ceci allait droit à l'adresse de mon beau-frère,

dont une manière de fou, assez supporté à la cour, disait lorsqu'il n'était pas là, bien entendu :

— Quand M. de Saint-Simon crie le nez si haut et ne regarde pas ceux qui passent, j'ai toujours envie de lui donner un coup de pied au c... afin de le pousser plus vite.

M. de Lauzun n'avait pas de plus grand bonheur que d'égratigner jusqu'à l'os, et d'empêcher surtout que les morceaux ne se rapprochassent en entretenant la plaie.

J'avais donc, dès ce temps, et presque à mon insu, pour M. le duc de Chartres, un sentiment involontaire que celui-ci partageait et provoquait de toutes ses forces.

Marié malgré lui à mademoiselle de Blois, fille du roi et de madame de Montespan, il ne put jamais supporter sa femme et il rougissait de l'alliance. Madame la duchesse de Chartres n'eut que deux sentiments, sa tendresse pour ses frères et son amour pour le repos. Hors de là, rien pour elle. Ni ses enfants, ni son mari, ni son rang inespéré. M. le duc de Chartres fut aussi peu marié que possible, et cela dès les premiers jours de leur union.

Quant à lui, il ne se considérait point comme lié. Il mena sa vie de débauches et de plaisirs, entraîné par ceux qui l'entouraient, et aussi par le besoin de se distraire. Si les circonstances ne s'étaient pas pla-

cées entre nous, j'en ai la conscience, la France eût compté un grand prince de plus. Il avait tous les instincts de la gloire, de la générosité, de l'héroïsme : on l'a gâté.

Le roi et madame de Maintenon, par leur injustice.

Monsieur et Madame, par leur indulgence aveugle.

Ses précepteurs, par leur incurie.

Dubois et consorts, par leur méchanceté.

Moi, par... La suite du récit le fera comprendre. Ce dont je suis certaine, c'est que, si je l'ai uniquement aimé, il m'a aimée uniquement aussi, et pendant toute sa vie. C'est là un dessous de cartes bien extraordinaire et qui a besoin d'être prouvé, il le sera.

M. de Lauzun, malgré son esprit, sa finesse et sa jalousie, avait quelquefois de singulières façons d'agir. Il se défiait de tous ceux qui m'approchaient, presque toujours à tort, et il me jeta lui-même entre les bras d'une femme, la plus dangereuse de toutes, celle dont l'exemple et les principes étaient les plus propres à m'égarer.

La cour et la société étaient alors dans une étrange situation. Le commerce du roi et de madame de Maintenon, affichant une dévotion austère, les mœurs à la surface, à la cour du moins, devinrent d'un rigorisme qui alla augmentant jusqu'à la mort de Louis XIV. On n'en fut pas meilleur pour cela, au contraire,

on fut hypocrite ; on se cacha, à Versailles surtout, pour s'en dédommager en secret à Paris.

Il y eut dès lors deux catégories : celle qui s'intitula des honnêtes gens, et qui fit de la dévotion une couverture et une enseigne.

Celle de M. le duc de Chartres, forçant les vices, afin de mieux fronder ; affichant ce qu'il ne faisait point quelquefois, et parfaitement défini par un mot de Louis XIV sur le jeune prince :

— Mon neveu est un fanfaron de vices.

On verra par la suite de ces mémoires ce qui se passait à cette cour si régulière ; on appréciera cette époque qui, dans l'histoire, ne ressemble à aucune autre, je n'en doute pas. J'ai tout vu de bien près, tout observé, malgré ma jeunesse ; on n'est jamais jeune tout à fait, lorsqu'on est placé d'une certaine façon.

Revenons à mon *mauvais ange* et à ce temps déjà si éloigné, qu'il me semble un rêve.

Il faut conter d'abord qu'il se fit deux mariages auxquels nous nous intéressions par des motifs différents.

Madame de Monaco, la belle et volage maîtresse de M. de Lauzun, avait laissé une fille dont on attribuait la paternité à celui-ci. Il s'en défendait à outrance. Elle était fort laide, et ne trouva personne de convenable pour l'épouser, quoiqu'elle fût riche, avant l'âge de trente-quatre ans. Elle se montra de la dernière diffi-

culté, refusant celui-ci ou celui-là, tantôt pour une raison, tantôt pour une autre, et rarement bonne.

M. de Lauzun riait toujours. Un soir, il dit chez la duchesse de Duras, ou l'on parlait du duc d'Uzès, qui avait dix-huit ans :

— Voilà un excellent parti pour mademoiselle de Monaco.

Quelqu'un s'avisa de le répéter, l'idée en poussa aux deux familles, et mademoiselle de Monaco accepta en soupirant. Elle prit un air de poule effarouchée, et dit à la duchesse du Lude, veuve du comte de Guiche, si fameux par ses amours avec la première Madame, et bien d'autres encore:

— Puisque M. de Lauzun a choisi ce parti-là pour moi, je ne saurais mieux faire que de l'accepter.

Le mot courut ; il revint à M. de Lauzun, qui voulait lui envoyer sous enveloppe le commandement de Dieu : « Père et mère honoreras..., etc. »

Nous allâmes à la noce chez madame du Lude, qui, malgré ses secondes noces, était toujours restée très-amie avec les Gramont ; et là se paracheva ce second mariage qui m'a ouvert une voie si singulière.

M. de Duras avait marié sa fille aînée au duc de la Meilleraye, fils du duc de Mazarin. C'était beaucoup pour les biens, fort peu pour la naissance. Il dénicha pour la cadette le premier parti de France, de toutes les façons, c'est-à-dire ce charmant duc de Lesdi-

guières, si riche, si noble, si beau, si parfait. Il devint mon cousin, et je ne pus m'empêcher de penser que, si on n'avait pas été si pressé de me faire duchesse, il aurait pu devenir mon mari, et je l'aurais été également.

La duchesse douairière de Lesdiguières, mère du jeune duc, était mademoiselle de Gondi. M. de Lauzun l'avait fort connue dans sa jeunesse, et n'avait pas cessé de la voir, bien qu'elle ne reçût absolument personne, dans la plus belle maison, la plus princière, celle où l'on menait le plus grand train de toute la noblesse de France.

Madame de Lesdiguières, belle, instruite, d'un grand esprit, avait formé un commerce de tous les instants avec M. de Harlay, archevêque de Paris. On trouva du mal à cette intimité : on assura que le dernier des Lesdiguières n'était qu'un héritier greffé sur la vieille souche par un péché sacerdotal. De ceci je n'ai que dire, sinon que cela se pourrait bien.

Tant que dura la vie de l'archevêque, madame de Lesdiguières le vit tous les jours et toujours seul, et elle ne voyait que lui, à peine sa plus intime famille. Ou il venait chez elle à Paris, ou elle allait le trouver à Conflans, dont il avait fait un petit paradis. Il le soignait de telle sorte, que, quand ils se promenaient, un jardinier les suivait à distance pour effacer leurs pas avec un râteau.

M. de Harlay mourut subitement à Conflans, sans personne que ses domestiques ; ils le trouvèrent tout froid dans son cabinet, en allant lui annoncer le dîner. Depuis lors, madame de Lesdiguières ne sortit plus du tout et ne reçut plus. Son adoration se reporta sur son fils qui la méritait si bien ; elle ne s'occupa que de son bonheur.

Mademoiselle de Duras était digne de lui de toutes les façons ; madame de Lesdiguières entendit aux propositions qui lui furent adressées, et dont M. de Lauzun se mêla.

— Vous vous êtes si bien marié vous-même, monsieur! On peut accepter de confiance une femme de votre main.

Elle demanda à me voir, et M. de Lauzun m'y conduisit ; il ne songea pas à la refuser. Elle me prit en affection, elle m'ouvrit les portes de son palais enchanté, dont elle était la fée solitaire, et mon mari, très-sûr que je n'y rencontrerais personne, m'y laissa des journées entières, pendant qu'il faisait ses visites et allait régenter le genre humain par ses épigrammes.

III

Madame de Lesdiguières avait une manière de conter qui enchantait; ses gestes, sa voix, son regard, tout était si bien d'accord ensemble, si harmonieux, qu'on ne pouvait se défendre de cette séduction. Elle commença par me parler de moi, dans nos entretiens infinis, par me plaindre, par me définir le duc, qu'elle connaissait à merveille, et par déclarer mes parents insensés de m'avoir donnée à lui.

— Il vous a épousée, non parce que vous êtes jeune et belle, mais par un motif d'ambition, croyez-le. Cela se découvrira bientôt, vous verrez. Lauzun ne pense qu'à lui, qu'à sa fortune. Si M. le maréchal de Lorges ne le remet point dans la faveur intime du roi, il ne lui pardonnera point, et c'est vous qui vous en ressentirez.

Après les plaintes sur mon sort, elle arriva au

2.

sien. On l'avait aussi mariée sans la consulter, pour unir deux grands noms et de grands biens ; elle n'avait jamais pu supporter M. de Lesdiguières ; elle s'était d'abord reléguée en larmes dans son oratoire. Le besoin de consolations l'avait rapprochée de l'archevêque ; il était devenu un ami dont la tendresse lui avait fait supporter tout facilement.

Elle en resta là de cette première confidence, et je ne la provoquai pas. Cependant, je songeai toute la nuit à la joie d'avoir comme elle *un ami* qui me consolât, et l'image de M. le duc de Chartres ne me sortit pas de devant les yeux.

Le lendemain, dès l'aube, je courus chez elle, je la fis éveiller, je la priai de venir avec moi dans son jardin, lequel était le plus beau qu'on pût voir. Il avoisinait l'arsenal. Madame du Maine en était fort jalouse ; elle ne put jamais obtenir de le visiter, et l'entrevit seulement par les fenêtres.

La duchesse ne me refusa point ; elle était douce lorsqu'elle aimait, et aussi très-triste ; elle ne se consolait pas de sa perte. Je la remis sur le chapitre de la veille ; elle me fit des récits et des peintures pleins de charmes de ses entretiens avec M. de Harlay ; elle le montra ce qu'il était réellement : un des hommes les plus aimables, les plus savants, de la meilleure compagnie qu'il y eût.

Elle me détailla ses soins, ses attentions de tous

les instants, me lut ses lettres, me conduisit devant son portrait, placé au fond d'un cabinet dont elle avait la clef dans sa poche, où elle entrait seule. Elle le balayait et le nettoyait *elle-même*, afin de ne pas souiller ce sanctuaire par ses domestiques, même les plus confidents et les plus fidèles. Elle ne pouvait accorder une plus grande faveur que celle-là.

M. de Lauzun m'envoya quérir pour le dîner; je fis retourner le carrosse avec mes excuses, et je demandai à rester près de la duchesse. Elle me garda jusqu'au soir, où M. de Lauzun vint me reprendre.

— Monsieur, lui dit-elle, vous avez une femme comme on en voit peu; ne la tourmentez pas, et qu'elle soit heureuse.

— S'est-elle donc plainte de moi, madame?

— Non, elle est trop bien élevée pour cela; c'est seulement un avis de vieille bonne femme que je vous donne.

M. de Lauzun méditait dès lors un projet qu'il exécuta peu de jours après, et qui eut une grande influence sur l'avenir. Madame de Lesdiguières le connaissait bien.

J'avais vécu jusque-là avec lui chez mes parents. La grande tendresse de ma mère pour moi, que je sentais comme elle, me rendait l'hôtel de Lorges un séjour de prédilection, et, chaque fois qu'une allusion, même éloignée, sur une séparation, échappait

à M. de Lauzun, j'en tremblais et j'en pleurais comme une petite fille.

On a vu combien mon mari fut blessé de n'avoir pu entrer par le maréchal dans les affaires et les secrets du roi ; il avait voulu faire de notre alliance un marché, puis, quand il vit qu'elle ne l'élevait point, il en conçut une horreur dont je devais payer les éclaboussures.

Il venait un monde infini chez nos parents, et du meilleur. Bien que je ne quittasse pas les côtés de la maréchale, la jalousie de M. de Lauzun ne s'en accommodait pas. La familiarité de toute la vie que nous avions avec nos cousins, et à laquelle M. de Lesdiguières se mêla bientôt, lui fit pousser des cris de rage. Il voulait m'interdire ces réunions, aussi innocentes qu'entre frères et sœurs. Ma mère le prit sur un haut ton, lui demanda s'il voulait prêter à rire, et assura qu'elle n'y consentirait pas.

Il se tut, mais le prétexte lui sembla des meilleurs pour exécuter son projet. Mon père ne commandait plus d'armée; M. de Lauzun se voyait confiné désormais dans ses souvenirs, sans espérer être de rien par son entremise. Dès lors, il ne garda plus de ménagements.

Nous eûmes des scènes à tout propos et sans motifs, des lettres de doléance, des supplications à M. de Lorges de réformer le train de sa maison,

dont personne ne s'occupa, comme vous le pensez. J'eus des explications et des cris, des défenses de sortir, de venir chez ma mère, dont je me consolai près de ma bonne amie. Ah ! que faisait-il, le pauvre homme, et quel aveuglement était le sien !

Un matin, il sortit comme de coutume, ne me dit pas un mot de plus et n'entra pas chez la maréchale, qui l'avait fait demander. Il vint du monde à l'accoutumée ; on fut très-gai, on dansa quelques menuets, et M. de Lesdiguières amena un poëte qui nous dit de très-beaux vers.

Mon père avait le bâton à Marly, à la place du maréchal de Duras, empêché ailleurs. Les deux frères se rendaient souvent de ces services. C'était un moment bien choisi pour un coup d'État.

En sortant de table, on m'annonça un message de lui ; c'était son écuyer, chargé de ces paroles :

— Monsieur le duc fait prévenir madame la duchesse qu'un carrosse viendra la chercher à six heures pour la conduire à sa maison, où elle habitera désormais.

— Que dites-vous là, Debay ? Vous vous trompez, ce n'est pas possible.

— Je ne me trompe pas, madame, je porte les ordres de monseigneur.

— Et où est située cette maison ? demanda M. de Saint-Simon, qui était présent et qui ne perdait jamais la tête.

— C'est auprès de l'Assomption, monsieur, la maison que vous connaissez, et que M. le duc de Lauzun a gardée.

Je m'étais jetée dans les bras de ma mère et je sanglotais.

— Je ne m'en irai pas, je ne puis vous quitter, je ne le puis pas, je mourrai de chagrin.

— Ma fille, il faut vous soumettre à votre mari ; si nous ne demeurons pas ensemble, nous nous verrons tous les jours, il ne nous en empêchera pas, je suppose.

— C'est une tyrannie, je ne m'y soumettrai pas ; vous avez beau dire, madame.

— Ce n'est pas là ce que je vous ai enseigné et ce que vous ferez, mon enfant ; c'est une grande douleur, mais jamais vous ne recevrez de moi le conseil de vous révolter contre votre devoir.

Nous passâmes le reste de la journée à pleurer ensemble ; madame de Saint-Simon ne m'en sembla pas au fond très-fâchée ; elle était jalouse de moi. Ma mère, malgré son courage et sa morale, ne s'en consola jamais, et de ce qui s'ensuivit encore bien moins. Elle ne me montrait pas toute sa douleur.

A six heures, le carrosse arriva ; j'eus grand'peine à m'arracher des bras de la maréchale, il fallut presque m'emporter. Il n'y avait dans ce carrosse que Debay pour me donner la main. Les yeux ne me sé-

chèrent pas ; en descendant, je trouvai M. de Lauzun et les duchesses du Lude et de Foix, ses amies et ses parentes.

— Madame, me dit mon mari, voici désormais vos guides et vos protectrices.

— Et ma mère? m'écriai-je.

— Quant à madame votre mère, nous nous en abstiendrons, si vous le voulez bien, ainsi que de monsieur votre père, de messieurs vos cousins et de toute votre famille, sauf madame de Saint-Simon, et encore ne la reverrez-vous pas souvent.

— Comment ! monsieur, vous me séparez de mes parents? comment ! mesdames, vous, de pieuses et saintes personnes, vous le soutenez dans cette cruauté? Ma mère! m'enlever ma mère ! Je n'y survivrai pas !

— Madame votre mère a des compagnies qui ne me conviennent point, qui ne sont pas les miennes et que vous ne devez pas fréquenter. Ce n'est pas tout encore, et je veux vous prévenir tout de suite sur l'existence qui vous attend. Vos gens sont changés, je vous en ai donné de ma main. Je vais vous présenter deux femmes dont je connais l'inattaquable vertu: elles étaient dès longtemps à madame de Guise ; elles ne doivent pas vous quitter d'un instant.

— Mais, monsieur, serai-je gardée à vue? répliquai-je avec une fierté justement blessée.

— Non, madame, c'est pour vous faire honneur ; on ne vous en rendait pas assez à l'hôtel de Lorges.

Je laisse à penser quels pleurs et quels cris je poussais. Les amies de mon mari, madame du Lude surtout, qui était fort bonne, essayèrent de me consoler. Je n'entendis à rien ; on me laissa dans ma chambre avec mes deux cerbères, dont je ne voulus recevoir aucun service. Je me mis au lit toute seule, je fermai ma porte au verrou. M. de Lauzun vint y gratter le soir ; je fis semblant de dormir, je ne lui ouvris pas.

Je ne fermais pas les yeux, ruminant dans ma tête ce que j'allais faire pour me soustraire à cette tyrannie. Ma pensée se porta tout d'abord sur madame de Lesdiguières ; je n'espérais qu'en elle, et, dès que je fus levée, j'y courus, accompagnée de mes duègnes ; j'avais mon projet.

J'entrai avec mon cortége. La duchesse m'embrassa et tout de suite voulut m'emmener dans son oratoire. Les ombres marchèrent derrière nous. Elle se retourna, avec son regard superbe :

— Qu'est-ce ? Que demandez-vous ?

— Madame, nous sommes à madame la duchesse de Lauzun.

— Eh bien, ma reine, vous n'en avez pas besoin, je suppose ; renvoyez-les.

— Cela ne se peut pas, madame.

— Pourquoi ?

— M. de Lauzun a ordonné qu'elles ne me perdraient pas de vue, madame ; ce sont d'honnêtes espions.

— Et vous souffrez cela ?

— Hélas ! que voulez-vous que j'y fasse ?

— Si vous le souffrez, je ne le souffre pas, moi, et je suis la maîtresse ici, je suppose. Mes filles, allez-vous-en trouver mes femmes et faites-vous servir ce qu'il vous plaira. Je n'entends pas qu'on me surveille.

— Mais, madame...

— Obéissez ! je me charge de tout avec votre maître.

IV

M. de Lauzun avait pris, on le voit, des précautions de toutes sortes et des plus minutieuses. Dieu sait qu'il croyait n'avoir rien oublié, et vous verrez ce qui lui arriva de sa prévoyance.

Ma douleur d'être éloignée de ma mère, de ne pouvoir lui parler qu'à la dérobée même, si je la rencontrais, me mettait dans un véritable état de furie ; je ne me connaissais pas un fiel aussi amer, il fallait qu'il crevât.

J'allai avec mon mari et mes deux marraines à la cour et dans les compagnies, toujours suivie, surveillée comme une fille au couvent ; j'allais aussi, presque chaque jour, chez madame de Lesdiguières, et, là, on ne me surveillait pas. Elle s'était moquée, avec son grand air et son esprit, de M. de Lauzun et de ses cavaliers de la maréchaussée en jupons. Il n'osa plus les renvoyer avec moi. Elle m'avait fait

toute sa confession ; je savais ses fautes, ses douleurs, et, selon moi, les unes compensaient grandement les autres. J'aurais volontiers choisi cette façon de vivre, puisque mon bonheur m'était enlevé, et j'en aurais composé un autre à son imitation, eussé-je dû le payer aussi cher qu'elle.

Elle m'arracha le secret de mon penchant pour le prince, ce qui s'était passé entre nous, ce qu'il m'avait dit, ce que j'avais répondu, et, sans m'encourager dans cette voie dangereuse, elle me la marqua par son exemple et ne me détourna pas d'y marcher.

Je ne voyais pas M. le duc de Chartres ; il ne venait plus à Versailles, et à Paris il ne fréquentait pas les mêmes compagnies que moi. J'entendais parler de lui par tout le monde ; on le blâmait fort de la vie qu'il menait. Madame de Lesdiguières l'excusait seule.

— Ce jeune prince s'étourdit, me disait-elle ; on est injuste envers lui, on l'accable, on l'a marié à une statue de marbre, que le feu de la bâtardise anime seul un peu. On l'empêche de faire connaître ses talents ; il vous aime et vous le repoussez, il cherche à se distraire, et c'est naturel, sans quoi il en mourrait de honte et de chagrin.

Ces raisonnements me persuadèrent de reste. J'avais cependant un grief contre M. le duc de Chartres, et je me gardais d'en convenir. Il semblait m'avoir ou-

bliée, c'était là un tort sans excuse. Je sus bientôt, et singulièrement, qu'il n'était même pas coupable de celui-là.

Un jour, on avait parlé devant mes duègnes de M. le duc de Chartres et de ses aventures ; elles n'avaient rien dit, bien entendu. L'une d'elles, la Soret, priait Dieu du matin au soir et devait jouer son rôle un peu plus tard. L'autre, la Roussel, était assez gaie, assez accorte ; elle ne me déplaisait pas, et je riais quelquefois avec elle, pendant que la Soret disait ses patenôtres.

Ce soir-là, nous étions seules à ma toilette ; je commençais à me faire à ma nouvelle vie. Lorsqu'on est aussi jeune que je l'étais, on se console de tout, en s'amusant de bagatelles. Je souffrais à Roussel quelques familiarités avec moi ; je m'en voulais faire une amie, d'après le conseil de madame de Lesdiguières.

— Ne trouvez-vous pas, madame, que l'on maltraite bien vivement monseigneur le duc de Chartres, et que c'est une vraie cruauté ?

— M. le duc de Chartres est le neveu du roi ; ne fût-ce que pour cela, on devrait l'épargner davantage, repris-je d'un air que je voulais rendre indifférent.

— C'est que tout cela est très-exagéré, madame.

— D'où le savez-vous, Roussel ?

— Je vais souvent au Palais-Royal, madame ; j'y ai eu des habitudes avec madame de Guise. Monsieur

et Madame la voyaient beaucoup ; une des mies de M. le duc de Chartres était ma sœur : c'est par elle que je suis entrée chez madame de Guise.

— Ah ! lui dis-je, vraiment ?

— Oui, madame, M. le duc de Chartres me fait l'honneur de m'aimer beaucoup. Quand je sors, je vais chez ma sœur ; ma sœur est encore au Palais-Royal, où elle a sa retraite et où elle parle aux enfants de Monsieur, qu'elle a élevés, tant qu'elle veut. Ils vont presque chaque jour chez elle à sa petite chambre.

Je ne pus m'empêcher de rougir, mais je ne dis rien.

— M. le duc de Chartres a appris que j'étais à madame la duchesse, et il m'en a félicitée.

— Ah ! repris-je en semblant fort occupée après un crochet qui tournait mal, je le connais bien peu.

— Il connaît madame la duchesse cependant, lui.

Je n'osai pas aller plus loin ; ce pouvait être un piége et j'avais peur. Elle ne me parla plus, ma toilette se finit ; mais, depuis ce moment, je la traitai mieux, involontairement.

M. de Lauzun et moi, nous partîmes pour Marly. Je n'y conduisais qu'une duègne : ce fut Roussel, non que je la choisisse, mais elle s'arrangea pour que cela fût ainsi. L'autre resta à dire son chapelet, et à se sophistiquer dans les mystères de la grâce.

Ce Marly fut remarquable entre tous les autres, par ce qui s'y passa dans le plus particulier et aussi pour moi, par suite, comme on va le voir. M. de Lauzun fut pris d'une goutte enragée, et force lui fut bien de me laisser aller sans lui, il n'y avait pas moyen de faire autrement. Un malade, c'était déjà trop pour le roi, avec qui il fallait toujours se bien porter ; deux personnes absentes à cause de cette maladie, il ne l'eût pas supporté certainement.

Le roi et Monseigneur tenaient chacun une table, les dames se mettaient à leur fantaisie, soit à l'une, soit à l'autre. Seule, madame la princesse de Conti était toujours de celle de Monseigneur, et ses deux sœurs, madame la duchesse de Chartres et madame la duchesse de Bourbon, de celle du roi. Madame de Maintenon dînait quelquefois en face de Sa Majesté, mais elle soupait toujours seule chez elle, et le roi allait la voir en sortant.

On appelait les trois bâtardes du roi généralement les princesses. Elles étaient jalouses l'une de l'autre et ne pouvaient se souffrir. Elles se querellaient souvent, au point de se dire des injures. Le mariage de madame de Chartres mettait les autres au désespoir. Elles avaient cherché à s'égaliser, en appelant madame la duchesse de Chartres *ma sœur ;* Monsieur s'était plaint au roi, et celui-ci avait réglé que les princesses traiteraient Son Altesse royale de Madame, et

que celle-ci les appelerait *ma sœur*. Elles en crièrent à s'égosiller.

Madame la duchesse trouva le moyen de tourner la difficulté ; elle nomma sa sœur *mignonne*. Comme enfant de la même mère, elle voulait, disait-elle, une distinction. Cela passa ainsi, jusqu'à ce que Madame s'en aperçût, se plaignît de nouveau, et l'ordre de supprimer la mignonne fut donné.

Pendant ce Marly, où M. le duc de Chartres avait été invité par extraordinaire, Monseigneur alla souvent à la chasse. Un soir qu'il y était, madame la princesse de Conti tint sa table, et le roi, ordinairement si sérieux, se mit à jouer aux olives, à la sienne, avec madame la duchesse de Bourbon. Il en résulta quelques coups de bus par celle-ci, qui ne rebutait pas sur le vin, et même par le roi, qu'elle parvint à faire rire.

Madame la princesse de Conti en fut jalouse et fit une moue de deux pieds de long ; le roi, en passant devant elle, s'en aperçut et lui dit fort sèchement :

— Votre gravité, madame, ne s'accommode pas de notre ivrognerie.

Puis il passa.

La princesse, horriblement choquée, s'adressa à madame de Châtillon, placée à côté d'elle. Chacun se lavait la bouche, on était debout.

— Il vaut mieux être grave que sac à vin, ne le trouvez-vous pas, madame ?

On avait beaucoup parlé de certains soupers, où madame la duchesse et madame de Chartres avaient bu plus qu'il ne convenait. Celle-ci entendit le propos, et n'était pas femme à le laisser tomber. Elle s'adressa aussi à madame de Châtillon, qui n'en pouvait mais et qui n'avait garde de répondre.

— Ne trouvez-vous pas, madame, qu'il vaut mieux être sac à vin que sac à guenille !

Le mot était sanglant. C'était après les histoires de madame de Conti avec M. de Clermont-Chatte, et je ne sais combien d'officiers aux gardes, qu'on lui prêtait à tort ou à raison. Elle n'était pas de force en esprit et en malice avec les deux autres, dignes héritières des Mortemart. Madame la duchesse surtout en avait autant qu'un singe. Elle faisait des chansons salées ; elle en fit sur ces deux reparties, où le beau rôle n'était pas pour le sac à guenilles, bien entendu. C'était une clameur dans Marly ; le roi, Monseigneur, tout le monde s'en mêla, dans le but de les raccommoder. On vint à bout d'un replâtrage qui ne dura pas longtemps.

M. de Chartres, lui seul, ne prit aucune part à ces tripots ; comme on lui en faisait l'observation :

— Les querelles des filles du roi ne me regardent point, répliqua-t-il.

Il ne songeait qu'à une chose, à me voir et à me parler, sans attirer l'attention de personne, et ce n'était pas un petit travail, dans une cour où chacun s'observe. Il se présenta une occasion, qu'il fit naître habilement, et de laquelle il profita ; je n'ose pas ajouter que j'en fus ravie. Hélas ! si je pouvais faire comprendre combien j'étais malheureuse, combien M. de Lauzun me tourmentait, on m'excuserait peut-être.

V

Tout le monde a vu Marly ; tout le monde connaît ce séjour, si délicieux et si bizarre en même temps. Ce château, petit pavillon carré où le roi logeait seul avec mesdames ses filles, et ces autres pavillons, plus petits, situés de chaque côté du bassin et du tapis vert, qui sont destinés aux princes et princesses, et aux courtisans assez favorisés pour obtenir cette grâce ; tout cet ensemble ne ressemble à rien de connu.

Les jardins font l'agrément de ce lieu, aussi mal choisi que Versailles, et tout aussi dénué de vue.

Pourquoi donc dépenser tant d'argent dans ces cloaques, tandis que le roi avait à Saint-Germain un endroit à souhait ? Il voulait tout créer ; il était jaloux même de Dieu.

Après le souper du roi, où souvent elles ne mangeaient guère, madame de Chartres et madame la du-

chesse emmenèrent quelques dames dans l'appartement de la première, et l'on se mit à jouer, à rire, à boire même. J'en étais ! M. le duc de Chartres nous avait suivies. Il poussa beaucoup à la gaieté, et fut lui-même très-boute-en-train. On s'étonnait de le voir ainsi, lui qui d'ordinaire s'effaçait toujours. Monseigneur jouait au reversis dans le salon, le roi était chez sa vieille sultane, personne n'avait donc à nous reprendre.

Il faisait beau temps, les fenêtres étaient ouvertes, et quelques-uns regardaient ce qui passait en bas. La nuit était tombée.

— Mon Dieu ! ma sœur, dit madame la duchesse de Chartres, qu'est-ce donc que cette lumière qui se promène là-bas parmi les arbres ?

— C'est un ver luisant.

— Non pas, il est trop haut.

— Qu'est-ce donc alors ?

M. le duc de Chartres se mit à rire.

— Par ma foi, madame, si vous ne le sentez pas, vous êtes bien ladre, pardonnez-moi l'expression.

— En effet, je sens... cela sent très-bon, en vérité... Je ne connais pas...

— Vous ne savez donc pas où vous êtes et quel bâtiment est devant vous ?

— C'est... c'est le corps de garde des Suisses.

— Et c'est une pipe qui se promène, dont le

parfum vous arrive, il faut que ce soit quelque nouveau venu, ignorant l'aversion du roi pour ces senteurs et pour les autres. Qu'il y prenne garde ! il sera sévèrement puni.

— Monsieur, n'avez-vous pas fumé à l'armée ?

— Quelquefois, madame.

— Ce doit être amusant.

— Mais... cela dépend des goûts.

— Je voudrais essayer.

— Et moi aussi !

— Et moi aussi ! répétâmes-nous toutes.

— Rien de plus facile, et vous pouvez vous donner ce plaisir. Seulement, fermez les fenêtres, car, si le roi s'en apercevait !

— Nous n'avons ni tabac ni pipes.

— Croyez-vous les Suisses capables de vous refuser les leurs ? Envoyez-les chercher. Ils vous donneront même des conseils et vous enseigneront à vous en servir : ils sont passés maîtres.

— Et vous, monsieur?

— Moi, je ne me mêle point de cela, et vous trouverez bon que je me retire. Si le roi découvrait votre escapade, il ne manquerait pas de me l'attribuer, et vous savez si j'en suis innocent.

L'avis fut suivi de point en point. On dépêcha plusieurs courtisans aux Suisses, pour leur apprendre le désir des princesses, et, malgré leur étonnement

bien naturel, ils se hâtèrent d'apporter les engins nécessaires : c'était une véritable infection.

Après, la leçon commença, elle fut du dernier bouffon. J'avoue l'avoir prise comme les autres, M. le duc de Chartres me la donna. Nous étions dans un cabinet, où l'on nous laissa seuls, pour s'empresser auprès des princesses à assister à leurs débuts dans un art qu'elles ne devaient probablement pas continuer. Tout le monde fuma, jusqu'aux abbés qui se trouvaient là; c'étaient des abbés peu réguliers, j'en conviens, et M. de la Trappe n'en eût pas fait autant.

Il y eut bientôt autour de nous un nuage, on ne se voyait plus, on ne s'entendait plus. Madame la duchesse riait aux larmes, madame sa sœur gardait le sérieux qu'elle mettait en tout. Pour moi, je trouvais l'odeur incommode et la plaisanterie fort mauvaise. Je me sentis presque défaillir, j'étais pâle, je ne me soutenais guère.

— De l'air ! il vous faut de l'air, madame ; on a tout fermé ici ; selon l'observation que j'ai faite, les Suisses eux-mêmes n'y tiendraient pas. Descendons par le petit degré, et dans un quart d'heure, il n'y paraîtra plus .

Je sentais le danger de la proposition, ce danger surtout de faire parler le monde, et d'éveiller son attention. Le prince me devina, il alla au-devant de mes frayeurs.

— Le petit degré conduit au labyrinthe et de là au théâtre. Or, vous le savez, les jours où on ne joue pas, rien n'est plus désert que cette partie du parc. Les laquais mêmes ne la fréquentent pas.

Je me sentais tout à fait malade, je suffoquais, j'allais tomber; il m'entraîna. La porte ouvrait justement dans ce cabinet, il n'y avait là personne, on ne songeait point à nous, on ne nous vit pas disparaître.

Le prince me soutenait et sa main tremblait en touchant la mienne. Nous fûmes bientôt à l'air; tout était sombre de ce côté, le bruit se portait à la grande entrée; nous trouvâmes une allée assez large, et tout de suite nous entrâmes dans le labyrinthe. Je souffrais alors d'un autre mal, j'étais seule avec lui, je l'écoutais, j'étais heureuse et tremblante comme lui.

Il me parla de son amour, mais il me parla aussi de son respect. Il était jeune, et, bien que poussé au mal par ses affreux compagnons, il conservait dans son cœur l'image du bien. Il n'osait pas penser à me perdre, à me détourner des devoirs pénibles qui m'accablaient; il voulait être aimé seulement, il voulait être mon ami, mon consolateur; il avait pour moi une de ces passions qui brisent tous les obstacles lorsqu'elles sont encouragées, et qui s'arrêtent devant la volonté d'un enfant.

Nous nous promenâmes ainsi plus d'une heure : ce fut une imprudence folle. J'étais hors d'état de le lui rappeler, hors d'état de me défendre contre ce sentiment , qui me semblait au contraire si beau, si enchanteur, si inconnu.

— Madame, me disait-il, laissez-moi vous voir quelquefois ainsi : je n'en demande pas davantage. Si vous y consentez, vous serez ma bonne fée, vous me retirerez de l'abîme où je me laisse tomber, faute d'une main amie qui me retienne.

— Monsieur, je ne veux... je ne puis...

— Ne me refusez pas ! ne me parlez pas de votre mari, de cet homme à qui tous les bonheurs ont été réservés et qui n'en a pas su jouir. Ne me dites pas que vous devez l'aimer, car vous ne l'aimez pas ; il n'est pas possible que vous l'aimiez.

Je ne sais ce qu'il me dit encore, je ne sais ce que je dis moi-même, mais, comme nous approchions du château, nous fûmes ramenés à penser aux autres. Les Suisses appelés près des princesses sortaient en tumulte par le même degré que nous. Ils baragouinaient dans leur langage et nous semblèrent fort effrayés.

— Ah ! m'écriai-je, réveillée de mon songe, il me faut aller près de M. de Lauzun. S'il apprend quelque chose de tout ceci, il ne croira pas à mon innocence.

Le prince ne me retint pas; il comprenait le danger, et il m'aimait trop pour m'y exposer. Il me suivit des yeux et me vit passer le long des charmilles. Afin de ne pas être aperçue, je me glissai dans le pavillon que nous habitions avec ma sœur et mon beau-frère; tous les deux étaient en quelque cercle, et j'eus le bonheur de gagner ma chambre sans que personne me rencontrât. J'eus le bonheur encore que M. de Lauzun dormit jusqu'à ce moment et m'envoya chercher un quart d'heure après. Je lui dis avec assez de sûreté dans la voix que j'étais rentrée depuis fort longtemps, les princesses s'étant mises à fumer, ce qui me déplaisait mortellement. Il me loua de ma retenue, et tout se passa au mieux.

Il n'en fut pas de même au château : Monseigneur, en remontant de son jeu, entra chez ses sœurs et fut suffoqué.

— Mon Dieu! s'écria-t-il qu'est-ce que cela? Avez-vous perdu la tête? Si le roi se doutait de chose semblable, quelle ne serait pas sa furie! Hâtez-vous de renvoyer les Suisses et les pipes, il est déjà peut-être trop tard.

Le bon prince en tremblait, rien qu'en y pensant. Il était trop tard, en effet. Madame la princesse de Conti avait des amis au camp de ses rivales; elle fut prévenue sur-le-champ, et ne garda pas beaucoup le secret. Le roi tenait un petit lansquenet, en ren-

trant de chez madame de Maintenon, avec quelques dames familières et des habitués du grand jeu, tels que Dangeau et Langlée. La princesse y courut et se mit à raconter tout bas son anecdote. Elle avait eu soin de laisser la porte ouverte assez longtemps en parlant à une dame, ce qui empêcha les laquais de la fermer. L'odeur entra. Le roi se retourna brusquement.

— Qu'est-ce cela? demanda-t-il. On a permis aux Suisses de fumer, ils prennent le château pour leur corps de garde; qu'on les chasse!

Un chuchotement fit le tour de la salle, et personne ne bougea.

— Comment donc! on ne m'obéit point? Monsieur de Duras, qu'est-ce à dire?

— Sire, reprit mon oncle, fort embarrassé, ce ne sont pas les Suisses.

— Et qui donc, s'il vous plaît, se permet d'infecter le château de pareille façon?

Nul ne dit mot. Madame la princesse de Conti affecta de rire.

— Vous, madame, qui riez, vous le savez apparemment?

— Oui, sire; mais je ne puis... je ne sais...

— Parlez, madame, je le veux.

— Vous l'ordonnez, sire; il faut bien...

C'est madame la duchesse de Chartres et madame la duchesse...

— Qui fument?

— Oui, sire.

— Et où, et avec qui?

— Chez elles, avec les Suisses.

— Avec les Suisses !

Le sourcil olympien se fronça.

— Monsieur de Duras, voyez ce qui se passe. Qu'on jette les Suisses à la porte; et, quant aux princesses, cela me regarde.

Un silence général succéda à la sortie de mon oncle, qui avait le bâton en ce moment-là et qui s'en alla remplir sa commission déjà faite heureusement par Monseigneur.

Lorsqu'on le vit paraître, on comprit bien qui l'envoyait.

— Le roi sait donc...? dit madame la duchesse.

— Oui, madame.

— Et qui nous a trahies?

— L'odeur, madame.

Le mot était bien d'un courtisan; il ne compromettait personne.

— Il est bien en colère?

— Oui, madame.

— Et la princesse de Conti est là?

— Elle y était du moins tout à l'heure.

— Elle triomphe, sans doute; c'est peut-être elle qui a tout dit.

M. de Duras s'inclina pour sortir. Il donna pour dernier conseil d'ouvrir les fenêtres.

Le lendemain, après l'ordre, le roi rentra chez lui, et les princesses l'y suivirent en tremblant.

— Mesdames, dit-il, vous abusez de mes bontés pour vous. Il s'est passé hier une chose que je ne sais comment qualifier, et que les dernières bourgeoises ne se seraient pas permise dans la maison de leur père. Vous m'avez manqué de respect; que cela ne vous arrive plus; autrement vous pourriez vous en souvenir.

Personne ne répondit. L'œil de madame de Conti étincelait de joie; elle eut bientôt son tour.

— Vos perpétuelles dissensions, le scandale que vous donnez à ma cour par vos querelles indécentes, vos rivalités ridicules et votre conduite indigne de femmes de bien, tout cela doit cesser, je le veux et je vous le déclare ici pour la dernière fois. S'il me revient un mot sur votre compte, si vous ne réformez pas vos désordres, vous avez toutes des châteaux, je vous y enverrai, et je vous y tiendrai assez longtemps pour que vous ayez le loisir de faire pénitence. Ne l'oubliez pas.

VI

Ce lendemain-là fut aussi pour moi un jour important, mais d'une autre sorte. A ma toilette, Roussel tournait autour de moi comme une personne affairée d'un secret qu'elle voudrait dire et qu'elle n'ose avouer. Je n'y fis guère attention, je pensais. La veille, j'avais béni Dieu de ne pas la trouver dans ma chambre ou aux alentours du pavillon. Si M. de Lauzun l'avait su, il ne lui eût pas pardonné.

Elle sortit, sous un prétexte, après avoir renvoyé mes autres femmes, sans que j'y prisse garde; et, comme je chiffonnais avec distraction, j'aperçus une lettre posée sous ma boîte à rouge; elle portait mon nom et elle était cachetée. Je n'en connaissais pas l'écriture. Je l'ouvris, fort curieuse de savoir ce qu'elle contenait, et mon cœur battit bien fort à la signature. Hélas! je n'aurais pas dû aller plus loin, mais le moyen de m'en empêcher! Je dévorai ce

poison si doux, je recueillis chacun des mots dans mon cœur, et il m'eût été impossible de l'oublier, quand même je l'aurais voulu.

Roussel me laissa le temps de me remettre ; lorsqu'elle rentra, la lettre avait disparu. Ses yeux la cherchèrent, ils m'interrogeaient avec un intérêt véritable. Il n'était pas donné à une femme de seize ans de conserver sa défiance contre une personne si dévouée ; je lui laissai voir qu'elle pouvait tout oser.

— Ah! madame, s'écria-t-elle en se jetant à mes pieds, ne craignez rien de moi, je suis tout à votre service.

Je la relevai vivement, sans lui rien dire encore ; j'étais honteuse devant elle, je me reprochais ma faiblesse; il me semblait qu'elle allait me la reprocher aussi.

— Si vous saviez comme *il* vous aime et comme *il* est heureux!

Voyez la familiarité, et comme la possession d'un secret dangereux égalise les conditions!

Je me troublai, je détournai mes regards.

— Madame, il faudrait un cœur de pierre pour repousser un tel sentiment, pour ne pas dévouer sa vie à une personne telle que vous, si malheureuse et si peu faite pour l'être. Feu madame la duchesse de Guise me connaissait bien; elle a répondu de moi à M. de Lauzun, et certes je n'aurais jamais manqué

à mon devoir dans une situation ordinaire... mais...

La pauvre fille cherchait à s'excuser; elle voulait allier ensemble les promesses qu'elle avait faites et les complaisances qu'elle avait pour moi. Elle sentit que c'était impossible et se mit à pleurer amèrement.

— Si Monseigneur apprend ce que je fais, il me chassera sans miséricorde, je serai déshonorée; mais que m'importe! Je ne me repens pas. Je n'ai pu résister aux prières de ce jeune prince que j'ai vu naître, à votre malheur, madame; il en résultera ce qu'il pourra, je suis tout à vous. A Paris seulement, défions-nous de la Soret.

Je le comprenais comme elle : sans une extrême prudence, cette dévote nous devinerait, et nous serions bien vite livrées. En attendant, ce voyage de Marly fut de quinze jours, et j'y fus bien heureuse. Je voyais le prince chez le roi, chez les princesses; il ne me disait presque rien, mais chaque soir, chaque matin, j'avais une lettre de lui, la plus passionnée du monde. Je n'y répondais que de vive voix, par Roussel et par mes regards. Je n'écrivais pas, quelque prière que l'on m'en fît, non par défiance, mais par timidité; ma main n'osait confirmer ce que je laissais comprendre avec tant de bonheur.

Je refusais les entrevues, bien que j'en fusse extrêmement pressée, et il arriva une aventure qui me les fit refuser plus résolûment. Cette aventure me fournit

le sujet de raconter des choses curieuses et intéressantes, tellement singulières avec le train de la cour devant et depuis, qu'on ne peut s'empêcher de s'en étonner beaucoup.

M. de Cavoie, un des brillants seigneurs de la première régence et de la jeunesse du roi, était grand maréchal des logis de la maison de Sa Majesté, ce qui lui donnait une autorité fort étendue sur les domestiques, et le mettait à même de surveiller et de savoir ce qui se passait de plus secret et de plus particulier. Il n'en soufflait mot; les dames lui faisaient la cour par des chatteries, et beaucoup d'entre elles, prétendait-on, ne pouvaient le regarder sans rougir.

Ils s'étaient connus, et bien connus, M. de Lauzun et lui, dans leur jeunesse. Souvent rivaux, ennemis au fond, amis en apparence, ils en savaient long l'un sur l'autre. Si Cavoie fût venu à la cour avec la naissance et la parenté de Lauzun, il l'eût effacé sans nul doute; il était beau, élégant, spirituel; il était bon; il avait la finesse du courtisan le plus délié; il était brave jusqu'à l'exagération, sans avoir aucun des mauvais penchants dont la vie de Lauzun fut entravée, et certes il y avait là de grandes chances de plus.

Cavoie fut obligé de tout créer. Le hasard le servit : il arriva à la fortune par des voies qui ne sont point ordinaires, et cela vaut la peine d'être raconté.

C'était un très-petit gentilhomme du nom d'Oger ; encore lui disputait-on son origine : il se présenta sous les auspices de sa mère, femme d'intrigue et d'esprit connue de la reine régente, à laquelle elle avait rendu des services du temps de ses disgrâces. Elle n'en voulait d'autre récompense que d'admettre son fils à la cour. On ne le lui refusa point ; la carrière lui fut ouverte, il n'avait qu'à la parcourir.

On était alors au temps des édits contre les duels ; Cavoie, que les dames s'arrachaient, eut presque autant de coups d'épée à donner que de rendez-vous à cueillir. Il s'y comporta si bien, que, d'un commun accord, on le surnomma le brave Cavoie.

C'était une furie des dames pour ce garçon, elles se le disputaient, elles couraient après lui d'une façon qui les affichait, et cela malgré lui, car il ne fut jamais avantageux. Il se laissait aimer ; il le rendait de tout son cœur, ne se piquant pas d'être fidèle, sous prétexte qu'il n'en avait pas le loisir, et l'on n'avait jamais ouï dire qu'il eût laissé mourir personne de ses rigueurs, jusqu'au moment où son étoile lui envoya la fortune sous des traits qui ne le charmèrent point.

Parmi les filles de la reine Marie-Thérèse, se trouvait mademoiselle de Coëtlogon, fille de qualité de Bretagne. Elle était parfaitement laide, sèche, désagréable, quoique sage et la meilleure créature qu'on pût voir. De plus, elle n'avait pas un liard de dot.

Cavoie lui plut, sans y tâcher ; elle en devint folle et ne le cacha pas. Ce fut la nouvelle du jour, les uns en rirent, d'autres en eurent pitié ; mais elle était aimée et personne ne la blâma, ce qui ne s'est jamais vu. Cavoie, en brave gentilhomme, n'accepta pas les plaisanteries ; mais en même temps, il déclara que mademoiselle de Coëtlogon lui faisait beaucoup d'honneur, qu'il ne pouvait en aucune façon répondre à sa flamme, et qu'il n'en voulait pas entendre parler.

Coëtlogon était trop laide pour ne pas être tenace ; elle persista. On s'intéressa à elle, car elle desséchait, et la pauvre malheureuse s'en allait mourant. Le roi et la reine en eurent pitié ; ils firent dire à Cavoie de ne pas la rudoyer, ce dont il ne se privait guère, voyant qu'elle ne démordait pas de son amour.

Il fut donc forcé de la bien accueillir ; elle en prit un encouragement et ne l'adora que de plus belle. Il en était si importuné, qu'il la fuyait jusqu'à se faire malade pour ne pas la voir.

Le moment vint de partir pour l'armée ; il y alla, préférant le canon de l'ennemi à ces regards éveillés qui ne le quittaient point. Il n'était encore que dans les bas grades, mais il y fit fort bien et se distingua. Pendant son absence, Coëtlogon pleura tout haut ; elle quitta toutes parures, disant fort résolûment qu'elle ne les reprendrait qu'à son retour, ce qu'elle

fit. Il ne lui en sut pas plus de gré pour cela.

Une belle dame trouva curieux de faire redoubler ses rigueurs; elle tourna ses faveurs de ce côté, et Cavoie, pour cette fois, ne fut pas cruel. Il avait des rivaux, il fut attaqué; on se battit, il tua un de ses adversaires, et fut jeté à la Bastille.

Coëtlogon le prit de telle sorte, et son sentiment était si bien établi, qu'on alla lui faire compliment. Ce fut bien pis que pour l'armée, elle cria à briser les échos, elle se vêtit de deuil et se rendit laide à faire trembler.

— Hélas! disait madame de Montespan, avec son ton le plus naïf, combien il est heureux que M. de Cavoie ne voie point Coëtlogon en cet état, lui faire les doux yeux, il y aurait de quoi effrayer le brave des braves.

Coëtlogon ne s'en inquiétait pas. Elle s'en alla se mettre aux genoux du roi et implora la grâce de Cavoie. Il la releva, mais il ne lui accorda point sa demande, ce qui la mit dans une furie épouvantable, et des supplications, elle passa aux injures. Elle ne se gêna pas pour le traiter de Turc à More, lui disant que, si elle était un homme, elle briserait son épée, et lui en jetterait les morceaux au visage.

Le roi en rit de tout son cœur, de quoi Coëtlogon, plus enragée encore, lui montra tout bonnement ses ongles, et lui dit qu'elle lui arracherait les yeux, s'il

laissait à la Bastille un serviteur dévoué, parce qu'il avait rempli le devoir d'un gentilhomme, en vengeant par son épée l'insulte qu'il avait reçue.

Le roi la vit si enragée, qu'il lui quitta la place, en riant toujours.

Il mangeait en public avec la reine; madame de Richelieu et les filles servaient à table, par conséquent Coëtlogon avec elles. A dater de ce jour, elle refusa de servir le roi, même lorsqu'il lui demandait quelque chose, à quoi il se divertissait.

— Non, disait-elle, vous ne l'aurez point, vous qui n'accordez rien aux autres.

Et, s'il insistait encore, ce qui lui arrivait par plaisanterie, elle lui tournait le dos sans autre forme de procès. Ce fut le divertissement de la galerie.

Elle en tomba sérieusement malade : le désespoir et la jaunisse la prirent, elle était dans un état à faire pitié. Le roi et la reine s'y intéressaient véritablement; ils prièrent la duchesse de Richelieu de la conduire à la Bastille voir M. de Cavoie, qui la reçut fort honnêtement. Elle y retourna deux ou trois fois.

Enfin le roi s'apaisa et les portes s'ouvrirent. Coëtlogon faillit mourir de joie : elle sortit de ses coffres tout ce qu'elle avait de joyaux et de pompons, et se rendit plus laide encore. Le roi, la voyant si parée, la félicita.

Elle ne lui répondit guère.

— Vous m'en voulez encore, mademoiselle? lui demanda-t-il.

— Oui sire.

— Vous devez cependant être contente ; j'ai fait ce que vous vouliez.

— Après me l'avoir fait attendre six mois, après que j'ai failli mourir de chagrin. Ce n'est point ainsi qu'un bon roi traite sa noblesse.

— Vous ne me pardonnerez pas?

— Il me faudra longtemps, du moins.

— Je gage que non.

— Je gage que si !

— Donnez-moi seulement huit jours, et vous verrez.

Coëtlogon les lui accorda avec beaucoup de peine; elle bouda néanmoins et ne servit qu'en rechignant, c'était une paix armée. Le roi envoya quérir Cavoie et le tâta. Cavoie, très-respectueusement, mais très-fermement, répondit qu'il était aux ordres de Sa Majesté, qu'il se ferait tuer pour elle mille fois, mais qu'il lui était impossible d'épouser, à son âge, une femme qui lui déplaisait à la mort.

Le soir, le roi dit aux dames :

— Je crains de perdre ma gageure avec Coëtlogon; gare à mes yeux !

La Providence voulait du bien à la pauvre amoureuse ; elle fit mourir tout à point M. de Froulay,

pour faire vaquer la charge de grand maréchal des logis. Le roi avait réellement pitié de cette fille, et il se résolut à une dernière tentative. Cavoie, se doutant qu'on le tourmenterait encore, arriva avec un parti pris.

— Monsieur de Cavoie, vous ne me refuserez point, cette fois, je le veux. Votre fortune dépend de ce mariage ; si vous l'acceptez, je vous promets d'en prendre soin; si vous le refusez, vous ne serez rien tant que je vivrai. Mademoiselle de Coëtlogon est sans biens, cela est vrai, mais elle vous apporte de belles alliances qui vous manquent, un sentiment dévoué jusqu'à l'extravagance, une fortune assurée par ma parole, une vertu inattaquable...

— Et inattaquée, sire.

— Aimeriez-vous mieux qu'elle l'eût été, pour en faire la mère de vos enfants, monsieur? Elle vous apporte encore la charge de grand maréchal des logis, dont je lui fais présent. C'est à vous de voir si vous la voulez et de vous décider sur-le-champ.

Cavoie ne se montra point facile ; il *renifla*, comme dit mon beau-frère, qui a souvent des expressions frappantes. Il fallut en passer par là. Le mariage se fit ; madame de Cavoie adora son mari jusqu'à la fin de ses jours ; elle fut le modèle des femmes, et lui se laissa adorer, non sans lui faire de temps en temps quelque fugue, qu'elle lui pardonnait toujours. Elle

l'embrassait devant tout le monde, comme s'ils eussent été seuls, et ne s'en est jamais gênée. Il la laissait faire, mais elle ne lui plaisait pas.

Jamais cette vertu inattaquable et inattaquée ne le fut davantage. Son mari tint une espèce de tribunal de point d'honneur ; il fut estimé et honoré jusqu'à la fin de sa vie. Lorsqu'elle le perdit, madame de Cavoie suivit l'exemple de madame de Nogent et ne quitta jamais le deuil de veuve ; son cœur était encore plus triste que ses habits.

VII

M. de Cavoie, à Marly surtout, avait la haute main sur l'intérieur du service; je l'ai déjà dit, je crois. Il était pour moi aux petites attentions; il nous avait choisi le pavillon que nous habitions avec ma sœur; il veillait à ce que j'eusse toujours un appartement commode, même à Fontainebleau, où la cour était si mal logée.

Depuis quelques jours, il me regardait davantage, il me parlait, il me suivait dans les promenades, il examinait M. de Lauzun, il semblait nous surveiller tous les deux.

Les lettres de M. le duc de Chartres continuaient; elles étaient de plus en plus pressantes; il voulait me voir, il m'en fournissait les moyens. Rien de plus facile, à l'entendre, Roussel étant dans la confidence. M. de Lauzun ne soupçonnait rien; il n'entrait chez moi qu'à ses heures à peu près fixes, et, depuis sa

maladie, il n'y entrait plus du tout. Quant à lui, il se déguiserait, il se rendrait méconnaissable, et nous passerions quelques heures ensemble sans le moindre danger.

Tout cela pouvait être vrai, mais j'avais peur; je tins bon. Roussel s'en mêla ; elle me peignit le désespoir du prince, et jura qu'elle ne me quitterait point, qu'elle répondait de tout; je refusais toujours.

Une nuit, vers deux heures du matin (on était rentré plus tôt que de coutume), j'entendis un peu de bruit dans un quinconce des voix qui s'élevaient, des pas pressés; c'était assez loin de chez nous ; je crus qu'il s'agissait d'un homme ivre ou de quelque ravisseur de poires pris en flagrant délit. Je ne m'en troublai point, et je repris mon sommeil où je l'avais laissé. Pendant ma toilette du matin, Roussel fit tout de travers ; au lieu d'aider mes femmes, elle les empêchait, et je lui demandai plusieurs fois à quoi elle pensait ainsi.

— A rien, madame.

Je n'avais aucun soupçon ; je n'y songeai plus, et je m'en allai chez M. de Lauzun, où je trouvai M. de Saint-Simon et les médecins. Mon arrivée interrompit une conversation qui se reprit sur-le-champ ; elle intéressait tout le monde.

— Quoi ! vraiment, on a arrêté un voleur?

— Un voleur ou un amoureux, on ne sait, mon-

sieur ; mais on a assurément arrêté quelqu'un et dans de singulières circonstances encore.

— Ah ! voyons, qu'est-ce ? demanda le duc, qui me regardait.

Bien que je fusse innocente, je me sentis rougir.

M. de Cavoie, depuis quelques jours, ou du moins quelques nuits, avait des soupçons apparemment, car il avait requis des patrouilles plus nombreuses et plus fréquentes. On devait veiller incessamment autour du château et des pavillons, n'arrêter personne qu'à l'extrémité, mais laisser bien connaître les précautions prises.

— Voilà qui sent l'amour d'une lieue, interrompit M. de Saint-Simon.

— Cette nuit, vers deux heures, un homme fort mal mis, une manière de laquais a paru au bout de l'allée du labyrinthe ; il essayait de se glisser dans l'ombre. L'officier a mené beaucoup de bruit pour le faire fuir, suivant les ordres qu'il avait reçus ; l'autre, au lieu de s'échapper par les derrières, a continué sa route du côté du bassin ; il est tombé juste au milieu des soldats, qui se promenaient sans torches, et il faisait nuit en diable, une véritable nuit d'amoureux ou de voleur, n'est-ce pas, monsieur ?

— Je préférais le clair de lune. Je trouvais lâche de me cacher, répondit Lauzun ; mes amours devaient s'accepter de bonne grâce, en courant les

chances de découverte ; sans cela je m'en allais ailleurs.

— Celui-ci pensait comme vous, monsieur ; cependant il se cachait le visage et pria qu'on le conduisît au grand maréchal, ce qui fut exécuté fort honnêtement.

— Après ?

— On n'en sait pas davantage. M. de Cavoie n'a rien dit, même au roi, qu'il a désarmé par ces mots, assure-t-on, car on n'affirme rien : « Sire, c'est le secret d'une dame. »

Il est sûr qu'on n'a plus revu le prisonnier. Est-il sorti par quelque petit degré de chez M. de Cavoie ? L'a-t-on mis en prison ou jeté à la porte ? C'est un mystère qu'on ne saura point, sans doute.

J'écoutais en tremblant malgré moi. Le trouble de Roussel, les façons de M. de Cavoie, ce déguisement, me semblaient autant de lumières pour éclaircir mes doutes. C'était M. le duc de Chartres, et il venait chez moi, j'en étais sûre. Mon secret ne m'appartenait plus peut-être, j'allais être compromise, perdue ; avec un mari tel que le mien, tout était à redouter.

Il fallait me contenir néanmoins, ne pas éveiller des soupçons endormis ; j'en eus la force, et je ne conçois pas où je la trouvai. J'étais si jeune !

On discuta encore longtemps sur ce sujet ; M. de Lauzun me dit :

— Apparemment, madame, on en parlera dans la journée, et vous ne manquerez pas de me répéter ce que vous en apprendrez, je l'espère ; cela m'intéresse fort. Les vieux soldats aiment à savoir les prouesses de ceux qui les remplacent. Décidément cet homme n'était point un voleur. Si je voyais Cavoie, il serait peut-être plus bavard avec moi.

— Je ne le crois pas, monsieur ; M. de Cavoie passe pour fort secret.

M. de Saint-Simon rabattait la bonne opinion que le duc avait de lui-même, chaque fois qu'il en trouvait l'occasion ; on le sait, ils ne s'aimaient pas.

L'heure du dîner approchait ; mon supplice allait finir. J'allai à ma toilette ; mes yeux interrogeaient Roussel, qui baissait les siens ; elle ne me dit pas un mot de ce que je brûlais d'apprendre.

La première personne que je vis dans le salon de Flore, ce fut M. de Cavoie ; il se promenait comme un homme qui attend quelqu'un. Il me salua avec une gravité bienveillante, sans me parler. Je passai.

Un peu plus haut, madame de Saint-Simon causait avec madame de Chevreuse. Je m'approchai ; j'entendis ma sœur dire :

— Il paraît que c'était M. le prince de la Roche-sur-Yon qui cherchait à entrer chez madame la duchesse.

— On nomme aussi M. le duc de Chartres.

— Et où allait-il, bon Dieu ?

— Il n'y a point ici de demoiselles de la rue, et l'on sait de reste que c'est là son gibier.

Ce propos de dévote me révolta. Je faillis y répondre ; j'eus la force de me contenir.

Madame de Saint-Simon prit ce soin, par respect pour les amitiés de son mari ; je lui en sus un gré infini.

Le roi et les princesses furent à l'ordinaire, tous les princes parurent sans aucun embarras ; cependant M. de Chartres ne m'approcha pas de la journée. Je n'interrogeai pas Roussel ; je restai donc dans la même ignorance que les autres, jusqu'à ce qu'un véritable ami se chargeât de m'instruire pour mon bien.

La veille du départ de Marly, où le voyage avait été plus long que de coutume, je regardais par une fenêtre, fort distraite et fort occupée d'autre chose que de ce que je voyais, lorsque M. de Cavoie me demanda si je causerais volontiers un instant avec un vieux bonhomme, le plus dévoué de mes serviteurs, et tout de suite il continua :

— J'ai été jeune, madame ; je comprends et j'aime la jeunesse, et je ne suis pas de ceux qui ne pardonnent point ce qu'ils ne peuvent plus faire. Excusez si je me suis mêlé de ce qui ne me regarde point ; mais je connais M. de Lauzun, je sais de quoi

il est capable, je sais où vous aurait conduite une folie que vous ne partagiez pas, j'en suis sûr, et j'ai voulu vous sauver ; je crois avoir réussi.

— Quoi, monsieur...

— Oui, madame, oui : vous m'intéressez par votre vertu, votre beauté, vos seize ans. Vous m'intéressez surtout par le malheur que vous avez eu de subir un pareil mariage. Je sais beaucoup de choses parmi celles qui se passent ici ; j'ai des espions partout et des rapports fidèles. J'ai compris ce qui devait arriver, j'en ai prévu les suites terribles pour tout le monde ; j'ai pris mes mesures pour déranger celles du téméraire et pour ne compromettre personne néanmoins. Pardonnez-moi, madame, encore une fois, et, en toute occasion, comptez sur mes très-humbles services. Je n'ai pas besoin de vous assurer que personne au monde ne se doutera de tout ceci. Je me serais fait un ennemi de tout autre *héros* que celui dont j'ai dérangé les plans ; mais il est aussi généreux que brave, il ne me garde pas rancune, il s'est rendu à mes raisons, et il sera prudent à l'avenir, je l'espère.

M. de Cavoie me fit une grande révérence, et me quitta, ébahie de ce que je venais d'entendre.

C'est ainsi que cet honnête homme me sauva d'une perte certaine, et cela, sans que personne le lui eût demandé ; j'en serai reconnaissante toute ma vie.

Nous revînmes à Paris ; M. de Lauzun se rétablit. Nous continuâmes à fréquenter les assemblées, et la correspondance continua également, en dépit de Soret : nous fîmes si bien, qu'elle ne s'en aperçut pas. Je ne rencontrais point M. le duc de Chartres ; il menait sa vie ordinaire, et m'écrivait que, dans sa rage, il ferait du pis qu'il pourrait. J'en pleurais toute seule, sans pouvoir me décider à le laisser venir.

— Madame, il se perd ! me disait notre confidente.

— Hélas ! Roussel, si je le croyais, nous nous perdrions toutes les deux.

Madame de Lesdiguières, dont les conseils et les exemples m'avaient ouvert cette voie, était alors fort malade ; je la voyais peu et presque jamais seule ; ses avis m'auraient menée loin.

M. de Lauzun devenait de plus en plus insupportable. Ses caprices augmentaient et changeaient de but ; sa malice lui faisait trouver du plaisir à me tourmenter ; je restais éloignée des miens ; ma pauvre mère s'en mourait, et, moi, j'étais désespérée. On crut que je tomberais malade ; M. de Lauzun ne céda pas, et ma mère dut se contenter d'envoyer prendre de mes nouvelles à la porte. Elle m'écrivait en secret, comme un amoureux ; la bonne Roussel se chargeait encore de ces lettres-là.

Je me rétablis assez bien pour pouvoir retourner à la cour une ou deux fois, après quoi je retombai de nouveau. Le chagrin de ne pas voir ma mère, mon amour combattu, me minaient. M. de Lauzun s'en allait sans moi à Saint-Germain, à Versailles, à Marly, confiant dans ses duègnes et dans ma mauvaise santé, qui m'interdisait de sortir ni de recevoir personne.

C'était le moment du mariage de M. le duc de Bourgogne, on ne s'occupait que de cela et de choisir la maison de la princesse ; la cour offrait alors un singulier spectacle : les intrigues se croisaient en tous sens, c'était à qui obtiendrait la faveur de perdre sa liberté, et de se faire domestique dans la maison royale. Les courtisans sont de singuliers animaux.

Roussel et moi, nous tâchions par mille adresses d'écarter la Soret, et ce n'était pas facile. Sa susceptibilité dévote s'alarmait de tout ; elle traitait sa compagne de mondaine et la blâmait d'aller sans cesse au Palais-Royal, dans ce lieu de perdition, où se trouvait cet antechrist, le fléau de sa famille, qui attirerait les malédictions de Dieu sur la France. Cependant Soret n'était pas méchante, elle l'a prouvé depuis ; mais elle avait l'esprit étroit, elle était minutieuse dans ses pratiques. Vieille fille, en toute la force du mot, elle n'avait jamais aimé personne, si ce n'est ses maîtres et son confesseur. Elle amena,

sans le vouloir, une des grandes douleurs de ma vie, et je lui ai dû bien des larmes, versées dans le silence et l'abandon, sous le coup d'une accusation injuste. Je lui ai pardonné, elle l'a expié elle-même par ses regrets et son dévouement, mais je ne puis y penser sans que mon cœur se soulève, et cependant le moment est venu de le raconter.

VIII

Je vivais donc dans une espèce de reclusion; M. de Lauzun ne me pressait point d'en sortir. Quelquefois, en revenant de Saint-Germain ou de Versailles, il me disait :

— Le roi vous a demandée.

Ou bien :

— Le roi et la reine d'Angleterre s'étonnent de ce que vous ne venez pas.

— Monsieur, répondais-je, quand vous me permettrez de voir ma mère, je verrai qui vous voudrez me faire voir; d'ici là, il ne peut être question pour moi que de retraite.

— Eh bien, restez-y donc! On sait que vous êtes incommodée, après tout.

Au fond, il n'était pas fâché, il croyait que cela ne lui nuirait point, et qu'on accuserait ma santé, non sa rigueur. Il comptait pour cela sans la tendresse

de la maréchale et sans la volonté de mon père; il est vrai qu'il connaissait le roi.

M. le duc de Lorges, ayant un jour le bâton, se trouvait près du roi, inoccupé en ce moment. Par distraction, par curiosité peut-être, Sa Majesté lui demanda obligeamment de mes nouvelles.

— M. de Lauzun nous a séparés de ma fille, sire, nous n'en savons rien de plus que tout le monde.

— Cela est donc bien vrai ?

— Oui, sire, et cela parce que j'ai refusé de le faire entrer dans rien à l'armée, ainsi que me l'a commandé Votre Majesté.

Mon père croyait avoir trouvé l'occasion d'intéresser le roi à mon sort; pour un vieux courtisan, il faisait fausse route. Le roi reprit sur-le-champ :

— M. le maréchal, lorsque vous m'avez donné part de vos intentions au sujet de Lauzun et de mademoiselle de Quintin, je vous ai répondu que vos affaires privées ne me regardaient pas, et que je m'étais fait la loi de ne me mêler de celles de personne : j'ai ajouté que ce qui m'importait, c'était les miennes, et que M. de Lauzun n'y entrerait jamais de rien. Je le connais trop pour ne pas avoir prévu ce qui arrive. Vous m'avez obéi, vous avez bien fait; pour le reste, je vous répéterai ce que je vous ai dit alors : Cela ne me regarde pas.

Mon père comprit que sa tendresse pour moi

l'avait entraîné à une école ; il se tut et désespéra d'obtenir justice; il se repentait bien alors de m'avoir sacrifiée à l'ambition et aux grands biens de M. de Lauzun.

Ma mère m'apprit dans une de ses lettres cette tentative infructueuse; je compris que je n'avais plus d'espérance; je me désolai, et ma maladie en prit une nouvelle force. Roussel me prêchait la consolation dans ce qu'elle appelait l'amitié de M. le duc de Chartres, cette amitié si dangereuse et qu'il exprimait dans ses lettres d'une façon qui ne ressemblait guère à de l'amitié. Je la repoussais faiblement. Il demandait avec instance à me voir; comme je ne sortais pas, il fallait qu'il vînt chez moi. Une visite en présence de mon mari, avec les exigences et les étiquettes de cour, ne pouvait le satisfaire; il me suppliait de le recevoir dans mes cabinets, sous un déguisement, rien n'était plus facile, avec l'aide de Roussel. Sa chambre touchait à mon appartement. Il venait souvent des gens chez elle, de ses parents et de ses amis, entre autres un des laquais de Monsieur, portant sa livrée, et qu'elle avait fait placer par ses intelligences dans la maison.

Il prendrait cette livrée le soir; personne ne le remarquerait dans l'hôtel, où elle était familière; ce moyen était infaillible, et, si je le refusais, c'était par pure cruauté. Je refusais cependant, non que je

n'eusse grande envie d'accepter, mais je me sentais perdue si je m'exposais ainsi.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il faut savoir que M. de Lauzun, entre autres inventions, pour se rapprocher du roi et rentrer dans sa faveur, avait pris celle de vouloir être nommé ambassadeur et traiter de la paix. Il fit à ce sujet un voyage à Aix-la-Chapelle, afin de se créer des connaissances et des intrigues, et de se rendre indispensable, ce qui n'y fit rien, par parenthèse. Pendant son absence, il m'était défendu de sortir, toujours sous prétexte de ma santé, car il y faisait des façons, même avec moi, et n'avouait point sa tyrannie, en ce temps-là ; plus tard il ne la cacha plus. Roussel profita de ma solitude, des facilités qu'elle me donnait, pour m'engager à recevoir le prince ; elle m'assura qu'il ferait quelque extravagance, si je persistais à le refuser, et m'amena enfin au point de n'avoir rien à lui opposer que Soret et sa surveillance, car elle entrait chez moi à toute heure et pouvait nous surprendre, ce qui nous mettrait au comble de l'horreur.

A cela, elle n'avait rien à riposter. Le diable, qui voulait me tourmenter et me jeter dans les difficultés de toutes sortes, se servit d'une bonne pensée de mon autre suivante, de sa dévotion même, pour écarter l'obstacle et me livrer sans défense à la ten-

tation. Depuis quelques jours, Soret prenait des airs confits et sucrés, que nous n'expliquions point ; elle levait les yeux au ciel, nous récitait des prières, se mettait à genoux dans tous les coins ; je me demandais d'où venait ce luxe de contrition ; elle n'était plus d'âge ni de figure à pécher. Roussel, lorsqu'elle l'interrogeait, n'en recevait que des réponses évasives et superbes ; elle parlait par demi-mots et par citations de l'Écriture.

Un matin, elle entra chez moi en singulier accoutrement, avec un voile noir épais, une cape noire, ressemblant au carapouf d'un moine ; ses cheveux cachés sous un bandeau, enfin un équipage de dévotion qui nous donna à penser.

— Madame la duchesse..., me dit-elle.

Elle s'arrêta là et je la regardai ; elle n'avait pas coutume de me parler de cette façon un peu familière, me sembla-t-il ; c'était apparemment une nuance, elle désirait me la faire sentir, puis elle trouva que je la sentais trop, et se reprit :

— Madame, j'ai résolu de solliciter votre agrément pour faire une retraite de huit jours aux filles de Sainte-Marie.

— Mademoiselle Soret, répondis-je, M. le duc vous a laissée près de moi, et trouverait, je crois, fort mauvais que vous fussiez vous mettre en un couvent, pendant qu'il n'y est pas. D'où vous vient ce redou-

blement de ferveur et qu'avez-vous besoin d'une retraite en ce moment?

Je faisais une belle défense, on le voit, et je n'avais pas envie de céder au démon; mais lui me tenait.

— Madame, il faut prier Dieu.

— Ne le priez-vous pas suffisamment ?

— Pas assez, madame. Ce que je fais en ce moment est pour le bien de votre maison; il se passe céans des abominations qui attireront la foudre, si elles ne sont pas expiées, et c'est cette expiation que j'entreprends.

— Des abominations! et lesquelles?

Elle me recommença ses plaintes sur les rapports de Roussel avec le Palais-Royal, sur ce que mes femmes allaient plus à la comédie qu'au sermon, sur ce qu'elle avait vu de la viande le vendredi dans mon office, non pas qu'on l'eût mangée, mais les cuisiniers préparaient un coulis pour le dimanche, et cela était un scandale; que sais-je, moi! mille folies.

Je ne pus m'empêcher d'en rire; elle se fâcha plus fort et ajouta que ce n'était pas tout, que je la forcerais à sortir du respect qu'elle me voulait garder, qu'elle savait bien des choses plus blâmables sur moi et qu'elle me les dirait, si je l'y contraignais. J'avais grande envie d'en apprendre davantage. Mon cœur battit de crainte; cependant je ne m'abaissai

pas à la feinte et je la remis à sa place de la bonne façon.

Tout en me faisant des excuses, elle laissait percer des doutes qui m'inquiétaient. Pour la pousser à bout, je lui imposai silence ; elle ne se contint plus et me jeta au nez le nom du fils de Chamillart, le ministre, comme celui d'un galant effréné, qu'il fallait chasser de chez moi, sous peine d'être damnée en l'autre monde et déshonorée en celui-ci. La chose me parut bouffonne; j'avais à peine entendu nommer une fois ou deux cet enfant à M. de Saint-Simon, fort lié avec le père ; je ne l'avais pas assez vu pour le reconnaître et je ne croyais pas être connue de lui. J'éclatai de rire. Soret rumina et me redemanda enfin la permission de cette retraite, à laquelle je ne pensais plus.

— Allez ! lui dis-je, et ne me rompez plus la tête, vous me donneriez envie de vous chasser, quand même M. de Lauzun m'en voudrait toute sa vie.

Elle ne se le fit pas répéter deux fois et s'en alla, non sans avoir passé plus de deux heures à chapitrer Roussel sur les prétendues abominations du logis, à quoi celle-ci riposta :

— Que ne restez-vous pour les empêcher, au lieu de vous en aller dans votre capuce courir je ne sais où ? Monseigneur sera content !

Ce que je lui dis, ses propres réflexions, ce mot

de sa compagne, l'effrayèrent; elle modifia ses projets, et ne resta aux Filles de Sainte-Marie que pendant la journée; elle rentra à sept heures, non pour souper, elle observait un jeûne austère, mais pour bâiller autour de moi et se coucher ensuite, sans avoir prononcé un mot.

Il en fut ainsi pendant deux semaines; sa retraite devait être d'un mois. Nous ne savions où elle avait pêché le petit Chamillart pour en faire un amoureux, et je m'en creusais la tête. Roussel découvrit qu'il venait presque tous les jours chez le suisse demander de mes nouvelles, et si M. de Lauzun était de retour. Je ne regardais même pas la liste qu'on me présentait: ceux qui s'y trouvaient ne m'intéressaient guère. Cependant ce manége me mit en intrigue, et je souhaitai en connaître le motif, sans savoir à qui le demander.

Un soir, j'avais été fort tourmentée par Roussel, au sujet du prince. J'étais dans mon dernier cabinet, seule, selon ma coutume. Je tenais un livre sans lire, et je regardais dans le jardin les oiseaux qui se becquetaient sur les branches. La cloche de l'Assomption sonnait la prière des religeuses; il n'y avait plus de bruit autour de moi, ma tristesse était profonde. A mon âge, avec ce que j'étais, une pareille vie n'était pas soutenable. J'entendis ouvrir la porte, je n'y pris pas garde; je crus que c'était Roussel qui

revenait de l'office, où je l'avais envoyée chercher un fruit. C'était elle, en effet, mais non pas seule. En retournant la tête, je vis devant moi M. le duc de Chartres, en costume de laquais à sa livrée, pâle et tremblant, interdit, n'osant pas lever les yeux, attendant ma première parole, mon premier regard. Je me levai en pied, par un mouvement involontaire, et je me laissai retomber presque tout de suite en cachant ma tête dans mes mains et en m'écriant ;

— Ah ! monsieur, que faites-vous ici ?

Il était déjà à mes genoux et m'adressait les excuses les plus humbles, les prières les plus ardentes. Il ne pouvait vivre sans moi, il fallait qu'il me vît, il fallait qu'il entendît de ma bouche un mot, un seul mot de souvenir, que sais-je ? Tout ce que la passion, le délire, les sentiments exaltés peuvent inspirer à un jeune homme de cet âge, de cette qualité, qui n'a jamais trouvé une contradiction, et dont les désirs sont des lois pour tous ceux qui l'approchent.

Je laissais mes yeux cachés, j'étais hors d'état de répondre, j'avais honte de le regarder, honte d'être regardée par lui ; j'avais grand'peur, mais j'étais bien heureuse, cependant. Je l'écoutais, je l'écoutais encore lorsqu'il ne parlait plus, et toujours cachée, je dis à Roussel :

— Emmène-le, emmène-le, si on le voyait ! Monsieur, partez, je vous en conjure !

— Madame, ne me renvoyez pas. Ce moment si chèrement acheté par une si longue attente, ne me le ravissez point, si vous avez un cœur.

Roussel parlait aussi pour lui, et mon cœur, qu'il invoquait, parlait plus haut encore. Je ne sais ce que j'allais dire, ce que j'allais promettre, lorsqu'un grand bruit se fit entendre dans la cour, et la porte de l'hôtel s'ouvrit avec fracas. Un carrosse et plusieurs cavaliers entrèrent en menant un tapage d'importance. La croisée de mon premier cabinet prenait jour de ce côté. Roussel s'y jeta pour voir qui arrivait ; en même temps, par l'issue qui conduisait chez mes femmes, je vis paraître la terrible Soret.

IX

Je perdis la tramontane. Je n'avais pas l'habitude des intrigues et des cachotteries. Roussel criait du haut de sa tête :

— Madame, c'est monseigneur !

Pendant que Soret criait bien d'une autre manière, le prince était debout devant moi, dans une attitude où je lisais sa volonté de se défendre, de me défendre surtout, de façon à ne pas donner bon marché de tous les deux. Je connaissais M. de Lauzun, je compris que j'étais perdue ; et pourtant j'ignorais l'étendue du danger.

Heureusement Roussel était une fille usagée, à qui la dévotion et une constante bonne conduite n'avaient pas ôté les ruses de son état ; son dévouement pour moi lui prêta de l'esprit d'à-propos.

— Allons, dit-elle au prince, Labranche, c'est

assez; rentrez chez moi. Madame est la bonté même, elle vous pardonnera ; mais je ne voudrais pas pour dix années de ma vie que monseigneur vous trouvât ici.

Et, sans plus de façon, le prenant par la main, elle l'entraîna dans sa chambre, lui fit descendre le petit degré et, en trois sauts, le poussa dans la ruelle, derrière le couvent. Moi, j'étais comme morte, je n'avais plus de force. Soret s'approcha de moi, l'œil hagard, en me disant :

— Monseigneur l'a vu, madame ; leurs carrosses se sont rencontrés, et, moi, je rentrais à ce moment-là, je suis accourue vous prévenir, et cette sotte fille était là avec ce valet de Satan. Que pouvaient-ils faire près de vous ?

J'entendais ce qu'elle disait sans me l'expliquer. Qui M. de Lauzun pouvait-il avoir vu ? Je ne le devinais pas. Ce n'était pas le prince, puisqu'il était encore là et qu'il n'était assurément pas venu en carrosse. Je n'y comprenais rien, j'attendais, ne respirant plus, l'œil fixé sur la porte de mon premier cabinet, que j'apercevais de loin fermée ; elle ne s'ouvrit point, et je vis cependant poindre M. de Lauzun tout droit en face de moi, sans me douter par où il était entré. Son visage était en feu, et, avant de me donner la moindre marque de politesse, il me demanda incontinent ce que j'avais et ce que

venait faire chez moi, en son absence, un beau galant comme celui que j'avais choisi.

Je n'étais pas coupable, ou du moins je ne l'étais qu'en pensée et passivement. J'eus une frayeur épouvantable cependant. M. de Lauzun était, dans ses colères, capable de tout. Il était monté sans doute par le petit degré, le même où Roussel avait conduit M. le duc de Chartres; il pouvait l'avoir rencontré, et l'ironie de ses paroles me le laissait croire. Il avait une si grande habitude de ce commerce pour son compte, qu'il avait laissé libre la grande entrée, très-certain qu'en entendant le fracas de son arrivée, le galant, s'il y en avait un, ne s'échapperait pas par là.

Voyant que je me taisais, il répéta sa question, et il le fit avec un tel éclat, qu'il n'y avait pas moyen de persister.

— Quel galant, monsieur? Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Le galant que j'ai vu, que j'ai rencontré, s'écria-t-il d'une voix tonnante, un beau galant, ma foi !

Roussel rentrait juste en ce moment; quant à Soret, elle se cachait derrière mon fauteuil et faisait des signes de croix. Roussel entendit ce que disait son maître, et, sans perdre de temps, elle s'avance au milieu de la chambre, se jette à ses genoux et se met à pleurer aux sanglots. M. de Lauzun se recula en lui demandant à qui elle en avait.

— Je fais mon devoir, monseigneur, je vous supplie de ne point commettre d'injustice. Madame est innocente et je suis coupable : elle n'a point de galant, c'est moi qui en ai un.

— Toi ! à ton âge, avec ta figure? Tu me la donnes belle, en vérité !

— Je vous dis ce qui est, monseigneur ; le laquais qui sort d'ici y vient pour me voir ; il me croit riche et il veut m'épouser, et, moi, je ne le refuse point.

— Qui te parle d'un laquais? D'ailleurs, que faisait un laquais chez madame de Lauzun? Il s'agit bien de laquais ! il s'agit du petit Chamillart, que j'ai rencontré et qui vient céans tous les jours. Pourquoi? Répondez-moi toutes.

Je me sentis soulagée d'un grand poids; il m'était bien facile de me justifier : ce pauvre enfant n'avait pas mis le pied chez moi ; je ne me rappelais pas l'avoir jamais vu. Je m'empressai de répondre et de dire ce qui en était. M. de Lauzun m'interrompit et interrogea Soret, dont la mine attrapée était des plus étranges, et qui m'eût bien fait rire en un autre moment.

— Laisse tes patenôtres et ne me cache rien. As-tu vu le petit Chamillart?

— Jamais chez madame; tous les jours à la porte.

— Il n'est pas entré?

— Non, monseigneur. Il l'a demandée deux fois,

et, comme on l'a refusé, il n'en a plus été question; mais il n'a cessé de venir chaque matin s'informer des nouvelles de madame et de celles de monseigneur.

— Quant à toi, insolente, avec tes galants et tes laquais, je ne te demande rien, je ne te croirais pas. Qui me dit que ce n'est pas une ruse, que tu ne prends pas pour toi ce qui ne te regarde point, pour te sauver de ma colère? Je ne sais qui me tient de te faire rentrer ton mensonge dans la gorge et de te donner cent coups. Ce laquais était à Chamillart, peut-être?

— Non, monseigneur, s'écria Soret, emportée par la vérité; c'est un laquais du Palais-Royal, je le connais bien, il vient souvent voir Roussel.

— Et tu ne m'en as pas averti! Je vous chasse toutes deux. Ah! vous avez bien trompé la sainte madame de Guise, qui m'avait tant répondu de vous.

— Monseigneur, ne me chassez pas. Demandez à madame, demandez à Roussel, si je ne les ai pas averties, si je n'ai pas déploré le train qu'on menait ici, et si je ne suis pas en retraite aux Filles de Sainte-Marie pour l'expier.

Et tout de suite elle raconta ses remontrances, elle raconta le petit Chamillart, le laquais, tout ce qu'elle avait rêvé de folies. M. de Lauzun la crut. La pauvre Roussel restait à genoux et sanglotait, priant,

répétant des mots qui n'avaient pas de suite. Elle s'attendait à être renvoyée, mais elle voulait au moins que ce sacrifice détournât sur elle toute la colère du duc ; la stupidité de Soret menaçait de rendre inutile son dévouement. Lorsqu'elle en vint à raconter qu'elle avait trouvé ce laquais dans ma chambre, presque à mes genoux, la perspicacité de M. de Lauzun, son habitude des aventures, flaira le vrai. Il l'interrompit par un éclat de voix, un coup de pied et un fort grand soufflet sur la joue de Roussel, qui se trouvait la plus près de lui.

— Ce laquais venait d'un galant, s'il n'était pas un galant lui-même. Tu vas sortir d'ici comme une coquine ; je te ferai chasser à coups de balai par mes marmitons, et je te ferai couper ta robe jusqu'aux genoux. Va-t'en, ôte-toi de mes yeux, je te tuerais !

Je m'étais précipitée entre la pauvre fille et lui, la suppliant de s'en aller. Elle obéit, mais elle ne put se taire.

— Hélas ! madame, où vais-je vous laisser, et que vous arrivera-t-il ?

Je la poussai vers la porte ; elle trouva moyen de m'assurer tout bas que nous nous reverrions, et s'échappa.

Alors eut lieu une scène que je renonce à décrire. M. de Lauzun s'emporta jusqu'à me frapper : il avait bien battu Mademoiselle ! Soret eut les mille peines

à m'arracher de ses mains; il voulait me faire avouer mes amours avec Chamillart; et, quant à cela, il m'eût tuée, que je n'aurais pas su en dire un mot. Enfin il s'en alla, me laissant quasi évanouie, ne pouvant plus respirer ni parler. Soret me déshabilla, me coucha sans appeler mes femmes. Je passai la nuit à pleurer, à demander ma mère, sans vouloir entendre aucune consolation.

Le lendemain, M. de Lauzun eut le mot de l'énigme par le fils du ministre lui-même. Il ne manqua pas de se présenter à son ordinaire, et fut introduit chez M. de Lauzun, qui le reçut en grinchant, et s'informa de ce qu'il lui voulait. C'était tout simplement ceci. Le duc de Quintin, mon frère, avait quelque peu recherché mademoiselle Chamillart. Sur les observations de M. de Saint-Simon, son beau-frère, il avait suspendu ses visites. Mademoiselle Chamillart avait grande envie de devenir duchesse de Quintin; madame de la Feuillade, sa sœur, et le reste de sa famille, en avaient encore plus d'envie qu'elle, et le frère venait en ambassadeur pour gagner M. de Lauzun, s'en faire un appui et tâcher de raccommoder l'affaire.

Il fut bien sot d'abord quand il entendit cela. Ensuite il se ravisa : lui, qui mentait sans cesse, ne croyait à la bonne foi de personne; il chercha encore des finesses sous cette explication; et, comme

sa rudesse ne savait rien cacher lorsque ses passions étaient en jeu, il alla trouver le ministre et se mit à parader devant lui en marronnant, jusqu'à lui faire peur de sa colère contre cet enfant de dix-huit ans, et à lui laisser entendre qu'il lui administrerait une leçon pour avoir osé venir chez lui en son absence, alors que j'y étais seule, et que ses visites donnaient à parler. Le père en trembla pour son fils.

M. de Lauzun profitait de tout pour sa fortune, même de ses colères et de ses jalousies. Il pensa que cette alliance projetée le mettrait dans la grâce du ministre et le ferait rentrer par lui dans celle du roi; il se résolut à le servir. Il pensa aussi qu'en effrayant Chamillart sur les suites de sa colère jalouse, il en obtiendrait une aide pour réaliser une de ses visées : c'était d'aller traiter de la paix, en qualité d'ambassadeur. Pour l'éloigner et sauver son fils, le ministre entrerait dans ses vues. Il fut bien près de réussir; malheureusement, le roi se rappelait, et, lorsque Chamillart lui raconta ses craintes, il ne put s'empêcher de lui rire au nez, en lui donnant pour toute réponse :

— Vous ne connaissez pas Lauzun; ne vous tourmentez point; il ne veut pas s'attaquer à votre fils. Je n'entends pas qu'il entre dans mes affaires; vous êtes le maître de le mettre dans les vôtres, mais ne m'en parlez plus.

La même réponse qu'à mon père.

Le roi avait si parfaitement raison, que, lorsqu'il se vit débouté de l'ambassade, il ne parla plus de Chamillart et de ses soupçons. Je n'en fus pas plus heureuse pour cela, ainsi qu'on va le voir. Il se battait contre les moulins et contre l'inconnu. Je ne crois pas qu'il y ait eu au monde un homme tel que celui-là. Son affreux caractère, sa méchanceté, son amour de lui, le rendaient impossible à vivre. Je ne comprends pas comment mon père, et ma mère surtout, avaient pu me donner à lui, sans prendre plus de soin de mon bonheur. Si Dieu m'eût envoyé des enfants, je m'en serais inquiétée d'une autre façon. A mon sens, les parents qui sacrifient une fille à l'ambition et aux richesses sont responsables de sa conduite et n'ont pas le droit de la blâmer, si son âge et son malheur l'entraînent à des actions qui leur déplaisent.

M. de Lauzun eût tout mérité de moi, car il est impossible de s'oublier au point où il le fit envers une femme de qualité, la sienne après tout, et qui ne lui en a point fourni de sujet. S'il eût eu affaire à bien d'autres que je sais, il eût vu aussi d'autres menées; mais je n'en ai pas moins sur le cœur ce qu'il m'a fait endurer. Je lui ai pardonné, je lui pardonne; quant à oublier, c'est un autre chapitre, et au lit de la mort, on n'obtiendra point cela de moi.

X

J'admire comment j'écris diversement, suivant que mes souvenirs dictent, suivant que je me rappelle les bons et les mauvais traitements de M. de Lauzun. Mes jugements sur lui varient sans cesse; c'est qu'il en a été ainsi toute ma vie.

J'étais toujours enfermée seule, passant pour malade, ne voyant personne, séquestrée de ma famille, excepté de madame de Saint-Simon, bien plus occupée de son mari que de ses parents, froide, prude et incapable de comprendre mes souffrances et mon désespoir. Elle m'apportait de vive voix des nouvelles de ma mère, et refusait de se charger de mes lettres, sous prétexte qu'ayant promis à M. de Lauzun de n'en rien faire, elle ne pouvait manquer à sa parole.

Nous causions seule à seule; elle me prêchait la résignation et me blâmait de mes murmures. J'avais

de la peine à accepter la punition dont j'étais frappée. Je ne voulais pas pleurer ma pauvre jeunesse, qui s'écoulait si tristement, alors qu'elle aurait dû avoir d'autres destinées. Je n'avais pas assez de piété pour offrir à Dieu mes épreuves ; ma sœur entreprit ma conversion et me parla d'un abbé qu'elle avait rencontré chez madame de Chevreuse, ami particulier et disciple de M. de Cambrai, de ce Fénelon qu'on vantait dans tous les coins du monde catholique, et dont l'âme tendre, la doctrine entraînante, faisaient plus de prosélytes qu'on ne l'aurait souhaité. M. de Fénelon était alors précepteur de M. le duc de Bourgogne ; tout ce qui a éclaté depuis couvait sourdement, et l'on ne s'en fût pas douté à la surface.

M. de Lauzun ne me souhaitait pas trop dévote ; il était très-difficile pour le choix de mon confesseur, et, lorsque ma sœur lui parla de cet abbé comme de celui qui devait me conduire dans la voie du Seigneur, il demanda à le voir, avant toutes choses. Quand il se fut assuré que c'était un homme simple, tout en Dieu, fort laid, fort commun et tout à fait éloigné de la galanterie, du monde et des empressements, il me le permit. Madame de Saint-Simon ne se doutait guère de ce qu'elle entamait, ni dans quelle secte elle allait faire entrer sa sœur ; je crois que, sans cela, elle ne s'en fût pas avisée. Mon beau-

frère, si attentif à ne se mêler de rien qu'à coup sûr, s'en est bien repenti depuis ; il craignait mes indiscrétions. Je n'en fis point ; M. de Lauzun sut tirer son épingle du jeu ; tout se passa à merveille. J'y gagnai d'avoir vu de près un cénacle où ne pénétrait pas qui voulait, et d'avoir trouvé parmi ces élus une force qui m'eût été refusée sans leur aide ; ce fut beaucoup. Je vais essayer de raconter cet épisode sur lequel on a tant glosé sans le connaître ; il offrira l'intérêt d'une chose curieuse, surtout pour le temps où il se passa.

M. de Fénelon, élève du séminaire de Saint-Sulpice, était un homme de qualité trop connu pour que j'aie à parler de lui plus longuement qu'il n'est nécessaire en ce qui me concerne. Il n'avait pas réussi à grand'chose, malgré ses moyens de tous genres, lorsque le duc de Beauvilliers, nommé gouverneur des enfants de France, chercha un précepteur de grand mérite, et, ne connaissant personne, s'en alla le demander aux Sulpiciens, avec qui il était fort lié. On lui indiqua l'abbé de Fénelon ; séduit, comme tout le monde, par son esprit, ses manières, sa figure, par cette grâce et cette onction qui découlaient de ses lèvres, il l'accepta et le fit accepter au roi.

Le duc de Beauvilliers et le duc de Chevreuse avaient épousé les deux sœurs, mesdemoiselles

Colbert, filles du ministre, et jamais on ne vit une union et une amitié semblables à celles de ces deux ménages. Ils ne se quittaient pas, vivaient ensemble et n'avaient, pour ainsi dire, qu'un cœur et qu'une âme. Intimes de tout temps avec madame de Maintenon, ils dînaient au moins une fois par semaine, souvent deux, tous les cinq ensemble, avec une clochette sur la table, afin d'éloigner les domestiques et d'être seuls, pour tout dire. Cette amitié mit les deux sœurs dans une grande faveur, tellement que personne à la cour ne pouvait l'emporter sur elles, et qu'on n'y eût même pas essayé.

M. de Fénelon, une fois bien avec M. de Beauvilliers, arriva au même degré avec M. de Chevreuse et beaucoup plus avec leurs femmes : ce fut l'affaire de fort peu de temps. D'eux à madame de Maintenon, il n'y avait qu'un pas; ce pas se franchit tout aussi vite, et bientôt on apprit dans quelle posture brillante se trouvait le précepteur des jeunes princes, si parfaitement inconnu quelques mois auparavant.

L'abbé de Fénelon avait pour amie, pour guide, pour conseil, une madame Guyon, dont on parlait bien autrement que de lui-même. C'était une mystique au premier chef, une manière de prophétesse, chef d'une secte toute en la grâce de Dieu, qui prétendait tout faire par l'amour, qui rendait facile la pratique de la religion en la poétisant, en l'entourant

de tout ce que l'imagination et le cœur rêvent de plus idéal, de plus céleste. Rien de séduisant comme cette doctrine, pour les âmes tendres, surtout pour les malheureuses. Madame Guyon eut bientôt fait des prosélytes, des partisans dévoués : les deux ducs et leurs épouses furent vite entraînés. Ils virent madame Guyon, s'en enthousiasmèrent et communiquèrent cet enthousiasme à madame de Maintenon ; elle désira la voir aussi. Elle la fit causer sur des chapitres délicats, sur sa piété, sur sa foi, toute de sublime et d'extase ; bref, elle y fut prise comme les autres.

Madame Guyon eut un petit troupeau de brebis d'élite, tout cela dans le grand mystère; nul n'y fut admis que les élus, parmi lesquels il faut citer : la duchesse de Mortemart, sœur des duchesses de Chevreuse et de Beauvilliers, sa fille, la duchesse de Béthune, la comtesse de Guiche, L'Échelle et Dupuy, gentilshommes de la manche de M. le duc de Bourgogne, mon abbé Desprès et quelques autres. Tout cela se réunissait en secret à Paris ou à Versailles, lorsque le roi était à Marly, où les jeunes princes n'allaient pas encore. Madame Guyon prêchait, madame Guyon les transportait au troisième ciel, leur faisait quitter la terre; ils adoraient Dieu avec des transports et des enivrements qui ne se communiquent d'ordinaire que dans l'amour des créatures.

Parmi ces disciples, les unes avaient des cœurs pleins de besoin de se répandre, de désir de s'attacher. Trop pieuses pour sortir de leurs devoirs, réduites aux froides délices du ménage, elles épanchaient le trop-plein de leurs passions dans cette contemplation divine, ainsi que le disait M. de Lauzun, qui se moquait de tout; c'était un caillou pour tromper leur soif. Les autres étaient des vieilles femmes, que personne ne courtisait plus, qui, dans leur jeunesse, avaient donné la première place en leur vie à l'amour du prochain, pourvu que ce prochain fût un beau cavalier, bien amoureux, et qu'elles pussent s'applaudir de leur choix par le bonheur qu'il leur procurrait. Il vient un âge où le bonheur et les beaux cavaliers s'en vont; que mettre à la place? Hélas ! c'est triste à dire, mais voilà le secret des conversions surannées. Dieu est si bon, qu'il s'en contente et qu'il accepte ce qu'on lui offre, sans en sonder les motifs. Il est facile de deviner qu'une religion comme celle de madame Guyon convenait mieux que quoi que ce soit pour combler ces lacunes du passé ; aussi ne s'en privèrent-elles pas, et furent-elles des plus ferventes.

Quant à madame Guyon elle-même, c'était à peu près la même chose. Sa jeunesse s'était passée comme celle de ses adeptes. Elle avait eu un mari, puis des affections, puis elle s'était à demi convertie,

puis elle rencontra un jeune homme, d'une famille d'honnête bourgeoisie, nommé Lacombe, qui devint éperdu d'amour pour elle. Ce furent des combats, des résistances, des scènes de mondain et de mystique, qui la conduisirent enfin à une chute et le jeune homme au bonheur. Il ne fut point sans traverses; madame Guyon prit des remords, se désola, le quitta, le reprit, le quitta encore, le reprit de nouveau; mais, touchée de la grâce, elle lui déclara enfin qu'elle ne pouvait plus supporter cette vie, qu'il fallait la régulariser et qu'elle ne le verrait plus s'il ne posait un obstacle entre eux et le péché. Le tout entremêlé de tant de tendresse, de passion, qu'il n'y avait pas moyen de trouver sur la terre une consolation à un pareil amour, si on devait le perdre.

Lacombe se fit moine dans un moment de désespoir ; il crut qu'il ne reverrait plus celle qui dominait ses facultés et son existence. Au premier moment, il y courut. Elle le reçut avec des larmes et des sanglots à fendre les pierres; il parla d'envoyer le froc aux orties, elle cria plus fort, en ajoutant qu'elle ne voulait point être sacrilége et damnée, qu'il ne fallait plus s'aimer qu'en Dieu, confondre leurs tendresses dans son sein, se retrouver au pied de son trône et jeter loin de soi les pensées charnelles.

Cette doctrine se créa donc des débris d'une pas-

sion non assouvie. Elle en prit le feu, les éclats, l'attrait; elle parla à l'âme comme un récit d'amour, elle n'en eut que plus de séduction. Ils se mirent à voyager ensemble, à chercher des disciples, et ils en trouvèrent. On a prétendu que leurs résolutions s'étaient fondues, et que les pensées charnelles s'étaient converties en actions qui ne l'étaient pas moins. Je l'ignore. Ce que je puis assurer, c'est que, lorsque je connus cette prophétesse, rien n'était plus pur, plus chaste et plus honnête que ses maximes et sa conduite. Elle ne nous enseignait que des vertus, non pas à la façon ordinaire; peut-être à son insu, ses souvenirs influaient-ils sur sa morale; quant à moi, je n'y vis rien à reprendre.

Madame Guyon, Fénelon et leurs adeptes parvinrent, avec l'appui de madame de Maintenon, à une faveur occulte qui devait les conduire bien loin, s'ils l'avaient su gouverner. Justement à l'époque où je les connus, M. de Fénelon venait d'être nommé archevêque de Cambrai; il avait été sacré à Saint-Cyr, dans un particulier intime, en présence de la quasi-reine et de leurs amis, sacré par M. de Meaux, le fameux Bossuet, qui, depuis, son antagoniste et son rival, fut cause de sa perte. C'était certes une époque merveilleuse.

Bien plus! madame Guyon, entrée en intimité avec la favorite, était reçue, et séjournait dans cette

maison de si difficile accès, où les plus grands de la cour ne pénétraient qu'avec peine et comme dans un sanctuaire. Ils en étaient là, dis-je, lorsque je fis ma première apparition parmi eux.

XI

L'abbé Després m'avait convaincue : j'étais du nombre de celles qui prenaient le caillou, faute d'un verre d'ambroisie. La pauvre Soret faisait aussi de son mieux pour m'entraîner vers la dévotion ; elle s'était dévouée à moi depuis que j'avais perdu Roussel par sa faute. Je n'entendais plus parler du prince. Malheureuse, isolée, je fus toute disposée à accepter cette doctrine, et je vis plusieurs fois M. de Fénelon chez madame de Chevreuse. M. de Lauzun me permettait cette maison, où l'on ne recevait qui que ce soit aux heures qu'il avait choisies.

Pourtant, au moment de m'engager tout à fait d'aller à Saint-Cyr voir la divine béate, je n'osai point faire cette démarche hardie sans en avoir causé avec *mon maître ;* il aurait pu me la faire payer. Il m'écouta en souriant.

— Madame Guyon ! me dit-il, vous allez la voir à Saint-Cyr ?

— Oui, monsieur.

— Et madame de Maintenon est présente ?

— Oui, monsieur.

Comme toujours, *le moyen* de rentrer en faveur se présenta à son désir. Une intimité avec madame de Maintenon était le meilleur de tous.

— A Saint-Cyr soit, entendez-vous ? mais non ailleurs. Je n'aime pas ces exagérations, et elles pourraient vous être nuisibles. Madame de Maintenon présente, il n'y a pas de danger. Hors d'elle, cela peut dégénérer en momeries. Allez donc à Saint-Cyr, j'y consens, et vous aurez soin de me répéter ce qui s'y sera passé, n'est-ce pas ?

Je fus libre ainsi, et je me hâtai d'en profiter. L'abbé Desprès vint dans mon carrosse. Comme nous approchions et que je lui parlais de M. de Lauzun, de son consentement, et du motif qui l'avait fait donner, il me montra quelque embarras.

— Madame de Maintenon, madame, je ne sais si nous la verrons aujourd'hui.

— Comment ! est-ce que madame Guyon n'est pas avec elle ?

— Sans doute, lorsqu'elles sont seules, mais non pas les jours de réunion, et c'est à une réunion que je vous conduis.

Je me tus, mais j'eus peur ; M. de Lauzun me retirerait de la congrégation, s'il ne voyait pas poindre la faveur à la suite. Je n'en pouvais douter, moi qui le connaissais. Le hasard me servit mieux qu'on ne l'avait prévu.

En entrant dans la cour, nous aperçûmes une des dames, qui dit, fort empressée, à l'abbé Desprès :

— Madame est arrivée, on ne l'attendait pas ; elle vient pour deux jours. Madame Guyon est avec elle dans son appartement.

— Voilà qui change la situation, répliqua l'abbé ; il faut aller savoir si madame la duchesse de Lauzun peut voir madame Guyon, qui lui avait donné rendez-vous.

— J'y cours, monsieur l'abbé ; mais je n'en doute pas.

Cette dame me parut fort obligeante, pourtant je trouvai dans sa manière je ne sais quoi qui n'était pas naturel ; elle était certainement affectée et ne pensait pas ce qu'elle disait, en flattant mon confesseur par des égards aussi distingués. Je sus plus tard, et on le verra, que je ne me trompais point.

Elle revint, plus empressée encore, dire que nous étions attendus. Il y avait dans tout ce qui se passait un si grand mystère, que les gens de madame de Maintenon n'entraient pas chez elle lorsque madame Guyon y était, et que je n'aurais pu m'y faire

annoncer comme à l'ordinaire. Nous fûmes introduits. Madame de Maintenon se leva fort honnêtement, mais sans bouger de sa place. Madame Guyon vint au-devant de moi et me prit par la main, en me conduisant à la maîtresse du lieu; cette familiarité, blessante partout ailleurs, ressemblait là à une marque d'affection dont on ne pouvait qu'être flatté.

— Madame, dit-elle, je n'ai pas la prétention de vous présenter madame la duchesse de Lauzun; c'est un honneur qui ne me revient point, et puis elle a celui d'être connue de vous. Je vous prie seulement de vouloir bien accueillir une jeune créature que Dieu appelle, qui souffre et qui a besoin d'être consolée. Elle est venue à nous; nous la recevons avec bonheur. Quelque indigne que j'en sois, je m'estimerai bien heureuse si je puis contribuer à lui rendre plus légère la croix qu'elle porte, en imitation de notre divin Sauveur.

J'avais fait en entrant une grande révérence, que madame de Maintenon m'avait rendue en me regardant beaucoup. Je devins rouge en entendant ainsi parler de mes peines comme d'une chose qui ne se cachait point; je ne demandais à personne de me plaindre. Madame Guyon s'aperçut de ce que j'éprouvais, et tout de suite essaya de me remettre en tranquillité.

— Ne craignez pas, madame; madame de Main-

tenon comprend le sens de l'association qui nous lie. L'Évangile nous dit : « Aimez-vous les uns les autres. » Nous tâchons d'obéir à ce divin précepte et de lui donner autant d'extension que cela nous est possible. L'indulgence de madame, son intérêt, nous sont acquis, ne craignez donc pas, madame, encore une fois. Vous n'êtes plus ici à la cour ni dans le siècle, vous êtes avec des sœurs qui vous chérissent et qui s'estimeront heureuses de vous le prouver.

Malgré la finesse de madame Guyon, elle ne sentit pas qu'elle me blessait; elle ne sentit pas que je me trouvais mal à mon aise d'être ainsi traitée en présence de madame de Maintenon; celle-ci le devina et voulut raccommoder les choses par un mouvement de bienveillance, auquel les services du maréchal avaient plus de part que ses sentiments pour une jeune femme à peu près inconnue.

—Rassurez-vous, madame, dit-elle, madame Guyon est une mère discrète; elle ne m'a pas confié quelles sortes de peines étaient les vôtres, et je me suis empressée de demander à Dieu ce que vous désiriez, sans connaître le but de vos désirs. Nous avons tous des douleurs à supporter, les femmes surtout ; je ne saurais trop vous féliciter de chercher des consolations dans la bonté suprême, en dédaignant celles que le monde apporte. Je suis particulièrement heureuse de vous voir, de vous recevoir ici. La fille du

maréchal de Lorges est la bienvenue près de moi, soyez-en convaincue.

Je fus confondue de cette amabilité. Madame de Maintenon ne la prodiguait pas. Elle était rarement gracieuse, à moins que ce ne fût pour ses favorites ou ses anciens amis. Je la regardais pendant qu'elle me parlait; je cherchais les restes de cette triomphante beauté dont on avait tant parlé au commencement de ce siècle, et j'y retrouvais des yeux magnifiques, un sourire plein de charme, des traits réguliers; je retrouvais une majesté tempérée par la grâce; mais, en même temps, ce visage froid, pâle comme ceux des morts, me glaçait aussi d'une sorte de crainte. Il était visible qu'une longue contrainte avait imposé un masque à cette physionomie, la nature ne l'avait point faite ainsi. La femme en robe de couleur carmélite, avec des dentelles plates, une coiffe noire, des airs de prude, n'était pas assurément l'amie de Ninon de Lenclos, la veuve du joyeux Scarron. Toute jeune que j'étais, je le sentis, et je le sens mieux encore, à présent que je me souviens.

Madame Guyon, guidée par ces mots de la favorite, marcha sur-le-champ dans cette voie; il ne fallait que lui en montrer le chemin, elle était ensuite plus habile que les autres. Elle me prêcha plus de deux heures, avec une onction, une éloquence, dont mon âme fut pénétrée. Je pleurai malgré moi, j'é-

prouvai le besoin de prier Dieu, de m'entretenir avec lui; je ne pus m'empêcher de l'exprimer, et l'on me conduisit à la chapelle. Madame de Maintenon et madame Guyon y vinrent avec moi. Peu après, les pensionnaires entrèrent pour chanter les cantiques; j'ai rarement éprouvé rien de semblable. Ces voix d'anges montant vers le ciel, ces discours que j'avais entendus, l'encens, les fleurs, le soleil dont les rayons venaient mourir sur les marches de l'autel et sur la nappe blanche qui le couvrait, tout cela me pénétra jusqu'au fond de l'âme. Je quittai Saint-Cyr, enivrée, ravie, me promettant d'y retourner souvent, et dévouée de toutes mes forces à cette inspirée qui versait sur mes plaies ce baume divin.

J'y revins en effet; j'assistai aux réunions comme un disciple fervent de la prophétesse. Elle s'était formé beaucoup d'adeptes à Saint-Cyr, du consentement de madame de Maintenon, parmi les plus intelligentes et les plus haut placées. C'était un bon acheminement pour s'emparer peu à peu de la fondatrice. Cambrai ne convenait pas à Fénelon; il voulait Paris, et espérait qu'en dominant madame de Maintenon, on dominerait le roi, et l'on parviendrait là, malgré vent et marée.

Cependant l'orage grondait, il grondait terrible et ne devait plus s'apaiser. Ils se croyaient au moment de la réussite, ils touchaient à une ruine complète,

et cela, par un côté qu'ils ne soupçonnaient pas. L'évêque de Chartres, Godet, en apparence un vrai rustre, tout confit en Dieu, était, au contraire, un courtisan délié, fort pieux, fort honnête homme sans doute, mais très-avant dans les bonnes grâces de madame de Maintenon, et ne souffrant pas qu'on l'en chassât. Il fit un souterrain pour détruire les rivaux qu'il commençait à craindre, et les prit dans leurs propres filets. M. de Cambrai était pour lui un compétiteur redoutable; il y avait loin des séductions de M. de Fénelon à ses rudesses; il vit qu'il fallait se hâter, et mit les fers au feu.

Diocésain de Saint-Cyr, M. de Chartres avait été consulté sur l'admission de madame Guyon, et il y avait consenti. Lorsqu'il en comprit les suites, il choisit deux des dames les plus à sa dévotion, les mieux placées, les plus instruites, dont était celle que j'avais rencontrée, et leur commanda de s'introduire dans la bergerie, de tout voir, de tout connaître, de lui rapporter fidèlement ce qu'elles apprendraient, prenant sur lui le cas de conscience, et leur répétant mille fois que le bien de la maison et celui de sa fondatrice l'exigeaient. Ces dames se mirent dans l'esprit de leur rôle en montrant plus de zèle, plus de dévouement et de bonne volonté que les autres. Madame Guyon les reconnut au-dessus du commun de ses ouailles, les prit en affection, ne leur

cacha rien, ni de son but, ni des moyens qu'elle préparait, enfin elle se livra elle-même; et M. de Chartres, instruit par ses mouches, sûr de son fait, s'en alla droit à madame de Maintenon, et le lui révéla.

Elle tomba de son haut en apprenant sur quels bords du sentier de l'hérésie elle avait marché; ce qu'elle avait regardé comme des interprétations innocentes était en réalité le bouleversement de la religion, de ses dogmes et des pratiques, du moins M. de Chartres, très-zélé et très-savant, le lui fit entrevoir ainsi. Elle interrogea les deux traîtresses : celles-ci lui montrèrent ce qu'elles avaient écrit des instructions de la sibylle, dont elle ne se doutait pas, elle qui n'y avait point assisté et à qui l'on dorait la pilule. Elle en fit venir d'autres, de bonne foi, qui répondirent de même. Alarmée, le scrupule la prit. Elle voulut parler à M. de Cambrai; ne la sachant pas si bien instruite, il s'enferra et lui montra mieux la corde. Dès lors, son parti fut bientôt décidé; elle se rendit à Saint-Cyr, dans un moment où on ne l'attendait pas, et tomba comme une bombe chez madame Guyon, qu'elle trouva au milieu de ses adeptes, à qui elle donna l'ordre de les laisser seules.

— Madame, dit-elle à celle qu'elle avait traitée comme son amie, vous allez sortir d'ici incontinent.

— Moi, madame! et pourquoi?

— Parce que vous avez étrangement abusé de ma

bonne foi, parce que vous avez voulu faire de moi un instrument pour la propagation de votre hérésie, parce que, si je n'avais été prévenue à temps, cette maison que j'ai fondée, dont je suis responsable devant Dieu et devant le roi, eût été infestée de fond en comble. Je ne veux pas vous faire punir davantage; je ne veux pas que M. de Cambrai soit ostensiblement enveloppé dans votre disgrâce : c'est un beau génie qu'il faut conserver à l'épiscopat, dont il peut devenir l'honneur; mais, pour cela, madame, il doit renoncer à toutes relations avec vous, il doit renoncer surtout aux erreurs que vous lui avez inspirées, autrement le roi ne le laissera pas longtemps près de ses petits-fils, sa conscience le lui défend, et plus il a de mérite, plus il deviendra dangereux pour la foi de ses élèves. Il vous est donc permis de le recevoir encore une fois, pour lui communiquer vous-même la volonté de Sa Majesté; ensuite tout doit être terminé entre vous. Vous retournerez tout de suite à Paris, vous y demeurerez chez vous, vous ne recevrez personne, surtout aucun de vos anciens disciples, et vous vivrez désormais dans la pénitence et le repentir. A ces conditions, vous ne serez pas tourmentée; on vous accorde toute indulgence, on veut bien vous croire égarée, vous pouvez revenir. J'ai voulu vous parler, vous annoncer moi-même ce qui vous sera peut-être moins pénible de ma part

que de celle d'une autre. J'ai tâché de faire adoucir votre arrêt, je me souviens des sentiments que je vous portais, et je désire vivement que vous vous montriez digne de ce que l'on veut bien faire pour vous aujourd'hui.

Madame Guyon, atterrée de se voir retomber de si haut, n'eut pas la force de répondre. Elle se laissa chasser sans réclamation. On la conduisit à Paris dans un carrosse de l'évêque de Chartres, comme par une dérision ; on la déposa chez elle, en la prévenant qu'elle serait surveillée, et que, si elle manquait à ce qu'on exigeait d'elle, elle aurait à s'en repentir.

XII

J'avais continué mes visites à Saint-Cyr ; j'avais vu chez elles et chez moi les duchesses de Chevreuse et de Beauvilliers, j'avais même obtenu de M. de Cambrai qu'il voudrait bien me confesser, et après s'entremettre entre M. de Lauzun et M. le maréchal de Lorges. A tout cela mon mari ne s'opposa point, sauf le dernier article, qu'il ignora toujours, car les circonstances l'empêchèrent de recevoir son effet.

Le lendemain du coup d'État de Saint-Cyr, je m'apprêtais à m'y rendre, lorsque je vis paraître M. de Lauzun, qui ne venait jamais chez moi à cette heure, et qui me demanda où j'allais. Je répondis que j'allais à Saint-Cyr, comme à l'accoutumée.

— Vous pouvez vous éviter cette peine, vous n'y trouverez point votre prophétesse, elle en a été chassée hier.

— Chassée, madame Guyon?

— Oui, madame, et sa belle doctrine est au diable ; j'espère que vous vous en abstiendrez désormais, que nous ne verrons plus céans ce père Després, l'ami de cet autre barnabite Lacombe, lequel m'a bien la mine d'avoir avec la Guyon autre chose que l'amour de Dieu. Reprenez-moi quelque honnête jésuite, qui trouvera le secret d'être bien avec tout le monde et de ne choquer personne. Quant à moi, je n'en souffrirai pas d'autres désormais.

Je tombai de mon haut. C'était pour moi un coup de foudre. J'aimais madame Guyon, je devais à sa doctrine, toute d'amour et d'indulgence, les seuls moments supportables de ma vie, elle allait m'être enlevée ; que me resterait-il alors ?

M. le duc de Chartres avait cherché par tous les moyens à se rapprocher de moi. Il prit des déguisements, il me renvoya Roussel, qui, par mille intrigues, obtint la permission de visiter quelquefois ses camarades chez nous ; j'eus le courage de résister, soutenue par une foi vive, soutenue par la tendresse de mes coreligionnaires, par leur affection et leur dévouement. J'aurais trop rougi de démériter à leurs yeux. Maintenant je ne serais plus assez forte pour résister seule. J'essayai de lutter pour conserver mes amis.

— Ah ! monsieur, dis-je, qu'importe qu'elle soit chassée ? Ne dois-je pas la retrouver ici ?

— La retrouver? Pardieu ! non. Je ne l'entends pas ainsi. Ces gens sont disgraciés, et je n'ai pas envie de me mêler de leurs affaires. Si vous aviez passé dix ans dans un cachot, vous ne parleriez pas si légèrement de ces choses-là. Qu'il n'en soit plus question, entendez-vous?

Il fallut se taire et se renfermer de nouveau. Madame de Saint-Simon vint, qui me pria, au nom de ma mère et au sien, de ne pas persister à suivre ces doctrines. Chacun les blâmait; la cour tout entière se retirait même des ducs de Chevreuse et de Beauvilliers, pour qui madame de Maintenon se refroidissait sensiblement. Je promis ce qu'elle voulut pour avoir la paix, et puis aussi faute de pouvoir faire autrement.

Quelques jours après, Soret, un soir, revint du salut, tout heureuse; elle m'apportait un billet de madame de Mortemart. Cette fervente adepte m'apprenait que nous n'étions point vaincus, que nous nous réunissions la nuit autour de notre mère, que la congrégation me demandait à grands cris, et que, si j'y consentais, comme on n'en doutait pas, Soret avait les moyens de me conduire jusqu'à eux. On juge si je me hâtai d'accepter. Ils avaient promis de mettre une échelle à la fenêtre de mon cabinet qui donnait sur la ruelle de l'Assomption; et, si j'osais descendre par là, comme M. de Lauzun, se fiant à sa

duègne, bien éprouvée cette fois, et aussi à ma solitude, ne venait jamais chez moi passé minuit, je pouvais aller recueillir les paroles de consolation et de paix.

On ne me croira guère si je dis que, pendant deux mois au moins, je m'échappai ainsi plusieurs fois par semaine. Qui m'eût vue m'eût soupçonnée de toute autre intention. Voilà ce que c'est que de persécuter les gens ! Nous aurions souffert le martyre, je crois. Nous allions chaque fois dans un endroit différent, évitant les rues fréquentées et prenant toutes les précautions possibles. Je ne saurais vous raconter ce que j'ai entendu dans ces réunions clandestines. Quels fleuves d'éloquence découlaient des lèvres de madame Guyon et de celui qu'on a nommé le cygne de Cambrai ! C'était sublime. Ils nous ravissaient dans des extases et dans des transports que je n'ai point connus depuis ce temps, même en priant Dieu de toute mon âme.

Malgré tout, nous fûmes découverts. Les espions s'attachèrent à nos pas, non pas aux miens, on ne me soupçonnait nullement, mais à ceux de M. de Cambrai, de sa sainte amie et du père Lacombe. On acquit la certitude que, malgré les défenses, le cénacle se réunissait. Madame Guyon reçut l'ordre de sortir de Paris. Elle fut conduite à Meaux, et mise aux Filles de Sainte-Marie. M. de Meaux avait demandé à

l'examiner afin de la convertir, si c'était possible, ou tout au moins de bien connaître sa doctrine, et de la combattre. Cette doctrine commençait à porter le nom de *quiétisme*. M. de Meaux échoua d'abord. Ensuite, la sainte se lassa de son exil : elle savait qu'en abjurant elle obtiendrait sa liberté, elle feignit de se laisser convaincre et signa une rétractation, dont M. Bossuet fit grand bruit, ce qui prêta à rire ensuite.

M. de Cambrai, en même temps et pour lui fermer la bouche, alla se confesser à lui. M. de Meaux, ce grand génie, que tout le monde attrapait néanmoins, depuis le roi et madame de Montespan, qui lui firent croire à leur amour platonique, pendant qu'elle mettait au monde le comte de Toulouse, jusqu'à madame Guyon, qui ne fut pas plutôt à Paris qu'elle recommença; M. de Meaux, dis-je, s'en vengea par un beau livre, très-abstrait, mais qui tuait le quiétisme. Madame Guyon, ramenée en triomphe, dans le carrosse de la duchesse de Mortemart, reprit son train de vie et de prédication, en dépit de sa signature, en dépit des ordonnances et de tout ce qui s'ensuit. M. de Cambrai répondit par les *Maximes du saint*, cet ouvrage qui fut condamné et brûlé en cour de Rome, et qui amena la brouille complète de madame de Maintenon avec les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse. Je recommençai mes sorties par la fenêtre.

Madame Guyon, sur une seconde injonction de la police, avait de nouveau quitté Paris, mais elle y était rentrée en secret et se cachait dans le faubourg Saint-Antoine. On lui avait loué une petite maison écartée, d'où elle ne sortait jamais. Ceux qui venaient chez elle avaient une manière de frapper cabalistique, sans laquelle on n'ouvrait point, et les réunions n'avaient lieu que la nuit. Cela dura ainsi assez longtemps; mais cet excès de précautions fut justement ce qui nous perdit. On la cherchait partout, ne la trouvant nulle part. On comprit qu'elle devait être rentrée dans Paris, puisqu'on ne savait où la prendre, et on se mit en quête.

Les voisins parlèrent de ce logis où l'on pénétrait mystérieusement : ce fut une lueur. On surveilla, on reconnut les visages ; et, pour parvenir chez elle, on suivit une servante qui allait chercher des légumes ; les mesures furent si bien prises, qu'on entra en même temps qu'elle. Madame Guyon, arrêtée dans cette masure, fut conduite à Vincennes, ainsi que le père Lacombe, qui se trouva là avec elle. On les y tint quelques jours. Le père Lacombe, interrogé, se laissa aller à bien des choses, et parla, assure-t-on, de manière à se perdre et la pauvre Guyon avec lui. Quant à elle, elle y mit un esprit, une adresse, un tact, qu'on ne lui soupçonnait pas ; et, comme on lui opposait les dépositions du père Lacombe, elle

tournait la difficulté, le reniait sans l'accuser, et faisait de ces phrases auxquelles on n'a rien à répliquer et qui confondent.

On la mit alors à la Bastille, afin de les séparer, et on lui donna deux femmes pour la servir. C'étaient sans doute d'honnêtes espions. Elle supporta tout avec une grande patience, une résignation angélique, même la condamnation du livre de M. de Cambrai, même son renvoi de la cour et son exil, qu'on eut soin de ne pas lui laisser ignorer.

Bien longtemps depuis, pour finir ce qui la concerne, elle obtint la permission de se retirer en Touraine. M. de Noailles, l'archevêque de Paris, la fit sortir de la Bastille ; elle s'en alla de Paris, seule, non pas qu'elle fût oubliée, son troupeau lui restait fidèle ; mais on n'osa pas la suivre tout d'abord. Quelques-uns voulurent la rejoindre. Guérie par l'adversité, elle ne les reçut que pour les renvoyer plus vite.

Elle ne prêcha plus, elle ne fit plus de disciples, vécut obscure et retirée, et mourut de même, survivant à ses amis, aux plus illustres du moins. Quant à moi, je ne la revis plus, mais je ne l'oubliai jamais.

Le jour où on la mit à la Bastille, M. de Lauzun vint me chanter pouille. Mon nom se trouvait mêlé à cette histoire, j'avais été vue dans les réunions, et je faisais partie assurément de cette bande disgraciée.

Il me dit des choses fort cruelles et fort dures, auxquelles je ne répondis pas; il insista et prétendit avec raison, je l'avoue, que, si je n'avais pas désobéi à ses ordres, je ne serais point dans cet embarras.

— Il n'y a cependant pas de vraisemblance dans ces propos. Je sais ce que vous faites, je suis sûr de mes gens. Vous ne pouvez pas sortir à mon insu.

— Eh bien, monsieur, que vous faut-il alors?

— Il me faut la vérité, madame; il y a dans ceci quelque chose que je ne comprends pas.

— Ni moi non plus, monsieur.

— Si ce père Lacombe, ce père Desprès, et tous ces prestolets avaient seulement figure humaine, je m'en inquiéterais davantage. Après cela, les femmes sont si bizarrres !

— Ah ! monsieur, pouvez-vous parler ainsi !

— Mon Dieu ! madame, je crois à votre vertu, mais je sais par expérience ce que sont les plus solides; il ne faut pas leur donner d'occasions. Vous êtes de grands enfants par les caprices. Quoi qu'il en soit, dites-moi ce que vous avez fait, comment on vous met dans cette bagarre, et je vous pardonnerai tout.

Ni prières ni menaces ne me firent rien avouer. J'étais trop sûre qu'il ne me pardonnerait pas. C'était là un point qu'il ne fallait pas toucher avec lui. Il me quitta après une scène terrible. Soret trem-

blait dans son coin ; elle fut interrogée, mais elle ne répondit rien et se contenta de pleurer. C'était son grand moyen, et je le préférais ; de cette façon, elle ne dirait point de sottises.

A dater de ce jour, ma vie devint plus triste encore. Ma sœur me racontait ses joies, elle en avait de grandes, et de nous deux, c'était de beaucoup la mieux partagée, bien que son mari ne m'eût guère convenu. Mais elle était mère, et cette jouissance passe toutes les autres, fait oublier bien des peines. Elle est la moitié de la vie, elle est la vie tout entière. Ce bonheur me fut refusé. M. de Lauzun le désirait beaucoup ; peut-être, si je l'avais obtenu, eussé-je trouvé en lui plus de bonté et d'indulgence. Je le crois.

En me retirant cette occupation de cœur et d'âme que j'avais dans le quiétisme, il me replongea dans les incertitudes et les regrets. Je ne savais plus où m'en prendre. Je ne pouvais même voir ma mère, ma mère qui m'aimait tant et qui me l'avait tant prouvé ! Elle fit en ce temps-là bien des démarches infructueuses ; il fallut nous passer l'une de l'autre, et cela, parce que le roi ne voulait pas chez lui de M. de Lauzun. Hélas ! était-ce donc notre faute ? Ne l'avions-nous pas accueilli chez nous ?

XIII

J'ai empiété sur les événements pour finir tout ce qui regarde madame Guyon et mon penchant pour le quiétisme, auquel je dus renoncer, puisque le troupeau se dispersa, et ce fut à ma grande désolation. Revenons-en maintenant au mariage de M. le duc de Bourgogne, qui me ramena à la cour et me rendit un peu du bonheur que j'avais perdu.

Tout était en agitation pour la place de dame d'honneur. Les intrigues se croisaient ; on ne savait à laquelle entendre, ni comment s'y prendre, avec tant d'intérêts à ménager. Enfin la duchesse de Lude fut nommée et d'une singulière façon. C'était la veuve du comte de Guiche, frère de madame de Monaco, que M. de Lauzun avait tant aimée. Il était resté bien avec madame de Guiche, toujours fort liée avec les Gramont, quoiqu'elle se fût remariée par amour avec le duc du Lude, grand maître de l'ar-

tillerie, qu'elle avait perdu également. Je tiens les détails que l'on va lire de M. de Lauzun ; il les savait d'original.

Madame de Maintenon avait près d'elle une vieille servante nommée Nanon Balbien, qui ne l'avait pas quittée dans sa misère, et qui était devenue une puissance ; elle obtenait ce qu'elle voulait. Madame du Lude avait également chez elle une autre sibylle, liée de tous temps avec celle-là ; elle envoya cette mie à mademoiselle Balbien, car la servante n'était plus Nanon que pour sa maîtresse, jusqu'aux princes et aux princesses, qui lui faisaient la révérence. La mie offrit vingt mille écus à Nanon, Nanon en fit son affaire, et la duchesse du Lude fut nommée, au grand étonnement de toute la cour, à celui du roi lui-même peut-être, qui la veille n'y pensait pas, et qui fut la première marionnette dont Nanon tira la ficelle pour les vingt mille écus. S'il s'en était douté !

On avait hésité avec la maréchale de Rochefort, à qui la place avait été promise. On prit le prétexte du train de vie de sa fille, madame de Nangis, pour s'en défaire. C'était une étrange femme que celle-là, j'en conviens. La plus charmante, la plus aimable, la plus spirituelle, mais la plus méchante et la plus noire de toutes les femmes de la cour. Elle se livrait à des débauches épouvantables, avait autant d'amants que le voulaient ses caprices ; avec cela

elle trouva le secret de se faire compter partout, de se faire craindre, et, excepté Versailles, d'où on la chassa, elle allait dans les cercles les plus triés.

Les filles du roi se l'arrachaient. Elle préférait madame la duchesse de Chartres, et surtout son mari, qu'elle ne manqua pas de placer sur la liste de ses élus. Elle était, je l'ai dit, méchante à plaisir, et fine comme l'ambre. Elle découvrit, je ne sais comment, le sentiment secret du prince pour moi, ma résistance et tout ce que nous cachions si bien. Un matin, M. de Lauzun était à Saint-Germain et devait y passer la semaine; on m'annonce madame de Blansac.

J'ai oublié de dire qu'elle avait perdu son premier mari, dont il lui resta un fils que nous verrons bientôt grandement paraître. Elle eut ensuite une galanterie avec M. de Blansac ; on le fit revenir de l'armée pour l'épouser : il y avait urgence ; la nuit même, elle accoucha d'une fille, qui est aujourd'hui madame de Tonnerre.

Je n'avais jamais eu avec elle aucunes relations que celles de nous rencontrer de temps en temps ; je fus donc fort étonnée qu'elle vînt me chercher ainsi, et je la reçus en conséquence.

— Madame, me dit-elle, vous ne vous attendez pas à ce qui m'arrive.

Et là-dessus, une foule de compliments, auxquels

je ne sus que répondre, je n'en devinais pas le but. Puis tout de suite, elle me regarda.

— Madame, ne me dites pas non à ce que je vais vous demander.

— Madame, s'il est en mon pouvoir de vous être agréable, je n'y manquerai pas.

— Je sais un secret à vous.

— Je n'ai point de secret.

— Oh ! que si, vous en avez un, bien innocent, je n'en doute point, et c'est justement pour cela que je suis ici.

— Expliquez-vous, madame, je ne vous comprends pas.

— Vous allez me comprendre tout à l'heure. Vous savez que je suis des plus particulières de madame la duchesse de Chartres et du prince son mari.

Je ne pus m'empêcher de rougir ; elle était trop usagée pour ne le point voir.

— Voilà que vous devinez, c'est bien, j'aurai moins de chemin à faire. Moi aussi, j'ai deviné, et je veux vous voir heureuse ; vous m'intéressez. Votre jeunesse, votre beauté, votre caractère que chacun vante, et aussi votre malheur, tout cela m'a conduite près de vous. Avec un mari comme le vôtre, on ne peut être blâmée de suivre un noble penchant. Vous aimez M. le duc de Chartres ; il vous aime : pourquoi donc vous amuser à la tigrerie ? pourquoi laisser

passer vos plus beaux jours dans les combats et dans les larmes ? Croyez-moi, il n'y a rien de vrai dans la vie que l'amour.

Elle aurait pu parler ainsi longtemps sans être interrompue, tant j'étais confondue de cette hardiesse. A mon âge, élevée comme je l'avais été, et confinée ensuite, c'était pour moi lettres closes qu'une telle démarche. Je rougissais de plus en plus, je pâlissais, je tremblais, j'étais dans un état à faire pitié. Cependant mon bon ange m'envoya une pensée salutaire et la force de reprendre mes esprits.

— Remettez-vous, madame, et ne vous effrayez point ainsi, me dit la Blansac en essayant de me prendre la main.

— Je tremble, en effet, madame, répliquai-je ; c'est d'indignation et de colère. Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais je ne l'envie pas, je vous l'avoue. Je ne sais où vous avez pris le triste courage de venir m'insulter chez moi ; je ne comprends rien à ce que vous me dites, et, si vous ne sortez incontinent, je ferai M. de Lauzun juge entre nous deux ; il vous comprendra, lui, je n'en doute pas, et se chargera de vous répondre.

Puis, me levant en pied, je lui fis une profonde révérence qu'elle dut prendre pour un congé ; elle ne s'en déconcerta pas ; au contraire, elle n'en fit que rire.

— Très-bien, très-bien. En vérité, vous êtes ici sous le dais, et l'on ne saurait avoir une dignité plus vraie. Vous ne m'en écouterez pas moins, et...

— Je vous demande pardon, madame, je ne vous écouterai pas, je vous quitte la place.

Et, tout de suite, je rentrai dans ma chambre en fermant la porte derrière moi. Elle n'osa me suivre. Je m'en tirai ainsi.

J'ai su depuis que cette créature était éprise follement du prince, qu'il avait médiocrement répondu à sa passion, et qu'elle avait deviné qu'il aimait ailleurs. Elle avait épié ses paroles, ses démarches, et, dans une conversation un jour sur moi, elle avait démêlé que j'étais l'objet en question. Poussée par la jalousie, elle voulut essayer cette démarche, espérant surprendre ma jeunesse et me tirer mon secret par un faux intérêt. Heureusement, je fus assez forte pour me défendre.

Depuis, je n'en entendis plus parler. Il y eut quelques murmures, qui tombèrent vite, où mon nom fut mêlé à celui du prince. Cela venait d'elle probablement ; sa méchanceté ne me pouvait laisser en repos, non plus que les autres. Elle en fut pour sa courte honte, et, par une grâce de la Providence, M. de Lauzun n'en sut rien. Je me gardai de me plaindre : où cela m'aurait-il conduite ?

Je courus un grand péril cependant ; justement à

cette époque madame de Blansac avait été chassée du Palais-Royal ; je crois bien que M. le duc de Chartres ne s'y était pas épargné, qu'il avait flairé la chose par rapport à moi. Madame de Chartres fit de si beaux cris, qu'on la lui rendit ; elle fit mieux, elle tourmenta le roi jusqu'à ce qu'elle eût obtenu la permission de la conduire à Marly. Le roi se laissa prendre à son esprit, à sa coquetterie, au point d'effrayer madame de Maintenon. On assure même qu'il la vit une fois en particulier, et qu'elle l'amusa singulièrement.

Jugez le danger d'une telle ennemie ! et certes elle était la mienne. Heureusement, madame de Maintenon sut s'y prendre ; elle lança le père Lachaise, qui exigea le renvoi de cet engin de perdition. Ce fut un coup de théâtre ; elle disparut de nouveau, et le curieux fut que la mère y consentit. Depuis, je ne sais ce qu'elle est devenue pendant plusieurs années.

Le mariage de M. le duc de Bourgogne était une telle solennité, qu'il n'y eut pas moyen de me celer en cette occasion. Le roi eut l'obligeance de dire à M. de Lauzun qu'il comptait m'y voir. Je ne me sentais pas de joie. J'allais retrouver forcément ma mère, le maréchal, mes amis et aussi M. le duc de Chartres. Dans ces cérémonies, je ne serais point aussi surveillée : chacun y est un peu pour soi. Le duc, loin de moi, ne pourrait me suivre et m'empê-

cher de parler à ma mère, dans tant d'endroits où les duchesses sont réunies. C'était une véritable fête pour mon cœur.

Le roi avait annoncé qu'il comptait sur une grande magnificence. Aussi chacun fit-il de son mieux et mit-on toutes voiles dehors. M. de Lauzun avait un goût exquis pour la parure. Il donna lui-même les dessins de ses broderies et des miennes. Il avait de fort belles pierreries, dont la plupart lui venaient de Mademoiselle, quelques-unes aussi de madame de Montespan et de la reine d'Angleterre. Il garda pour lui ce qui lui était nécessaire et me prêta le reste, qu'il fit disposer admirablement ; et, comme il s'y prit de bonne heure, nous fûmes servis des premiers. Il se trouva pourtant que ces habits ne servirent pas, et furent réservés pour les bals par le changement des cérémonies.

Je fus bien heureuse de revoir ceux que j'aimais ; ce ne fut qu'un éclair. Pourtant la glace était rompue : M. de Lauzun n'osa plus me renfermer ; on apprit que je n'étais pas incommodée, et la retraite n'était plus soutenable. Le roi avait eu la bonté de me féliciter sur mon visage, en ajoutant qu'il espérait me revoir souvent et bientôt. Le roi et la reine d'Angleterre, chez lesquels je n'allais pas davantage, furent encore plus aimables. M. de Lauzun ne pouvait plus reculer.

Je vis M. du Rocher, qui n'avait point pénétré jusqu'à moi dans ma reclusion. Je le trouvai avancé d'un grade. M. de Lauzun l'avait obtenu facilement. Ce fils d'Étiennette était peut-être la seule personne au monde à qui il s'intéressât réellement et qu'il ne tourmentât jamais. Il lui rappelait sa prison et les consolations qu'il avait reçues de sa mère.

Le pauvre jeune homme était, en effet, bien digne de ce qu'on faisait pour lui. Le roi d'Angleterre, d'après la recommandation du duc, le tenait à Saint-Germain le plus possible. Il n'y fut pas trois semaines sans devenir amoureux de la belle comtesse Harington, cette héritière, cette cousine de la reine, si loin de lui par toutes les distances, et que tant d'hommages entouraient. Il ne pouvait se dissimuler quelles difficultés existaient entre eux. La première était qu'elle ne l'aimait point sans doute, et qu'elle ne le regardait pas autrement qu'un des domestiques de la cour.

Il le crut, et cela ne l'empêcha pas d'aimer. Il s'arrangea dans son malheur et dans son amour, regardant cette milady comme on regarde une étoile ; il en fit la déesse de sa vie. M. de Lauzun s'en aperçut sur-le-champ ; il ne dit rien, mais il ne désespéra pas de les réunir, on le sait. Cet enfant de son amour lui semblait devoir arriver à tout. Il avait même eu ce projet, je l'ai dû raconter, en le conduisant à Saint-

Germain. Encouragé par son propre exemple, il avait coutume de dire qu'un jeune homme bien fait, spirituel, brave et adroit, devait arriver à tout, n'importe quelle fût son origine. Rocher n'était pas si audacieux, mais il aimait !

XIV

La comtesse était une de ces femmes qui ne se soucient guère de l'opinion du monde, lorsque leur conscience est satisfaite. Élevée dans la conviction qu'elle était libre, qu'elle avait une des belles fortunes de l'Angleterre, et que son état n'était surpassé par aucune autre, si ce n'est les têtes couronnées, elle en avait pris une indépendance complète, et ne supportait pas la contradiction.

La seule personne qu'elle écoutât était la reine Marie. Celle-ci l'aimait comme sa sœur et lui confiait toutes ses actions. Quant à ses pensées, je crois qu'elle ne lui avoua pas plus qu'à une autre le sentiment qu'elle avait eu pour M. de Lauzun, qu'elle tâchait de se dissimuler à elle-même. Depuis mon mariage, elle avait évité de le recevoir en particulier, et mettait toujours un tiers entre eux. Elle se surveillait davantage et ne se permit plus ces entretiens

romanesques qui trompaient son cœur et lui laissaient des chimères dont elle savait se contenter, puisque son rang et sa vertu l'exigeaient. Mais ce sentiment avait existé en dépit d'elle-même et la disposait à l'indulgence pour les autres. La comtesse savait ses opinions là-dessus, elle ne la craignait pas. Lorsqu'elle s'aperçut de l'impression produite sur elle par le protégé de M. de Lauzun, milady Harington descendit dans ses pensées et les sonda. Elle se demanda si elle aimait assez pour avoir le courage de son amour, et, comme elle ne parvint pas à débrouiller clairement ce qu'elle éprouvait, elle en conclut qu'il y avait encore du remède et qu'elle pouvait combattre efficacement.

Parmi les Irlandais fidèles qui avaient suivi le roi Jacques après la défaite de la Boyne, se trouvaient deux frères, jeunes tous les deux, beaux et braves tous les deux, parfaitement ruinés tous les deux, nobles comme les Stuarts. Ils descendaient de ces anciens rois d'Irlande dont il se trouve encore des héritiers en assez grand nombre parmi la noblesse de ce pays, surtout dans celle qui n'est pas reçue à la cour et qui se contente de son ancienne illustration.

Le roi et la reine d'Angleterre disaient que les biens de milady Arabelle seraient le prix de la fidélité, qu'un de leurs serviteurs obtiendrait cette belle récompense en obtenant la main de la comtesse. Il ne

s'agissait que de lui plaire, et tous y tâchaient. Arabelle ne les décourageait pas, au contraire ; elle répétait souvent qu'elle n'accepterait aucun parti en vue de l'ambition et des richesses, qu'elle voulait le bonheur dans son mariage, et qu'elle s'occuperait seulement de le rencontrer.

Parmi ses soupirants, les comtes O'Heguerty étaient les plus remarquables. Sans leur donner plus d'espérance qu'aux autres, on avait cru voir en elle, avant l'arrivée de Rocher, une disposition de bienveillance pour le comte James, le plus jeune des deux. Depuis, cette disposition s'était ralentie ; elle essaya de la réveiller, car sa raison lui disait combien il serait étrange qu'elle donnât sa main à un prétendant qui ne serait pas gentilhomme.

Les frères O'Heguerty s'aimaient d'une de ces affections rares, que la proximité du sang n'amène pas toujours. Ils courtisaient milady Arabelle, mais ils étaient convenus ensemble que cette rivalité n'existerait point entre eux, qu'elle ne les séparerait pas, et que le préféré céderait à l'autre, sans conserver aucun levain contre lui. Ils avaient les mêmes droits à cette conquête; seulement leur différence de caractère et de visage devait inspirer un goût différent. L'aîné était petit et brun ; le cadet, grand et blond. L'aîné était gai, remuant, vif ; le cadet, doux et mélancolique. A cela près, leurs avantages étaient égaux.

Voilà donc la belle comtesse se reprenant à chercher le comte James, c'est-à-dire à ne le point éloigner lorsqu'il s'approchait d'elle. Ils faisaient ensemble de longues promenades à cheval dans la forêt, ces filles anglaises ayant en ce genre toutes les libertés. Ils causaient des poëtes, que tous les deux aimaient fort ; ils lisaient même des livres dans plusieurs langues : milady était fort savante, et le comte James, ayant servi dans différents pays, en avait retenu bien des choses. Il aimait éperdument cette héritière; son frère commençait à se retirer, comprenant la préférence, et le roi et la reine l'encourageaient beaucoup. Ils parlaient sans cesse de lui à leur jeune amie, le vantant, le plaçant beaucoup au-dessus de leurs autres serviteurs ; ils lui devaient bien cela, car nul d'entre eux ne leur avait prouvé davantage son dévouement. Il avait perdu tous ses biens : lui et son frère vivaient sur une petite somme qu'une de leurs tantes leur avait fait passer à travers mille périls, et ils ne recevaient rien de leur maître que le vivre et le couvert.

— Il faut que Votre Majesté donne à plus malheureux que nous, avaient-ils dit ; il nous reste assez pour raccommoder nos pourpoints et nos chausses ; nous pouvons même avoir un habit neuf, et ne pas faire honte à Votre Majesté, quand elle nous honore de quelque commission. Tous ceux

qui vous ont suivi n'en peuvent pas dire autant.

On avait beaucoup loué ce désintéressement si rare, et ils avaient gagné l'estime et la considération de tous. Cependant le pauvre Rocher, qui voyait mieux que les autres où marchait son bonheur, en tomba malade de désespoir, sans se plaindre et sans avouer la cause de ses maux. M. de Lauzun, juste à cette époque, poursuivait sa chimère d'ambassade, et n'avait que cela en tête. Il allait rarement à Saint-Germain, pour des instants, ne voyait pas la comtesse, encore moins son protégé, qui le fuyait, craignant un interrogatoire ; il ne put donc intervenir dans cette histoire qui se tramait à son insu.

Lady Arabelle voyait bien, elle, le dépérissement du jeune homme ; elle comprenait l'éloquence de ses regards, tournés sur elle ; elle comprenait qu'il mourrait en silence, qu'il mourrait pour elle, sans jamais laisser échapper une plainte ; et cette douleur la touchait plus qu'elle n'eût voulu.

Un jour, elle causait avec la reine dans son appartement, Sa Majesté vit dans le parterre le malheureux officier s'en allant, les yeux baissés, pâle, ployé en deux, semblant prêt à rendre l'âme ; elle le remarqua pour la première fois.

— Mon enfant, dit-elle, n'est-ce pas là ce jeune homme recommandé par M. de Lauzun, et qui est arrivé ici avec lui ? On ne le reconnaîtrait pas,

tant il est changé ; il est assurément fort malade.

Arabelle l'avait vu avant elle ; elle répondit d'une façon qu'elle voulut rendre indifférente, qu'en effet il paraissait souffrir beaucoup.

— M. de Lauzun n'en sait rien sans doute ; son protégé se tient beaucoup dans sa chambre, et il est toujours si pressé depuis quelque temps, qu'il ne le voit point. Ce jeune homme est très-intéressant ; il serait dommage qu'il lui arrivât malheur.

— Malheur, madame ! s'écria la comtesse en frissonnant. Comme vous allez vite ! Il n'en est pas là, Dieu merci !

Une femme plus usagée que la reine aux choses de galanterie eût été éclairée par ces mots ; elle n'y vit que de la compassion.

— Le comte James disait hier qu'il le trouvait bien mal ; je ne croyais pas que cela fût à ce point.

La conversation en resta là, mais elle se grava dans la mémoire de milady, et le spectre de ce jeune homme se mourant d'amour pour elle la poursuivit partout.

— Je ne puis cependant pas l'épouser, pensait-elle ; c'est un mariage auquel n'entendrait pas la reine, assurément, et je combattrai jusqu'à la victoire, contre lui et contre moi.

Le même soir, le roi Jacques lui parla du comte d'Heguerty, lui demanda sérieusement d'arrêter sur

lui son choix, et lui témoigna la joie qu'il aurait à les conduire à l'autel.

— Je ne l'aime pas, sire, répondit-elle.

— Il ne vous déplaît pas, néanmoins? continua le roi; et, puisqu'il faut vous marier, autant et mieux celui-là qu'un autre. Je suis sûr que vous l'aimerez plus tard.

— Je ne le crois pas, sire. D'ailleurs, pourquoi me marier? A quoi bon? Ne suis-je pas heureuse comme je suis?

— Milady, à votre âge, on ne parle ainsi que lorsqu'on aime sans espoir.

Cette observation du roi la fit rougir; elle ne voulut pas s'avouer vaincue néanmoins.

— Quand on s'appelle milady Harington, qu'on est princesse Amati, et qu'on a plus de biens qu'on n'en a besoin, il est impossible de connaître ces amours-là, sire.

— Qui sait! Quelquefois on s'adresse trop haut ou trop bas.

La comtesse affecta de rire, elle espérait en être quitte; mais le roi n'abandonnait pas son idée. Il la pria jusqu'à ce que, poussée par la reine, poussée par sa propre raison, par la nécessité de mettre une barrière entre elle et une mésalliance aussi cruelle que celle-là, elle consentît à épouser le comte James. On juge s'il fût heureux! Son frère l'aimait trop pour ne

pas s'immoler, ainsi qu'il l'avait promis : ce ne fut pas sans une vive douleur. Il tâcha de la lui cacher et de paraître comme à l'ordinaire ; la vivacité de son esprit y aida.

Les Irlandais sont spirituels. Ils ne ressemblent en quoi que ce soit à leurs conquérants, ils tiendraient plutôt de notre caractère. Je leur ai souvent entendu dire que, ne pouvant avoir leur indépendance, ils obéiraient plus volontiers à la France qu'à l'Angleterre, surtout depuis qu'ils avaient les Hollandais. Ceci ne me regarde point.

Le lendemain, la nouvelle de ce mariage se répandit dans le château. Rocher l'apprit comme les autres : il ne dit pas un mot, monta dans sa cham- et se coucha, résolu à se laisser mourir, afin de n'en être pas témoin. Il n'avait pas grand'chose à faire pour cela, car il ressemblait plus à un déterré qu'à un vivant. Depuis ce moment, on ne le vit plus. On l'oublia ; la comtesse seule ne l'oubliait pas, non plus que quelques subalternes, dont il était très-aimé, et qui lui donnaient le peu de soins qu'il voulait recevoir.

Milady, tout inquiète qu'elle était, n'osait rien dire, rien demander ; elle parcourait les jardins, les cours, s'aventurait même dans la partie du château habitée par les domestiques et les étrangers, espérant le rencontrer quelque part, avoir de ses nouvelles ; elle ne put rien découvrir.

La semaine suivante, M. de Lauzun arriva. Il annonçait l'intention de passer quelques jours à Saint-Germain, où il avait un appartement et où il allait particulièrement quand il voulait obtenir un service du roi et de la reine. Cette fois, il n'avait rein à demander ; par extraordinaire, j'étais avec lui et nous venions simplement faire une visite.

Après les compliments, le roi lui dit qu'il avait à lui faire part d'un mariage, et tout de suite lui nomma le comte James et milady Harington. M. de Lauzun fit un haut-le-corps de surprise.

— Ah ! dit-il, je croyais qu'il y avait autre chose.

Et il se tut. La comtesse baissait les yeux et était fort rouge, ce qui se pouvait attribuer à plusieurs motifs. Le duc promena ses yeux autour de la chambre, et, tout à coup, se tournant vers le roi :

— Sire, lui dit-il, où est mon du Rocher ? L'avez-vous vu depuis longtemps ?

Il n'est pas à Saint-Germain, sans doute, répliqua le roi ; depuis bien des semaines je ne l'aperçois plus.

— Il y est peut-être malade, continua la reine.

Et elle raconta la rencontre qu'elle avait faite.

— Je m'en vais m'en informer moi-même sur-le-champ, interrompit M. de Lauzun; je veux savoir ce qu'il est devenu, si Vos Majestés le permettent.

On appela les domestiques, on les interrogea. Ils allèrent s'enquérir, de proche en proche ; enfin,

après bien des recherches, on découvrit ce pauvre diable dans sa chambre, où il s'en allait trépassant tout seul, ayant refusé les médecins et les remèdes.

— Je vais voir à cela, dit M. de Lauzun par forme de conclusion, et je tâcherai d'en trouver un, moi, qu'il ne refusera pas.

XV

Je remarquai, et je m'en souvins ensuite, que, lorsque le duc sortit de la salle, milady fit un mouvement pour le suivre. Une réflexion l'arrêta sans doute, car elle reprit la conversation avec assez de sang-froid. M. de Lauzun fut longtemps absent ; il revint avec le visage triste, l'air occupé, ce qui était fort loin de ses habitudes de plaisanteries, lorsqu'il y avait du monde, n'ayant pas de plus grande jouissance que de rire et de se moquer des gens.

Chacun le remarqua; nous l'interrogeâmes tous, tous excepté Arabelle, qui ne souffla mot, mais qui devint très-pâle.

— Eh bien, monsieur, qu'y a-t-il ? demanda la reine, voyant qu'il ne répondait pas à notre première question.

— Il y a, madame, que le pauvre Rocher s'en va

et qu'il sera probablement mort demain, si l'on n'y met ordre.

Un cri sortit du cœur de la belle fille, elle étendit les bras par un premier mouvement, que je vis seule, à cause de la position qu'elle occupait dans la chambre; les autres lui tournaient le dos. Il n'y avait de présents que le roi et la reine d'Angleterre, M. de Lauzun, la comtesse et moi; tout le monde était sorti pendant que M. de Lauzun avait été dehors. Il semblait distrait, sérieusement pensif; on ne pouvait lui arracher les paroles. Tout à coup, il se tourna vers Leurs Majestés, et leur dit d'un ton de voix très-ému :

— Vos Majestés m'ont souvent assuré qu'elles seraient heureuses de reconnaître mes faibles services et de me prouver la bienveillance qu'elles veulent bien avoir pour moi.

— Certainement, monsieur, et rien n'est plus vrai.

— Le peu que j'ai fait a déjà été payé mille fois par elles, mais je les supplie de m'accorder encore une grâce.

— Elle est accordée d'avance.

Nous ne savions où il en voulait venir, et nous l'écoutions avec curiosité. Il s'inclina en signe de remercîment et reprit :

— Je vous prie de me permettre de raconter une histoire où j'ai joué le premier rôle.

Jacques II se mit à rire.

— Est-ce cela? La grâce est pour nous, alors.

— Eh bien, madame, eh bien, sire j'étais un pauvre cadet de Gascogne, je n'avais ni bien ni dignité, un peu d'esprit peut-être, une figure passable; à cela près, il ne fallait rien me demander que la bravoure dont un gentilhomme ne peut pas se passer, s'il veut être véritablement gentilhomme.

Tout en parlant, il s'était retourné de façon à se trouver bien en face de milady Arabelle, de la pouvoir regarder à son aise et de suivre ses impressions.

— Je fus remarqué de quelques dames, que je n'aimais pas, et pour lesquelles je n'aurais pas sacrifié un de mes cheveux, à moins que ce ne fût par vanité. J'eus pour elles cependant des querelles, des duels ; je leur fis payer cher, je l'avoue, le bonheur qu'elles me donnèrent; tout cela dura jusqu'à ce qu'une grande princesse daignât jeter les yeux sur mon néant.

— Monsieur, interrompit obligeamment Jacques II, tout l'univers a trouvé que vous en étiez digne.

— Non, sire, je ne l'étais pas, et on n'a pas trouvé que je le fusse, puisqu'on l'a empêchée de suivre le vœu de son cœur, et qu'on l'a rendue malheureuse toute sa vie.

M. de Lauzun donnait ainsi, sans se gêner, des démentis, même aux têtes couronnées. Rien n'a pu

le guérir de cette façon d'être; il s'en était bien trouvé, disait-il, et il la gardait.

— Mademoiselle me fit l'insigne honneur d'aller me chercher dans mon infimité. Elle pouvait épouser des rois; elle descendit jusqu'à un homme qui n'avait rien, elle voulut se faire son bonheur à elle toute seule; elle, la petite-fille de Henri IV, la cousine germaine de Louis XIV, elle foula aux pieds les blâmes, les discours, les propos; elle se dit: « Je veux faire plus que tous les rois de la terre ne peuvent, je veux faire un heureux, » et elle le fit.

— Mais, monsieur, dit milady d'une voix tremblante, il n'est pas rare de voir une princesse, et même une reine, épouser un gentilhomme de noble race.

— Cela n'est pas rare en Angleterre, milady, c'est possible; c'est fort rare en France; c'est si rare, qu'à peine en cite-t-on quelques exemples, encore ces mariages sont-ils des mariages secrets. Mademoiselle le voulait public, à la face de tous, et, sachez-le, madame, il y avait plus loin de Mademoiselle, petite-fille de France, au comte de Peguilhem et de sa maison sans illustration, sans biens, que d'une grande dame de tous les pays à un pauvre garçon qui ne connaît pas sa famille.

— Vous allez un peu loin peut-être, monsieur de Lauzun, bien que je ne devine pas votre but.

— Non, sire, je dis la vérité. Lorsque Mademoiselle daigna m'élever jusqu'à elle, ce ne fut plus Lauzun qu'elle choisit, ce fut le comte d'Eu, le duc d'Aumale, le duc de Montpensier; elle avait des seigneuries, elle m'en donna le nom pour m'élever jusqu'à elle ; par sa généreuse action, elle se fit une alliance digne des plus ambitieuses.

— Oui, ma cousine de Montpensier était une grande princesse.

— Et cependant, sire, je n'avais pas pour elle un de ces amours insensés, qui tuent ou qui rendent fou. Je me laissais faire, plus que je n'y aidais : j'épousais la princesse sans avoir de passion pour la femme. Je n'étais pas un de ces cœurs nobles et dévoués, qui donnent leur vie et leur avenir pour un sourire. Voilà ce qu'a fait pour moi Mademoiselle, votre cousine ; ainsi que vous venez de le dire, sire, beaucoup l'ont approuvée. Cependant elle était de race royale, elle avait à rendre compte d'elle-même à l'univers, qui la regardait.

La reine n'avait pas dit un mot : avec son instinct de femme, elle avait compris, dès le commencement, que cette histoire, racontée et hors d'œuvre, en apparence, devait cacher quelque projet. L'interruption de la comtesse l'avait éclairée, et maintenant elle commençait à comprendre; elle ne voulut rien influencer. Elle aimait fort Arabelle, mais elle

aimait aussi M. de Lauzun et, pour rien au monde, elle n'eût contrarié ses vues, quelles qu'elles fussent. Il se fit un silence, le roi le rompit le premier; il demanda à M. de Lauzun ce que signifiait cette radoterie.

— Mon Dieu ! sire, je ne le sais pas encore ; si mon histoire ne vous déplaît pas, je la continuerai, c'est-à-dire j'en raconterai une autre partie, et peut-être celle-là, que vous ne connaissez point, vous amusera-t-elle davantage.

Alors, avec une simplicité, un son de voix plein de douceur, que je ne lui connaissais pas, il dit tout ce qui s'était passé entre lui et Étiennette, il dit la naissance de Rocher, il dit l'amour si désintéressé de sa mère. Les larmes en vinrent aux yeux de la reine ; elle se retourna du côté de milady; celle-ci pleurait à sanglots.

— Ah ! monsieur, s'écria-t-elle, que n'avez-vous parlé il y a huit jours?

— Enfin, monsieur, enfin, milady, que signifie tout cela ? reprit le bon roi fort intrigué.

— Cela signifie, sire, qu'un jeune homme digne de tous les sentiments d'estime et d'affection va mourir de douleur, d'amour, de regrets, si on ne le sauve, et qu'il dépend de milady Harington qu'il ne meure pas.

— Comment ! Rocher !... c'est... ?

— Oui, sire, c'est l'amour qui le tue, et Rocher est mon fils, le fils d'Étiennette; comprenez-vous maintenant pourquoi je plaide sa cause ?

— Et celle de mon brave O'Heguerty, qui donc la plaidera ?

— Sire, elle est toute gagnée, répliqua la comtesse; M. O'Heguerty a ma parole, et je ne connais pas de raisons, quelles qu'elles soient, qui puissent me faire manquer à ma parole. Seulement, je suis libre encore ; jusqu'au pied de l'autel, je puis exprimer mes sentiments, et je vous prie, monsieur, d'aller de ma part dire à celui qui souffre que je souffre comme lui, avec lui ; que, si j'étais maîtresse de moi-même, j'en ferais un prince Amati, et je lui créerais un sort digne du noble sang qui coule dans ses veines. Dites-lui que je lui ordonne de vivre, que je l'aime enfin, puisque ce mot seul peut le sauver, et qu'il est digne de lui de me consacrer son existence, lorsque je dévoue la mienne à remplir mon devoir.

— Je vous remercie, madame, et je vais sur l'heure instruire mon pauvre enfant de son bonheur. Je ne sais si nous le sauverons ; mais, ce que je sais bien, c'est que, si j'étais le comte O'Heguerty, je ne voudrais pas de la main sans le cœur, et que toutes vos richesses ne vaudraient pas pour moi un seul de vos sourires.

J'admirais M. de Lauzun, moi qui le connaissais à fond, et je savais combien ces beaux sentiments étaient loin de sa pensée; il était bon comédien, et le prouvait une fois de plus. Ses autres auditeurs, qui n'étaient pas au fait, comme moi, de ce qu'il savait faire, s'y laissèrent prendre. Le roi Jacques, dont la jeunesse s'était passée à aimer, et qui était resté fort tendre, se sentit tout ému; il dit avec une onction véritable :

— Ah ! si j'avais encore une cour et des trésors, je payerais cher le moyen de les rendre tous heureux.

Ce moyen, Dieu l'envoya et de la façon qu'on attendait le moins. La reine vit que sa protégée aimait Rocher et qu'elle obéissait à regret à la nécessité de la parole donnée. Le soir, à la promenade, elle retint près d'elle le comte O'Heguerty, l'aîné. Chez ces étrangers, il n'est pas facile de se reconnaître; ils ont souvent le même titre dans toute une famille. Elle savait avec quelle générosité il s'était dévoué pour son frère; elle pensa qu'il la comprendrait mieux, et, sans périphrase, lui demanda ce qu'il penserait d'un homme épousant une femme dont le cœur appartiendrait à un autre.

— Moi, madame, je regarderais cet homme comme un misérable, s'il le savait et passait outre; comme un malheureux bien à plaindre, s'il le découvrait trop tard.

— Vous considéreriez donc comme un service l'avis qui lui serait donné?

— Comme le plus grand de tous, madame.

— Vous avertiriez votre frère en pareil cas ?

— Ah ! madame, s'il s'agit de mon frère, je vous en conjure, ne me faites pas languir. Je le sauverai, il en est temps encore; mon amitié le consolera de tout, mais elle ne le consolerait pas d'avoir accepté une femme malgré elle.

La reine alors lui raconta ce qui s'était passé le matin. Le comte l'écouta avec une douleur très-vive et très-marquée. Il n'accusa personne néanmoins, et se garda de se répandre en plaintes ; on sut seulement alors le sacrifice qu'il avait accompli.

— Ce que j'ai fait pour mon frère, mon frère le fera plus facilement encore pour sa fiancée; nous souffrirons ensemble, nous irons au loin pendant quelque temps, le pauvre James n'assisterait pas comme moi au bonheur d'un autre ; il n'a pas ma gaieté et ma philosophie. Vous pouvez d'avance, madame, rendre sa parole à milady, mon frère ne me démentira pas.

En effet, le soir même, la parole fut rendue. Ces gens-là furent admirables, il n'y parut pas ; ils partirent bientôt après. M. de Lauzun s'en alla prévenir du Rocher avec des ménagements : il en serait mort de joie. Dès le lendemain, le chancelier du roi d'An-

gleterre fit rédiger la donation de la principauté à ce garçon venu de si loin pour la chercher. Il crut faire un rêve ; mais, lorsqu'il eut signé, il n'en fut pas moins prince Amati dans toutes les règles et reconnu comme tel ; on lui donna un appartement plus convenable, on l'entoura de soins ; en huit jours il fut rétabli.

Je laisse à penser si les discours allèrent leur train. M. de Saint-Simon en pensa faire une maladie ; ce duc du Maine au petit pied lui parut d'une audace à décapiter. Quelle mésalliance pour une pairesse d'Angleterre !

Nous assistâmes au mariage, que le roi et la reine d'Angleterre firent sans cérémonie, à la demande des époux : ils étaient trop heureux pour chercher le bruit.

Le soir, en rentrant chez lui, M. de Lauzun me dit en se frottant les mains :

— Je place presque aussi bien mes bâtards que le roi de France.

XVI

Il était question, en ce temps-là, de deux grandes intrigues, qui tenaient la cour occupée, et dont j'ai remis à parler, parce que je n'y jouai pas un rôle personnel ; mais il est bon, cependant, que cela soit connu : ce sont des choses capitales et intéressantes. Je veux dire d'abord les amours de mademoiselle Chouin et de Monseigneur, et celles non moins connues de M. le prince de Conti et de madame la duchesse. Le commencement de ces deux commerces eut lieu lorsque j'étais encore enfant et chez ma grand'mère Frémont. Je ne les ai pas vus naître, je les ai trouvés tout établis, mais il n'était personne à la cour qui n'en connût l'origine. Cette cour avait d'étranges façons. Elle était en même temps prude et galante, selon l'expression de M. de Lauzun, qui en avait de salées et qui ne se gênait pas pour les dire ; on mettait un masque sur son visage, et on montrait le

reste. La vertu du roi et celle de madame de Maintenon n'étaient que des regrets ; beaucoup d'autres venaient de la même source, d'autres encore se contenaient de leur mieux à Versailles, et s'en allaient faire la débauche à Paris, en secret. Tous les yeux étaient fixés sur le règne de Monseigneur : on attendait de lui cette délivrance d'une grande contrainte. Il laissait comprendre, dans ses particuliers, qu'il en était aussi las que les autres, et ne se privait pas de plaisirs et de maîtresses.

Madame la princesse de Conti, déjà veuve à cette époque, était sa sœur favorite ; il ne la quittait guère ; ils se voyaient à tous les instants, et ses filles d'honneur avec elle. Parmi les moins jolies, pour ne pas dire plus, se trouvait mademoiselle Chouin, grosse, commune, provinciale. Monseigneur ne la trouva point telle ; il en devint amoureux, et elle n'était pas fille à le refuser. En fort peu de temps, l'intimité se forma ; madame la princesse de Conti en fut la première instruite et ne s'en plaignit point ; c'était une très-bonne raison d'attirer Monseigneur chez elle. Tout alla bien pendant quelques mois ; le roi ne le trouva pas mauvais, du moins il n'osa pas le dire. Monseigneur était veuf, et, toutes les fois qu'on le prêchait sur ses maîtresses, il parlait de se remarier, ce que le roi ne voulait point souffrir. Une dauphine l'eût embarrassé pour madame de Maintenon ; elle pouvait n'être pas

d'humeur à supporter son rang énigmatique et ses exigences.

Monseigneur ne fut pas le seul à se prendre aux attraits énormes de cette grosse Chouin, et, pour cette fois, ce fut plus extraordinaire. Le comte de Clermont-Chatte était l'amant de madame la princesse de Conti, la plus ravissante, la plus délicieuse personne qui se puisse voir. Il la trompa pour sa fille d'honneur, aux pieds de canard, et cela fut découvert par le secret des lettres, que le roi se faisait lire. On fit mieux, on lui remit celles de M. de Clermont, où il ne se gênait pas de parler d'elle en des termes peu flatteurs, disant qu'il en était *assommé*. Le roi fit venir sa fille et lui montra cette belle correspondance. La Chouin fut chassée et envoyée au couvent de Port-Royal, à Paris.

Monseigneur ne voulut pas être éclairé ; il donna tort à la princesse, soutint que mademoiselle Chouin était sa victime, et se refroidit beaucoup pour sa sœur, qui, de la sorte, perdit en même temps ceux qu'elle aimait le plus.

Elle n'osa s'en plaindre, et peu à peu mademoiselle Chouin fut à peu près libre : seulement, elle ne revint pas à la cour. Elle resta à Paris et à Meudon, où nous la retrouverons bientôt d'une étrange manière.

Madame la princesse de Conti ne s'amusa pas à

pleurer longtemps son infidèle, elle le remplaça, et par plusieurs autres, sans se gêner ailleurs que devant le roi. Madame de Maintenon, lorsqu'elle en était informée, la faisait venir et la grondait d'importance, et les princesses ses sœurs tout comme elle. La seule qui osât lui tenir tête était madame la duchesse de Bourbon, dont le caractère et l'esprit, si semblables à ceux de sa mère, lui donnaient un aplomb qui ne se démentait jamais.

Elle avait pour mari un nain contrefait, hargneux, méchant, jaloux, débauché; elle ne pouvait pas l'aimer, elle ne l'estimait pas davantage; au lieu de cela, M. le prince de Conti (alors prince de la Roche-sur-Yon, et qui devint prince de Conti à la mort de monsieur son frère, mari de mademoiselle de Blois, dont nous parlions tout à l'heure), M. le prince de Conti était un prince accompli en toutes choses, auquel il ne manquait aucunes qualités, ni brillantes ni solides.

Il se laissa séduire par madame la duchesse de Bourbon, dont la beauté et l'esprit étaient bien capables de lui tourner la tête. Cette princesse l'aima aussi, ne le cacha guère et introduisit une lutte intestine entre M. le duc et elle. Celui-ci alla se plaindre au roi; le roi manda sa fille et commença par faire de la morale.

— Sire, lui dit la princesse, vous m'avez donné un

mari que je ne puis pas aimer; je suis jeune, je suis la fille de vos amours avec madame de Montespan, j'ai dans les veines toutes les ardeurs de votre sang, à l'un et à l'autre. Si j'ai choisi un prince digne de moi, ne m'en blâmez pas, tant d'autres n'en ont pas fait autant. Laissez-moi me démêler avec M. le duc ; je ne vous demande pas de me soutenir, mais soyez neutre, et n'ajoutez pas, au malheur que vous m'avez imposé, celui de vous désobéir.

Le roi la connaissait par expérience, il la savait capable de quelque folie, il ne voulut pas la pousser à bout, et la laissa libre ou à peu près. M. le duc ne se plaignit plus, elle réussit à le calmer par des menaces de faire pis.

Méchante pour ceux qu'elle n'aimait pas, maligne pour tout le monde, elle remplaçait à la cour madame de Montespan.

J'ai ouï-dire au maréchal de Lorges, que, lorsque la maîtresse du roi était à une fenêtre et qu'il fallait absolument marcher devant elle, les plus braves reculaient, elle emportait la pièce. Les courtisans appelaient cela *passer par les armes*. Madame la duchesse faisait de même. Elle avait de plus que sa mère une grande facilité pour les vers, et inondait la cour de chansons, sur le tiers et le quart. On les savait par cœur, elles couraient la ville, comme les ponts-neufs.

M. le prince de Conti fut choisi pour roi par les Po-

lonais, à la mort du grand Sobiesky. Il n'avait rien fait pour briguer cet honneur, et son premier mouvement fut de le refuser. Son amour le retenait en France, il ne supportait pas l'idée de vivre loin de sa maîtresse, et il se jeta aux genoux du roi pour le supplier d'éloigner de lui cette couronne d'épines.

Le roi ne le pouvait souffrir, il en était jaloux pour le duc du Maine, dont sa conduite et ses qualités étaient une censure vivante. Il était charmé de s'en débarrasser en ayant l'air de le servir. Il lui représenta l'éclat d'un refus, et lui ordonna de se préparer au départ. Lorsque cette nouvelle fut connue, la cour et le public s'en réjouirent, et néanmoins le pauvre prince faisait pitié. Si on lui adressait des compliments, il ne pouvait pas répondre, les larmes lui venaient aux yeux. Mon père lui parla de la gloire de sa maison, de la sienne, de la France honorée par ce choix.

— Ah ! lui répondit-il, je ne vois pas la gloire, je vois seulement que je pars.

Madame la duchesse ne se montra point les derniers jours, elle ne se contraignit pas. Leurs adieux furent déchirants. On en eut des nouvelles par le duc d'Antin, fils légitime de madame de Montespan, et frère de madame la duchesse, qui y assista. La princesse se trouva mal, et il profita de ce moment pour emmener l'amant au désespoir, qui ne l'eût jamais quittée sans cela et n'aurait pu résister à ses larmes.

XVII

M. le prince de Conti partit pour la Pologne, sur une flotte de Sa Majesté, commandée par le célèbre Jean Bart. Il fut conduit jusque dans ces pays à demi sauvages; mais, arrivé là, il se trouva qu'on l'avait trompé, que son concurrent, l'électeur de Saxe, l'avait emporté sur lui de diligence, qu'il était sacré, et que, pour reconquérir les droits que lui donnait son élection, il fallait combattre.

Sans l'attrait qui le fixait en France, nul doute que ce prince, un vrai héros, n'eût trouvé la couronne mieux assaisonnée par cette nécessité de la conquérir ; mais il ne cherchait qu'un prétexte, il le saisit bien vite et s'en retourna.

Jamais on ne vit un prétendant si aise d'être déçu. Il arriva d'une gaieté, d'une liberté d'esprit dont on ne pouvait revenir. Le roi le reçut fraîchement. Madame la duchesse ne put dissimuler sa joie ; elle fut,

ce soir-là, d'un brillant qui tua tous les autres, il n'y en avait que pour elle. Madame de Maintenon lui en fit l'observation aigre-douce.

— Madame, vous êtes donc bien heureuse?

— Madame, je suis ravie! lui répondit-elle. Le roi a reconquis le plus fidèle de ses sujets, et la France un héros qui la dédommagera de beaucoup d'autres.

La pierre tombait juste dans son jardin. Elle ne la ramassa pas. Les pierres que lançait madame la duchesse étaient toujours entourées d'orties, il n'y fallait pas toucher.

M. le duc était si furieux, qu'il ne vint point à Versailles, et alla s'enfermer à Chantilly, avec ses coquines. Madame sa femme en riait aux larmes, et fit là-dessus quelques couplets les plus plaisants du monde. Elle les chanta tout haut un soir chez Monseigneur, et ce bon prince les lui fit répéter. Depuis l'histoire de mademoiselle Chouin, il l'avait prise à la place de madame la princesse de Conti, elle l'amusait bien plus, elle avait infiniment plus de gaieté.

Le roi lui avait donné une jolie petite maison dans le parc de Versailles, tout près de Satory, qu'elle appelait *le Désert*, et qu'elle avait fort bien arrangée. Elle y allait souvent, avec madame la duchesse de Chartres, pour y faire des collations, y souper et s'y divertir; toutes les deux étaient très-gourmandes et buvaient fort. M. le prince et M. le duc se fâchèrent de

ces débauches, s'en plaignirent au roi, et le roi défendit qu'on allât au Désert autrement que pour y jouer quelques heures dans la journée. Il ordonna qu'on fût de retour chaque soir à l'heure où il recevait les princesses dans son cabinet, et défendit surtout certaines compagnies, dont était madame de Saint-Géran. Je n'allais point à ces sortes de parties, je n'étais pas à la cour sur ce pied-là.

Un matin cependant, M. de Lauzun était allé à Paris pour huit jours, madame la duchesse se promenait dans le parterre de l'orangerie, je m'y promenais aussi; il faisait un temps admirable; elle me fit l'honneur de me parler la première et de me proposer d'aller ensemble jusqu'au Désert. Je refusai de premier mouvement; elle me promit d'être de retour pour le souper du roi, et ajouta :

— Madame la duchesse de Chartres doit m'y attendre; M. le duc de Chartres y vient aussi; j'ai promis d'y mener bonne compagnie, je n'en puis choisir de meilleure que vous, madame, et vous viendrez.

Elle avait prononcé un nom auquel je ne résistais pas; j'étais jeune, j'aimais à m'amuser, j'en avais rarement l'occasion, je me laissai entraîner. Madame de Saint-Simon n'était pas là pour m'arrêter par ses froides raisons. Nous partîmes toutes deux, avec quelques personnes de sa maison et de sa particulière in-

timité. La défense du roi m'était inconnue, je n'aurais pas, d'ailleurs, été plus difficile que les autres.

Lorsque M. le duc de Chartres m'aperçut, il se fit une révolution sur son visage. Il était en même temps content et fâché. Content de me revoir, et fâché de me revoir en ce lieu-là.

Il tenait beaucoup à ma réputation, et il savait comment on traitait les repas de madame sa femme et de madame la duchesse. Cependant la joie prit le dessus. Nous n'étions pas gênés en cette compagnie; il me trouvait librement pour la première fois depuis la scène avec Roussel. Il m'entraîna dans le parterre, mais je voulus rester en vue, seulement hors de la portée de la voix. Madame la duchesse tenait ses convives en haleine par ses bons mots et ses saillies, et madame de Saint-Géran, que madame de Chartres avait conduite, afin que la désobéissance fût complète, lui donnait la réplique de façon à ne rien gâter.

On ne s'occupait pas de nous; il nous fut loisible de causer à notre aise. Le prince fut le premier à me parler de sa conduite, dont le bruit m'avait vivement blessée, je l'avoue, bien que je ne voulusse pas en avoir l'air vis-à-vis de lui.

— Vous m'avez chassé de votre présence, madame, vous m'avez défendu de vous aimer, et je ne suis pas de caractère à me consoler facilement. Je me suis jeté dans des distractions indignes de moi, j'en conviens ;

je n'en pouvais supporter d'autres. Si vous l'eussiez voulu, je serais devenu digne de votre amour ; il y avait en moi, je le sens, autre chose qu'un libertin et un coureur de ruelles. Ce n'est pas ma faute, c'est la vôtre.

— Singulière excuse, monsieur, repris-je. Vous pouviez vous consoler par la gloire, ce me semble, par le devoir rempli, par la réputation qui vous en serait revenue, par l'attachement de vos proches.

— Non, madame, ni gloire, ni réputation, ni attachement de mes proches ne pouvaient me faire oublier que je vous aime.

— Et vos orgies y parviennent plus sûrement ? Je vous en félicite, monsieur.

— Ah ! madame, si vous m'aimiez, si vous saviez ce que c'est qu'un sentiment tel que le mien, vous ne m'accableriez pas sous l'amertume de vos paroles. Oui, je me suis jeté dans tous les désordres, parce que vous m'avez repoussé, parce que, pour vous oublier, il m'a fallu d'abord m'oublier moi-même. Jamais vous ne saurez ce que j'ai souffert pour en arriver là, ce que je souffre maintenant que j'y suis tombé. Rejeté loin de vous, marié malgré moi à une femme que je ne puis ni ne dois aimer, banni de la faveur du roi, écarté par cela même des affaires et des armées, privé des droits de ma naissance, si je ne courbe pas le front devant des bâtards qui nous désho-

norent, que me reste-il ? je vous le demande ? J'ai essayé de la science ; mais la science m'a ouvert des horizons défendus à un homme de mon rang ; on s'en est alarmé, on m'a presque interdit la science, je ne puis étudier qu'en cachette. Les arts, que j'aime et que je cultive par goût sont au-dessous de ma dignité, prétend-on. La politique, on m'en chasse. La guerre, on m'ordonne d'y renoncer, ou, si l'on m'y envoie, c'est dans une situation indigne d'un petit-fils de France ; je ne l'accepte pas. Ma famille... vous savez quelle est ma femme, vous savez que ma mère ne vit qu'en son écritoire et devant les portraits des princes allemands, ses aïeux. Monsieur... hélas ! je n'ai pas besoin de vous le dire, vous le connaissez, madame, et maintenant vous voyez comme moi dans ma vie. Accusez-moi, si vous le pouvez, ou bien plaignez-moi, si vous avez quelque charité, quelque compassion dans l'âme ; je suis trop malheureux !

Je me sentis émue et troublée, je me sentis entraînée à le plaindre, en effet, à le consoler ; je l'écoutai longtemps, et ses paroles me pénétraient d'une pitié bien dangereuse.

Nous ne songions plus qu'on nous regardait, qu'on nous attendait, qu'on pouvait former des conjectures sur une conversation aussi longue et aussi particulière, nous ne nous souvenions plus que de nous-mêmes, et nous nous aimions !

XVIII

Nous fûmes obligés de rentrer dans la maison; madame la duchesse nous rappela et fut très-gaie, très-aimable. On parla de tout et on oublia l'heure, si bien que, lorsqu'on s'en souvint, le coucher du roi était fini depuis longtemps.

— Puisqu'il en est ainsi, dit madame la duchesse, ne nous en occupons plus, et divertissons-nous toute la nuit ; il n'en sera pas davantage. Le roi me grondera, on va peut-être m'interdire les visites prolongées à ma chère petite maison ; si c'est pour la dernière fois, au moins n'y épargnons rien.

Je me fis les mêmes réflexions en moi-même ; je m'attendais à un beau branle, je voulais le mériter ; les autres pensèrent comme moi, et nous voilà à rire, à banqueter, à chanter des chansons et à courir comme des enfants dans le jardin, à nous poursuivre. Il y avait là beaucoup d'amoureux à qui ce jeu fut très-favorable. Je ne puis nier que M. le duc de

Chartres ne m'ait embrassée derrière un bosquet. Madame la duchesse et M. le prince de Conti ne se quittèrent point; excepté la vieille Saint-Géran, qui portait le deuil de son mari, et à laquelle personne n'eût songé pour autre chose que la conversation, chacun était pourvu. Elle allait de celui-ci à celui-là, on la recevait bien partout, parce qu'elle était fort amusante. Son mari avait été connu par ce procès sur sa naissance, que tout le monde sait. On ne voulait point qu'il fût Saint-Géran et fils de son père et de sa mère ; la chose n'a pas, en effet, été bien prouvée ; mais enfin, malgré tout, il l'est demeuré, par arrêt de la Cour. Sa femme avait été charmante, elle en avait beaucoup profité ; on la citait parmi les plus aventurées ; aussi madame de Maintenon fit-elle la prude à son égard, et fit défendre aux princesses d'avoir de trop grands particuliers avec elle. Il arriva par cela même qu'elle paya les pots cassés de notre escapade : elle fut exilée. Le roi pardonna aux autres ; madame la duchesse en eut un savon modéré de son auguste père, et ce fut tout.

Quant à moi, je devais être ce même jour à Paris ; M. de Lauzun y revenait pour quelques heures et voulait me voir. J'avais dit cette nécessité à madame de Chartres ; elle y retournait ainsi que monsieur son mari, et m'offrit une place dans son carrosse : j'eus la faiblesse de l'accepter.

Ce voyage me charma. Au jour naissant, par une belle matinée, les oiseaux chantant leurs amours sur les branches, toutes les senteurs des plantes embaumant l'air, la calèche roulant à travers les bois, car nous revînmes par Ville-d'Avray et Saint-Cloud, par pure fantaisie, tout cela me parlait au cœur. Je ne disais mot, appuyée au fond du carrosse, M. le duc de Chartres n'ayant pas voulu souffrir que je prisse le devant. Il était en face de moi, nous nous regardions ; les autres dormaient, fatigués de l'orgie. Nous nous bornions aux regards, mais ils étaient plus éloquents qu'un long discours.

En arrivant sur le Cours-la-Reine, nous fûmes tirés de nos songes éveillés, et le reste de la carrossée de son sommeil, par des cris épouvantables, des cliquetis d'épée et des hommes qui s'enfuyaient en courant, pendant que deux autres se chargeaient avec furie. M. le duc de Chartres donna ordre d'arrêter, et il envoya ses gens voir ce qui se passait. Comme on était là sans étiquette, il n'avait avec lui aucun de ses officiers : ils étaient restés à Versailles, où il devait retourner le soir.

Les gens revinrent en poussant des cris plus haut que les autres ; nous regardions à la portière et nous voyions ; ces inconnus se battaient avec une rage sans égale, tandis que deux ou trois filles, fort débraillées, levaient les bras et semblaient au déses-

poir. Le vêtement de ces hommes indiquait des gens de qualité. Au moment même où les domestiques accouraient effarés, une femme sortit d'une petite maison, cachée par le feuillage ; elle arriva à ces deux champions en faisant pour ainsi dire un seul bond jusqu'à eux, et se mit entre les épées, au risque de se faire traverser. Ils étaient trop éloignés de nous et il ne faisait pas assez clair sous les arbres pour que nous pussions distinguer leurs traits ; cependant M. le duc de Chartres dit d'un ton d'étonnement :

— En vérité, je crois que c'est là mademoiselle de Soissons.

—Impossible, monsieur ! répliqua la duchesse ; que ferait-elle en pareil lieu ?

— Ah ! madame, vous ne la connaissez pas, et vous ignorez la vie qu'elle mène.

Le premier piqueur du prince lui dit, respirant à peine :

— Monseigneur, c'est M. le bailli d'Auvergne et M. le chevalier de Quailus, qui se chargent pour des gueuses avec lesquelles ils ont passé la nuit au cabaret que vous voyez là ; ils se sont pris de querelle, et ils s'escriment à se pourfendre.

— Retournez-y, Jerôme, et dites-leur que je leur ordonne de tirer à quartier sur-le-champ ; autrement, je vois là-bas les carabiniers de la maréchaussée et

je les ferai prendre ; le roi ne me pardonnerait point de ne pas faire respecter ses édits. Du reste, les cavaliers s'approchent, et ils n'ont que le temps de se sauver ; hâtez-vous !

Le piqueur s'élança ; nous vîmes en cet instant un des deux hommes jeter son épée, et s'enfuir pendant que l'autre le poursuivait et que les femmes s'attachaient à lui pour l'en empêcher ; celle que nous prenions pour mademoiselle de Soissons était mêlée avec elles. Elles parvinrent à l'arrêter, lui prirent son arme malgré lui et le firent rentrer dans la maison, dont les lumières brillaient, malgré le jour, à travers la feuillée des ormes.

— Allons, dit M. le duc de Chartres, voilà qui est fini, j'espère. Si vous m'en croyez, mesdames, nous n'en dirons rien, puisque mon piqueur ne les a pas rejoints. Dieu sait ce qui en pourra résulter, et il vaut autant ne point nous mêler de cela ; n'est-ce pas votre avis ?

Madame de Chartres assura qu'elle ne demandait pas mieux, les autres dames et moi tout de même, cela se conçoit de reste. Nous nous remettions en marche, lorsque nous vîmes le même homme qui s'était sauvé revenir prendre son épée, faire des rodomontades de toute espèce en face du logis, et puis courir à toutes jambes du côté de la ville.

— Je ne comprends rien à cela, reprit M. le duc

de Chartres. Voilà un fou qui a envie de se faire prendre. Les cavaliers l'ont vu et mettent leurs chevaux après lui. Il en va résulter une mauvaise affaire· Estimons-nous heureux si l'on ne nous reconnaît pas.

— Et les livrées, monsieur? dit la princesse.

— J'espère en l'ignorance de ceux-ci et en l'éloignement. Hâtons-nous de remettre madame de Lauzun chez elle et de rentrer au Palais-Royal.

Je descendis chez moi. La princesse voulait faire entrer le carrosse dans la cour, je m'y opposai absolument. Je faisais bien assez de bruit, je ne voulais pas en mener davantage et réveiller tous mes gens. C'était bien assez de mon suisse. Rentrer seule, à pareille heure, il y avait de quoi faire parler toutes les commères du quartier, déjà si occupées de moi, de ma retraite forcée et de la jalousie du vieux seigneur. J'eus le bonheur que tout se passa bien. Je rentrai dans mon appartement, je me fis déshabiller et je me promis de dormir quelques heures pour refaire mon visage. M. de Lauzun, s'il m'eût vue ainsi, n'aurait pas voulu croire à la vérité, il eût soupçonné bien plus qu'un souper et de simples propos d'amour.

XIX

Il arriva l'après-dînée ; j'étais levée et habillée depuis longtemps, j'avais mangé dans ma chambre, à mon petit couvert. Il me trouva, comme à l'ordinaire, et ne me fit aucune question. Il devait aller souper chez madame d'Heudicourt, sa bonne amie, venue à Paris pour quelques jours ; car elle ne quittait pas Versailles, où elle était en grande faveur près du roi et de madame de Maintenon. Il méditait déjà de me mettre intime avec elle et m'y conduisit. Nous trouvâmes la compagnie en rumeur d'une aventure dont j'aurais pu parler mieux que personne, puisque j'y avais assisté; je restai bouche close, bien entendu, et le beau, c'est que cela ne se sut pas, M. le duc de Chartres ayant ordonné le silence à ses gens, sous peine d'être chassés : ils le gardèrent.

— Savez-vous ce qui s'est passé cette nuit? dit aussitôt madame d'Heudicourt à M. de Lauzun. Une

belle histoire, allez, et qui aura de belles suites ! Je la sais d'original, du lieutenant de police que j'ai vu ce matin. Il venait de recevoir les rapports, il les a envoyés tout de suite au roi ; maintenant on doit en savoir les résultats.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a? demanda le duc. J'arrive de Saint-Germain, madame de Lauzun, de Versailles; nous ignorons tout.

— Il y a que mademoiselle de Soissons avait une belle intrigue avec le chevalier de Quailus, et que ce charmant garçon avait la faiblesse d'en être amoureux. Il a été le plus malheureux du monde pendant ce commerce : vous connaissez l'humeur de la demoiselle, ses déportements honteux, qui lui ont fait interdire la cour et tous les endroits où sa naissance l'appelait. Elle n'était vraiment digne de lui en aucune façon.

— Pour cela, j'en demeure d'accord.

— La preuve, c'est qu'après lui avoir donné tous les rivaux les plus éloignés de lui, à bout d'infamie, elle en a imaginé une dernière : elle a pris le bailli d'Auvergne, dont les ignobles créatures ne veulent qu'à prix d'argent. Cette nuit, ils sont allés ensemble faire la débauche chez un baigneur, qui tient cabaret au Cours-la-Reine ; ils ont entendu, dans la chambre à côté, des coquines qui buvaient ensemble, sans aucuns cavaliers. Il s'en est trouvé de la connaissance du bailli :

plus qu'à moitié ivre, il est entré chez elles, il s'est diverti, et, comme mademoiselle de Soissons était toute seule, qu'il ne pouvait la laisser et qu'il voulait en même temps s'amuser avec ces femmes, il lui a persuadé qu'elle s'amuserait infiniment elle-même à les voir et à les entendre pour la curiosité du fait, lui jurant qu'elles ne la connaissaient pas, qu'on n'en saurait rien et que cela serait une bonne partie.

« Mademoiselle de Soissons n'est pas fille à s'effaroucher de rien; elle accepta, et les voilà tous à boire ensemble. Ils se trouvaient au mieux, lorsqu'on entendit du bruit sur l'escalier, des voix d'hommes et, parmi elles, celle du chevalier de Quailus. Mademoiselle de Soissons ne prit que le temps de se jeter dans un cabinet noir et de s'y enfermer. Le bailli, poltron, comme personne ne l'ignore, pour plus de sûreté, tourna la clef en dehors, au grand ébahissement des donzelles.

— Voilà une jolie compagnie pour une fille de ce nom, pour la sœur du prince Eugène, la cousine de madame la duchesse de Bourgogne! reprit la vieille madame de Chiverny dans son indignation.

— Quant à cela, je ne la défendrai point, poursuivit madame d'Heudicourt; c'est une vilaine, qui mérite tout ce qui lui arrivera. Le pauvre Quailus entra dans la chambre; malheureux par sa passion, il courait pour se distraire et se guérir de cette ingrate.

En le voyant, M. d'Auvergne commença à le piquoter; les filles se mirent pour le chevalier, qu'elles trouvèrent bien plus gentil et plaisant que ce crapuleux; il se piqua, la dispute vint, s'envenima; une des filles y mit le comble en disant au chevalier qu'il y avait là une belle demoiselle, qu'elle la connaissait bien, quoi qu'elle n'en eût pas fait semblant, qu'il devrait la faire sortir pour la voir : elle valait mieux qu'elles toutes, c'était mademoiselle de Soissons.

« A ce mot, le chevalier bondit comme un lion, se jeta sur cette fille et lui commanda le silence, en ajoutant qu'il lui ferait rentrer ses paroles dans le gosier, si elle se permettait d'insulter ainsi une noble demoiselle, en prononçant son nom.

« Le bailli d'Auvergne ricana, les épées se tirèrent ; après force injures, ils se jetèrent dans l'escalier et de là dehors, où les créatures les suivirent avec force cris.

« Le combat commença furieux. D'Auvergne était en colère, il n'avait pas peur d'abord, le feu lui sortait par les yeux. Il fit les deux ou trois premières passes assez bien.

« Mademoiselle de Soissons, qui, à force de frapper, s'était fait ouvrir, excitée par le vin, par un reste peut-être d'intérêt pour ce pauvre Quailus, ou peut-être par son sentiment pour le bailli, ne calcula

point ce qu'elle allait faire, descendit le degré quatre à quatre, et se précipita entre eux. Ce mouvement rendit à d'Auvergne sa couardise; il se mit à fuir, pensant qu'à la vue de sa maîtresse chérie, en pareil équipage, Quailus serait sans pitié.

« Celui-ci le poursuivit un peu, mais le lâcha sur ce que les femmes le retenaient, et qu'il ne voulait pas laisser là son indigne infante toute seule. Je ne sais ce qui s'est passé entre eux, bien entendu; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il l'a ramenée chez elle, l'y a laissée et s'est mis à l'ombre.

« Pendant ce temps, le bailli a couru partout dans les rues, l'épée à la main; la maréchaussée l'a poursuivi, des bourgeois l'ont caché, on ne sait où il est. La famille le fera sauver, s'il ne l'est déjà.

« Le roi, furieux, a envoyé l'ordre à mesdemoiselles de Soissons de quitter la ville. Elles sont insatiables de hontes et d'humiliations. Après avoir été chassées de la cour, après qu'on leur a défendu de voir madame la duchesse de Bourgogne, en dépit de leur proche parenté, les voilà qui se font mettre à la porte.

« On parle beaucoup d'un carrosse revenant de Versailles, avec de belles livrées et des piqueurs. Il y avait dedans des dames et des seigneurs, et ils ont envoyé leurs gens voir ce qui se passait. La maréchaussée les aperçut de loin, sans pouvoir les recon-

naître, et ils ont disparu pendant qu'on poursuivait le bailli. On ne sait qui ce peut être. Ils se taisent, et ils font bien. Il paraît qu'on ne les recherchera pas.

Je me taisais, en effet, et je me suis toujours tue. Voici ce qui advint de l'affaire : le bailli d'Auvergne fut pendu en effigie, en place de Grève, et sa maison ne s'employa point pour l'empêcher; ils étaient dégoûtés de son horrible conduite. Il se retira à Malte, et y mourut obscur et méprisé. Du reste, nous vîmes encore pendre en Grève, un peu plus tard, le prince d'Auvergne, de cette même maison; ils étaient coutumiers du fait. Celui-là, ce fut pour avoir déserté à l'ennemi.

Quailus se sauva en Espagne, et y fit sa fortune.

Mademoiselle de Soissons s'en alla à Bruxelles, près de sa mère; l'autre resta à Paris, où elle obtint la permission de rentrer. Toutes les deux continuèrent tant et si bien leur train de vie, que M. de Savoie s'en lassa. Il pria le roi de faire enlever mademoiselle de Carignan de l'hôtel de Soissons. Elle fut emmenée par un lieutenant des gardes, dans un carrosse de l'ambassadeur de Savoie. Le même jour, à Bruxelles, mademoiselle de Soissons fut prise de la même manière chez sa mère : l'une fut jetée aux filles de Sainte-Marie du Faubourg, et l'autre dans je ne sais quel couvent de Flandre. M. de Savoie voulait les faire venir dans ses États pour les resserrer

davantage. Elles obtinrent, après force soumissions, de retourner près de leur mère, et de partager son obscurité. De cette famille, le prince Eugène seul eut une vie digne de son rang. L'aîné, le comte de Soissons, courut toute l'Europe; personne n'en voulut, il fut chassé de partout. Ces Mancini ont fini singulièrement.

XX

M. de Lauzun n'apprit rien de notre souper chez madame la duchesse, ou, du moins, il ne lui en vint qu'un écho fort affaibli, que je pus assoupir. Il était, en ce temps-là, presque toujours à Saint-Germain, et se relâchait beaucoup de sa surveillance. Il a toujours tout fait par caprice et soubresauts. C'était le moment de la reconnaissance du prince d'Orange comme roi d'Angleterre; on en était comme fou dans la cour du roi exilé; M. de Lauzun restait beaucoup avec eux et m'y emmenait souvent.

Un jour, je m'en souviens par la singularité du fait et par le bruit qu'il fit en ce temps-là, nous nous promenions à pied dans la forêt; la reine et M. de Lauzun marchaient un peu en avant, moi à quelques pas, avec le roi, milady Harrington et quelques serviteurs anglais. Nous allions lentement, il faisait chaud. Nous traversions une route conduisant aux

Loges, lorsque nous aperçûmes une espèce de carrosse de louage, prêt à nous croiser, et qui s'arrêta en nous voyant. C'était un piètre équipage. Il en descendit un homme fort mal mis, prenant de grands airs sous les guenilles, et allant droit à la reine, qu'il salua profondément, pour revenir ensuite au roi, lequel était resté en place. Cet homme était suivi d'un autre, plus proprement mis et paraissant fort empêché.

Quand il s'approcha, nous reconnûmes le comte d'Aubigné, le frère et la croix de madame de Maintenon, et le plus étrange gentilhomme de la cour de France. Le roi d'Angleterre eût bien voulu l'éviter, il n'osa pas, mais il se promit d'abréger l'entrevue; ce n'était pas le compte de l'autre.

— Sire, dit-il, je sais combien Votre Majesté est bonne, et je veux lui demander d'avoir pitié de moi.

— Vous, monsieur? Et que puis-je faire?

— Vous pouvez beaucoup, sire, vous pouvez tout près du beau-frère et de ma chère sœur.

— Monsieur, je ne sais ce que vous voulez dire.

Et le roi se recula fort dignement; c'était un congé. M. d'Aubigné ne se rebutait pas pour si peu.

— Sire, je vous en conjure, un mot; le hasard m'amène sous vos pas et j'en dois profiter. Je suis bien malheureux! on m'a attelé à ce brave monsieur que vous voyez là, M. Madot, un prestolet qui me

suit comme mon ombre; ma chère sœur me craint et...

— Assez, monsieur, interrompit le roi Jacques; je n'ai ni le droit ni l'envie de me mêler de vos affaires.

Et tout de suite, se retirant un peu à gauche, il continua sa marche. La reine avait déjà poussé en avant; mais M. de Lauzun n'était pas homme à abandonner la bonne fortune d'une conversation avec le comte d'Aubigné, bonne fortune fort rare, depuis qu'on l'avait éloigné de la cour.

— Sire, dit-il, j'entendrai M. le comte, si Votre Majesté le permet, et j'aurai l'honneur de lui dire ce que j'aurai appris.

Je n'avais jamais été à même de voir de près ce singulier personnage; je demeurai donc avec le duc, pendant que le reste de la compagnie continuait son chemin. M. de Lauzun le trouva bon, ce qui m'étonna.

Le comte d'Aubigné était un homme de beaucoup d'esprit, et du plus charmant, avec des saillies et des remarques salées. Il avait suivi la fortune de madame de Maintenon; car, pour lui, il n'en savait pas le chemin. Simple capitaine d'infanterie, il épousa, du temps que sa sœur était la veuve Scarron, une mademoiselle Pisière, fille d'un petit médecin de province, qui lui semblait un excellent parti, puisqu'elle lui donnait du pain.

Cette femme était une bourgeoise sans beauté ni esprit, enchantée de prendre le nom d'un homme de bonne condition et d'approcher de la cour par les petites portes. Madame de Maintenon était alors gouvernante des enfants du roi et de madame de Montespan.

D'Aubigné n'était pas capable de se contenter d'une pecque de cette sorte. Il prit la dot, se mit à courir les ruelles et à manger de son mieux ce qu'elle lui avait apporté. Il devint l'ami, le commensal de toutes les gueuses de Paris ; il avait fort à faire. Pendant ce temps, madame Scarron se transforma en madame de Maintenon, et M. d'Aubigné obtint le gouvernement de Cognac, celui du Berri, et devint chevalier de l'ordre. Il ne s'en gênait pas plus pour cela et racontait à tous venants ce qui lui passait par la tête.

Après mille discours, mille leçons, après l'avoir chapitré sur tous les tons et tous les airs de la musique, madame de Maintenon, voyant que rien n'y faisait, se décida à le calfeutrer quelque part, où on le tiendrait bien et où il ne viendrait pas s'étaler sur son compte et celui du roi. Par Saint-Sulpice et les abbés qui en dépendaient, elle dénicha un M. Doyen, tenant une maison où des gentilshommes se retiraient pour prier Dieu et vivre dans l'exercice des bonnes œuvres. Elle y fit entrer son frère, du con-

sentement de sa femme, qui s'en alla parmi les bavardes de son espèce se plaindre de ce qu'on lui ôtait son mari, avec lequel elle ne pouvait pas vivre, et dont elle désirait d'tant être débarrassée lorsqu'il était près d'elle. C'était encore une autre curiosité que cette madame d'Aubigné, mais une curiosité grotesque. Il n'y avait jamais eu moyen d'en tirer parti ; madame de Maintenon y avait essayé de toutes les manières, sans y pouvoir réussir ; elle y renonça, la laissa libre de ses compagnies, et se chargea seulement de sa fille, qu'elle prit, qu'elle fit élever avec elle et qu'elle maria depuis à M. de Noailles, comme chacun sait.

Le comte d'Aubigné se tint quelque temps assez tranquille chez M. Doyen ; il s'y ennuya bientôt; un beau jour, il décampa sans rien dire à personne et retourna à ses plaisirs.

Ce n'était pas le compte de son *auguste* sœur. Elle le fit prendre au milieu d'une orgie et ramener dans sa retraite, où on lui donna pour gardien ce Madot, espèce de tartufe payé, avalant des couleuvres du matin jusqu'au soir. Ce fut dans cette condition que nous le rencontrâmes avec son *cornac*, selon sa propre expression à lui-même. Je ne sais où il avait puisé ce mot-là ; il paraît qu'il signifie un gardien et un montreur de bêtes.

M. de Lauzun se hâta de lui faire compliment sur

sa conversion et sur la vie exemplaire qu'il menait.

— Moi, monsieur, je ne suis point converti ; c'est ma sœur qui, après l'avoir persuadé au monde, veut me le persuader à moi-même, à quoi je n'entends pas, vous le comprenez. Non, je ne suis pas dévot, je ne suis pas converti, dont j'enrage, car on me force à faire comme si je l'étais. Ce magot me suit partout, me conduit aux églises, m'empêche d'aller au cabaret et voir les joyeuses créatures qui font le charme de la vie. Mille pardons, madame la duchesse, je suis un vieux soldat ; j'ai fait de grandes guerres ; j'ai l'habitude des camps, et mon langage s'en ressent quelquefois.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Je parle ainsi devant *Sa Solidité*, ma sœur; vous savez que le beau-frère l'appelle ainsi lorsqu'il la consulte en conseil. Il faut bien qu'elle m'écoute, et je ne souffre pas qu'elle m'impose silence. C'est une singulière personne que madame de Maintenon, convenez-en. Elle a fait un drôle de chemin, depuis les oies de mademoiselle de Navailles jusqu'à Versailles, en passant par ce pauvre Scarron et la liste de ses successeurs. Encore elle se plaint.

— Monsieur, vous êtes un bon frère, répliqua M. de Lauzun avec la voix nasillarde et traînante qu'il prenait pour dire ses méchancetés.

— Je suis un excellent frère, monsieur, recom-

mença l'autre du plus grand sang-froid; pourtant je ne peux pas plaindre ma sœur lorsqu'elle me dit qu'elle est malheureuse, qu'elle s'ennuie, qu'elle voudrait mourir. Je lui ai demandé l'autre jour si elle avait promesse d'épouser le Père éternel.

M. de Lauzun était capable de comprendre ce mot et de ne le répéter qu'à bon escient.

Pour moi, je pensai éclater.

— Monsieur, je n'ai imploré qu'une chose, c'est qu'on ne me tourmente point, c'est qu'on me fasse duc et pair, et qu'on me permette de ne me mêler de rien, de n'aller jamais au parlement. Que diable! madame de Montespan, une concubine, a bien fait créer son frère duc de Vivonne et maréchal de France; moi, je veux être seulement duc, je préfère avoir mon bâton en argent.

— Monsieur, c'est beaucoup plus sage.

— Ne le pensez-vous pas? Je désirerais avant tout être débarrassé de ce Madot, c'est-à-dire de ce magot qui me hante. N'a-t-il pas l'air d'un spectre? Regardez-le. Croyez-vous qu'il y ait moyen de vivre avec ce cuistre derrière mes talons? Je vous conjure, monsieur, de parler au roi et à la reine d'Angleterre; vous êtes leur sauveur, ils ne vous refuseront pas, ils vous ont bien donné leur parente pour votre bâtard, et je n'en demande pas tant. Un seul mot au roi, qu'on me délivre de Madot, que je sois débarrassé

de Madot, ce cauchemar, cette ombre vengeresse qui me poursuit et me rappelle la transformation de ma sœur si jolie, si accorte, si spirituelle, en une prude dévote, la pire espèce des créatures de Dieu. N'est-ce pas, monsieur, que vous parlerez au roi d'Angleterre ?

— Monsieur, je m'engage à lui répéter mot pour mot votre conversation.

— Et je vous en remercie, monsieur, vous pouvez compter sur moi, si j'étais capable de vous servir en quelque chose. Je ne vous offre pas mon crédit ,je n'en ai point ; ma sœur est dénaturée ; mais, à cela près, tout ce que vous désirerez, ne m'épargnez pas.

Et là-dessus des révérences, et Madot ne soufflant pas plus qu'une borne : coups, injures, il recevait tout. Il en fut ainsi jusqu'à la mort de M. d'Aubigné, arrivée quelques années après. Il parut cependant au mariage de sa fille, avec le comte d'Ayen, et la comtesse aussi. Elle chercha à se dissimuler, à se cacher. elle s'intimidait de cette représentation. Quant à son mari, ce fut le contraire. Il parla à se faire chasser, si le roi en avait été prévenu. On en rit, tout en le fuyant ; on l'écoutait de loin. Il aperçut M. de Lauzun et lui cria :

— Eh bien, monsieur, j'ai encore Madot. Vous ne m'avez pas fait enlever Madot ! Ce soir, grâce à Dieu, on l'a laissé dans la rue, mais il reviendra de-

main. Ma foi ! j'ai résolu qu'il payerait double alors.

M. de Lauzun lui répondit par un sourire et se faufila comme une anguille. Ce fut la curiosité du jour que ce père. On ne le revit plus après.

Il s'en alla à Vichy, toujours en présence de Madot, et il y mourut. On ne le pleura pas. Madame de Maintenon ne drapa point, elle en porta à peine le deuil ; le roi détestait ces appareils lugubres. Elle ne s'occupa plus de sa femme, depuis sa mort. Elle eut une pension et vécut selon ses goûts. Sa fille ne la chercha pas, et rien ne fut si vite oublié que cette pauvre belle sœur ; il est vrai qu'elle ne valait pas mieux.

XXI

Le moment du mariage de madame la duchesse de Bourgogne arriva, et le roi ne voulut pas attendre un jour après ses douze ans. Comme pour sa réception, il ordonna un luxe d'habits merveilleux, c'eût été lui faire mal sa cour que de lésiner. Aussi il y eut assaut entre toutes les femmes et tous les hommes, ce fut à qui l'emporterait les uns sur les autres. La lutte pour les brodeurs fut bien plus violente que dans les autres occasions. Madame la duchesse du Maine en envoya prendre chez le duc de Rohan par des hoquetons, de quoi le roi se montra fort mécontent, et ordonna que les brodeurs retourneraient à leur première pratique.

Il avait choisi lui-même un dessin pour madame la duchesse de Bourgogne; en le donnant aux ouvriers, il défendit qu'on quittât rien pour elle, en ajoutant que, si cela n'était pas prêt, elle s'en passe-

rait. Chacun fut touché de cette attention, qui ne lui était pas ordinaire.

M. de Lauzun fut obligé de me laisser aller à Versailles tenir ma place; il aurait fait crier toute la France après lui sans cela. Mais il voulut au moins que j'y fusse des plus remarquées. Rien ne peut rendre la magnificence de mes habits et des siens. Nous étions littéralement couverts de pierreries et de dorures. Nous avions les points d'Espagne les plus beaux de la cour, plus beaux que ceux des princesses. Mademoiselle les avait eus de la reine Anne, qui, dans un moment où elle renonça aux parures, les lui donna un jour qu'elle était contente, et le roi les a bien regrettées. Il ne pouvait les voir sans soupirer; on n'en fait plus de cette espèce. M. de Lauzun les portait rarement; moi, je les mettais pour la première fois. Le roi les reconnut et les montra à madame de Maintenon. Le duc aurait pu faire bien sa cour en les rendant, mais il fallait voir son air, lorsqu'il disait :

— J'ai trop de respect pour la mémoire de Mademoiselle pour ne pas conserver ses présents. J'ai déjà bien des remords d'avoir consenti à me défaire de tant de *bagatelles*. Et, si elle n'y avait pas accédé elle-même, le château d'Eu, le château d'Aumale et ces autres mièvreries me pèseraient sur la conscience, au point de m'empêcher de dormir.

Nous eûmes un succès complet. Ma sœur et son mari, quoique fort bien habillés, ne nous allaient pas à la cheville. Je fus nommée pour danser, et ce fut un grand honneur ; on dansa peu. Il va sans dire que M. de Lauzun n'était pas parmi les danseurs. Il se moquait fort d'eux et prétendait qu'ils n'y entendaient rien.

— Il fallait voir dans ma jeunesse le marquis de Locmaria, un Breton, que M. de Chaulnes avait amené ici, comme il arrivait juste à la cadence. Comme les révérences étaient faites et comme le pas se complétait bien ! Tous ces messieurs, excepté les princes, ressemblent à des marionnettes.

Le jour du mariage, on ne dansa point. Le roi tint le portique, après lequel il y eut feu d'artifice. Le roi et la reine d'Angleterre étaient venus ; ils allèrent au coucher des mariés, chacun dans l'appartement désigné. C'est-à-dire que, dans la chambre de madame la duchesse de Bourgogne, pas un homme n'y demeura, mais toutes les dames y furent. La reine d'Angleterre donna la chemise, que lui présenta la duchesse du Lude. Pendant ce temps, M. le duc de Bourgogne se déshabillait sur un pliant dans l'antichambre, devant le roi et tous les hommes. Le roi d'Angleterre lui donna la chemise, présentée par le duc de Beauvilliers.

Ensuite on les coucha devant toute la cour, M. le

duc de Bourgogne à la droite du lit. Rien n'était plus drôle que ces deux têtes d'enfant sur ces oreillers, ils avaient l'air fort embarrassés d'eux-mêmes. M. de Beauvilliers resta près de son élève, et madame du Lude à côté de la princesse. Puis tout le monde se retira, excepté les personnes de leur maison et Monseigneur, qui voulut rester à causer et à rire avec euxpour les dérider. Après une demi-heure, on fit relever le prince. Monseigneur voulut qu'il embrassât sa femme, madame du Lude s'y opposa, mais le père y tint absolument, ce que le roi trouva mauvais. Enfin on le reconduisit à son appartement, après qu'il se fut rhabillé dans l'antichambre. M. le duc de Berry, plus jeune que M. son frère de deux ans, prit un air capable et gaillard, en disant qu'à sa place il ne se serait pas laissé renvoyer ainsi, et qu'il eût voulu montrer qu'un homme marié n'est plus un petit garçon. On en rit fort.

Il y eut, tous les jours suivants, appartement, portique, comédie, collations, et puis les deux bals, dont le premier fut si mal ordonné, qu'on s'étouffa les uns sur les autres ; le branle fut assez mal conduit par M. le comte de Toulouse. Ce fut une confusion épouvantable. Le second, au contraire, alla très-bien. J'y vis pour la première fois une jeune femme avec laquelle je me liai beaucoup par la suite, parce qu'elle était charmante. C'était madame de la Va-

renne, mademoiselle de Tessé, et aussi mademoiselle de Lillebonne, très en faveur près de M. le Dauphin, princesse de Lorraine, d'une étrange façon que je ne puis m'empêcher de raconter ici ; il y a de quoi faire un roman de cette histoire, et je disais que madame de la Fayette eût dû l'écrire plutôt que *Zénaïde*, c'est d'un tout autre intérêt.

Le duc Charles IV de Lorraine était une manière de fou, avec de grandes visées. Il fut de tous les partis l'un après l'autre, vint en France, du temps de la Fronde, y fut très-amoureux de la fille d'un perruquier, qui appartenait à Mademoiselle : elle eut le bon esprit de le refuser. Il épousa la duchesse Nicolle, sa cousine germaine, avec laquelle il ne vécut point et dont il n'eut pas d'enfant ; à peine la voyait-il.

Dans ses courses, il s'en alla à Bruxelles, y fit connaissance avec la comtesse de Cantecroix, qui était veuve, et née mademoiselle de Crésance. Celle-ci se trouva ou honnête femme ou fine mouche, et ne voulut entendre parler d'aucunes privautés. Il en perdait la tête. Il fit alors une magnifique invention, digne d'une tête comme celle-là.

Un jour il était chez la comtesse avec nombreuse compagnie ; on annonça un courrier de Nancy, le duc commanda qu'on le fît entrer, et se fit dire, devant tout ce monde, la mort de la duchesse Nicolle.

Affectant des airs de confiture, il s'en alla incontinent prendre le grand deuil, en faire part à tout Bruxelles et se placer en homme qui n'a des regrets que de convenance. Dès le lendemain, il se rendit en pleureuses chez madame de Cantecroix, et lui demanda sa main, qu'elle lui accorda, bien entendu, et, quatorze jours après, ils furent mariés à Besançon dans l'église des minimes. On reconnut, dans la ville, la comtesse pour duchesse de Lorraine, on la traita comme telle, et, bien qu'elle ne fût nullement dupe de la comédie, elle fit comme si elle l'était.

La duchesse Nicolle se portait à ravir, elle n'avait même pas été malade. Cela fut bientôt su universellement. Madame de Cantecroix éclata, elle fit semblant d'être furieuse et de vouloir se retirer, mais elle n'en avait aucune envie et n'en fit rien. Elle était dans une grossesse déclarée et se calma. Ce qui fut inouï, c'est que, depuis lors, ils se regardèrent comme dûment mariés et se firent traiter comme tels, bien que la duchesse vécût, bien qu'elle fût nécessairement l'épouse légitime, et cela sans qu'il fût question le moins du monde de rompre son mariage et sans que le duc de Lorraine lui eût fait dire un mot de quoi que ce soit. Elle se retira à Paris où elle vécut toujours depuis ce temps, et où elle est morte.

Le duc eut, de ce faux mariage, M. de Vaudemont et madame de Lillebonne, qui se posèrent, eux et

leurs descendants, en princes lorrains, et n'acceptèrent point la bâtardise.

Madame de Lillebonne eut deux filles, la princesse d'Espinois et mademoiselle de Lillebonne, mon amie, qui a amené cette digression. J'ai dû raconter ceci, car nous retrouverons plus d'une fois ces deux personnes.

Plusieurs jours après le mariage, je demeurai à Versailles, et, ma sœur et moi, nous fûmes parmi les femmes nommées pour accompagner la princesse, c'était un honneur fort désiré, fort rare ; on était d'une difficulté presque ridicule. Je n'ai point dit qu'aux fêtes du mariage j'avais rencontré M. le duc de Chartres, mais je l'avais évité ; j'étais en ce moment, je l'avoue, indignée contre lui : je trouvais qu'il poussait un peu loin les *distractions*. Il se montrait passionnément amoureux de Florine, une comédienne, dont il eut un fils, qu'il reconnut. On ne parlait que de ces amours, qu'il affichait tout haut, au point que le roi lui en fit la mine.

Quant à moi, je ne lui pardonnais pas. Je me souvenais de cette soirée passée chez madame la duchesse, de tout ce qui s'était dit entre nous, de ces extases, de ces protestations, qui m'avaient ravi, et je me dis qu'il les avait bien vite oubliées. Il me vint parler plusieurs fois, mais je ne lui répondis pas, ou du moins juste assez pour la convenance, et pour que ceux qui nous écoutaient ne se pussent apercevoir de rien.

XXII

Dans une des promenades que nous fîmes avec madame la duchesse de Bourgogne, au voyage de Fontainebleau, qui suivit les fêtes du mariage, nous allâmes à un petit couvent de Moret, lequel vaut la peine qu'on s'y arrête.

Ce couvent était cependant un des moindres de son ordre, c'est-à-dire des Bernardines. Rien de plus simple que son apparence, et, lorsque nous y fûmes entrées, rien de plus cossu, de plus propre que le parloir où l'on nous introduisit.

La maison était gaie, saine, aérée ; les jardins, très-soignés et très-entretenus ; de beaux arbres, de charmantes allées, un ruisseau empoissonné, des fleurs en quantité et des plus belles, même des plus rares ; les religieuses bien vêtues, l'église richement décorée, enfin un bien-être qu'on ne trouve pas souvent dans les plus célèbres abbayes.

Madame la duchesse de Bourgogne, après avoir vu la supérieure et quelques profès, demanda la sœur Thérèse, et s'étonna qu'elle n'eût point paru encore. On lui répondit qu'elle était retirée dans sa cellule depuis le matin, dans ses humeurs noires, mais qu'on allait essayer de la faire descendre.

— Dites-lui, ajouta la princesse, que je viens lui faire une visite de noces, et que, si elle refuse de me recevoir, j'irai la chercher moi-même.

Un quart d'heure après, nous vîmes entrer dans le parloir une personne d'un fort grand air, d'une taille admirable, paraissant âgée de trente ans à peu près. Son pas et sa démarche avaient quelque chose de majestueux, et elle salua la princesse, non pas comme une petite-fille de France à qui une simple religieuse rend ses devoirs, mais comme une égale, si ce n'est une supérieure. Son voile était baissé, nous ne pûmes voir ses traits; une chose me frappa aussi : ses mains fort belles étaient d'un jaune tirant sur le noir, ce n'était pas la peau d'une Européenne assurément.

A ma grande surprise elle ne montra pas son visage ; c'était manquer à madame la duchesse de Bourgogne, les princesses de la maison royale ayant le droit d'entrer partout, même dans les couvents les plus cloîtrés, et de faire lever les voiles, même des ordres les plus sévères.

La princesse accepta ses étranges façons, sans en

paraître étonnée. Elle fit donner un siége à la sœur, qui l'accepta comme un droit, et qui, tout de suite, lui demanda, d'un ton bas et mélancolique, des nouvelles du roi, de celles de monseigneur et des princes ses fils. Madame la duchesse de Bourgogne lui répondit avec des détails, et une déférence qui ne sembla étrange à personne, excepté à moi, la seule nouvelle venue.

— Oh ! madame, dit la religieuse, le roi ne viendra-t-il pas encore ce voyage-ci ?

— Je ne sais ; Sa Majesté ne m'en a pas prévenue, mais madame de Maintenon vous annonce sa visite très-prochaine.

— Je serai charmée de la voir. Cependant ce n'est pas le roi.

Et elle fit un gros soupir.

— Le roi est bien occupé ; il a des devoirs nombreux, et puis...

— Et puis il ne m'aime pas ! poursuivit la récluse, soupirant plus fort.

Il y avait peu de personnes dans le parloir : la princesse, madame du Lude, la supérieure, la religieuse inconnue et moi, qui me tenais en dehors dans le jardin, avec madame de Mailly, dame d'atours. Nous pouvions entendre et voir.

La suite était restée à côté de l'église, où se trouvait une grande pièce pour les étrangers.

J'étais confondue de tout cela ; je ne disais rien cependant.

A la cour les paroles se pèsent comme les diamants.

Une longue conversation s'établit entre madame de Bourgogne et la religieuse ; elles parlèrent à voix basse. Celle-ci semblait se plaindre, et la princesse l'apaisait ; nous nous écartâmes un peu ; cependant la religieuse, élevant la voix, nous entendîmes.

— Enfin, madame, on me réduira au désespoir ; je ne puis plus vivre ainsi, et je ne veux plus garder de mesure si je n'obtiens ce que je demande. Rien de plus facile, à moins qu'on ait juré de me pousser à bout ; vous devez le comprendre et vous pouvez le dire.

En achevant ces mots, elle releva son voile, par un brusque mouvement, comme si elle étouffait, et nous vîmes un visage assez bien fait, mais presque nègre. De beaux yeux mouillés de larmes, de belles dents, une tristesse immense répandue sur les traits, quelque chose d'intéressant et pourtant de hautain dans la physionomie ; quant à moi, je lui trouvai sur-le-champ des airs du roi, d'une façon à ne pas méconnaître ; on comprend que ma curiosité en redoubla.

Après une visite assez longue, la princesse se leva ; nous étions allées nous asseoir au fond du jardin,

dans un joli cabinet, qu'on nous dit être celui de la sœur Thérèse.

On nous fit appeler; quand nous revînmes, le voile était retombé ; les adieux s'échangeaient, et la religieuse répétait avec insistance :

— Surtout, madame, souvenez-vous de ce que vous avez entendu.

La princesse lui fit mille assurances, et nous remontâmes en carrosse.

Arrivée à Fontainebleau, je cherchai M. de Lauzun, j'étais impatiente de lui raconter ce que j'avais vu. Il savait bien des secrets d'autrefois par Mademoiselle, par madame de Montespan et même par le roi qui, pendant un temps, le mit de toutes ses confidences.

Pendant la route pour revenir de Moret, pas une allusion à ce qui venait de se passer n'avait été faite ; je brûlais de curiosité. Il était justement dans sa chambre à s'ajuster, ce qui était toujours très-long, tant il y prenait de soin.

Il m'écouta sans m'interrompre, et, lorsque j'eus terminé mon récit, il resta un instant en silence, puis me dit en souriant :

— Ah! vous avez vu la Moresse? Vous êtes plus avancée que moi, je n'ai jamais pu l'apercevoir.

— Vous la connaissez donc ?

— Parbleu !

— Qui est-elle?

— Elle est la sœur Thérèse, vous l'avez entendu nommer.

— Et sa famille?

— Sa famille! sa famille! C'est là le nœud de l'affaire, et je ne sais si l'on peut vous raconter cela à votre âge.

Je le priai tant qu'il y consentit. Il savait, d'ailleurs, que j'étais fort secrète, et, ce jour-là, il était de bonne humeur; il avait fait un de ses tours que je vous conterai ensuite, dont il était coutumier, et qui le rendaient la terreur des courtisans.

Voici ce qu'il m'apprit :

— Laf eue reine était la plus honnête, la plus sainte femme qu'il y eût au monde; il fallait que cela fût ainsi pour qu'on ne l'eût pas soupçonnée dans l'aventure que vous allez lire. Elle aimait le roi à l'adoration, et Dieu sait ce qu'il lui fit endurer, pendant un grand nombre d'années. Elle n'eut ni plaintes ni murmures, et souffrit tout. Il fit à sa mort la plus belle oraison funèbre; il disait en la pleurant :

— Voilà le premier chagrin qu'elle m'ait donné.

Le roi et la reine eurent plusieurs enfants, qui moururent tous, excepté Monseigneur, excepté celle qui aurait dû mourir. A ce sujet on cite un mot remarquable de Fagon. Le roi lui disait :

— D'où vient que je ne puis élever les enfants de

la reine, tandis que mes enfants naturels sont tous forts et bien portants ?

— Sire, c'est que Votre Majesté n'apporte à la reine que la rinçure des verres.

Tant il y a qu'ils ne passèrent pas le premier âge et que plusieurs moururent en naissant.

Le roi d'Espagne avait envoyé à la reine, sa sœur, deux petits Mores africains, fort jolis dans leur espèce. Un de ces Mores, c'était la fille, ne put s'acclimater en France et succomba ; l'autre, un garçon, resta nain, et prodigieusement malicieux et intelligent. La reine s'y attacha comme à un sapajou, à un épagneul, un peu plus amusant que les autres, puisqu'il parlait. Il ne la quittait point, on ne se gênait pas devant lui, on ne prenait même pas garde qu'il fût dans la chambre, c'était un jouet, une chose et non un homme.

Il atteignit de la sorte ses dix-huit ans.

La reine n'était pas belle, mais elle avait des yeux et des dents superbes, une très-jolie taille, elle était d'une belle carnation et son visage offrait beaucoup d'agréments ; et puis elle était d'une bonté adorable, gaie, pleine de grâce ; on pouvait l'aimer, personne n'y songea, si ce n'est ce misérable nain, qui prit pour elle une passion terrible et qui eut la force de la concentrer pendant si longtemps. Néanmoins on s'apercevait d'un changement en lui, il pleurait sou-

vent; son caractère devint inégal et brusque. Plein de dévouement pour sa maîtresse, il ne respectait qu'elle, et fut plusieurs fois fouetté pour s'être permis des insolences envers le roi qu'il ne pouvait souffrir.

— Oh ! je l'empoisonnerai ! dit-il un jour en colère.

On l'avait baptisé ; il était chrétien de nom, car il ne l'était guère de fait. Il fallait le mener de force à l'église et, quant aux sacrements, il n'y avait pas d'apparence qu'il en approchât. La reine, si pieuse, lui pardonnait cependant ses irrégularités.

— A-t-il une âme ? demandait-elle un jour à M. de Meaux; pour moi, je suppose qu'il en a tout au plus la moitié, encore est-elle bien petite.

La reine commençait une grossesse ; elle était souvent incommodée et restait sur un petit lit étendue, lorsqu'elle n'était pas forcée de paraître ou de recevoir.

Un jour, elle dormait à moitié ; il faisait fort chaud, on était justement à Fontainebleau ; il n'y avait personne dans sa chambre que son nain, accroupi près de la fenêtre et la veillant à l'ordinaire. Elle ouvrit les yeux et s'aperçut qu'il pleurait. Touchée de compassion, elle l'appela. Il se hâta d'accourir.

— Qu'as-tu, Pedro ? lui demanda-t-elle.

— Rien, madame. Votre Majesté veut-elle que

j'aille chercher mon luth et que je lui chante une chanson ?

Il était fort habile musicien et avait une petite voix toute grêle, mais très-singulièrement agréable.

— Non, mon pauvre enfant, je ne veux pas te faire chanter quand tu souffres. Je veux que tu me dises la cause de tes larmes, et, si je puis te soulager, je le ferai.

— Vous ne le pourriez pas, madame.

— C'est donc au-dessus du pouvoir humain?

— C'est du moins au-dessus de la volonté humaine.

— Tu veux peut-être revoir ton pays ?

— Je mourrais plutôt que de quitter Votre Majesté.

Ces paroles et le ton avec lequel il les prononça eussent éclairé tout autre que la reine, si parfaitement innocente en ce genre, et qui, d'ailleurs, ne se doutait pas qu'on pût avoir une pensée d'amour avec une figure comme celle de son nain.

— Je veux que tu me racontes tes peines, mon petit Pedro ; je te promets qu'elles cesseront, lors même que tu me débiterais les plus incroyables folies de l'univers.

En parlant, elle passait ses doigts sur la tête du nègre et jouait avec sa laine, comme avec les soies d'un petit chien. Il frémissait dans tout son corps. Tout à

coup, il se redressa, et, s'échappant de sa main, il lui demanda avec une passion qui ne se contenait plus, si c'était donc bien vrai qu'elle l'aimât.

— Sans doute, lui répondit-elle, je t'aime beaucoup.

Alors ce petit misérable, éperdu, hors de lui, ne se connaissant plus, se jeta sur la reine et voulut l'embrasser, en même temps qu'il essayait d'écarter son corsage, entr'ouvert sur sa poitrine.

Marie-Thérèse, épouvantée, indignée surtout, jeta un cri terrible, envoya d'un coup le nain rouler au milieu de la chambre, et de l'émotion qu'elle ressentit, perdit connaissance. Sa dame d'honneur, la duchesse de Noailles, entra précipitamment et trouva ce spectacle.

Le nain était comme un fou. La duchesse l'interrogea; il ne répondit rien, sortit de la chambre en courant, s'en alla dans la sienne, et, cherchant un petit couteau à manche de pierreries, dont il se parait pour suivre la reine, il se porta un coup dans le sein, un coup si sûr, qu'il en mourut sur-le-champ.

La Molina, une des femmes de la reine, sa favorite, qu'elle avait amenée d'Espagne, se tenait dans un petit cabinet à côté de celui du nain ; elle entendit du bruit et il lui sembla même un grand soupir, comme un gémissement. Elle aimait cet enfant ; elle eut peur et entra chez lui. Elle l'aperçut baigné dans son sang,

son premier mouvement fut de courir chercher du secours, ne se doutant pas de ce qui arrivait, et, avec l'impétuosité de son pays, elle se mit à crier :

— Pedro s'est passé sa lame à travers le corps ; il est là tout sanglant !

Juste à ce moment où la reine commençait à revenir à elle : elle l'entendit et retomba dans l'état d'où elle sortait, se tordant en des espèces de convulsions, si bien qu'il fallut aller chercher Fagon sur l'heure, et que le roi s'empressa de venir après lui.

On ne comprenait rien à cela, la reine eût pu l'éclaircir ; elle ne parlait point et ne parla pas de la journée : on se perdait en conjectures.

Pedro, qu'on avait voulu secourir, était bien mort ; on emporta son petit cadavre pour l'enterrer mystérieusement.

Lorsque Marie-Thérèse fut un peu remise, elle raconta l'histoire, mais seulement au roi, à Molina, à Fagon et à ses plus intimes. Madame de Montespan le sut bien vite et le raconta à son tour à M. de Lauzun, alors en grande privance avec elle.

Cette grossesse malheureusement continua, sans que la reine pût bannir de son esprit le souvenir de cette scène et l'horreur qui l'avait suivie. Elle y songeait nuit et jour et voyait toujours ce nain, se permettant sur sa personne ce manque de respect qui, aux yeux timorés de cette sainte, était presque un crime.

Les médecins s'en inquiétèrent, sans lui en rien dire; ils recommandèrent au roi des distractions à l'infini, de ne point la laisser seule et de l'empêcher de penser le plus possible.

Jamais on ne vit tant de cercles et de comédies à la cour. Cela n'y fit rien, elle se sentit de plus en plus malade, arriva à ne pouvoir se lever, finalement accoucha à sept mois d'une fille, noire comme Pédro, ayant les traits du roi, mais impossible à montrer, à cause des conséquences et des conjectures. Elle était forte et vigoureuse, malgré la souffrance de sa mère, et annonçait vouloir vivre. On l'emporta à peine née. Bontemps la plaça dans une campagne écartée, chez des paysans sans rien qui pût révéler sa naissance, comme la fille d'une riche Américaine et de son esclave.

On publia que la reine avait fait une fausse couche; elle le crut elle-même, jusqu'à ce qu'elle fût assez bien rétablie pour supporter cet assaut. Après cela, on remit encore; bref, elle n'apprit la vérité que quatre ou cinq ans après, lorsque le roi devint dévot et qu'on lui fit un scrupule de la lui cacher. Elle voulut voir cette enfant, lui fit quitter ses paysans, la fit placer, toujours par Bontemps, confident de tout le monde, chez les Bernardines de Moret, où on l'éleva, en payant pour elle une grosse pension.

Cette pauvre fille devint fort intéressante par son

esprit et par son cœur. La reine l'aimait énormément; elle exigeait qu'elle ne manquât de rien et faisait tenir le couvent sur le pied où je l'avais vu pour lui en rendre le séjour agréable, à quoi elle réussit médiocrement.

Thérèse n'avait aucune vocation religieuse; pourtant le roi ne voulait à aucun prix qu'elle sortît de là. On ne pouvait la montrer à personne, ni songer à la marier pour nous faire de petits princes nègres. Il n'y avait pas, en effet, d'autre asile pour elle ; elle s'y refusait constamment; enfin le roi lui fit dire qu'il l'abandonnerait si elle ne lui obéissait. La Moresse, ignorant les liens qui les unissaient, répondit que cela lui était bien égal, et que, pourvu qu'on lui ouvrît les portes, elle ne demandait rien de plus.

XXIII

La bonne reine, menacée de perdre sa fille, prit sérieusement l'alarme. Elle voulut lui parler elle-même et se rendit au couvent désolée.

Pour voir cette Moresse en particulier, il fallut de grandes précautions afin de ne pas éveiller les conjectures.

Déjà la disparition du nain avait fait beaucoup parler dans le temps, bien qu'on lui eût donné le plus possible une couleur naturelle.

La reine avait accoutumé ses dames à de longs entretiens seule à seule avec la prieure ; on y appelait Thérèse par des corridors secrets, lorsqu'on voulait la garder davantage, pourtant c'était rare ; cette fois, l'entretien étant surtout avec elle et pour elle, la supérieure alla la chercher dès que la reine fut arrivée et les laissa ensemble. Elle se retira dans le fond de son oratoire, où nul ne pouvait pénétrer, et se mit en oraison.

La reine demanda à Thérèse les raisons de son refus, celle-ci donna la meilleure de toutes : c'est que la vie religieuse lui était insupportable, qu'elle s'y damnerait dans le dernier désespoir et qu'elle n'y resterait point. La reine la pria, la supplia avec larmes, la conjurant de vaincre son antipathie, et de demeurer là, ajoutant qu'elle ignorait la conséquence de son obstination et qu'elle s'en repentirait toute sa vie.

— Madame, je me repentirais beaucoup davantage si j'y restais, ou plutôt je n'en aurais pas le temps, car je serai morte avant trois mois.

— Vous ne m'aimez donc point?

— J'ai pour Votre Majesté le plus profond respect, la plus affectueuse reconnaissance; mais je ne saurais lui obéir en ce qu'elle me commande ; à cela près, ma soumission est sans bornes.

— Je ne commande pas, je prie ; je ne demande pas d'obéissance, je demande de l'amitié.

— De l'amitié, madame ! moi, pauvre orpheline, sans patrie, sans nom, sans appui sur la terre, et vous la plus grande reine de l'univers, cela ne se peut.

— Et si vous connaissiez votre mère, l'aimeriez-vous?

— Si j'aimerais ma mère, madame ! Ah ! je l'aimerais bien plus que les enfants heureux n'aiment la leur.

— Heureux ! vous êtes malheureuse, hélas ! reprit la bonne princesse en pleurant. Et si votre mère vous suppliait de rester ici, si votre mère vous disait qu'en quittant ce couvent vous ne la connaîtrez jamais, et qu'en y demeurant vous la verrez quelquefois, la refuseriez-vous ?

— Je verrais ma mère, madame ! Oh ! mon Dieu ! parlez-vous en son nom ?

— Peut-être. Répondez-moi à ce que je vous demande.

— Pour connaître ma mère, madame, pour la voir quelquefois, ainsi que vous me l'annoncez, j'accepterais tout. Cependant ma mère m'aimerait bien peu, si, en échange du bonheur de l'embrasser, elle me forçait à accepter le malheur de ma vie.

— Votre mère n'est pas sa maîtresse, Thérèse ; votre mère n'a pas de volonté, elle ne s'appartient pas ; ce qu'elle vous impose lui est imposé à elle-même par une de ces forces, une de ces nécessités qu'on ne brise pas.

— Madame ! madame ! je vous en conjure, quelle est ma mère? quand la verrai-je ?

Promettez-vous de ne plus quitter ce couvent ? promettez-vous...

— Ah ! madame, je promettrai tout à ma mère !

La reine ne put résister davantage. Elle prit la pauvre fille dans ses bras, la couvrit de caresses et lui

avoua sa naissance, au milieu de ses larmes. Elle lui montra la raison d'État qui les dominait toutes deux, et lui fit toucher du doigt les nécessités implacables auxquelles elle était condamnée.

Ce fut une scène terrible et touchante.

La Moresse faillit mourir de douleur et de joie; elle resta plus d'une heure aux pieds de la reine, la suppliant de l'emmener, et celle-ci se retranchant sur la volonté expresse d'un roi et d'un père :

— Mon enfant chérie, lui dit-elle enfin, vous ne sortirez pas de ce cloître : soit que vous y consentiez ou non, la décision en est prise, le roi ne le veut pas. Seulement, si vous y restez de bonne volonté, il me sera permis de venir près de vous ; je vous amènerai Monseigneur et ses enfants ; on aura pour vous les égards, les soins que vous méritez. Si vous êtes rebelle, on vous séparera, on vous...

— N'en dites pas davantage, madame, ce seul motif me détermine; qu'on fasse de moi ce que l'on voudra.

La reine la remercia par mille tendresses. La pauvre fille essaya de sourire; mais, malgré elle, ses larmes coulaient.

— Ah ! madame, que je vous plains ! lui dit-elle; vous êtes contrainte à un cruel sacrifice, et Dieu nous éprouve cruellement toutes deux.

En rentrant au château, Marie-Thérèse avoua au

roi ce qu'elle venait de faire. Elle savait d'avance qu'elle n'en serait pas approuvée, mais elle avait sauvé son enfant.

— Maintenant qu'elle est instruite, madame, elle sera plus exigeante; elle demandera qu'on lui rende certains devoirs qu'on ne pourra lui refuser, par respect pour moi-même. Et puis sera-t-elle discrète? Quant à moi, dites-le-lui bien, je ne la verrai jamais.

— Quoi ! sire, jamais?

— Non, madame. Je me le reproche ; mais elle est pour moi un objet d'horreur et de dégoût. Elle me rappelle sans cesse une insulte faite à vous, madame, à vous, la reine de France, à vous, ma femme; et je ne puis y songer sans colère et sans honte.

— Ah ! quelle injustice !

— Si c'était une autre que vous, madame, si vous n'étiez pas au-dessus de tous les soupçons, ce serait un autre sentiment encore. Mais, je le sais, cette fille est ma fille, je n'en doute pas, je ferai en sa faveur tout ce qu'il me sera permis de faire ; seulement, je ne la verrai point.

La confidence de la reine en entraîna une autre à Monseigneur ; il la prit avec sa bonté ordinaire, et voulut tout de suite aller à Moret.

Depuis cette époque, la religieuse vécut régulièrement, quoique tristement. Elle avouait quelquefois ses combats et ses regrets.

Jusqu'à sa mort, la reine la vit. Bontemps ne manqua jamais une semaine. Il prenait ses ordres sur ce qu'elle désirait, et rien ne lui fut refusé que de voir le roi, qu'elle désirait passionnément, et qui n'y voulut pas consentir, même lorsqu'elle se désespérait, comme on l'a vu.

Après la reine, madame de Maintenon, à qui elle recommanda instamment sa fille, lui rendit les mêmes soins.

On y conduisit M. le duc de Bourgogne et les princes, ses frères ; nuls autres de la cour, excepté les personnes de leur suite et de leurs maisons, qui encore, la plupart du temps, ne restaient point, comme on l'a vu.

Cette histoire transpira peu. Je n'en avais point entendu parler lorsque la princesse me conduisit au couvent de Moret.

M. de Lauzun me raconta ce que je viens de vous dire, et j'ai su depuis encore que quelquefois la religieuse se souvenait de son rang, qu'il lui échappait des demi-mots, même des phrases très-significatives telles que ceci :

Un jour, on entendait dans la fôret le bruit des cors et tout ce train des équipages du roi.

— Ah ! dit la Moresse avec distraction, c'est mon frère qui chasse.

Elle a vécu assez vieille, il n'y a pas longtemps

qu'elle est morte. Le roi Louis XV ne l'a point vue : mais M. le Régent l'a envoyé complimenter cinq ou six fois.

On m'a assuré qu'elle était devenue indifférente à tout, hors aux fleurs qu'elle a toujours aimées extrêmement.

XXIV

Le prince d'Orange envoya milord Portland en ambassade extraordinaire, et le roi le reçut aussi extraordinairement. Jamais on ne vit tant de pompe, de luxe, de fêtes, pour un envoyé même de puissances amies. Les courtisans, à l'exemple du maître, y déployèrent leurs efforts, et ce fut réellement un scandale, lorsqu'on avait à Saint-Germain Jacques II, la reine Marie et le prince de Galles, qu'on reconnaissait comme tels.

M. de Lauzun, autant par amour de fronder que par égard pour le roi Jacques, s'en alla à Saint-Germain et moi avec lui, pour bien marquer qu'il n'abandonnait pas la cause de la maison de Stuart. Nous les trouvâmes fort affligés de la conduite du roi et aussi de la mort de la duchesse de Berwick, une charmante femme que le duc avait épousée par amour, qui s'était fait aimer de tout le monde et que tout le monde regrettait.

Nous fûmes obligés de revenir pour plusieurs mariages, entre autres, celui d'une personne à laquelle mon père tenait, pour avoir eu avec elle des relations d'affaires et dont les suites se doivent remarquer. C'était mademoiselle de Montgommery, veuve de M. de Quintin. Mon père lui acheta la terre dont je portais le nom, et dont on fit un duché pour mon frère. Elle avait une excellente maison, recevant la meilleure et la plus nombreuse compagnie ; chaque soir, on y soupait, c'était un grand honneur que d'y être admis. Elle ne sortait point, ne rendait pas de visites, et recevait jusqu'aux princesses du sang, avec la même hauteur que si elle eût été une reine. Elle avait des soupirants en quantité et ne les accueillait pas, ou leur permettait à peine de lui conter leur martyre, enfin nulle ne se trouvait en meilleure posture pour faire un bon choix et se placer aussi haut qu'il est permis de monter.

Parmi ses *mourants* (ainsi qu'on disait du temps de la Fronde), on citait le comte d'Auvergne, le marquis de la Feuillade, qui venaient souper chez elle et s'en retournaient à Versailles, avec des relais, pour le coucher du roi. Ils étaient d'une jalousie féroce ; elle se divertissait à les exciter. Les autres ne soupiraient pas moins : ce train de vie dura vingt ans.

Le comte de Fiesque, que l'on appelait le *petit bon*, sans doute parce qu'il avait une fabrique d'épigram-

mes et qu'il ne respectait personne, s'impatienta de la façon dont madame de Quintin se faisait adorer et obéir, sans rien rendre à qui que ce fût, pas même à madame de Bouillon, qui venait chez elle, et qui cependant avait sa cour aussi; pas même à Madame, si haute et si fière de ses ancêtres palatins. Il fit une chanson qui amusa tout Paris, et fit afficher sur sa porte, comme au temps des indulgences dans les églises :

IMPERTINENCE PLÉNIÈRE.

Cela fit rire, mais ne corrigea rien.

On alla de la même manière chez madame de Quintin, tant que sa maison ne baissa pas, tant que l'avarice ne s'empara pas d'elle, ce qui arriva lors qu'elle en eut fini avec la galanterie. Elle avait chassé le comte d'Auvergne pour la Feuillade ; la Feuillade mourut, les autres amoureux s'éloignèrent ; bref, il lui resta le comte de Mortagne, qui l'aimait depuis vingt ans, sans oser le dire. Il n'était ni beau ni séduisant, elle était vieille et laide ; ils se marièrent, parce que, disait-elle, elle était touchée d'une si pure et si constante flamme. Le monde en rit et les délaissa ; ils se mirent à recommencer l'Arcadie et à s'adorer comme les bergers de l'*Astrée*. Nous assistâmes à cette noce, et je ne la puis oublier, par la circonstance qui la siuvit.

On nous dit que milord Portland insistait de toutes ses forces pour faire renvoyer le roi Jacques de

Saint-Germain, et que le roi s'était prononcé d'une façon irrévocable pour n'y vouloir pas consentir.

M. de Lauzun ne cherchait qu'une occasion de suivre le torrent, s'étant aperçu qu'on lui faisait froide mine d'avoir protesté par son voyage contre cet engouement sans raison pour le Hollandais devenu seigneur anglais par la grâce de l'usurpation.

Il quitta donc de bonne heure la maison de madame de Mortagne et me laissa avec madame de Saint-Simon pour s'en aller faire une visite à cet ambassadeur, qui s'était fait inscrire chez lui comme chez tous les ducs et pairs.

M. de Lesdiguières, ce charmant jeune héritier, mari de ma cousine, mademoiselle de Duras, sortit avec lui pour aller à la comédie, la duchesse demeura avec nous, et nous étions excessivement gaies. Nous riions fort des mariés, dont la bouche en cœur et les yeux en coulisses étaient véritablement grotesques. Madame de Lesdiguières était amoureuse de son mari comme s'il eût été son amant ; il le méritait bien.

Ce soir-là, elle me dit, malgré nos rires, qu'elle se sentait triste, qu'elle ne pouvait laisser M. de Lesdiguières s'éloigner d'elle sans être inquiète et qu'elle voudrait déjà être rentrée et l'avoir revu. Je me moquai d'elle, madame de Saint-Simon plus encore, il n'en fut autre chose jusqu'au moment de nous retirer.

Ma sœur avait son mari et son carrosse, elle partit de son côté.

Ma cousine m'engagea à renvoyer mes gens, et de nous retirer ensemble. J'acceptai.

Nous allâmes d'abord chez elle ; son mari n'était pas rentré ; elle le fit demander à la porte. Elle me proposa de nous rendre à la comédie pour savoir si elle était finie, et nous informer de ce qui pouvait retarder le duc. Il faisait un clair de lune superbe, j'y consentis volontiers.

Comme nous approchions du théâtre, nous entendîmes beaucoup de bruit, des cris, des piaffements de chevaux.

— Ah ! M. de Lesdiguières est dans ce bouleversement, et il lui est arrivé quelque malheur, me dit-elle éperdue.

Et tout de suite, elle appela un de ses gens, et lui ordonna de faire avancer son carrosse le plus près possible ; puis, de s'informer de ce qui menait si grand tapage, et de revenir le lui dire immédiatement.

En attendant, elle se penchait à la portière, et je fus obligée de lui rappeler qu'il ne fallait pas se montrer ainsi en pareil lieu, et sans avoir près de nous son mari ou le mien, pas même un écuyer, rien que des laquais.

Le sien revint bientôt tout effaré ; il ne savait quel

compte rendre à sa maîtresse, qui semblait si inquiète, puisqu'il s'agissait justement de son mari.

— Eh bien? lui demanda-t-elle voyant qu'il restait là planté comme le cierge pascal.

— Madame, il y a du bruit à cause d'une comédienne, de mademoiselle Florence, la maîtresse de M. le duc de Chartres.

Ce fut à mon tour de rougir et de trembler, en me cachant dans le fond du carrosse.

— Qu'est-ce qui t'a dit cela, et de quoi te mêles-tu? répliqua la duchesse avec beaucoup de hauteur.

— Mon Dieu! madame, cette demoiselle l'a crié elle-même au peuple qui la huait; je ne croyais pas qu'il y eût de mal à le répéter.

— Pourquoi la huait-on? On a bien de la peine à te comprendre; parle donc clairement.

— Madame, elle est sortie avec un jeune seigneur, qui lui donnait la main, elle est allée pour monter dans son vis-à-vis, en même temps celui de madame de Noailles s'approchait, et un autre seigneur donnait la main à cette dame; la Florence a voulu faire couper l'équipage de madame de Noailles par le sien, le seigneur qui conduisait cette dame s'est mis en colère, celui de la Florence également, ils se sont attaqués de paroles, ils ont tiré l'épée, on les a séparés, mais on dit qu'ils doivent se battre. C'est alors qu'on a hué la demoiselle Florence, et qu'elle a crié : « Je

suis la maîtresse de M. le duc de Chartres. » Alors on l'a huée plus encore.

— C'est M. de Lesdiguières qui a défendu madame de Noailles, j'en suis sûre, madame. Allons vite chez mon père, qu'on mette la connétablie après eux, qu'on les sépare.

— Eh ! vous oubliez que les ducs ne reconnaissent pas la connétablie, madame.

— Que m'importe ! elle les séqarera toujours, on les reconnaîtra après si l'on veut.

— Madame, reprit le laquais, j'ai aperçu monseigneur, et je puis vous assurer qu'il est rentré.

— Chez moi donc alors ! et vite !

Nous ne prononçâmes pas un mot pendant la route ; elle songeait et moi aussi. J'avais reçu un coup dans le cœur, il me semblait avoir perdu mes espérances et mon bonheur, et pourtant je n'avais ni l'un ni l'autre.

Il existe quelquefois au fond de l'âme des choses cachées qui se découvrent lorsqu'on nous les enlève.

Nous trouvâmes M. de Lesdiguières à l'hôtel, car je voulus entrer pour apprendre des détails, j'en étais avide. Où était donc tombé cet homme que j'aimais, pour qu'une créature sans vergogne se déclarât sa maîtresse publiquement, lui père, lui marié, lui le neveu du roi, le fils de Monsieur.

Le duc était pâle mais calme.

La querelle qu'il venait d'avoir avec M. de Lambert, colonel d'infanterie, ne l'avait que fort peu touché ; il était très-brave.

Les premiers mots de sa femme lui apprirent d'où nous venions. Il la vit instruite quoique pas entièrement, et espéra lui cacher le reste.

A ces questions réitérées, il répondit qu'il avait été témoin de la dispute, il inventa des noms que ma cousine ne connaissait pas, en ajoutant que tout cela n'aurait pas de suites, que M. le duc de Chartres ne le permettrait pas, qu'on étoufferait l'aventure, et qu'il n'en fallait plus parler.

La duchesse en fut à moitié dupe. Elle voyait son mari près d'elle et voulait se persuader qu'il ne la trompait pas.

Quant à moi, je compris tout, je compris surtout que le prince allait se trouver compromis plus que jamais, et, si je l'accusai beaucoup, je l'aimai encore davantage, en supposant qu'il serait malheureux.

L'heure avançait : le temps tournait à l'orage, la belle lune était éclipsée, il fallait rentrer chez moi ; M. de Lauzun s'étonnerait peut-être de mon absence. Je remontai dans un carrosse qui avait ramené M. de Lesdiguières, un carrosse avec des grisons, sans armoiries ; à cette heure, c'était sans conséquence.

La pluie commença. Il y avait loin de l'hôtel de Les-

diguières, près de l'Arsenal, chez moi, rue Saint-Honoré.

Le duc avait voulu me reconduire, mais je l'avais supplié de n'en rien faire, très-convaincue que sa femme s'en inquiéterait.

C'était l'heure où on quittait les assemolées, je trouverais encore beaucoup de carrosses par les rues. D'ailleurs, j'avais trois laquais de M. de Lesdiguières, deux à moi et le cocher ; j'avais de quoi faire bonne contenance.

Je me sentais un besoin impérieux de solitude, je m'étais trop contrainte, j'étouffais.

En dépit de l'eau qui tombait par torrents, je laissai la glace de la portière ouverte, heureusement ! car, en tournant une rue étroite, le cocher prit mal ses mesures, et l'essieu se brisa, je fus renversée brusquement ; je me serais défigurée si la glace n'eût été ouverte.

Ce fut un grand moment de confusion. On ne pouvait arrêter les chevaux, qui me traînaient dans ce coffre en éclats ; mes laquais couraient après, en criant, ce qui les effarouchait davantage. Je ne sais ce qui serait advenu, si un gentilhomme, dont le carrosse croisait le mien, ne fût sauté en bas et ne se fût mis à la tête de ces bêtes maudites en leur donnant une secousse qui les força de reculer. Quant à moi, j'avais recommandé mon âme à Dieu, et j'étais plus morte que vive.

— Il y a une dame dans ce carrosse, dites-vous? s'écria mon sauveur, dont la voix retentit jusqu'au fond de mon âme.

— Oui, monsieur, madame la duchesse de Lauzun.

Il jeta un cri perçant et en une seconde il fut placé sur le côté du carrosse, il eût forcé la portière et il m'eût tendu les deux mains, en me demandant d'une voix déchirée par l'anxiété :

— Êtes-vous vivante, madame ! Au nom du ciel, répondez-moi !

— Je suis vivante, je ne suis pas blessée ; seulement, j'ai eu bien peur. Je vous en supplie, retirez-moi de là !

Ai-je besoin de dire à qui je parlais ? Ne l'a-t-on pas reconnu comme je l'avais reconnu moi-même ? Il m'aida, et je fus bientôt sortie de ma boîte ensorcelée. Il était si ému, qu'il ne me parla plus ; moi, j'avais grande envie de pleurer.

La pluie tombait toujours à flots. Je ne pouvais rester là, en parure, à attendre qu'on eût relevé la machine.

— Madame, me dit-il, avec une timidité que je comprenais bien, daignerez-vous monter dans mon carrosse? J'aurai l'honneur de vous remettre chez vous.

Nos gens étaient là, je ne pouvais refuser. Cet accident, par un temps semblable, ne me laissait pas

de prétexte. Il était seul et moi aussi. Il nous fallait rester tête à tête bien longtemps, et puis je le détournai de sa route. Je voulus y faire des façons, il n'y avait véritablement pas moyen d'y penser, avec une averse semblable. Je montai donc. Il s'en allait aussi dans un carrosse *de muraille* à une petite maison qu'il s'était fait bâtir et meubler admirablement, justement derrière la Bastille, au faubourg Saint-Antoine. La Florence l'y attendait, il arrivait de Versailles exprès.

Ce prince, différent de ceux de son rang, aimait, comme son aïeul Henri IV, auquel il ressemblait tant, à courir sans suite, à passer pour un simple gentilhomme, à se conduire comme tel, ainsi qu'il venait de le faire en arrêtant mes chevaux emportés. Il n'était pas de ceux que leur *grandeur attachait au rivage.* Je le surprenais dans un de ses moments de liberté, il en était heureux et honteux. Il ne savait quel prétexte prendre à se trouver si tard en pareil équipage, loin du Palais-Royal et lui tournant le dos.

J'avais montré dans nos dernières rencontres une froideur et des dédains qui me laissaient supposer instruite, et ce n'était pas le moyen de m'ôter mes préventions. Aussi n'y essaya-t-il point et se contenta-t-il de me montrer sa joie, en me suivant d'un façon si inattendue et en me revoyant après une si longue contrainte.

J'avais eu le temps de me remettre, je ne le laissai pas aller plus loin.

— Je vous demande pardon, monsieur, dis-je au lieu de lui répondre; vous alliez à vos affaires ou à vos plaisirs d'un côté tout opposé. S'il eût été séant que je restasse dans la rue, je n'aurais pas accepté l'offre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser.

— Ah! madame! quel changement; je le vois bien, on m'a perdu auprès de vous, vous ne m'aimez plus.

— J'ai du moins pour votre auguste maison le dévouement que je dois à celle de nos rois, et je me permettrai de vous engager à vous faire rendre un compte exact de ce qui s'est passé ce soir à la sortie de la comédie, afin que vous sachiez bien jusqu'où le nom de Votre Altesse royale a été compromis, et jusqu'où il lui convient de laisser aller les choses entre M. de Lesdiguières et M. de Lambert au sujet de mademoiselle Florence.

— On vous a trompée, madame, je ne sais ce que signifie ce discours. Je n'ai compromis ni M. de Lesdiguières ni M. de Lambert, et je ne connais pas mademoiselle Florence.

C'est cependant une créature bien osée, car, pour apaiser le peuple qui la huait à la sortie de la comédie, elle a crié sur le plus haut ton qu'elle était votre maîtresse et que vous la vengeriez.

— Chansons ! cela ne peut être.

— Monsieur, j'y étais ; j'arrive tout à l'heure de chez madame de Lesdiguières. Le carrosse brisé dont vous m'avez tirée est à son mari, et je vous prie, entendez-vous ? de vous occuper de cette affaire ; elle est fort grave, je ne sais comment le roi la prendra.

— Ah ! madame, madame, s'écria-t-il, vous abusez de ma situation, c'est une cruauté.

Et tout de suite, changeant de discours, il se mit à me parler de son sentiment, de sa douleur, dans de tels termes, que je ne savais plus où j'en étais, en vérité. Je ne me doutais pas qu'on pût parler ainsi à une femme. Il se montra dans le dernier désespoir, et sa passion était si violente, qu'il en perdit presque la parole. Quant à moi, j'étais ébahie, mon cœur battait : je le plaignais malgré moi, j'acceptais des excuses, sur le besoin impérieux de le distraire par tous les moyens pour ne pas mourir de douleur. Folle que j'étais ! je le crus, je m'attendris, je le relevai, je lui jurai que mon amitié ne diminuait pas, que mon devoir seul y posait des bornes, mais que j'étais aussi malheureuse que lui, surtout de le voir perdre l'estime du monde, la faveur du roi, par la misérable conduite qu'il tenait et par les sociétés auxquelles il s'abandonnait. Je l'exhortai au courage, je lui fis promettre, pour la dixième fois, qu'il laisserait tout cela, qu'il s'occuperait sérieusement de devenir un

héros digne de sa naissance et de son nom ; il n'avait pour cela qu'à le vouloir.

Il me jura tout ce que je voulus, ne me demandant qu'un peu d'espérance et la faveur de ne pas l'éviter à la cour. Il allait tancer la comédienne, la laisser là, sans abandonner son fils qu'il ne nia pas. Ce fils est aujourd'hui archevêque de Cambrai, par parenthèse. Il ne me refusa rien, et, en effet, pendant quelque temps il se ralentit. Il étouffa l'affaire de la comédie.

M. de Duras, par ordre du roi, arrangea M. de Lesdiguières et M. de Lambert, il n'en fut autre chose.

Ces rencontres ne me valaient rien ; elles ranimaient ces feux que je m'efforçais d'éteindre, et me faisaient avancer dans cette voie qui pouvait me perdre.

M. de Lauzun sut qu'un inconnu m'avait reconduite après mon accident. Mes gens ne l'avaient pas reconnu. J'assurais toujours que j'ignorais son nom, et que j'avais à peine vu son visage.

— Comment, madame, il ne s'est pas nommé? il n'a pas cherché à se prévaloir du service qu'il vous avait rendu? C'est un homme étrange, et vous êtes bien hardie de vous confier à lui, car ce pouvait être un voleur !

— Monsieur, valait-il mieux rester dans la rue à recevoir la pluie ? Cet homme est un croquant, c'est vrai, mais fort honnête et fort poli. Beaucoup de seigneurs voudraient lui ressembler.

— Vous ne l'avez point engagé à venir recevoir mes remercîments?

— Ah ! monsieur, il court encore. Jugez donc ! il demeure près de la Bastille, et je l'ai fait venir rue Saint-Honoré, à plus de minuit.

XXV

M. de Lauzun s'était tout à coup relâché de sa surveillance, on l'a vu. Il était redevenu traitable, et me laissait à peu près la liberté de tout le monde. Son caractère était ainsi. Il capriçait d'une façon inouïe. Je le connaissais bien maintenait et je ne m'en étonnais pas.

Ainsi, il y eut un mariage où la cour fut très-brillante et où j'allai comme les autres ainsi que je l'ai dit : celui de mademoiselle d'Aubigné, nièce de madame de Maintenon, et du comte d'Ayen, depuis duc de Noailles.

M. de Lauzun m'y fit remplir tous ses devoirs avec la plus grande assiduité, et je dirais presque de la courtisanerie. Personne n'était plus courtisan que lui ; mais il avait beau faire, le roi ne l'aimait plus, et madame de Maintenon ne l'aimait pas. Je commençai à faire amitié à cette noce avec une char-

mante personne, qui marqua beaucoup par la suite, mademoiselle de Villette, une autre nièce de madame de Maintenon, mais plus éloignée. Jamais plus aimable et plus ravissante créature n'attira les regards d'un roi; cependant le nôtre ne la pouvait souffrir. Il se contenait à cause de la tante; mais il avait la persuasion que la jeune Villette s'était moquée de lui, qu'elle ne l'admirait pas avec l'exagération qu'il exigeait, il ne put jamais en revenir et le lui prouva tant qu'il put.

Elle avait épousé le comte de Caylus, frère de celui du duel : c'était un ivrogne, un débauché, avec lequel elle ne vécut pour ainsi dire point, et que l'on tenait aux frontières, afin qu'il restât loin d'elle. Je ne sais pourquoi on le lui avait donné.

Nous demeurâmes ensemble, toute cette journée, à rire et à causer beaucoup, excepté aux temps où mon rang me donnait des places qu'elle n'avait pas : tel que le souper, par exemple, où je fus assise et elle debout. Nous assistâmes au coucher de la mariée, nous vîmes madame la duchesse de Bourgogne donner la chemise, son mari vint ensuite et la cour les examina dans ce lit, pendant quelques minutes ; à leur place je n'eusse pas aimé cela. Le roi tira lui-même les rideaux, et fit sortir tout le monde.

On parlait sourdement ce jour-là d'une pauvre femme qui venait de mourir, et dont le mari était à

tout cependant, ce qui blessa fort ses proches, en particulier madame la princesse de Conti, sa cousine. C'était la duchesse de Choïseul, sœur de M. de la Vallière, neveu de la sœur Louise de la Miséricorde, cette belle duchesse qui fut tant aimée du roi et mère de madame la princesse de Conti.

Elle était charmante. Son mari, beaucoup plus âgée qu'elle, l'aimait aveuglément; mais elle ne l'aimait pas, et cela se conçoit; elle eut le grand tort de le montrer tout haut, de se perdre et de se galvauder dans des amours publiques, tant et si bien, que madame de Maintenon la fit chasser de la cour. Elle s'en alla à Paris où elle continua la même vie, toujours avec son mari, qui ne cessait de la soutenir et qui n'y voulut rien voir du tout. Les bonnes âmes ne manquaient pas de le prévenir et de lui donner des avis dont il se moquait, disant que cela n'était pas vrai, qu'on calomniait sa femme, qu'elle était jeune et que les autres en étaient jalouses et qu'elles essayaient de la perdre, mais qu'elles ne réussiraient pas.

Madame la princesse de Conti, sa cousine, qui la voyait intimement, venait de Versailles à Paris exprès pour la mettre de ses parties; elle approuvait hautement le duc de Choiseul : cela fit deux partis : la jeunesse se mit pour la duchesse, sinon ouvertement, pour ceux qu'on dominait au moins du fond de leurs

pensées et sans oser l'avouer tout haut, tant la conduite de la duchesse était signalée.

Le roi, inquiet pour sa fille, lui fit parler par des matrones. Elle répondit avec beaucoup de sang-froid que son mari ne trouvait rien à redire à ses manières, et que le roi, tout roi qu'il était, n'avait rien à y voir, attendu qu'elle était sa maîtresse, devant obéissance à son mari, la devant aussi au roi, sans doute, dans tout ce qui touchait ses devoirs de bonne Française qu'elle remplissait assidûment ; le reste était une affaire entre sa conscience et M. de Choiseul.

Il fallut s'en contenter, on l'avait chassée de la cour, on ne pouvait faire pis sans le consentement du mari, et il ne le donnerait certainement pas.

Madame de Conti eut défense de la voir. Elle la vit en cachette ; le roi le sut et se fâcha : il lui signifia qu'il la renverrait dans ses terres si elle persistait ; elle céda, mais les messages allèrent leur train.

Enfin, le roi s'en lassa : il trouva un moyen infaillible, selon lui, mais qui ne réussit point avec un homme du caractère de M. de Choiseul.

On allait faire des maréchaux de France. M. de Choiseul, par son nom, ses services, son caractère, avait tous les droits possibles à cette dignité, elle lui était promise depuis longtemps. Le roi lui envoya M. de la Rochefoucauld, son ami, pour lui dire de sa part qu'il allait le nommer le premier, à une condi-

tion : c'est qu'il se séparerait de madame de Choiseul et la ferait mettre dans un couvent : le bâton était à ce prix. Le bonhomme n'était pas de calibre à accepter.

— Monsieur, répondit-il, reportez au roi de ma part que je n'ai jamais ouï dire qu'on donnât le bâton à un honnête homme pour avoir chassé sa femme et l'avoir enfermée sur les mauvais propos de ceux qui l'envient. Si mes services ont mérité la première dignité militaire, on doit me l'accorder, sans s'inquiéter de mes affaires domestiques, dont je suis le seul juge ; si je n'ai pas de droits, la prison de madame de Choiseul ne m'en donnera pas. Je refuse donc de moi-même pour éviter à Sa Majesté l'injustice de me refuser. Vous pouvez, s'il vous plaît, le lui annoncer de ma part.

Cette conduite était certainement d'un homme de cœur ; le roi et sa femme auraient dû l'en récompenser tous les deux, l'un en le faisant maréchal de France quand même, l'autre en se conduisant honnêtement : ils ne le firent point.

Le roi était poussé par madame de Maintenon, dont la pruderie tardive voulait faire oublier les libertés de sa jeunesse.

Quant à la duchesse, elle avait le malheur d'aimer sérieusement un homme qui ne le méritait pas et qui la perdit.

C'était ce même M. de Lambert, dont j'ai parlé tout à l'heure. Fort jeune encore, il aspirait à se faire un nom dans la galanterie, et rien ne pouvait mieux se trouver pour cela que cette pauvre femme, accablée par tous. Il gagea qu'il la ferait venir chez lui, en plein soleil, avec ses livrées. Il savait combien il avait de pouvoir sur elle, et il était certain d'y réussir. Ce ne fut pas difficile.

Un jour, elle était au Cours, dans son carrosse, fort entourée. Elle vit venir vers elle un laquais de M. de Lambert, tout effaré, paraissant chercher quelqu'un, et s'empressa de le faire appeler, en lui demandant ce qu'il voulait.

— Madame, c'est que mon maître se meurt d'un coup d'épée qu'il a reçu tout à l'heure, et je cours après M. de Chiverny, qu'il attend avec impatience.

— Mon Dieu ! et moi donc? ne m'a-t-il pas demandée ?

— Il parle de vous, madame, mais il ne m'a pas commandé de vous quérir.

— J'irai donc de moi-même.

Elle donna l'ordre à son cocher tout haut de s'en aller dans la rue Saint-Honoré, où demeurait Lambert, et qui, à cette heure, était remplie de toute sorte de monde qui la verrait assurément. Elle n'y pensa même pas.

Madame de Choiseul arrriva chez son amant, plus

morte que vive ; elle comptait le trouver à l'agonie, et monta droit à sa chambre, sans s'occuper des valets qui la regardaient. En approchant, elle entendit du bruit et des éclats ; elle les prit pour les désolations des amis de Lambert, et ne courut que plus vite. Elle ouvrit la porte et se trouva en face de cinq ou six jeunes hommes, buvant et riant, qui l'accueillirent par des révérences profondes, et lui offrirent la main pour la conduire au lit du malade.

Il était, en effet, étendu dans une robe de chambre magnifique, couvert d'un couvre-pied brodé en or, tenant à la main un miroir et s'admirant. Elle resta comme une statue, par la surprise et la honte. Il la vit si pâle, qu'il en eut pitié; et, maintenant qu'il avait gagné la gageure, il tâcha de ne pas trop affliger sa maîtresse. Il lui fit un conte qu'il voulait la voir, qu'il était incommodé, qu'elle ne serait pas venue pour si peu de chose, qu'alors il l'avait effrayée par excès d'amour. Il lui demanda pardon, lui jura qu'il l'adorait et prit ses amis à témoin ; il finit la comédie par se jeter à ses pieds et la conjurer d'excuser son action, dont il se repentait, si elle en avait été blessée.

—Monsieur, lui dit-elle simplement en s'asseyant à côté de lui, vous m'avez fait bien du mal.

Il n'en fut pas davantage. Elle se laissa entraîner à demeurer en le voyant si tendre. Les amis satisfaits s'en allèrent à petit bruit conter la chose et les lais-

sèrent ensemble. Il la retint jusqu'au soir, le carrosse et les gens toujours à la porte, et la moitié des jeunes seigneurs, instruits par les témoins de cette folie, passant devant pour se le montrer et s'assurer qu'il y était encore. La pauvre duchesse avait tout oublié. A la fin, il y eut foule, on l'attendit; et, lorsqu'elle sortit, si elle ne fut pas huée, elle fut au moins accueillie par mille regards. Pour combler la mesure, Lambert la conduisit jusqu'à son carrosse avec force révérences. Elle en pensa mourir à l'aspect de tout ce monde.

On juge de l'éclat. M. de Choiseul ne put l'ignorer, et, pour cette fois, il fut frappé au cœur. Sans hésiter, il envoya appeler Lambert, lui faisant dire qu'il lui accorderait l'honneur de se mesurer avec lui, bien qu'il ne méritât autre chose que d'être bâtonnné par ses gens. Le moment fut fixé pour le soir même, mais le roi avait été prévenu. Connaissant Choiseul, il se douta de ce qui arriverait, et avait donné ses ordres en conséquence.

M. de la Rochefoucauld fut renvoyé à son ami; il lui représenta l'indignité de cette cause, lui transmit de la part du roi la défense de donner suite au duel, sous peine d'être jeté à la Bastille, et, pour plus de sûreté, y envoya Lambert, qui le méritait trop.

— Maintenant, ajouta M. de la Rochefoucauld, vous voyez clairement quelle est cette personne que

vous avez préférée aux bonnes grâces du roi. Vous allez sans doute faire de vous-même ce que vous avez refusé à mes sollicitations. Vous retrouverez votre maître disposé à vous rendre justice ; il me charge de vous en assurer de sa part.

— Ce que j'ai refusé, je le refuse encore, monsieur ; je le refuse plus que jamais. Je ferai vis-à-vis de madame de Choiseul ce que je croirai devoir faire, mais j'ai horreur d'une récompense que l'on veut me faire acheter si chèrement. Présentez au roi mes respects, mon dévouement, mon obéissance en toutes choses, excepté celle qui touche de si près à mon cœur.

Madame de Choiseul, dont la santé n'était point forte, fut abattue par ce coup; elle sut toute l'infamie de son amant, et en tomba dans le désespoir. Son mari ne l'avait point vue depuis cet éclat, elle en attendait les suites en frémissant. Il resta huit jours sans paraître ; enfin il vint près de son lit, avec un visage désolé, ayant peine à retenir ses larmes.

— Madame, lui dit-il, je vous ai bien aimée, je vous ai défendue et je vous aurais défendue encore, si vous ne m'en aviez ôté vous-même les moyens. Je ne veux pas cependant user envers vous des rigueurs que l'on me conseille, que l'on m'impose même. Je ne vous enverrai pas au couvent. J'ai, rue Notre-Dame-des-Champs, une petite maison, propre, aérée,

avec de beaux jardins : vous allez vous y retirer tout à l'heure et y faire soigner votre santé. Je vous enverrai exactement le revenu de vos biens et huit mille livres que j'y ajoute : avec trente mille livres, vous pourrez vivre heureuse. Quant à moi, je ne vous reverrai jamais, fût-ce au lit de la mort. Je vous pardonne, je tâcherai de vous oublier, et j'espère que j'y parviendrai, car je ne veux pas vous haïr. Un dernier conseil d'ami : changez de conduite, repentez-vous, revenez à Dieu et à vos devoirs. Je vous le demande comme la dernière chose que vous puissiez m'accorder. Vous ne manquerez de rien : si vous n'avez pas assez, ordonnez ; mais surtout demandez au ciel la grâce de la contrition, et, encore une fois, soyez heureuse.

Elle se jeta à ses pieds, le conjura de ne pas l'abandonner, de lui permettre au moins de le revoir lorsqu'elle se serait amendée.

— Jamais, répliqua-t-il ; pardon et oubli, c'est ce que vous devez attendre de moi désormais.

Il s'arracha à ses larmes, à son désespoir, et donna des ordres pour qu'on la transportât à sa maison de la rue Notre-Dame-des-Champs ; elle n'était pas à même d'y aller sans cela.

Depuis lors elle ne fit que languir, les médecins la déclarèrent pulmonique. Elle fut entourée de soins, elle eut encore beaucoup d'amis qui la visitèrent,

madame la princesse de Conti même obtint du roi de la voir quelquefois. Je ne voudrais pas jurer qu'elle tînt bien exactement sa promesse de ne plus avoir de galants, on prétendit qu'elle ne pouvait s'en passer. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle mourut, bien jeune encore, et que son mari refusa de la voir, malgré les prières qu'on lui en fit. Il ne porta pas son deuil et ne cessa d'être de tout à la cour, absolument comme s'il n'eût point été marié et que cette malheureuse n'eût point été au monde. Plus tard il se remaria et fut heureux.

XXVI

Nous eûmes, cette année-là, un bien beau et bien fatigant spectacle : le camp de Compiègne, établi pour donner à M. le duc de Bourgogne une idée de la guerre et lui faire voir l'armée qui devait lui appartenir un jour. Le roi dit qu'on lui plairait en s'y montrant magnifique; aussi nombre de gens s'y ruinèrent. Des officiers en restèrent presque sans pain pour avoir habillé leur troupe de façon à se faire remarquer ; ce fut un assaut. Je ne crois pas qu'on ait jamais rien vu de si éblouissant. Les dames eurent la permission de venir, et elles en profitèrent, se promettant un grand plaisir, tandis qu'elles ne rapportèrent qu'une grande fatigue.

Les colonels, les capitaines même tinrent table ouverte; mais le maréchal de Boufflers fit de telles merveilles, que le roi ne voulut pas permettre à M. le duc de Bourgogne d'avoir une maison à lui; quoi

qu'il fît, il eût été éclipsé, le maréchal ne laissait pas le moyen de rien essayer à côté de lui. Il dépensa plus de cinq cent mille livres à nourrir tout le monde, pendant la durée du camp. Les princes, les officiers, les courtisans, les dames, jusqu'aux bayeurs qui venaient pour s'extasier, tout fut sustenté, depuis le matin jusqu'au soir et depuis le soir jusqu'au matin, car il en est qui firent la débauche la nuit. Et cela avec un ordre incroyable ; le plus grand luxe en linge, en argenterie, en serviteurs, sans embarras, sans avoir l'air d'y toucher. Il ne se vit rien de semblable, je le répète.

J'allais avec madame de Saint-Simon dans le carrosse de madame la duchesse. Elle nous en avait fort honnêtement priées. Madame de Saint-Simon eût désiré être dans celui de madame la duchesse de Bourgogne, mais cela ne s'arrangea point, et, comme on se pressait, il fallut accepter cela, faute de mieux.

M. de Lauzun enrageait de n'avoir pas de troupes à montrer, et il ne savait à qui s'en prendre ; M. de Tessé en subit les éclaboussures, et il lui fit un de ces tours, si redoutés de tous, auxquels on se laissait prendre cependant, tant il avait la malice naïve, et dont il ne fallait pas se fâcher, sous peine de faire rire à ses dépens.

M. de Tessé était colonel général des dragons, charge créée exprès pour M. de Lauzun, dans le

temps de sa faveur, et qu'il n'aimait pas à voir remplir par un autre. Deux ou trois jours avant la revue, rencontrant M. de Tessé, il lui demanda d'un air paterne s'il avait bien tout ce qui lui était nécessaire pour saluer le roi à la tête de sa troupe.

— Sans doute, répondit l'autre.

Et il lui fit le détail de son habit, de son cheval et du reste.

— Et le chapeau ? demanda Lauzun.

— Comment le chapeau ? J'ai mon bonnet.

— Vous avez un bonnet ! Vous ignorez donc les prérogatives de votre charge ? Vous porterez un bonnet, comme les autres, un colonel général !

— Et que porterais-je ?

— Il ne m'appartient pas de vous donner une leçon ; cependant je ne puis revenir de ma surprise. Un homme comme vous ne pas savoir ce qui lui est dû !

— Monsieur, dites-le-moi.

— Pour cela, non, je ne le puis ni ne le veux, je ne me mêle plus de rien. Mais le colonel général des dragons avec un bonnet !

— Monsieur, ayez pitié de moi, ne me laissez pas faire une lourde sottise qui me nuirait fort et dont le roi, si bien instruit en toutes choses, s'apercevrait sur-le-champ.

M. de Lauzun se fit prier une heure ; enfin, il eut l'air de se laisser violenter.

— Eh bien, monsieur, je vous le dirai, mais il faut bien que ce soit vous ! Comme la charge a été créée pour moi, je la connais. Sachez donc que, lorsque le roi voit les dragons, la prérogative du colonel général est d'avoir un chapeau gris.

— Ah ! monsieur, qu'allais-je faire, et de quel embarras vous me tirez. Il n'y a pas d'apparence d'en trouver un à Compiègne, mais il me reste le temps de dépêcher un de mes gens à Paris et d'en rapporter un pour après-demain.

— Allez, monsieur, et hâtez-vous, car le roi remarquerait votre ignorance.

Le matin de la revue, tous les courtisans étaient au lever du roi, et les officiers dans leurs belles parures que l'on regardait. M. de Tessé y parut des premiers, enchanté de lui-même, affichant le chapeau, le montrant, et en attendant des félicitations, cela se voyait sur son visage. Il avait une plume noire, une grande cocarde, rien n'y manquait. Il faut savoir que personne n'en portait plus depuis longtemps, parce que le roi avait le gris en horreur, et qu'il l'avait témoigné.

Au bout d'un instant, il avisa cette singularité, d'autant plus facilement, que M. de Tessé y tâchait de tout son pouvoir.

— Qu'est-ce cela, monsieur? lui demanda-t-il, et où avez-vous pris cette coiffure?

— Sire, je l'ai fait venir de Paris.

— Ah ! et dans quel but?

— Parce que Votre Majesté nous fait l'honneur de voir aujourd'hui ses dragons.

— Eh bien, qu'a de commun la revue que je vais passer, avec ce chapeau?

— Votre Majesté oublie-t-elle que la distinction du colonel général est d'avoir un chapeau gris, lorsque le roi passe ses dragons en revue?

— Et qui diable a pu vous dire une pareille chose?

— M. de Lauzun, sire; vous avez créé pour lui cette charge, et il sait tout ce qui la regarde.

— M. de Lauzun s'est moqué de vous, monsieur, à son ordinaire. Comment êtes-vous le seul à la cour qui le connaissiez assez peu pour vous fier à ses avis? Envoyez le chapeau au général des prémontrés, et reprenez votre bonnet de dragon, vous n'avez que cela à faire.

Ce furent des éclats de rire et des plaisanteries, dont personne ne se gêna, et dont M. de Tessé fut bien confus. Il n'osa se fâcher; M. de Lauzun était sur le pied de tout dire et de tout faire. Le roi en avait ri, dès lors il fallait en rire aussi, sans se plaindre. J'avoue que, quant à moi, je m'en amusai fort.

Le grand scandale du camp, qui retentit dans toute l'Europe, ce fut la manière du roi avec madame de Maintenon, et celle dont elle l'accueillait; il ne se

peut rien de semblable, surtout lorsqu'on se représente le caractère de Louis XIV, ce soleil dont les rayons devaient tout éblouir, et que nul n'osait regarder en face. Certainement, la reine n'eût pas agi ainsi, et qui que ce fût des plus hardis. Je vivrais cent mille ans que je n'oublierais pas ce spectacle.

On donnait l'assaut à la ville de Compiègne ; une partie des troupes défendait et l'autre attaquait, chacun avait son rôle. Le roi, voulant offrir ce spectacle aux dames et aux courtisans, s'était placé sur la terrasse avoisinant sa chambre et le rempart. En avant, près de lui, dans une chaise à porteurs, se tenait madame de Maintenon, madame la duchesse de Bourgogne, assise sur le bâton, autour les princesses, les duchesses, toute la cour debout. Les glaces de la chaise étaient levées, madame de Maintenon les baissait de deux ou trois doigts pour parler à Sa Majesté, encore quelquefois elle ne les baissait point. Il y frappait, elle ne daignait pas s'en apercevoir. Le roi restait découvert, son chapeau posé sur la chaise; il avait enfin avec elle l'attitude du respect et de la déférence ; on en était confondu.

Quant à madame la duchesse de Bourgogne, madame de Maintenon ne daignait pas se déranger pour elle. Elle lui répondait par signes, même souvent pas du tout, et cependant la princesse employait tous les moyens d'attirer son attention. Ce fut, je le

répète, un scandale. Un officier qui vint prendre les ordres du roi en fut tellement stupéfié, qu'il en perdit la parole.

Madame de Maintenon se lassa vite, comme elle se lassait de tout, car il n'existait pas de personne plus facilement ennuyée ; elle voulut s'en aller avant la fin ; le roi, aussitôt de s'empresser, et de demander lui-même :

— Les porteurs de madame !

Cela fit un train dont l'univers retentit. Une femme venue de si bas, oublier de la sorte, en face de l'armée réunie, qui elle était et qui était le roi de France ! Il fallait qu'elle le méprisât bien !

Ce fut vers ce temps à peu près qu'arriva la fameuse aventure du maréchal ferrant, venu de Salon, en Provence, pour parler au roi des choses les plus secrètes, et cela, disait-il, par ordre de la feue reine, qui lui était apparue par trois fois. Il y parvint avec quelque peine, et l'on n'a jamais su bien exactement le fond de tout ceci. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le roi fut étonné. Cet homme lui parla d'un spectre que Sa Majesté avait vu dans la forêt de Fontainebleau, ce qu'elle n'avait avoué à qui que ce fût.

Quoi qu'il en soit, le maréchal perdit son temps, si, comme on l'assure, il vint pour essayer de faire déclarer le mariage secret. Le roi tint bon, malgré les ordres des aïeux. La clef de ce mystère pourrait

bien être dans une certaine madame Arnoul, femme de l'intendant de marine, à Marseille, amie intime de madame de Maintenon, avec qui elle avait un commerce ignoré. Cette madame Arnoul avait eu des aventures de l'autre monde ; elle avait trouvé le moyen, vieille et laide, d'avoir des amoureux en quantité, de se faire adorer des hommes et de mener toute la province. On la disait sorcière, on racontait sur elle des choses étranges, et on prétendit qu'elle avait manigancé l'histoire du maréchal ferrant, dans l'espoir de voir son amie arriver au trône de France, qu'elle remplissait bien, par le fait, mais où on ne lui rendait pas les honneurs que son ambition rêvait.

Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus, les histoires et les gazettes du temps en sont pleines.

Je me souviens qu'on parlait fort de ce maréchal chez la pauvre vieille comtesse de Fiesque, qui se mourait, à quatre-vingt-huit ans, et qui recevait toute la cour à ses derniers moments. Elle avait été fort des amies de Mademoiselle et, par conséquent, de M. de Lauzun ; aussi nous y allions souvent l'un et l'autre. C'était une manière de folle, je l'ai dit, mais d'un esprit plein de saillies, qui amusait tout le monde.

Elle avait mangé presque tout son bien à des extravagances. On cite d'elle qu'elle avait un jour acheté une de ces belles glaces, si chères, et que peu de

personnes osaient se donner. Comme on lui en témoignait de l'étonnement :

— Ah ! dit-elle, c'est bien facile à comprendre, j'ai vendu une sotte petite terre, qui ne me rapportait que du blé, dont je me soucie bien ! Ne vaut-il pas mieux cette belle glace?

C'est ainsi qu'elle administrait ; aussi son fils trouva tout en désordre, et eut fort peu. Sa rage était de le faire marier, il s'y refusait ; elle voulait qu'il épousât la fille d'un traitant ; elle était, disait-elle, belle, charmante, vertueuse, fille unique, tout ce qu'il lui fallait. Enfin, elle la détailla des pieds à la tête, avec un soin minutieux.

— Et quelle est cette fille si accomplie, madame? demanda enfin le comte de Fiesque.

Elle la lui nomma ; il se trouva que ce traitant n'avait jamais eu de fille, et qu'elle n'existait point.

Un instant avant sa mort, nous la vîmes ; elle dit à M. de Lauzun :

— Je parlerai de vous tout à l'heure, Mademoiselle m'avouera bien maintenant qu'elle n'a cessé de vous aimer, et, soyez tranquille, je ne lui dirai rien de cette jolie petite femme-là, dans la crainte de la rendre jalouse. Elle vous recevra bien quand vous viendrez et vous aura à elle toute l'éternité ; madame de Lauzun ne lui disputera rien là-dessus, elle aura assez de ce monde-ci.

XXVII

On mit enfin M. le duc et madame la duchesse de Bourgogne ensemble. Ce fut un grand bonheur pour le prince ; quant à la princesse, elle n'y tenait guère, elle n'y tint jamais ; pourtant elle avait avec son mari de telles façons, qu'il n'eut pas, en toute sa vie, le moindre soupçon sur sa tendresse, qu'il la crut aussi amoureuse de lui qu'il l'était d'elle ; et certes ce n'était pas peu dire, car il l'adorait. Jamais en sa vie il n'a regardé une autre femme ; jamais il n'eut même une pensée en dehors de cette union, où il trouvait tout son bonheur.

L'hiver fut très-brillant à la suite. On donna nombre de bals masqués, où il arriva, comme toujours, des aventures qui fournirent matière aux discours.

J'eus le bonheur d'y échapper, moi qui étais si bien placée pour cela, et pour faire parler les gens. Je rencontrai M. le duc de Chartres à tous ces bals ;

il ne manqua pas de me parler à plusieurs reprises, et moi de l'accueillir. Je ne combattais plus mon sentiment pour lui, ce sentiment me rendait heureuse ; j'étais seulement attentive à en régler les preuves et les effets. Je ne voulais point le voir autrement que je ne le voyais ; je lui refusais tous particuliers, et je me faisais la chimère que ces entretiens lui suffiraient comme à moi. J'étais si jeune et si ignorante !

J'avais avec moi madame de Charnaie, une des plus aimables personnes de ce temps-là, et qui est morte depuis de la petite vérole, bien subitement. Elle passait dans le monde pour aimer le comte d'Évreux et pour en être passionnément aimée. Je crois que cela était vrai, bien qu'elle m'en eût toujours fait grand mystère. M. de Lauzun n'en doutait pas.

On avait trouvé depuis peu une manière de faire des masques en cire, tellement ressemblants, que c'était la personne même ; je ne puis rendre l'effet qu'ils produisaient. On en fit ainsi de presque toutes les dames et des courtisans. Souvent on s'amusait au bal à prendre le visage d'un autre, sur lequel on mettait un loup noir ; on ôtait le loup ensuite, le masque de cire restait dessous, on s'y trompait, et cela faisait des quiproquos infinis.

Une chose particulière, et que tout le monde a pu voir, c'est que ces masques, serrés après le carnaval,

pour les retrouver le carnaval suivant, lorsqu'on alla les chercher, étaient tous roses et vermeils comme s'ils sortaient de chez l'ouvrier, excepté ceux de quatre hommes de la cour, morts dans l'année. Ceux-là étaient pâles, défaits, absolument de vrais cadavres. On essaya de les repeindre, la couleur ne prit pas, le nez était tiré, il ne voulut pas revenir On y perdit sa peine. Il fallut les ôter, car ils faisaient mal à voir.

Ce fait étrange, et qu'on n'a pu expliquer, est à la connaissance de tout ce qui habitait Versailles en ce temps-là. Le roi défendit qu'on en parlât. M. le duc de Chartres en chercha les explications dans ses livres et dans sa chimie sans les découvrir plus que les autres.

Revenons à madame de Charnaie et au comte d'Évreux.

C'était à un bal charmant chez M. le prince, où il y avait tous les divertissements possibles et qui fut gai, bien ordonné, comme tous ceux de la maison de Condé ; personne ne savait arranger une fête comme ces princes.

Un masque arriva au milieu du bal. Il portait une robe très-ample et très-longue, sous laquelle il avait une mécanique par laquelle il changeait de visage et en présentait quatre différents, l'un après l'autre, selon sa volonté. Les visages étaient fort ressem-

blants; celui du comte d'Évreux en était un. Cette mascarade fut la nouvelle du bal. Pendant le menuet que dansa cet étrange personnage, il fit paraître ses différents visages tout à fait à propos. On l'applaudit et l'on l'entoura.

Son triomphe n'était pas complet, il en méditait un autre, pour lequel peut-être il était venu. J'ai toujours cru que ce fut le chevalier de Lorraine ; je ne connais que lui assez méchant pour donner un pareil spectacle.

Il alla devant madame de Charnaie et lui présenta le visage du comte d'Évreux, en faisant la révérence. Elle fit bonne contenance et lui donna la main, qu'il prit aussitôt. Elle espérait en être quitte pour quelques passes, mais point. Il allongea le menuet de façon à donner un divertissement à tout ce qui se trouvait là, et cela en prenant si bien ses mesures, qu'il offrait toujours à sa danseuse le visage du comte d'Évreux, même en lui tournant le dos.

Elle rougissait, pâlissait, avançait la main pour finir, il n'y faisait nulle attention et continuait ; il la tint ainsi en spectacle pendant au moins le triple d'un menuet ordinaire. Son coup fait, il disparut.

M. de Charnaie, heureusement, n'était pas là et n'en vit rien. Il fut tenu dehors par un de ses amis, qui le promena dans la galerie des princes, sous prétexte de la chaleur. Il apprit cependant quelque

chose du masque, mais cela se borna à des propos, dont les parents et les amis le détournèrent ; il eut le bon esprit de ne rien laisser paraître, et sa femme le meilleur esprit encore de se dégager petit à petit de la galanterie, dont elle apprit les inconvénients par cette expérimentation. Elle est morte estimée et aimée de tous ceux qui la connaissaient.

A ce même bal, il arriva une autre histoire, dont les suites furent plus cruelles.

Madame de Luxembourg menait une vie décriée ; on ne la voyait point, elle allait rarement à la cour, mais la rareté des danseuses la fit prier de ces fêtes. Il fallait être masqué, le roi le voulait. Il allait lui-même avec une robe de gaze par-dessus ses habits ; tous les autres avaient des costumes de caractère. M. de Luxembourg, fort ennuyé de cette nécessité, s'en alla trouver M. le prince et le pria de l'en dispenser ; ce que celui-ci refusa, en ajoutant que le roi le lui avait défendu.

— Et que diable mettrai-je sur moi alors ? Je n'entends rien à tout cela.

—Je m'en charge, monsieur ; venez avant le bal, dans mon cabinet, vous y trouverez tout préparé, et je vous promets un déguisement dont on parlera.

— Ma foi ! cela m'est bien égal, pourvu que je ne m'en occupe point.

M. le prince était de ceux qui ne respectent et n'ai-

ment rien ; il se réjouit d'amuser toute la cour aux dépens de ce pauvre homme, et lui fit endosser une manière de houppelande en mousseline, surmontée d'une capuce de même façon, le tout très-ample, très-long, très-large, de façon à ne pas laisser deviner sa taille. Il le coiffa d'un turban avec des pointes et lui planta sur la tête un bois de cerf au naturel, d'une hauteur à s'accrocher dans les lustres.

Lorsqu'on le vit paraître, il y eut un murmure, et le premier mot de M. de Lauzun, qui ne laissait échapper aucune occasion, fut de demander quel était l'imbécile assez sûr de lui pour se promener avec une pareille tête. M. de Luxembourg n'entendit pas cette question ; mais, juste en ce moment, il entr'ouvrit ses voiles et montra son visage. Il fut accueilli par un éclat de rire fou, il n'y eut personne dans la salle qui pût s'en tenir avec ce que l'on savait, et que M. de Luxembourg ignorait seul. Sa femme avait l'art de lui faire croire à sa vertu, de telle sorte qu'il se supposait le mari le mieux garanti de la terre, et qui pouvait le mieux porter impunément sa splendide coiffure.

M. le comte de Toulouse, bon et serviable, se trouvant assis auprès de lui, lui demanda qui l'avait ainsi accoutré, et lui conseilla de s'en aller changer de bonnet.

— J'en serais bien fâché, c'est M. le prince qui

m'a habillé, monsieur ! il y a mis tous ses soins, et il serait malhonnête à moi de ne pas garder ce costume. D'ailleurs, il est très-gai, tout le monde m'en fait compliment ; voyez comment on en rit, le roi tout le premier, et sans doute vous seriez de l'avis général, si vous l'aviez mieux regardé.

Et, là-dessus, il se mit à tourner et retourner pour se faire voir, se pavanant et disant qu'il était le mieux mis, qu'il ne changerait avec personne.

Madame de Luxembourg parut en ce moment, il l'aperçut et l'appela ; elle passa outre, car, malgré son effronterie, elle était bien honteuse ; elle eût voulu être à cent pieds sous terre. Tout la nuit il resta ainsi ; ce fut la joie des méchants et des médisants, en particulier de M. de Lauzun, qui ne pouvait s'en taire, et qui lui en dit de toutes les façons.

Madame de Luxembourg n'allait pas à demi dans ses galanteries; elle avait toujours trois amants : un qu'elle allait quitter, un qu'elle avait, et un qu'elle allait prendre. C'était y mettre trop de prodigalité. Aussi les femmes la fuyaient, et, hors sa famille, elle n'était restée nulle part. Ce soir-là, deux de ses tenants étaient chez M. le prince ; celui qui s'éclipsait n'y avait pas paru. C'étaient M. de Rantzau, qui régnait, et M. d'Albert qu'on préparait à lui succéder bientôt. Ce dernier était un des hommes les plus remarquables de la cour. Il avait fait au siége de Na-

mur une action d'éclat qui le couvrit de gloire. Se trouvant hors de la ville et voulant y rentrer, il se jeta à travers les assiégeants, l'épée à la main, et, de là, dans l'eau, où on le poursuivait de coups de mousquet et le reste; mettant son épée entre les dents, il passa à la nage, et arriva sain et sauf; on le loua fort.

Madame de Luxembourg fit mieux, elle le récompensa. Il prit la chose au sérieux et en devint épris comme un fou, jaloux par conséquent, et la voulut faire respecter comme il la respectait lui-même, ce qui n'était pas facile.

Ce soir-là, il vit et comprit son embarras, bien qu'il n'en devinât pas l'étendue, refusant de croire que cette idole n'eût pas été calomniée au moins pour les trois quarts dans le chiffre de ses préférences. Il allait donc dans les groupes, tâchant d'éteindre les plaisanteries et d'en diminuer l'effet. En tournant ainsi, il joignit M. de Rantzau, qui ne se gênait guère pour rire aux dépens du mari qu'il bernait, et en faisait tout haut des gorges chaudes. D'Albert ne l'aimait point, bien qu'il ne le crût pas aussi heureux qu'il l'était; il lui répondit assez vivement que, pour un ami de M. de Luxembourg, il faisait bon marché de ses ridicules.

— Je ne suis point l'ami de M. de Luxembourg, monsieur, grâce au ciel ! sans quoi, je me verrais

dans un cruel embarras. Je suis l'ami de sa femme, ce qui ne se ressemble point ; vous devez le savoir, puisque vous allez chez elle tous les jours.

— Monsieur, si vous êtes l'ami de madame de Luxembourg, vous êtes alors fort empêché en l'état où elle se trouve, et vous viendrez à son secours en apaisant ces cruelles plaisanteries.

— Monsieur, je ne reçois de leçons de personne.

— Monsieur, moi, j'en donne volontiers, non pas ici, où la présence de Sa Majesté me l'interdit, mais partout ailleurs.

— C'est bien, monsieur, vous êtes de ceux à qui il est permis de corriger les autres, mais je suis bien vieux pour y essayer.

Ils en restèrent là, on n'en parla point; ils n'avaient pas élevé la voix, ne s'étaient pas échauffés; par conséquent, on ne crut pas à une discussion; ceux qui les avaient entendus même ne le soupçonnèrent pas.

Le lendemain, tous les deux retournèrent à Paris, et, trois jours après ils se battirent, ayant MM. d'Uzès, Danois et de Schwartzemberg pour témoins.

Le duel fit du bruit, le roi en entendit parler, et leur ordonna de se constituer prisonniers. Le comte d'Albert était blessé, il eut le courage de ne pas le dire, afin de ne pas rendre la position de son adversaire plus mauvaise. Le régiment de M. d'Albert lui fut ôté, et jamais il ne put rentrer en grâce. Ils s'expli-

quèrent après le combat en rivaux généreux, et le pauvre amoureux fut désabusé sur son infante, M. de Rantzau lui dit tout. Ils la quittèrent de concert en la méprisant.

Le beau fut M. de Luxembourg, demandant à tous les échos la cause de ce combat dont on parlait tant. Il persécuta M. le prince de Conti pendant tout un voyage de Meudon pour la lui faire dire, et celui-ci eut les mille peines à s'en garer. Cependant il manœuvra si bien qu'il vint à bout de s'en défaire.

Madame de Luxembourg mourut jeune. Son mari la pleura avec une amertume et un désespoir sans bornes, tant et si bien qu'un vieil ami de son père, impatienté de cette élégie, lui conta toute la vie de la duchesse et sécha ses larmes. Quand il vit cela, il se consola promptement, ajoutant qu'il était bien fâché d'avoir pleuré cette vilaine. Ce fut là son oraison funèbre.

XXVIII

M. de Lauzun prit une autre singulière manie, ce fut de me faire jouer, et jouer gros jeu. Un jour, chez M. le Grand, où on s'était établi à un balcara, ne sachant que faire, je me mis à la table, par distraction, et je gagnai. M. de Lauzun, qui ne faisait rien non plus, et qui aimait passionnément les cartes et les dés, m'entendit m'étonner et m'exclamer de ma bonne fortune; il vint derrière moi, me dit que j'allais être heureuse et qu'il fallait pousser, je le fis. Il en résulta que j'y pris goût, et que, depuis ce jour, exaltée par lui, je marchai en avant, je risquai de grosses sommes, soit au jeu du roi, soit à celui des princes ; on me cita parmi les personnes sur lesquelles on pouvait compter pour les parties, et je fus priée partout où elles se faisaient.

J'étais, on le sait, sous la conduite de madame d'Heudicourt. M. de Lauzun s'en faisait un moyen

pour arriver jusqu'au roi, dont les *rigueurs* le tenaient dans la même désolation; il entendit parler par elle du désir qu'avait madame la duchesse du Maine de me recevoir à Sceaux, et, mettant sa jalousie de côté pour son ambition, il y consentit avec bonne grâce.

Au premier Marly où nous nous trouvâmes, elle me fit mille honnêtetés, me fit promettre que je m'en irais avec elle : j'y consentis. Le duc espérait tout de cette déférence pour arriver au roi par M. du Maine. Rien ne flattait plus la tendresse paternelle de Sa Majesté que ces liaisons avec son bâtard bien-aimé. On eût tout obtenu de lui par ce moyen, excepté M. de Lauzun pourtant, sur lequel le roi ne revint jamais de bon cœur. Il est vrai qu'il n'y persista pas, et que j'y mis bon ordre, ainsi qu'on le verra.

Je m'en allai à Sceaux avec madame du Maine. M. de Lauzun s'excusa de nous y suivre, sous prétexte d'une affaire à Versailles. J'en fus ravie, je me sentais si libre de moi-même, quand il n'était pas là!

Madame la duchesse du Maine, sur laquelle on a tant parlé et écrit, est assurément une des femmes les plus aimables et les plus charmantes de la cour. Je n'en connais pas de plus séduisante lorsqu'elle veut s'en donner la peine, et alors elle cherchait à attirer bonne compagnie autour d'elle, elle tenait

surtout à avoir pour amis des ducs et des duchesses, se doutant qu'elle aurait maille à partir avec eux, pour ce rang intermédiaire que le roi avait donné à son mari.

Elle avait trop de finesse et d'esprit pour croire à sa durée après la fin de ce règne ; elle se ménageait donc des coussins pour tomber plus doucement, ainsi que le disait M. de Lauzun ; il ne pouvait se taire, même sur les gens qu'il ménageait. Aussi n'eût-il jamais que des ennemis plus ou moins déguisés.

J'arrivai à Sceaux avec quelques préventions, que m'avaient données M. le duc de Chartres, M. et madame de Saint-Simon et ma mère. Les plaisirs qui s'y succédaient me semblaient indignes d'une princesse, indignes d'une femme de qualité, et bons à laisser aux baladins. Combien j'en fus détrompée, et quelles délicieuses fêtes je vis, au contraire.

Madame du Maine réunissait autour d'elle les beaux esprits, les poëtes, les artistes; elle savait les utiliser pour son agrément et celui de ses hôtes.

On jouait la comédie, elle la jouait elle-même, elle voulut me la faire jouer; je ne m'en serais pas avisée, M. de Lauzun ne l'eût pas trouvé bon, et M. de Saint-Simon en aurait pris la malerage. Il ne souffrit point que ma sœur parût à Sceaux, malgré les avances qu'elle lui fit ; le rang des bâtards, ce fameux rang intermédiaire qui a fait user tant d'encre

et de papier, et coûté tant de démarches, lui donnait des convulsions. Madame du Maine y perdit sa peine et ses avances.

Quant à moi, j'y allai franchement, puisqu'on me le permettait, sans me soucier d'approfondir les droits de M. du Maine au parlement, très-résolue cependant à ne pas me laisser traiter hors de ce qui m'était dû, à quoi l'on prenait grande attention. La princesse me voulait pour amie, à cela je ne me livrai point. Elle m'amusait, elle me plaisait; je ne l'aimais pas. D'abord, elle ne pouvait souffrir M. le duc de Chartres; elle l'a bien prouvé depuis. En ce temps, elle se contentait de traits malins sur madame sa femme, ou méprisants sur lui et Madame dont la hauteur la blessait. Je m'étais imposée de ne rien répondre, mais il m'en coûtait beaucoup.

A cela près, j'étais heureuse à Sceaux ; on riait, on y était instruit des premiers de toutes les nouvelles ; la duchesse avait des quêteurs et des colporteurs, qui ne nous en laissaient pas manquer. Elle flairait les originaux et se les faisait conduire, c'était une de ses jouissances.

Je me rappelle une madame de Saint-Hérem, mère de Saint-Hérem, qui avait la capitainerie de Fontainebleau. Rien n'était drôle comme cette femme, et par sa figure, et par son costume, et par ses façons.

Elle vint un jour qu'il faisait grand chaud ; la prin-

cesse voulut se baigner ; nous y allâmes toutes. Voilà la Sainte-Hérem criant que l'eau était trop froide et qu'il fallait la réchauffer.

— La réchauffer ! comment ?

— Avec de l'eau chaude.

On avait dans le parc une immense bassin d'eau vive, tout salé, pour prendre des bains ; il eût fallu tout le bois de la forêt de Saint-Germain pour en faire tiédir la moitié.

— Vous n'y pensez pas, madame.

— Mille pardons, madame, et vous allez voir.

Elle ordonna à une manière de page, qui ne la quittait point d'aller aux cuisines faire bouillir une grande marmite et de l'apporter incontinent. Ce page était vieux, laid et bossu, c'eût été injurier les hommes que de le compter parmi eux ; on le laissait donc tourner partout sans y faire attention. Il revint bientôt avec sa chaudière ; sa maîtresse était dans le bassin, grelottant. Elle se fit verser cette eau bouillante autour d'elle, mais de si près, qu'elle se grilla complétement la cuisse et se mit à pousser des cris de possédée. Je ne crois pas que pareille histoire soit arrivée à personne.

Elle avait commencé par répandre dans cette grande pièce d'eau deux bouteilles d'eau de senteur pour la parfumer, disait-elle.

Elle nous donna bien d'autres comédies.

Un jour, il vint à tonner; elle se sauva dans sa chambre, se fourra sous un lit de repos où elle fit empiler ses gens les uns sur les autres, son page en dessous. Elle disait que le tonnerre ferait d'abord son effet sur eux et qu'il n'arriverait pas jusqu'à elle. C'était un singulier spectacle et qui nous fit rire à nous en crever. Une autre de ses manies, à quoi elle dépensa beaucoup d'argent, ce fut de se faire dire des Évangiles sur la tête.

Mais sa plus belle aventure, et que toute la cour et la ville lui firent raconter mille fois, ce fut celle d'un homme qui lui *manqua de respect*, suivant ses expressions. Il faut savoir qu'elle avait toujours été horrible, et qu'en ce moment elle avait quatre-vingts ans; elle était en grand deuil de veuve et ressemblait à tout ce que l'on peut imaginer de casse-noisettes et d'épouvantails. Madame du Maine ne manqua pas de l'interroger sur son histoire, elle n'en était pas chiche.

— Ah! madame, il ne se peut rien inventer de pareil. J'étais chez moi, place Royale, où l'on voit et sait tout, c'est comme une seule maison, j'avais dîné, je me reposais ; mes gens dînaient à leur tour. J'étais seule assise dans mon fauteuil et songeant qu'il faudrait donner une cravate neuve à Amadis (son page); il avait déchiré la sienne. Je calculais si je n'avais pas quelque vieille dentelle à lui sacrifier,

lorsque je vis entrer un monsieur qui me fit la révérence fort honnêtement ; je la lui rendis, en lui offrant mes excuses de ce qu'il n'avait trouvé personne pour l'annoncer et lui avancer un siége.

« — Mes gens sont à table, ajoutai-je.

« — C'est ce que je désire, répliqua-t-il d'un air farouche, en s'avançant vers moi.

« L'idée me vint qu'il me voulait voler ; je ne l'avais jamais vu ; pourtant il n'était pas mis comme un voleur. Je n'eus guère le temps de réfléchir, il était à mes pieds.

« — Madame, Je vous adore depuis longtemps, je guette le moment de vous trouver seule, je l'ai saisi ; je vais me venger de vos rigueurs ; vous allez m'appartenir...

« — Mais, monsieur, vous vous trompez, m'écriai-je tout effrayée ; je ne vous ai jamais vu, et je ne suis plus d'âge à appartenir à personne qu'au cercueil.

« — Je vous adore, répéta-t-il, et je ne puis vivre davantage sans vos précieuses faveurs.

« Tout en parlant, il poussait ses entreprises, et, moi, j'allais des pieds et des dents pour l'arrêter ; je criais comme une hurlubière. Ces sottes créatures ne m'entendaient point, et, si Dieu n'eût envoyé Amadis, cet insolent me manquait tout à fait de respect. Amadis fut un vrai lion ; il jeta cet homme à la porte, le fit arrêter, et on le jugea ; oui, madame, on l'a

jugé, et M. le président de Harlay a dit qu'on devait lui donner pour punition de recommencer et de réussir. Quel est le plus insolent des deux, je vous le demande ?

Il est inutile d'ajouter que cet homme était un fou.

Nous avions quelquefois aussi le duc et la duchesse de Gesvres, deux originaux, mais dont il ne fallait pas se moquer. La duchesse allait rarement à la cour ; elle s'y montra une fois, à Trianon, singulièrement accoutrée. Les princesses en rirent avec leurs favorites : elle s'en aperçut et ne fit point de difficulté de leur dire leur fait, mais si serré et si vrai, qu'elles eurent peur du roi et lui firent demander quartier. Elle répondit qu'elle l'accordait cette fois à la condition qu'elles ne recommenceraient pas. Quant à M. de Gesvres, voici un de ses traits :

Il ne s'en faisait point accroire sur sa naissance. Il venait d'un secrétaire d'État, et son père seul, comme celui du maréchal de Villeroy, avait fait toute sa fortune. Celui-ci était aussi glorieux que l'autre était simple. Un jour, il arriva au moment du souper, le roi n'était pas encore là, il remplissait toute la chambre de ses airs, et M. de Gesvres attendait, selon l'office de sa charge. Il s'impatienta de tout ce bruit.

— Monsieur le maréchal, dit-il tout à coup, convenez que nous sommes bien heureux.

Le maréchal, étonné, lui répond par une inclination, secoue sa tête, et se met à parler à quelqu'un; il connaissait le duc et s'attendait à quelques coups de boutoir. L'autre ne se déconcerta pas, et continua.

— Grâce aux alliances des Créquy et des Luxembourg entrés dans nos familles, nos pères, secrétaires d'État, ont obtenu les charges, les gouvernements, les biens de toutes sortes, n'est-il pas vrai? Et les pères de ces secrétaires d'État? Arrêtons-nous là, monsieur le maréchal; qu'étaient-ils, ces pères? de petits commis; et de qui venaient-ils? le vôtre d'un vendeur de marée aux halles, le mien d'un porteballe et peut-être de bien pis encore. N'ai-je donc pas raison de dire que nous sommes heureux.

Le maréchal ne savait où se mettre; il prit le parti de tourner sur ses talons et de s'en aller.

L'autre s'étalait en espalier, et le suivait de ses rires, dont il ne pouvait se fâcher, puisque Gesvres faisait bon marché de lui-même, et se livrait tout d'abord.

Madame du Maine racontait cette histoire avec un plaisir extrême, elle n'aimait pas le maréchal, peu de personnes l'aimaient du reste, il était trop avantageux. Il a bien marqué depuis.

Je me souviens qu'une de nos joies, tant à Sceaux qu'à Marly, était de tourmenter la princesse d'Har-

court. Il n'était sorte de tours qu'on ne lui jouât, madame la duchesse de Bourgogne et les princesses les premières. On lui mettait des pétards sous sa chaise, on lui faisait entrer les tambours des Suisses dans sa chambre, pour la réveiller en sursaut, on lui jetait des boules de neige dans son lit, jusqu'à ce qu'elle fût dans un bain, à se tortiller comme un anguille. Elle trouvait tout bon ; c'était madame la duchesse de Bourgogne qui conduisait la bande.

Du reste, madame d'Harcourt, toute princesse de Lorraine qu'elle était, était une sale créature, dont le monde se jouait, jusqu'à ses gens. Elle ne les payait point et les battait. Ils lui rendaient ses amabilités à leur façon.

Ainsi, un jour, sur le pont Neuf, ils la laissèrent là dans son carrosse, en lui déclarant qu'ils la viendraient reprendre quand ils auraient leur argent.

Écuyer, demoiselle, cocher, laquais, tout détala.

Elle se mit à haranguer la canaille ; on lui amena un cocher de louage pour la reconduire.

Cela arrivait sans cesse. Une femme de chambre la battit et la laissa presque pour morte, puis tous les gens de l'hôtel décampèrent, en disant qu'ils étaient contents et qu'ils ne demandaient plus leur dû. Madame du Maine ne manqua pas, en bonne âme, d'envoyer prendre de ses nouvelles tous les jours, comme si c'eût été une couche.

Tout allait bien entre cette duchesse et moi pendant près d'une année. M. de Lauzun n'en était pas plus avancé pour cela.

Le roi était cuirassé contre tout à son égard, d'ailleurs, je ne crois pas que M. du Maine se soit donné beaucoup de peine pour le ramener, il ne devait rien lui en revenir, par conséquent, on n'en pouvait guère attendre.

Nous nous brouillâmes, et cette brouille me valut une plus illustre amitié. Madame du Maine était jalouse et exclusive; avec elle, il fallait aller tout d'une pièce, on ne pouvait servir deux maîtres.

Depuis quelque temps, madame la duchesse de Bourgogne avait pour moi mille bontés ; elle daignait me rechercher beaucoup ; elle me mettait de sa partie et me faisait l'honneur de me recevoir souvent. Madame de Saint-Simon en était aussi, mais mon humeur convenait mieux à celle de la duchesse. Elle s'intitula mon amie, ce dont M. de Lauzun fut charmé, et moi médiocrement.

Madame la duchesse de Bourgogne me retenait quelquefois à jouer à Marly, même quand j'y étais venue avec madame du Maine, qui m'y conduisait toujours. Cela ne plaisait point à celle-ci, elle me le témoigna doucement; je tâchai de l'éviter; mais, un jour, je ne le pus pas, madame la duchesse de Bourgogne l'exigea absolument ; j'allai en prévenir ma-

dame du Maine, qui le prit sur le haut ton, me dit des choses dures, et enfin que je pouvais chercher qui me mènerait à Marly, où, sans doute, je ne reviendrais pas souvent.

Je fus d'une telle colère, que je ne répondis point, et que je m'en allai tout conter à madame la duchesse de Bourgogne.

Elle prit l'affront pour elle, m'assura que je serais de tous les Marly avec elle, et se plaignit au roi et à madame de Maintenon.

Madame du Maine, la tête bien lavée par eux et par son mari, envoya chez moi aux excuses, sa dame d'honneur, madame de Chambenas.

Puis M. du Maine vint ensuite chez M. de Lauzun et chez moi ; je résistai. On m'envoya alors M. le prince, me suppliant de pardonner à madame sa fille, ce fut son mot.

Je répondis par des politesses, mais je tins bon, et l'on m'en sut gré.

Madame la duchesse de Bourgogne me soutenait et me menait partout. De là date l'intimité dont elle m'honora, ainsi que ma belle-sœur, la duchesse de Lorges, mademoiselle Chamillard, fille du ministre.

C'est par cette intimité que j'ai vu et appris ce que je vais dire, après avoir toutefois parlé de plusieurs morts, nécessaires à consigner, et dont il en est qui me touchèrent fort.

XXIX

M. le duc de Chartres continuait sa même vie ; le roi en avait les oreilles rebattues par ses ennemis et il en tourmentait Monsieur, qui enfin en prit de l'humeur, et qui lui répondit tout net, dans un entretien qu'ils eurent ensemble, qu'ils n'avaient aussi, ni l'un ni l'autre, une vie à régenter la jeunesse, que d'ailleurs il ne savait que dire à son fils. Il était repoussé dela cour par les dégoûts qu'il yrecevait ; il lui était interdit, ou apeu près, de servir ; il étaitmarié malgré lui à une femme qu'il n'aimait point ; on l'écartait de tout ce que la naissance lui donnait le droit d'espérer ; que pouvait-il faire ? Il s'amusait, il avait presque raison ; cela valait mieux que de conspirer.

Le roi en resta confondu.

La froideur se mit entre les deux frères, et bien peu après, Monsieur, en revenant de Versailles à Saint-Cloud, tomba en apoplexie après son souper,

Il mangeait beaucoup ; il avait eu cette forte émotion d'une discussion nouvelle avec le roi ; le lendemain matin, il était mort, sans avoir repris connaissance et sans s'être réconcilié avec son frère.

Celui-ci en prit son parti et l'oublia *scandaleusement*.

Je savais combien M. le duc de Chartres, devenu duc d'Orléans par cette mort, aimait son père ; je compris son affliction et je voulus lui donner une marque de souvenir. Ce n'était pas facile sans éveiller la médisance.

Nous devions aller saluer Madame et lui, en mantes ; mais c'était là un usage, non pas une attention.

Je rêvai toute la nuit ; je sentis combien je l'aimais et combien je souhaitais le lui prouver.

Je me déterminai à une chose si hardie, qu'en y songeant maintenant, je frémis. Ce que c'est que la jeunesse !

Roussel revenait quelquefois. M. de Lauzun lui rendit ses bonnes grâces lorsqu'il n'eût plus besoin de la chimère du petit Chamillart.

Je l'envoyai chercher et je lui dis que je voulais voir M. le duc d'Orléans ; qu'elle en devait trouver le moyen et revenir m'en instruire.

Elle lui était toujours dévouée et ne souhaitait rien tant que de lui être agréable ; elle se chargea volontiers de la commission ; et, après bien des inventions abandonnées, elle se décida pour celle-ci.

Elle introduirait le prince dans le jardin, le soir, par une petite porte donnant sur la ruelle de l'Assomption.

M. de Lauzun était à Versailles, il n'en reviendrait pas de quelques jours. Il fallait laisser coucher mes gens et m'échapper ensuite par une fenêtre du grand cabinet, au rez-de-chaussée, attendu qu'on fermait toutes les portes.

Encore était-il bien nécessaire d'éviter le bruit et de laisser cette fenêtre entr'ouverte d'avance.

Soret couchait à côté de moi, elle pouvait m'entendre sortir, et j'aurais eu grand'peine à m'en débarrasser : il ne s'agissait pas ici d'aller au prêche de madame Guyon.

Le jour pris, tout réglé, je me levai tremblante, j'allai droit à la croisée, que j'avais *préparée* moi-même, je la trouvai close. J'eus un instant de grande angoisse; je regardai autour de moi, il me sembla qu'on me guettait, que M. de Lauzun allait sortir de quelque coin et m'accabler de reproches. J'écoutai, tout était dans le silence ; je me rassurai par l'idée que, sans doute, Soret serait venue après moi faire sa ronde et qu'elle avait fermé la fenêtre, qu'elle avait cru oubliée.

Je m'essayai à l'ouvrir doucement. J'en vins à bout, et sans trop de peine.

Je m'arrêtai; j'eus un moment d'émotion très-vive.

Je faisais là un grand pas. Peut-être l'interpréterait-il autrement que je ne le désirais et que je ne le faisais moi-même.

Je lui portais une consolation; il attendrait de moi sans doute une condescendance plus marquée, et je ne voulais lui rien accorder de plus.

Mon cœur murmurait et s'élançait vers lui; ma raison et mon devoir me retenaient.

Je fus au moment de retourner, mais je pensai qu'il m'attendait et, sans réfléchir davantage, je montai sur une chaise et je sautai dans l'allée.

J'allai devant moi, seule, tremblante, ne sachant guère où je me dirigeais, craignant et désirant de le voir; enfin, je l'aperçus au coin d'une charmille; Roussel se tenait à quelque distance; il vint au-devant de moi, éteignant ses pas.

Je ne me sentis que la force de l'attendre.

— Ah! madame, que de bonté! me dit-il d'un ton ému.

— Ne suis-je pas votre amie, monsieur, et ne vous dois-je pas les consolations de l'amitié?

— De l'amitié! reprit-il amèrement; ce ne sont point celles-là que je vous demandais et qui seraient sur moi toutes-puissantes. Vous avez voulu me voir, madame, je suis venu, puisque vous m'appeliez; j'aurais dû être sûr que vous me réserviez de nouvelles cruautés.

Le mot ingrat me brûlait le cœur et les lèvres ; je le retins, c'eût été un aveu.

— J'ai voulu vous dire, monsieur, combien je comprenais votre douleur, combien je la ressentais...

— Et moi, madame, je veux vous dire autre chose; je veux vous parler de ce que j'ai souffert, de l'état de mon cœur, de ce que je vais faire sans doute, et que vous apprendrez par les bruits de la cour et par mes ennemis.

— Si cela peut atteindre votre gloire, ne me le dites pas, monsieur, je le saurai trop tôt.

— Ce que j'ai à vous dire pourrait être mal interprété par vous ; vous vous croiriez le droit de m'accuser, et ceci, je ne le veux pas.

— Vous accuser, monsieur ! mais il me semble...

— Que vous ne m'aimez pas assez pour prendre cette peine. Soit ! Quoi qu'il en soit, voici la vérité, la voici tout entière, croyez-la et ne croyez que moi, je vous en conjure.

J'écoutais, fort intriguée, je l'avoue, et ne soupçonnant pas où il en voulait venir.

— Madame, pardonnez-moi, oh ! pardonnez-moi, et croyez qu'un mot de vous, un seul, me fera oublier tout le reste. Je suis bien malheureux ; vous m'avez repoussé, j'ai trouvé, sans le chercher, un cœur qui s'est offert à moi, une amie, une...

— Une maîtresse ! repris-je tremblante, mais assurant ma voix par le mépris.

— Une... maîtresse... peut-être, si vous me repoussez encore. Je ne puis vivre de vos dédains ; je sens le désespoir me gagner; je ne veux pas mourir; je veux vivre ; je veux vous voir encore... Je ne sais ce que je dis ni ce que j'espère. Encore une fois, pardonnez-moi, madame.

J'avais reçu un coup au cœur ; je ne voulus pas le laisser voir ; je pris un air superbe.

— Eh ! qui vous fait penser, qui vous permet de supposer, monsieur, que je m'occupe de vos maîtresses et de vos sentiments? De quoi voulez-vous me prévenir? De quoi vous défendez-vous? Je ne vous eusse point accusé, je vous assure ; je n'y aurais point fait attention ; et ces amourettes de bas étage ne sont pas de celles dont on entretient d'ordinaire une femme de mon rang. Aimez vos grisettes, vos comédiennes, que m'importe ! Et comment osez-vous me le faire savoir?

— Ce n'est ni une grisette ni une comédienne, madame, je ne vous en aurais pas parlé.

— C'est une femme de la cour ?

— A peu près...

– Ah !

Le trait etait plus profond, je le sentis.

Je ne l'interrogeais point ; j'attendais qu'il parlât,

et avec quelle anxiété ! Quelle était cette mystérieuse personne qu'il avait pu connaître à la cour, lui qui ne s'occupait de qui que ce fût, et que les dames fuyaient presque toutes. Comment ne m'en étais-je pas aperçue ? Mes yeux le suivaient pourtant à la dérobée à tous les Marly et à Versailles, lorsqu'il y paraissait. Il avait pu se dérober à mon attention ! je ne le croyais pas possible.

Après un instant de silence, il reprit :

— C'est une jeune fille ; elle m'a cherché, elle a eu pitié de mes chagrins, de mon abandon ; elle a compris que mes fausses joies et mes débauches cachaient de grandes douleurs. Je l'ai repoussée d'abord, ce n'était pas vous ! puis accueillie, puis repoussée encore ; votre image et votre souvenir me détournent de toutes les femmes ! Enfin, maintenant...

— Vous l'aimez ! m'écriai-je malgré moi.

— Je ne l'aime pas, mais je veux l'aimer, mais je veux me rattacher à cet intérêt qui me sauvera peut-être, je veux trouver un cœur tout à moi, pour y puiser du courage dans nos luttes incessantes. Vous me repoussez, je me dégagerai du lien qui m'accable. Votre vertu vous rend forte contre moi, un nouvel amour me rendra fort contre vous. Voilà, madame, ce que j'ai résolu et ce que je suis satisfait de vous apprendre moi-même.

J'eus besoin de toute ma volonté pour ne pas lui dire d'écarter cette rivale, pour ne pas rependre du cœur qu'il m'arrachait et dont je sentais tout le prix en le perdant. Dieu vint à mon secours. Cependant l'amertume de mes sentiments se traduisit par mes paroles.

— Et moi, j'ai risqué ma renommée et la paix de ma vie pour vous consoler ! Je vois que vous n'en aviez pas besoin. Je vous remercie, monsieur, de votre confiance ; elle est hors de saison néanmoins. Vous étiez parfaitement libre ; je n'avais ni le droit ni l'envie de m'initier dans vos amours. Soyez aussi heureux que je le désire, et croyez bien que je ne saurais m'y opposer.

Et, sans attendre de réponse, j'appelai Roussel ; je me jetai dans une allée sombre, où la connaissance des lieux me donnait sur lui un grand avantage, et je m'échappai, malgré sa voix suppliante, et bien qu'il fît tous ses efforts pour me rejoindre.

Rentrée chez moi haletante, par la même voie de la fenêtre de mon cabinet, très-basse et très-facile à escalader, je me jetai sur mon lit et je fondis en larmes, après avoir jeté la porte au nez de ma confidente toute surprise. Je ne saurais dire ce que je souffris cette nuit-là.

J'essuyai mille combats, mille tortures; je changeai de résolution et de dessein à chaque minute.

Enfin, je triomphai par la prière, c'est le meilleur moyen.

Je me promis de ne plus avoir avec lui aucunes relations que celles de la convenance, et je me tins parole, jusqu'au moment où son malheur fut au comble et où je ne pouvais l'abandonner sans lâcheté.

J'appris bientôt qu'il avait publiquement déclaré mademoiselle de Sery pour sa maîtresse. Il en eut un enfant que nous voyons figurer aujourd'hui comme grand prince de France, qu'il reconnut sous le nom de chevalier d'Orléans.

Quant à la mère, fille d'honneur de Madame, il en fit, avec l'agrément du roi, la comtesse d'Argenson, et vécut avec elle à la face de madame sa femme, de toute la cour et de toute la France.

Je l'évitai ; chaque fois que je l'apercevais, même de loin, je me sentais pâlir ; il me semblait que j'allais tomber anéantie devant lui. Heureusement, sa madame ne paraissait nulle part, et se bornait à ses amis de Paris. Elle en avait beaucoup, même parmi les grandes dames ; on suppose que je ne fus pas à la presse.

J'eus quelques mois après un autre grand chagrin. A mon tour aussi, je perdis mon père. A cette occasion, M. de Lauzun se raccommoda avec la maréchale ; il alla la chercher et la prit chez lui ; ce fut pour moi un grand bonheur.

M. et madame de Saint-Simon nous en voulurent fort, et nous eûmes un peu de froid.

On maria mon frère, le duc de Lorges, avec une fille de Chamillart le ministre, et cela, sans qu'ils s'en mêlassent en rien, ce qui les fâcha.

M. de Lauzun perdit le roi d'Angleterre ; il se montra fort bien près de la reine, qui lui sut gré de ses empressements.

Je profitai de mon deuil pour vivre un peu plus solitaire et chercher à fermer ma blessure. Je dois cependant à cet amour peut-être d'avoir traversé la vie sans remords. L'âge de M. de Lauzun, si différent du mien, ma jeunesse, mon caractère gai et vif, laissaient croire à une facilité assez grande de ma part.

Beaucoup d'hommes, et de fort séduisants, m'adressèrent leurs vœux; je ne les écoutais point, parce que j'étais gardée, non par mon devoir, et j'en rougis! mais par ce sentiment qui me dominait et qui me défendait des autres. Quelle misère, hélas !

XXX

Je veux maintenant parler d'une princesse qui était toute la cour, de madame la duchesse de Bourgogne, et, après elle, de cette autre fille de France, que nous avons vue la honte de sa famille, que Dieu a reprise pour la punir, pour punir son père, et qui fut un vrai Satan pour tous les vices résumés en sa personne. Je voudrais avoir le loisir de raconter tout ce que j'ai vu, mais ces mémoires seraient interminables, et je dois en finir ; l'âge approche, il faut laisser ce passé dans l'oubli, mettre un intervalle entre la vie et la mort et m'occuper de mon salut, cette grande affaire que j'ai trop négligée.

J'ai été placée par moi, par ma sœur, par ma belle-sœur, de façon à savoir même les choses bien cachées.

Madame la duchesse de Bourgogne m'honorait de

son amitié ; j'étais de ses particuliers les plus intimes. Je l'ai dit, j'ai reçu ses confidences, et ces confidences appartiennent à l'histoire de ce temps, où tant de mystères encore restent inexpliqués.

Madame la duchesse de Bourgogne n'était ni belle ni jolie, mais elle était charmante. Elle plaisait non-seulement à cause de son rang et de son esprit, mais parce qu'elle avait mille grâces, et qu'on l'eût aimée partout pour elle-même.

Elle était vive, elle avait le cœur bon ; elle était facilement prise par les dispositions qu'on lui montrait ; elle avait une gaieté franche, un besoin de plaisirs insatiable, et l'horreur de l'hypocrisie ; aussi ne se cachait-elle que par force et le moins possible.

Son pouvoir sur le roi et madame de Maintenon était sans bornes. Elle en faisait à sa fantaisie ; ils ne lui refusaient rien : elle savait les amener où il lui plaisait, et ma conviction est qu'ils lui eussent tout pardonné, si elle leur avait avoué ses fautes. Elle les craignait cependant.

M. le duc de Bourgogne, prince parfait en tout, l'était trop pour elle. Sa piété de cénobite s'effarouchait de la moindre chose ; il avait de l'esprit sans doute, mais un esprit sérieux. Il savait beaucoup, il lisait, il s'occupait du gouvernement et de la chose publique, tout en adorant sa femme. Avant et depuis son mariage, il n'eut jamais même une idée

pour une autre. Il arriva près d'elle aussi pur, aussi immaculé qu'elle-même.

M. de Lauzun prétendait que, pour un homme, pour un prince surtout, cette unique affection était une honte. Il parlait suivant le monde, et M. le duc de Bourgogne agissait suivant la religion.

Bon, dévoué, secourable, généreux, brave, il avait toutes ces qualités, hors une bien essentielle : il ennuyait sa femme.

— Il est trop parfait, nous disait-elle en riant, je lui voudrais un petit défaut.

Elle l'aimait fort cependant, d'une tendresse vraie et profonde, mais non pas d'un sentiment qui pût lui suffire, exposée comme elle l'était à tous les vents de la galanterie.

Le prince était assez beau de visage, mais il était bossu, ou du moins complétement de travers, sans grâce et sans tournure, bien qu'avec une grande dignité.

Le roi n'eut point d'enfants qui le valût en ce genre, si ce n'est Louis XV, bien plus beau, bien plus charmant qu'il ne le fut jamais; c'est certainement le plus parfait gentilhomme de son royaume.

J'avais pour amie madame de la Vrillière, fille de madame de Mailly, dame d'atours de madame la duchesse de Bourgogne, et petite-nièce de madame de Maintenon.

M. de Lauzun encourageait cette amitié à cause de cela. Il m'eût liée avec n'importe qui pour la faveur, malgré sa jalousie. Elle ne cédait qu'à son ambition, devant laquelle il n'y avait rien.

Madame de la Vrillière était une des plus délicieuses créatures que Dieu ait faites. Elle avait reçu tous ses dons, et elle se faisait chérir de tous ceux qui la connaissaient. Son mari ne la valait pas, et elle s'attacha à un homme, la fleur des pois de ce temps-là, que les femmes s'arrachaient : celui qu'on n'appelait que le beau Nangis.

Il l'aimait sérieusement; quant à elle, elle en était folle et s'en cachait fort peu. Elle me l'avait avoué dès que nous fûmes intimes, en me priant d'éviter les occasions de le voir, de lui parler, car elle était horriblement jalouse, et M. de Nangis avait un jour parlé de moi, en sa présence, dans des termes qui lui donnaient des inquiétudes. Je ne pus m'empêcher d'en rire, je n'avais nulle passion sur ce beau Nangis ; j'avais mieux à faire, bien que je n'en eusse rien confié à personne.

Nangis était le fils de madame de Blansac dont j'ai parlé, et qui m'avait offert ses services intéressés, près de M. le duc d'Orléans ; on ne l'a pas oublié sans doute. Elle l'avait dressé au manége des intrigues ; elle en avait fait un fin matois, sachant gouverner sa barque auprès des dames et ailleurs. Elle

lui avait enseigné la discrétion, qui n'était pas la vertu favorite de la jeunesse ; aussi avait-il quantité de bonnes fortunes.

Depuis madame de la Vrillière, il n'y songeait plus, ou du moins il dissimulait si bien, qu'elle ne s'en apercevait point, et Dieu sait si elle y tâchait, et si elle chômait de démarches et de précautions. Ce n'était pas qu'on n'essayât de le lui enlever; il faut être juste et avouer qu'il ne s'y prêtait point.

La cour était à Fontainebleau ; on y était fort gai, on y riait et on y faisait de petits jeux, après le coucher du roi, dans le parc, ou dans l'appartement de madame la duchesse de Bourgogne, les portes closes. M. de Lauzun m'y souffrait très-bien, toujours d'après le même système. Il voulait y être seulement et me surveillait, ce qui m'était parfaitement égal, je n'avais rien à y cacher.

Un soir on jouait à la *guerre pampan*. M. le duc de Bourgogne était resté quelque temps et venait de se retirer. Nous étions plus libres et nous faisions un bruit dont tout le château retentissait.

Le roi et madame de Maintenon savaient tout ; ils n'en faisaient pas semblant, et n'eurent jamais cette indulgence que pour cette aimable princesse, la joie de leurs vies et l'amour de leurs cœurs.

Elle s'approcha de moi, et, dans un intervalle du jeu, me prit à part :

— Vous êtes trop l'amie de madame de la Vrillière pour ne pas connaître ses secrets, madame de Lauzun, me dit-elle.

— Je suis son amie en effet, madame.

— Est-il vrai que M. de Nangis soit son amant ?

— Je ne sais, madame.

— Dites-le-moi, je vous en supplie, je tiens beaucoup à le savoir.

— Madame, on l'assure.

— L'aime-t-il beaucoup ?

— Mon Dieu ! madame, je ne puis vous répondre à cela, permettez-moi de me taire. Si cela est, que j'en sois instruite, je garderai le secret. Si je l'ignore, je le garderai bien mieux, ainsi ne me demandez rien.

— Vous avez raison, répliqua-t-elle après une courte réflexion, mais souvenez-vous également que vous n'avez rien voulu me dire.

Ces questions me parurent étranges ; je songeai à m'enquérir des causes, et je n'avais pour cela qu'un moyen, c'était de tout regarder. Je n'y faillis point. Je vis madame la duchesse de Bourgogne prendre Nangis plusieurs fois dans les jeux ; je la vis se rapprocher insensiblement de lui ; je vis madame de la Vrillière attentive, et prête à le retenir, s'il en était besoin; je vis le beau Nangis fort embarrassé, n'osant croire à un bonheur qu'il ne cherchait point, ne vou-

lant ni le repousser ni l'accueillir, et se demandant s'il rêvait. Cela promettait de devenir curieux, et cela tint ce que cela promettait.

Dès le lendemain, madame de la Vrillière me chercha à son tour pour m'interroger. Je me tins sur la même réserve, mais je compris qu'il dépendrait de moi de jouer un double rôle et d'être initiée dans tout.

Madame de Lorges prit des airs de mystère, et laissa échapper des demi-mots; il me fut facile de deviner qu'elle accepterait volontiers cette place.

M. de Lauzun vint dans ma chambre et me demanda en riant ce que je pensais de ces aventures préparées, je tombai de mon haut de cette habileté de vieux courtisan, auquel rien n'échappait.

— Prenez garde ! me dit-il, ne vous mettez point d'embarras en voulant soutenir votre amie. Madame la duchesse de Bourgogne regarde Nangis d'une telle façon, qu'à moins d'être un idiot, avant quinze jours il en sera maître. Prenez garde ! je ne saurais trop vous le répéter, prenez garde !

Il avait de ces sourires et de ces manières qui n'appartenaient qu'à lui, et qui disaient bien des choses.

M. le duc de Bourgogne aimait beaucoup Nangis, il était de tout chez lui, et il avait devant lui une belle fortune sous le règne à venir. Sa position devenait donc embarrassante, entre le prince, la princesse, et madame de la Vrillière, entre son devoir, son inté-

rêt et son amour. Quel parti prendre? Il eût voulu être bien loin sans doute, et son orgueil, tout flatté qu'il était d'un tel suffrage, cédait devant les craintes de ce qui pouvait en résulter.

Le reste du voyage de Fontainebleau, il parut peu.

La princesse, un jour, impatientée, l'envoya chercher chez madame la duchesse, où il était allé se réfugier.

Lorsqu'il entra, ne sachant que faire de tous ces regards fixés sur lui, madame la duchesse de Bourgogne ne put retenir un sourire de triomphe à l'adresse de madame de la Vrillière, que celle-ci ramassa, et dont elle fit son profit dès le même soir.

Madame la duchesse de Bourgogne avait de ces élans dont elle n'était pas maîtresse, et qui semblaient quelquefois étranges. Ainsi, un soir à Versailles, après le souper du roi, au moment où il n'avait près de lui que son intime famille, et où elle se livrait à ces enfantillages qui charmaient son aïeul et *sa tante*, elle surprit un regard moqueur de mesdames de Conti, d'Orléans et de Bourbon, ses vraies tantes.

Madame de Saint-Simon et moi, nous étions dans le premier cabinet, avec madame de Noailles et deux ou trois autres dames familières; elle entra, suivant de l'œil les princesses qui se retiraient, et, se tournant vers nous :

— Elles se moquent de moi ! Elles supposent que je ne vois point le ridicule des folies dont j'amuse ces vieux enfants ! Mais cela m'est égal, je le leur rendrai bien ; elles enragent, elles enrageront encore plus ; je serai leur reine, oui, je serai leur reine.

Et là-dessus, s'appuyant sur mon bras et celui de ma sœur, elle se mit à sauter, en répétant :

— Je serai leur reine ! je serai leur reine !

Hélas ! la pauvre princesse ne croyait pas s'en aller si tôt et n'avoir de couronne que dans le ciel.

Elle ne se cacha point de sa préférence pour Nangis, et le jour dont il est question, elle l'afficha à la face de toute la cour.

Elle le fit placer près d'elle, lui adressant continuellement la parole à demi bas, si bien qu'il était obligé de se baisser pour lui répondre.

Elle voulut mieux, et, pendant le tumulte des jeux, elle le tira à part avec la duchesse de Lorges :

— J'ai une grande fantaisie, leur dit-elle.

— Laquelle, madame ? demanda ma belle-sœur.

— Il fait un temps par lequel on ne saurait dormir ; je voudrais me promener.

— Rien de plus facile, madame ; je vais faire appeler les porteurs de torches, et nous irons aux flambeaux dans la forêt.

— Et que dirait madame du Lude, mon Dieu ? Que dirait demain toute la cour, instruite de notre esca-

pade? Madame de Maintenon, M. le duc de Bourgogne? Je les aurais tous après moi.

— Alors, je ne vois pas le moyen...

— M. de Lauzun racontait l'autre fois les courses de madame Henriette dans le parc de Saint-Cloud et de Versailles, avec M. de Guiche et madame de Monaco ; pourquoi n'en ferions-nous pas autant?

— Quand cela, madame ?

— Cette nuit, demain, quand il nous plaira ; vous avez bien de la peine à comprendre, madame de Lorges. Je gage que M. de Nangis me comprend, lui ?

— Madame, je suis aux ordres de Votre Altesse royale.

— Je vais les renvoyer tous, et nous irons nous déguiser, puis nous sortirons tous les trois par la porte du petit degré et nous nous promènerons sous ces grands arbres, au clair de cette belle lune ; comme ce sera joli et amusant ! N'en disons rien à personne, au moins !

Madame de Lorges était une étourdie, elle trouva la chose délicieuse ; quant à Nangis, c'était une autre histoire.

Madame de la Vrillière dont le mari était à Versailles le recevait chaque soir ; depuis ses inquiétudes pour la princesse, elle tenait davantage encore à ces moments volés au monde et au devoir.

Elle lui avait répété plusieurs fois, ce jour-là, de n'y point manquer.

Il la connaissait très-capable d'éclater si elle ne le voyait point ; et, d'un autre côté, comment refuser la princesse?

Il était dans des transes qui lui firent maudire mille fois ce caprice impossible à accorder avec ses habitudes, et suivit machinalement madame de Lorges, qui elle-même suivait madame la duchesse de Bourgogne, se rapprochant du cercle, assez intrigué de son aparté à trois.

Tout aussitôt, madame de la Vrillière le joignit, plus pâle que son collet.

— Qu'y a-t-il? lui demanda-t-elle à demi-voix.

— Rien.

— Que vous a-t-*elle* dit?

— Des folies, des enfantillages, dont madame de Lorges rit encore.

— Vous allez venir, n'est-ce pas?

— Certainement... sans doute... je ne suis pas bien.

— N'importe ! vous viendrez, je le veux; ou, sans cela, c'est moi qui irai chez vous.

La princesse congédiait justement la bande joyeuse pour suivre son projet. On se retira avec quelques soupçons, non pas de la vérité, mais de quelque chose de pis, peut-être.

En ce pays-là tout est flairé, su, commenté avant que d'avoir même été accompli. C'est la finesse du courtisan parfait.

XXXI

Je rentrai chez moi, comme les autres, plus occupée que les autres même, car j'en savais plus qu'eux.

Je me fis déshabiller, et j'avais à peine attaché mes cornettes, lorsqu'on gratta vivement à ma porte. Je crus que c'était M. de Lauzun, et je criai d'ouvrir sans me déranger.

Je vis entrer madame de la Vrillière, décoiffée, son coqueluchon retombé sur ses épaules, une robe de chambre passée à la hâte, l'air d'une folle.

— Mon Dieu ! madame, m'écriai-je, qu'avez-vous ?

— J'ai besoin de vous parler, madame ; renvoyez promptement vos femmes, je vous prie.

Elles étaient déjà loin, tant son visage était évaporé.

Dès que nous fûmes seules, elle accourut vers moi :

— Madame, je suis trahie, M. de Nangis est avec

madame la duchesse de Bourgogne. C'est madame votre belle-sœur qui prête la main à ce beau commerce; ils sont ensemble je ne sais où, et je vien vous supplier de m'accompagner à leur recherche. Si vous m'y laissez aller seule, je ne réponds pas de moi ; je ne sais ce dont je suis capable ; il me reste encore assez de bon sens pour penser que je m'en repentirais ensuite, et pour me mettre sous votre protection.

— Je vais vous garder ici, madame, et vous raisonner, s'il vous plaît.

— Me garder ! oh ! non; m'accompagner, ou bien me laisser aller sans vous; car je les suivrai, rien ne m'en empêchera. Hâtez-vous, ils sont déjà partis, peut-être, et nous ne les rejoindrions plus.

Je me sentis à mon tour presque aussi embarrassée que Nangis; je n'osais me jeter dans cette intrigue, sans que M. de Lauzun en fût instruit; elle ne me laissait pas le temps de le prévenir, et, d'un autre côté, si j'abandonnais cette mauvaise tête à elle-même, je tremblais à l'idée de ce qui pouvait en résulter.

La Providence envoya M. de Lauzun.

— Ah ! monsieur, lui dis-je, sans consulter madame de la Vrillière, vous ne pouviez arriver plus à propos.

— Madame... M. de Lauzun n'a pas besoin...

— M. de Lauzun, au contraire, a besoin de tout savoir, et nous besoin de tout lui dire. Son expérience seule peut nous tirer de là.

— Mais, madame, madame, ils s'en iront. Je n'attends pas; je partirai seule; il arrivera ce qu'il pourra.

Et elle s'élançait vers la porte. Je la retins.

— Une minute donc, M. de Lauzun est au fait, nous lui aurons bien vite expliqué, et il ne tardera guère à nous répondre.

Il nous comprit en deux mots, devina le projet de la princesse, en se rappelant ce qu'il lui avait conté de madame Henriette, et le dit tranquillement à madame de la Vrillière, en l'engageant à rester tranquille, à en prendre son parti, à ne pas retenir de force un amant qui lui échapperait, et à ne pas établir une lutte où elle devrait succomber.

La pauvre femme ne l'écoutait point ; elle tapait du pied et l'interrompit au milieu de son discours, en lui disant qu'elle n'en pouvait entendre davantage et qu'elle était pressée.

— Je vois que vous êtes incorrigible et qu'il faut seulement vous empêcher de vous perdre tout à fait. Je vous confie à la Providence et à la raison de madame de Lauzun ; je ne doute pas qu'elle n'ait sur vous plus de pouvoir que moi. Allez donc, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement; rappelez-vous

seulement ce que je vous ai dit l'autre jour, ma chère duchesse, c'est le cas de vous en souvenir et de le mettre à exécution.

Je le compris facilement, et j'étais complétement de son avis. Nous rendrions un grand service à madame la duchesse de Bourgogne en contenant la jalousie de sa rivale, en l'empêchant d'éclater et de la perdre aux yeux du roi et de son mari.

Je jetai une mante sur mes épaules, et, comme nous allions sortir, le duc arrêta madame de la Vrillière.

— Un dernier avis, madame, pour ma conscience et pour l'intérêt que je vous porte : la princesse est légère; si vous lui laissez passer sa fantaisie sans obtacles, elle l'oubliera vite: si vous la contrariez de peu de chose, elle fera beaucoup : songez-y.

Rien de plus inutile que de raisonner la passion ; M. de Lauzun le savait, mais il avait le défaut des vieillards, il aimait à prêcher.

Madame de la Vrillière était déjà loin : je courus après elle, en appelant un de mes gens pour nous suivre. J'avais toujours un valet de chambre de confiance, sortant de chez le maréchal de Lorges, dans mon antichambre.

— J'ai un laquais, me cria-t-elle.

Elle allait vers le petit degré, ayant jugé promptement que la princesse sortirait par là. Il s'y trouvait

un vieux suisse, connu et aimé de toute la cour, la Providence des amoureux, les dénichant et les reconnaissant au juger, ne les interrogeant jamais, leur ouvrant doucement la porte à toutes les heures, et d'une discrétion inviolable.

Lorsque nous passâmes devant lui, il nous regarda, nous reconnut, hocha la tête, car rien ne lui échappait; cependant, il nous ouvrit sans observation, et resta quelques instants debout sur le seuil, quand nous fûmes passées.

Il avait pour M. de Lauzun une considération de souvenirs, et il ne savait pas trop où j'allais à cette heure, ou plutôt il tremblait de le savoir et de contribuer ainsi à tromper un seigneur dont il avait reçu tant de pistoles pour l'aider à tromper les autres. A quelque heure que l'on passât près de sa loge, on le trouvait toujours debout, il ne dormait jamais.

Le roi le connaissait bien et lui faisait toujours quelque douceur.

Nous étions parties comme des hannetons, ignorant si nous prenions la bonne route, ignorant si nous étions les premiers ou les derniers; madame de la Vrillière me le dit d'un ton désespéré, en regardant cette belle pelouse, éclairée par la lune, où l'on distinguait tout comme en plein jour.

— Ils ne sont pas là, ajouta-t-elle ; on les apercevrait : allons là-bas, sous le quinconce, il y a un banc

que madame de Bourgogne affectionne ; nous y étions hier ensemble.

Un léger bruit, des voix étouffées, nous firent regarder derrière nous ; trois personnes sortaient du château, en riant tout bas ; c'étaient nos masques. Nous n'eûmes que le temps de nous jeter dans une charmille pour les laisser passer. Nous les entendîmes. L'accent de la princesse avait, en s'adressant à Nangis une douceur et une coquetterie caressantes, auxquelles il eût été difficile de résister. Madame de la Vrillière me pressa le bras :

— Mon Dieu ! que je souffre ! répétait-elle comme se parlant à elle-même.

J'avais d'elle une profonde pitié ; je me rappelais madame d'Argenton, et ce que j'endurais encore en pensant à elle. Je lui glissai quelques mots d'intérêt et d'encouragement ; j'avais peine à la suivre.

Nous longions les arbres, à l'ombre, les autres traversaient le parterre, dans l'intention sans doute de gagner le quinconce et d'aller s'asseoir à la place favorite. Ils s'arrêtaient fréquemment, riant, batifolant; nous y arrivâmes avant eux.

La princesse et madame de Lorges portaient des habits de grisettes ; M. de Nangis avait un manteau et un chapeau rabattu. Madame de la Vrillière avait à sa dévotion une des femmes de la garde-robe chez la princesse ; elle la couvrait d'or, depuis ses soup-

çons, et savait tout ce qui se passait. C'est par elle qu'elle avait été prévenue du déguisement et du projet de sortie, aussitôt que l'ordre en avait été donné.

Nous étions vêtues de noir et bien cachées par les ombres épaisses. Le laquais s'était éclipsé, nous n'y songions plus.

Rien de plus téméraire que ce que nous faisions en ce moment. Si l'on nous surprenait, c'était la foudre.

La princesse n'eût pas compris dans ce premier moment mes explications et le service que je lui rendais ; elle n'aurait vu que l'audace de l'épier, de se mêler à ses affaires de cœur, sans y être autorisée par elle, et Dieu sait sa furie !

Il fallait que M. de Lauzun fût bien sûr de moi pour me permettre de risquer pareille démarche.

Ils arrivaient, et la princesse s'assit; son sein se soulevait; elle était fort émue. Elle fit signe à madame de Lorges de se placer auprès d'elle.

— Quant à vous, monsieur, ajouta-t-elle en souveraine, voici un tapis de gazon à mes pieds, où vous devez vous trouver à merveille. Nous ne sommes pas ici au cercle, l'on y peut respirer et causer à son aise.

Nous entendions et nous voyions tout, grâce aux longues branches d'un frêne qui nous enveloppait et nous cachait. Ils étaient éclairés en plein, et nous distinguions même les traits de leur visage.

M. de Nangis semblait triste et embarrassé ; ma-

dame de Lorges curieuse et attentive ; la princesse ravie, émue, amoureuse.

Et maintenant que nous sommes là, bien seuls, bien libres, qu'allons-nous faire, qu'allons-nous dire ? continua-t-elle. Voyons, monsieur de Nangis, quelques mots au moins qui ne soient pas d'un courtisan ; quittez cette mine enchiffrenée ; supposons que nous soyons deux grisettes, assez faibles pour vous avoir suivi la nuit dans ce beau parc ; est-ce que vous resteriez ainsi immobile et respectueux auprès d'elles, sans lever les yeux ? N'avez-vous pas quelque bonne folie à nous débiter ?

— Madame... le respect...

— Je viens de vous dire qu'il n'en était plus question. Le respect ! Est-ce que je ne le trouve pas à mes côtés du matin au soir, à la cour, armé de toutes pièces ? Ah ! ce n'est pas là ce que nous racontait M. de Lauzun ! Je vois bien là madame Henriette et madame de Monaco, mais je n'y vois pas le galant comte de Guiche.

— Je n'oserais prétendre à tant de gloire et de bonheur, madame.

Les princesses ont cela de gênant et de cruel qu'elles ne peuvent pas être attaquées sans avoir fait les premiers pas. De là vient qu'elles sortent des habitudes des autres femmes et qu'elles vont tout d'abord bien plus loin que nous.

La situation se tendait fort entre ces deux personnages.

Madame la duchesse de Bourgogne allait jouer le rôle de madame Putiphar, si Nangis, sérieusement amoureux de sa maîtresse, persistait à ne pas vouloir comprendre et s'en tenait à l'admiration.

Quant à lui, sa perplexité était étrange. Il avait les meilleures raisons du monde pour résister et pour céder aussi.

La princesse pouvait le servir puissamment ou le perdre, s'il l'offensait; il donnerait le spectacle ridicule d'un homme adoré par une jeune et charmante femme, qui fait le cruel et le barbare, on se moquerait de lui et l'on aurait raison.

D'une autre part, il aimait passionnément madame de la Vrillière; il la savait capable de tout, et sans calculer les suites, si elle se voyait enlever son amant.

M. le duc de Bourgogne, averti par le scandale, le ménagerait d'autant moins, que ses bontés avaient été plus grandes. Il ne se vit jamais position semblable; des dangers partout, des secours nulle part.

La princesse comprenait *un peu* ce qu'il éprouvait; mais, ce qu'elle ne comprenait pas, c'etait qu'un homme tel que Nangis résistait à une femme telle qu'elle était, c'était que madame de la Vrillière osât le lui disputer.

Les princes se croient des demi-dieux.

La princesse ne se contenta pas de la modestie du comte, elle la releva par une épigramme; elle commençait à se piquer. Nangis y fut insensible; je ne sais pas s'il l'entendit.

— Madame de Lorges, reprit-elle, nous avons choisi pour cavalier Amadis en personne; il rêve à ses amours, et les plus belles demoiselles, les géants, les enchanteurs ne le distrairaient pas un instant de son Ariane.

La duchesse aimait beaucoup les contes de chevalerie que l'on sait par cœur dans son pays, et que l'on apprend aux enfants dès leur jeune âge; elle y prenait souvent ses comparaisons.

— Madame, admettez-vous qu'on puisse aimer autrement? répliqua-t-il.

— Quoi! c'est ainsi que vous l'entendez, à votre âge, à la cour? reprit ma belle-sœur. En vérité, vous êtes l'unique, monsieur de Nangis.

— Je croyais que cette vertu de constance plaisait aux dames, et que c'était un moyen d'être aimé d'elles.

— Sans doute, lorsqu'elle s'exerce à leur profit.

— Comment cela, madame?

— Oh! je m'entends bien! reprit la princesse.

— Comment, monsieur, si vous étiez l'amant, le serviteur d'une dame, rien ne saurait vous détacher d'elle, pas même la certitude de trouver mieux ailleurs?

— Madame, il n'y a rien de mieux que ce que l'on aime.

Madame de la Vrillière essuya une larme de joie.

— Ah! vraiment! Quoi! rien de mieux que ce que vous aimez! Vous êtes peu galant, monsieur. Vous gardiez trop de respect tout à l'heure; à présent, vous oubliez même d'être poli.

La princesse était visiblement fâchée. Nangis revint à lui-même, il sentit qu'il était perdu.

— Je vois que j'ai le malheur de vous déplaire; je vous demande pardon, madame; mais vous ne m'avez pas laissé le temps de m'expliquer. Il faut d'abord savoir qui j'aime, avant de me blâmer.

— On le sait.

— Non, madame, on ne le sait pas.

— Vraiment? Parce que vous êtes discret en paroles, vous croyez que vos regards et ceux de certaine dame sont muets.

— Madame, mes regards sont muets; je leur impose silence, ils n'ont jamais osé s'élever jusqu'à la divinité que j'adore, dans la crainte d'être éblouis.

— Ah! fit la princesse en mettant la main sur son sein.

Elle étouffait de joie.

— Mon Dieu! balbutia l'autre pauvre femme, il va donc me trahir.

— A la bonne heure! reprit madame de Lorges;

voilà qui devient plus humain. Vous adorez une déesse, c'est bon à savoir.

— Oui, madame.

— Et vous n'osez pas le lui dire ?

— Je n'oserai même jamais le lui laisser soupçonner, je me souviens de Phaéton.

— Et si elle le devinait ?

— Ah ! madame, par pitié, ne me montrez pas un bonheur auquel je ne pourrais atteindre.

XXXII

Ce mot fut une étincelle. Madame de la Vrillière s'appuya sur moi, elle se sentait défaillir; je tremblai qu'elle n'eût pas la force d'en supporter davantage et qu'elle se trahit.

— Madame de Lorges se leva et s'en alla vers une statue de l'Amour, dans le petit parterre; elle se mit à cueillir des roses, dont elle était entourée.

Madame la duchesse de Bourgogne regarda Nangis de telle façon, qu'il eût fallu être de pierre pour y résister.

Il se tut néanmoins, mais il la regarda aussi.

Elle savoura un instant ce silence et ce regard.

Madame de la Vrillière étouffait ses sanglots ; je voulus l'entraîner.

— Non, j'irai jusqu'au bout, me répondit-elle, haletante.

— Et sans éclater ?

— Je l'espère. Je préfère tout savoir.

— Vous voyez comme il vous aime.

— Ah ! je vois qu'il va faiblir et que je serai oubliée.

C'était bien aussi mon opinion; cependant je la rassurai en peu de mots, en lui parlant dans l'oreille ; elle ne m'écouta point ; son cœur parlait plus haut que moi.

La princesse se livrait à un bonheur inconnu pour elle; elle s'y livrait sans pensée importune en ce moment. Les yeux de Nangis lui disaient ce qu'elle voulait savoir; elle souriait doucement, puis elle lui tendit la main, qu'il ne vit pas sans doute, car il ne la prit point.

Madame la duchesse de Bourgogne la laissa retomber et ne s'en fâcha point ; son trouble, bien naturel, lui servit d'excuse à ses yeux.

— Monsieur de Nangis, dit-elle, plus troublée que lui, rappelez madame de Lorges ; pourquoi nous a-t-elle quittés ?

Dieu sait quels rêves de fortune et de grandeur faisait le comte en ce moment ; elle ne croyait qu'aux rêves d'amour.

— Madame de Lorges cueille des fleurs pour Votre Altesse, madame ; elle ne reviendra que trop tôt.

— Mon Altesse ! mon Altesse ! Il n'y a point d'Altesse ici, entendez-vous ? J'ai jeté cette importune

grandeur là-bas dans ce château, où je la trouverai demain. Laissez moi donc être un peu moi-même, un peu Victoire-Adélaïde, sans penser à la France et à la Savoie; n'ai-je pas le temps de remettre à mon front la couronne qu'il doit porter un jour et qui le blesse d'avance?

— Ah ! madame, que vous êtes belle et que vous êtes bonne ! que vous êtes aimée aussi !

— Cela est-il bien vrai, monsieur de Nangis ?

Rien de plus tendre que l'accent avec lequel elle prononça ces mots; il laissait tout espérer, bien plus ! il promettait tout. M. de Nangis fut héroïque, il répondit par un lieu commun.

— Demandez plutôt à toute la France, madame.

— Eh ! monsieur, il ne s'agit pas de toute la France, je vous l'ai déjà dit. Mais j'ai froid, ajouta-t-elle en croisant sa mante, rappelez la duchesse, je veux rentrer; je ne suis restée que trop longtemps ici.

— Quoi ! déjà ! Voyez, madame, le beau temps ! Il est de bien bonne heure encore !

— Comment donc, monsieur ! c'est l'heure où *toute la France* dort et ne songe pas à m'aimer.

— Madame !...

— Monsieur de Nangis !

— Vous êtes cruelle.

Hélas ! elle n'y songeait guère, la pauvre princesse !

— Comment cela ?

— Vous vous jouez de moi, vous me raillez.

— Du tout, je répète vos paroles.

— Ah ! madame, vous ne me comprenez point.

— Si vous vous expliquiez mieux, je vous comprendrais peut-être.

— Cela me sera-t-il permis?

— Bien plus ! je vous le demande, je suis lasse de jouer au propos interrompu.

L'ivresse du premier moment se dissipait; elle sentait qu'il n'avait point de suite, et la glace se faisait entre eux. Elle croisait de nouveau son mantelet par un mouvement machinal.

Il y a des moments où le cœur a froid et où l'on éprouve un besoin physique de le réchauffer. Elle en était là. Je sentais tout cela, je sentais comme les deux femmes en me rappelant madame d'Argenton. J'étais bien curieuse de la suite.

— Madame, reprit M. de Nangis très-lentement, comme un homme qui cherche ses paroles et qui tremble d'en dire une de trop, il est une personne que j'aime avec tout le respect, avec toute l'admiration qu'elle mérite. Je n'oserais jamais espérer qu'un regard favorable tombât de si haut jusque sur moi, et, lors même que je l'espérerais, lors même que son adorable bonté descendrait jusqu'à mon néant, il ne me serait pas permis d'accepter cet

immense bonheur, je serais un lâche, un infâme...

— Pourquoi, monsieur? demanda-t-elle avec une hauteur où se retrouva tout l'orgueil de sa race.

— Parce que d'autres bontés tout aussi augustes m'enchaînent et me retiennent, parce qu'elle n'est pas aimée de moi seul, parce qu'une grande âme est attachée à la sienne, parce qu'une confiance illimitée m'est accordée par elle, parce qu'une amitié généreuse m'honore et me lie, parce que je ne puis trahir et tromper la noble bienveillance d'un bienfaiteur.

Madame la duchesse de Bourgogne baissa les yeux et ne répliqua point.

La réponse était adroite, elle avait deux tranchants, elle la frappait comme lui.

La princesse n'y pouvait trouver à redire, à moins de casser les vitres; il se pouvait qu'elle ne le fît pas. Madame de la Vrillière respira.

— Est-ce là votre seul motif? reprit la duchesse après un silence assez prolongé.

— Oui, madame, le seul.

— Il est louable, il est digne d'un bon cœur; mais l'amour est plus fort que tout, monsieur.

— Ah! madame, me conseilleriez-vous de passer outre?

— Je vous conseillerais, monsieur, si vous me demandiez un conseil...

— Et quoi ?

— Je vous conseillerais... de consulter votre sentiment, celui de la personne aimée. Si vous vous sentiez l'un et l'autre capables de tout sacrifier à ce sentiment, s'il était votre premier bonheur, votre première vertu, pourquoi résister à vos désirs, au charme qui vous entraîne ? D'ailleurs, fiez-vous à la femme qui vous aime pour dédommager votre rival et lui laisser toutes les joies de sa vie ; son amour lui donnera la force et l'adresse nécessaires, rien n'est impossible à un véritable amour. Et, s'il ne le sait pas, qu'importe !

— Madame... est-ce bien là ce que vous pensez?

— Oui, Nangis, et c'est ce que vous penseriez vous-même si...

— Si...?

— Si vous aimiez autant que vous le dites.

— Ah ! madame !

Pour cette fois, il vit la main, il la prit, il la baisa, et je ne sais ce qui serait arrivé si madame de la Vrillière n'eût pas fait un mouvement pour s'élancer. Je la retins et la suppliai de me laisser paraître seule. J'ignore si elle m'entendit, elle était à moitié évanouie. Je marchai résolûment vers madame de Lorges ; le bruit que je fis rappela les amoureux à eux-mêmes.

— Emmenons la princesse, dis-je à ma belle-sœur ; madame de la Vrillière est là, je tremble qu'elle ne se trahisse.

XXXIII

Rien de plus étonné que madame de Lorges et madame la duchesse de Bourgogne en m'apercevant. Ma belle-sœur fut saisie de crainte et se mit à courir vers la princesse, sans me répondre.

Je la suivis, je la devançai même, ne sachant ce que j'allais dire, mais criant d'avance à demi bas :

— Venez, madame, au nom du ciel !

La princesse s'était levée et venait au-devant de nous, fort effrayée aussi.

— Qu'y a-t-il, madame de Lauzun ? me demanda-t-elle.

— Mon Dieu ! madame, je ne sais, mais il faut rentrer bien vite. M. de Lauzun, qui devine tout, m'envoie vous prévenir ; il n'a point voulu venir lui-même pour ne pas gêner Votre Altesse royale; il connaît mon dévouement, vos bontés pour moi; il m'a fait sentir...

Je pataugeais, mais comment faire? J'aurais bien désiré la faire partir et retourner en arrière ; je tremblais pour ma jalouse, et il me semblait imprudent de la quitter.

J'entendis, ou du moins je crus entendre marcher sous les arbres. Sans consulter rien que la nécessité du moment, je retournai en courant vers l'endroit où je l'avais laissée. La princesse se retourna, surprise, et tous les trois pensèrent qu'une raison impérieuse me faisait agir, surtout madame de Lorges, plus instruite que les autres; elle entraîna la princesse.

— Ne nous arrêtons pas, madame, je vous en supplie !

— Mais madame de Lauzun est folle apparemment.

— Non, non, elle sait très-bien ce qu'elle fait; on nous épie, rentrons, hâtons-nous.

— On nous épie! et qui cela? qui donc a cette hardiesse?

Elle devint rouge de colère.

— Je l'ignore, madame; le roi, madame de Maintenon, monseigneur le duc de Bourgogne, mais c'est quelqu'un assurément.

— M. de Nangis, reprit-elle en s'arrêtant tout court, ne soupçonnez-vous pas une autre personne?

Ses sourcils froncés annonçaient qu'elle ne supporterait pas tranquillement une inquiétude de ce genre.

— Non, madame, assurément, répliqua-t-il avec l'effronterie d'un mensonge décidé.

— Pressons-nous, madame, pressons-nous, poursuivit ma belle-sœur, qui croyait toujours nous entendre derrière eux.

Ils arrivaient près du château et ils entrèrent; la porte se referma; je les suivais de l'œil ; j'eus un grand soulagement.

Madame de la Vrillière était assise au pied de l'arbre où je l'avais laissée, heureusement incapable de faire un pas, sans quoi nous eussions vu de belles choses. Elle pleurait à fendre le cœur, je m'efforçais de la raisonner sans y réussir, et j'en étais réellement très-inquiète.

— Je dirai tout à madame de Maintenon, je vous le jure; le roi le saura, M. le duc de Bourgogne aussi, et nous verrons !

— Vous ne ferez pas cela, madame, vous ne le ferez pas, vous réfléchirez aux conséquences.

— Je n'ai rien à réfléchir. Je me perdrai probablement, mais je les perdrai avec moi, plus que moi; je n'en demande pas davantage, je serai vengée. Oh! l'infâme, oh! l'infidèle!

— Que vouliez-vous qu'il fît? Je lui trouve une vertu magnifique. Pas un autre n'aurait résisté autant qu'il l'a fait.

— Ce que je voulais qu'il fît ? Ah ! madame, si vous

aviez aimé, vous ne m'adresseriez pas cette question. Il fallait lui tout dire, lui avouer pourquoi il ne l'aimait pas, pourquoi il ne l'aimerait jamais, se vanter de notre mutuelle tendresse, et lui ôter toute espérance. Je l'aurais bien fait, moi.

— Quoi ! même en sachant que vous alliez créer à M. de Nangis un ennemi puissant et implacable par cet aveu ?

— Qu'importent les ennemis ! nous les combattrons ensemble. Quand on s'aime bien, on ne craint rien, ni personne.

C'était peine perdue que de la sermonner. Je la laissai dire, en la priant de ne pas me retenir là jusqu'au jour. Elle se leva lorsqu'elle fut épuisée d'imprécations et de plaintes. Je l'accompagnai, je la fis coucher, je la recommandai bien à sa femme de confiance, et, au lieu de me coucher moi-même, je m'en allai près de M. de Lauzun lui raconter les incidents de cette nuit, prendre son avis et ses conseils. Je pouvais être saisie d'un instant à l'autre à l'improviste, sans avoir le temps de le consulter.

Il m'écouta, un demi-sourire sur les lèvres, et sans m'interrompre.

— Allons ! dit-il, c'est toujours comme dans ma jeunesse. Madame la duchesse de Bourgogne me rappelle de tous points madame Henriette. C'étaient les mêmes emportements, les mêmes volontés absolues ;

les princesses se ressemblent, excepté Mademoiselle, qui ne ressemblait à personne. Celle-ci fera comme sa tante, elle voudra Nangis ainsi que l'autre voulait Guiche, elle le voudra d'autant plus que Nangis résistera. C'est un niais, il aurait pu tout accorder. Maintenant, il est trop tard, madame de la Vrillière est instruite, il ne lui donnera plus le change. Que je voudrais avoir semblable partie à jouer !

— Et moi, monsieur, que dois-je faire en tout ceci?

— Vous, madame, vous devez être dame d'honneur de madame la duchesse de Bourgogne, lorsque madame du Lude ne pourra plus tenir la place, c'est à cela qu'il faut viser. Pour cela, vous devez la sauver et la servir en même temps, et je vous y aiderai de tout mon pouvoir. Quel malheur qu'elle se soit mis en tête le seul imbécile capable de fidélité ; il y en a tant d'autres à la cour avec lesquels pareille affaire irait toute seule !

— Cela est vrai !

— Retenez madame de la Vrillière, tâchez de lui faire entendre qu'elle le conservera si elle se tait, et tâchez aussi que la princesse ne se livre pas tout entière à madame de Lorges. Elle n'est pas pour vous supplanter en rien, en cas ordinaire ; mais, si elle se rend utile, je ne réponds pas de la nécessité. Si vous étiez dame d'honneur, j'aurais bientôt repris ma place et ma chère compagnie des gardes.

C'était là son occupation continuelle, il en était aux petitesses à cet égard.

— Vous voyez, madame, où mène la galanterie, ajouta-t-il, et à point, si madame la duchesse de Bourgogne et madame de la Vrillière ne s'occupaient que de leurs maris, nous serions tous à dormir tranquillement, elles n'iraient pas courir la pretentaine dans les bosquets du parc, à deux heures du matin, elles n'auraient ni inquiétudes ni désespoir.

— Monsieur, c'est assez amusant de courir la pretentaine dans les bosquets; et puis, si madame la duchesse de Bourgogne dormait tranquillement dans son lit, je ne serais pas en train de devenir sa dame d'honneur, en lui rendant quelques légers services.

— Petite masque ! on ne la prend pas sans vert ! Allez vous reposer, madame, et n'oubliez pas mes conseils.

Je ne me le fis pas répéter. Cependant je ne fermai pas les yeux. Je pensais à ma propre existence, si différente de celle des femmes de mon âge. Je pensais à celui que je ne voyais plus, que j'avais volontairement chassé ; je pensais à ces amours qu'il affichait, à cette vie honteuse qu'il menait, à la belle place qu'il eût tenue dans son siècle et dans l'histoire s'il n'eût point gaspillé sa vie dans les débauches ; j'aurais été heureuse de devenir pour lui une nouvelle Agnès

Sorel, de le pousser aux conquêtes, aux belles actions, et de jouir de ses services.

Au lieu de cela, rien ! un vieillard sans cœur, uniquement occupé de lui-même, et ne songeant à moi que comme à un instrument, ou à un jouet, et la solitude éternelle! Ces pensées étaient trop dangereuses, je les chassai et j'essayai de m'endormir.

A peine faisait-il jour, que l'on m'annonça madame Cantin, première femme de madame la duchesse de Bourgogne; elle avait ordre de me faire réveiller et de me conduire chez la princesse, qui voulait me parler sur-le-champ. Je m'habillai et j'y courus.

Je la trouvai debout, il me parut qu'elle ne s'était pas couchée.

Elle était pâle et inquiète.

— Madame de Lauzun, me dit-elle vivement, vous êtes mon amie, je n'en doute pas : racontez-moi ce qui s'est passé cette nuit. Pourquoi étiez-vous dans le parc ? pourquoi m'avez-vous engagée à rentrer si vite ? Je veux tout savoir.

— Madame j'ai eu l'honneur de le dire hier à Votre Altesse royale, c'est M. de Lauzun...

— D'où a-t-il su que j'étais sortie, ce que je faisais, avec qui j'étais?

— Je l'ignore, madame.

— Et pourquoi m'avez-vous quittée si promptement?

— Je craignais qu'on n'épiât vos démarches; j'entendais du bruit et j'ai couru pour en savoir la cause.

— Qu'avez-vous trouvé?

— Rien... Mon laquais, qui m'attendait sous les charmilles.

— Madame de Lauzun, je ne faisais pas de mal.

— Je n'en doute pas, madame.

— J'avais envie de me promener un peu librement au frais, voilà tout. Ma chaîne me pèse; cette représentation continuelle m'ennuie, et je cherche à m'en affranchir lorsque je le puis. Ne le trouvez-vous pas bien naturel ?

— Certainement.

— Et puis notre existence, à nous autres, pauvres princesses, est si triste! tous les regards nous suivent; on interprète jusqu'à nos pensées; on fait parler nos regards, on nous envie nos affections, on les calomnie. Nous sommes bien à plaindre !

Je lui exprimai, non pas ma pitié, je n'eusse pas été sincère, mais mon dévouement; et je parlais vrai, je parlais du fond de mon cœur. Elle était si charmante et si digne d'être aimée!

Quant à moi, j'admirais Nangis; à sa place, je n'aurais pas eu tant de vertu.

J'eus sur le bout des lèvres de lui tout avouer, de lui parler de madame de la Vrillière, de la conjurer

d'en rester là et de ne point s'exposer à un éclat dont elle se repentirait toute sa vie.

Je songeai que je lui déplairais peut-être et je me tus.

Elle avait cependant grande envie de savoir ce que madame de la Vrillière avait pu me dire à ce sujet, si elle prenait son parti et si on avait à craindre d'elle quelque éclat dangereux.

Sans m'avancer plus que de raison, je lui parlai de mon amie dans des termes qui la devaient effrayer, et lui donner à réfléchir.

— Madame de la Vrillière aime M. de Nangis d'un de ces sentiments qui ne cèdent à rien. Elle défendra son amour envers et contre tous, madame, j'en suis sûre et je vous en réponds.

La princesse prit un air assez pincé.

— On ne songe pas à le lui enlever, madame ; elle n'a pas besoin de le si bien garder, vous pouvez le lui signifier de ma part.

— Oh ! madame, lui dis-je en lui baisant la main, madame, comptez sur moi à la vie et à la mort ; ne m'épargnez pas et ne vous laissez pas aller à des entraînements qui vous affligeraient un jour et dont vous vous repentiriez. Pardonnez la liberté de ce discours, mon cœur seul me le dicte, et...

— Je m'en souviendrai, madame, et je ne douterai jamais de vous.

XXXIV

Je rentrai chez moi ; je n'essayai point de me recoucher ; je me fis habiller de bonne heure et je m'en allai chez madame de la Vrillière, avant de descendre à la messe du roi.

Elle aussi, elle était levée ; elle ne s'était pas couchée non plus, probablement. Son visage était bouleversé ; elle me parut aussi changée qu'après une grande maladie.

En m'apercevant, elle se leva.

— Eh bien, madame, la lutte est engagée. J'ai vu l'ingrat, j'ai pardonné ; mais il résistera désormais, mais il ne cédera même pas à l'attrait de la grandeur et de la fortune ; j'en suis sûre, il me l'a juré sur sa foi de gentilhomme.

Je ne pus retenir un mouvement d'incrédulité.

— C'est qu'il m'aime bien, c'est que je lui suis plus chère que tout, c'est que je ne crains plus rien maintenant, ni de madame la duchesse de Bourgogne, ni de qui que ce soit. Je vais descendre avec vous ; j'irai à tout aujourd'hui ; je ne veux plus me cacher ; je marche le front levé, je suis aimée, je suis heureuse !

Elle ne touchait pas la terre ; elle avait des ailes.

Je frémis en pensant à ce que j'avais entendu le matin.

Ainsi qu'elle venait de le dire, la lutte était engagée, et la pauvre femme devait naturellement y succomber ; elle était la moins forte.

Qui pouvait prévoir ce qui arriva ?

— Vous allez voir un beau spectacle ; il a du courage et de la loyauté, il ne m'abandonnera pas, il résistera à tout, et la princesse apprendra qu'il est des cœurs au-dessus de son pouvoir.

— Madame, prenez garde ! prenez garde ! vous serez bien regardée.

— Que m'importe !

— Et madame votre mère ! et madame de Maintenon ! Songez !

— Je songe que je suis aimée, et cela me suffit.

Elle ne voulut jamais sortir de là.

Je la quittai, fort inquiète de ce que cette journée amènerait.

Elle me semblait grosse d'orages et de malheurs.

Je causai avec M. de Lauzun, et tous les deux nous nous trouvâmes à la messe, où madame la duchesse de Bourgogne arriva tard.

Elle était fort parée, très à son avantage, et ses yeux cherchèrent autour d'elle M. de Nangis, qui n'avait garde de se montrer.

Il n'était pas tout à fait aussi héros que le supposait madame de la Vrillière, et il se voyait engagé dans une impasse d'où il ne savait comment sortir.

Après la messe, la cour resta dans la galerie.

La princesse, au lieu de rentrer chez elle, demeura avec les dames et rassembla le plus de monde qu'elle put autour de son fauteuil.

Elle n'avait jamais semblé plus aimable.

Madame de la Vrillière, de son côté, tenait la position avec un brillant merveilleux. Elle étincelait d'esprit.

Madame la duchesse de Bourgogne lui parla souvent, avec affectation ; elle la loua sur sa toilette et sur sa grâce ; puis, tout à coup, sans transition :

— Mais où est donc M. de Nangis? demanda-t-elle.

Chacun se regarda.

Nangis ne paraissait pas, et nul ne put répondre.

— Madame, reprit M. de Maulévrier, Votre Altesse royale fait à M. de Nangis l'honneur d'avoir besoin de lui?

— Oh ! mon Dieu, non ! Je lui avais ordonné seu-

lement de m'apporter ce matin une ariette dont nous parlions hier; je ne le vois point et j'y ai songé; je veux la chanter en rentrant chez moi.

On alla donc chercher M. de Nangis.

Dangeau, qui s'était fait de fête, revint en disant qu'on ne le trouvait nulle part.

— Il sera allé à Paris chercher l'ariette, reprit Maulévrier. Ce que c'est que de vouloir obéir à tout prix !

Madame de la Vrillière avait sur ses lèvres un sourire de triomphe à soulever des tempêtes.

La princesse le vit, et elle n'eût pas été femme si le désir de s'en venger ne l'avait saisie.

Mais en même temps la phrase et l'air de M. de Maulévrier donna à M. de Lauzun une idée qui devait faire le dénoûment de cette aventure d'une façon tout inattendue.

Il tourna autour de Maulévrier avec cet air impayable qui n'appartenait qu'à lui, et commença de lancer quelques mots qui firent piaffer le bon apôtre et qui lui mirent un projet en tête.

— Monsieur, M. de Nangis ne vous semble-t-il pas bien heureux ?

— Bien heureux, en effet, monseigneur, et bien peu soucieux de le mériter.

— Parbleu ! si j'étais jeune, je lui voudrais donner une leçon.

— Comment cela ?

— On pourrait facilement profiter de sa niaiserie et convoiter la place qu'il dédaigne.

— Eh ! monseigneur, qui l'oserait ?

— Un homme d'esprit, bien tourné, avec une de ces audaces qui ne s'effrayent pas de peu de chose, et qui saurait mener à bien une entreprise.

M. de Maulévrier regarda fixement le vieux duc. Il venait de lui faire naître tout un monde d'espérances et de pensées.

Maulévrier, fils d'un frère de M. de Colbert le ministre, avait épousé mademoiselle de Tessé, fille du maréchal, pour lequel madame la duchesse de Bourgogne conservait une vive reconnaissance, qu'elle se piquait de lui témoigner dans toutes les occasions. Elle avait donc bien accueilli le jeune ménage, et madame de Maulévrier, jolie, sans esprit, méchante et tracassière, était dans ses particuliers de tous les jours.

Le mari y vint avec avec elle ; il fut de tout, se faufila, se fit rechercher et compter même par les plus difficiles. Il n'était point beau, mais il avait un esprit très-fin, très-amusant, très-orné. Il avait toute l'intrigue d'un vieux diplomate, et il en aurait mené dix à la fois. Il était fort ami du duc de Lorges, et lui cachait peu de chose ; nous en avons bien appris par lui sur son compte.

Il ne s'occupait pas des dames ordinairement; aussi ne se méfiait-on pas de lui sur ce chapitre. Son ambition n'avait pas de bornes, il eût détrôné Jupiter pour prendre sa place.

Ce moyen, ce joint, que venait de lui donner M. de Lauzun, lui montra les cieux ouverts. Il vit la princesse accessible à un sentiment dédaigné jusque-là; il vit un homme indécis, embarrassé, ne pouvant ou ne voulant pas profiter d'un coup de dés unique pour sa fortune, et madame de Bourgogne en furie cherchant un vengeur, le prenant n'importe où sous sa main, et lui donnant au centuple pour montrer à l'autre ce qu'il avait perdu.

C'était bien là le compte de M. de Lauzun. Il se retira après son hameçon jeté, pour en attendre l'effet, comme le pêcheur qui se cache derrière un saule; il vit sa marionnette pensive et occupée, et il s'applaudit de cette invention magnifique.

En effet, que fallait-il faire? Détourner la princesse d'une fantaisie impossible et lui en inspirer une autre, facile à satisfaire, dans laquelle on trouverait son compte de conseils et de petits services? C'était là le fin du fin.

Madame de Maulévrier ne ressemblait pas à madame de la Vrillière; elle eût volontiers aidé à la réussite, afin d'en partager les profits.

Il est vrai que ce galant n'était pas tourné comme

l'autre, mais il avait un charmant esprit, souple, délié, habile, qui valait mieux qu'une jolie figure.

Dans tous les cas, M. de Lauzun attendit.

Ce ne fut pas long. Nous vîmes le nouveau soupirant s'approcher de la princesse, laquelle était de fort mauvaise humeur. Il lui porta trois ou quatre coups qui ne se sentirent point, elle ne branla pas ; il n'était pas homme à se décourager, et redoubla de traits, de saillies ; il obtint un sourire. Ce fut une victoire.

— Madame, dit tout au beau milieu de la conversation madame de Mailly, qui ne se doutait de rien, M. de Nangis est avec M. le duc de Bourgogne ; il ne l'a pas quitté depuis ce matin.

C'était pour achever la pauvre duchesse ; elle sentit qu'il se repentait de ce qui s'était passé la nuit, et qu'il cherchait un bouclier dans cette excuse du devoir qu'il avait jetée en avant. Elle se mordit les lèvres en disant :

— C'est très-bien, qu'on ne le dérange pas.

Et puis elle tâcha de paraître calme et s'occupa des folies que Maulévrier lui débitait.

Il sentit son succès et redoubla.

M. de Lauzun, qui le vit lancé, lui vint en aide ; il le fit valoir par des répliques savantes, il lui fournit des mots et des anecdotes, il le poussa de son mieux en accablant son rival.

Personne n'avait comme lui le secret d'éteindre les gens, ou de les mettre en lumière.

Sans nommer Nangis, il tomba sur lui au point de le rendre ridicule, et cela en cherchant toujours dans son passé, si brillant, des points de comparaison.

Il avait allumé la princesse à l'endroit de la promenade; en lui citant madame Henriette, il lui mit dans la tête une rage des bureaux d'esprit, en lui dépeignant l'hôtel de Rambouillet et les triomphes de Julie d'Angennes.

— Elle a eu une couronne plus immortelle que celles des reines, madame : *la guirlande de Julie*, ce monument tout divin où chaque beau génie apporta sa pierre. Oh ! que n'avez-vous connu cette société si polie, si savante et si aimable en même temps ! Que ne peut-on la ressusciter !

— Mais, monsieur, il y a encore des beaux esprits en ce temps-ci, on peut les rassembler. N'est-il pas vrai, monsieur de Maulévrier ?

— Madame, un ordre de Votre Altesse royale, un de ses regards fait éclore une nouvelle guirlande, plus brillante, plus impérissable que la première.

Sur ce terrain, Nangis était battu d'avance ; il n'était pas de force à combattre un rival tel que celui-là.

— Le croyez-vous, monsieur ? Y a-t-il encore des muses ? Nous voyons beaucoup de vers, mais ils ne

me semblent plus dignes des Corneille et des Racine. Ils sont bien morts, la Fontaine aussi.

— M. Despréaux vit encore.

— Hélas ! madame, il se meurt.

— Il est certain que beaucoup font des vers ; jusqu'au fils de mon notaire, le petit Arouet, un enfant ! il a adressé à monseigneur une supplique tout à fait bien tournée, au nom d'un invalide ; cela ne sent pas son écolier.

— Mais à la cour, reprit Lauzun, il y a de beaux esprits, sinon des poëtes.

— Il y a M. de Saint-Simon, votre beau-frère, monsieur.

— Il y en a beaucoup d'autres, monsieur, sans vous compter, ni moi non plus.

La princesse ne put retenir un franc éclat de rire.

— Alors faisons une académie.

— Oh ! la feue reine Anne en avait toujours eu le grand désir, et nous y tâchâmes à l'hôtel de Soissons, alors que Sa Majesté le roi était encore un enfant.

Le discours continua là-dessus avec bien de la vivacité ; au bout d'une demi-heure, la princesse avait oublié Nangis.

On se sépara pour les toilettes et pour se retrouver au dîner du roi. Il ne nourrissait pas les dames à Fontainebleau ; mais les tables particulières de ceux qui

avaient accoutumé d'en tenir étaient fort fréquentées. Nous en avions une excellente ; on ne parla d'autre chose que de l'incident du matin, de Nangis, de Maulévrier et des suites probables de ce combat.

Au beau milieu des opinions, M. de Maulévrier entra, tout poudré, tout enrubanné, l'œil émerillonné comme un fiancé de la veille ; il fit des excuses d'arriver si tard, et se planta au bout de la table, avec la fausse modestie d'un homme qui sait fort bien qu'on s'occupe de lui.

La conversation changea, mais non pas les idées, et la preuve, c'est que l'on revint à M. de Nangis et à madame de la Vrillière.

Chacun lança son épigramme, excepté Maulévrier, qui garda le silence et qui affecta de ne pas manger.

M. de Lauzun ne laissait rien perdre; il lui demanda s'il était malade.

— Non, monseigneur, je suis occupé.

On ne releva pas ce mot ; cependant il porta coup : c'était un aveu, c'était une prise de possession publique d'une situation nouvelle. A la cour, être occupé a plus de signification que de lettres.

Chacun grillait de curiosité.

Madame de Saint-Simon me dit en sortant de table :

— Ma chère, il me semble que je lis un roman de

madame de la Fayette et que je vois marcher la princesse de Clèves.

— Madame, ne tournons pas les pages trop vite, répondit M. de Lauzun, attendons le dénoûment.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

Corbeil, typogr. et stér. de Crété.

LA DUCHESSE DE LAUZUN

OUVRAGES

DE

LA COMTESSE DASH

Parus dans la collection Michel Lévy

LES AMOURS DE LA BELLE AURORE	2 vol.
LES BALS MASQUÉS	1 —
LA CHAINE D'OR	1 —
LES CHATEAUX EN AFRIQUE	1 —
LES DEGRÉS DE L'ÉCHELLE	1 —
LA DERNIÈRE EXPIATION	2 —
LA DUCHESSE DE LAUZUN	3 —
LA DUCHESSE D'ÉPONNES	1 —
LE FRUIT DÉFENDU	1 —
LES GALANTERIES DE LA COUR DE LOUIS XV	4 —
LA RÉGENCE	1 —
LA JEUNESSE DE LOUIS XV	1 —
LES MAITRESSES DU ROI	1 —
LE PARC AUX CERFS	1 —
LE JEU DE LA REINE	1 —
LA JOLIE BOHÉMIENNE	1 —
MADEMOISELLE DE LA TOUR DU PIN	1 —
LA MARQUISE DE PARABÈRE	1 —
LA MARQUISE SANGLANTE	1 —
LE NEUF DE PIQUE	1 —
LA POUDRE ET LA NEIGE	1 —
LE SALON DU DIABLE	1 —
LES SECRETS D'UNE SORCIÈRE	2 —
LES SUITES D'UNE FAUTE	1 —

Corbeil. — Typ. et stér. de Crété.

LA

DUCHESSE DE LAUZUN

PAR

LA COMTESSE DASH

TOME TROISIÈME



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1864

LA

DUCHESSE DE LAUZUN

I

L'après-dînée, on se promena dans la forêt; chacun suivant sa fantaisie, excepté les princesses, que le roi prit dans son carrosse.

L'événement fut l'apparition de Nangis à la suite du duc de Bourgogne, qu'il ne quitta pas d'une semelle.

La princesse ne le regarda point; mais madame de Lorges n'en voulut pas avoir le démenti. Elle le prit à part et le fit causer.

Là, son cœur déborda. Il lui raconta l'horrible embarras où il se trouvait.

Madame de la Vrillière, qu'il avait été voir en rentrant du parc, lui avait déclaré que, s'il parlait en-

core à la princesse, s'il faisait mine d'une particularité avec elle, elle irait le réclamer au beau milieu du cercle et devant le roi.

— Bah ! elle ne le ferait point.

— Elle le ferait, madame ; vous ne la connaissez pas.

— Vous êtes bien à plaindre d'être aimé ainsi.

— Mon Dieu ! madame, cela ne m'empêche pas de l'aimer.

— Mieux que la princesse ?

— Tout autrement.

— Me répondrez-vous franchement, monsieur, si je vous donne ma parole que je garderai pour moi seule votre réponse ?

— Hélas ! je ne demande pas mieux, si ma réponse surtout peut m'attirer un bon conseil et m'aider à sortir de cette nasse.

— Supposons que la princesse ne fût pas princesse, et qu'elle eût pour vous de la bonne volonté ; la mettriez-vous en balance avec madame de la Vrillière ?

— Oh ! non, pas une minute.

— C'est bien, je sais à quoi m'en tenir. Alors, mon cher monsieur, il faut que la princesse ne s'occupe plus de vous ; avec l'entraînement que vous avez, vous lui échapperiez sans cesse. Je vais tâcher de la détourner doucement. J'espère que ce ne sera pas impossible. Ce matin, l'esprit de M. de Maulévrier avait presque comblé la lacune.

Le cœur humain est fait d'étrange sorte : Nangis se sentit troublé à l'idée de perdre ce qu'il ne voulait point.

— Merci, madame, ne vous hâtez pas, s'écria-t-il vivement.

— Croyez-vous qu'on vous laissera la princesse en adoration devant votre cruauté ? Croyez-vous qu'on ne vous remplacera pas? Allons donc, monsieur, il ne manque pas de beaux fils à la cour.

M. de Nangis, en recevant ainsi sur les ongles, n'osa pas répondre ; il s'en tira par une révérence.

Si l'on supprimait les révérences du langage, je ne sais pas comment on répliquerait souvent à la cour.

Mais que de choses dans une révérence ! Combien ne tirent-elles pas d'embarras les courtisans ! Que de malices, de soumissions, d'espérances trompées ! que de sentiments enfin !

Tant qu'on les conservera, il ne sera pas besoin de grandes phrases, et elles s'interpréteront dans tous leurs détails par les habiles, même par les niais.

Cependant Maulévrier ne perdait pas son temps. Il avait déjà dressé ses batteries.

Cette journée et la suivante, il ne quitta pas madame la duchesse de Bourgogne; il sut l'amuser si bien qu'il se rendit nécessaire.

Elle le retint lorsqu'il fit mine de se retirer, dans la crainte d'être importun ; elle se montra fort gaie et

ne dit pas un mot de particulier, ni à madame de Lorges, ni à qui que ce fût, au sujet de Nangis, qu'elle affecta de ne pas regarder.

Tout cela n'était pas naturel, mais annonçait un changement qui pouvait devenir plus grave.

Nangis était comme un fou ; il voyait la faveur lui échapper, il voyait s'écrouler les projets d'ambition formés malgré lui, et son amour ne le dédommageait pas.

Il n'avait point envie d'être délaissé, et madame de la Vrillière en porta la peine.

Elle le trouva inégal, brusque ; il ne répondait pas à ses empressements ; il était triste, songeur, et elle lui disait sans cesse :

— Vous regrettez donc ce que vous avez perdu ?

Et elle menaçait de se laisser mourir afin de le débarrasser d'elle.

La peur le prenait ; il faisait ses soumissions, ses promesses, pour recommencer un heure après.

M. de Lauzun triomphait de tout cela.

Maulévrier seulement n'allait pas assez vite à son gré.

Il eût voulu lui dicter des expéditions.

Il avait surpris plusieurs fois les yeux de la princesse fixés sur Nangis, lorsqu'il se détournait, avec une expression de regret et de tendresse qui eût ramené celui-ci à ses pieds, s'il s'en était aperçu.

Il ne fallait qu'un instant pour tout détruire.

— Ce Maulévrier n'a pas de hardiesse ; il ne sait pas prendre les femmes de ce rang. Si on ne les brusque pas, on n'en peut rien obtenir.

Il ignorait la difficulté, il ignorait le plan souterrain, savamment conçu et bien mené de celui qu'il accusait de timidité imbécile.

M. de Maulévrier a montré depuis qu'il s'entendait en astuce.

Le maréchal de Tessé, son beau-père, était premier écuyer de madame la duchesse de Bourgogne ; elle l'avait voulu, comme ayant négocié son mariage, et elle le traitait avec une distinction toute particulière.

Le maréchal, pas plus que sa fille, n'était capable d'arrêter son gendre par des considérations secondaires de fidélité et de bonheur domestique.

Maulévrier se servit de son crédit, sans embarras ni craintes.

Il s'en alla trouver madame Cantin, de tout temps dévouée au maréchal, et la pria de remettre à madame la duchesse de Bourgogne une lettre importante.

Le maréchal désirait que la princesse seule en eût connaissance.

Madame Cantin savait trop la cour pour ignorer ce que contenait cette lettre ; mais elle était aussi trop adroite pour le laisser paraître.

Elle la prit, promit à Maulévrier de la rendre le

soir même, et d'épier un de ses fréquents moments de solitude avec sa maîtresse.

Elle n'y manqua pas.

— Un billet de M. le maréchal de Tessé, dit-elle ; on m'a priée de le donner secrètement à Votre Altesse royale. Le contenu est fort important et ne doit être connu que d'elle.

— Quelques nouvelles de Savoie ou d'Espagne, répondit négligemment la princesse qui peut-être en savait plus long que sa suivante.

— Votre Altesse voudra bien se rappeler ce que l'on m'a recommandé.

— C'est bien, Cantin; laisse-moi et veille à ce que personne ne m'interrompe, surtout M. le duc de Bourgogne. Il ne sait pas se taire avec le roi.

Elle resta seule et ouvrit la lettre ; elle la lut et la relut longtemps, à ce qu'il paraît, car la faction de Cantin fut longue.

La lettre était habilement faite ; elle était pleine de respect, de soumission, mais de passion en même temps; il ne pouvait vivre que par elle et pour elle ; un de ses regards, un de ses sourires, étaient toute son existence.

Il ne lui demandait rien, il s'humiliait dans son néant, il se jetait à ses pieds, en la suppliant d'excuser sa témérité folle, mais il allait mourir s'il ne parlait pas.

Il n'oserait plus maintenant lever les yeux devant elle, il attendrait son arrêt ; et, si elle le bannissait, il disait en même temps adieu à elle, à ses amis, à tout ; il était perdu.

La princesse compara cette passion à la froideur de Nangis ; malheureusement la froideur de Nangis l'aiguillonnait ; malheureusement l'amour-propre et l'envie de triompher d'une rivale se mêlaient à l'entraînement ; malheureusement surtout, cet entraînement était très-réel, et elle l'aimait en dépit d'elle-même, justement peut-être parce qu'il ne l'aimait pas.

Cependant elle ne dédaigna pas la vengeance ; elle ne repoussa pas Maulévrier, qui se trouvait admirablement posté pour cela.

Elle lui fit une mine toute gracieuse en le revoyant, et, sans lui dire un mot de son billet, elle lui laissa comprendre qu'elle l'avait lu et qu'il ne lui déplaisait point.

M. de Lauzun aux aguets, entendant vanter les charmes du style épistolaire, se douta qu'il y avait quelque billet sous roche.

Il vanta l'éloquence de l'amour et les belles phrases écrites qui restaient, qu'on pouvait relire, et combien les amants y trouvaient de secours véritables ; que sais-je !

Madame la duchesse de Bourgogne s'étendit là-

dessus tout de son mieux ; Maulévrier fut aux anges.

Pendant ce temps, Nangis, attaché aux chausses de son protecteur, ne le quittait point.

Il séchait d'impatience et de colère ; il accusait la princesse d'inconstance et de ne pas savoir tenir ses promesses.

Madame de la Vrillière avait beau prodiguer les consolations, cela ne servait de rien ; il ruminait en lui-même ; et, comme il se trouvait présent à ce bel étalage sur les correspondances, il lui vint une idée qui faillit tout remettre en question.

Pourquoi n'écrirait-il pas? Le difficile était de remettre sa lettre.

Madame de Lorges voudrait-elle s'en charger?

Il en douta, car elle le fuyait, et c'était tout perdre que de hasarder une démarche inutile.

Il se rappela l'ariette qu'il avait promise, et ce fut sa planche de salut.

Toute la nuit, il médita cette lettre, même auprès de madame de la Vrillière, qui le voyait bien occupé sans deviner de quoi.

Au matin, il la quitta, rentra chez lui et écrivit six pages brûlantes, mais maladroites.

Il eut la franchise d'avouer sa situation, de livrer sa maîtresse, sans la nommer, et de laisser comprendre qu'il balançait entre deux amours.

C'était une grande faute.

Pas une femme ne l'eût pardonnée, et une princesse, la plus grande princesse de l'univers, encore moins qu'aucune autre.

Cette lettre ainsi était bien loin de celle de Maulévrier, par le style et par les pensées ; il ne pouvait que perdre à la comparaison, et se jeta ainsi de lui-même au-devant ! Néanmoins, comme il avait pour lui le cœur, ce qui devait le perdre le sauva.

Le soir, au moment du salut, il s'en alla par les corridors et par les petits degrés de service, afin de ne pas être vu, jusqu'à l'appartement de la princesse, qui faisait sa toilette en ce moment, non pas sa toilette publique, mais celle qu'elle appelait sa toilette sérieuse, dans ses arrière-cabinets.

Il avisa une fille qu'elle aimait fort, qui sortait très-empressée avec un peignoir sur le bras.

Il l'appela et débuta par un compliment et un baiser ; ce qui, pour ces filles, est bien plus que de l'argent, venant d'un joli seigneur tel que celui-là.

— Henriette, lui dit-il, voici une ariette que madame la duchesse de Bourgogne attend depuis plusieurs jours; va la lui remettre à elle-même, entends-tu? Elle veut l'apprendre en secret pour en distraire le roi, et je suis convenu avec elle que ce serait toi qui la lui porterais, sans qu'on y puisse faire attention. Reviens me dire comment elle l'aura reçue, car

je suis en retard et je crains de lui avoir déplu. Je te promets un beau déshabillé de soie pour ta peine.

Henriette ne se fit pas prier, elle alla, elle revint ; l'ariette était donnée aux mains de la princesse, qui l'avait prise en rougissant, mais sans paraître en colère.

Elle l'avait serrée dans sa poche, et puis elle avait ordonné qu'on la laissât libre quelques instants, avant de descendre souper.

Elle lisait donc le poulet.

Nangis s'enfuit, joyeux et tremblant.

Il ne vint que très-tard et se dissimula derrière les autres, pendant que l'on jouait dans le salon bleu : le roi, déjà retiré, écoutant sa musique chez madame de Maintenon.

La princesse le devina et devint plus rouge et plus tremblante que lui.

II

C'était un combat en règle ; on égalisait les armes.

La princesse avait probablement les deux correspondances dans sa poche, et les comparait tout en jetant ses cartes, car elle était distraite, au point de frapper tout le monde.

Le fond du cœur, le vrai, était toujours à Nangis : il lui plaisait évidemment plus que son rival ; et puis elle se piquait au jeu de tout s'embrouillait dans son âme ; elle ne se rendait pas compte d'elle-même ; elle eût payé cher la clef de ses propres sentiments.

On la réveillait en sursaut en lui parlant ; chacun des deux concurrents s'en attribuait la gloire.

Madame de la Vrillière ne s'y laissa pas tromper ; elle comprit qu'il y avait quelque chose de nouveau qu'elle ignorait et qui menaçait son bonheur.

Malgré sa perspicacité, elle n'eût jamais deviné la

lettre : Nangis n'avait pas pour habitude d'être écrivain.

Toute la soirée, il se tint éloigné.

Maulévrier, au contraire, se rapprocha et fit le plongeon autour de la table; la divinité daignait l'encourager quelquefois, tout en restant distraite.

Enfin, le penchant l'emporta, et, se tournant vers Nangis, elle l'appela d'une voix émue, avec les yeux baissés.

Pour tout ce qui était là, c'était une faveur déclarée; Maulévrier d'un côté, madame de la Vrillière de l'autre, devinrent pâles comme des attrapés.

Nangis oublia les menaces de sa maîtresse, la tête lui tourna de joie; il s'approcha, courbé en deux, par le respect et par le besoin de cacher ses regards, dont il n'était plus maître.

— Monsieur de Nangis, lui dit la princesse de façon à n'être entendue que des plus proches, qui encore s'écartèrent, j'ai reçu votre ariette, je l'ai lue et le vais l'apprendre, elle ne me déplaît pas.

— Ah ! madame !

— Seulement, la seconde partie est mal entendue. Il faudra changer cela. Je n'aime pas ces deux voix de femmes, qui ne s'accorderont jamais ; d'ailleurs, je ne chante pas en partie. Je suis habituée à faire le dessus, et je ne saurais apprendre une autre méthode. Je vous pardonne de me l'avoir fait attendre,

à condition qu'une autre fois vous marquerez plus d'empressement.

Il y eut un silence complet autour d'elle, chacun se regarda et se tut.

Nangis ne répondit rien ; madame de la Vrillière avait tout entendu ; j'étais près d'elle et je la vis pâlir encore, au point qu'elle ressemblait à un cadavre.

Elle se leva avant que j'eusse pu l'en empêcher, et alla droit à madame la duchesse de Bourgogne. Chacun frémit.

Quant à Nangis, il eût voulu être à cent pieds sous terre.

— Madame, lui dit-elle, ne pourrai-je avoir l'honneur de vous entretenir un instant?

La princesse se retourna, jeta sur elle un regard de mépris à l'écraser.

— En ce moment, madame, ne savez-vous pas bien que c'est impossible? Demain, plus tard, un autre jour.

— Je vous demande pardon, madame, insista l'autre, qui ne se soutenait plus. C'est à l'instant que je dois vous parler.

Je n'ai jamais vu scène pareille. Il n'était pas un des assistants qui ne frémît des suites.

M. le duc de Bourgogne était dans la chambre, causant à la croisée avec l'ambassadeur d'Espagne.

La princesse prit encore plus de hauteur, et

toisant madame de la Vrillière du haut en bas :

— Madame de Mailly, poursuivit-elle, emmenez donc madame votre fille ; elle est folle, je crois, si elle n'est que cela, et tout ce que je puis faire, en faveur de mon amitié pour vous, c'est de vous la confier. Madame de Lauzun, j'ai quatorze de dames ; et vous ?

Elle se retourna vers moi, comme n'en voulant ni voir ni entendre davantage.

Madame de la Vrillière fut si fortement frappée de ce qu'elle avait fait et de ce traitement, qu'elle tomba évanouie. On l'emporta.

Madame de Mailly la suivit ; mais Nangis demeura. Il parut tellement soulagé, qu'il ne fut pas un être qui en pût douter autour de nous.

Madame la duchesse de Bourgogne le rassura d'un regard, et l'appela pour prendre part à son jeu, il vint derrière elle. Maulévrier y était déjà, et ne quitta pas la place. Ils semblaient deux chiens prêts à se jeter l'un sur l'autre.

Toutes les grâces étaient pour Nangis ; Maulévrier n'en glanait que quelques-unes, et encore les arrachait-il par ses importunités.

Une chose étrange, et qui ne s'est point revue, c'est que madame la duchesse de Bourgogne ne fut point compromise publiquement par une pareille conduite. Elle était adorée à la cour, tout le monde

lui voulait du bien ; on n'en parla donc que tout bas, et entre soi.

Ces aventures ne coururent ni la ville ni les pays étrangers ; nous l'eussions tous défendue.

Le roi n'en eut pas l'ombre de soupçon, et, si madame de Maintenon fut instruite, comme on le verra plus tard, par la trahison, elle ne le laissa pas deviner.

Quant à M. le duc de Bourgogne, elle fut toujours avec lui de telle façon, qu'il se crut aimé autant qu'il aimait, et cependant c'était du dégoût qu'il lui inspirait quelquefois ; elle me l'a avoué dans un entretien de confiance.

— Je l'aime comme un frère, comme un époux, mais il ne me plaît pas, j'ai peine à souffrir ses caresses ; et, si j'étais libre de les éviter, ce serait le plus beau jour de ma vie. Mais il m'aime tant, je le vois si heureux de ma tendresse, que j'accepte ce rôle comme un châtiment. Je ne mérite point un pareil homme ; aucune femme ne le mérite ; Dieu seul est digne de lui, il est trop parfait.

Ce fut donc par un accord tacite qu'on ferma les yeux, qu'on garda le silence, et qu'on la laissa libre d'aimer, d'être aimée selon son goût.

Les bâtards seuls eurent comme une idée de révolte, surtout M. du Maine et madame la duchesse ; madame de Maintenon leur parla apparemment ; ils se turent.

Madame de la Vrillière fut assez sérieusement malade pour donner des inquiétudes, et là parut encore l'attachement de Nangis. Elle le demanda : il y courut. La pauvre femme était mourante. Elle lui parla seul à seul, bien que madame de Mailly eût tout fait pour l'en détourner.

Elle ne menaçait point, elle suppliait, elle demandait la vie à grands cris, assurant qu'elle ne prendrait aucuns remèdes, qu'elle se laisserait mourir s'il ne lui jurait qu'il l'aimait encore et qu'il ne la quitterait point. Il jura tout ce qu'elle voulut.

Mais le soir il fallait reparaître au cercle, et la princesse le rappelait, et il n'osait pas, il ne voulait pas résister à ses ordres; un quart d'heure après, il ne se souvenait plus que madame de la Vrillière fût au monde, jusqu'à ce qu'une nouvelle crise amenât de nouveaux serments, aussi vite oubliés que les autres.

Ces alternatives durèrent pendant tout le voyage de Fontainebleau.

Maulévrier écrivait toujours, et madame Cantin remettait les lettres au nom du maréchal de Tessé, qui n'en savait pas davantage, et qui n'avait garde de réclamer.

La princesse les conduisait tous les deux sans se prononcer absolument; ni l'un ni l'autre n'en savait plus, mais elle leur laissait l'espérance. Le diable voulait qu'elle succombât. Il inspira à M. de la Vril-

lière l'idée d'envoyer sa femme à un voyage d'utilité, pour un procès qu'il avait en Languedoc, où un oncle lui avait laissé de gros biens. Son ministère ne lui permettait pas de s'absenter, et puis peut-être avait-elle été prévenue, j'ai même des raisons de le croire.

Madame de la Vrillière déclara tout net qu'elle n'irait point ; il en donna l'ordre, soutenu de celui de madame de Mailly, corroboré par madame de Maintenon. Il fallut presque employer la violence, et il en résulta de belles entreprises.

Enfin, elle partit, non sans avoir encore fait jurer bien des choses à Nangis, et le laissa libre. Son adieu fut celui-ci :

— Vous allez me tromper en mon absence ; souvenez-vous que je le saurai et que je trouverai bien moyen de revenir au moment où vous m'attendrez le moins.

Il n'en avait pas grand'peur, se fiant aux ordres donnés par son mari, qui n'avait pas envie qu'elle le ruinât.

Madame de Mailly, également, avait hâte de s'en débarrasser ; elle leur pesait à tous avec ses extravagances.

Pour moi, je crus que c'était une gageure ; nous l'avons vue moins acharnée depuis, et plus facile aux changements.

La cour était à Marly : un lieu ravissant; madame la duchesse de Bourgogne l'aimait beaucoup. Elle aimait surtout une petite maison près de Luciennes, dont la vue était enchantée, qui appartenait à Cavois, et qu'il lui prêtait, lorsqu'elle en avait la fantaisie, pour y faire une collation. Elle y allait souvent, toujours avec les mêmes personnes, c'est-à-dire madame de Lorges, madame de Caylus et moi; puis, Nangis et l'écuyer de service, tout au plus une de ses dames du palais, choisie parmi les plus sûres et les plus familières.

Depuis le départ de madame de la Vrillière, ni madame de Mailly, ni Maulévrier n'y avait paru.

Nous restions là presque la journée entière, et Nangis faisait son chemin, je vous l'assure. Ils ne se gênaient point devant nous, et nous laissaient parfaitement pour se perdre dans les bosquets et aller admirer le paysage, à ce qu'ils disaient au retour.

Nangis, amoureux ou non, le semblait du moins : il était enivré d'orgueil et d'ambition, si ce n'est de tendresse, et sa maîtresse ne le gardait plus.

Un jour, il n'y avait que madame de Lorges et moi à cette promenade; en homme, Nangis seul également. Je ne sais ce qui avait retenu les autres ou si on les avait écartés.

Madame la duchesse de Bourgogne se promena

quelques instants avec nous, appuyée sur le bras de Nangis.

A peine nous répondaient-ils; peu à peu ils restèrent en arrière, et nous les perdîmes de vue près d'une petite gloriette, où Cavois avait fait un charmant cabinet.

Ma belle-sœur et moi nous nous regardâmes, et l'envie de rire me prit, je l'avoue.

— Ma sœur, me dit madame de Lorges, nous pouvons nous arrêter où il nous plaira, nous voilà seules pour longtemps.

Je partageais cet avis.

Nous allâmes vers une tonnelle, d'où l'on découvrait toute la vallée, et nous nous mîmes à causer. Je voulais oublier ce qui se passait presque sous nos yeux et les conséquences que pouvaient avoir ces événements sur ma propre fortune, sans compter la princesse, qui m'occupait plus que moi encore.

Madame de Lorges tourna les yeux du côté de la route de Marly et aperçut comme des points brillants qui s'agitaient.

— Qu'est-ce donc que cela? me demanda-t-elle.

Je regardai à mon tour, et il me parut que c'étaient des habits brodés d'or ou d'argent, et des chevaux richement harnachés sur qui le soleil tombait d'aplomb.

— Ce sont des courtisans curieux, dis-je, ils n'en-

treront point, bien qu'ils arrivent en force. A présent qu'ils approchent, j'en distingue bien une douzaine, sans compter les laquais que voici derrière. Ils ne ménagent pas leurs chevaux au moins. Apportent-ils donc un nouvelle pressée?

— Mon Dieu! madame, est-ce que ce grand, le second, n'est pas M. de Maulévrier? C'est de l'imprudence et de l'impudence aussi. Il y a des gens qui ne doutent de rien.

— Ah! m'écriai-je, plus morte que vive, c'est bien pis encore, c'est monseigneur le duc de Bourgogne. Qu'allons-nous devenir? Au train dont ils vont ils seront ici tout à l'heure. Que faire? je vous en prie, dites-le-moi.

III

— Il n'y a pas à hésiter, répondit madame de Lorges, après s'être assurée que je ne me trompais pas, courons avertir la princesse.

— Oui, et comment? nous ne pouvons avoir l'air de supposer qu'elle se cache.

— Oh! ceci est facile; elle comprendra à demi mot.

Ma belle-sœur était bien plus versée en intrigues que moi; toutes ces filles de ministres en ourdissent dès le berceau.

Nous allâmes droit au pavillon, et elle se mit à crier comme si je n'étais pas auprès d'elle et qu'elle me cherchât :

— Madame de Lauzun, où donc êtes-vous? arrivez vite. Quelle aimable surprise fait monseigneur le duc de Bourgogne à notre chère princesse! Il vient faire collation avec elle. Hâtez-vous, si vous ne voulez pas

2.

arriver trop tard ; il est déjà à la grille, j'en suis sûre, et madame la duchesse de Bourgogne se trouvera seule pour le recevoir.

— Ah ! j'y vais, répliquai-je.

Et nous nous mîmes à courir vers la maison sans regarder derrière nous.

Nous nous arrêtâmes un peu, avant d'arriver, pour l'attendre.

Elle ne tarda pas à paraître, et seule.

Ses habits étaient en désordre, ses cheveux étaient dérangés ; elle nous parut troublée et presque défaillante.

— Mesdames, dit-elle, je me sens malade et j'ai grand besoin de vos soins.

Nous nous empressâmes, et, pendant qu'elle respirait de l'eau de la reine de Hongrie, que nous la soutenions, après l'avoir étendue sur l'herbe, nous entendîmes les pas de plusieurs personnes, et le prince, avec plusieurs seigneurs, parut dans l'allée.

Son visage calme et joyeux nous rassura ; il n'avait aucuns soupçons; il venait la surprendre pour lui faire plaisir. En l'apercevant ainsi, pâle et presque pâmée, il jeta un cri et courut à elle.

— Mon Dieu ! madame, qu'a la princesse?

— Quoi ! c'est vous, monsieur? Ah ! ne soyez pas inquiet, ce n'est rien, quelques vapeurs, qui m'ont prise tout à coup; cela va se passer.

Rouge d'émotion, de honte peut-être, elle se tourna de mon côté et cacha sa tête dans mon sein.

Il n'en fallait pas tant pour donner à son mari une vive inquiétude.

Il s'empressa, questionna, voulut la prendre et l'attirer vers lui ; elle le repoussa doucement :

— Non, monsieur, non, dit-elle avec embarras, ce ne sera rien, vous dis-je; faites servir la collation, j'en prendrai ma part.

— Êtes-vous donc seules ici, mesdames?

— Non, monseigneur; nous avons M. de Nangis, répliqua madame de Lorges, fort naturellement. Son Altesse royale voulant rester à causer avec madame de Lauzun et moi, l'a envoyé vaguer par les jardins. Il a sans doute appris l'arrivée de Votre Altesse royale, car le voilà qui revient là-bas.

Le bon prince en fut complétement dupe; mais il le fut seul, pas un courtisan ne s'y trompa.

La figure de M. de Maulévrier était à peindre ; quant à M. de Lauzun, jamais on ne vit une physionomie plus contrite, plus persuadée, et Dieu sait ce qu'il en pensait : il m'en dit fort long à ce sujet le même soir.

La collation fut apportée.

Madame la duchesse de Bourgogne se remit d'une alarme aussi chaude; M. le prince, son mari, renaissait en même temps à vue d'œil. Il suivait tous

ses mouvements; il ne pouvait se lasser de la voir, et l'inquiétude empreinte sur ses traits se dissipait.

Elle lui sourit enfin, et, dès lors, son bonheur fut au comble.

Hélas ! pourtant, ce jour-là, Dieu sait ce qui s'était passé à Luciennes, et quel larcin l'amour avait fait à la fortune. Quant à moi, je n'en dirai rien.

Tout le monde revint ensemble à Marly.

Le soir, il y eut jeu et musique.

Madame la duchesse de Bourgogne y parut radieuse ; il ne restait pas de traces de sa souffrance du matin.

M. de Nangis fut accablé de révérences, madame de Lorges et moi de questions.

Nous fîmes tous fort bien.

On put faire des conjectures ; pour des certitudes, personne n'en eut, et nous gardâmes les nôtres.

Pendant huit jours, nous allâmes à Luciennes en même compagnie.

Le roi en fit l'observation : il n'aimait pas que les princesses, celle-là surtout, eussent des particuliers sans lui.

— Mais, sire, lui répondit-elle, est-ce que je suis seule déshéritée? La duchesse du Maine a Sceaux, la duchesse de Chartres a l'Étoile, madame la duchesse a sa maison au bout du parc de Versailles; elles y vont quand elles veulent avec leurs amis, et moi, je

ne puis pas passer deux heures en liberté, dans un petit coin que j'ai emprunté, sans que Votre Majesté me gronde. Savez-vous que cela n'est pas bien, et que je bouderai.

— Vous, madame! Vous avez Versailles, Marly, Fontainebleau, Compiègne, toutes mes maisons et mes châteaux : vous n'avez pas besoin d'en avoir d'autres. Vous êtes la femme de mon petit-fils, de mon héritier; vous serez reine, et vous ne pouvez agir comme celles qui n'ont point de comptes à rendre.

— Avez-vous envie de m'en demander, sire?

Elle se mit à le cajoler, à faire ses enfantillages habituels, à tourner autour de lui, à décacheter ses dépêches; elle l'amusa tant qu'il finit par dire :

— Allez à Luciennes tant qu'il vous plaira, pourvu que je ne perde pas une occasion de vous voir.

Elle n'en demandait pas davantage, et le train recommença.

Mesdames d'O, la maréchale de Cœuvres, furent admises dans nos promenades presque tous les jours; elles faisaient nombre, et c'était une chose importante pour détourner les soupçons, si l'on en avait conçu.

Nous nous employions de toutes nos forces à l'empêcher; on est si méchant lorsque les intérêts sont en jeu.

Maulévrier commença à faire le malade de la poitrine, du moment où Nangis triompha.

Il se mit dans les remèdes et se fit plaindre comme s'il allait mourir.

Tout le monde disait de lui :

— Ce pauvre M. de Maulévrier !

Il paraissait de temps en temps, comme une ombre, pâle et blême, en vrai spectre.

Il passait, l'œil morne, triste, désolé.

Il faisait si bien, que le roi lui demandait de ses nouvelles, et que la cruelle divinité lui jetait quelques mots de pitié pour l'engager à prendre soin de lui.

Il répondait par un regard de découragement, car il ne parlait plus ; on le lui avait défendu, sous peine de la vie, écrivait-il.

« Ce n'est pas que j'y tienne, ajoutait le bon apôtre, mais *elle* peut avoir besoin de moi. »

Il se mit donc sur le pied de ne pas dire un mot tout haut, et de ne parler qu'à l'oreille, ce qui lui permettait de recevoir les confidences sans en avoir l'air et sans qu'on le trouvât singulier.

La princesse seule n'en profita point, ou plutôt ne l'en fit pas profiter.

Elle ne le regardait guère et semblait tout au plus s'apercevoir qu'il fût ou ne fût pas à la cour.

Voilà comment la fortune change, elle devait bien changer encore.

Madame de Cœuvres était fort aimée de madame la duchesse de Bourgogne.

Nous nous étions assez liées dans un voyage que je fis à Bourbon avec madame de Saint-Simon, et où toutes trois nous reçumes le dernier soupir de madame de Montespan, cette belle et altière favorite, disgrâciée et oubliée, qui pis est.

Ce fut un étrange retour des événements qui m'envoya, moi, la femme de ce Lauzun qu'elle avait tant persécuté, près de ce lit de mort où elle allait finir seule, abandonnée aux subalternes; elle si puissante autrefois.

Ce fut une honte et un scandale que cet abandon de la part de ses enfants.

Elle était venue à Bourbon, fort convaincue qu'elle n'en partirait pas; elle me le dit la première fois que je la vis dans la petite maison qu'elle habitait, où elle passait sa vie à marier et à doter les jeunes filles; c'était là une singulière fantaisie, convenez-en.

M. de Lauzun disait :

— C'est pour faire une pépinière de maris trompés.

Il a toujours été méchant, surtout pour elle.

Il est vrai qu'elle lui avait valu de rudes moments.

Madame de Cœuvres l'accompagnait, j'entends madame de Montespan, dans ce voyage, ainsi que madame de Noailles.

L'ancienne favorite était devenue l'édification de tous ceux qui la voyaient.

Elle portait des ceintures à pointes de fer et se donnait la discipline; elle distribuait ses biens aux pauvres et travaillait pour eux, de sa blanche main, aux ouvrages les plus grossiers.

Elle était restée splendidement belle et le demeura même après sa mort.

De ses anciens péchés, elle ne garda que l'orgueil.

Elle voulait être traitée en reine, ne se levait pour qui que ce fût, ne donnait chez elle de fauteuil à personne, pas même aux princesses du sang, et cependant tout le monde y allait, c'était la mode.

Elle avait fondé la communauté de Saint-Joseph, où elle demeurait à Paris.

Elle faisait des pensions à beaucoup de pauvre noblesse, dont elle était bénie.

Le roi lui donnait à peu près trois cent mille livres par an, qui passaient à cela.

On la veillait toujours, tant elle craignait la mort, même en santé.

Ce qui ne l'empêcha pas d'être prise tout à coup d'une crise qui l'emporta, après quelques jours de souffrances.

Elle reçut les sacrements et demanda qu'on fît entrer tout le monde, depuis nous jusqu'à ses plus bas domestiques, et, l'hostie sur les lèvres, elle

fit une amende honorable publique de sa conduite.

Ses yeux se tournèrent de mon côté, et elle répéta une fois de plus :

— Pardonnez-moi.

Je compris bien ce qu'elle voulait dire ; c'était à l'adresse de M. de Lauzun. Je lui transmis cette prière.

— Oui, me répondit-il, au lit de la mort, pas avant; encore me faudra-t-il être bien sûr que je n'en reviendrai pas.

Elle avait envoyé un courrier au duc d'Antin, son fils.

Il arriva comme elle allait finir.

Elle lui parla très-peu et expira.

Ce qui ne se peut dire assez, ce sont ses étranges funérailles.

On la laissa à la merci des valets et des prêtres de bas étage, qui se disputèrent son corps, dans l'espoir d'en avoir quelque bénéfice.

Ce fut un vrai scandale.

On le laissa là quand on vit l'indifférence des enfants, et ce ne fut que bien longtemps après qu'il fut transporté en Poitou, dans le tombeau des Mortemart.

J'ai cru pouvoir faire cette digression sur une personne aussi célèbre, et qui a joué un si grand rôle dans l'histoire de M. de Lauzun.

Ils se ressemblèrent par plus d'un point, et leur mort fut à peu près semblable.

Cependant madame de Montespan se montra meilleure que son ennemi.

Il se convertit comme elle, mais il n'oublia pas ; jusque dans ses derniers jours, il se divertit du mal des autres, non pas bien grand à la vérité, mais assez pour qu'ils en souffrissent.

Aussi, ne put-on regretter ces grands esprits, comme si, à côté de l'esprit, il y eût encore eu le cœur, ce qui vaut mieux.

IV

Madame de Cœuvres, un jour que nous étions à Fontainebleau, où la cour était retournée, vint me chercher dans ma chambre, en priant M. de Lauzun, qui s'y trouvait, de nous laisser seules. Elle avait, disait-elle, un petit secret de femme à me confier.

Il ne se fit pas prier ; il écumait quelque confidence dont il pourrait faire son profit.

— Madame, me dit madame de Cœuvres, je crois bien que tout est perdu.

— Comment cela ? Vous m'effrayez, madame ?

— Lisez ce que l'on vient de m'écrire, et conseillez-moi.

Elle me tendit une lettre, sans signature, d'une écriture toute longue et toute contrefaite ; je la pris et je lus.

C'était un avertissement de prendre garde à la princesse.

Une femme jalouse devait lui faire une scène publique, et cela dans un lieu et avec des circonstances où elle ne s'en garantirait pas facilement.

Un ami dévoué et inconnu donnait cet avis, afin que l'on prît d'avance les moyens de la préserver.

On ne devait pas mépriser cette nouvelle et la tenir pour la plus certaine du monde, cela ne pouvait manquer d'arriver certainement et plus tôt qu'on ne le pensait.

— Madame, dis-je, ceci pourrait bien être une ruse de M. de Maulévrier, ou de madame de la Vrillière ellê-même, pour séparer la princesse de M. de Nangis. Ne le pensez-vous pas?

— Cela est possible, madame, et c'est ce dont j'ai peur.

— J'ai bien plus peur que vous, madame, moi qui ai déjà vu les préliminaires.

— Que faire alors?

— Montrer cette lettre à la princesse, cela suffira peut-être pour l'engager à prendre des précautions, à se méfier.

— Hélas ! madame, elle est si heureuse ! Y voudra-t-elle entendre, le croyez-vous ?

— Essayons-y, du moins, nous n'aurons pas de reproches à nous faire.

Il fut donc convenu que madame de Cœuvres poserait la soir la lettre sur la toilette de madame la

duchesse de Bourgogne, sans lui rien dire, et que la princesse la lirait certainement.

— Attendons ensuite : Dieu aura pitié de nous.

Le lendemain de bonne heure, madame la duchesse de Bourgogne me fit appeler, et me montra ce billet en me demandant ce que j'en pensais, et si ma chère amie madame de la Vrillière serait capable de ce dont on la menaçait.

Je savais à quoi m'en tenir là-dessus, et je n'hésitai pas à répondre que je le croyais en effet. Mon dévouement respectueux pour la princesse me faisait une loi de lui dire la vérité, qu'elle n'avait pas voulu entendre de ma bouche, bien que j'eusse essayé plusieurs fois de la lui faire connaître.

— Eh bien, me dit-elle, que faire? Obtenir une lettre de cachet qui lui défende de quitter Toulouse? On criera à la tyrannie; et, d'ailleurs, quelle raison donner? On ne peut dire au roi les sottes imaginations de cette femme, il y croirait.

— Le mieux est, je crois, madame, de faire parler à madame de Mailly; elle est la mère de cette pauvre créature, mais elle est dame d'atours de Votre Altesse royale, elle lui est dévouée, et ne peut souffrir que madame de la Vrillière sorte de son devoir.

— J'y penserai, madame de Lauzun. En vérité, les princes sont bien à plaindre, ils ne peuvent avoir une

affection, une amitié, sans que l'envie ou la méchanceté s'en emparent.

J'avais envie de lui répondre que les princes n'avaient pas le droit de dérober à leurs sujets leurs affections, ni de trouver mauvais que ces sujets cherchent à les disputer ou à les reprendre.

Tout ce jour, M. de Nangis s'éloigna de la princesse, il n'y eut point de promenade, et M. le duc de Bourgogne ne quitta pas madame sa femme ; ce fut le seul changement qui parut et que la cour remarqua, sans en connaître le motif, excepté nous qui étions dans le secret.

Une semaine se passa de même, la princesse semblait avoir choisi un autre plan de vie, elle affectait la gaieté, elle ne regardait pas Nangis, qui prenait des airs déjà incroyables.

Je savais, par les valets intérieurs, qu'ils se voyaient des instants dans un arrière-cabinet, où Nangis arrivait en cachette, introduit par une femme de confiance, la même qui avait remis la première lettre, sous le nom de l'ariette, et qui l'avait toujours protégé depuis.

C'était une chose obtenue, sur quoi nous n'avions pas osé compter.

Tout le monde était tranquille et l'orage était près de gronder.

Il y avait près de Fontainebleau, au milieu de la

forêt une roche très-célèbre dans les légendes et que l'on appelle la Roche des Amants.

Madame la duchesse de Bourgogne, lorsqu'elle eut convaincu l'univers de sa sagesse, éprouva le besoin d'une escapade, et, un beau matin, à l'aube, nous fit inviter, madame de Cœuvres, madame de Lorges et moi, pour aller, toutes à cheval, manger du lait chez l'ermite.

M. le duc de Bourgogne aurait dû être de la partie, mais il s'en priva, dans l'espérance que, si le roi l'apprenait, sa colère serait moindre, puisque la princesse n'aurait point entraîné son mari à cet oubli de sa dignité des personnes royales.

Nous partîmes gaiement. Nangis nous accompagnait, et M. d'O, deux laquais de confiance, c'était tout.

Dans ses promenades, la princesse faisait toujours emporter une bourse bien garnie, pour donner aux pauvres qu'elle rencontrait. Ils se groupaient sur son passage, elle causait avec eux, s'informait de leurs besoins, de leurs misères et les consolait encore plus par ses paroles que par ses bienfaits.

Nous traversâmes la ville, uniquement pour nous amuser et voir, disait la princesse, les bons bourgeois en bonnet de coton.

En approchant d'une auberge, nous aperçûmes un malotru, assis, devant la porte, à cette heure mati-

nale. En nous apercevant, il rentra précipitamment, nous n'eûmes pas le temps de le voir. Je ne sais pourquoi j'y fis attention, et pourquoi je me le rappelai ensuite.

Nous arrivâmes promptement à l'ermitage.

Nous y trouvâmes un bon vieillard, une manière de moine, qui rassemblait ses chèvres et ses vaches, et se disposait à les envoyer avec un petit garçon dans une clairière, où l'herbe croissait à foison. Il avait seul la permission d'y mener ses bêtes, la feue reine la lui avait fait donner. Il ne connaissait pas madame la duchesse de Bourgogne, Nangis lui dit le nom de celle qu'il avait l'honneur de recevoir, et il en fut confondu de joie.

Le lait, la crème, les œufs frais, les baies de la forêt et des haies, les fruits de son petit jardin, tout fut étalé, bien appétissant et entouré de fleurs.

La princesse était d'une joie qui nous réjouissait. En la voyant si heureuse, nous oubliions ses dangers, elle les oubliait bien plus encore.

Quelques paysans passèrent, elle leur fit donner. On lui amena un enfant sourd et muet, elle vida sa bourse dans son tablier ; ce fut autour d'elle, comme de coutume, un concert de louanges et de bénédictions.

En sortant plusieurs fois de l'ermitage, pour faire quelques pas aux alentours, j'avais cru apercevoir ce

même homme qui s'était jeté dans l'auberge si vite à notre passage. Il semblait nous observer et se dérober derrière les arbres.

J'appelai M. d'O et je lui montrai ce personnage, il n'hésita pas à marcher vers lui ; l'homme ne se sauva point et l'attendit de pied ferme.

— Que faites-vous là? demanda le comte.

— Monsieur, je voudrais voir madame la duchesse de Bourgogne. C'est bien elle, n'est-ce pas, qui est à l'ermitage?

— Oui, c'est elle. Que désirez-vous?

— Monsieur, ce n'est pas moi, c'est ma maîtresse; elle dit que la princesse peut la sauver d'un grand danger, elle si secourable et si bonne pour ceux qui souffrent.

— Comment se nomme votre maîtresse?

— Madame Saint-Jean.

— Qu'est-ce que ce nom-là ? Je ne le connais point.

— C'est celui qu'on lui donne dans tout le pays ; elle en a un autre, je ne le sais pas.

M. d'O se prit à réfléchir. Les ordres de madame la duchesse de Bourgogne étaient positifs. Il fallait laisser approcher d'elle tous ceux qui demandaient à la voir dans ses promenades, surtout ceux qui souffraient ; elle ne faisait acception de personne : petits et grands, elle accueillait tout le monde.

Cependant les allures de cette femme ne lui plaisaient pas. Ce pouvait être quelque intrigante dangereuse, ce pouvait être quelque coureuse de grands chemins. Comme le danger n'était pas grand, et qu'on serait toujours à même de la chasser si elle abusait de sa position, il dit à cet homme d'aller chercher sa maîtresse et de la conduire à l'ermitage, où la princesse la recevrait sûrement.

Il revint nous rendre le compte de son ambassade. Madame la duchesse de Bourgogne, qui l'entendit, s'apitoya sur cette femme et ajouta qu'elle lui accordait d'avance sa demande, qu'elle était trop heureuse pour vouloir souffrir autour d'elle des malheureux.

Elle buvait son lait. Madame de Lorges et moi nous la servions, Nangis tenait une assiette toute chargée de fruits ; nous nous empressions autour d'elle dans la dernière chambre de l'ermite, s'ouvrant sur son jardin. Il entra et annonça la dame errante, qui venait, comme dans les romans de chevalerie, demander justice à la fille du roi.

— Je l'attends ! répliqua la princesse, sans cesser de rire, et regardant Nangis, lequel ne cessait pas de la regarder.

L'ermite reparut avec l'étrangère. Elle ne l'était point, hélas ! Nous nous retournâmes en même temps et nous aperçûmes madame de la Vrillière, de-

bout sur la porte, pâle et immobile, ressemblant à la statue de la Colère, et si maigrie, et si changée que, sans son regard, on n'aurait pu la reconnaître.

La princesse jeta un cri, et mit involontairement sa main devant ses yeux ; M. d'O ne fit qu'un saut vers la jalouse, Nangis resta pétrifié. Quant à nous, nous nous plaçâmes d'instinct devant madame la duchesse de Bourgogne pour la défendre.

— Madame de la Vrillière ! s'écria M. d'O. Osez-vous bien, madame, paraître ainsi devant Son Altesse royale, sans être appelée par elle?

Ceci était une maladresse. On pouvait considérer cette phrase comme un aveu de la faute et de notre complicité à tous. Madame de la Vrillière, très-fine et préparée de longue main à cette entrevue, ne la laissa pas échapper. Pourquoi une dame, depuis longtemps des particuliers de la princesse, fille de sa dame d'atours, ne s'approcherait-elle pas, en la rencontrant presque incognito dans la forêt de Fontainebleau, lorsque tant d'autres le faisaient avec moins de droits?

— Monsieur, répliqua-t-elle, je ne savais pas qu'une loi nouvelle m'interdît la présence de Son Altesse royale. J'attendrai, si vous le voulez bien, qu'elle ait daigné me le signifier.

Le bon côté de la position était déjà pris par l'assaillante : c'était une cause à moitié perdue.

La princesse reprenait ses esprits en regardant sa rivale en face; mille impressions lui arrivèrent à la fois. Madame de la Vrillière avançait toujours.

— Que me voulez-vous, madame? dit enfin madame la duchesse de Bourgogne.

— Vous parler quelques instants sans témoins, madame.

— Oh! madame, ne le faites pas, interrompit la maréchale de Cœuvres.

— Craignez-vous donc quelque danger pour la princesse, madame? demanda madame de la Vrillière. Vous le voyez, je suis calme, je suis seule, je suis malade et suppliante.

Ces mots, prononcés d'une voix éteinte, touchèrent profondément la princesse, et pénétrèrent jusqu'à son cœur, le plus accessible du monde à la pitié et à la compassion. Nangis était abîmé, il ne faisait pas un mouvement et n'osait pas lever les yeux.

— Madame de la Vrillière a raison, mesdames, elle a raison, monsieur d'O. Puisqu'elle désire me parler, retirez-vous, je vous prie. Elle est malheureuse, elle demande mon appui, il ne lui sera pas refusé. Allez! et n'ayez pas d'inquiétude; je vous rappellerai quand il en sera temps.

Nous hésitions, malgré cet ordre formel; un geste impérieux nous força d'obéir. M. de Nangis, seul,

restait à sa place ; elle se retourna et lui dit doucement :

— Vous aussi, monsieur de Nangis, allez et ne craignez rien.

V

Il n'y avait plus là une princesse et une sujette en présence, il y avait deux femmes, deux rivales : l'une venait réclamer à l'autre l'amant qu'elle lui avait enlevé; et, s'il existait des droits en amour, ces droits étaient du côté de celle-ci, le beau rôle était pour elle. Madame la duchesse de Bourgogne le sentait bien. Madame de la Vrillière parla d'abord.

— Madame, vous me reconnaissez, n'est-ce pas? Cependant je suis cruellement changée.

— En effet...

— C'est que j'ai beaucoup souffert, madame, c'est que je souffre beaucoup.

— Et que puis-je pour vous soulager, madame de la Vrillière? J'attends que vous me le disiez.

— Vous ne pouvez rien, madame, ou du moins vous ne pouvez me guérir d'un mal incurable ; mais

vous pouvez le partager, et c'est ce que vous ferez sans doute quand vous m'aurez entendue.

— Je vous écoute donc.

— Je devrais en toute autre circonstance m'excuser de la liberté que je prends, mais il est des occasions qui dispensent des formes, vous le comprenez comme moi. Vous aimez M. de Nangis, madame?

— Mais...

— Vous l'aimez, et il est votre amant. Je sais tout, ne niez pas. J'ajouterai qu'il était à moi avant de vous appartenir; je vous donne mon secret en échange du vôtre.

— Eh bien, madame, reprit la princesse avec beaucoup de hauteur, si vous dites vrai, je ne vois pas ce que vous désirez de moi. Il vous a aimée, c'est moi qu'il aime aujourd'hui, vous n'y pouvez rien faire. Consolez-vous, ou pleurez en silence, c'est tout ce qui reste en pareil cas.

— Vous auriez raison, madame, si les choses étaient ainsi; mais vous vous trompez.

— Je me trompe! Alors pourquoi le dites-vous?

— Je ne dis pas ce que vous dites, madame, je ne dis pas qu'il vous aime et qu'il ne m'aime plus, car je puis facilement vous prouver le contraire.

— Vous?

— Oui, madame.

— C'est impossible.

— Ne me défiez pas, madame, vous vous en repentiriez cruellement. Vous m'avez bien fait du mal, vous me l'avez fait sciemment, volontairement ; vous m'avez pris ce que j'avais de plus cher et de plus précieux en ce monde. Malgré cela, je ne puis me décider à vous affliger à mon tour. Placée en face de ma vengeance, j'hésite à la saisir ; je me souviens que je vous ai bien aimée.

— Parlez, madame. J'ai assez de courage pour vous entendre.

— Vous vous croyez adorée, n'est-il pas vrai ?

La princesse ne répondit pas ; un aveu de ce genre fait à sa rivale, lui semblait un blasphème.

— Lisez donc, et voyez ce que vous devez croire réellement et qui est la vérité.

Elle lui tendit une lettre.

— Vous connaissez l'écriture, c'est la sienne, je ne vous trompe pas.

Madame la duchesse de Bourgogne prit la lettre machinalement et la garda dans sa main, sans l'ouvrir.

Elle m'a raconté depuis qu'elle pressentait une gande douleur, et qu'il lui semblait toucher un charbon ardent.

— Lisez donc, madame, reprit l'autre.

Elle lui reprit le papier et le lui donna tout ouvert.

Les yeux de la princesse se portèrent sur la pre-

mière ligne, et malgré elle, elle alla jusqu'au bout.

Madame de la Vrillière tenait la lettre, sa main tremblait; elles se taisaient l'une et l'autre; on entendait leurs respirations haletantes.

Elles souffraient cruellement.

Cette lettre était de Nangis; elle s'adressait à madame de la Vrillière, et elle n'avait pas quinze jours de date.

Impossible d'en nier l'authenticité; rien n'y manquait de ce qui pouvait la rendre incontestable.

Voici ce qu'elle contenait à peu près; ce ne sont pas les mots, ce sont les pensées. Je l'ai lue et relue plusieurs fois :

« Vous m'accusez sans doute. Le bruit de ce qui se passe, de ce que l'on appelle mon bonheur, est venu jusqu'à vous, je le vois bien.

« Je ne prétends pas le nier, et je ne vous tromperai pas.

« Je suis infidele, mais je ne suis pas inconstant.

« C'est vous que j'aime, et c'est vous que j'abandonne. Mon existence est un supplice; je n'ai que des remords de tous les côtés; je suis un grand coupable, envers elle et envers vous, et la fatalité m'y oblige.

« Pourquoi a-t-elle daigné jeter les yeux sur moi? Pourquoi n'ai-je pas eu le courage de la résistance et de mon amour? Un noble aveu ne m'eût point perdu

à ses yeux ; elle est assez grande pour le comprendre et me pardonner, et il m'eût sauvé du supplice que j'endure; il m'eût sauvé de mon mépris.

« Elle est la meilleure, la plus accomplie des princesses et des femmes; cependant je ne puis l'aimer et je ne l'aimerai jamais que par reconnaissance, que par admiration.

« Tout mon cœur est à vous, et je joue auprès d'elle le rôle d'un amant passionné, suis-je assez infâme?

« Ne croyez pas que la fortune, que l'ambition, soient pour rien dans ce crime que je commets. Non, je n'ai pas cette lâcheté, il ne me manquerait plus que cela!

« Je suis faible, je me laisse entraîner à la plus douce des séductions ; tant que je la vois, il me semble que je parle vrai, que je pense ce que je dis; aussitôt que je m'éloigne, je sens comme une pointe acérée qui me déchire.

« J'ai été mille fois au moment de me jeter à ses genoux et de lui tout avouer, en la suppliant de me punir. Je n'en ai pas la force.

« Ah! plaignez-moi, je suis bien malheureux! et surtout croyez-moi, car je vous aime plus que jamais. »

Cinq ou six pages sur le même ton.

On juge de l'effet produit par une pareille lettre.

Tout était atteint à la fois : l'amour, l'amour-propre, la fierté, la dignité d'elle-même.

Madame la duchesse de Bourgogne succomba sous le coup.

Elle laissa tomber le papier que, sur la fin, elle avait pris ; son visage éprouva une angoisse épouvantable ; ce qu'elle souffrit en ce moment ne peut se dire.

Heureusement elle se soulagea par des larmes, sans quoi elle eût certainement étouffé.

Madame de la Vrillière en eut pitié à son tour ; elle s'avança pour la soutenir; la princesse la repoussa par un geste hautain, mais pas une parole ne fut prononcée entre elles.

Après quelques instants néanmoins, madame la duchesse de Bourgogne reprit ses sens; elle reprit aussi le sentiment de sa dignité, que les personnes de sa condition perdent rarement; c'est chez elles comme une seconde nature, tant elles y sont accoutumées.

Elle releva la tête, secoua ses cheveux et passa la main sur son front, pour en chasser la pensée, et regarda en face madame de la Vrillière, en ce moment plus abaissée qu'elle.

— Eh bien! madame, lui dit-elle, vous voilà bien fière et bien satisfaite.

— Madame...

— Vous vous êtes vengée, vous m'avez apporté une douleur plus grande mille fois que la vôtre. Si vous étiez la duchesse de Bourgogne, offensée, outragée comme je le suis, que feriez-vous ?

— Votre Altesse royale sait beaucoup mieux que moi ce qu'une grande princesse peut et doit faire en pareil cas.

— Pour me venger ?

— Sans doute ; mais qu'elle vengeance ? C'est ce que Votre Altesse royale seule décidera.

— Vous croyez que je me vengerai de vous, apparemment ?

— Non, car ce n'est pas moi qui suis coupable.

— De lui, alors ?

— Madame...

— C'est de lui que vous espérez que je me venge. Ah ! je suis vengée ! il vous aime, et vous ne l'aimez pas.

— Je ne l'aime pas !

— Non, car vous lui auriez dejà pardonné, car, au lieu de l'accuser, vous sauriez le défendre, le défendre au péril de vous-même, je le sens bien moi.

Madame de la Vrillière resta sans réponse ; le bon et noble cœur de la princesse comprenait autrement l'amour que le sien.

— Eh bien, oui, reprit celle-ci, oui, je me vengerai, et sur l'heure. Je ne sais si ma vengeance vous

semblera suffisante, mais c'est la seule qui puisse me satisfaire. Appelez M. de Nangis.

Madame de la Vrillière s'étonna de ce ton calme, de ce visage tranquille; elle ne se hâta pas d'obéir.

— Allez donc, madame, j'attends !

Elle se décida et appela le coupable. Nous fûmes tous étonnés ; pour Nangis, il faisait pitié : il se leva pourtant et suivit sa maîtresse.

Elle referma la porte derrière lui.

En le voyant, madame la duchesse de Bourgogne eut un mouvement violent qu'elle réprima aussitôt.

— Approchez, monsieur de Nangis.

Il s'approcha; on eût dit un automate.

— Connaissez-vous cette lettre ?

Il ne répondit pas.

— Connaissez-vous cette lettre? répéta-t-elle, mais sans impatience.

Il tomba à genoux en murmurant :

— Oui, madame.

— Vous savez ce qu'elle renferme, alors, il n'est pas besoin de revenir là-dessus. J'ai cependant un reproche à vous faire et un remercîment à vous adresser.

— A moi, madame ?

— Oui. Vous m'aviez bien jugée, en me supposant digne d'un aveu loyal ; pourquoi ne pas me l'avoir fait lorsqu'il en était temps ? Vous nous eussiez évité

à tous de cruelles souffrances et de pénibles humiliations. Maintenant, il m'arrive bien tard et d'une façon bien douloureuse. Ne le trouvez-vous pas ?

— Oh ! madame !

— Madame de la Vrillière me traite comme une rivale heureuse ; elle se livre à moi, après m'avoir blessée à mort ; elle croit que je puis lui rendre blessure pour blessure. Hélas ! cela ne se ressemble guère. Si je suis puissante, elle est aimée, elle est donc plus puissante que moi.

Nangis était dans la poussière ; la princesse ne l'y laissa pas, elle était humiliée en lui, car elle l'aimait et elle en avait fait son maître.

— Relevez-vous, Nangis, je vous pardonne ; je vous pardonne aussi, madame. Quoi que je fasse pour vous punir, je ne pourrais pas vous rendre le mal que j'ai reçu de vous. Je ne puis pas être en reste, même dans la vengeance.

Madame de la Vrillière tomba à genoux près de son amant ; elle les contempla tous les deux ainsi ; ils pleuraient ; elle ne pleurait plus, ses larmes s'étaient séchées.

— Retirez-vous, vous dis-je ; soyez heureux, si vous pouvez l'être ; soyez-le même auprès de moi, je ne vous bannis point. J'aurai assez de force pour voir ce bonheur et ne pas l'envier. Il est inutile d'ajouter que cet entretien restera entre nous et les

amis dévoués qui nous entourent, vous n'en doutez pas.

Ils étaient accablés d'une générosité aussi complète et n'avaient pas le courage de lever les yeux.

— Madame de la Vrillière peut rentrer à la cour, elle peut y paraître dès aujourd'hui; madame de Maintenon la soutiendra, si le roi blâmait son empressement, puisqu'elle n'est pas portée pour le voyage de Fontainebleau. Quant à vous, monsieur de Nangis, il faut rentrer avec moi aujourd'hui; vous m'avez suivie, il faudra me suivre encore jusqu'à ce que l'on retourne à Versailles, où j'en pourrai éloigner les occasions, sans que cela soit remarqué. En agissant ainsi, avant de me sauver moi-même, je vous sauve d'abord. On excuserait la princesse coupable sans doute, mais rien n'excuserait jamais les perfides qui se sont joués d'elle. Vous pouvez partir, madame. Monsieur de Nangis, faites entrer ces dames, elles doivent être inquiètes, et elles ont assisté à une curieuse explication.

Cela dit, elle essuya ses yeux, se leva et vint d'elle-même au-devant de nous. Madame de la Vrillière passa en nous saluant, Nangis resta derrière.

— Eh bien, mesdames, continua la princesse en s'efforçant de sourire, madame de la Vrillière revient à la cour, j'ai facilement levé la difficulté qui l'en éloignait; je suis heureuse de lui avoir rendu service.

Je vous prie de tenir secrète cette entrevue; je désire qu'elle ne soit connue de personne. Vous me le promettez, n'est-ce pas ? Monsieur d'O, faites avancer les chevaux, il est temps de rentrer. Nous avons eu là une bonne et fructueuse matinée. Partons.

VI

Les princes sont accoutumés de bonne heure à cacher leurs impressions et à les dominer, quelque fortes qu'elles soient. Ils n'ont ni la permission de pleurer, ni celle d'être heureux sans mettre le monde dans leur confidence ; aussi s'accoutument-ils à rester impassibles et à ne rien montrer pour ne pas permettre aux indifférents d'en tirer des inductions.

Madame la duchesse de Bourgogne montra pendant ce petit voyage un esprit aussi présent, aussi agréable, sinon aussi gai, qu'au départ. Si l'on n'avait pas connu ses souffrances, nul ne les eût devinées en approchant du château.

— Maintenant, mesdames, dit-elle, au galop ! et au galop aussi pour notre toilette ; il faut paraître à une messe où le roi me fait l'honneur de m'envoyer

sa musique ; sans cela, rien ne nous sauvera. Je compte sur vous.

Nous n'avions en effet que le temps bien juste, et nous arrivâmes tard.

La princesse y était déjà toute pomponnée, attentive à ses prières, lisant dans son livre et joignant les mains comme une femme qui se recueille et qui cherche en Dieu un appui et un refuge.

Il y avait toujours beaucoup de monde à cette messe. Quantité de dames y venaient, après avoir assisté déjà à celle du roi.

La dévotion était de coutume à la cour parce que le maître le voulait.

Beaucoup n'en avaient que le masque et s'ennuyaient de toutes ces pratiques, qu'elles suivaient seulement pour la forme.

A ce sujet, je me rappelle un tour que joua M. de Brassac, major des gardes, et qu'il eut bien de la peine à se faire pardonner.

Le soir, au salut, les dames se rangeaient dans les travées de la chapelle ; à Versailles, elles avaient de petites bougies allumées sur leur prie-Dieu, sous prétexte de lire dans leurs heures, mais, en réalité, pour être mieux vues.

Elles s'y rendaient avant le roi, afin de prendre leurs places, et attendaient.

Un soir, M. de Brassac s'avance à la tribune, et se met à crier de sa voix de stentor :

— Gardes du roi ! à vos salles ! Sa Majesté ne viendra pas.

Aussitôt les gardes se retirent ; aussitôt aussi les lumières s'éteignirent et les travées furent vidées.

On arrêta les gardes dans la première pièce, ils firent le tour et revinrent.

Quand le roi parut, il fut tout étonné de ne voir que deux ou trois bougies, appartenant à des dévotes en titre.

Brassac lui conta ce qu'il avait fait. Il en rit beaucoup, et de cette piété de commande.

Pour M. de Brassac, il était déjà la bête noire des gardes, il devint celle des dames, et justifia ainsi ce mot dit sur lui :

« Pour faire un bon major, il faut un homme si sévère et si brusque, qu'il se fasse détester partout ; à ce compte, M. de Brassac est le plus parfait major qui puisse exister. »

A Fontainebleau et dans tous les voyages, les exercices n'étaient pas aussi réglés qu'à Versailles.

Sa messe finie, madame la duchesse de Bourgogne remplit ses devoirs ordinaires ; elle n'en manqua pas un et ne rentra chez elle qu'après avoir satisfait tout le monde.

Nous étions fort empressées de la voir, d'appren-

dre la vérité ; mais de ceci il n'y avait pas d'apparence, du moins pour ce jour-là ; une de nous seulement recevrait l'aveu ; laquelle ? C'était difficile à deviner.

Le hasard voulut que ce fût moi.

Je me trouvai dans la galerie comme la princesse sortait de chez madame de Maintenon ; elle m'aperçut et m'appela.

— Venez, madame de Lauzun, j'ai bien envie de vous voir.

Je la suivis jusque dans son arrière-cabinet.

Lorsque nous fûmes seules, elle se jeta dans mes bras et fondit en larmes.

— Oh ! me dit-elle, j'étouffe !

Elle pleura ainsi longtemps, appuyée sur moi, sans me parler.

Il lui échappait seulement quelques exclamations qui peignaient sa douleur.

Lorsqu'elle fut un peu remise, j'osai l'interroger; elle me raconta tout.

J'en fus si frappée, si attendrie, que je ne pus retenir mes pleurs : la bonté de cette chère princesse me parut au-dessus de l'humanité.

Quant à moi, je ne m'en sentais pas capable ; si j'eusse eu là d'Argenton à mes genoux, elle ne s'en fût pas relevée si facilement.

— Maintenant, ajouta-t-elle, mon plus grand sup-

plice est de ne rien changer à ma vie. Tant que nous serons à Fontainebleau, c'est-à-dire au moins huit jours, il faudra me promener, faire des folies et des enfantillages, emmener Nangis, le souffrir près de moi, et le soir voir cette femme, l'accueillir en souriant, parce que tout le monde me regarde devant le roi, devant M. le duc de Bourgogne, devant la cour ; n'avoir pas un pli au visage, et toutes mes larmes au cœur : voilà ce qu'il faut, madame. Ah ! j'y succomberai.

Nous restâmes ensemble plus d'une heure, c'était le moment de ses particuliers ; ensuite elle essuya ses yeux et s'en alla dans la galerie, où le jeu allait commencer.

Je ne sais comment la reine Christine de Suède lui vint à l'idée à propos de cette galerie.

Elle me la rappela et ne put s'empêcher d'ajouter qu'au moins celle-là n'avait eu ni rivale ni infidèle à supporter.

M. de Lauzun, auquel je racontai tout, m'écouta la tête penchée, suivant son habitude.

— Les affaires de Maulévrier deviennent bonnes, me répondit-il.

— Ah ! monsieur, pouvez-vous le croire ? La princesse est trop touchée.

— Sans doute : mais elle s'ennuiera et elle voudra

se venger ; elle n'acceptera pas le rôle de délaissée, il est trop sensible pour l'amour-propre.

— Elle aime Nangis, je vous l'assure.

— C'est possible; cependant elle acceptera Maulévrier, et cela, bientôt. Il est adroit, il saura profiter de sa position, et vous verrez un autre règne : seulement, les choses se passeront différemment. Maulévrier est ambitieux avant tout; ses amours ne se borneront pas à la tendresse et aux promenades ; comme Tartufe, il voudra des faveurs plus solides, et Dieu sait où tout cela nous mènera. Défiez-vous des Lorrains ; dans tous les cas, prévenez la princesse. J'ai observé que madame d'Espinay et madame de Lillebonne la regardaient beaucoup. Ne sont-elles pas aussi très-prévenantes pour vous ?

— En effet.

— Elles le sont pour toutes les dames familières de madame la duchesse de Bourgogne, elles doivent avoir un motif. Il y a là-dessous quelque espionnage.

M. de Lauzun avait une perspicacité admirable. Nous en eûmes la preuve quelques jours après.

La princesse avait l'habitude de lire et de déranger, en jouant, les papiers du roi et ceux de madame de Maintenon. Elle trouva sur la table une lettre, où son nom la frappa sans qu'elle cherchât à la lire. *Sa tante* la gronda doucement de son indiscrétion.

Puis elle ajouta :

— Maintenant que vous avez commencé, allez jusqu'au bout.

La princesse acheva la lecture, et trouva le récit de ce qui lui était arrivé à l'ermitage, et bien d'autres choses avec, le tout signé de la princesse d'Espinay. C'est-à-dire une belle et bonne dénonciation, accomplie par une princesse de Lorraine. N'était-ce pas là un beau rôle.

Madame la duchesse de Bourgogne vit par là que sa conduite était connue de la personne qu'elle craignait le plus, après le roi.

Elle eut un moment de terreur impossible à rendre. Elle connaissait la pruderie et la sévérité de la veuve Scarron ; elle savait que, pour la moindre galanterie, la moindre légèreté, les princesses, filles du roi, en recevaient des mercuriales qui les rendaient malades.

Aussi son étonnement ne fut pas mince, lorsqu'elle s'en vit quitte pour des conseils, des remontrances, une gronderie amicale ; lorsque la sultane lui recommanda, non point de changer de conduite, mais de se cacher le plus possible.

— La faiblesse humaine est grande, lui dit-elle, nous devons la combattre avec courage ; mais si, malgré nous, elle nous emporte, nous pouvons au moins en diriger les effets. Tâchez de demeurer fidèle à vos devoirs, mettez tout en œuvre pour cela,

votre bonheur en ce monde, votre salut dans l'autre, sont à ce prix. Si vous succombez, respectez-vous, cachez-vous, évitez le scandale : vous devez l'exemple à toutes, vous devez au duc de Bourgogne la tranquillité et la joie de la vie. Que ces considérations soient toujours devant vos yeux. Quant au roi, je vous réponds qu'il ignorera ce qui se passe ; ce serait pour lui un chagrin mortel. Ne lui ouvrez pas les yeux de force.

La princesse avala la morale et promit ce qu'on voulut, trop heureuse d'en être quitte à si bon marché.

Elle emporta l'assurance qu'on ne la tourmenterait point dans l'avenir, et que la sévérité de la dame ne dérangerait rien pour elle.

C'était beaucoup ; l'inquiétude à cet égard était levée.

Il est des choses qu'on redoute jusqu'à ce qu'elles soient faites, et dont on est satisfait ensuite.

Madame de la Vrillière reparut, sous l'égide de madame de Maintenon, trop prudente pour ne pas lui conserver la même protection en un pareil moment.

La princesse la reçut à l'ordinaire, la conduisit avec elle, Nangis aussi.

Ils semblaient ne rien changer à leurs allures, les curieux furent déroutés et les discours ne savaient où se prendre.

Le dessous des cartes était difficile à deviner pour ceux qui n'en avaient pas la clef, et ceux qui l'avaient ne la passaient pas aux autres.

Je sus par madame de la Vrillière qu'elle était loin d'être heureuse, bien que son amant lui fût revenu.

Il regrettait la princesse à présent qu'il ne l'avait plus. Elle était devenue pour lui une divinité, par la magnanimité qu'elle avait montrée.

Il lui échappait souvent de laisser voir ses regrets, et, sans accuser sa maîtresse, sans se plaindre de ce qu'il avait perdu, jusqu'à lui dire un jour :

— Elle m'aimait mieux que vous !

Ce qui est le plus sanglant reproche qu'une femme puisse recevoir.

M. de Lauzun me laissait au milieu de tout cela, au grand étonnement de ma famille, et ceux qui connaissaient sa jalousie savaient aussi ce qu'elle m'avait fait souffrir.

M. de Saint-Simon, fort scandalisé de ses allures, et qui en tenait sa femme éloignée, lui en fit un jour l'observation :

— Oh ! répondit-il, tout cela n'est pas propre à lui donner envie de mal faire, il s'en faut ; elle en voit les inconvénients ; d'ailleurs, je suis là pour tout diriger. Je ne crains pas les jeunes gens d'aujourd'hui, j'en sais plus long qu'eux, ils ne m'attraperont pas.

Pauvre fou ! Si j'avais été une autre femme, s'il ne

m'avait pas suffi de manger mon pain à la fumée, il n'y aurait vu que du feu.

C'est toujours ainsi que cela se passe.

Nous n'en étions qu'à la première partie, et nous avions encore bien des choses à voir avant d'en arriver au dénoûment.

VII

M. de Lauzun avait deviné juste.

Quinze jours après la catastrophe de l'ermitage, Maulévrier recommença la correspondance, et le maréchal de Tessé servit encore de secrétaire. Les lettres devinrent de plus en plus pressantes, de plus en plus charmantes aussi, et la princesse en fut ravie.

Elle le fut du moins de son esprit, et se mit à lui répondre, toujours par l'entremise de madame Cantin.

Elle avait pitié de ce pauvre homme, qui se mourait pour l'amour d'elle, et, quand ses yeux se détournaient de Nangis, ils retombaient sur lui pour se consoler. Celui-là au moins ne l'abandonnait pas, celui-là n'avait pas semé ses tendresses de tous les côtés.

Elle était la première qu'il eût aimée, madame de Maulévrier n'y avait aucune prétention ; il était bien

à elle, à elle seule, et tant qu'il lui plairait de le garder à son service.

C'était beaucoup, mais ce n'était pas Nangis; aussi soupirait-elle très-fort et avait-elle plus de pensées que de sentiments à l'endroit de cet amoureux si dévoué.

Grâce à cette maladie de poitrine dont il s'était pourvu, Maulévrier parlait à tout le monde dans l'oreille.

Lorsque madame la duchesse de Bourgogne commença de le regarder avec plus d'intérêt, ils eurent ainsi de longs tête-à-tête, en présence de toute la cour, sans que cela fût remarqué. Elle lui répondait haut, et entremêlait ses réponses de mots que l'on n'entendait point et qui suffisaient pour se comprendre.

Il s'arrogea le droit de donner la main à la princesse, comme gendre du premier écuyer, souvent absent, et les écuyers ordinaires n'osaient pas le lui disputer.

Il en résultait de plus longs tête-à-tête encore, où personne ne les gênait. Ils marchaient en avant, doublaient le pas; le reste de la suite le ralentissait, au contraire, cela se passait ainsi plusieurs fois par jour, et ce manége dura plusieurs mois.

Comme la première fois, la cour se tut ou du moins parla bas.

Il était établi désormais que cette princesse adorée

avait la liberté de son cœur, sans qu'on y vît trop à redire ; ce fut l'unique assurément, aussi l'on s'en dédommageait sur les autres.

Le pauvre Nangis maigrissait à effrayer, madame de la Vrillière avait les yeux rouges, et la princesse pâlissait lorsque ses regards rencontraient ceux de l'infidèle.

J'eus avec elle une conversation à Marly, où elle me conduisait toujours, qui me peignit l'état de son âme.

— Je souffre Maulévrier comme une distraction pour ne pas mourir de chagrin, mais j'aimerai Nangis toute ma vie. Je suis obligée de me faire violence pour m'éloigner de lui, pour ne pas le rappeler. Je vois par sa tristesse qu'il m'aime plus que jamais, et j'ai besoin de me rappeler qui je suis pour que mon pardon ne soit pas complet. Ah ! je suis bien malheureuse, je vous assure.

Je le crois. Cette lutte incessante devait être terrible, et ces quatre personnes souffraient beaucoup les unes par les autres. Maulévrier avait trop de clairvoyance pour ne pas analyser ce sentiment qu'il inspirait ; aussi était-il d'une jalousie féroce, d'une de ces jalousies qu'on a la tentation de tromper. Il faisait des discours de matamore, car, bien différent de Nangis, il n'avait aucune discrétion. Il jurait de pourfendre ceux qui oseraient lever les yeux sur son

idole. Il ne convenait pas précisément qu'il fût heureux, mais il avouait ses prétentions à l'être ; c'était trop.

M. de Lauzun disait :

— Si j'étais M. le duc de Bourgogne, je lui ferais donner des coups de bâton, il ne mérite que cela.

Il les méritait bien en effet. Heureusement, M. le duc de Bourgogne l'ignorait, et, qui pis est, l'ignora toujours.

Ce fut longtemps une énigme que de savoir où ils en étaient ensemble. Madame la duchesse de Bourgogne ne l'agréait point, aucun de ses intimes ne s'apercevait de rien. Si elle le voyait, c'était à l'insu de tous, hors de madame Cantin, et nous l'avons soupçonné avec raison, à ce qu'il paraît. On a prétendu qu'il entrait de grand matin par les degrés intérieurs, lorsque M. le duc de Bourgogne, qui se levait de fort bonne heure, retournait chez lui. D'autres ont assuré qu'il restait la nuit entière chez la première femme de chambre, en attendant le moment fortuné. Ceci, je ne saurais le dire, je ne saurais dire même si la princesse lui accorda rien ; pourtant, dans la vérité de ma conscience, je le crois.

Il devait arriver encore un événement dans ces amours, qui les rendit si remarquables pour ceux qui en furent témoins, qu'il est impossible de les oublier. Ceci, je l'ai vu et je le crois encore à peine ; la

cour de France, telle qu'elle était disposée alors surtout, ne laissant guère la possibilité de telles aventures. Il faut avoir connu le feu roi, ses exigences, l'étiquette sévère établie par lui, pour comprendre la singularité de ces faits uniques.

On était alors à Versailles. Madame la duchesse de Bourgogne, assez souffrante, ennuyée peut-être aussi, eut la singularité de s'établir à Trianon pour quelques jours. Le roi ne lui permettait pas de le quitter; car, même grosse, il l'emmenait dans ses voyages, et lui fit faire une fausse couche pour l'avoir déplacée. Cette fois, il lui accorda cette semaine de vacance, à la condition qu'elle viendrait chaque soir, après avoir soupé, aux heures où il avait l'habitude de la voir.

Elle eût mieux aimé ne pas paraître du tout, mais il fallut bien accepter, puisqu'il n'y avait pas moyen de faire autrement.

M. le duc de Bourgogne était alors à son second voyage de Flandre; Nangis et tous les jeunes courtisans l'avaient suivi; Maulévrier, seul, était demeuré; grâce à sa maladie, il ne quittait pas la place. Cependant il ne resta pas près d'elle à Trianon, c'eût été trop marqué; il y venait chaque jour, il y demeurait quelques heures et s'en allait le soir. Madame de Lorges et moi nous y étions établies.

Un matin, je travaillais avec la princesse à un ou-

vrage de tapisserie, dont elle comptait faire présent à la chapelle de la Superga, à Turin, où sont enterrés les ducs de Savoie. Nous avions ensemble une de ces conversations infinies qu'elle aimait tant, où elle se plaignait tout à son aise, et où elle laissait lire dans ses pensées. Madame Cantin, seule, avait dans ces moments-là l'entrée de ses cabinets. Elle entr'ouvrit la porte, après avoir gratté, et attendit que la princesse l'appelât pour l'interroger.

— Que voulez-vous, Cantin? lui dit-elle.

— Mon Dieu ! madame, c'est un courrier de Flandre.

— Des nouvelles de M. le duc de Bourgogne Donnez.

— Madame, c'est que le courrier ne veut les remettre qu'à Votre Altesse royale.

— Faites-le entrer alors.

— Madame, c'est que le courrier est M. de Nangis.

— M. de Nangis ! s'écria-t-elle en me regardant.

— Oui, madame, il a des lettres de monseigneur pour Votre Altesse. Il vient de Flandre. Il précède de bien près son auguste maître, et il a l'ordre de ne parler qu'à vous-même.

Je vis sur le visage de la princesse combien elle aimait encore cet homme, malgré ce qui les séparait.

M. de Lauzun disait : *à cause* de ce qui les séparait.

Elle ne savait à quoi se résoudre. Depuis le fameux jour de Fontainebleau, elle ne l'avait pas vu une seule

fois ainsi, à son aise ; la tentation était trop forte, elle y succomba.

— Je ne puis pas renvoyer un ambassadeur de M. le duc de Bourgogne, madame. Il le représente puisqu'il vient de sa part.

— Cela est ainsi d'ordinaire, mais...

— Ah ! chère madame de Lauzun, ne me prêchez pas, je vous en conjure. Cantin, faites entrer.

Elle était comme enivrée ; elle se leva, fit quelques pas, et, s'arrêtant très-vite :

— Voyez comme je suis émue, me dit-elle.

— Dois-je me retirer, madame?

— Oh ! non ; quoi que nous disions, restez. Votre présence me sauvera ; vous me garderez, autrement je ne réponds pas de moi.

La mission était difficile : n'y avait-il pas deux façons d'interpréter cet ordre? Fallait-il le suivre à la lettre ? Ne me saurait-elle pas mauvais gré de mon obéissance ?

J'aurais voulu être loin de là, mais j'y étais, il s'agissait de m'en tirer le mieux possible.

M. de Nangis salua la princesse, mit un genou en terre et lui tendit son paquet.

Il tremblait à faire pitié, et elle autant que lui.

Elle avança la main qui rencontra celle du jeune homme, et aussitôt ils perdirent la tête l'un et l'autre.

Il prit cette main, la couvrit de baisers, elle ne la reprit point et le laissa faire.

Quant à moi, je me retirai en arrière, mais sans quitter l'appartement.

La princesse le laissa à ses pieds, elle était heureuse de le regarder, et lui bien heureux de la voir.

Ils ne se parlaient pas, les paroles sont impuissantes en pareil cas. D'ailleurs, que dire?

Ils ne pouvaient échanger ni serments ni promesses, impuissants qu'ils étaient à les tenir.

Quant aux assurances, il suffisait de leurs yeux pour se convaincre.

Nangis n'était plus que l'ombre de lui-même, et madame la duchesse de Bourgogne était fort changée.

Elle s'assit, il se retira; elle essaya d'ouvrir les lettres et de les lire; un nuage couvrait sa vue, elle passa son doigt sur son front, en disant :

— Je ne puis pas !

Nangis tenait l'autre main et la baisait toujours; c'était son langage : ils se comprenaient bien.

En ce moment on gratta encore.

— Madame de Lauzun, s'écria la princesse, je n'y suis pas, je ne veux recevoir personne; répondez, je vous en prie.

Et elle se retira dans son arrière-cabinet; Nangis la suivit.

J'ouvris la porte. C'était madame Cantin, annonçant M. de Maulévrier.

Je n'eus pas une goutte de sang dans les veines.

— Ma chère Cantin, dis-je, allez vitement lui dire que la princesse est malade et ne peut recevoir absolument personne. Ajoutez qu'elle dort et que vous-même vous ne pouvez pénétrer auprès d'elle.

— Madame, le cheval de M. le comte de Nangis et son piqueur sont dans la cour de Marbre. M. de Maulévrier a dû les voir.

— Ajoutez que Son Altesse royale a reçu un message de monseigneur le duc de Bourgogne : qu'elle retourne demain à Versailles et que d'ici là elle désire se reposer; revenez me rendre sa réponse.

Madame Cantin s'en alla faire la commission et ne tarda guère à paraître.

J'attendis à la porte, celle de l'arrière-cabinet était ouverte; je voyais les amants sans pouvoir les entendre : c'était, je crois, accorder les choses pour le mieux.

— M. de Maulévrier m'a fort mal reçue, madame; il s'en est allé en grommelant, avec l'air furieux. J'ai vu le moment où il forçait la consigne.

— Veillez bien, Cantin, ne quittez pas la salle. Il est possible qu'il revienne. Lorsque M. de Nangis sortira, regardez s'il ne rôde pas aux alentours.

Je me consultais pour savoir si j'apprendrais à la

princesse ce qui se passait; je crus qu'elle devait en être instruite et je m'aventurai dans ce tête-à-tête.

Ses yeux m'interrogeaient déjà.

Je lui expliquai en peu de mots, sans nommer personne. Elle me comprit, je le devinai à sa rougeur.

— Il faut partir, Nangis, dit-elle; il ne faut pas qu'on vous voie ici, qu'on sache que vous y êtes venu.

— Hélas! madame, toute la cour le saura demain, et cette personne mystérieuse, que madame de Lauzun ne nomme point, mais qui, a dû voir, je ne devine que trop, mon piqueur et mon cheval. Il ne sert donc de rien que je vous quitte. Laissez-moi prolonger ces instants, qui sont peut-être les derniers de ma vie.

Que vous dirai-je? Il resta. Il supplia avec tant de grâce, avec une tendresse si vive, si respectueuse: le moyen de le refuser!

VIII

Nangis demeura plus de deux heures. Je ne les laissai guère seuls, je me levai plusieurs fois, je me tins presque toujours en vue dans le premier cabinet. Je ne les écoutais point, ils parlaient bas du reste.

La princesse semblait se défendre et Nangis suppliait. Deux ou trois fois elle lui parla de façon à lui faire baisser les yeux et à le rendre triste. Ce n'étaient point des reproches cependant, c'étaient des larmes; il était sans doute question de son rival, peut-être de sa fameuse lettre, peut-être aussi de madame de la Vrillière.

Je l'ignore, ils ne me l'ont point dit.

J'aurais voulu le voir bien loin. Je n'osai les avertir puisqu'ils ne se séparaient pas.

Enfin, il partit.

La princesse me retint jusqu'au soir; elle fit ra-

conter à Cantin son entrevue avec Maulévrier; elle ne fit que rire de sa colère.

— Bah! dit-elle, il s'apaisera.

Elle avait fait une provision de bonheur, croyait-elle.

Nangis était son ami, il acceptait ce titre sans en réclamer d'autre; ils se verraient désormais très-souvent.

— Ah ! madame, lui dis-je, c'est bien dangereux.

— Non pas, lorsqu'on a la volonté de se défendre et de ne pas succomber.

— Et M. de Maulévrier, qu'en pensez-vous? Que dira-t-il?

— Ce qu'il voudra.

— S'il se fâche !...

— Il ne se fâchera pas, sa part est assez belle.

— Il la voudra tout entière!

— Madame, ne raisonnons pas d'avance, les événements sont plus forts que nous.

Le lendemain, elle devait rentrer à Versailles; M. le duc de Bourgogne ne tarderait pas à revenir, ses lettres étaient précises.

Elle fut reçue avec enchantement par tout le monde. La cour semblait déserte, dès qu'elle n'y était pas du matin au soir. Elle tint le jeu et l'appartement.

Je vis des groupes se dissipant à mon approche,

j'entendis des chuchotements ; madame de la Vrillière me fuyait, elle avait les yeux gros et rouges, comme une personne qui a beaucoup pleuré.

Nangis attirait les regards, il piaffait, il était radieux.

Maulévrier semblait dans une furie à peine contenue ; mais, comme le roi était présent, rien n'éclatait.

Je ne pouvais m'empêcher d'être inquiète. Évidemment la visite de la veille était connue, on en parlait, et on en attendait les résultats.

Le roi dit tout haut qu'il était content de Nangis, qu'il avait fort bien fait à l'armée, et que M. le duc de Bourgogne le lui avait envoyé à cause de cela en lui en faisant de grands éloges.

Les jaloux enragèrent, et la princesse remercia le roi par un des plus charmants regards qu'elle lui accorda de sa vie.

Après le jeu, le roi alla à la promenade ; il emmena madame la duchesse de Bourgogne dans son carrosse, et elle me désigna pour avoir l'honneur de la suivre, il semblait qu'elle eût besoin de me voir.

Elle fut gaie, câline, charmante. Le roi lui dit :

— On voit bien, madame, que le duc de Bourgogne va revenir : la joie vous rend plus jolie qu'à l'ordinaire.

Elle n'avait cependant pas sujet d'être contente à cet égard.

C'était le moment des grandes cabales contre l'héritier du trône, cabales que M. de Vendôme et M. du Maine conduisaient, et que madame de Maintenon faisait semblant d'ignorer pour rester neutre.

La princesse en était fort affectée; en ce moment, elle ne voyait que Nangis et ne pensait qu'à lui; le reste n'existait pas pour elle; tout le monde s'en apercevait, excepté le roi, à qui on n'était pas pressé de le montrer.

Le soir, le cercle fut solennel, la princesse tâchait de l'égayer, le bonheur lui sortait par tous les pores.

Madame de la Vrillière et Maulévrier étaient lugubres; ce dernier jetait des flammes par les yeux: il regardait Nangis d'une façon qui me faisait trembler.

Nangis et la princesse ne s'en doutaient seulement pas. Ils étaient tout à eux-mêmes.

On se retira plus tôt que de coutume, la princesse avait assez de représentation.

Le roi était parti, et madame de Maintenon ne resta qu'un instant; elle n'aimait que ses particuliers, et souvent ne venait pas du tout.

Le lendemain, la princesse se leva gaie et joyeuse; elle chantait à sa toilette toutes les ariettes qu'elle savait, elle jouait avec ses dames, elle leur faisait des plaisanteries et se moquait de leurs ridicules, c'est-à-dire de ce qu'elle traitait comme tel. Madame du

Lude ne put s'empêcher de lui faire une observation à cet égard.

— Si ces dames se fâchaient? disait-elle.

— Ces dames savent bien que je les aime, et que je ne parle ainsi que pour me jouer.

Elles le savaient en effet, et pas une ne se fût avisée de lui garder rancune.

La princesse fit une toilette brillante; elle dit qu'il faisait beau et qu'elle voulait ressembler au soleil.

— On prétend que ma messe sera très-belle aujourd'hui. Le roi m'envoie sa musique, et toutes les dames m'ont annoncé qu'elles y viendraient. On parle d'un sermon d'un nouveau prédicateur, je l'ai accepté, à la condition qu'il ne sera pas long. Il me tarde de m'en aller à la promenade, à Trianon. Qu'on avertisse madame de Lauzun, madame de Lorges et M. de Nangis.

L'heure de la messe avait sonné, elle s'y rendit en pompe, ne touchant pas la terre. Elle se plaça à la tribune, et pria Dieu de bon cœur, entendit la messe, le sermon, la musique, et fit à l'ordinaire ses petits signes aux dames favorites.

En se retournant, vers la fin de la messe, elle aperçut derrière elle Maulévrier, pâle comme un fantôme.

IX

La messe finie, il s'avança pour lui donner la main; il tremblait de colère, elle le vit, elle en eut peur et se retira.

— Ah ! monsieur, laissez-moi ! dit-elle, M. de Dangeau est là, je pense.

— Non, madame, M. de Dangeau n'y est pas, et il y serait qu'il ne me disputerait pas l'honneur de vous conduire, je vous en réponds.

Elle resta confondue; jamais il n'avait eu la pensée d'enlever au chevalier l'honneur des prérogatives de sa charge. Il fallait être fou pour dire une pareille énormité.

Elle ne résista pas, ils passèrent, et ses dames restèrent en arrière, pour les laisser causer à l'accoutumée.

On vit de loin la princesse interdite et Maulévrier furieux, parlant bas, suivant sa coutume, mais faisant

des gestes et des bras qui figuraient des menaces et des injures, même pour les moins informés.

Elle m'a raconté sur-le-champ cette scène, et je ne puis m'empêcher de la raconter à mon tour, pour montrer l'audace de cet homme et la façon dont il osait traiter une fille de France.

A sa place, je l'avoue, je ne l'aurais pas souffert, et la crainte des suites ne m'eût pu empêcher d'éclater.

Dès qu'ils eurent fait quelques pas, il commença de lui serrer la main à la meurtrir.

— Madame, dit-il, je sais tout.

— Et que savez-vous, monsieur, s'il vous plaît ?

— Je sais qu'hier, lorsque vous m'avez fait renvoyer par madame Cantin, vous aviez chez vous M. de Nangis.

Elle n'osa pas nier.

— Je sais qu'il est resté avec vous plus de deux heures, et seul.

— Non pas seul, monsieur.

— Madame de Lauzun était dans votre appartement, il est vrai, mais non pas avec vous ; elle s'était complaisamment retirée, et vous le lui aviez ordonné peut-être ; ce qui est sûr, c'est qu'elle n'était pas avec vous.

— Et quand cela serait, monsieur, que vous importe ?

— Il m'importe, madame, que vous ne devez pas voir M. de Nangis, que je ne le veux pas et que vous ne le verrez pas, je vous en réponds.

— Monsieur, pensez à ce que vous dites et à qui vous parlez !

— Je pense à ce que je dis et à qui je parle ; je sais quels sont mes droits et j'en use. Vous n'êtes plus pour moi une princesse, mais une femme qui m'appartient, et qui prétend m'aimer. Or, M. de Nangis est mon rival, et, si vous ne le chassez pas, je le chasserai.

— C'est ce que nous verrons, monsieur.

— Oui, madame, et pas plus tard qu'aujourd'hui. Décidez-vous, le jetterez-vous à la porte ?

— Non, monsieur.

— Vous ne le voulez pas ?

— Non, monsieur. D'abord, M. de Nangis m'a été envoyé par M. le duc de Bourgogne, il est venu conférer avec moi de sa part. Vous savez combien les circonstances sont graves pour nous en ce moment. Je ne chasserai pas un ami de M. le duc de Bourgogne, il ne me pardonnerait pas. Ensuite...

— Ensuite, madame ?

— Ensuite, monsieur, je ne compte pas obéir à vos caprices et me laisser mener par vous ; cela est indigne de mon rang et de mon caractère.

— Est-il plus digne de votre rang et de votre ca-

ractère d'avoir deux amants à la fois ? Est-il plus digne de votre rang et de votre caractère de partager vos faveurs entre eux comme une prostituée ?

Il se servit d'un autre mot.

— Monsieur, vous me manquez !

— Madame, je ne sais pas si votre beau Nangis est d'humeur à endurer ce partage. Ce qui est sûr, c'est que je ne l'endurerai pas. J'ai deux moyens d'y mettre un terme.

— Monsieur, vous êtes fou !

— Madame, je l'appellerai en duel et je le tuerai. Ses succès à l'armée ne m'effrayent point. Je le tuerai comme un chien, je vous le jure.

— Ou il vous tuera.

— Vous en seriez trop contente ; et ce ne sera pas tout : je préviendrai le roi, madame de Maintenon ; je ferai connaître à monseigneur le duc de Bourgogne le bon ami qu'il possède. Nous verrons ce que vous direz alors.

— Tout cela est infâme, monsieur.

— Nous voici tout à l'heure à votre appartement, n'oubliez pas ce que je vais vous dire : je vous donne trois jours pour avoir renvoyé ce Nangis, ou je m'en charge ; si vous lui parlez, si vous le regardez, j'exécuterai toutes mes menaces. Je ne suis pas homme à reculer devant aucunes, entendez-vous ? et vous le savez bien.

Je m'étais rendue tout droit à l'appartement de la princesse, et par les derrières, ce qui abrégeait beaucoup ; je la vis donc arriver se soutenant à peine.

Maulévrier fit une profonde révérence, qu'elle lui rendit de la main, et, comme une personne insensée, il se retira.

Madame de Nogaret était avec moi, madame la duchesse de Bourgogne l'aimait beaucoup et l'appelait sa *petite bonne*. Elle suivait volontiers ses conseils et ne lui cachait pas grand'chose.

Dès qu'elle nous aperçut, elle courut à nous, et nous emmena tout de suite dans sa garde-robe, où elle éclata un quart d'heure durant en cris et en sanglots.

Nous n'en pouvions rien tirer.

X

Enfin, elle nous raconta tout, en ajoutant qu'elle ignorait comment elle n'en était pas morte, comment la honte ne l'avait pas fait rentrer sous les parquets.

— J'ai cru que je n'arriverais point, et c'est un véritable chemin de la croix que j'ai parcouru. Que faire à présent? Conseillez-moi, mesdames, ma tête se perd, je suis folle !

— Que faire, madame ? répondit madame de Nogaret. Hélas ! rien ; vous taire, et éviter M. de Nangis : c'est dur, mais c'est indispensable. Vous devez ménager ce fou furieux, capable de tout. Il vous perdra.

— Et vous, madame de Lauzun ?

— Moi, madame, ce n'est pas mon avis, bien au contraire.

— Et que feriez-vous?

— Vous nous avez fait l'honneur de nous dire que

madame de Maintenon n'avait plus rien à apprendre et qu'elle vous avait traitée doucement. J'irais la trouver aujourd'hui même, je lui avouerais franchement la vérité, je ferais un appel à son affection pour vous, pour la maison royale ; je lui demanderais justice de cette insolence, et je ne doute pas qu'elle ne fasse tout ce que vous désirez. Ensuite, je préviendrais moi-même M. le duc de Bourgogne, je sacrifierais une partie de la vérité pour sauver le reste, je conviendrais de la coquetterie, de la légèreté, des désirs de plaire, toutes les fautes que l'indulgence du prince et son amour pour vous rejetteront sur le compte de la jeunesse. Je serais ainsi très-forte, je ne craindrais rien, et au moins j'aurais vengeance d'un misérable qui vous a offensée.

La princesse regarda madame de Nogaret en branlant la tête.

— Petite bonne, cela ne se peut pas, il me semble.

— Madame...

— On les éloignerait tous les deux, et c'est ce que je ne veux pas.

— Et puis, M. de Maulévrier ne reculera devant rien, et vous savez...

— Eh bien, interrompis-je, que craindriez-vous de lui ? Madame de Maintenon est assez puissante pour le faire jeter à la Bastille où de bonnes murailles vous en répondraient apparemment.

— Auparavant, il parlerait, il montrerait mes lettres, et je ne pourrais pas les nier; M. le duc de Bourgogne saurait tout, je mourrais de honte.

—Ah ! madame, m'écriai-je, vous lui avez écrit?

— Hélas ! oui. Ne le savez-vous pas ?

— Il faut lui faire rendre les lettres.

— Il ne les rendra point.

— Faites-les demander par madame de Maintenon ; qu'elle les exige, il n'osera lui résister.

— Il ne les donnera pas ; d'ailleurs, madame de Maintenon ne sait pas tout, et je rentrerais sous terre en lui avouant jusqu'où j'ai poussé les choses. Que je suis malheureuse, mon Dieu ! Et pourquoi n'ai-je pas eu la force de vivre selon mon devoir?

J'ai rarement vu les femmes satisfaites de leurs fautes ; elles sont presque toujours punies par où elles ont péché.

— Madame, reprit madame de Nogaret, le conseil de madame de Lauzun est plus digne peut-être, mais il est dangereux. Un homme tel que M. de Maulévrier doit être ménagé ; vous ne devez surtout pas vous commettre avec lui à quelque prix que ce soit. Laissez passer la première furie, il oubliera peu à peu. Sans le flatter, soyez douce, ne voyez plus M. de Nangis. De celui-là, vous n'avez rien à craindre, vous en êtes sûre.

L'avis de madame de Nogaret prévalut, et, ce qui

me combla d'une surprise inexprimable, c'est que M. de Maulévrier reparut au jeu, c'est que madame la duchesse de Bourgogne fut avec lui, en apparence, comme à l'ordinaire, et que rien ne sembla changé. Je n'en pouvais croire mes yeux.

— Madame, me dit M. de Lauzun, la princesse veut en garder un. Elle ne craint pas Nangis, elle le chassera. C'est toujours celui qui crie le plus fort qui a raison avec les femmes de ce caractère. Vous verrez qu'elle les aime tous les deux.

Je crois, en vérité, qu'il avait raison, et la suite le prouvera.

Nangis, averti sous main, ne parut pas ce jour-là. Il revint le lendemain pour n'avoir pas l'air de fuir. Maulévrier cria partout qu'il le gênait, qu'il en tirerait raison et qu'il l'attaquerait, fût-ce dans la chambre du roi.

D'un autre côté, madame de la Vrillière, hors des gonds, tenait les propos les plus alarmants.

Elle me prit à partie un jour dans le parc, où je me promenais avec ma sœur et deux ou trois personnes.

— Vraiment, madame, vous n'êtes donc pas mon amie ni celle de Nangis, que vous aidez madame la duchesse de Bourgogne dans ses belles manœuvres? Comprend-on qu'elle vienne me l'enlever encore après ce qui s'est passé, au point où elle en est

avec Maulévrier, et trouvez-vous sa conduite belle ?

— Madame, vous dites là des choses à vous faire chasser, si elles étaient connues.

— Madame, elles ne peuvent manquer de l'être, je ne les cache pas.

— Madame, je vous donnerai un conseil d'amie, bien que je ne sois pas la vôtre, à ce que vous prétendez : taisez-vous, on n'est pas indulgent pour ces sortes d'ingratitudes. La princesse vous a comblée et vous comble encore. Madame de Maintenon et madame votre mère, elle-même, ne vous défendraient pas contre elle.

— Madame, je vous remercie, je sais ce que j'ai à faire.

— Rien de mieux, mais permettez alors que, pour mon compte, je le sache aussi bien que vous.

Nous nous séparâmes là-dessus.

Elle n'en tint compte et continua.

Maulévrier ne s'arrêta pas non plus. Madame de Blansac chapitra son fils, qui voulait l'aller chercher, et lui persuada de s'en retourner à Paris.

— Tout le monde sait que vous êtes brave, et tout le monde vous tiendra compte de votre réserve. Vous montrerez votre respect à la princesse et votre déférence à ses ordres. Elle et tous ceux qui sont instruits feront la différence avec cet insensé, et vous jouez le beau rôle.

Il la crut et il fit bien : la considération de sa fortune l'arrêtait aussi. Un éclat en présence de la princesse le perdait plus sûrement qu'elle.

Il fallait un fou comme Maulévrier pour oser disputer, les armes à la main, l'amour d'une fille de France, mariée et petite-fille de Louis XIV, alors que le roi et son mari existaient, alors que tous les yeux de l'univers étaient sur notre cour.

Quant à la princesse, elle ne vivait pas. Le retour de son mari augmenta les dangers et ses perpétuelles transes.

Chaque jour, elle abordait en tremblant le roi, madame de Maintenon, et surtout M. le duc de Bourgogne.

Monseigneur était certainement au fait de tout par sa coterie, par madame la duchesse et mademoiselle Chouin, qui n'aimait pas madame la duchesse de Bourgogne.

On ne parlait d'autre chose au *parvulo* de Meudon; il n'en fit pas semblant, et y resta étranger.

Ce parvulo était le nom donné, je ne sais pourquoi, à l'entre-sol de Meudon, habité par mademoiselle Chouin, dans les voyages qu'y faisait Monseigneur, et où n'entraient que les intimes, madame d'Espinay, mademoiselle de Lillebonne, le duc d'Antin, et quelquefois la princesse de Conti.

Mademoiselle Chouin jouait chez Monseigneur le

même rôle que madame de Maintenon chez le roi. Elle y trônait en belle-mère et en femme, ne se levait pour personne, avait son fauteuil quand les princes et princesses n'avaient que des tabourets, les régentait tous et tenait le haut bout.

La différence était qu'elle ne se montrait que dans une intimité de famille et d'amis particuliers, qu'elle n'acceptait ni titres, ni biens, ni richesses, et que, hors ce parvulo, elle n'était absolument de rien.

Quand Monseigneur était à Versailles, elle restait à Paris dans un modeste appartement. Lorsqu'elle devait le rejoindre, elle partait dans un carrosse très-simple, avec son petit paquet et sa suivante, arrivait par les communs et se cachait. Cela n'était pas d'une reine comme l'autre.

XI

Pendant six semaines, madame la duchesse de Bourgogne fut, on peut le dire, entre la vie et la mort, car elle n'existait pas. J'en avais grand'pitié, et je ne comprenais point qu'elle montrât si peu d'énergie.

M. de Lauzun, qui voulait tout savoir et qui causait fort de cela avec moi, me donna un jour une idée que je n'avais pas eue et qui sauva tout. La corde était si tendue, qu'elle eût cassé sans cela, j'en suis sûre. Il me conseilla de parler au maréchal de Tessé et de le supplier de finir cette histoire, dont le dénoûment occupait tout le monde. Celui-ci allait partir pour l'Espagne.

Comme je n'écris pas l'histoire, j'ai négligé de parler de la succession au trône de ce pays, échue à M. le duc d'Anjou, second fils de Monseigneur, qui

était devenu roi, et que son aïeul soutenait de toutes ses forces, bien entendu.

Nous reviendrons à ce pays à propos de M. le duc d'Orléans et de ce qui s'y passa avec lui.

M. de Tessé venait d'être nommé au commandement d'une des armées, et c'était bien le cas d'emmener son gendre pour nous en débarrasser. Nous avions là un des neveux de M. de Lauzun, M. de Nogent; je pris le prétexte d'en vouloir parler au maréchal, et je le priai de passer chez moi à Paris, où j'étais en ce moment, ce qui devrait moins se remarquer qu'à Versailles.

Je n'avais fait part de mon projet à qui que ce fût, réservant de m'en faire fête, lorsqu'il aurait réussi Le maréchal vint. Sans préambule, je lui demandai sa parole de ne jamais révéler ce que j'allais lui apprendre, et je lui racontai tout. Il en avait bien eu quelque vent par les murmures de la cour, mais il ignorait les circonstances, le danger que courait son gendre et celui qu'il faisait courir à la princesse.

Il en fut du dernier étonnement et me remercia fort. Je ne craignais pas qu'il me trahît; il préférait naturellement conserver pour lui l'honneur de la découverte, de l'invention et de l'exécution. Il m'interrogea fort et me conjura de ne lui rien cacher, afin qu'il pût agir plus sûrement. Je lui avouai donc que madame de Maintenon était instruite, sans le vouloir

paraître. Il respira, elle ne s'opposerait à rien et ne l'accuserait pas.

En me quittant, il alla trouver son gendre. J'ai toujours soupçonné celui-ci d'avoir cherché une échappatoire et d'avoir accepté celle-ci, parce qu'il ne savait comment faire, et qu'il s'était trop avancé pour reculer.

Lorsque son beau-père lui parla sérieusement, il battit d'abord la campagne, puis il se laissa persuader de l'entendre et de ne point l'interrompre quand il lui exposa ses plans. Il voulait l'emmener en Espagne; rien n'était plus aisé, avec la maladie dont il se prétendait attaqué, et pour laquelle les pays chauds étaient souverains. Il ne s'agissait que de mettre Fagon dans ses intérêts et de le faire parler comme ils le désiraient; cela n'était pas difficile. Fagon n'avait jamais refusé de service de ce genre.

Là-dessus Maulévrier s'emporta. Quitter la France et la cour, quitter la princesse, c'était renoncer à sa fortune, c'était perdre la peine qu'il s'était donnée pour y arriver. M. de Tessé lui fit comprendre ou du moins essaya de lui faire comprendre qu'il avait perdu probablement sans retour la bonne volonté de la princesse par ses menaces et par la peur effroyable qu'il lui faisait depuis six semaines ; qu'une absence était nécessaire ; que, pendant ce temps, si elle l'aimait, elle ne se souviendrait plus que de son amour et ou-

blierait ses offenses, et qu'il gagnerait, au contraire, à s'éloigner.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, pour dernier argument, si vous me refusez, comme je ne veux pas que vous me perdiez et votre femme aussi, je vous en ferai donner l'ordre et vous me suivrez, ou vous irez à la Bastille : c'est à choisir. J'obtiendrai promptement la lettre de cachet, on ne me la refusera pas. Vous me connaissez, et j'y tiendrai.

Maulévrier dit qu'il compromettrait la princesse, qu'il dirait tout; le maréchal lui répondit qu'il finirait ses jours dans un cul de basse-fosse, et que, loin de le soutenir, il l'accuserait et se mettrait avec ceux qui l'accableraient.

Maulévrier commença à réfléchir, à céder, il fit ses conditions ; enfin il obtint qu'on le ménagerait, qu'il aurait l'air *forcé*, qu'on mettrait en avant sa santé et la nécessité de la rétablir, et que son amour-propre ne recevrait aucune blessure.

M. de Tessé alla donc chercher Fagon, qui ne sortait guère de chez lui, mais qui savait tout ce qui se passait à la cour. Ils eurent ensemble une conversation dans laquelle chacun déploya sa finesse, son savoir-vivre et son esprit de courtisanerie.

— M. de Maulévrier est en effet fort malade, monsieur le maréchal, je n'en doute pas, et j'en ai reconnu tous les symptômes. Après les remèdes qu'il a faits,

sans amélioration dans son état, il ne lui reste plus qu'à essayer du Midi, et le voyage sera salutaire.

— Il n'est pas question de faire campagne, monsieur Fagon, vous le comprenez. Il se reposera à Madrid, ou bien à Gibraltar, ou à Séville, selon qu'il s'y trouvera bien.

— Sans doute, sans doute.

— Et vous en parlerez au roi, je l'espère; je compte sur vous pour cela, monsieur Fagon, je vous en serai très-reconnaissant.

— Vous pouvez être sûr que je vous servirai, monseigneur. D'ailleurs, rien de plus juste, de plus salutaire *pour tout le monde* que ce que vous demandez.

— Vous savez en quels termes vous devez agir, je n'ai rien à vous apprendre. Un homme de votre science et de votre esprit n'a pas besoin qu'on s'explique deux fois, il comprend tout.

Le roi fut prévenu le soir même, madame de Maintenon aussi ; cela passa droit. Madame de Maintenon le présenta de façon à ôter toute espèce de soupçons, si le roi avait pu en concevoir.

— M. de Maulévrier est bien malade, monsieur Fagon, comment fera-t-il pour arriver jusque-là ? Le pauvre homme ne peut ni parler ni se soutenir. Il mourra en route.

— Non, sire, non, les malades de cette maladie ont plus de force qu'on ne le suppose. Ils vont très-

bien à travers les difficultés et en ayant l'air de mourir à chaque instant. M. de Tessé ramènera, je l'espère, M. son gendre guéri après la campagne. Il n'y paraîtra plus. C'est le meilleur remède que nous puissions trouver.

— Eh bien, monsieur Fagon, qu'il parte ; nous tâcherons de consoler madame de Maulévrier, et qu'elle ne s'aperçoive pas de son absence.

Tessé fut ravi ; mais qui le fut plus encore, ce fut madame la duchesse de Bourgogne ; elle était aux anges et ne savait comment le dire. Ce que je ne compris point, c'est qu'elle eut un air de tristesse avec cela. Elle se sentait soulagée, mais elle était fâchée qu'il la quittât.

Nangis n'était plus possible, après l'éclat et les clabauderies de madame de la Vrillière : il ne lui restait rien pour se consoler.

La princesse s'ennuierait, l'ennui était son ennemi capital, celui qu'elle ne pouvait vaincre, et elle le prévoyait.

Le même soir, on annonça ce départ à la cour. Maulévrier en reçut des compliments, sa femme aussi, M. de Tessé fit le modeste et le désintéressé, madame de la Vrillière se mit en furie, et déclara que, si c'était pour lui reprendre Nangis qu'on agissait de la sorte, il faudrait l'exiler aussi, car elle n'aurait pas plus de patience que M. de Maulévrier.

J'entrepris de la raisonner; elle me répondit que c'était facile à dire pour qui n'y avait pas d'intérêt; que, quant à elle, ni princesse, ni bergère ne s'emparerait de ses affections. Jamais on ne vit pareil fagot d'épines.

Je ne pus m'empêcher d'en prévenir madame la duchesse de Bourgogne, et il me parut alors tout simple qu'elle cherchât à dépayser la méchanceté, et qu'elle s'en allât pleurer avec madame de Maulévrier, lorsque son mari fut parti.

Elle prit le prétexte d'amitié et la vit fort souvent; madame de Maintenon l'accompagnait par politique et pour sauver les apparences : tout se passa donc pour le mieux.

Nangis revint à la cour. Il n'osa pas se rapprocher de la princesse, ni elle le reprendre tout à fait; ils avaient réfléchi.

Madame de la Vrillière les effrayait; elle était si décidée à tout dire, qu'elle les en convainquit.

Ma conviction à moi est qu'ils se cachèrent, et que, comme dans les commencements, ils se virent sous la protection de la petite qui les avait déjà servis. Je n'en eus jamais qu'une demi-certitude.

Le maréchal n'était pas homme, et Maulévrier encore moins, à s'en aller tout droit en Espagne sans voir la princesse des Ursins, alors en disgrâce et en exil à Toulouse.

Louis XIV lui avait fait quitter son petit-fils, malgré lui, parce qu'elle s'était permis de décacheter les dépêches de Torcy, et qu'elle l'avait montré, en faisant une annotation à la réponse.

Le roi voulut châtier cette insolence ; Philippe V dut obéir, mais la princesse n'en conserva pas moins sa faveur et celle de la reine.

Aussi était-ce une excellente précaution que d'arriver protégé par elle.

Il fallait le faire trouver bon au roi ; il y parvint, en y intéressant madame de Maintenon, toujours sa protectrice sans que le roi s'en doutât.

Sa démarche ne devait pas tirer à conséquence, politiquement parlant ; c'était seulement une marque de déférence pour Leurs Majestés Catholiques, cela ne pouvait que bien faire dans l'état des choses.

Ils allèrent donc à Toulouse, où la princesse les reçut à merveille.

Elle leur donna de pressantes recommandations auprès de Leurs Majestés.

Ces recommandations firent de M. de Tessé un grand d'Espagne de la première classe, dès qu'il fut arrivé.

Quant à Maulévrier, elles en firent bien autre chose.

Il avait séduit la princesse des Ursins, à laquelle il raconta, au milieu de ses larmes, son roman et ses douleurs.

Elle s'y intéressa vivement, le prit à cœur, le plaignit et l'assura qu'il trouverait en Espagne un dédommagement.

Elle lui promit qu'elle aurait soin de lui pour que la reine d'Espagne le recommandât à sa sœur et le fît rappeler.

Il portait déjà des lettres de madame la duchesse de Bourgogne à la reine...

Elle parlait de lui comme d'un ami bien cher, comme d'un féal, d'un dévoué, qui l'avait aidée à supporter les cabales, à les combattre, à les vaincre.

Elle le lui donnait pour qu'il remplît auprès d'elle les mêmes fonctions, et pour qu'elle le consolât de la séparation qu'on leur imposait.

Madame des Ursins fit plus, elle le nomma son ambassadeur près de la reine, et le chargea de négocier son retour, en inspirant à Philippe V la pensée de résister en tout à son aïeul, de lui désobéir et de lui faire comprendre qu'il en serait ainsi, jusqu'à ce qu'il lui eût rendu la conseillère qu'il lui avait enlevée.

XII

Maulévrier arriva donc en Espagne, bien pourvu et bien lesté des moyens de parvenir.

Il n'en demandait pas davantage.

Malgré ses étalages, le sentiment était pour lui de mince importance et sa fortune était tout. Seulement il désirait y parvenir dans son pays, et ne prenait l'Espagne que comme un moyen.

En arrivant à Madrid, ils furent admis sur-le-champ chez le roi et chez la reine, et accueillis à bras ouverts par eux.

La reine pleura en apercevant l'écriture de sa chère princesse, et en entendant les détails qu'ils lui donnèrent sur elle.

— Je ne vis plus, je ne respire pas depuis qu'on me l'a ravie. De Toulouse elle nous dirige comme si elle était là, nous sommes toujours avec elle et nous en parlons du matin jusqu'au soir.

— Madame, la princesse ne vit aussi que pour Votre Majesté, je suis chargé par elle de ses regrets, de ses douleurs, de son désir de vous rejoindre, et nous devons en chercher ensemble les moyens.

— Je les emploierai tous. Il est pourtant cruel de penser que nous, le roi et la reine d'Espagne, nous ne pouvons faire revenir une femme que nous aimons et qu'on nous dicte des lois jusque chez nous. Louis XIV nous traite comme des enfants en tutelle. Il n'aura pas bon marché de nous jusqu'à ce qu'il ait cédé à nos désirs, n'est-il pas vrai, sire?

Le roi n'avait d'autres volontés que celles de sa femme; il l'aimait fort et il en fut de même pour toutes deux.

La seconde le domina davantage encore, si c'est possible.

Le roi, dirigé par ses sens, fort dévot, craignait une infidélité à l'égal de la mort; il en résulta que les deux reines gouvernaient avec ceux qui voulaient bien les aider.

La seule menace de porter leur lit ailleurs que dans sa chambre lui aurait fait donner les trésors des Indes.

La reine Marie-Victoire, celle que les Espagnols appelaient *Savoyana*, et à qui le nom en est demeuré, n'avait pas d'autre volonté, pour le moment, que de revoir madame des Ursins, et d'autre désir que d'en

causer avec Maulévrier qui lui apportait de ses nouvelles.

Elle l'envoyait chercher à chaque instant.

Tessé avait quitté Madrid pour se rendre au siége de Gibraltar; son gendre prit encore prétexte de sa maladie et ne le suivit point.

Il était venu pour sa santé et non pas pour la guerre ; en conséquence, il ne bougea de Madrid, où, pour l'entretenir plus à son aise, la reine lui fit donner par le roi l'entrée familière, c'est-à-dire qu'il arrivait jusqu'à elle à toutes les heures et dans tous les moments en passant par l'appartement du roi.

Aucun Espagnol n'avait ces privances ; aussi jetèrent-ils des cris abominables.

Maulévrier n'était pas pour s'épouvanter de si peu.

Il les laissa dire et alla son chemin, passant des journées entières avec la reine, pendant que le roi était au conseil, à la chasse, ou à une des cérémonies sans fin qui se pratiquent en Espagne.

On parlait beaucoup de madame des Ursins; mais on n'en parlait pas toujours.

Il crut s'apercevoir que la reine le regardait de bon œil, et prenait plaisir à l'entendre sur toutes sortes de sujets, sans lui en défendre aucun.

Il mit la conversation un jour sur madame la duchesse de Bourgogne, sur ce qu'il avait souffert pour

elle, ajoutant que ses dédains étaient la cause de sa maladie.

— J'en serais certainement mort si l'on ne m'avait fait partir pour l'Espagne : ce climat bienfaisant et les bontés de Votre Majesté me font renaître.

Il était trop adroit pour se poser en heureux délaissé.

L'âme tendre de Marie-Victoire devait se prendre à la pitié, plus qu'à la coquetterie.

Elle n'était ni belle ni séduisante, perdue d'écrouelles, au point qu'elle en mourut toute jeune.

Elle avait le teint d'une femme malsaine, les yeux éteints, quoique Italienne, et une sorte de langueur nonchalante, qui ne rappelait pas la vivacité de sa sœur.

Elle s'intéressa, en effet, tout d'abord à cet homme que sa sœur avait dédaigné, et qui s'en allait dépérissant par la douleur.

Il avait un grand esprit et il annonçait une belle âme.

— Comment ! ma sœur est cruelle à ce point ! s'écria-t-elle ; on ne croit pas cela dans les pays étrangers.

— Elle n'est pas cruelle pour tout le monde, s'il faut accepter les bruits de cour et les apparences, madame.

— Le duc de Bourgogne est, comme son frère,

un grand dévot, répliqua en soupirant la reine, à qui cette excuse parut suffisante.

— Cela est vrai, madame, soupira aussi Maulévrier, et madame la duchesse de Bourgogne n'a pas l'angélique douceur, la résignation de Votre Majesté.

— Ah ! reprit-elle, et elle soupirait plus fort, on n'en souffre pas moins pour se taire et n'en faire aucun bruit.

— Vous, madame, vous souffrez ?

— Et ne souffrez-vous pas, vous, monsieur?

— Moi, madame, je ne suis pas la reine d'Espagne et des Indes.

— Monsieur, les couronnes sont souvent garnies d'épines, et les trônes rembourrés de pointes aiguës.

— Ah ! madame, cela se peut-il !

Et les voilà aux plaintes, aux confidences, aux gémissements sur leurs douleurs mutuelles ; les voilà dans la confidence de *l'amitié*, et la reine ne pouvant bientôt plus se passer de cet *ami* envoyé par la Providence pour sécher ses larmes.

Cette cour d'Espagne est un tombeau ; toutes les reines y meurent de chagrin, quand elles n'y sont pas empoisonnées, comme la fille de Monsieur, et quand elles ne se mettent pas franchement à la tête du gouvernement, comme la seconde femme de Charles II, ou la princesse de Parme, qui devint celle de Philippe V, après la *Savoyana*.

Celle-ci, accoutumée à Turin à la cour de Victor-Amédée, trouva un changement dont elle fut tristement frappée.

Philippe V n'était rien moins qu'aimable. Il ne riait guère en France ; en Espagne, il ne rit plus du tout. Entouré de moines, et avec un petit esprit, il priait Dieu, faisait des processions, visitait des couvents, assistait à des auto-da-fé, et la reine devait le suivre partout.

Ses seules récréations étaient les baisemains et les combats de taureaux, qui lui faisaient horreur.

Elle s'ennuyait donc au point que sa santé en fut détruite ; bonne, pieuse, attachée à ses devoirs, attachée même à son mari, elle était cependant plus disposée qu'une autre à mal faire.

Je sais ce que c'est, et j'atteste que, si M. de Lauzun ne m'avait pas enfermée, si j'avais joui tout d'abord de la liberté que j'eus ensuite et qu'il me retira, comme on le verra bientôt, je n'aurais pas pensé à M. le duc d'Orléans.

L'ennui nous pousse à ce que nous ne voulons point.

Maulévrier comprit qu'il allait avoir une route ouverte où il pouvait monter plus facilement qu'à Versailles, et qui donnerait plus vite des résultats.

Il se fit de plus en plus malade, et la bonne reine,

qui le croyait atteint au cœur, se mit à panser ce cœur pour guérir le corps.

C'était en effet le meilleur moyen.

Elle lui dit qu'elle voulait être son ami, qu'elle se chargeait de sa fortune.

— Il s'agit bien de fortune, madame !

— Je sais que vous ne pouvez renoncer à votre pays, sans trouver ailleurs l'équivalent de ce que vous y laissez, et je m'en charge. Vous nous resterez.

— Madame !...

Il n'en avait aucune envie.

— Vous n'aurez pas sujet de regretter la France, ni ma sœur, si ingrate à votre tendresse.

— Hélas ! madame, je ne suis jamais sorti du respect, je ne lui demandais que de l'amitié, elle me l'a refusée.

— Povero ! vous la trouverez ici et douce et efficace, ne vous occupez plus de rien.

L'ambitieux était aux anges, sa fortune était faite.

Il voulut mieux, et se mit à poursuivre la reine d'une passion enragée, à plus grands éclats que celle qu'il avait déjà éprouvée pour madame la duchesse de Bourgogne.

Il n'eût point réussi sans les tragédies et les grands événements.

La première fois qu'il laissa échapper le mot d'amour, la reine lui imposa silence, mais doucement.

— Aimez-moi comme vous aimiez ma sœur, lui dit-elle.

— Ah ! madame, est-ce possible ?

Et il se mit à lui prouver qu'elle était plus belle, plus séduisante que notre princesse, et que par conséquent l'amitié était une chimère auprès d'elle.

La pauvre femme, accoutumée aux appétits brutaux du roi, respira cet encens avec délices, et s'en laissa enivrer.

Elle eut cependant assez de courage pour chasser ce tentateur, lorsqu'elle eut employé tous les moyens pour lui imposer silence.

Il nemurmura pas, mais il retomba plus malade que jamais. Elle envoya savoir de ses nouvelles.

— Dites à Sa Majesté que je suis confondu de ses bontés et que je me meurs.

On rapporta cette réponse à la reine, deux ou trois fois de suite, avec des corollaires.

Elle commença par s'attendrir ; puis elle s'impatienta ; puis elle se livra des combats à elle-même ; puis elle cria, comme nous ne faisons, hélas ! que trop souvent.

Elle lui envoya une de ses femmes, la plus familière, qui lui porta ce mot de sa part :

— Revenez !

Il ne se le fit pas dire deux fois, je vous en réponds, et reparut bien vite.

Il y eut entre eux plusieurs explications successives de plus en plus orageuses.

Les rôles changèrent bientôt : ce fut Maulévrier qui menaça de partir, si l'on imposait silence à un sentiment si noble, si grand, si dévoué, dont les plus grandes reines devaient être fières, qui ne demandait rien que la permission de consoler la sienne, alors qu'elle souffrait tant.

Cette concession fut faite ; puis une autre ; puis une autre encore, tant et si bien que les choses allèrent au dernier point et que la reine n'eut bientôt plus rien à refuser.

Trois jours après, Maulévrier était grand d'Espagne de la première classe, comme son beau-père.

Seulement, Tessé était bon gentilhomme, et Maulévrier était simplement fils d'un frère de ministre, lequel ministre, M. Colbert, n'avait jamais eu la moindre prétention à la noblesse.

Le morceau était donc difficile à faire avaler à l'Espagne d'abord, à la France et à l'Europe ensuite.

XIII

Maulévrier le sentit, mais l'effronterie ne lui manquait pas.

Il commença par écrire à sa femme en la priant de voir madame la duchesse de Bourgogne et madame de Maintenon, auxquelles il écrivait aussi.

Il leur annonçait la grâce qu'il avait obtenue par leurs recommandations ; il les remerciait, se mettait à leurs pieds en les suppliant d'achever leur ouvrage, et d'obtenir du roi la permission d'accepter cette dignité ; il s'en reconnaissait indigne, mais il s'engageait à en soutenir l'honneur.

Des lettres de la reine d'Espagne étaient jointes à celle-là.

Madame de Maulévrier ne se trompa point aux instances qu'elle faisait et aux termes plus que pressants dont elle se servait, et, bien que la princesse des Ursins corroborât de Toulouse, la fine mouche

sentit que madame la duchesse de Bourgogne, encore plus intéressée qu'elle dans la question, la percerait à jour.

Elle mit donc tous ses soins à la détourner de cette idée.

Son mari ne songeait qu'à quitter l'Espagne.

Aussitôt que sa santé, en si bonne voie de guérison, serait rétablie, il reviendrait.

Cette dignité de grand d'Espagne le mettrait à la cour sur un pied d'égalité avec les plus hauts.

Les bontés dont Son Altesse royale l'honorait se trouveraient ainsi justifiées.

C'était adroit; mais cela tombait dans un mauvais moment.

Nangis, je ne sais pourquoi, s'était rallié à madame de la Vrillière avec une tendresse que l'on ne comprenait pas. Il n'avait d'yeux que pour elle, et la princesse, toujours attristée, n'avait plus la consolation de penser qu'ils souffraient ensemble, et l'un pour l'autre.

Elle était d'une humeur hérissonne, et l'inconstance de Maulévrier ne pouvait arriver plus mal à propos.

Elle demandait tous les jours à sa femme s'il ne revenait point; elle eût voulu l'avoir sous sa main pour prouver à Nangis qu'elle n'était pas plus désolée que lui, et qu'elle se consolait plus facilement encore.

Lorsqu'elle reçut ces nouvelles, elle pensa, avec raison, qu'après une grâce pareille, il ne quitterait pas immédiatement l'Espagne ; elle se dit que la reine avait eu de puissants motifs sans doute pour l'accorder, et se demanda quels étaient ces motifs.

La lettre de sa sœur ne lui laissait aucun doute : elle n'eut pas besoin d'en lire plus de deux lignes pour savoir la vérité, et tout son sang frémit de colère.

Elle était encore désaimée par celui-là ; mais elle avait en main sa vengeance, et elle se promit d'en user largement.

Madame de Maulévrier saisit ses impressions sur son visage et les devina facilement.

Elle maudit mille fois la maladresse de son mari, qui, pour avoir voulu trop bien faire, compromettait tout.

La princesse relut encore la lettre de sa sœur, puis celle de Maulévrier ; elle les ploya sans rien dire, et les jeta négligemment sur une table.

— Et bien, madame, demanda madame de Maulévrier voyant qu'elle ne parlait pas, pouvons-nous compter sur la bonté de Votre Altesse royale, voudra-t-elle nous appuyer auprès du roi?

— Vous appuyer, madame ! La reine d'Espagne ne laisse rien à faire à personne ; seulement, je doute que cet empressement puisse vous servir beau-

coup. Elle ignore peut-être la vérité sur bien des choses, sans quoi elle ne demanderait pas l'impossible pour se le faire refuser.

— Comment, madame? Avant et depuis l'avénement de Sa Majesté Philippe V, bien des seigneurs, sujets du roi, n'ont-ils pas obtenu la grandesse et n'y ont-ils pas été confirmés par lui?

— Oui, madame, vous avez raison. Pourtant, remarquez bien ce que vous dites vous-même : *bien des seigneurs.*

— Eh bien, madame?

— Votre mari n'est pas un seigneur, que je sache.

— Madame, mon mari est le gendre du maréchal de Tessé, le neveu d'un ministre que le roi a placé à la tête de son État, et dont il a récompensé les services par les grâces les plus signalées; il peut bien, ce me semble...

— Madame, le roi a récompensé les services de M. Colbert; il a récompensé et il récompense encore tous les jours le maréchal de ceux qu'il rend; mais M. de Maulévrier, de quoi peut-il le récompenser? Qu'a-t-il fait?

— Madame, Votre Altesse royale avait accoutumé mon mari à plus d'indulgence.

— J'ai beaucoup d'indulgence pour votre mari, certainement; mais cette indulgence ne peut aller jusqu'à lui donner une naissance qu'il n'a point; Dieu

lui-même serait impuissant à ce miracle. Le roi, j'en suis sûre, ne passera pas là-dessus.

— Ah ! madame ! si vous le vouliez !

— Le roi veut ce qu'il veut, et non pas ce que je désire, madame, vous le savez.

Pour cette fois, elle disait vrai, mais sans le savoir.

Toutes ses prières n'eussent point fléchi le roi en cette occasion ; des préventions lui avaient été données, des préventions insurmontables, et qui, dans son caractère, quelque légères qu'elles fussent en apparence, devaient produire un effet plus grave que les événements sérieux.

Le duc de Gramont, ambassadeur du roi à Madrid, avait mal pris avec le roi et la reine d'Espagne.

Il s'était d'abord placé ici dans une situation désagréable en épousant une femme d'un rang inférieur, et en voulant en faire une duchesse.

C'était tout bonnement la femme de chambre de d'Acquin, premier médecin, entretenue depuis par des Ormes, contrôleur général de la maison du roi.

Le duc de Gramont la vit chez lui, resta en tiers avec eux, tant que vécut des Ormes, et, après sa mort, entretint à son tour cette femme, qu'il finit par épouser lorsqu'elle fut vieille et laide, sous prétexte de faire sa cour au roi, en légitimant sa Maintenon à la face d'Israël. On juge si le roi et sa maîtresse furent charmés de la comparaison.

Le duc de Gramont en recueillit l'ordre de ne jamais laisser prendre à sa femme ni le rang ni les honneurs de duchesse, de ne point la présenter à la cour, et, s'il l'emmenait en Espagne, où il venait d'être nommé ambassadeur, de ne rien prétendre pour elle.

En même temps, des préventions défavorables furent données sous main contre lui, dans le pays où on l'envoyait.

Il n'y trouva que des difficultés et des dégoûts, ce qui n'avança pas les affaires, on le comprend.

Lorsque Maulévrier et le maréchal arrivèrent, lorsqu'il les vit admis à des particuliers si intimes, tandis qu'à peine, on le recevait en cérémonie, il s'en fâcha et se mit à les épier, pour tâcher de les prendre en faute et d'en faire sa cour à leurs dépens.

Il avait beaucoup contribué au départ de la princesse des Ursins, dont la reine lui gardait une rancune enragée, et le desservait tant qu'elle pouvait.

De Tessé, il n'y eut rien à répéter. Il reçut sa grandesse, avec l'approbation du roi, s'en alla au siége de Gibraltar, où il devait être et y resta.

Maulévrier, ce fut différent.

Le duc de Gramont ne tarda pas à recueillir les bruits semés contre lui ; la colère des Espagnols, la jalousie, la façon dont il excitait Leurs Majestés Catholiques à la résistance contre leur aïeul, pour ob-

tenir le rappel de la princesse des Ursins; enfin, pour couronner l'œuvre, les galanteries avec la reine et la grandesse obtenue.

Tout ce paquet arriva à Versailles en même temps que les lettres de Maulévrier à sa femme et que celle de la reine d'Espagne.

Le roi se mit d'une colère à ne pas se reconnaître.

Il donna ordre à Torcy, cousin germain de Maulévrier, de leur écrire de la bonne façon, et se chargea lui-même d'écrire au roi d'Espagne à ce sujet.

Défense d'accepter la grandesse ni aucune autre faveur; commandement exprès de rejoindre sur-le-champ son beau-père à Gibraltar et d'y demeurer, sans jamais s'immiscer dans les affaires des deux couronnes, lesquelles ne le regardaient point.

Le roi d'Espagne fut tancé par son grand-père, qui lui demanda s'il avait perdu la mémoire et s'il ne savait point ce qu'étaient les Colbert pour admettre ainsi Maulévrier dans une familiarité unique et malséante.

— Parce qu'il y a un homme de mérite dans une famille, ce n'est pas une raison pour que tous ses parents vaillent autant que lui, disait souvent M. de Lauzun.

C'était l'avis du roi, en cette occasion, du moins; car, en beaucoup d'autres, il montra le contraire.

Les lettres partirent, mais la moitié de la besogne était faite quand elles arrivèrent.

Maulévrier avait pris, avec tous les Espagnols, avec le peu de Français qui se trouvaient à Madrid, voire même avec l'ambassadeur, des airs de favori et d'insolent, qui ne se pouvaient souffrir.

Le maréchal de Tessé fut prévenu que l'indignation était à son comble contre lui; il eut peur et lui envoya un aide de camp de confiance pour lui enjoindre de venir le retrouver.

S'il résistait, il l'abandonnerait et écrirait à Versailles pour qu'on le rappelât, fût-ce par les moyens de rigueur.

Le maréchal n'avait pas envie de se perdre pour cet extravagant.

Maulévrier sentit le positif de ces raisons, et, tout en maugréant, il fut forcé d'obéir, se promettant bien une autre gamme, lorsque sa grandesse serait déclarée, et lorsque, avec la protection des deux sœurs, il tiendrait le haut du pavé.

—On a dit de l'amirante de Castille qu'il avait le vol des reines, pensait-il et écrivait-il au duc de Lorges, qui me l'a montré; je l'ai plus que lui encore, et vous le verrez.

Il s'en alla donc à Gibraltar, dans la crainte de compromettre les événements.

Le difficile, ce fut d'y faire consentir la reine, qui prenait goût aux consolations.

Il lui fit encore mille histoires et lui dora la pilule pour la lui faire avaler.

Elle se résigna, puisque c'était pour le mieux, et puisque son cher confident lui serait rendu pour ne plus la quitter.

Le courrier et les lettres du roi, celles de sa femme, lui apprenant la défection de madame la duchesse de Bourgogne, le trouvèrent à Gibraltar.

En les recevant, il entra en furie. Sa vanité lui avait fait faire fausse route.

Il était perdu, et perdu sans retour, s'il n'enlevait pas d'assaut Leurs Majestés Catholiques, pour qu'ils forçassent la main au roi de France, sauf à demeurer en Espagne et à s'y fixer tout à fait, si l'irritation de Versailles contre lui ne cédait pas.

Il courut donc à Madrid, malgré son beau-père, et tomba comme une bombe, à l'Escurial, où était la cour.

Il ignorait la lettre de Louis XIV à son petit-fils, et fut tout étonné de la résistance qu'il rencontra.

La reine se montra empressée ; elle fit tout pour fléchir le roi, qu'elle trouva tiède, et qui finit par lui avouer ce que son aïeul lui avait écrit.

Il n'y avait pas moyen de passer outre.

Maulévrier fut atterré, enragé ; il aurait mis le feu à l'Olympe, puisque les dieux tonnaient contre lui.

Il ne se découragea pas néanmoins, et redoubla ses sollicitations.

La reine le secondait de toute sa tendresse.

Bien que le roi eût reçu plusieurs avis de leur commerce, comme il n'était pas jaloux, il n'y fit aucune attention, et se laissa supplier sans donner de solution positive.

Pendant ce temps, un autre orage grondait sur ce Titan d'orgueil.

Le duc de Grammont, en le voyant revenir, lorsqu'il avait l'ordre de se tenir à Gibraltar, envoya un courrier à Versailles, pour annoncer son retour, et demander qu'on rappelât un insolent qui désobéissait aux ordres du roi et le bravait d'une façon, pour ainsi dire, sans exemple, et dont toute l'Espagne était scandalisée au dernier point.

XIV

Cet avis tomba au beau milieu de l'irritation du roi contre ce qui se passait en Espagne, où il ne pouvait être le maître et où il allait être obligé de revenir, et madame des Ursins, comme on le verra tout à l'heure.

Il ne se posséda pas de colère, et, séance tenante, il donna l'ordre à Torcy d'envoyer un exempt à Maulévrier, qui ne le lâcherait point et le ramènerait en France incontinent, sans lui laisser même le temps de changer d'habits.

Torcy obéit en grande hâte. Ce fou inquiétait et tourmentait grandement sa famille.

Avant de le ramener à Versailles, il est essentiel de voir un peu ce qui s'était passé en son absence, et quelles dispositions il allait y trouver à son retour.

Madame la duchesse de Bourgogne, toujours affolée de Nangis, furieuse contre lui et contre l'absent,

pour être insultée, croyait-elle, par l'un et par l'autre, avait des caprices et des changements d'humeur, dont chacun se plaignait.

Nangis avait repris ses anciennes chaînes de bonne foi.

De même que la princesse n'aima que lui et se laissa distraire par les autres, de même Nangis n'aima que madame de la Vrillière, et accepta la princesse par embarras de savoir comment faire autrement. D'abord, par esprit de contradiction, par amour-propre toujours.

Il lui revint même encore lorsqu'il vit un nouveau concurrent sur la brèche, qui causa de nouvelles larmes à madame de la Vrillière, pourtant seule aimée, malgré des écartements d'orgueil.

Vers l'époque du départ de Maulévrier, l'abbé de Polignac revint à la cour.

Il avait été envoyé en Pologne, lors de l'élection de M. le prince de Conti, et, malgré un esprit et des talents supérieurs, n'y avait fait que des maladresses, pour lesquelles on l'avait tenu dans un demi-exil.

Cet abbé était le serpent du paradis terrestre : jamais il ne se vit de séduction semblable à celle qu'il exerçait.

Plus beau que Nangis, mille fois plus aimable, plus séduisant, plus adroit que Maulévrier, il avait tant d'esprit qu'il en prêtait à ceux qui causaient

avec lui, de façon que tout le monde se trouvait éclairé par ses rayons. Et puis un son de voix, un regard, un sourire, des gestes, des dents, des manières si bien assorties à cet esprit !

Il voulait plaire à tout le monde, et il plaisait sans le vouloir.

La reine de Pologne, assurait-on, s'y était laissé prendre, et n'avait tourné contre nous que pour se venger d'une infidélité de notre représentant.

Lorsqu'il parut à Marly, où il avait eu l'adresse de se faire inviter, on ne parla que de lui huit jours durant.

Madame la duchesse de Bourgogne en eut les oreilles rebattues.

Il n'était pas venu pour autre chose, et tout le servait.

— Ah ! madame, avez-vous vu l'abbé de Polignac?

— Ah ! madame, savez-vous le nouveau mot de l'abbé de Polignac ?

— Ah ! madame, l'abbé de Polignac est aussi savant qu'il est beau ; il a autant d'esprit que de gaieté. Votre Altesse royale s'ennuie, c'est lui qui la divertirait !

Le moyen, après cela, de ne pas voir l'abbé de Polignac ?

Elle y résista cependant très-honnêtement, j'en suis témoin, jusqu'à un mot, dont tout Marly parla diversement, et qu'elle voulut juger par elle-même.

L'abbé se promenait avec le roi. Subjugué comme les autres, il lui montrait ses jardins.

Il vint à pleuvoir.

— Monsieur l'abbé, dit le roi, il faut rentrer; vous êtes vêtu très-légèrement, et l'on s'enrhume avec ces refroidissements humides.

— Sire, répliqua le bon apôtre, la pluie de Marly ne mouille pas.

Cette flatterie fut relevée, commentée, louée, blâmée, selon les idées de ses inclinations.

M. de Lauzun y vit une épigramme, et il avait raison, je le crois.

C'était du moins une vérité pour bien des gens : pas un courtisan n'eût hésité à suivre Sa Majesté, pendant trois heures, par une pluie battante, et ils eussent bien trouvé que la pluie de Marly ne mouillait pas.

Polignac se moquait d'eux.

Madame la duchesse de Bourgogne le comprit comme cela; elle le laissa paraître, et entra ainsi en matière avec l'abbé de Polignac.

— Eh bien, vous vous êtes terriblement moqué de MM. les courtisans, monsieur l'abbé.

Il lui fit une profonde inclination, pleine de reconnaissance ; elle l'avait deviné.

Dès le même soir, il fut admis à ses parties et commença à s'occuper d'elle.

Il s'était mis dans les amitiés de madame d'O et de madame de Cœuvres, qui toutes deux chantaient ses louanges à qui mieux mieux.

La maréchale me prit à partie pour me dire combien il serait à souhaiter que la princesse voulût bien se laisser distraire par lui, qu'elle ne s'ennuierait plus et qu'elle reprendrait son humeur ordinaire.

Je lui répondis que la princesse ferait à cet égard comme elle voudrait, mais que je ne m'en mêlerais point.

M. de Lauzun trouvait, avec raison, que ce rôle ne me convenait pas, et que la mauvaise volonté de la princesse s'étendait un peu trop loin peut-être, qu'on pouvait la subir de bonne grâce, mais non pas la provoquer.

L'abbé de Polignac avait alors plus de trente ans, il n'en paraissait pas vingt-cinq. Son beau visage, ses traits expressifs, sa taille pleine de finesse et de grâce, ne se pouvaient comparer à rien.

Il portait le petit collet pour arriver au cardinalat, où nous le voyons à présent, jouant depuis tant d'années, avec la duchesse du Maine, le rôle qu'il a joué d'abord avec madame la duchesse de Bourgogne.

Il ne se souciait point d'être un abbé ou un cavalier, il n'en remplissait pas plus l'obligation pour cela.

Personne ne songeait à lui en demander compte.

Il faisait des vers, et de charmants vers. Il en jeta aux pieds de la duchesse, comme des fleurs sous les pas d'une déesse ; elle les ramassa en se jouant et s'en fit elle-même une couronne, qui lui parut aussi belle que la guirlande de Julie.

L'abbé était un grand latiniste; il fit des traductions de Catulle et d'Horace, qu'il appropria à sa position et à sa personne, dont on fut enchanté.

La princesse lui en demandait tous les jours : tous les jours il apportait un bouquet ou un madrigal.

Ainsi commença cette aventure, dont la cour eut bientôt l'éveil.

L'abbé faisait le passionné à mettre le feu aux nuages; il n'avait ni cœur, ni âme, ni sens, ou du moins il les réglait de façon à en être le maître et à les faire servir selon les besoins de son ambition, auprès de laquelle celle de Maulévrier était un simple caprice.

Il voulait bien faire la cour à la duchesse, se rendre nécessaire à la duchesse, et arriver à tout par elle; mais elle n'était qu'un moyen, et M. le duc de Bourgogne était le but.

Il fallait entrer dans ses conseils; il fallait le circonvenir, s'en faire aimer, et devenir premier ministre.

Le rôle de Richelieu et celui de Mazarin ne l'effrayaient pas; il se sentait de force à les remplir près du roi et de la reine en même temps.

Madame de Cœuvres savait le moyen de prendre la princesse et d'en être recherchée.

Elle mit en avant des promenades la nuit, dans ces beaux jardins, au clair de la lune, qui, avec un poëte surtout, devaient être pleines de charmes.

Elle s'y laissa prendre, et voulut bien descendre dans le parc, en dépit des Suisses qui le garnissaient.

Ils y passèrent, à ce qu'il paraît, de longues et bien délicieuses heures.

Les confidentes étaient mesdames de Cœuvres et d'O, comme je l'ai dit ; ni à moi ni à ma belle-sœur on n'en a soufflé un mot, sans cependant nous exclure, ni le cacher précisément.

Nangis reprit ses empressements, il était précisément comme le chien du jardinier avec le chou, n'y voulant pas toucher, mais se sentant pris d'un amour furieux et d'une jalousie féroce, aussitôt qu'un autre en approchait.

Le départ de Maulévrier l'avait rendu à ses premiers liens, les empressements de l'abbé de Polignac l'arrachèrent de nouveau et le rappelèrent aux pieds de la princesse, qui ne l'écouta pas comme avant.

Polignac était un séducteur d'une autre trempe que son rival.

Pendant ce temps, il ne faisait pas mine de rien voir et s'avançait, souriant à tout le monde, et à Nangis.

Son habit interdisait toute dispute ; ce fut un vrai sujet de rage pour ce rival, qui fut obligé de ronger son frein.

Il fût sorti, je crois, de son calme ordinaire et eût fait des folies, sans la crainte du ridicule, à cause du petit collet.

Je vis plusieurs fois l'abbé chez la princesse.

Il y était, non pas en maître, mais en dominateur, et M. le duc de Bourgogne se laissait mener comme la duchesse.

Il l'avait admis dans ses cabinets le matin; il causait avec lui sur tout, car ils étaient aussi savants l'un que l'autre, et c'était plaisir de les entendre sur les matières sérieuses comme sur la littérature.

Madame de Nogaret m'a assuré qu'il avait été avec la princesse du dernier bien.

Elle prétendait même que son caprice pour lui avait été plus fort que sa passion pour Nangis.

Ceci, je n'en sais rien, mais je certifie qu'elle a aimé Nangis plus que toute chose au monde et plus longtemps.

Sa tendresse pour lui a survécu à toutes les infidélités de part et d'autre.

Elle pensa à lui pendant sa maladie et lui laissa un souvenir que je fus chargée de lui remettre; je me rappelle avec quelle douleur il le reçut.

Sur ces entrefaites, le roi et la reine d'Espagne

avaient tant prié, madame de Maintenon s'y était prise de telle sorte, que madame des Ursins vint à Paris.

Jamais il n'y eut triomphe pareil à celui qu'elle obtint de la part du roi même. Il la reçut comme une reine.

Il n'est point dans mon sujet de m'étendre sur cette femme célèbre.

Si je racontais tout ce que j'ai vu, ce que j'ai su sur tout le monde, ma vie n'y suffirait pas, et ces mémoires seraient plus volumineux que ceux de mon beau-frère.

XV

Tel était l'état des choses lorsque Maulévrier revint d'Espagne, au désespoir et se croyant perdu. Il eut le temps de réfléchir pendant la route et chercha une branche où se raccrocher. Il la trouva dans l'extrême faveur de la princesse des Ursins, avec laquelle il était uni d'intérêts.

Elle lui devait beaucoup. Ses efforts réunis, les conseils donnés par lui au roi d'Espagne, avaient certainement contribué à son retour.

Elle avait de grandes qualités, et, parmi celles-là, la reconnaissance.

Il arriva juste pendant un Marly où sa femme était, et demanda la permission de l'y rejoindre.

C'était d'ordinaire un droit, cette fois ce fut une complaisance, dans la disgrâce où il était; on n'osa pas le refuser, pour ne pas faire parler le monde.

Il se cacha chez sa femme le premier jour, n'osant pas paraître, et il envoya chez la princesse des Ursins pour lui demander qu'il pût lui remettre lui-même les lettres et les mémoires dont il était chargé.

Elle le voulut bien, et l'envoya chercher.

Ils causèrent longtemps ensemble. Lorsqu'elle sut bien où en étaient les choses, elle lui promit de lui faire voir le roi et madame la duchesse de Bourgogne, d'obtenir leur pardon et de le remettre sur un bon pied à la cour.

— Je vais partir, ajouta-t-elle, il faut que vous soyez ici mon agent et celui de Leurs Majestés Catholiques, je ne puis me confier qu'à vous. Laissez-moi faire, les nuages se dissiperont.

Cette femme, si pleine d'intrigues et d'adresse, parvint enfin à l'introduire chez madame de Maintenon, par la curiosité de celle-ci à savoir tout ce qui se passait en Espagne d'original.

Il y vint d'abord un instant; puis plus longtemps, puis des heures entières.

Il alla chez M. le duc de Bourgogne, qui, de tout temps, avait distingué son esprit, et qui le prit, à dater de ce moment, dans une véritable amitié.

Enfin, il rentra chez madame la duchesse de Bourgogne, qui le reçut sur le pied de l'amitié seulement; elle lui fit sentir qu'elle savait l'affaire de la reine d'Espagne, et qu'il avait lui-même placé

entre eux une barrière qu'elle ne pourrait franchir.

A cela près, elle l'accabla de bonnes grâces, l'accepta pour intermédiaire entre elle, M. le duc de Bourgogne et Leurs Majestés Catholiques, pour tout ce qu'ils voudraient se confier de secret.

Cela ne le satisfit point.

Nangis, d'une part, et l'abbé, de l'autre, l'empêchaient de dormir. Il osa le lui dire, elle lui imposa silence d'un mot.

Il revint à la charge, il alla jusqu'à réclamer ses droits, jusqu'à exiger le sacrifice complet de l'ancien et du nouveau rival.

La princesse, très-embarrassée pour se défendre, lui représenta en vain qu'elle n'avait rien de particulier avec eux, qu'elle ne voulait autour d'elle que des amis, qu'elle avait renoncé à la galanterie ; il ne la crut pas, et continua ses exigences.

Elle se fâcha, lui plus haut qu'elle ; elle fut encore obligée de s'abaisser, puisqu'elle l'y avait habitué, et se cacha pour voir l'abbé de Polignac.

Quant à Nangis, elle n'avait rien à cacher, ils ne se voyaient pas autrement que devant tous, elle le repoussait.

Il arriva alors un chassécroisé, dont toutes les langues s'éveillèrent.

Madame de Maulévrier, se piquant de n'être rien pour son mari, méchante comme un coq en colère,

chercha autour d'elle ce qu'elle pourrait imaginer pour lui causer du tourment.

Elle trouva ce qu'elle cherchait sous sa main, se mit à s'occuper de Nangis, l'homme de toute la terre qu'il détestait le plus, et Nangis ne manqua pas d'y répondre, non qu'il s'en souciât, mais pour chercher une vengeance.

Dès lors la vie de Maulévrier devint un enfer.

Toutes ses passions étaient en jeu ; une meilleure tête que la sienne n'y eût pas résisté.

Il avait des affaires, des jalousies, des occupations de toutes les espèces.

Sa correspondance avec l'Espagne, où il avait laissé des espions et des amis secrets, demandait des mystères et des cachettes inconcevables, d'autant plus que, par vanité, il s'en parait aux yeux de ses amis.

Ainsi, plusieurs fois, il emmena mon frère avec lui dans un fiacre, derrière les Chartreux, ou dans d'autres entroits déserts.

Il laissa M. de Lorges dans le fiacre, mais posté de façon à tout voir, s'avança seul, siffla d'une façon particulière, et un grison, sortant d'on ne sait où, s'approcha comme un lutin et lui remit un paquet de dépêches.

Un autre jour, on les lui jeta par une fenêtre.

Ou bien il trouvait au coin d'une borne une boîte de fer-blanc pleine de papiers.

Il ouvrait tout cela devant mon frère, lui montrait le dessus, et lui disait :

— C'est de la reine e'Espagne.

Ou bien de la princesse des Ursins, quand elle fut partie.

Il paraît qu'en effet cette pauvre reine d'Espagne eut la folie d'en rester amoureuse et de lui écrire des lettres insensées, qu'il ne montrait pas, mais dont il lisait des passages dans le dernier particulier.

Ce qui fut plus curieux, c'est que madame la duchesse de Bourgogne resta toujours en commerce avec lui par l'entremise de madame Cantin.

Celle-ci lui écrivait souvent pour l'apaiser sur le compte de la princesse et le prier de se tenir tranquille.

Elle lui jurait, par toutes les choses sacrées, qu'elle ne cesserait point d'être son amie.

Il répondait toujours aussi qu'il voulait plus.

Un jour qu'il menaçait plus fort, on lui envoya madame de Cœuvres.

Elle s'en alla le voir chez lui, munie de bonnes paroles et de câlineries.

Il ne venait plus guère à la cour, voyant qu'il n'arrivait pas à ses fins et demeurait à Paris.

Elle monta jusqu'à une chambre qu'il s'était ménagée en haut d'un petit degré.

Dès qu'on l'eut annoncée, Maulévrier s'enferma à la clef.

Elle cria après lui, à travers la porte; il lui répondit une impertinence; elle ne s'en agita pas, et reprit qu'elle voulait le voir.

— Pourquoi?

— De la part de votre amie.

— Laquelle?

— Vous le savez bien, celle à qui vous avez écrit, qui est à Versailles.

— Nommez-la.

— Je vous la nommerai quand vous m'aurez introduite.

— Je ne vous introduirai point, et je n'ai pas d'amie à Versailles. Allez-vous-en.

Elle lui dit une phrase ambiguë et qui ne pouvait être comprise que de lui, tout en désignant la princesse.

— Peuh! fit-il, la maîtresse de ce Nangis et de ce Polignac! Je n'ai rien à entendre d'elle.

— Et de moi?

— Vous! la complaisante! encore moins. Je ne comprends pas que vous osiez même demander à me voir. Allez! vous êtes une vilaine!

Elle fut obligée de se contenter de ce joli panégyrique, et de s'en retourner comme elle était venue.

Ce fut là la première marque de folie qu'il donna; ensuite, il ne les épargna guère.

XVI

Quelques jours après la visite de madame de Cœuvres, il vint à Versailles et fit demander à madame la duchesse de Bourgogne s'il pourrait avoir l'honneur de la voir.

Elle lui fit dire de venir sur-le-champ, qu'elle était seule et qu'elle le recevrait.

Son début fut un torrent d'injures. Il la traita du haut en bas, et l'appela de toutes sortes de noms, au point de la faire pleurer.

Le roi ni M. le duc de Bourgogue ne se doutaient de rien; madame de Maintenon savait peu de chose; la princesse tenait, sur tout, à ce qu'ils ne fussent pas éclairés, et, en la menaçant de leur ouvrir les yeux, il faisait d'elle tout ce qu'il voulait.

Elle pleura, sans rien promettre néanmoins, sans rien donner surtout, de sorte qu'il sortit furieux, en lui disant :

— Vous me ferez mourir, mais je vous le jure, je ne m'en irai pas sans vengeance.

Comment il ne lui vint pas en tête de tuer Nangis, à présent qu'il en avait le prétexte par sa galanterie avec sa femme, c'est ce que je n'ai jamais pu comprendre.

Tous ses désirs se portaient vers une autre vengeance; il l'exécuta, mais heureusement pas complète.

Il sortit de chez la princesse comme un furieux, et s'en alla dîner chez M. de Torcy où j'étais.

Nous le vîmes arriver les yeux hors de la tête; il entra sans saluer personne et se promena autour de la salle, où l'on était assis par groupes, chacun suivant sa commodité; on était fort à l'aise chez M. de Torcy.

Il m'aperçut dans un coin, où je causais justement de lui et de ses aventures avec l'abbé de Caumartin, ancien ami du maréchal de Tessé. Il vint droit à nous.

— Madame la duchesse, me dit-il, vous ne savez pas à qui je viens de chanter pouille de la bonne façon?

— Non, monsieur.

— A une de vos excellentes amies, une de vos meilleures, à ce que je crois.

— J'ai beaucoup d'amies, Dieu merci! monsieur.

— Je n'en doute pas, madame; cependant vous n'en avez qu'une de cette importance.

— Je ne devine pas les énigmes, monsieur.

— Eh bien, madame, écoutez, et vous aussi, l'abbé. Vous êtes presque de la famille.

— Monsieur, nous n'avons pas besoin d'entendre.

— Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Je lui ai dit toutes ses vérités; je l'ai traitée comme elle méritait de l'être. Elle a tout entendu sur son Nangis et sur son Polignac. Vous pouvez le lui demander.

Nous nous levâmes pour lui quitter la place, cela devenait dangereux.

Il ne me retint pas, mais il prit l'abbé par la boutonnière et l'empêcha de s'en aller. Puis il lui débita cent mille folies.

— Maintenant, ajouta-t-il, je m'en retourne à Paris, et Versailles ne me verra plus guère. *Celle* d'ici me dédaigne, mais j'en ai une autre par delà les monts qui ne me dédaigne pas et qui m'adore; je l'irai voir, elle me recevra bien et me donnera ce que je lui demanderai. Adieu, l'abbé. Vous entendrez parler de moi.

Il retrouva ses gens, se jeta dans son carrosse et se fit reconduire chez lui, où il se coucha.

Le lendemain, comme il n'appelait pas, on entra dans sa chambre; on le trouva très-mal, avec la fièvre, déraisonnant, battant la campagne et tenant

des discours qui forcèrent à n'admettre près de lui que des gens de confiance.

Les médecins trouvèrent qu'il avait le cerveau ramolli à force d'avoir fait l'amour et d'avoir mis sa raison à l'envers.

Les passions qu'il nourrissait toutes le dévoraient.

Il passait en revue son passé, racontant jusqu'aux plus minces détails de sa vie amoureuse.

Il ne faisait grâce d'aucunes, et révélait les plus étranges choses sur la princesse et sur la reine d'Espagne.

Ensuite, il voulait tuer Nangis; il voulait faire bâtonner l'abbé de Polignac, ou bien les assassiner tous les deux.

Dans d'autres moments, il ne parlait que de sa grandeur et de son ambition déçues, de ce qu'il aurait pu obtenir et qu'il n'avait point; enfin des remords infinis sur l'amitié dont Philippe V et son auguste frère l'honoraient.

Ces remords le conduisaient à des visions pieuses : il appelait un prêtre, voulait se confesser, pardonnait à tout le monde, jurait qu'il était un grand pécheur, demandait l'extrême-onction, les derniers sacrements, assurant qu'il allait mourir.

Sa femme et ses proches le connaissaient grand comédien.

Ils s'imaginèrent que tout cela n'était qu'un jeu,

dont il se débarrasserait comme d'un habit de théâtre; et madame de Maulévrier, conseillée par ses plus intimes, s'en vint un jour le trouver avec eux.

— Monsieur, lui dit-elle, savez-vous quels sont les bruits du monde?

— Je ne le sais pas et je n'ai pas envie de le savoir, madame.

— Cela étant, monsieur, je ne vous l'apprendrai pas.

Il en grillait d'envie, et c'était le bon moyen de les lui faire demander.

Il y revint de lui-même et pria qu'on ne lui cachât rien.

— Eh bien, monsieur, les avis sont partagés sur vous : les uns disent que vous jouez la comédie pour vous rendre intéressant; les autres prétendent que vous êtes fou ; c'est à vous de choisir.

Le malade devint excessivement pâle.

— Ce n'est pas moi qui choisirai, c'est Dieu.

— Monsieur, il n'y a pas à lanterner plus longtemps, montrez-vous ou bien n'ayez plus de prétentions à rien à la cour. On se moque de vous ou l'on vous plaint, pas de milieu. Votre ambition et vos vues sont ruinées par ces extravagances, et l'on ne sait plus que penser d'un homme qui s'arrête où vous êtes, après de tels commencements.

Lorsqu'ils l'eurent bien convaincu qu'il se ruinait

en demeurant de la sorte, lui, qui ne pouvait faire autrement et qui le sentait bien, devint furieux.

Le désespoir s'empara de lui ; il déraisonna plus que jamais, et dans de tels termes, qu'il fallut encore le renfermer plus que jamais et ne lui laisser voir personne.

On entendait ses cris de la rue.

Il jurait qu'il n'y survivrait point, que mieux valait être mort que de passer pour fou.

On le gardait nuit et jour.

Sa femme et ses amis se relevaient, les domestiques de confiance aussi; il en fallait toujours plusieurs pour le tenir.

Enfin, le vendredi saint, pendant l'office de huit heures, il semblait plus calme; on ne laissa près de lui qu'un vieux valet de chambre qu'il aimait fort.

Il prit le prétexte de vouloir du tabac d'Espagne, et l'en envoya chercher dans la chambre de madame de Maulévrier, où il en avait une provision.

Aussitôt qu'il fut seul, il se leva, se mit à courir dans un petit passage derrière son appartement, ouvrit la croisée et se jeta dans la cour, où il se cassa la tête sur le pavé.

Lorsqu'on s'écria et qu'on courut à lui, il était mort.

Ce fut un grand train à la cour et à la ville, car on s'occupait de lui partout.

On vint le dire au roi pendant les ténèbres, où madame la duchesse de Bourgogne l'apprit aussi.

Elle ne sembla pas s'en occuper, dit quelques paroles de pitié pour lui, d'intérêt pour sa veuve, et parla d'autre chose.

Elle écrivit à madame de Maulévrier une lettre dont celle-ci se para fort, et envoya ses dames lui faire ses compliments et les leurs.

Je la vis le même soir en particulier; elle ne se gêna pas devant moi et devant ses familières.

— Je l'ai tant connu, disait-elle en pleurant, il a souffert pour moi, je ne puis l'oublier; et puis ma pauvre sœur aura bien du chagrin.

Pour moi, je crois qu'elle était bien satisfaite d'être délivrée de ce tyran, mais qu'elle craignait ses menaces de vengeance, et qu'il n'eût laissé après lui quelques papiers qui pussent la compromettre aux yeux de ceux qu'elle ménageait.

Le samedi saint, madame Cantin alla à Paris chez madame de Maulévrier et lui réclama ses lettres; elle y était venue plusieurs fois pendant sa maladie.

Elle porta le billet de madame la duchesse de Bourgogne, mais elle ne put rien avoir.

Desmarets, cousin germain de Maulévrier, avait fait poser les scellés sur-le-champ. Il avait bien ses raisons, et craignait fort le gaspillage de papiers importants.

Malgré cette précaution, madame de Maulévrier s'empara de beaucoup de choses, et la vengeance de son mari fut, sinon complète, au moins assez entière pour que madame la duchesse de Bourgogne en souffrît beaucoup.

XVII

Peu de temps avant sa mort, M. de Maulévrier avait brûlé beaucoup de papiers ; il avait fait son choix et déposé les autres on ne savait où.

Lorsqu'on leva le scellé, on ne trouva rien, malgré les recommandations expresses, et l'on a supposé que la veuve n'avait guère laissé à glaner après elle.

Méchante et intrigante en même temps, se chargea-t-elle de venger son mari, ou bien se servit-elle d'une autre voie? Ce qui est sûr, c'est que madame de Maintenon reçut toute la correspondance.

Elle reçut même, et il est encore plus difficile de savoir comment, des détails précis sur Nangis, sur Polignac, sur toutes les galanteries de la princesse; ce fut un coup de tonnerre.

Ce qu'elle avait pris pour des légèretés et des enfantillages était de belles et bonnes sottises, bien complètes et presque sans excuses, car elles s'étaient

mêlées et suivies sans interruption, de façon à laisser croire qu'il n'y avait pas même celle de la passion.

Une prude, telle que madame de Maintenon, n'était pas capable de se rappeler assez sa jeunesse pour comprendre et expliquer celle-là.

Elle trembla des suites; elle appréhenda les découvertes, et, comme elle adorait la princesse, elle ne songea qu'à les lui épargner.

Depuis qu'elle n'avait pu ravoir ses lettres, la princesse pleurait sans cesse.

M. le duc de Bourgogne s'en aperçut et en demanda la raison.

Elle avait sur lui un tel pouvoir, qu'elle lui en donna d'imaginaires, auxquelles il crut.

Ce supplice dura huit jours.

Un matin, on manda madame la duchesse de Bourgogne chez madame de Maintenon, à un moment inaccoutumé.

Elle n'eut pas une goutte de sang dans les veines.

A cette heure, ordinairement, le roi y était : il savait tout probablement, et elle allait paraître devant ses juges.

Elle s'y rendit. Ses jambes tremblaient sous elle.

Madame de Maintenon était seule ; elle eut un peu moins peur et voulut plaisanter.

Sa *tante* l'arrêta tout court en lui disant de s'asseoir, d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Ensuite, et sans ajouter un mot, elle plaça devant ses yeux les dénonciations et les correspondances.

Madame la duchesse de Bourgogne, en les voyant, fondit en larmes et se cacha derrière le fauteuil de la quasi-reine.

Il lui fallut avaler bien autre chose que des sermons, comme la première fois; ce furent des reproches amers, des mots cruels, surtout sur ce qu'elle lui avait caché la vérité et l'avait prise pour dupe dans leurs derniers entretiens.

Elle ajouta qu'elle ne savait ce qui la retenait d'aller prévenir le roi, lui montrer ces belles pièces et la faire punir comme elle le méritait.

— Cela le rendrait trop malheureux, continua-t-elle. Ce n'est pas vous que je ménage, c'est lui. Pourtant, je vous en donne ma parole, si vous ne cessez incontinent ces scandales, aucune considération ne m'arrêtera, je lui dirai tout.

— Madame ma tante, je vous en supplie, ayez pitié de moi.

— Pitié de vous, madame! oui, j'en aurai pitié, lorsque vous m'aurez promis de demeurer à l'avenir dans le devoir, lorsque vous aurez permis qu'on éloigne votre abbé de Polignac, qui devrait être parti depuis longtemps et que vous retenez.

— N'allez pas le ruiner, madame.

— Me prenez-vous pour une sotte, et croyez-vous

que je mette les gens au fait de vos amours? Il va être nommé auditeur de rote, et il partira pour Rome, où il restera jusqu'à ce que vous soyez devenue assez forte et assez raisonnable pour ne plus craindre ces freluquets. Ah! madame, un abbé !

Elle aurait pu lui répondre qu'elle en avait bien vu d'autres dans sa jeunesse.

La princesse m'a avoué qu'elle en avait eu grande envie et qu'elle ne s'était contenue que dans la crainte des suites.

Madame de Maintenon la retint plus de deux heures à la chapitrer.

Elle finit cependant par lui promettre qu'elle garderait pour elle ce qu'elle savait, qu'elle aurait l'apparence d'être la même, afin d'éviter les soupçons, et qu'après le départ de l'abbé de Polignac, il n'en serait plus question.

Cependant, on la vit sortir les yeux rouges, et les suppositions allèrent leur train, et chacun fit les siennes.

On mit presque tout de suite le doigt dessus ; on est si fin à la cour pour découvrir ces choses-là !

Le duc de Beauvilliers tremblait que M. le duc de Bourgogne ne finît par tout savoir.

Il connaissait son excessif amour pour sa femme, et il devinait d'avance quelle serait sa douleur.

Heureusement, Dieu la lui épargna et le tint dans

l'aveuglement jusqu'à sa fin, qui n'arriva que trop tôt.

M. de Torcy, de son côté, ne resta pas oisif.

Il fit venir l'abbé de Polignac, et, malgré sa résistance, lui persuada qu'il fallait s'en aller, que sa situation n'était plus tenable, que d'un jour à l'autre le roi saurait l'aventure et qu'il serait perdu.

L'abbé était ambitieux; d'abord, il céda, et ne se fit même prier que pour la forme.

Il n'aurait point hésité entre sa fortune et toutes les princesses de l'univers, si leur amour, au lieu de le servir, pouvait lui être un obstacle.

Cependant, il se prêta à la fantaisie de la princesse, qui désirait le voir avant de se séparer, et seul à seul dans un de leurs entretiens du parc.

Je dis *il se prêta*, car il ne s'en souciait guère, dans la crainte du danger. On devait les surveiller maintenant.

La princesse était désespérée ; elle le supposait aussi désespéré qu'elle.

Madame de Maintenon essaya de lui ouvrir les yeux; elle la renvoya bien loin.

— Vous ne me croyez pas, ma pauvre enfant, vous verrez vous-même. Je ne doute pas que, malgré les précautions, vous ne parveniez à vous réunir encore; vous verrez, je vous le répète, si vous voulez prendre la peine de regarder.

— Madame, vous ne le connaissez pas.

— Je le connais mieux que vous. Soyez tranquille, depuis que je suis prévenue, cet homme n'a pas dit une parole que je ne l'aie entendue par les oreilles de mes fidèles amis. Je devine ses pensées. Il n'a que de l'ambition et pas d'amour. Je voudrais le mettre à l'épreuve en votre présence; malheureusement, cela ne se peut pas.

La princesse fit un de ces sourires superbes avec lesquels nous accueillons les conseils et les appréciations qui nous déplaisent, et ne vit qu'une chose dans ces paroles, c'est qu'elle pourrait faire appeler sans danger l'abbé de Polignac, que madame de Maintenon s'y attendait et fermerait les yeux.

La bonne dame avait trop expérimenté l'amour pour ne pas en deviner les phases.

Il vint donc à ce dernier rendez-vous, près de la salle de spectacle, à Marly.

La princesse y était avec la maréchale de Cœuvres. Elle le trouva moins triste que distrait.

Il lui débita des phrases banales, d'un ton arrêté d'avance, tressaillant au moindre bruit, et toujours disposé à s'enfuir.

Elle pleura beaucoup; les yeux de l'abbé restèrent secs.

Il lui parla de sa flamme éternelle, de ses jours flétris, comme dans mademoiselle Scudéri ou

M. d'Urfé ; peu s'en fallut qu'il ne tirât un poignard de carton, pour achever la ressemblance avec la comédie.

Madame de Cœuvres m'a raconté que c'était une pitié.

La pauvre princesse ne put jamais être aimée comme elle le méritait, que par son mari, qu'elle n'aimait point.

Leurs adieux se firent ainsi.

Il avait déjà pris congé en public, et l'émotion de madame la duchesse de Bourgogne avait été remarquée.

Il partit le lendemain de fort grand matin.

La princesse garda le lit sous prétexte d'une migraine et de vapeurs.

Personne n'en fut dupe, que les augustes personnages essentiels à tromper; d'autant plus qu'après cette crise de langueurs, il en vint une autre de larmes, qui se renouvela pendant plusieurs jours.

Pour la première fois, on ne fut pas indulgent, et les langues s'exercèrent. On parla à demi-haut, les bruits descendirent plus bas.

Quelque poëte crotté, à qui l'on avait refusé peut-être une pension, fit deux vers des plus orduriers et les attacha à une statue.

Madame, qui se promenait dès l'aube, trouva ce sot papier, et, au lieu de le garder charitablement, elle le montra; il en courut des copies.

Cela s'apaisa bientôt.

On ne vit plus à la princesse de nouvelle galanterie.

Nangis, toujours, qu'elle ne pouvait rencontrer sans une émotion très-vive; un peu le petit duc de Fronsac, aujourd'hui le brillant Richelieu, qui tourna autour d'elle pour ses premières amours, et dont elle se joua.

Il était si joli et si enfant, que cela ne tirait pas à conséquence.

L'abbé de Polignac revint à la cour pour quelques instants, assez longtemps après.

Il fut reçu fort bien par les dames, plus que froidement par M. le duc de Bourgogne, à qui le duc de Beauvilliers avait dit de la vérité ce qu'il en devait savoir pour ne pas prodiguer ses grâces à un homme qui le trompait.

La princesse fut presque indifférente.

Elle eut un peu de plaisir à retrouver une conversation qui lui plaisait et le laissa voir : ce fut tout.

Telle fut la fin de ces intrigues.

L'abbé fut choisi pour traiter de la paix en Hollande ; puis il devint cardinal, de la nomination du roi d'Angleterre.

Il eut encore plusieurs missions diplomatiques, jusqu'à ce qu'il se fixât à Paris, ou plutôt à Sceaux ; il n'en bougeait presque pas. Son livre de *l'Antilucrèce* est estimé.

Il revit très-peu madame la duchesse de Bourgogne, dont la mort affreuse dut le surprendre et l'affliger, s'il avait seulement un peu de cœur, ce dont je ne suis pas très-sûre.

Ces sirènes, ces enchanteurs n'aiment rien d'ordinaire, celui-ci ne devait pas faire exception à la règle.

Après la fin de ces aventures, mon existence changea encore une fois, et c'est ce que je vais dire.

Je vais m'occuper maintenant d'un personnage que j'ai laissé dans l'oubli depuis longtemps, pour la princesse, et que je ferai connaître sous un autre aspect, de M. le duc d'Orléans.

Peu de personnes, aujourd'hui existantes, l'ont vu sous ce jour nouveau, et la postérité moins encore.

C'est pour tous un débauché, c'est pour moi un malheureux.

Quand on aura lu ces pages, j'espère que l'on sera de mon avis.

XVIII

Depuis notre entretien après la mort de Monsieur, nous avions à peine échangé quelques mots de politesse.

Je savais ses habitudes avec madame d'Argenton; il les prenait de plus en plus, et ne bougeait guère d'avec elle que pour voir pis : son abbé Dubois, les créatures qu'il lui amenait, toute cette infâme société qui l'a perdu, et près de laquelle madame d'Argenton était un parangon de vertu.

Quelques mots de sa conduite et de sa situation, pendant les années où nous l'avons perdu de vue, sont nécessaires pour mettre bien au fait de son caractère et des événements à venir.

Personne n'a été plus calomnié que ce prince; personne n'a eu de plus grandes qualités mêlées à des défauts qui les paralysaient par le soin que met-

taient ses ennemis à faire valoir les uns aux dépens des autres.

Peu après qu'il eut fait donner à madame de Sery le nom et le titre du comté d'Argenton, et qu'il eut légitimé son fils, il obtint enfin la permission de se rendre à l'armée d'Italie. Mais cette permission fut accompagnée de toutes sortes de dégoûts.

Il devait obéir au maréchal de la Feuillade, à d'autres généraux même.

A peine eut-on pour un petit-fils de France les égards auxquels il avait droit.

Il rongea son frein sans se plaindre, tant qu'il ne fut question que des prérogatives de son rang ; mais, lorsqu'il vit le sort de l'armée compromis, bien plus, lorsqu'il vit l'honneur de la France attaqué, il eut des moments de révolte qui lui firent le plus grand honneur en face du soldat, dont il devint l'idole.

Il fut contrecarré par le duc de Vendôme, par le maréchal de Marchin, par tout ce qui l'entourait, ce qui ne l'empêcha pas de déployer de grands talents militaires et une valeur personnelle digne de Henri IV.

Blessé et malade, il tint bon jusqu'au moment où, privé de tous les moyens d'action, il remit son épée au fourreau et rentra en France.

Il dut s'arrêter à Grenoble pour s'y faire soigner, dans l'impossibilité d'aller plus loin.

Madame d'Argenton, accompagnée de madame de

Nancri, se trouva dans cette ville pour le voir.

Il commença par dire qu'il ne les recevrait pas.

Elles insistèrent.

Il n'eut pas le courage de refuser plus longtemps et les garda cinq ou six jours avec lui, ce qui fit à la cour un train horrible, et dont je souffris fort, sans cependant mêler un reproche à ceux qui l'accablaient.

Le roi fut néanmoins forcé de reconnaître son mérite, et, à peine arrivé à Versailles, il l'envoya en Espagne commander en chef.

Il eut en cette occasion, et peut-être la seule fois de sa vie, une situation militaire digne de sa naissance.

Hélas ! il gâta tout par sa légèreté et par ce laisser aller, naturel aux hommes atteints de ce malheur, qui devient un vice, lorsqu'il est accompagné de la faiblesse.

Il se conduisit à Lérida cependant de manière à augmenter sa gloire, et prit la ville, aux applaudissements de l'Europe entière.

Cette ville, devant laquelle le grand Condé avait échoué, se rendit après quelques jours de tranchée, à un assaut auquel rien ne résista.

On le porta aux nues. En le comparant à lui, le roi d'Espagne jouait un triste rôle.

Cette comparaison inspira à quelques casse-cou

espagnols l'envie de remplacer l'un par l'autre.

A son retour à Madrid, ces propositions lui furent adressées.

Sans les accueillir, il ne les repoussa pas; il laissa faire des agents subalternes, leur donna des missions avouées, à l'abri de quoi ils travaillaient sous main en sa faveur.

On fut longtemps avant de l'apprendre, et peut-être ne l'aurait-on point su, ou du moins peut-être cela n'eût-il eu aucune conséquence, sans une étourderie qui lui fit en France et en Espagne les deux ennemis les plus redoutables qu'il pût avoir.

Un jour, il soupait avec ce qu'il y avait de brillante jeunesse espagnole et française ; on but beaucoup, on rit encore davantage, et l'on porta les santés qui se présentèrent à ces jeunes têtes comme les plus folles.

Tout à coup, M. le duc d'Orléans se leva et leur commanda de bien remplir leurs verres, car ils allaient boire à ce qu'il y avait de plus auguste dans les deux cours.

— Y êtes-vous, messieurs ? Oui, tout est plein jusqu'aux bords. Buvons à la santé de la vieille capitaine et de la vieille lieutenante.

Il se servit d'un terme ordurier, qui rendit la chose plus sensible et qui la marqua davantage.

Tous lui répondirent avec acclamation; mais, le

lendemain, Madrid entier savait l'histoire, et vingt lettres partaient pour la France, où on la racontait.

Il va sans dire que la capitaine était madame de Maintenon, et la lieutenante, madame des Ursins.

Ni l'une ni l'autre ne lui pardonnèrent, leur vengeance faillit le conduire à un déshonneur public et peut-être à l'échafaud.

On débuta par semer dans le public qu'il était amoureux de la reine d'Espagne, sa nièce, et mettait tout en œuvre pour la séduire.

Ces bruits arrivés au roi commencèrent à l'indisposer.

Madame de Maintenon y poussa délicatement et comme n'y touchant point; c'était sa manière, afin de pouvoir reculer, si cela n'avait pas le résultat désirable.

Ensuite, on raconta, d'après les allées et venues dont j'ai parlé, qu'il voulait détrôner le roi d'Espagne, sous prétexte d'incapacité, et aussi des exactions de madame des Ursins. C'étaient les plus honnêtes qui disaient cela, d'autres allaient plus loin.

On lui prêtait un plan parfaitement organisé.

Selon eux, on devait faire casser à Rome le mariage de madame la duchesse d'Orléans, comme contracté malgré lui et déclarer les enfants bâtards.

Ensuite, le prince épouserait la reine, veuve de

Charles II et sœur de l'impératrice, munie de trésors immenses.

Elle l'aiderait à s'établir sur le trône ; puis, lorsqu'on n'en aurait plus besoin, il était facile de la faire disparaître à l'aide de quelque joli poison.

Cela fait, le nouveau roi épousait madame d'Argenton, reconnaissait le chevalier d'Orléans et le déclarait son successeur.

Enfin, d'autres, plus expéditifs, assuraient que madame d'Orléans était déjà empoisonnée, sans attendre les dispenses de Rome, quelquefois douteuses.

Elle était grosse, fort malade, sujette à des coliques ; beaucoup de gens avaient les yeux sur elle, et certainement, s'il eût eu le malheur de la perdre, rien ne l'eût lavé d'une infâme accusation.

Heureusement, elle accoucha et se porta bien depuis.

Ces bruits prirent une telle consistance, surtout celui de la conspiration espagnole, que madame des Ursins fit arrêter les gens du prince, lorsqu'il les renvoya chercher ses équipages.

L'un d'eux disparut, sans qu'on en ait jamais entendu parler depuis, l'autre fut longtemps à la tour de Ségovie.

Le roi, loin de s'irriter d'une telle violation du droit des gens envers son propre neveu, se con-

tenta d'en prévenir le prince et de laisser faire.

Tout était contre lui, ici ; Monseigneur, excité par madame la duchesse qui ne pardonnait pas à M. le duc d'Orléans de l'avoir dédaignée, alors qu'elle lui avait fait toutes les avances de son amour ; le duc du Maine, dont l'intérêt était de le détruire pour s'élever sur ses ruines ; madame de Maintenon, ivre de vengeance et puissamment aidée par madame des Ursins, à qui l'offense était commune.

Tous poussaient le roi, excepté M. le duc de Bourgogne qui tint bon à soutenir qu'il voulait des preuves, et que, si le prince était coupable, il fallait le cacher soigneusement, pour ne pas déshonorer la maison royale.

Tout se couva pendant quelques semaines.

Jamais abandon pareil à celui de ce pauvre prince; il restait absolument seul ; tous le fuyaient jusqu'à la malhonnêteté, excepté M. de Saint-Simon, à qui j'en serai reconnaissante toute ma vie.

Il ne recula pas d'une semelle, et se montra partout avec lui, bien qu'il fût lui-même en quasi-disgrâce.

Pour tout achever, arriva la nouvelle de l'arrestation de deux grands d'Espagne, à Madrid, qui avaient trempé dans le complot et qui s'en firent gloire.

M. le duc d'Orléans avait jusque-là méprisé ces clameurs.

Il vit alors la chose tout à fait grave et s'en alla parler au roi, ce qui pour lui était toujours une véritable corvée ; il le craignait fort.

Le roi le reçut avec une froideur presque insultante.

Il le laissa debout et ne se leva pas pour le recevoir, ce qu'il ne faisait même pas à de simples seigneurs.

C'était se poser en juge.

— Que voulez-vous, monsieur? lui demanda-t-il.

— Sire, je viens expliquer à Votre Majesté...

— Vous avez plus besoin d'excuses que d'explications, monsieur ; mais je vous écoute.

— Sire, on a trompé Votre Majesté, je ne suis pas coupable, ou du moins je ne le suis que d'une faute légère. Il est vrai que des grands d'Espagne m'ont fait parler au sujet de la couronne, j'ai rejeté ce projet avec indignation. Je ne suis point un monstre capable de détrôner ma nièce et mon neveu !

— Je voudrais le croire, monsieur ; pourtant tout vous accuse.

— Je n'ai pas achevé, sire. Voilà mon seul tort : il était en effet fortement question de retirer à Philippe V un pouvoir qu'il n'exerce pas, et qu'il laisse déshonorer dans les mains d'une femme.

— Monsieur, il vous sied bien de parler ainsi d'un roi, mon petit-fils, à propos de sa femme surtout.

— Sire, je répète ce qui se dit publiquement en Espagne. Cette décision prise, on me demanda si j'accepterais la succession de la reine ma grand-mère, si je voudrais régner dans un pays où mes aïeux maternels avaient régné avant moi. Je répondis que le roi Philippe V écarté, je croyais voir une chose utile pour les intérêts de Votre Majesté de conserver ce trône dans sa famille, et que je ne refuserais point; mais que, pour rien au monde, je ne laisserais faire en mon nom la plus petite tentative que le roi mon neveu ne fût tout à fait décidé à se démettre. Voilà la vérité tout entière, sire, je vous l'atteste sur mon honneur.

Le roi sembla réfléchir quelques instants ; puis, il fit ce qu'il avait coutume pour congédier.

— Allez, monsieur, on examinera.

Il n'y avait rien à répondre.

Le prince sortit bien inquiet, après une révérence.

Comme il traversait le haut du grand degré, pour s'en aller chez madame la duchesse de Bourgogne, la seule qui l'accueillît maintenant, il marchait la tête baissée, les bras tombés, en homme qui pense et qui n'est pas satisfait; nous nous trouvâmes en face l'un de l'autre, et personne aux alentours pour nous épier, par extraordinaire.

Depuis que je le voyais malheureux, j'avais tout oublié ; je ne cherchais que les occasions de le lui

dire, je n'en pouvais rencontrer une plus favorable. J'allai droit à lui.

— Monsieur, lui dis-je, vous avez une amie, ne l'oubliez pas.

— Est-il vrai, madame ? Puis-je y compter ? me demanda-t-il avec un visage rayonnant de joie.

— A la vie et à la mort. Je vous enverrai Roussel, nous aviserons au moyen de nous rencontrer, et, si je puis vous aider, je le ferai.

— Ah ! madame, que de bontés !

Nous entendîmes des pas dans la galerie, nous nous séparâmes; je courus chez moi, où je m'enfermai. Je suffoquais.

Le malheur de ce prince, si bien fait pour être heureux, me brisait le cœur.

Le lendemain, M. de Lauzun entra le soir, et me demanda si je savais la nouvelle.

— Laquelle, monsieur ? Il y en a beaucoup.

— M. le duc d'Orléans va être mis en jugement, comme accusé de haute trahison envers le roi d'Espagne. C'est nous qui le jugerons, au Parlement ; je ne me soucie pas de cette commission.

Heureusement, j'étais dans l'ombre, il ne s'aperçut pas que je pâlissais.

— Le chancelier prépare ce beau travail depuis trois jours avec le roi ; il me l'a presque avoué tout à l'heure. Il faut qu'on l'ait bien monté contre

son neveu, ce pauvre sire, pour qu'il consentà le déshonorer ainsi. M. de Saint-Simon, que j'ai rencontré, va tâcher d'en savoir davantage et de nous tirer de là en sauvant son ami.

— C'est très-bien à M. de Saint-Simon, monsieur.

— Oui, il n'aime que celui-là, mais il l'aime bien, sans doute, parce que personne ne l'aime que lui.

En effet, le prince dut à l'amitié et à l'adresse de mon beau-frère de ne point paraître au Parlement, où, sans nul doute, il eût été condamné.

Consulté par le chancelier, son ami, sur ce qu'il ferait au cas où en sa qualité de pair il eût dû juger M. le duc d'Orléans, il répondit qu'il eût décliné la compétence de la cause et celle du tribunal.

Le prince n'était coupable, ou du moins accusé de haute trahison, qu'envers le roi d'Espagne.

Ce n'est pas au Parlement français de connaître des crimes de lèse-majesté envers les couronnes étrangères : en conséquence, il n'y avait pas matière à juger.

Quant à livrer le neveu du roi à des Espagnols, c'est ce que ni le roi ni la France ne pouvaient souffrir pour la dignité de l'un et de l'autre.

Il ajouta qu'il ne manquerait point de proclamer ceci tout haut, lorsque viendrait son tour d'opiner ; on l'en savait très-capable ; on eut peur de cette question soulevée.

Le roi, dont le jugement était très-juste, le sentit incontinent, et l'accusation en resta là, à la grande fureur des ennemis impuissants.

XIX

J'avais envoyé Roussel avec un mot au prince ; il m'écrivit ensuite tous les jours, jusqu'à celui où il fut soulagé, par le parti pris d'en rester là sur son accusation.

Je n'avais pas jugé convenable de chercher à le revoir, sur ce que j'avais entendu dire qu'il s'affichait plus que jamais avec sa maîtresse, dont je ne voulais lui parler à aucun prix, ce qui m'eût été impossible.

Après son affaire terminée, comme il était plus que jamais isolé à la cour, il n'y revint plus, resta à Paris, livré à ses indignes compagnies, et augmentant ainsi la mauvaise volonté du roi contre lui, au point que, si cela durait, c'était à n'y plus revenir ; il était perdu.

Monseigneur était encore plus irrité, si c'était possible.

Un soir, nous causions en famille à ce sujet qui nous occupait fort.

M. de Saint-Simon, à cause de sa grande amitié pour lui, se croyait comme un peu responsable des actions du prince.

Il vidait son cœur devant ma sœur et devant moi.

— Qu'y voulez-vous faire, monsieur ? lui dit enfin sa femme ; vous ne lui donnez certes que de bons exemples et de bons conseils ; il refuse de les suivre, vous n'avez qu'à vous retirer.

— Madame, je ne l'abandonnerai jamais. Fût-il décapité en Grève et déchu de ses honneurs, j'irai lui dire adieu sur l'échafaud.

— Mon frère, ceci est très-noble, et je ne saurais trop vous en louer, m'écriai-je.

— Oui, mais je suis impuissant à rien faire pour lui, tant qu'il ne m'aidera pas. Il y a un moyen de ramener le roi, un seul ! S'il le voulait employer, je répondrais du succès.

Un des grands griefs, le plus grand, le seul peut-être pour le roi, est sa fille méprisée ; son cœur saigne de ses larmes. Il faudrait quitter sa maîtresse, ne la jamais revoir.

— Oh ! monsieur, que ce serait bien ! interrompis-je, sans pouvoir m'en empêcher.

— Sans doute, ce serait bien, mais il ne le fera pas.

— Il aime donc passionnément cette femme?

— Je ne sais s'il l'aime ; pourtant elle le domine, et il ne peut rien faire sans elle. C'est elle qui l'entretient dans l'opposition à la cour. Il faudrait les séparer absolument.

— Oui, il le faudrait ; mais comment faire?

— J'essayerai ; j'ai mon projet.

Je l'aurais embrassé de bon cœur, moi qui ne l'aimais guère ordinairement, et j'attendis avec impatience le résultat de ce qu'il allait faire.

Pendant plus de huit jours, il ne fut question de rien; enfin, je le vis arriver un soir tout joyeux. Je pensai qu'il aurait parlé.

Ma sœur, qui n'avait pas les mêmes raisons que moi, avait essayé de l'en détourner, sans succès néanmoins.

— Prenez garde! Jamais M. le duc d'Orléans n'aura le courage de renvoyer cette femme ; cela ne servira de rien, et vous vous en ferez une ennemie, dont vous n'avez pas besoin ; vous êtes déjà bien assez mal en cour sans cela. Elle tient aux Lorrains, elle est liée avec la princesse de Rohan, avec madame de Ventadour, qui ne vous aiment point. Occupez-vous de vos affaires et laissez celles du prince, qui ne vous regardent pas.

Je n'osais rien répondre à ces raisons, fort bonnes assurément.

Justement, M. le duc d'Orléans venait de donner à Saint-Cloud une fête à l'électeur de Bavière, où il avait prié la maîtresse de celui-ci, madame d'Arco, mère du chevalier de Bavière, plusieurs autres dames du même calibre, et dont madame d'Argenton avait fait les honneurs, ce qui se répétait à hauts cris dans les cabales.

J'étais rentrée dans ma coquille, mais l'espérance de voir tout finir me rendit un peu de courage et d'intérêt.

Lorsque M. de Saint-Simon revint tout joyeux, je ne pus m'empêcher de lui en demander le motif, espérant, à part moi, qu'il serait ce que je souhaitais.

— Oui, je suis joyeux, dit-il ; j'ai rompu la glace, et j'ai jeté les premières paroles à M. le duc d'Orléans ; il ne m'a pas trop mal reçu, et j'espère que je réussirai. Je me vais faire aider du maréchal de Besons ; en présence de ses deux meilleurs amis, les seuls qu'il ait conservés, il entendra la raison et ne reculera pas.

— Monsieur, si vous ne réussissez pas, vous allez vous perdre tout à fait, dit ma sœur.

— Mais si M. de Saint-Simon réussit, il aura rendu à la maison royale un tel service, qu'elle lui en devra toute reconnaissance.

— Cela est vrai ; pourtant le résultat est bien douteux.

— M. le duc d'Orléans est très-frappé de sa disgrâce, de son abandon ; il désire les faire cesser ; et, lorsque je lui ai signalé cette séparation comme l'unique moyen, il m'a répondu qu'il le savait. C'est beaucoup. Nous devons nous revoir demain pour en causer avec Besons. Quant à moi, je ne lui épargnerai rien, j'y suis décidé ; il faut, non-seulement frapper juste, mais frapper fort en pareil cas, et rien ne m'en empêchera maintenant.

J'allais donc assister, invisible et cachée, à une descirconstances les plus intéressantes pour moi et les plus près de mon cœur.

M. de Lauzun était à Paris et ne nous gênait pas. Je ne bougeai d'avec ma sœur, que je gardai chez moi ; ils n'avaient plus de logement à la cour, depuis la mort du maréchal de Lorges, qui leur laissait le sien, dont mon frère avait hérité.

J'attendais les soirs avec impatience ; il s'en passa deux sans rien apprendre, le maréchal ayant tardé à revenir de Paris. Enfin, le troisième, nous eûmes un résultat, non décisif encore, mais bien avancé.

M. le duc d'Orléans résista de tout son pouvoir et défendit le terrain pied à pied, jusqu'à leur demander enfin comment ils pouvaient croire qu'en chas-

sant madame d'Argenton, il ferait oublier son affaire d'Espagne.

— Vous comptez l'affaire d'Espagne comme l'unique cause de votre disgrâce, monsieur? dit M. de Saint-Simon.

— Certainement.

— Eh bien, attendez donc, et vous allez tout savoir. Vous ne vous doutez pas de ce que l'on dit, de ce dont l'on vous accuse, et dont vous prouverez la fausseté en rentrant dans votre devoir envers madame votre femme.

Et tout de suite il lui raconta ce que j'ai déjà écrit au sujet de ses mariages en Espagne, du poison de madame la duchesse d'Orléans, et le reste.

Le prince resta atterré : une calomnie semblable était si loin de lui !

— Oh ! mon Dieu ! me suppose-t-on capable d'un crime ?

— Oui, monsieur, pour cette femme que vous aimez tant. Croyez-vous maintenant qu'il soit nécessaire de la renvoyer ?

Le prince écouta les raisonnements de ses deux amis, leurs supplications, sans rien dire, jusqu'à ce qu'ils le missent au pied du mur.

— Que ferez-vous donc, monsieur? demanda M. de Saint-Simon.

— Eh bien, demain les cérémonies du jour a

l'an seront finies, je retournerai à Paris, je lui dirai qu'il faut nous séparer.

— Lui dire, monsieur ! vous la reverrez ! Alors nous savons d'avance à quoi cela aboutira. Non, ce n'est pas elle qu'il faut prévenir, c'est le roi; vous ne lui écrirez même pas, à elle.

— La traiter comme une misérable, lorsque je n'ai aucun reproche à lui faire ! N'est-ce pas assez de la quitter, sans le faire avec des procédés inqualifiables ?

— Monsieur, si vous étiez moins faible, vous pourriez faire cette grande action vous-même ; tel que vous êtes, c'est impossible. Nous n'aurons aucune assurance que quand vous vous serez mis hors d'état de reculer.

— Et qu'exigez-vous pour cela ?

— Allez trouver le roi, dès aujourd'hui, sans remettre davantage; avouez-lui votre faute, qu'il sait bien, votre dessein de rompre, et priez-le de faire sortir madame d'Argenton de Paris, avant que vous y remettiez les pieds, car, si elle reste au même lieu que vous, ce que nous faisons est inutile; avant quinze jours, vous serez raccommodés.

— Quoi ! des violences contre une femme dont tout le tort est de m'aimer !

— Non, pas de violences, j'en suis incapable et le roi aussi. On la priera de se retirer dans quelque

endroit, à son choix, en vous laissant libre de faire, quant à son état, ce que vous jugerez convenable. Pour vous-même, il est urgent qu'elle ne puisse se plaindre et qu'elle ne manque de rien.

M. de Saint-Simon poursuivit ses discours, contre lesquels le prince se révolta souvent, surtout lorsqu'il l'entendit accuser madame d'Argenton d'avoir causé tout le mal au sujet de l'affaire d'Espagne.

A ceci, il eut de la peine à céder, et voulut la défendre envers et contre tous.

Le plus pénible ensuite, et le point sur lequel il se rejeta, lorsqu'il n'eut plus de raisons à donner pour ne pas rompre, fut son éloignement pour sa femme et des torts qu'il lui reprochait.

Il alla jusqu'à prétendre qu'elle l'avait trompé, qu'il en était sûr, et que, s'il n'avait pas éclaté plus tôt, c'est parce que cela lui importait peu, ayant pris son parti d'un autre côté, mais qu'à présent il ne le supporterait pas.

— Il y a quelques années, ajouta-t-il, je me serais décidé promptement ; jeusse fait tous les sacrifices pour une femme que j'aimais ; cette femme m'a repoussé où je suis ; si elle étendait encore sa main vers moi, je me relèverais, mais elle ne le fera pas.

On comprend que je devins rouge et que mon cœur battit bien fort à ces paroles.

— J'ai tenté de lui enlever cette autre folie, conti-

nua mon beau-frère ; je lui ai représenté qu'il ne s'agissait plus d'aucune femme que de la sienne. A cela il ne m'a rien répliqué, mais nous en sommes venus à lui persuader qu'on l'avait trompé au sujet de la princesse, qu'elle n'était nullement coupable, et qu'elle avait, au contraire, tenu la conduite la plus digne et la plus honorable envers un époux qui l'abandonnait.

Nous l'avons laissé ainsi, et il nous faudra recommencer demain, afin de ne pas le lâcher que la décision ne soit prise, et de l'enlever d'assaut.

Je bénissais Dieu, qui allait enfin me donner l'occasion tant demandée d'être utile à cet homme, le seul amour de ma vie.

Les paroles qu'il avait dites, pour ne pas m'être répétées certainement, car il ne se doutait point que je fusse au courant de ce grand débat, pénétraient jusqu'à mon cœur.

Je sentis que je pouvais le décider, et je m'y résolus.

Je fis chercher Roussel à Paris; elle venait toujours tant que j'avais besoin d'elle.

Je lui dis de se tenir prête, que je l'enverrais au prince, quand il en serait besoin, et de prier Dieu en attendant, pour qu'il le retire de l'abîme.

M. de Saint-Simon était retourné l'après-dînée chez M. le duc d'Orléans.

Il l'avait repris par tous les côtés, jusqu'à sa ten-

dresse pour sa fille, dont il lui montra le mariage avec M. le duc de Berri très-facile, s'il voulait rentrer dans la vie de tout le monde, ôter à madame sa femme ses sujets de plaintes, et se ranger enfin, comme il était temps de le faire; bien qu'il n'eût que trente-six ans, ce n'était plus l'âge des extravagances qu'il avait menées jusque-là.

A sa grande surprise, il le trouva moins décidé que le matin, et il nous revint presque découragé d'une aussi grande faiblesse.

Il devait être convaincu, ou il ne le serait jamais.

— Maintenant, je tremble, ajouta-t-il; il a envoyé chez madame de Maintenon savoir à quelle heure il la trouverait demain matin, et en même temps il nous a avoué qu'il ne croyait pas avoir la force de s'y rendre.

— Vous l'avez laissé chez lui, seul ?

— Non pas, il est allé chez madame la princesse de Conti, pour y voir Monseigneur, et en être rudoyé comme à l'ordinaire; ne valait-il pas mieux terminer tout de suite ?

Mon parti fut bientôt pris; je rentrai chez moi, j'appelai Roussel, je lui donnai ordre d'aller attendre le prince à la porte d'un petit degré où il passait toujours seul en revenant de chez madame de Conti.

Je lui écrivis trois lignes, et je le priai de venir vers minuit chez mon frère, absent, dont j'avais une

clef; j'étais certaine de n'y être dérangée par personne, d'ailleurs il fallait bien risquer quelque chose dans un si grand but.

XX

M. et madame de Saint-Simon s'étaient retirés.

Il n'y avait ce soir-là, par extraordinaire, ni cercle, ni jeu, ni appartements.

Le roi étant un peu incommodé, madame la duchesse de Bourgogne en avait profité pour rester chez elle avec ses amies. J'en étais d'ordinaire, je m'en dispensai sous prétexte de migraine.

A l'heure convenue, je m'en allai, avec Roussel, doucement, par les derrières, à l'appartement du duc de Lorges.

Il était avec sa femme, dans le Midi, où on l'avait envoyée pour sa poitrine; tous ses gens étaient à Paris, à l'hôtel de Lorges, et les clefs chez moi.

M. et madame de Saint-Simon n'y voulaient pas coucher, dans la crainte qu'on ne les accusât de profiter d'un biais pour reprendre l'appartement.

J'avais envoyé une autre clef au prince, et, bien que

j'eusse devancé l'heure, je l'y trouvai sans lumière, au coin d'un feu allumé par Roussel, après l'avoir averti.

Il était pâle et triste. En m'apercevant, il se leva et vint au-devant de moi ; j'étais bien émue, je ne pus que lui faire la révérence.

— Ah ! madame, me dit-il, c'est Dieu qui vous inspire de m'avoir voulu parler ce soir.

— Monseigneur, je l'ai si souvent prié pour vous qu'il doit vous protéger à ma demande.

— Venez-vous à mon secours? M. de Saint-Simon vous a-t-il confié ce qui se passe entre nous? Je commence à le croire, vous ne seriez pas ici de vous-même, après un délaissement de tant d'années.

— Ne l'aviez-vous pas mérité !

— Je n'en conviens pas. Il vous eût été si facile de me retenir ! Je vous ai avertie ; vous saviez tout.

— Il fallait vous sauver aux dépens de mon devoir, et vous aurais-je sauvé d'ailleurs? J'en doute plus que jamais. Ces liens que vous avez formés vous sont bien chers, que vous avez tant de peine à les rompre !

— Ils ne me sont pas indifférents, je l'avoue.

— J'aurais donc trop présumé de mes forces, en croyant obtenir de vous ce sacrifice.

— Madame, je n'ai jamais rien aimé et je n'aimerai jamais rien autant que vous ; ordonnez, j'obéis.

— Quoi ! vous la quitteriez parce que je vous en prie ?

Il hésita.

— Vous êtes du moins la seule personne à qui je ne le refuserai pas.

— Et quand accomplirez-vous cette grande œuvre?

— Je ne sais, dans quelque temps, lorsque j'aurai un prétexte.

— Alors, monsieur, recevez mes adieux ; je le répète, je me suis trompée, et je n'ai plus rien à faire ici.

— Quoi ! madame, déjà ?

— Eh ! monsieur, qu'ai-je besoin de demeurer davantage et de vous entendre répéter que votre madame d'Argenton l'emporte dans votre cœur et dans votre esprit sur vos souvenirs, sur cet amour que vous prétendiez si grand ! Je m'en vais, adieu.

J'ouvrais la porte pour appeler Roussel, il m'arrêta.

— Madame?

— Eh bien, monsieur ?

— Écoutez-moi un moment encore, je vous en supplie à genoux, ensuite vous prononcerez sur mon sort, et, quoi que vous décidiez, je le ferai. Je vous en donne ma foi de gentilhomme.

— J'y consens, monsieur, et je vous écoute.

Je repris ma place.

Il attira un tabouret près de mon fauteuil, s'y assit

et s'appuya sur le bras, me regardant fixement.

Nous étions bien près l'un de l'autre ; je respirais à peine.

Cet amour, sans cesse étouffé, se réveillait avec une nouvelle force chaque fois que je le revoyais, chaque fois surtout qu'il me parlait du sien. Ce fut le combat de toute ma vie.

— Madame, dit-il, je n'ai jamais aimé madame d'Argenton.

Je savais qu'il mentait ; je l'interrompis, je crus qu'il allait me jouer une comédie.

Je pris un air fort sec et je fis le geste de m'en aller de nouveau.

— Eh quoi ! vous me quittez ! vous m'aviez promis...

— De vous entendre, sans doute ; mais non pas lorsque vous me ferez un mensonge de cette espèce. Non-seulement vous avez aimé madame d'Argenton, mais vous l'aimez encore avec passion, je le sais, je n'en doute pas ; épargnez-vous la peine de me tromper.

Il baissa la tête tristement.

— Je suis bien malheureux ! Vous, mon seul refuge, vous ne voulez ni m'entendre ni me croire.

Il prononça ces paroles avec une douleur si vraie, que j'en eus pitié, je lui tendis la main.

— Je vous croirai, dites tout.

— Vous ne me connaissez pas encore tel que je

suis, madame. Vous ignorez combien j'ai souffert, combien la dernière fois que vous m'avez repoussé j'avais besoin d'un cœur ami pour reposer le mien. Personne ne m'aimait, personne ne compatissait à mes souffrances, pas même ma mère, qui est bonne, et dont l'affection n'a de bornes que celles de ses facultés. Lorsque Madame a fait sur moi le petit conte que vous savez, elle se console de mes tribulations en les rejetant sur la mauvaise fée, et en disant : « Mon fils est comme cela. »

Madame prétendait qu'on avait convié toutes les fées à ses couches, et que chacune avait doué le poupon d'une qualité ou d'un avantage, de façon à le rendre parfait.

Une seule, une vieille bossue, avait été oubliée; elle arriva néanmoins, après les autres, et, lorsqu'elle entendit les souhaits de ses compagnes, elle médita la plus sûre des vengeances.

« — On m'a laissée de côté, dit-elle, je n'en veux pas moins douer cet enfant de quelque chose à mon tour. Je ne puis lui ôter ce que lui ont donné mes sœurs, il sera donc tel qu'elles l'ont désiré; seulement, il ne saura pas profiter de ses qualités, elles lui seront inutiles. »

C'était de la plus grande et de la plus fine observation.

— J'étais donc bien malheureux, madame. Cette

enfant, jeune, belle, charmante, m'a cherché dans ce désert; elle m'a offert son amour, alors que vous me refusiez le vôtre, et je vous l'ai dit en ce temps-là, j'hésitais à le prendre; un mot de vous, et je ne la revoyais plus. Vous m'avez renvoyé blessé, meurtri de vos rigueurs; elle m'a recueilli sans se plaindre, sans me faire un reproche de mes distractions, de mes mauvaises humeurs, de mes infidélités. Depuis que je la connais, je l'ai souvent, bien souvent délaissée, j'ai couru d'autres aventures, je lui ai laissé voir l'ennui profond, le découragement, qui me dominent, et dont ni ses charmes ni sa tendresse ne me guériraient jamais . Elle a tout supporté.

— Si elle vous eût aimée, cela eût été du dévoûment, mais elle vous a donné des rivaux...

— Madame, il n'est pas généreux, il n'est pas digne de vous d'accuser ou de calomnier une pauvre fille que vous allez désespérer demain. Je ne croirai point qu'elle m'ait donné ces rivaux dont vous parlez; je ne le croirai ni pour elle ni pour moi, et cela serait vrai, que je demanderais à l'ignorer. Je veux garder au moins mes souvenirs.

Il avait raison, et j'avais tort. Je ne cherchai pas à le nier. Il m'en remercia.

— Ce n'est pas tout, madame. Il existe un lien entre nous : j'ai un fils. J'ai la faiblesse de beaucoup aimer mes enfants, quelle qu'en soit la mère, et la

vue de ce fils me rappellera à chaque instant que j'ai chassé la sienne, pour la récompenser.

— Vous êtes bien délicat, monsieur, repris-je assez piquée.

— Peut-être, madame. Pourtant je ne saurais être autrement, surtout devant vous, à qui je veux plaire et à qui l'on n'a donné que trop mauvaise opinion de moi. Maintenant, M. de Saint-Simon exige que je me sépare brusquement, sans préparation; il ne veut pas qu'un mot de ma part adoucisse cette douleur. Il ne veut pas que je revoie madame d'Argenton...

— Il est dans le vrai, monsieur...

— Vous aussi, madame, vous êtes de cet avis! N'est-ce pas trop exiger de moi? Ne craint-on pas de ne rien obtenir avec tant de rudesse? Vous, madame, vous pouvez ordonner, et je vous l'ai dit, je courberai ma tête, mais vous seule avez ce droit, je ne l'accorde pas même au roi. Ah! si vous aviez voulu, si vous vouliez! vous tenez dans vos mains mon cœur et ma vie. Si vous laissiez luire à mes yeux un rayon d'espérance, quelque éloigné qu'il fût, je le suivrais et j'accepterais aussi rigoureusement que possible les conseils de M. de Saint-Simon.

Il avait repoussé le tabouret et s'était jeté à genoux, toujours appuyé sur mon fauteuil, toujours près de moi; je tremblais, je baissais les yeux, j'étais eni-

vrée ; cet amour si ancien, alors que j'étais jeune encore (je venais d'avoir vint-huit ans), reprit toute sa force et toute son énergie.

Il me pressa, il me supplia, il me dit de ces choses que l'on ne peut ni écrire ni oublier ; je l'écoutais, je l'écoutais encore ravie, heureuse ! ne songeant plus qu'il y ait au monde un roi, une madame d'Argenton, car nous avions cessé de parler d'elle.

Je lui laissai prendre ma main, il approcha ses lèvres de mon visage, me serra sur son sein en murmurant :

— Aimez-moi ! écoutez-moi, ne me repoussez pas ! et disposez de ma vie. Dictez, j'obéis.

— Vous irez demain chez madame de Maintenon et chez le roi.

— J'irai !

— Vous leur communiquerez votre *immuable* résolution.

— Je le ferai.

— Vous demanderez que madame d'Argenton soit conduite à l'asile qu'elle chosira, loin de Paris, loin de vous, et vous ne la reverrez plus.

— Jamais !

— Seulement, comme il faut des égards envers une femme qu'on a aimée, vous lui écrirez ce que je vais vous dicter tout à l'heure, rien de plus, rien de moins.

— Cela sera fait ainsi.

— Et, quoi qu'il arrive, vous tiendrez cette promesse, vous m'en donnez votre parole de gentilhomme ?

— Je le jure, je vous la donne.

Il ponctuait ses phrases et les miennes avec des baisers sur mes mains, que je ne retirais pas ; je ne vis jamais un homme si heureux.

Lorsqu'il eut tout promis, il voulut me faire promettre à mon tour.

Je l'aimais tant, j'étais si pleinement heureuse en ce moment, que je ne fis aucune difficulté ; je le laissai lire dans mon âme ; je lui racontai aussi ma vie et mes combats.

Je lui demandai si je n'étais pas plus à plaindre que lui, moi qui avais eu les mêmes tourments, sans en être ni distraite ni consolée, sans qu'une parole soit sortie de mes lèvres qui pût laisser deviner mon supplice.

Il convint de ce que je voulus : il m'accabla de mots tendres, de compliments flatteurs; il me montra ce que j'avais perdu jusque-là, ce bonheur dont je ne me doutais guère, et que rien ne pourrait plus remplacer pour moi.

Nous nous séparâmes bien tard, avec la promesse de nous revoir le lendemain de la même manière et à la même heure. Il devait être libre alors !

XXI

Je rentrai chez moi éperdue. J'entendis des pas dans le corridor que je traversais ; mon sang se figea dans mes veines à l'idée d'être reconnue malgré la mante qui m'enveloppait.

Je volai plutôt que je ne courus jusqu'à ma chambre, et je ne me crus en sûreté qu'après avoir fermé mon verrou.

Je me fis déshabiller par Roussel et je la renvoyai ; j'avais hâte d'être seule.

Mon premier mouvement fut tout à la joie, tout au bonheur de me rappeler ces heures qui venaient de s'écouler.

J'entendais ses paroles, je le voyais ; je comptais ses regards, ses soupirs, jusqu'à ce que la fatigue m'accablât et que le sommeil me vainquît. Avant de me coucher, je m'agenouillai devant une image pour moi sacrée ; elle me venait de ma mère.

Depuis mon enfance elle recevait mes prières du matin et du soir ; elle avait souvent vu mes luttes, mes pleurs et mes désespoirs, et, levant les yeux sur elle pour la remercier, son air me sembla sévère ; sa main, étendue sur moi pour me bénir, se retira.

Ma conscience prenait une représentation visible certainement, pour me montrer que j'avais mal fait, que j'étais coupable, pour m'arracher à l'abîme où j'étais entraînée, où je succomberais infailliblement.

Je me prosternai devant la sainte Vierge, le cœur brisé ; je sentis l'étendue de ma faute et je me demandai si je la commettrais tout entière, si je ne la réparerais pas ; il en était temps encore, je pouvais retourner en arrière, je pouvais reprendre mes folles promesses et rester fidèle à mon devoir.

Je ne m'appartenais pas ; j'avais juré devant Dieu de rester fidèle à M. de Lauzun, l'époux que mes parents m'avaient donné, et j'étais bien près de faiblir à ce serment.

Je priai : nous n'avons pas d'autre asile que la prière en pareil cas.

J'y puisai des forces, et, après mille irrésolutions, après avoir bien des fois pris, repris et quitté la plume, je me décidai à écrire.

C'était une imprudence, je n'y songeai pas.

Je lui accordais toute confiance, et j'avais raison, il ne la trahit jamais.

Une chose m'arrêtait encore. Si je reprenais mes serments, faudrait-il lui rendre les siens ? Faudrait-il le relancer sur cet océan de perdition où il devait indubitablement faire naufrage ? Je me le demandai, et mon amour comme ma loyauté me dictèrent la lettre que voici, pour le bien de tous.

« Pardonnez-moi et ne m'accusez pas. Hier, j'ai été folle ou faible ; je vous ai promis ce que je ne puis ni ne dois tenir. Je sais que vous êtes généreux, et je vous redemande mes promesses ; vous me les rendrez, je n'en doute pas. Pour être absolument dans la justice, je devrais vous rendre les vôtres ; pourtant, je ne le ferai pas. Je vous rappellerai, au contraire, que vous avez juré sur votre foi de gentilhomme. *Quoi qu'il arrive*, vous ne changerez rien à ce qui a été décidé.

« Vous m'accuserez peut-être, vous croirez que j'ai usé d'une ruse coupable pour vous arracher un serment, bien décidée à ne rien faire de ce que vous vouliez, à ne vous rien donner en échange ; vous vous trompez. J'ai agi de bonne foi, je me suis laissé enivrer par un amour qui me domine depuis tant d'années, et j'ai tout oublié pour vous. Maintenant, je me souviens ; je me souviens de mes devoirs et des vôtres, je me souviens que je ne vous arrache pas d'une erreur, pour vous rejeter dans une autre

plus coupable encore, car *elle* était libre et n'appartenait qu'à vous.

« Rentrez dans votre famille, revenez à l'heureuse princesse dont Dieu et le roi vous ont confié le bonheur; revenez à vos enfants, soyez un grand prince, faites profiter l'univers de vos talents et de vos qualités, que chacun vous admire et vous aime, que les calomnies s'effacent devant la vérité, et je remercierai Dieu chaque jour; car je n'ai de bonheur, de gloire que les vôtres ; car je vous aime au-dessus de tout et je vous aimerai toujours.

« Ayez du courage, achevez ce que nous avons commencé ensemble, et qu'aucun nuage ne paraisse plus sur le seuil de votre avenir ; c'est mon vœu le plus cher. Je vous promets de vous voir bientôt, si vous êtes le héros digne de mon amour que j'espère trouver en vous. »

Je ne signai point, et j'envoyai cette lettre de très-grand matin par Roussel.

Elle la remit au valet de chambre confident, celui de tous les valets de chambre, après Bontemps, qui a su le plus de secrets d'État.

Je ne dormis pas une minute ; je me fis habiller.

J'allai à la messe du roi; j'y aperçus le prince dans un abattement que rien ne peut rendre.

Il ne tourna même pas les yeux de mon côté.

Je le vis après accosté par M. de Saint-Simon.

Sur l'air de leur visage, je devinai de quoi ils causaient.

J'ai su depuis que je ne me trompais pas.

— Eh bien, monsieur, avez-vous vu madame de Maintenon?

— Oui.

— Lui avez-vous parlé?

— Oui, monsieur.

— Tout est fini donc?

— Oui, monsieur.

— Et vous êtes content d'elle ?

— Je le suis.

— Que le ciel soit loué !

La physionomie radieuse de mon beau-frère me révéla notre triomphe.

Je faillis m'évanouir de joie.

Voici ce qui se passa ensuite entre eux ; je le tiens de lui-même, il vint nous le raconter sur-le-champ.

M. le duc d'Orléans avait l'air lugubre, ce que M. de Saint-Simon attribua à la douleur de perdre sa maîtresse.

Moi, je savais qu'il nous pleurait toutes deux, et j'eus besoin d'un grand courage pour ne pas lui envoyer au moins une consolation.

Le prince, qui se défiait de lui-même, avait vu le roi aussitôt après la messe, et s'était expliqué avec lui.

En racontant la conversation à son ami, le pauvre prince fut saisi d'un accès de douleur qu'il ne put surmonter ; il se jeta sur un siége et éclata en sanglots et en cris à fendre le cœur.

Le maréchal de Besons entra en ce moment. Le voyant ainsi, il en fut profondément touché. Il leur donna le même spectacle pendant plusieurs heures, répétant à chaque instant :

— Seul ! seul ! je suis seul à présent, et c'en est fait, je le serai toujours.

C'était là son idée dominante, à laquelle ils ne comprenaient rien, eux qui ne se doutaient pas de la vérité.

Ils le pressèrent d'aller annoncer lui-même cette heureuse nouvelle à madame la duchesse d'Orléans.

— Je ne le puis pas, dans le misérable état où je suis, et d'ailleurs je ne me résignerai pas à la voir de sitôt. Elle sera trop contente, sa joie me fera mal. Laissez-moi pleurer avec vous, qui êtes mes amis ; ne me contraignez point. J'aurai le temps de reprendre ma chaîne et d'en sentir le poids en la portant.

Ils n'insistèrent pas.

Je sentis que c'était à moi de lever encore cette difficulté. Je lui écrivis pour le remercier, le féliciter et le supplier de ne pas rendre son sacrifice et le mien inutiles, en n'en faisant pas jouir madame sa femme, à qui nous le faisions.

Il y alla dès le lendemain et se réconcilia avec elle de bonne foi.

Depuis ce moment jusqu'à la régence, il continua ses orgies, en se cachant un peu, mais du moins il n'eut pas de maîtresse en titre.

Madame d'Argenton fut quittée avec quarante-cinq mille livres de rente, dont le fonds appartenait à son fils. Elle avait en outre pour plus de quatre cent mille livres de pierreries, de meubles, d'habits et d'argenterie. Le prince se chargeait de toutes les dettes, jusqu'au jour de la rupture, pour qu'elle ne fût tourmentée par personne. C'était une magnificence royale, et à laquelle j'applaudis.

Un homme ne peut laisser dans le besoin la femme qu'il a aimée, quels que soient même ses torts envers lui; de la part d'un prince, c'est un déshonneur.

Madame de Ventadour fut chargée d'annoncer la rupture et de porter la lettre de M. le duc d'Orléans.

Madame d'Argenton jeta les hauts cris, on le comprend. Cependant elle se calma plus vite qu'on ne l'aurait supposé, et demanda qu'on la conduisît à l'abbaye de Gomerfontaine, où elle avait été élevée. On le lui refusa, je ne sais pourquoi, ce qui mit le prince dans une colère dont il pensa tout briser et retourner près d'elle. On eut beaucoup de peine à l'enempêcher.

Enfin, elle s'en alla à Pont-Sainte-Maxence, chez son père, où elle vécut en princesse ; son fils resta au Palais-Royal et y fut élevé. C'était le plus joli enfant, qui est devenu un beau garçon, et qui vaut mieux assurément que M. le duc d'Orléans d'aujourd'hui et que mesdames ses sœurs. Il tenait fort de monsieur son père, et par un hasard particulier, ressemblait beaucoup au feu roi, son grand-oncle. Je ne crois pas qu'il l'ait jamais vu.

J'avais triomphé, j'étais heureuse.

Je me mourais d'envie de voir le prince, j'entends par le voir lui parler à mon aise ; car, pour le voir, je le rencontrais partout avec madame la duchesse d'Orléans ; ils se montraient beaucoup ensemble depuis leur racommodement.

Le roi en était aussi heureux qu'un bourgeois dont le gendre se range.

Le hasard me servit aussi heureusement que je le pouvais désirer.

Je m'en allai un matin à Trianon avec madame la duchesse de Bourgogne et deux ou trois de ses familières. Nous y devions déjeuner.

— Nous aurons le duc d'Orléans, mon cher oncle, dit la princesse. On m'a recommandé de l'amuser de mon mieux, pour qu'il ne regrette pas son péché et qu'il n'ait point la tentation d'en recommencer d'autres.

Ce fut pour moi une excellente nouvelle. On était fort libre dans ces sortes de parties, chacun se promenait selon qu'il l'entendait; on ne critiquait point, on ne comptait point les révérences, et l'on prenait les siéges comme ils se trouvaient, sans s'inquiéter s'ils étaient à dos ou non.

Le prince arriva de son côté, avec le marquis d'Effiat, un des assassins de madame Henriette, première femme de Monsieur, qui s'était remis en faveur à la cour, où tout le monde le détestait et le méprisait néanmoins.

Madame la duchesse de Bourgogne l'avait en horreur et le subissait, parce qu'elle y était forcée.

— S'il vit encore lorsque le trône nous reviendra, me dit-elle un jour, j'obtiendrai de M. le duc de Bourgogne un ordre d'exil pour ce misérable, car il a empoisonné ma grand'mère.

La duchesse de Savoie, mère de madame la duchesse de Bourgogne, était fille de Monsieur et de madame Henriette d'Angleterre, sa première femme : je ne sais pas si je l'ai dit.

On déjeuna gaiement.

Ensuite, la princesse s'éloigna la première, nous laissant libres d'en faire autant; elle avait emmené la duchesse de Lorges et le petit Fronsac, qui leur contait des folies.

Tous sortirent de la salle ; j'y restai seule, espérant

bien que M. le duc d'Orléans m'y reviendrait trouver : de cette façon notre tête-à-tête marquerait moins.

Il l'avait compris comme moi et reparut bientôt.

— Ah ! me dit-il, que de mal vous m'avez fait, j'en ai failli mourir.

— M'avez-vous pardonné maintenant?

— Madame, je ne sais que vous aimer, à présent surtout, puisque je n'ai que vous seule. Ne vous retrouverai-je point? Me laisserez-vous m'abandonner au désespoir? Un peu d'encouragement, un peu de bonté, je ne vous demande que cela, puisque vous ne voulez pas m'en accorder davantage. Un malheureux comme moi doit tout prendre.

J'aurais pleuré de joie en le trouvant si raisonnable, si docile; ce fut le plus beau moment de ma vie.

Je lui attestai qu'il me retrouverait toujours, que je l'aimerais jusqu'à mon dernier soupir, et que, s'il me jurait de respecter mon devoir, je le verrais toutes les fois que cela me serait possible.

Il me le promit, avec une effusion de cœur qu'on ne lui aurait pas soupçonnée.

On ne nous dérangea pas; nous restâmes plus de trois quarts d'heure ensemble.

— Ah ! madame, qui le voudrait croire, que moi, le débauché, disent-ils, je suis aimé de la plus jolie

femme de la cour; je l'adore et je me contente de la regarder. Ils m'appelleraient niais. Qu'importe! si je suis heureux.

XXII

Depuis ce moment, M. le duc d'Orléans et moi nous nous vîmes assez assidûment, et d'une façon qui, sans être trop marquée, occupa beaucoup les esprits à la cour.

Il était moins délaissé, mais il l'était encore, on remarquait ceux qui lui parlaient.

Hélas ! les méchants et les bavards ne savent pas souvent ce qu'ils font; ils détruisent par leurs propos le bonheur et l'avenir de ceux qu'ils attaquent. Ce fut ce qui m'arriva.

Je luttais avec courage et constance contre le seul amour de ma vie, heureuse de voir que cet homme, dans son existence folle, et souvent pis que cela, me conservait un souvenir sacré, et m'aimait d'un amour pur comme ces flammes qui restent brillantes et claires au milieu de la boue.

Un jour, je m'en allai à Saint-Cloud voir Madame,

au sujet de je ne sais quelle mort d'un de ses parents d'Allemagne; elle tenait beaucoup à ces devoirs et elle en savait un gré infini.

Je la trouvai malade d'une fluxion. Monsieur son fils était là.

Elle me reçut pendant cinq minutes; ensuite, elle me dit qu'il fallait voir les jardins, et que, puisqu'elle n'y pouvait aller, M. le duc d'Orléans m'y conduirait.

J'acceptai avec empressement, c'était une circonstance fortuite et inespérée.

La maréchale de Clérambault, qui ne quittait pas Madame, avec qui elle passait sa vie à faire des petits points pour savoir l'avenir, la maréchale donc fit mine de nous accompagner; nous la forçâmes à demeurer par mille excuses et mille politesses. Elle en tint note et le répéta enjolivé apparemment.

A propos des petits points de la maréchale, je ne puis m'empêcher de noter quelque chose de fort étrange.

Elle y avait vu, et elle avait dit à Madame qu'elle mourrait huit jours avant elle.

Plusieurs fois Madame, se trouvant malade, envoya chez la maréchale, et, comme celle-ci se portait bien, elle se rassura.

Madame s'en alla à Reims, au sacre du roi actuel; elle en revint en fort bonne santé, mais elle trouva

la maréchale de Clérambault morte et enterrée.

On le lui cacha le plus longtemps possible; elle était devenue tout à coup fort incommodée; une imprudence vint le lui apprendre; huit jours après la maréchale, elle succomba.

Madame n'était guère femme à se frapper, et cela est étrange.

Revenons à ma visite de Saint-Cloud. Il y fut justement question de visions, et ce jour-là j'appris une particularité plus étrange encore que celle de Madame.

Pendant notre promenade, je donnai quelques conseils au prince sur le tort que lui faisaient, auprès du roi et dans le monde, sa chimie, sa peinture et tous ces goûts, qui, disait-on, n'étaient pas dignes de son rang.

Il me répondit en m'expliquant l'attrait qu'il y trouvait, et combien les choses surnaturelles étaient curieuses à observer.

Je voulus soutenir que c'étaient des chimères; il me demanda si je croyais en sa parole.

— J'y crois comme en Dieu lui-même, répliquai-je.

— Eh bien, voici ce qui m'est arrivé. Pardonnez-moi de vous parler de madame d'Argenton, mais la chose s'est passée devant elle, et il me faut bien la citer ainsi que les autres témoins, pour vous donner

confiance. Nous étions chez elle, et j'y avais fait venir un certain homme, de la connaissance de Hubert, mon chimiste, dont vous avez entendu parler. Vous savez que j'ai toujours cherché à voir le diable, sans en pouvoir venir à bout. Cet homme me promettait merveilles; je voulus l'essayer encore, malgré le grand nombre de charlatans dont j'avais reconnu les jongleries.

Il demanda une petite fille, la plus jeune possible et qui fût certainement une Jeanne d'Arc. Madame de Sery en avait une chez elle, âgée de sept ans, qu'elle avait élevée et la plus innocente du monde.

Elle la fit venir. L'adepte prit un verre d'eau, prononça quelques paroles et dit à l'enfant d'y regarder attentivement, puis il me demanda ce que je désirais qu'elle y vît. Madame de Nancri demeurait tout auprès, la petite n'y avait jamais mis les pieds. Je dis qu'il fallait voir ce qui se passait chez elle.

Aussitôt l'enfant raconta le salon, comment il était fait, les gens qui s'y trouvaient, ce que l'on y faisait. J'y envoyai sur-le-champ, cela se trouva d'une vérité parfaite.

A ce sujet, Nancri dit en riant qu'il était sûr de sa femme, qu'autrement il n'aurait point souffert qu'on s'occupât d'elle.

— Et cela en prononçant quelques paroles sur le verre?

— Mon Dieu, oui. Ce n'est pas tout, ce premier essai me donna confiance ; je voulus savoir ce qui se passerait à la mort du roi, et j'ordonnai au maître de s'arranger en conséquence. Tout de suite, voilà la petite fille décrivant cette chambre de Versailles, qui lui était aussi inconnue que la lune. Elle y vit le roi dans son lit, les meubles, qui ne sont pas les mêmes qu'à présent, entre autres un grand coffre oriental très-remarquable qui n'y est certainement pas (1).

— L'enfant décrivit les personnes qui se trouvaient là, qu'elle ne connaissait pas, excepté madame de Ventadour, qu'elle avait souvent vue chez sa bienfaitrice. Nous les nommâmes toutes. C'était madame de Maintenon, Fagon, madame la duchesse, madame la duchesse d'Orléans, moi-même, un petit enfant avec l'ordre, tenu par madame de Ventadour ; je ne puis imaginer qui ce peut être. M. du Maine, enfin des princes, des valets, mais ni monseigneur, ni M. le duc et madame la duchesse de Bourgogne, ni le duc de Berri. Je tourmentai l'enfant pour la forcer à dire qu'elle les voyait, en les lui dépeignant, elle assura toujours que non.

— C'est étrange !

— Il manquait aussi d'autres personnes, telles que

(1) Ce coffre fut apporté peu de temps avant la mort de Louis XIV, par le soi-disant ambassadeur de Perse, et déposé dans sa chambre.

M. le prince, M. le duc, M. le prince de Conti ; les enfants de ceux-ci et ceux de M. du Maine y étaient, ainsi que ma mère et mes filles.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Dieu le sait, moi je le cherche. Il y eut quelque chose de plus extraordinaire. Je demandai ce que je deviendrais ; l'homme m'offrit de me le faire voir, si je n'avais pas peur de ma propre figure, répétée devant moi.

J'acceptai, vous le devinez bien.

Il m'ordonna de regarder la muraille ; après quelques instants et des paroles qu'il prononça, je m'y vis paraître, avec une couronne comme il n'en existe pas, ni de France, ni d'Espagne, ni de l'Empire.

C'étaient quatre cercles, non fermés, je ne saurais vous la dépeindre, vous ne me comprendriez pas.

Quelle était cette couronne? C'est apparemment celle de la vie éternelle, car il n'y en a pas de semblable en celle-ci.

Je fus très-frappée de cette vision, que l'événement n'a que trop justifiée depuis.

Cette couronne était celle du Régent, et les places vides avaient été marquées partout de morts funestes.

Nous nous promenâmes assez longtemps dans ce beau parc ; puis je pris congé et je m'en allai à Paris, où je devais passer quelques jours avec M. de Lauzun.

Il s'informa de ce que j'avais fait à Saint-Cloud ; je le lui dis, il ne fit point d'observations, et il n'en fut autre chose ce jour-là.

Le surlendemain, j'étais seule dans ma chambre, je vis entrer mon mari, qui tapa la porte avec violence, vint s'asseoir à côté de moi et me demanda d'un air furieux qui m'avait rendue assez hardie pour le déshonorer aux yeux de toute la cour, et être publiquement la maîtresse de M. le duc d'Orléans.

Je le regardai, profondément étonnée, je n'y comprenais rien du tout.

— Vous ne me comprenez pas, madame ! Vous ne me comprenez pas ! Ne jouez pas la surprise, je sais tout. Vos belles promenades en tête-à-tête, vos regards, vos conversations, avec un homme que tout le monde fuit ; vous voulez me perdre de toutes les façons, en vous affichant de cette manière. Je ne suis pas un fanfaron de vertu comme M. de Saint-Simon, et je ne regarde pas les gens en disgrâce.

J'essayai de lui répondre et de me justifier. Il m'interrompit.

— Heureusement, un ami m'a prévenu, sans quoi j'étais le jouet de toute la cour. Ah ! madame, vous me payerez cher cette conduite. Je vous ai laissé trop de liberté, vous en abusez, c'est fini. Je saurai trouver des gardiens plus incorruptibles, ou plutôt je vous garderai moi-même. Vous n'irez à la

cour que dans les occasions indispensables; vous resterez dans cette maison ; vous ne rencontrerez plus votre beau sujet, et je montrerai à chacun ce que je suis quand on m'offense.

Il se montait la tête en parlant; il s'excitait lui-même, et bientôt il m'accabla d'un torrent d'injures, auxquelles je ne répondis que par mes larmes. Il ne se connaissait plus dans sa colère. Pour moi, je n'ai jamais douté qu'il n'y eût un peu de folie dans son fait. Sa manière avec moi en est la preuve. Tantôt me mettant dans des intrigues dangereuses, dont le mari le plus débonnaire eût éloigné sa femme, tantôt me renfermant comme une sultane et ne me laissant pas même voir les miens. Sa façon d'agir avec Mademoiselle fut empreinte des mêmes égarements, et jusque dans sa faveur et dans ses disgrâces, il me semble qu'on doive les remarquer. J'ai positivement su de la duchesse du Lude que la princesse de Monaco, sa belle-sœur, fille du maréchal de Gramont, qui l'a tant aimé toute sa vie, n'en parlait jamais autrement.

Dieu ait son âme, et la tienne en paix ! c'est tout ce que je puis dire de lui.

Me voilà donc, depuis ce malheureux jour de Saint-Cloud, enfermée à la lettre dans ma maison, servie par Soret, qu'il supportait encore, mais par aucun autre, il dit à tout le monde que j'étais malade, et

qu'on ne me parlait point. Ma mère et madame de Saint-Simon entreprirent de forcer la porte ; elles furent repoussées en son absence. Cependant il me les laissa voir un jour devant lui, en m'ordonnant préalablement de me coucher et de me plaindre ; il voulait même me forcer à parler par signes pour maintenir son histoire. Quant à cela, je n'en fis rien. N'est-ce pas là de la folie ?

Ma mère et ma sœur entreprirent de me consoler ; je répondis tout haut que je n'étais pas malade, que c'était M. de Lauzun qui l'était, et qu'elles devraient bien prier le roi de le faire enfermer quelques jours pour qu'on le traitât. Assurément si nous eussions été seuls, il m'aurait battue.

XXIII

Roussel était heureusement une fille d'esprit, et son attachement pour moi lui en donnait encore davantage. Elle apprit l'extrémité où j'étais réduite et s'en vint rôder dans la ruelle de l'Assomption, sous les fenêtres de mon cabinet de toilette, par laquelle j'avais été au prêche de madame Guyon. Elle y tourna jusqu'à ce que je la visse. Personne n'allait par là, que les religieuses et leurs tourières ; elles la connaissaient pour une fille assez pieuse et aumônière, et ne s'en tourmentaient pas. D'ailleurs, chaque fois qu'elle était aperçue, elle entrait dans leur chapelle, dont c'était la porte extérieure, où passaient quelques dévotes privilégiées.

En l'apercevant, je jetai un cri de joie et je m'en allai vite à mon bureau écrire trois lignes que je lui jetai. Je lui ordonnais de s'en aller immédiatement, mais de revenir chaque soir, après l'*Angelus*, et que

je lui transmettrais mes ordres. C'était l'heure la plus favorable ; M. de Lauzun soupait et ne paraissait jamais chez moi en ce moment. Je savais qu'elle n'y manquerait pas.

Cette injustice, cette barbarie de mon tyran, me donnaient une envie épouvantable de mal faire ; et certes, s'il y avait eu un moyen d'arriver jusqu'à moi, je crois que je l'aurais indiqué. Je dis je crois, parce que j'eus la pensée de la fenêtre, par laquelle certainement il eût bien passé, puisque je l'avais fait, moi. Je repoussai cette tentation, et je me donnai pour raison qu'il était assez replet et qu'il ne monterait pas à l'échelle comme un sylphe ; le fait est pourtant qu'il y fût monté, si je n'avais pas eu la force de me taire ; je me tus, et M. de Lauzun fut sauvé ; il ne le méritait point.

Je passai ma journée du lendemain à écrire, après avoir fermé ma porte en dedans, ce à quoi je ne manquais point, malgré la défense de mon geôlier. J'écrivis à ma mère, à ma sœur, au prince. Je les priai de donner leurs réponses à Roussel et de ne m'en point laisser manquer. J'engageai madame de Saint-Simon à voir madame la duchesse de Bourgogne, et à tâcher d'obtenir ma liberté. Elle était femme à parler au roi, et à me faire demander par lui.

Je suppliais le prince de m'écrire longuement et

souvent ; de me dire où il en était pour le mariage de Mademoiselle, qu'il désirait passionnément et que je désirais pour lui. Je lui peignis mon désespoir et ne lui cachai pas mon envie de me soustraire à ma prison, tout en lui recommandant la prudence et en lui avouant qu'il en était le prétexte.

Roussel arriva à l'heure indiquée, je lui jetai le paquet. Je n'avais devant moi que les murs de l'Assomption, où de pauvres recluses comme moi gémissaient derrière leurs grilles ; depuis madame de Mortemart et l'abbaye de Sainte-Croix, je me défiais des religieuses et de leurs vocations.

Trois semaines se passèrent sans apporter aucune amélioration à mon sort. M. de Lauzun se disait malade pour s'excuser de ne point aller à la cour ; il demandait sans cesse si le roi remarquait son absence, et, comme on lui disait que non, il faisait des moues épouvantables.

Enfin, un jour j'entendis du bruit à la porte de l'hôtel. Les suisses sortaient en grande tenue, frappant leurs hallebardes ; les battants s'ouvraient d'une largeur inusitée. Un carrosse à six chevaux entra, je reconnus la livrée de madame la duchesse de Bourgogne, et M. de Lauzun se hâtant de descendre aussi vite que possible pour se trouver en bas du degré du perron. Je n'osais espérer que ce fût la princesse, elle n'allait jamais chez personne, mais c'était cer-

tainement quelqu'un de sa part. Quelle fut ma surprise, lorsque je vis paraître M. le duc de Berri et la maréchale de Cœuvres !

Mon mari se confondait en révérences ; il les introduisit; ils montèrent, au lieu d'entrer au rez-de-chaussée, dans les salons ou dans mon cabinet des livres ; j'affectai de ne point aller au-devant d'eux pour bien marquer que j'étais prisonnière. Je les entendis venir jusqu'à ma chambre, et M. de Lauzun qui disait :

— Excusez, monseigneur, madame de Lauzun est si malade, elle ne peut vous rendre ce qu'elle vous doit.

J'étais très-résolue d'éclater ; je me levai, j'allai ouvrir la porte moi-même et je fis une profonde révérence, sur le seuil, au jeune prince, M. de Lauzun me faisait des yeux à me poignarder; je ne semblais pas m'en apercevoir.

— Madame, me dit M. le duc de Berri, je vais me marier, et j'ai voulu vous l'apprendre moi-même. Madame la duchesse de Bourgogne m'envoie vous chercher ; il y aura des fêtes: on a besoin de danseuses, et elle vous veut absolument. D'ailleurs, son amitié pour vous ne peut s'arranger de votre absence ; elle n'a duré que trop longtemps.

Ce jeune duc de Berri était un lutin d'esprit ; il ne souffla pas le mot de ma prétendue maladie.

— Monseigneur, la santé de madame de Lauzun...

— Allons donc! monsieur le duc; la santé de madame de Lauzun est excellente, demandez-le-lui plutôt; n'est-il pas vrai, madame?

— Je me porte à merveille, monseigneur, et je n'eus jamais plus envie de danser.

— Alors, madame, je vous attends; prendrez-vous la peine de me suivre?

— Comment, monseigneur, sur-le-champ?

— Oui, sur-le-champ, à moins que madame n'en soit contrariée.

— Moi, monseigneur? pas du tout.

— Mais elle est en déshabillé, monseigneur; madame de Lauzun ne peut sortir comme cela: elle ne peut accompagner ainsi Votre Altesse royale.

— Madame la duchesse de Bourgogne est pressée; elle voudrait arranger un quadrille. Madame de Lauzun a des habits à Versailles, et, en jetant sur elle une de ses grandes mantes, sa coiffure est parfaite, on la croira en grand habit.

Il n'y avait plus d'objections à faire, il fallut bien se rendre; mais avec quelle mine! Je sonnai mes femmes, je passai dans mon cabinet de toilette, où la maréchale me suivit, se crevant de rire. Nous ne fîmes pas attendre le prince; je voulus faire des excuses et des adieux à M. de Lauzun; il me répondit majestueusement que ses ordres étaient donnés, et

que, si M. le duc de Berri voulait le lui permettre, son carrosse aurait l'honneur de suivre celui de Son Altesse royale.

— Comment donc, monsieur le duc, mais il y a une place pour vous dans celui de madame la duchesse de Bourgogne.

Tout fut donc arrangé ainsi, et nous partîmes pour Versailles, que je trouvai dans l'agitation de ce mariage déclaré, qui affligeait plus de gens qu'il n'en réjouissait. Les envieux s'arrachaient les yeux de rage. On avait visé ce jeune prince de tous les côtés, madame la duchesse surtout.

Je ne fus point seule un instant avec M. de Lauzun de toute la journée, ni le soir non plus; madame la duchesse de Bourgogne ne souffrit point que je restasse hors de chez elle. Elle envoya chercher mes femmes et me fit habiller dans son appartement; puis elle me mena chez le roi et chez madame de Maintenon, qui me firent beaucoup d'honnêteté sur ma maladie et sur ce qu'il n'y paraissait point.

— M. de Lauzun est très-bien fait pour garder une malade, ajouta le roi en riant.

Je compris ce qu'il voulait dire; il vit que je le comprenais, et m'en sut gré.

Le soir, en sortant du cabinet du roi, madame la duchesse de Bourgogne réunit chez elle ses familières, avec M. le duc de Berri, Mademoiselle et M. le

duc d'Orléans. Celui-ci fut comblé de joie de me revoir. Il causa longtemps avec moi et m'exprima ses allégresses. Il avait décidé madame la duchesse de Bourgogne à tenter son coup d'État, mais avec tant de mesure, qu'elle n'en présuma rien, elle me l'aurait dit.

Mademoiselle était ravie, et il y avait de quoi. On peut s'arrêter sur cette princesse, qui marqua tant pendant les quelques années que dura sa vie. Elle était fort jeune, quinze ans à peine, on lui en aurait facilement donné vingt. Elle était belle et charmante, d'une de ces beautés qui éblouissent et qui charment au premier abord, et qui ne plaisent plus autant lorsqu'on les examine. On voyait dans ses regards une malice qui allait jusqu'à la méchanceté, lorsqu'elle était poussée par quelque passion, et, Dieu merci ! elle en avait l'assortiment complet. Sa taille était noble et majestueuse, elle ressemblait à monsieur son père, avec plus de dignité.

Son esprit était étendu, fin et non cultivé. Elle n'avait jamais voulu apprendre et s'était révoltée contre toute espèce de contrainte, à quoi ses parents l'avaient encouragée, excepté Madame, qui la connaissait, et qui ne se gênait pas pour le dire. Elle fit mieux; elle l'écrivit en Allemagne, à l'électeur de Hanovre, et fit manquer son mariage avec je ne sais quel roi, en disant qu'elle ne la donnerait à per-

sonne, qu'elle ne la recommanderait point, au contraire, et que, si elle avait un jeune prince à marier, pour rien dans le monde elle ne l'unirait à cet abrégé de tous les vices. La lettre fut décachetée, ainsi que cela arrivait souvent, et remise à M. le duc d'Orléans, qui dut être charmé de cette oraison funèbre.

M. le duc de Berri était fort amoureux de sa cousine, et celle-ci le menait déjà comme une coquette de profession. Ce jour-là, elle voulait se faire donner une aigrette de rubis, et il fallait pour cela que le jeune prince la demandât à monseigneur, qui la gardait depuis la mort de madame la Dauphine. M. le duc de Bourgogne et le roi d'Espagne en avaient eu de semblables, peut-être un peu moins belles, elle n'en voulait pas d'autres à cause de cela.

Elle employa ses chatteries; nous nous en amusâmes fort; M. le duc d'Orléans la regardait avec joie! Il aimait trop cette fille; ce fut un grand malheur pour lui.

Quant aux épouvantables bruits qui coururent sur eux, c'est une calomnie atroce. Il y prêta par son excessive complaisance; il y prêta surtout au temps de sa régence, en la rendant témoin de ses orgies, et en assistant à celles du Luxembourg. On le crut capable de tout, en le voyant oublier ainsi sa dignité paternelle. Ce pauvre prince fut la victime de la mé-

chanceté et de l'envie. Je ne saurais trop le défendre; et, si tous ceux qui l'aimèrent et le connurent bien en avaient fait autant, l'histoire serait plus juste pour lui.

Ce mariage, fait sous des auspices si brillants, eut de terribles suites. Madame la duchesse de Bourgogne prodigua à la jeune princesse toute la bonté dont elle était susceptible. Elle commença par déclarer que partout, tant que monseigneur vivrait, l'égalité parfaite existerait entre elles deux. Sans s'occuper de droit d'aînesse, elle voulut que la part de M. le duc de Berri, en joyaux de feu madame la Dauphine, fût plus forte que celle de son mari, parce qu'elle aurait plus tard ceux de la couronne à sa disposition. Madame la duchesse de Berri en fut très-flattée, car c'était Satan en personne; l'orgueil de cette jeune princesse ne peut se concevoir; elle se croyait une déesse, et voulait qu'on la traitât comme telle.

L'idolâtrie de son père et celle de son mari la gâtèrent encore davantage. Elle se tint à une distance infinie de Madame et de madame la duchesse d'Orléans, qu'elle traitait du haut en bas, chaque fois que l'occasion lui en était offerte; et cependant elle n'eût ni noblesse ni dignité dans ses amours.

Monsieur et madame de Saint-Simon eurent un grand chagrin, une grande humiliation. Ma sœur fut contrainte d'accepter la place de dame d'honneur de

la nouvelle mariée, ce qu'elle regarda comme beaucoup au-dessous d'elle. Le second rang ne pouvait être son fait : elle visait à remplacer la duchesse du Lude, et madame la duchesse de Bourgogne le désirait. Il lui fut donc très-pénible d'accepter : il fallut un ordre exprès du roi. M. le duc et madame la duchesse d'Orléans en furent comblés. Quant à moi, je n'aurais pris ni l'une ni l'autre. Cet esclavage ne pouvait aller à mes idées, et, à moins que M. de Lauzun ne l'ordonnât absolument, je m'y serais refusée.

Je vis naturellement moins madame de Saint-Simon, lorsqu'elle fut près de la princesse, et je me trouvai plus libre, M. de Lauzun ayant encore une fois suspendu ses rigueurs. J'en remerciai Dieu; je pouvais encore voir quelquefois le prince, et j'espérais n'en pas moins rester digne de moi.

XXIV

La mort de monseigneur tomba sur la cour comme une bombe; en quelques heures il fut perdu. La petite vérole le prit à Meudon, d'où l'on envoya prévenir le roi et les jeunes princes. Le roi alla s'y installer sur-le-champ. Il défendit que les princes ses petits-fils le suivissent, et toute communication fut interdite entre les deux palais.

Madame la duchesse de Berri fut désespérée, non pas par attachement, mais par son orgueil. Elle allait voir madame la duchesse de Bourgogne dauphine, il faudrait lui rendre des respects, et cela lui coûtait, même pour une personne qui l'avait comblée et à qui elle devait tout. Elle marqua cette mauvaise humeur jusqu'au point de refuser de lui donner la chemise. Madame de Saint-Simon la menaça de la quitter, si elle ne cédait point; elle le fit, et de mauvaise grâce.

Ce ne fut pas tout.

A peine était-elle mariée qu'elle commença à prendre des galants, et dans sa maison, dans son domestique inférieur. Le premier fut un beau palefrenier, qu'elle remarqua pendant que sa voiture relayait, et dont elle fit un postillon. Elle s'en cacha si peu, que toute la cour en parla et que M. le duc d'Orléans en fut instruit. Il voulut lui en faire une observation, elle l'envoya promener.

Cela ne dura guère, elle s'en lassa vite, parce qu'elle ne pouvait s'amuser à son aise, selon ses goûts, qui étaient au moins autant à la table qu'à l'amour. Il n'y avait pas moyen de souper et de boire avec celui-là. Elle s'en alla un jour à Paris, et là elle s'arrangea une aventure, dont on n'a guère parlé, et que j'ai su d'original par monsieur son père, qui me la conta dans l'amertume de son cœur.

Elle était au Palais-Royal ; n'ayant pas le Luxembourg encore, elle y passait des journées et y donnait des rendez-vous. Madame restait à Saint-Cloud ou à Versailles, madame la duchesse d'Orléans suivait la cour, M. le duc d'Orléans y venait plus souvent; mais elle ne se gênait pas pour lui, et l'eût pris volontiers pour confident.

Un jour, elle y avait couché, et il lui prit fantaisie de sortir le lendemain matin de bonne heure pour se promener dans le jardin. Il faisait beau ; l'ombre des grands arbres était fraîche ; elle y demeura assez

longtemps. Madame de Saint-Simon avait pris un congé et était à la Ferté avec son mari ; elle n'avait donc pas peur qu'elle la dérangeât, et se mit dans la tête de faire une escapade.

Appelant un vieux valet de chambre, nommé Dupré, qui lui était attaché depuis son enfance, elle lui signifia qu'il allait la suivre et qu'elle voulait courir Paris. Dupré hasarda des observations ; la princesse n'était pas de caractère à les souffrir ; il fallut obéir et se taire.

Elle s'habilla très-simplement, se fit jolie néanmoins, ce qui n'était pas bien difficile, et se mit à trotter sur le pavé du roi, comme une grisette ou une bourgeoise. Elle s'en alla droit aux Tuileries. Beaucoup de jeunes gens la regardèrent, lui firent des compliments ; ils lui adressèrent même la parole en passant, voyant qu'elle les encourageait. Après deux ou trois tours d'allée, elle s'assit sur un banc, près de l'ancien cabaret de Renard, si à la mode du temps de la Fronde, et que l'on avait remplacé par un pâtissier italien.

Deux écoliers buvaient à une table ronde. Ils étaient beaux et jeunes tous les deux, et riaient à gorge déployée comme de bons vivants. La princesse écouta leur conversation ; elle l'amusa. Ils lui parurent spirituels, et la voilà se tournant tout à fait de leur côté et leur disant, à leur profond étonnement,

on le suppose, qu'elle les priait de boire à sa santé.

— Bien volontiers, mademoiselle, répliqua le plus beau et le plus jeune ; bien volontiers, surtout si vous nous faites raison.

— Demandez du vin d'Espagne, je vous prie.

— Mademoiselle, ce serait de tout mon cœur, si nos bourses d'étudiants pouvaient suffire à cette dépense ; il faut nous pardonner, nous n'avons pas assez d'argent pour sortir du vin du cru.

Elle se mit à rire, appela Dupré et se fit apporter le vin qu'elle désirait.

— Bien obligé, mademoiselle, reprit le jeune homme. Quand on est aussi belle et aussi jeune que vous, d'ordinaire on ne régale point, on est régalée.

— Ne vous occupez pas de cela, je sais ce que je fais.

Elle se mit à boire et à manger des tartelettes avec ces jeunes gens, auxquels elle fit conter toute leur histoire. L'un était fils d'un procureur de Pontoise, et étudiait à Paris pour succéder à son père ; l'autre, et c'était celui qui lui plaisait davantage, était né chez le duc de Villeroy, dont ses pères étaient intendants depuis deux générations. On comptait faire de lui un sous-fermier, ou quelque chose de ce genre, son frère aîné ayant déjà la survivance de l'emploi de famille.

Elle resta plus d'une heure entre ces bazochiens,

prenant part à ce qu'ils disaient et s'instruisant de choses dont elle n'avait jamais entendu parler jusque-là.

Le futur procureur se leva le premier, l'heure de l'étude avait sonné depuis longtemps.

La princesse garda l'autre et lui proposa une seconde bouteile.

Il était déjà plus amoureux de sa beauté que du vin; pourtant il accepta, afin de rester plus longtemps près d'elle.

Ils en étaient aux propos galants; elle lui répondit en coquette, qui veut bien mener les choses et s'amuser à son heure.

Il avait l'expérience des galanteries ; il la devina, sans le laisser voir d'abord; ensuite il le lui avoua tout franchement, en ajoutant qu'elle y prît garde, qu'il n'était pas homme à se laisser jouer, et qu'elle en viendrait où il voudrait la conduire, fût-elle madame la duchesse de Bourgogne, ou madame la duchesse de Berri elle-même.

Elle se mit à rire, il rit avec elle en le lui répétant, et lui demanda toujours du même ton qui elle était.

— Vous m'avez tout fait conter, et je ne sais rien de vous, madame. Je ne vous quitterai pas, sans savoir votre nom, et où je vous reverrai.

— Je gage que non.

— Je gage que si.

— Que parions-nous ?

— Si vous me devinez, je vous promets de revenir bientôt ; si vous vous trompez, vous ne me reverrez plus.

— De cette façon, nous perdrons tous les deux.

— Impertinent !

— Non, je suis vrai. Si je vous aime, je ne vous déplais point ; vous avez grande envie de nouer avec moi une aventure, et vous n'osez pas.

— Moi ! j'ose tout.

— Voilà un mot qui me confirme dans mes soupçons.

— Et quels sont-ils ?

— Vous êtes une très-grande dame, ou une de ces pauvres créatures que nos pères appelaient folles de leurs corps.

— Eh ! eh ! vous brûlez ! A moins que je ne sois une bourgeoise.

— Une bourgeoise ! une bourgeoise qui viendrait boire et rire avec moi, en plein jour, ici aux Tuileries, sans se soucier d'être reconnue, sans savoir si son cousin le notaire ou son oncle l'huissier ne la trahiraient pas auprès de son mari le marchand de ferrailles, ou de son amant le maltôtier ! Vous n'y pensez pas, madame.

Et s'il avait su tout ce qu'elle osait !

— Cela pourrait être vrai.

— Non, je le répète, il n'y a qu'une grande dame, et une très-grande dame encore, qui ait de ces hardiesses-là, surtout à votre âge, à moins que ce ne soit une femme capable de toutes les hardiesses. Jamais un homme qui sait son monde n'hésitera un moment.

Ils s'attaquèrent donc ainsi de propos jusqu'à ce que l'étudiant en vînt à lui soutenir sa gageure et à préciser la façon de la régler.

— D'ici à huit jours, je vous écrirai qui vous êtes, fussiez-vous sur le trône, et, heureusement pour vous, vous n'y êtes point ; en ce moment près de notre vieux roi ce serait une triste place ; mais y fussiez-vous, vous recevriez une lettre de moi qui vous montrera mon habileté. Après, vous ferez ce qui vous plaira, je n'en serai pas moins amoureux de vous.

— Eh bien, j'accepte ; et, si vous me découvrez, je viendrai vous revoir, ici même.

— Vous me trouverez, madame ; un joli garçon n'a pas peur d'une jolie femme, il la vaut.

Elle fut obligée de le quitter. L'heure avançait, elle devait retourner à Versailles pour recevoir un ambassadeur.

Le jeune homme ne chercha pas à la suivre ; il se conduisit en vrai gentilhomme, et se montra galant comme un mousquetaire.

Elle retourna à Versailles, retrouva la cour, ses

habitudes, et ne pensa à sa rencontre que très-secondairement.

Deux jours après, elle s'en allait à la messe, conduite par son chevalier d'honneur, avec ses dames et sa maison derrière elle.

Le public entrait dans la galerie; les solliciteurs y attendaient le roi et les princes, pour leur présenter des placets.

Au moment où elle passait devant le groupe de ces quémandeurs, elle vit un jeune homme, fort proprement mis, qui s'avança, mit un genou en terre, et lui montra une grande pancarte, scellée d'une douzaine de cachets comme un brevet de chancellerie.

Elle ne put s'empêcher de rougir en le reconnaissant.

Quant à lui, il ne rougissait pas et la regardait d'une façon assurée.

Elle prit la lettre, mais sans parler. Ordinairement, elle remettait les placets à son secrétaire des commandements; elle garda soigneusement celui-ci, et, le ployant en deux, elle le mit dans sa poche.

Débarrassée de ses devoirs de représentation, elle rentra chez elle et lut l'épître. C'était une originalité digne de toutes les autres; il lui disait qu'elle devait bien voir la vérité de ses promesses, il la connaissait et il lui remettait la lettre à elle-même, afin qu'elle n'en doutât pas.

Maintenant, si elle n'était pas une foi mentie, elle devait venir au rendez-vous.

Il l'aimait, il lui prouverait un dévouement sans bornes; elle pouvait, elle devait compter sur lui plus que sur les beaux seigneurs ou *les autres galants* qu'il lui plairait de choisir.

Il soulignait *les autres galants*, afin de lui faire comprendre qu'il n'ignorait de rien, et qu'elle ne pouvait pas se renfermer dans les prérogatives de son rang vis-à-vis de lui.

La princesse trouva cela bizarre et fort amusant; elle chargea Dupré, qui ne le voulait point, et qu'elle menaça de le mettre à la porte, d'aller lui porter la réponse, car il donnait son adresse; et cette réponse fut un rendez-vous, seulement le rendez-vous était pour souper et au même endroit; on y servait ceux qui payaient bien et qui voulaient des particuliers.

Elle y alla, elle y trouva le jeune garçon, qui se nommait Amiet, et qui avait les qualités dignes d'une autre position que la sienne.

Il est facile de comprendre sa joie, comment il la reçut, comment il l'aima, comment elle n'eût plus rien à lui refuser bientôt. Cette intrigue dura trois mois.

Elle s'en lassa la première; cependant, elle ne le renvoya pas absolument; elle avait un certain faible pour lui, comme une chose peu ordinaire dans sa vie.

Elle ne manqua pas de lui étaler ses beaux principes, ses plaisanteries sur la religion, et se fit enfin parfaitement connaître.

Le pauvre Amiet l'aimait comme un fou ; il était bon, honnête et accoutumé à respecter les choses saintes, tout en s'amusant.

A mesure qu'il lut dans cette vilaine âme, à mesure qu'il découvrit cette épouvantable immoralité, il lui sembla tomber dans un gouffre, et le chagrin le prit.

Il le prit d'autant plus, qu'il l'aimait en dépit de sa conscience et de sa raison, qu'il l'aimait davantage encore à mesure qu'elle s'en montrait plus indigne.

— Vous me rendriez capable de tout, lui disait-il quelquefois, vos abominables maximes s'emparent de mon esprit malgré moi ; je m'en aperçois, et je ne puis vous fuir ; je crois bien que vous êtes le diable, et, si je continue à vous écouter, vous me pervertirez tout à fait ; c'est ce que je ne veux pas.

Une princesse de seize ans !

Le pauvre garçon tiraillé, torturé, car elle se moquait de ses plaintes et n'en faisait que rire, la quitta un soir, dans un état de désespoir épouvantable, en lui disant qu'il ferait un malheur.

En effet, le lendemain on le trouva mort dans sa chambre, d'un coup de couteau dans le cœur.

Une lettre était tout ouverte sur la table ; il n'y avait que ces mots :

« Je meurs pour ne pas devenir un malhonnête homme. »

XXV

Cette mort ne fit aucune impression sur la malheureuse pervertie ; elle dit seulement à monsieur son père :

— Je le savais niais, mais pas tant que cela.

Et elle n'y pensa plus.

Elle avait d'ailleurs un autre caprice dans la tête, un caprice qui devint une passion, et la plus violente qu'elle ait éprouvée.

Les deux jeunes princes et leurs épouses s'en allèrent dîner un jour à Saint-Cloud, en famille.

Il n'y avait personne que M. le duc d'Orléans et eux, Madame et madame la duchesse d'Orléans n'y étaient même pas.

Madame la duchesse de Berri but tellement, qu'elle en fut malade à mourir. Il fallut l'emporter, souillée de toutes sortes d'ordures, et la coucher.

M. le duc de Berri eut la bonté de s'en inquiéter, au point de passer la nuit auprès d'elle.

Ce fut un spectacle donné à la valetaille, qui ne se gêna pas pour la répandre.

Cette même aventure arriva à deux ou trois autres soupers ; toute la cour sut bientôt que madame la duchesse de Berri ne pouvait se mettre à table, lorsqu'elle était à son aise, sans s'enivrer.

Elle en fit prendre la triste habitude à monsieur son père.

Dubois et madame la duchesse de Berri ont été les deux mauvais anges de M. le Régent.

Le pauvre Amiet fut oublié plus vite qu'il n'avait été pris.

Quant à M. le duc de Berri, elle ne l'aima jamais et tint souvent sur lui et M. le duc de Bourgogne un propos qui se répéta par toute la France :

— Ne me parlez pas du bonheur du roi, il n'a fait dans toute sa race que des poltrons et des trompés.

Je ne me permettrai jamais de répéter les choses telles qu'elle les a dites ; elle avait une obscénité de termes qui n'a certainement dans toute la cour de France appartenue qu'à elle seule.

Madame en avait bien aussi, mais pas de la même sorte.

Je sais une histoire du duc de Richelieu et d'elle, pendant un souper de la Régence, que chacun a ré-

pétée, et qu'il est impossible de raconter; c'est bien dommage, elle est curieuse, et peindrait d'un mot cette cynique princesse, qui est tout bonnement devenue ma nièce, ainsi que nous le verrons plus tard. Le roi ne la connut jamais telle qu'elle était, heureusement pour lui.

M. le duc de Berri avait pour écuyer M. de la Haye, gentilhomme d'une naissance ordinaire; il avait été envoyé à Constantinople et il avait servi. C'était un homme aussi ordinaire que sa naissance, pas beau, grand et maigre, d'un esprit délié, mais sans portée.

La princesse, je ne sais pourquoi, jeta les yeux sur lui, il lui plut, elle se hâta de le lui faire comprendre, et il ne refusa pas d'y répondre, bien entendu.

Elle lui fit avoir d'abord pour rien la charge de premier veneur, et, ne trouvant pas que ce fût assez, elle lui fit acheter par M. le duc de Berri celle de premier chambellan, qui lui donnait l'entrée dans le carrosse et à la table du prince.

La Haye en prit des airs qui disaient à tout le monde ce qu'il était pour elle et quelles étaient ses fonctions dans cette maison-là.

M. de Lauzun faisait souvent semblant de s'y tromper, il disait :

— M. de la Haye, chambellan de madame... non,

c'est de M. le duc de Berri. Après cela, c'est peut-être de tous les deux.

Lorsque le roi apprit que le jeune prince avait payé cette charge de ses deniers, il entra dans une véritable colère et le lui dit très-vertement.

— Mon Dieu ! sire, c'est madame la duchesse de Berri qui l'a voulu.

— Ah ! monsieur, si vous faites ainsi sa volonté, et pour des choses semblables, elle vous conduira loin : tous vos biens et les miens n'y suffiront pas.

Cette préférence pour la Haye devint une frénésie, comme en ont ces sortes de femmes-là.

Elle en vint à ne plus pouvoir supporter aucune contrainte ; ses devoirs de femme et de princesse lui pesaient. Elle eût voulu s'en débarrasser à tout prix, et répétait à ma sœur qu'elle s'en affranchirait un jour ou l'autre.

— Prévenez-moi donc, madame, répondait celle-ci avec son calme habituel, afin que je fasse mes paquets.

Cette pensée germa dans sa tête et y produisit le projet le plus étrange qui soit jamais éclos en une cervelle de princesse.

Elle imagina de se faire enlever par la Haye et de s'en aller avec lui en pays étranger.

A un de leurs rendez-vous, dans le moment le plus attendrissant, elle lui découvrit la belle preuve d'amour qu'elle voulait lui donner.

— Je ne puis vivre ainsi séparée de toi, sans cesse obligée de me contraindre et de me cacher. Ce vieux roi despote; mon père, avec ses faiblesses; mon mari, avec son amour si bête, tout cela m'est odieux. J'ai mes diamants, j'ai mon baguier, j'ai, de plus, tiré une bonne somme, que je tiens toute prête, du Palais-Royal et du duc de Berri. Tout cela fait plus de deux millions de valeurs, avec quoi nous vivrons très-bien en Amérique, où tout est bon marché. Nous aurons soin d'éviter les colonies françaises, mais, en allant chez les Hollandais, les ennemis du roi, ils nous recevront bien. Mon plan de fuite est tout fait et très-facile. Nous serons loin avant qu'on ait seulement le soupçon de notre départ, et le temps qu'ils passeront à nous chercher nous mettra hors de leurs atteintes.

La peur prit à la Haye, mais une peur à en être paralysé; il se voyait déjà dans quelque cul-de-basse-fosse.

Enlever une fille de France, mariée! à la barbe du roi, de son père et de son mari!

Il put à peine balbutier un remercîment, et il ne voulut pas combattre cette idée, dans l'espérance qu'elle lui passerait plus tôt en ne lui donnant pas de consistance.

Il se trompait, elle revint à la charge, elle y revint tous les jours, ne songeant qu'à cela, en parlant du soir au matin.

Chaque objection qu'il soulevait, elle la mettait à néant, elle avait tout prévu.

Le bâtiment était choisi et préparé comme pour une mission qu'on envoyait aux Indes, et dont elle feignait de s'occuper, ce qui étonnait fort monsieur son père.

La Haye demanderait un congé d'abord, sa démission ensuite ; il annoncerait son mariage dans son pays, qui était le Poitou ; elle afficherait une autre préférence pour un homme qu'elle aurait soin d'envoyer à son tour, et mystérieusement, dans quelque coin ; les soupçons tomberaient sur lui quand on apprendrait qu'elle s'était sauvée ; mais, de la Haye, pas un mot, on les croirait brouillés à mort.

Tout cela était magnifique.

Le pauvre homme en frissonnait jusqu'à la moelle des os.

Il n'y trouva qu'un remède, ce fut de faire prévenir M. le duc d'Orléans.

Le père, à cette nouvelle, quand il apprit combien sa fille l'aimait peu, puisqu'elle était prête à l'abandonner pour le premier venu, ce malheureux père eut un accès de douleur épouvantable.

Il m'en écrivit une lettre déchirante, et s'en alla trouver madame de Saint-Simon pour en conférer avec elle.

Ma sœur fut fort d'avis qu'il fallait renvoyer la Haye, ou bien prévenir le roi, peut-être tous les deux; le roi seul pouvait imposer à cette volonté, par la crainte de sa puissance, et de ce qu'il la ferait certainement renfermer à la première sottise éclatante.

M. le duc d'Orléans essaya de prêcher sa fille, qui l'envoya, comme de coutume, par-dessus les ponts.

Il se fâcha et la menaça du roi ; elle lui répondit qu'elle s'en moquait, qu'il aurait trop peur d'elle et qu'il ne dirait rien.

— C'est ce qui vous trompe, répliqua-t-il, j'ai déjà parlé; madame de Saint-Simon est prévenue, et c'est elle qui se chargera de la commission. Vous la connaissez, elle ne tergiverse pas avec son devoir. D'ailleurs, votre la Haye ne consent pas à vous suivre, c'est par lui que j'ai été prévenu. Il n'a aucune envie que je le fasse écarteler, et je n'y manquerais pas s'il m'emmenait ma fille. Vous vous en irez donc toute seule.

Ce dernier argument, peut-être bien aussi la peur du roi, firent sur elle une impression que la tendresse de son père n'eût jamais produite.

Elle se résigna à rester; pourtant elle lui fit payer cher cette complaisance.

Elle le renvoya et le maltraita de façon à le rendre fou, ainsi que ce pauvre duc de Berri, d'autant plus

à plaindre que, sur la fin de sa vie, il finit par être éclairé et par savoir à quelle Messaline, à quelle mégère le ciel l'avait uni.

Il la prit en horreur, et ne voulut pas la voir à son lit de mort.

Comme elle était grosse, on prit le prétexte de son état et du danger qu'elle pouvait courir ; elle n'insista point, elle n'y tenait pas.

Je veux finir tout de suite ce qui a rapport à cette horrible princesse, pour n'y plus revenir.

Elle continua les déportements de tous genres, avant et après son veuvage, qu'elle corrobora par des entreprises impossibles, afin d'augmenter les prérogatives de son rang.

L'orgueil était encore sa passion dominante et chérie, ou plutôt elle les avait toutes, je ne saurais trop le répéter.

Madame de Pons, dame d'atours de madame la duchesse de Berri, avait fait venir à la cour M. de Biron, son parent, petit-fils d'une sœur de M. de Lauzun. C'était un jeune homme sans esprit, sans aucune beauté, bien au contraire, il ressemblait à un abcès, selon l'expression de M. de Saint-Simon, et Dieu sait quel charme la princesse pouvait y trouver. Enfin, elle en trouva, et un grand, à ce qu'il paraît, puisqu'elle l'aima, et d'une passion plus vive encore que celle de la Haye. Ce fut une frénésie

pour ce court, gras, joufflu et pâle jeune homme. Elle le fit lieutenant des gardes, qu'elle avait forcé M. le duc d'Orléans à lui donner; elle le logea au Luxembourg, et tout de suite il devint son maître ou plutôt son tyran. Jamais on ne vit rien de pareil. Elle n'osait pas mettre un ruban sans sa permission; elle envoyait prendre *ses ordres* pour les moindres choses; il se divertissait à les changer six fois par jour, pour les lui faire changer en même temps.

Elle recevait qui lui plaisait, et chassait ceux qu'il ne voulait pas voir. Il était parfaitement poli, doux, aimable, gracieux, respectueux même envers tout le monde, excepté elle, qu'il traitait en public comme une misérable, et à qui il tenait des propos qu'un valet n'eût pas soufferts.

C'était à faire rougir pour le sang royal, et toute cette belle œuvre était l'ouvrage de M. de Lauzun. J'assistai à la leçon qu'il lui donna : elle ne fut pas longue, mais elle fut énergique et elle porta coup.

— Mon garçon, lui dit-il, j'apprends que tu es aimé au Luxembourg et que la princesse se jette à ta tête. Je connais cela, c'est leur manière. Ce que je connais aussi bien, c'est la façon de conserver une pareille place; je l'ai employée trop tard, et j'ai perdu la mienne. Commence de bonne heure, crois-moi. Les princesses veulent être menées le bâton haut, elles veulent qu'on les tourmente, qu'on les

contrarie, qu'on les traite en servantes ; sans cela on ressemble à tout le monde, et elles s'en lassent. Fais-toi obéir, sois son maître, qu'elle tremble devant toi, et elle te restera attachée comme un chien. Tu la conduiras jusqu'au mariage, et tu seras plus heureux que moi ; tu n'auras pas affaire à Louis XIV, mais au Régent, le plus débonnaire des hommes ; il te reconnaîtra pour son gendre, il t'accordera et te laissera tous les avantages que sa fille t'aura faits. Ne perds pas de vue ce but unique, le mariage ; si tu t'en écartes, tu es un niais ; il n'y a que cela de solide. Viens me trouver quand tu auras besoin de conseils, et marche là-dessus.

XXVI

Il marcha, en effet, d'après ces beaux principes; ils étaient bons apparemment pour ces princesses, car ils lui réussirent admirablement. Jamais on n'en vit une plus dominée, plus entraînée que celle-là. Elle si fière et si hautaine avec tous, elle qui ne croyait pas la terre digne de la porter, elle s'humiliait devant cet homme qui, assure-t-on, allait jusqu'à la battre, non pas une fois, comme le fit M. de Lauzun à Mademoiselle, mais quotidiennement, pour la moindre chose. Elle le supportait et s'en prenait à ses yeux; on la trouvait sans cesse en larmes. C'était une vie abominable, entre les orgies et les coups; un amour effréné, une représentation de reine, et, ce qui est plus étrange avec un pareil train, des pratiques religieuses.

Elle s'en allait, au Carême, à toutes les grandes

fêtes, s'enfermer aux Carmélites, où elle jeûnait, priait, macérait son corps. Ces bonnes sœurs n'osaient point la renvoyer, le droit des filles de France étant de faire tomber devant elle les grilles des couvents; mais elles s'aspergeaient d'eau bénite quand elle était là : il semblait que ce fût le diable. Elles s'enhardirent jusqu'à lui faire de la morale, dont elle ne se fâcha pas; elle leur répondit seulement d'adresser ce sermon à monsieur son père, qui en avait plus besoin qu'elle assurément.

Non content de la maltraiter, M. de Biron la trompa, et de façon à ce qu'elle s'en aperçût sans oser rien dire, dans la crainte de le perdre et de perdre aussi une confidente précieuse dont il avait fait sa maîtresse. Madame la duchesse de Berri avait pris chez elle, avant son mariage, la fille d'un commis aux parties casuelles, nommé Forcadel. Elle l'avait mariée et placée près d'elle, en qualité de dame d'atours. Le comte de Mouchy, homme de qualité de Picardie, sans le sou, voulut bien donner son nom à cette péronnelle, et eut ensuite la bassesse de s'entendre avec elle pour ses infamies. Ils étaient dignes l'un de l'autre. Elle servit la princesse dans toutes ses intrigues, particulièrement avec Biron, mais elle en fit son amant et devint la rivale de sa maîtresse, sa rivale aimée, et se joua d'elle avec Biron, d'une manière tout aussi publique que

l'était ce double amour. Jamais il ne se vit ni ne se verra un scandale de cette espèce.

Ils étaient parfaitement d'accord pour pousser au mariage, et exploiter ensemble cette malheureuse créature. Madame de Mouchy comprenait qu'elle serait la chérie, et que l'autre serait sa femme ; elle comprenait aussi que les trésors continueraient à pleuvoir dans son escarcelle et les joyaux dans son coffre. Elle entra en tous les plans de M. de Biron, sans aucune jalousie, en même temps que, pour les avoir à elle avec plus de suite, elle fournissait à sa maîtresse des distractions subalternes, qui calmaient ses furies de toutes sortes. Madame de Mouchy appelait cela ses traités de paix.

Madame la duchesse de Berri menait ainsi une existence à tuer les plus vigoureuses.

Quand on lui en faisait l'observation et qu'on lui représentait qu'elle n'y résisterait pas, elle répondait :

— Courte et bonne ! cela m'est égal.

Ce train dura, sans mariage, jusqu'à une grossesse et une couche très-pénible dont elle faillit mourir. Elle eut une fille qui vécut et que l'on fit élever. La princesse fut à l'agonie, il fut question des sacrements. Le curé de la paroisse alla s'établir à sa porte et demanda à les lui administrer ; mais il y mit pour condition qu'on jetterait à la porte le Biron et la

Mouchy, ce que la mourante ne voulut pas accepter. Le Régent, faible jusqu'au déshonneur, parlementa avec les prêtres et avec madame sa fille. L'archevêque, cardinal de Noailles, vint au Luxembourg, approuva hautement le curé et lui défendit de passer outre, et cela en face de tous ceux qui attendaient dans les salons, sans aucun ménagement. Madame la duchesse de Berri les envoya promener, envoya promener monsieur son père, et même, si on ose le dire sans blasphème, les sacrements qu'on lui refusait.

M. le duc d'Orléans fut déplorable ; il n'eut pas l'ombre de dignité ni de force. Il se laissa manquer par tout le monde ; jamais Cassandre ne fut plus bafoué et plus moqué.

J'en fus malade.

L'amour était fini entre nous depuis longtemps ; nous avions passé les bornes de la jeunesse ; mais il nous restait de part et d'autre un sentiment, le meilleur et le plus solide, l'amitié qui succède à l'amour, et qui est fondée sur l'estime.

Je lui conserverai cette affection tant que je vivrai ; je n'ai rien aimé autant que lui.

La princesse rétablie, il lui resta une peur effroyable de Satan, de ses cornes et de sa queue, peur que ces deux bons apôtres ne manquèrent pas d'exploiter, suivant le conseil de M. de Lauzun.

— Elle craint Lucifer, mon garçon, tu as ville gagnée. Crains-le encore plus qu'elle, et fais le cruel. Fais le fâché, annonce que tu n'endureras pas une autre fois un affront comme celui de ces jours-ci ; parle de t'en aller, si on ne régularise pas ta position, et tu verras.

Il vint à bout de ce qu'il voulut en effet ; elle l'épousa, et bel et bien, devant la Mouchy et deux ou trois affidées. Ensuite, on tourmenta M. le Régent pour déclarer le mariage et faire jouir les époux des avantages et des honneurs qu'elle lui avait assurés. Madame avait à peu près pris patience jusque-là ; mais, lorsqu'elle apprit cette énormité, lorsqu'elle apprit l'intention d'en faire part à tout l'univers, elle éclata.

Elle déclara à M. le duc d'Orléans que, s'il poussait jusque-là l'oubli de lui-même, elle quitterait la France, elle en appellerait à toute l'Europe, et protesterait publiquement contre la honte dont ils se couvriraient. On la savait très-capable de tenir parole ; aussi le prince eut peur : il résista à madame de Berri. Pour plus de sûreté, il éloigna les occasions de la voir, il la laissa aller à Meudon sans la retenir, et même, d'après le conseil de Madame, il envoya à Biron l'ordre de partir pour l'armée.

Ce fut un coup épouvantable auquel il fallut se soumettre. Pour la première fois, M. le Régent mon-

trait du caractère ; elle craignit d'avoir trop tendu la corde et de perdre son empire sur lui.

Elle resta donc à Meudon, où elle continua sa vie, sans que monsieur son père la vît autant que de coutume. Elle lui donna un souper sur la terrasse de Meudon, elle prit froid et, comme elle n'était pas encore bien remise de la maladie qui l'avait failli tuer, elle retomba plus sérieusement. On la fit transporter à la Muette, où, malgré les plus grands soins, après quelques hauts et bas, elle mourut.

Je n'aurais jamais cru que M. le duc d'Orléans eût pu se consoler si vite. Il eut un moment de grande douleur, pendant lequel, si on eût su le prendre, on l'aurait ramené à Dieu. Il était fort touché. Je ne pus le voir ; M. de Lauzun était alité. Il avait une maladie très-dangereuse, dont il revenait par la force de sa constitution, malgré son grand âge.

Son caractère s'y montrait dans toute sa singularité ; cette fois, il nous joua deux ou trois scènes, où l'on eût volontiers payé sa place. Il faut d'abord en raconter une qu'il me fit, et dont nous eûmes un retentissement dans notre vie pendant fort longtemps.

Nous avions marié mademoiselle de Malauze, une de mes cousines, avec M. le comte de Poitiers, dernier héritier de cette illustre maison. Par parenthèse, il est mort de fort bonne heure, et a laissé sa femme grosse d'une fille, que j'ai mariée à mon neveu le

duc de Randan, mon héritier, fils du duc de Lorges.

M. de Lauzun avait une maison à Passy, où nous restions les étés. Madame de Poitiers y vint, nous y avions du monde. M. le duc d'Orléans passait une revue de la maison du roi, près du bois de Boulogne. On désira y aller, madame de Poitiers surtout; elle était en deuil de veuve, on craignit que ce ne fût un peu prompt ; enfin, je me décidai à l'y conduire. M. de Lauzun était allé à Paris ; il arriva au moment où nous partions, et se mit dans une de ses furies dont ordinairement il me régalait seule, et que, pour cette fois, il laissa voir à tout le monde.

Il ne se peut pas qu'on traite une femme de cette façon, lorsqu'on est gentilhomme ; c'était sa manière, je n'étais cependant pas une princesse. Il m'accabla de reproches, me dit les mots les plus injurieux, à ce point que la compagnie se crut obligée d'intervenir. Je pleurai beaucoup, madame de Poitiers aussi. Ce fut une soirée comme je n'en ai jamais vue; il entra comme un ours, farouche, méchant, sans dire un mot, ni personne non plus, et s'en alla se coucher sans bruit.

Le lendemain, il en fut au repentir devant les autres, non pas devant moi, car il n'avait cessé de me quereller, et il me querella encore longtemps. Mais il donna à M. de Saint-Simon, à qui il fit des excuses, raison de cette algarade, ou du moins celle

qu'il lui plut de supposer. C'était, disait-il, le regret de sa compagnie des gardes, dont il ne pouvait se consoler et ne se consolerait jamais. Il n'avait pu supporter l'idée que j'allais voir ces compagnies, moi, et qu'un autre commandait la sienne. Il s'avoua coupable, honteux, il le supplia de me demander pardon, de me faire les excuses d'un pauvre vieillard, qui se mourait de honte et qui se donnait pour le plus coupable et le plus insensé des hommes. Je savais à quoi m'en tenir sur sa soumission ; mais je consentis à faire la paix, devant témoins, très-sûre qu'en particulier la guerre durait toujours.

Depuis cette scène, il fut de plus en plus souffrant, si bien qu'un jour, il tomba tout à fait, se renferma chez lui et ne voulut voir personne que moi, pour me tourmenter tout à son aise. Le curé de Saint-Sulpice, Longuet, le vint ennuyer pour la confession. Il le reçut de son mieux, en le renvoyant toujours, le remettant au lendemain, et lui promettant monts et merveilles. Je savais bien, moi, qu'il n'avait pas l'intention de tenir sa promesse. Il se moquait sans cesse.

Le duc de la Force, le chef de sa maison, pour qui il affichait un respect ironique, finit par se glisser dans sa chambre, après avoir en vain essayé plusieurs fois. Le curé était là justement, il l'entretenait, et, après une honnêteté à M. de la Force, il recommença sa conversation. Puis, tout à coup, se tournant vers

lui, il lui dit d'un ton de componction à attendrir les pierres, qu'il s'en allait mourir ; qu'un homme de son âge était un patriarche, qu'il n'avait rien de plus précieux à lui donner que sa bénédiction, et qu'il la lui donnait.

Puis il tire son bras du lit, prononce les mots sacramentels sur la tête du curé, et cela avec des yeux, un air qui, malgré la gravité du moment, faillirent me faire éclater de rire.

Ensuite, il regarda M. de la Force, du même air, avec la même physionomie béate et attendrie :

— Monsieur, vous êtes le chef de ma maison ; je vous ai toujours aimé et respecté en cette qualité, et, avant de mourir, je vous demande, à votre tour, votre bénédiction.

Le duc et le curé crurent qu'il déraisonnait ; mais il insista, il insista tellement, qu'il n'y eut plus moyen de refuser, et voilà M. de la Force rendant à Lauzun, la tête baissée, les mains jointes, la bénédiction que celui-ci avait donnée au curé. Il se sauva ensuite, il riait aux larmes ; moi, je n'y tenais plus.

Le curé fut très-penaud. Il passait pour vouloir tirer des mourants pour son église ; le duc avait bien dit qu'il ne serait pas de ses dupes et le renverrait, voilà comment il s'y prit. Il revint pourtant, mais plus de la même manière.

XXVII

Après ce tour, il en fit un autre, digne de Crispin et du *Légataire universel.*

La fille de madame de Nogent, sœur de M. de Lauzun, était madame de Biron. Il aimait assez son mari, mais il ne pouvait la souffrir, et il répétait du matin au soir qu'il aurait grand plaisir à la déshériter. Son autre neveu était l'abbé de Belzunce, celui qui fut si héroïque pendant la peste de Marseille, où il était évêque. On ne parla que de lui dans toute la France, et on le vénérait à l'égal d'un saint. Il n'est pas de général d'armée qui ait montré un pareil courage.

M. de Lauzun en était très-fier, et demandait pour lui, à M. le Régent, je ne sais quel archevêché vacant, et auquel la voix publique le portait. M. le Régent le lui refusa pour le donner à un abbé de cour. M. de

Lauzun s'inclina et lui fit une belle révérence en disant :

—Monsieur, il tâchera de faire mieux une autre fois.

Ce mot fut entendu, compris et répété. M. le duc d'Orléans, auquel j'avais écrit du reste, lui donna une des belles abbayes de France.

Revenons à M. et madame de Biron. On croyait leur oncle au plus bas ; il était enveloppé dans ses rideaux ; ils espérèrent n'en pas être aperçus et entrèrent ; M. de Lauzun savait sa chère nièce intéressée ; il savait qu'elle venait s'assurer par elle-même si l'héritage lui reviendrait bientôt ; tout agonisant qu'il était, sa malice survivait encore. Il se promit de la faire repentir de sa curiosité, il l'avait parfaitement vue dans une glace. Le voilà faisant des soupirs, joignant ses mains et se mettant à réciter tout haut un acte de contrition de ses fautes passées, comme un homme très-persuadé de sa mort.

— Pardonnez-moi, mon Dieu, j'ai bien manqué à vos commandements, j'ai donné de bien mauvais exemples, et malheureusement l'état où je suis m'interdit de faire pénitence. Je me servirai au moins de tous mes biens pour racheter mes péchés, et les léguer aux hôpitaux, sans en réserver un seul. Vous m'envoyez cette inspiration, et c'est l'unique ressource qui me reste, à laquelle je me donne de toute mon âme.

Il dit cela d'un tel ton qu'il n'y avait pas moyen d'en douter, à moins de le connaître comme je le connaissais.

Il marmotta encore quelques prières, puis il ajouta :

— Oui, je ne fais de tort à personne, ce ne sont pas mes biens, ce sont ceux que j'ai acquis par mes péchés, et d'ailleurs mes neveux sont riches ; ils n'ont pas le droit de m'en demander compte. Je vous remercie, mon Dieu, encore une fois, c'est pour le salut de mon âme.

Ils se sauvèrent dans le dernier désespoir et vinrent auprès de moi, qui avais tout entendu, en me suppliant de parler pour eux.

Je répondis, ce qui était vrai, que je n'avais aucun pouvoir, et que, surtout, je n'en userais point envers un homme qui parlait de racheter ses péchés, c'était trop grave.

En même temps, nous entendîmes M. de Lauzun crier pour qu'on allât chercher un notaire; il voulut pousser la comédie jusqu'au bout.

Madame de Biron, au désespoir, resta néanmoins pour tout voir par elle-même.

Les notaires arrivèrent : il dicta son testament, et d'une voix assez forte pour être entendu de la pièce à côté, où ses neveux haletaient.

Il laissa tout aux pauvres, excepté mon douaire,

avec une façon et des observations qui me donnaient une envie de rire à en être malade, car je me retenais.

Au moment de signer, il lui prit une crise, il fallut différer, il différa chaque jour, sous un nouveau prétexte, mais de façon à en faire peur à madame de Biron, et cela dura jusqu'à sa guérison complète.

Il me dit ensuite un jour :

— Eh bien, madame, j'ai joliment joué mon rôle, n'est-ce pas ?

— Je le savais, monsieur, et je ne vous en ai pas parlé à cause de cela.

Il se guérit, et si bien, qu'après cette panique, à plus de quatre-vingt-dix ans qu'il avait, il dressait encore des chevaux, et il fit l'admiration de toute la cour, par des voltes et des passades qu'il fit devant le roi, dont il s'amusa fort.

J'en vais venir maintenant à une des grandes douleurs de ma vie, à un des grands périls que courut M. le duc d'Orléans, bien qu'il fût innocent et incapable des crimes dont on l'accusait.

Le fond de ceci, je l'ignore; je sais seulement ce que j'ai vu et entendu, et de combien de chagrins fut abreuvé ce malheureux prince.

Il commit de grandes fautes, cela est vrai, mais quelles punitions, et pour celles qu'il n'a pas commises !

On allait partir pour Marly.

Le roi d'Espagne écrivit à M. le duc de Bourgogne pour le prévenir de faire attention à lui, qu'on le voulait empoisonner et qu'il en avait l'avis.

Le jeune prince montra cette lettre au roi, qui la traita de billevesées, et madame la duchesse de Bourgogne me fit l'honneur de m'en parler.

Presque en même temps Boudin en raconta autant à la princesse ; il le soutint au roi et à tout le monde, sans dire cependant d'où il le tenait.

M. le duc d'Orléans était tout à fait remis avec M. le Dauphin et madame la Dauphine, depuis le mariage de madame la duchesse de Berri. Sans faire l'hypocrite, il se contraignait devant M. le Dauphin, dont la piété sévère s'effarouchait de ses paroles libres.

Ils étaient donc au mieux ensemble, causaient beaucoup sur toutes sortes de matières, même sérieuses, dont M. le duc d'Orléans était fort capable quand il le voulait.

Il avait tout intérêt à conserver la vie de ce prince, son seul appui près du roi, et dont le règne lui promettait ce qu'il n'avait pu obtenir jusque-là, une situation digne de sa naissance.

Ceci bien établi, voici ce qui se passa.

Le duc de Noailles apporta à madame la duchesse de Bourgogne une boîte de tabac d'Espagne, qu'elle aimait beaucoup.

Elle le trouva bon et en prit plusieurs prises; elle se portait à merveille.

Après sa toilette, elle laissa la boîte dans son cabinet et rejoignit le roi, qui lui fit faire le tour du bassin, par un froid admirable : on était au mois de février; elle en rit avec lui et avec nous, qui avions l'honneur de la suivre.

Tout à coup, elle se plaignit de frissons, de mal de tête, et voulut rentrer.

Elle eut la fièvre toute la nuit; le lendemain, elle se trouva un peu mieux, et nous fit venir.

Elle plaisanta, me dit quelques folies, auxquelles je répondis; mais j'étais triste, je la trouvais changée.

Nous la quittâmes assez tard, la fièvre était moins forte, et, le dimanche matin, elle se plaignit d'une grande langueur.

Nous passâmes encore la journée près d'elle. Madame de Cœuvres, madame de Lorges, madame de Nogent et moi.

Sur les dix heures, nous jouions au reversis, à côté d'elle, pour l'amuser; elle se mit à jeter les hauts cris d'une douleur au-dessous de la tempe, fixe dans un endroit, et pas plus large qu'une pièce de six liards.

Nous la laissâmes, afin de ne la point gêner, et, lorsque je rentrai chez moi, comme je dis à M. de Lauzun ce qui arrivait, il me répondit :

— C'est comme madame Henriette. Elle a eu cette même douleur. Elle est perdue, je vous en réponds.

J'en eus le cœur serré comme dans un étau, et je courus chez la princesse, pour savoir de ses nouvelles.

On me répondit qu'elle se trouvait si malade, qu'elle n'avait pu recevoir le roi.

La douleur ne cédait pas, elle ne céda à rien, pas même aux saignées.

Chacun se demandait d'où venait cette maladie si étrange; les médecins n'y pouvaient assigner aucunes causes.

J'étais dans le premier cabinet à m'étonner avec les dames, et l'idée lui vint tout à coup de cette boîte donnée par M. de Noailles.

— Ah ! s'écria madame de Nogaret, il faudrait faire examiner ce tabac; où est la boîte?

On la chercha dans tous les coins; madame de Lery, envoyée par la princesse, tourna et retourna tout inutilement.

Jamais on ne l'a revue.

La princesse prenait du tabac à l'insu du roi et de madame de Maintenon ; elle défendit donc qu'on en dît un mot, et surtout qu'on soupçonnât le moins du monde M. de Noailles.

— Cependant, ajouta-t-elle, je souffre depuis que j'ai pris ce malheureux tabac.

Le lendemain, la maladie sembla changer d'aspect, on espéra la rougeole; cette espérance ne dura pas longtemps, et l'inquiétude reprit de plus belle.

M. le Dauphin, installé auprès de son lit, ne la quittait pas, et madame de Maintenon, presque toujours aussi.

Quant à nous, nous passions notre temps à pleurer dans les salons; la cour tout entière était frappée du même coup.

Le roi, le jeudi, la trouva si mal, qu'il parla des sacrements, et pria madame de Maintenon de l'y préparer. Ce que l'on fit.

Elle accepta l'avis avec assez d'étonnement; elle ne se croyait pas à ce point, et tout de suite annonça qu'elle ne voulait pas du père de la Rue, son confesseur ordinaire, ni d'aucun jésuite.

Elle le lui dit à lui-même, et, comme c'était un homme d'esprit, il prit tout sur lui, s'en alla chercher M. Bailly, prêtre de la mission de Versailles, qu'elle désigna, et cela sans en rien dire, car on ne l'aurait pas permis.

Il n'y était point; elle en fit appeler un autre, un récollet, et se confessa à lui.

Ce fut un éclat dont le roi, les jésuites et toute leur cabale eurent beaucoup de peine à revenir.

La confession fut très-longue, les sacrements ad-

ministrés, et elle demanda elle-même les prières des agonisants.

M. le Dauphin avait lutté longtemps contre la maladie qui l'envahissait comme elle.

On l'emmena pour la confession, et il ne la revit jamais.

A peine reprit-elle connaissance ; et, malgré les saignées, malgré l'émétique et le reste, elle succomba.

Le roi et madame de Maintenon partirent aussitôt pour Marly. J'ai négligé de dire que l'on était revenu à Versailles dès qu'elle fut indiposée.

M. le Dauphin entra dans un désespoir où on crut qu'il laisserait sa raison.

Il était lui-même fort malade ; on le supplia de s'en aller à Marly pour lui épargner la douleur de ces affreux préparatifs de l'enterrement.

De sa chambre, située au-dessous de celle de sa femme, il eût entendu clouer le cercueil.

Il céda et arriva hors d'état de voir personne ; cependant il reçut quelques courtisans et assista à la messe, à côté du roi.

On n'entendait que des sanglots dans la chapelle : le prêtre pleurait à l'autel ; jamais princesse ne fut si aimée.

M. le Dauphin était livide, chacun s'en aperçut ; le roi et les médecins le pressèrent de s'aller coucher :

il fut obligé de s'y rendre malgré lui ; il ne se soutenait pas.

Enfin, il traîna quelques jours, convaincu qu'il était empoisonné, que madame la Dauphine l'avait été comme lui, et qu'il n'en reviendrait pas.

Il prit toutes ses précautions, dicta son testament, et s'apprêta comme un honnête homme et un bon chrétien.

Il mourut, en effet, et de la même façon.

Le même jour, le petit duc de Bretagne tomba malade, avec les mêmes symptômes, et fut emporté en peu d'heures, pendant que M. le duc d'Anjou prit la fièvre et resta dans le plus grand danger.

Je ne vous peindrai pas la terreur générale ; rien ne peut la rendre ; une véritable calamité publique.

Le premier mot de tout le monde fut que cela n'était pas naturel, et qu'il y avait un crime épouvantable dans ces morts si subites et si répétées.

Ce qui acheva de persuader, ce fut le salut du petit duc d'Anjou et les moyens qu'on employa pour le sauver.

Madame de Ventadour, les sous-gouvernantes, les mies, les médecins, tout ce qui l'entourait, avaient perdu la tête de voir en huit jours de temps le père, la mère, un enfant emportés, et celui-ci qui allait suivre.

La duchesse de la Ferté, une des marraines de cet

enfant précieux, parla de madame de Verrue (mademoiselle de Luynes), l'ancienne maîtresse du duc de Savoie, qui s'était sauvée pour venir vivre à Paris.

Elle avait été empoisonnée à Turin, et un sorcier juif lui avait donné un contre-poison merveilleux qui l'avait guérie.

Madame de Ventadour n'hésita pas ; elle envoya prier la comtesse de donner ce remède.

Celle-ci voulut l'apporter et l'administrer elle-même, et, le lendemain, le futur Louis XV était hors de danger.

Cela confirma les soupçons, qui ne s'arrêtaient encore sur personne ; mais, puisque le contre-poison avait réussi, c'est que le poison existait.

Les corps de M. le Dauphin et de madame la Dauphine furent ouverts, et l'avis unanime des médecins, excepté de Maréchal, premier chirurgien du roi, fut qu'ils étaient morts empoisonnés; encore, Maréchal convint-il, avec ses intimes, qu'il ne voulait pas avouer la vérité, par ménagement pour le roi, qui n'aurait plus un instant de repos.

Hélas ! ce n'était pourtant que trop vrai.

XXVIII

Il semblait donc bien avéré que ces morts épouvantables étaient la suite d'un crime : restait maintenant à trouver le meurtrier.

Sans s'inquiéter de chercher celui dont l'intérêt pouvait le conduire à ces horribles empoisonnements, les différentes cabales, si partagées d'ordinaire, se réunirent pour accuser M. le duc d'Orléans.

Parce qu'il aimait la science, parce qu'il avait au Palais-Royal un laboratoire, parce qu'il se livrait à la débauche en face du monde, au lieu de suivre les errements hypocrites de presque tous les seigneurs de ce temps, il devait être ce coupable.

Il avait déjà songé au trône d'Espagne, il avait essayé ses forces par ces bâtons lancés ; maintenant il se croyait assez sûr de lui pour viser la couronne de France et briser d'un seul coup les degrés qui l'en séparaient.

Pauvre prince ! lui que le pouvoir importunait tant ! lui qui eût voulu vivre pour lui-même, ses amis et ses plaisirs ! lui qui ne sut jamais voir couler une larme, ni causer une douleur !

Déjà, lors de la mort de Monseigneur, quelques bruits avaient éclaté, quelques discours injurieux s'étaient répandus ; mais ils n'avaient pas été bien loin.

La maladie était évidente, la petite vérole s'était déclarée assez clairement pour qu'on ne cherchât pas d'autres causes ; je ne voudrais cependant pas jurer qu'on ne l'eût aidée à marcher plus vite.

Lorsqu'on fit l'ouverture des corps, ainsi que je l'ai dit, les marques de poison y parurent.

Fagon et Boudin le dirent au roi ; Maréchal défendit l'opinion contraire, M. du Maine et madame de Maintenon la soutinrent ; celle-ci alla jusqu'à ajouter qu'on en connaissait bien l'auteur, et que c'était M. le duc d'Orléans.

Le roi jeta un cri d'horreur et ajouta :

— C'est vrai !

Aussitôt ce bruit épouvantable se répandit comme une traînée de poudre.

Jusque dans les endroits les plus éloignés du monde, dans les monastères, dans les cellules des trappistes, on répéta cette effroyable accusation, et, sans en demander davantage, on y ajouta foi.

Les vices du prince servirent de prétexte ; il fut condamné sans preuves.

M. de Lauzun se fit un malin plaisir de me l'apprendre avec des commentaires de sa façon.

Malgré le danger d'exciter sa colère, je ne pus l'entendre de sang-froid, et je lui ripostai de la belle façon.

— Eh bien, vous verrez, me dit-il, les preuves sont assez évidentes pour qu'on le mette en accusation, et on l'y mettra. Tout le royaume crie vengeance, le roi avant les autres ; il le fera.

A ces mots, je tremblai de la tête aux pieds.

Je connaissais les ennemis du prince et leur persistance à lui nuire, je savais ce dont ils étaient capables, je le vis perdu.

Mon premier mouvement fut de lui écrire par notre voie ordinaire, de lui recommander le courage ; en faiblissant, il n'avait plus de ressource.

Il fallait porter son innocence tête haute, d'accusé devenir accusateur ; il les eût tous fait trembler.

Je sortis ensuite pour aller aux nouvelles ; je ne vivais pas.

Je trouvai le salon de Marly ameuté contre M. le duc d'Orléans.

J'entendis raconter ce qui s'était passé lorsqu'il avait été avec Madame donner de l'eau bénite au corps de madame la Dauphine. La populace s'était

amassée autour d'eux sans les insulter précisément.

De sourds murmures se firent entendre ; on montrait M. le duc d'Orléans au doigt, et on l'accusait à demi haut.

Ce fut bien pis pour M. le Dauphin, il y alla seul.

Des murmures, on passa aux imprécations, aux injures directes.

Le mot d'empoisonneur circula partout et lui fut jeté à la face.

Il ne se troubla point, il montra son courage ordinaire, et regarda ces insensés en face.

L'irritation s'en augmenta.

— Hélas ! je les pleure plus que vous, car je les connaissais mieux, répondit-il à un homme du peuple qui l'interpellait le poing presque sur la gorge.

On n'osa pas se porter aux voies de fait.

Il rentra à Saint-Cloud, désolé, mais espérant encore que la vérité se ferait jour.

La mort du petit Dauphin, la maladie de l'autre, poussèrent l'exaspération à son comble.

Lorsque les convois passèrent devant le Palais-Royal, les cris et les furies redoublèrent ; il fallut employer la force pour les empêcher de s'y jeter et pour sauver le palais de leur rage, à défaut du maître, qui ne s'y trouvait pas.

En entendant ces récits, je demeurai confondue.

M. de Saint-Simon heureusement était présent et

défendit son ami avec beaucoup de zèle et de désintéressement.

Les quelques mots que j'ajoutai passèrent pour une coalition de famille; on ne les remarqua pas au milieu de ce conflit.

M. du Maine, que M. le Dauphin détestait, dont l'intérêt bien marqué était qu'il ne régnât pas, car il avait plusieurs fois exprimé la volonté de le dépouiller aussitôt des honneurs inouïs que la partialité du roi lui avait accordés, M. le duc du Maine, donc, était celui qui répandait le plus ces calomnies.

En détrônant M. le duc d'Orléans, il se débarrassait du seul prince du sang en âge et capable de prétendre à la régence, et se trouvait sans compétiteur.

C'était donc pour lui tout avantage, il régnerait, et sans aucune contestation ni rivalité.

Non content de l'effet produit dans le public, il lui fallut encore pousser directement son malheureux beau-frère à l'abîme.

Il lui envoya le marquis d'Effiat, dont j'ai déjà parlé, qui lui donna le plus détestable conseil et l'écarta de la seule route qu'il eût dû suivre, où mon beau-frère l'aurait bien conduit.

D'après donc ce que lui avait dit cet homme, M. le duc d'Orléans alla trouver le roi dans son cabinet et lui demanda quelques moments d'audience.

Le roi le reçut avec un froid et une hauteur qui le glacèrent, et lui fit signe de parler.

— Sire, on m'accuse du plus épouvantable forfait. Mes ennemis ont inventé, pour me perdre, des calomnies qu'il ne me sera pas difficile de repousser; on a pris prétexte de mes goûts et de mes habitudes pour construire une monstrueuse fable, dont je viens demander justice à Votre Majesté.

Le roi ne lui répondit que par un air et un geste de dédain, ce qui faillit déconcerter le prince; il reprit néanmoins, après avoir retrouvé son courage :

— Mon honneur est attaqué d'une si étrange façon, que je ne puis hésiter à le défendre. Si Votre Majesté y consent, je me rendrai à la Bastille, j'y ferai entrer en même temps que moi Humbert, mon chimiste, et ceux de mes gens qu'il importe d'interroger. J'y attendrai mes juges et les ordres de Votre Majesté.

Le mépris se montra plus écrasant encore par un demi-sourire.

— Cela n'est pas nécessaire, monsieur; votre entrée à la Bastille ne changera rien à la vérité.

— La vérité, sire ! Mais la vérité est mon innocence, et elle sera reconnue, poursuivit-il avec beaucoup de chaleur.

Le roi ne répondit pas, et sourit encore de ce même sourire.

— Vous ne me croyez pas, sire?

Il n'eut aucune réponse qu'un jeu muet d'incrédulité redoublée.

Les larmes le gagnèrent; il eut beaucoup de peine à les contenir.

— Sire, voulez-vous déshonorer le fils de votre frère, le premier prince de votre sang?

— Non, monsieur; aussi je vous défends de vous rendre à la Bastille, ni de donner suite à ces déplorables bruits.

— Au moins, sire, laissez-moi y envoyer Humbert, qu'on l'interroge, qu'on le juge.

— Je ne donnerai point l'ordre de l'arrêter, mais, s'il se présente, on le recevra. C'est bien, monsieur, vous pouvez vous retirer.

M. le duc d'Orléans, par cette misérable démarche, acheva son abaissement.

Il se mit de lui-même hors de son rang de fils de France, injustement accusé, et donna beau jeu à ses ennemis, qui en profitèrent.

Il pouvait les faire trembler en retournant leurs attaques contre lui; il pouvait faire rentrer sous terre le duc du Maine et sa cabale, en montrant leur indignité; il ne le fit point, et cela par cette malheureuse faiblesse, qui gâta toutes les actions de sa vie.

Le lendemain, cependant, il se présenta à Marly, chez le roi, et celui-ci lui dit brusquement qu'il avait

changé d'avis par rapport à Humbert, et qu'on ne le recevrait point à la Bastille.

— Mais, sire, Votre Majesté ne refuse pas au dernier de ses sujets le droit de défendre son honneur attaqué, et moi, votre neveu...

— Oui, monsieur, répliqua le roi avec une brutalité insultante, je vous le refuse ; car, si l'on vous trouvait coupable, je ne pourrais pas vous faire couper la tête, parce que vous êtes mon neveu, le mari de ma fille et le père de mon petit-fils ; et, si on trouve que vous ne l'êtes point, le monde dira qu'on n'a rien voulu trouver. L'accusation n'est aujourd'hui que sur vous, elle serait sur moi alors ; je ne veux pas passer pour votre complice.

— Sire, je vous en conjure...

Le roi haussa les épaules, lui tourna le dos et entra dans sa garde-robe.

Depuis lors, il ne lui adressa plus un mot et ne souffrit point qu'il lui parlât, si ce n'est aux nécessités de représentation.

Depuis lors aussi, le prince se touva plus isolé dans les salons de Marly que dans un désert.

On le fuyait littéralement.

A mesure qu'il s'approchait, les groupes se dispersaient pour aller se reformer ailleurs.

Jamais on ne vit chose semblable.

M. de Saint-Simon, seul, osa lui continuer les

mêmes témoignages et la même amitié.

Ce fut assurément un bel acte de courage, que le roi ne lui pardonna pas.

Quant à moi, je ne pouvais assister de sang-froid à cette infamie.

Un jour, à Marly, je traversais le salon comme une de ces pirouettes ordinaires s'accomplissait.

Je vis M. le duc d'Orléans, pâle, défait et prêt à succomber à cette douleur.

Mon cœur se brisa.

Sans rien calculer davantage, j'allai droit à lui; je lui fis une profonde révérence et je l'entretins, plus d'un bon quart d'heure, de choses particulières et qui nous touchaient tous les deux, trop sûre, hélas! de n'être ni dérangée ni entendue.

Je lui rendis le courage en lui répétant que je l'aimais bien plus depuis son malheur, et que je voudrais lui en donner toutes les marques possibles.

J'étais tellement exaltée en cet instant, que je ne sais de quoi j'aurais été capable.

Il me remercia avec toute l'effusion de son bon cœur, ne s'occupant que de mon danger, me représentant que cette action hardie me perdait, et que ni le roi ni M. de Lauzun ne me le pardonneraient.

— Je le sais bien, monsieur, mais je ne m'en repens pas.

— Ah! madame, pourquoi n'avez-vous pas ac-

cepté mon amour il y a dix ans, je ne serais pas à présent le misérable que je suis.

— Monsieur, je suis bien près de m'en repentir, et, si je pouvais retourner en arrière, sachant ce que je sais, voyant ce que je vois, je crois que je n'aurais pas tant de courage.

Je levai les yeux, et j'aperçus M. de Lauzun, qui venait d'entrer; l'étonnement et la colère le clouaient à la porte.

XXIX

Je crus voir la tête de Méduse.

M. le duc d'Orléans l'avait aperçu comme moi ; nous ne voulûmes pas avoir l'air de nous séparer à son aspect, et nous demeurâmes quelques instants encore.

Ensuite le prince me salua et me dit assez haut :

— Je suis attendu chez Madame, madame la duchesse, mais soyez assurée que je n'oublierai pas votre recommandation, et que je la transmettrai aujourd'hui même à madame la duchesse d'Orléans. Votre protégé Roussel aura la place qu'il désire.

C'était s'en tirer aussi adroitement que possible, mais c'était brûler nos vaisseaux. Roussel devenait dès lors suspecte, et l'entrée de l'hôtel lui serait interdite, dès que M. de Lauzun savait qu'elle avait un neveu au Palais-Royal, et que je m'occupais de sa fortune.

Je me sentais en grand péril; pourtant, je n'aurais jamais pu soupçonner ce qui arriva.

Dès que M. le duc d'Orléans m'eut quittée, je continuai mon chemin; il me fallait passer devant M. de Lauzun et les courtisans tous réunis près de cette porte.

Ils parlaient bas, et l'on juge si j'étais sur le tapis!

Cette foule s'écarta pour moi comme pour le prince, et M. de Lauzun avec elle; les plus polis firent semblant d'être trop occupés pour me voir, nul ne me salua.

J'allai chez madame de Lorges; je fus assez maîtresse de moi-même pour me contenir; j'y restai peu et je rentrai chez moi, où M. de Lauzun était déjà venu me chercher, et où il arriva peu après.

Je m'attendais à tout et je m'étais préparée à le braver.

Il s'avança vers moi d'un air furieux.

— Madame, s'écria-t-il furieux; vous vous êtes montrée à tous l'alliée, l'amie, la maîtresse de cet empoisonneur, de ce dénaturé, vous ne pouvez espérer que je vous pardonne cette fois.

— Je ne vous demande pas de pardon, monsieur, car je n'ai point commis de faute. Je ne suis la maîtresse de personne, je suis votre femme, et j'ai tenu fidèlement les serments prononcés devant Dieu.

— Tant d'audace après tant d'infamie ! Vous mériteriez...

Il s'avança vers moi pour me frapper, je me reculai sans paraître effrayée.

— Je ne suis pas de la maison de Bourbon, monsieur, repris-je avec beaucoup de calme.

Sa colère augmenta, mais il n'osa pas me toucher.

— Je ne puis accepter aux yeux du roi votre conduite de ce matin. Tous les témoins ont vu que je ne vous approuvais pas, votre punition doit le prouver davantage encore. Ordonnez que l'on fasse vos coffres, vous partirez ce soir pour Raudan et vous n'en sortirez plus.

— Est-il bien possible, monsieur !

— Je n'attendrai pas que le roi nous chasse tous les deux, à cause de vous ; je vous chasserai moi, et je vous tiendrai en un lieu où je ne craindrai pas que l'on vous découvre. Il y a loin d'ici à Raudan : c'est un château perdu dans les montagnes d'Auvergne ; nul ne saura où vous êtes et nul n'entendra parler de vous.

— Et ma mère, monsieur?

— Ni votre mère, ni votre sœur, ni personne de votre famille. Jusqu'ici vous avez trompé ma surveillance, avec leur aide; on vous a arrachée à mes volontés; en ignorant votre séjour, on ne viendra plus vous chercher. Préparez-vous : je vous donne deux heures.

Il n'y avait plus à répliquer, je le savais.

J'espérais, pendant ces deux heures, pouvoir envoyer un mot à ma mère ; il l'avait prévu et ne me quitta pas.

Il se fit apporter chez moi son habit pour le voyage; les chevaux étaient demandés ; nous ne passions pas par Paris; j'étais désespérée.

Je vis dans les yeux d'une de mes filles de garde-robe une grande pitié et un vrai désir de m'être utile.

Je trouvai le moyen de lui glisser à l'oreille d'aller à l'hôtel de Lorges et prévenir ma mère qu'on m'emmenait à Raudan ; ce fut un éclair.

M. de Lauzun était derrière mes talons avant que j'en pusse dire davantage.

Il ne s'aperçut de rien néanmoins.

Lorsque tout fut prêt, nous montâmes en carrosse.

Il me fit mettre une mante à coqueluchon et cacher mon visage pour traverser les corridors, bien que nous eussions pris les petits degrés.

Je fondais en larmes.

Il n'était pas fâché qu'on le soupçonnât, mais il ne voulait pas qu'on le vît.

Je me jetai dans le carrosse et je ne prononçai pas une parole. Nous y étions seuls.

Ceux de nos gens qu'il avait choisis pour me garder suivaient dans deux autres.

Il continua de m'injurier et se mit dans une nouvelle furie, parce que je ne lui répondais pas.

— Vous ne me laissez qu'une liberté, monsieur, celle de me taire, permettez-moi d'en user.

Il lui fallut bien se contenter de cela, car, tant que dura le voyage, excepté pour les choses indispensables, je ne lui répondis pas un mot.

Nous arrivâmes après huit mortels jours.

Il faisait noir, au mois d'avril, par un temps froid et une petite pluie.

Ce grand château de Raudan m'apparut comme un spectre, avec ses clochetons et ses tours.

Nous fîmes lever le concierge, qui ne nous attendait pas, et nous ne trouvâmes rien de préparé pour nous recevoir.

La maison n'avait pas été habitée depuis bien des années, tout y manquait : meubles et linge étaient moisis ; une humidité affreuse tombait de ces vieilles murailles comme un manteau glacé.

Je grelottais.

Un grand feu, allumé dans la cheminée de ma chambre ne nous réchauffa pas.

Nous soupâmes d'un poulet étique et sentant la fumée.

Je crus être entrée dans mon tombeau.

Je me couchai.

Soret nous avait suivis.

Sa dévotion et sa nullité la mettaient au-dessus des soupçons.

J'en bénis le ciel. Pour moi, c'était encore une figure amie, dans le cachot où j'allais vivre.

Je ne dormis pas de la nuit, et, dès que j'y pus voir, je m'en allai, à la croisée, examiner les alentours de ma prison.

C'était un magnifique paysage, un pays admirable ; le château lui-même présentait une noble façade, son architecture ancienne, ses vastes dépendances en faisaient le roi de la contrée.

Son illustration date de loin : la dame de Raudan était la mie du chevalier Bayard.

Il s'introduisait chez elle par la fenêtre même où j'étais en ce moment, et il avait une belle muraille à gravir, il lui fallait une grande échelle de soie.

On avait dépouillé tous les environs pendant la nuit ; nous eûmes un déjeuner supportable.

M. de Lauzun était très-grave ; il avait mandé son bailli et tous les gens de sa sénéchaussée, et devait les recevoir en sortant de table.

Il me fit quelques questions indifférentes, auxquelles je répondis de la même façon, et me quitta en me disant de faire demander ce dont j'aurais besoin pour un établissement *définitif*, qu'on me le donnerait.

Il appuya sur le mot définitif.

Il ne me restait qu'une espérance, c'est qu'il ne s'accoutumerait pas à vivre loin de la cour, qu'il me laisserait seule et que je viendrais à bout de m'échapper.

Je ne me trompais pas, dans une de mes prévisions du moins.

M. de Lauzun ne passa que trois jours avec moi.

Il me vit fort peu pendant ce temps, mais il prodigua l'or, et tout changea de face.

On meubla un appartement d'une façon, sinon splendide, du moins convenable.

Un garde-meuble, situé dans les combles, me fournit des bahuts et des fauteuils du temps du chevalier Bayard, parfaitement assortis au reste de la maison ; et, cela est si vrai, que, depuis ma liberté, je n'en ai pas mis d'autres.

Il m'organisa une garde, sous prétexte de me faire honneur, mais, en réalité, pour ne pas me perdre de vue.

Il fit à son bailli et à son intendant une superbe histoire sur la nécessité de me tenir enfermée et de ne me laisser communiquer avec personne, tout en ne me refusant rien de ce qui me serait agréable dans ma chambre, et seule avec Soret.

Il leur persuada qu'il s'agissait d'une intrigue politique, dans laquelle ma famille était mêlée.

C'était pour m'y soustraire qu'il m'avait cachée,

et par l'ordre du roi, qui s'intéressait puissamment à lui et à moi.

— Madame de Lauzun ne veut pas croire ce qui est la vérité ; elle conserve pour sa famille les mêmes sentiments et se perdrait sans retour si je la laissais faire, par trop de bonté et d'affection pour ses proches. Ainsi, surveillez-la bien, n'écoutez ni ses prières ni ses ordres, c'est lui rendre le plus signalé service que de la tenir scellée ; plus tard, elle le sentira et vous remerciera elle-même. Quant à moi, je retournerai à la cour pour tout surveiller ; mais d'un instant à l'autre vous me verrez revenir, vous pouvez toujours m'attendre. D'ailleurs, je vous laisserai mon écuyer, et c'est lui qui vous dirigera.

Il ne daigna pas m'en apprendre si long, j'ai su tout cela depuis.

Nous eûmes pourtant une dernière conversation.

— Madame, je pars. Je ne prétends pas m'enterrer vivant, parce qu'il vous a convenu de vous méconnaître. Je vous laisse Jodile, il vous gardera aussi bien que moi ; mes ordres sont ses lois, et il les exécute à la lettre. Vous ne verrez absolument personne, *qui que ce soit ;* vous ne recevrez aucune lettre, vous ne saurez rien du monde que ce qu'il me plaira de vous apprendre. Vous expierez ainsi votre faute. Je viendrai vous voir quand il me plaira, et je prétends être bien reçu. Vous apprendrez au moins qu'on ne se

moque pas de moi, si vous n'apprenez que cela.

Je ne lui répondis que par le silence, je ne sais ce que je lui aurais fait; j'étais furieuse et désespérée, mais le supplier, jamais!

Il partit, me laissant une armée, laissant ma maison organisée comme une prison, avec ses geôliers, ses sous-geôliers et ses bourreaux.

J'avais au moins vingt hommes armés autour de moi, chaque fois que je sortais en carrosse pour prendre l'air.

Le bruit se répandit dans le pays que j'étais folle.

Je le serais volontiers devenue.

XXX

Je me promenais quelquefois à pied dans les jardins en terrasse, pas un paysan même ne m'approchait.

Soret et deux autres femmes ne me quittaient pas; puis M. Jodile, vêtu en gentilhomme, m'accablant de respects ironiques, marchait près de moi, le chapeau sous le bras, se tenant à distance, ne me parlant pas, car je l'aurais malmené de la bonne façon, et comptant mes regards, mes gestes, pour les noter à son maître.

On m'avait suffisamment pourvue de livres de piété, de livres d'histoire.

Je demandai des romans ou de la poésie. On me les refusa, sous prétexte que c'étaient de détestables lectures dans ma position.

Je m'étais fait la loi de n'insister pour rien, je me tins encore sur cela.

Ainsi se passait mon temps; je mangeais seule, servie par un peuple de valets, mon chapelain me faisait la lecture, le silence le plus absolu régnait autour de moi.

Jamais couvent ne fut soumis à des règles plus sévères.

Ce chapelain était un bon et saint prêtre, assez borné, mais plein de zèle, et d'une conduite exemplaire.

Il me prêchait la soumission envers mon mari, et m'interdisait le murmure.

Il venait quelquefois le soir causer avec moi; ses visites étaient un long sermon, je n'en pouvais tirer la moindre nouvelle.

Il n'était, pour ainsi dire, jamais sorti du château; il y occupait sa place depuis qu'il avait été ordonné prêtre, et ne savait même pas qu'il y eût au monde d'autres lieux et d'autres gens.

Je m'ennuyais tellement, que je demandai un chien pour société. On n'en donna un, qui me consola et que j'ai gardé bien des années.

Je m'en occupais sans cesse, et ce fut ma consolation.

Je compris l'araignée de Pélisson à la Bastille.

Ni ma mère, ni personne de ma famille ne me donna signe de vie.

M. de Lauzun vint me voir deux ou trois fois par an.

Il restait huit jours avec moi, et affectait de me parler de tout, excepté du prince.

Je savais des nouvelles des miens par lui, je savais que mon départ avait été généralement approuvé, à cause du scandale que j'avais donné, disait-il.

On ne me croyait pas à Raudan.

Il avait désigné une autre de ses terres dans le Béarn, et j'ai appris depuis qu'en effet on me supposait dans ce pays encore plus perdu que l'Auvergne ; ma fille de garde-robe s'était blousée, elle avait oublié le nom de Raudan, et dit à l'hôtel de Lorges que l'on m'emmenait bien loin, bien loin, dans un vieux château.

Je demeurai cinq années ainsi !

La quatrième, il vint un colporteur.

Je l'aperçus du haut de la terrasse, et je priai qu'on le laissât monter.

Jodile refusa, les ordres de monseigneur étaient formels : je ne communiquerais avec personne.

— Eh bien, qu'on m'apporte sa balle, je ferai des emplettes, il y a si longtemps que je n'ai rien acheté !

Après des pourparlers et des difficultés de tous genres, ils vinrent à composition ; on m'apporta la balle, je la bouleversai en tous sens et j'achetai mille futilités.

Je trouvai dans un coin un paquet d'imprimés, et je m'en emparai bien vite.

Avant que mon geôlier eût pu me l'interdire, j'avais déjà lu : Mort de M. le duc de Berri.

— Comment ! m'écriai-je, M. le duc de Berri est donc mort?

Et tout de suite, malgré Jodile, auquel, pour cette seule fois, j'imposai silence, je me mis à lire cette espèce de complainte, qui se répandait par milliers dans les campagnes.

C'était le récit de la mort du jeune prince, mort empoisonné comme son frère, sa belle-sœur et son neveu, et de la même main, ajoutait le pamphlet.

M. le duc d'Orléans n'était pas nommé, mais désigné de façon à ce qu'on ne pût pas le méconnaître.

Le rouge me monta au visage, je laissai tomber la feuille; je sentis la nouvelle douleur dont ce malheureux homme était frappé, et je maudis mon sort qui m'empêchait de le lui dire, de le lui prouver.

Il était bien seul !

Je m'emparai de tout ce paquet de calomnies, je le jetai au feu et le vis brûler jusqu'au dernier.

Jodile s'en alla marronnant.

Je lui ordonnai de payer le colporteur et de se taire.

Le grand âge de M. de Lauzun le contenait un peu,

Il craignait toujours de le voir mourir et que je le renvoyasse sans lui rien payer.

Ce séjour en Auvergne me parut un siècle.

J'étais bien jeune cependant lorsque j'y entrai.

J'avais encore des idées qui s'effacèrent et que je ne retrouvai plus jamais.

On vieillit si vite dans une solitude absolue !

Ces vastes paysages étalés devant mes yeux, ces forêts, ces montagnes, ces orages qui s'y formaient et qui éclataient terribles, ces histoires de revenants, que me contaient mes femmes dans les longues soirées d'hiver, tout cela donna à mon esprit une direction nouvelle; je devins d'une tristesse dont je ne me suis jamais guérie entièrement, sans ma gaieté naturelle j'aurais succombé.

Ma vie a été manquée, et je sens bien que j'étais née pour autre chose.

Pendant mon absence et les dernières années du roi, la cour prit l'aspect d'un tombeau après ces pertes successives.

Il en résulta une hypocrisie universelle.

A Versailles, hommes et femmes affichaient des mœurs sévères ; on se cachait pour les choses les plus simples.

La cagoterie était souveraine, et les discussions sur la bulle semblaient occuper tous les esprits.

A Paris, les hommes faisaient des débauches, qu'ils dissimulaient d'autant plus, qu'ils y tenaient davantage.

Excepté la coterie du Palais-Royal, qui ne se gê-

nait en rien, les autres s'en allaient le matin à la messe du roi, les mains jointes, et le soir dans le boudoir de quelque fille d'Opéra, les portes closes.

Quant aux femmes, elles mettaient leurs amants en poche ; le roi et madame de Maintenon faisaient des mines et des mercuriales à celles qui ne se conformaient pas à leurs vues.

Madame de Caylus, la nièce de la favorite, en fut un exemple frappant.

Elle avait pour mari le plus sot et le plus vilain magot du monde, que l'on tenait aux frontières pour s'en débarrasser.

Elle s'attacha au duc de Villeroi, et leur commerce devint public.

La tante en fut prévenue par les bonnes âmes ; aussitôt elle ordonna à la comtesse de quitter son amant, ou de quitter la cour.

Celle-ci n'hésita pas, elle accepta l'exil, et vécut à Paris, selon son goût, pendant deux ou trois ans.

Le hasard la mit en relations avec le père de Latour, oratorien, à qui il prit envie de la convertir.

Il faisait des miracles en ce genre, et il en vint à bout.

Elle quitta la galanterie, se donna tout à Dieu, fut à la tête des bonnes œuvres, et cela sans rien afficher, en honnête chrétienne.

Madame de Maintenon apprit que sa nièce se don-

nait aux oratoriens, soupçonnés de jansénisme, ce qui, pour elle, était un bien autre péché que M. de Villeroi.

Elle lui ordonna de ne plus voir le père de Latour, menaçant celui-ci d'un exil à la Trappe, si elle insistait.

Elle céda, par intérêt pour son directeur, et depuis ce moment la dévotion ne battit que d'une aile.

Elle alla s'en écartant de plus en plus.

Au bout de six mois, elle avait jeté le froc aux orties et cherché les amours, qui durèrent toute sa vie, sans qu'il lui revînt l'envie de la dévotion.

Madame de Maintenon, que son charmant esprit amusait, la rappela, car elle s'ennuyait fort.

Elle se mit des parties de madame la duchesse, dont elle était la grande amie ; elles s'enfermèrent pour souper et boire à leur aise.

Elles aimaient toutes deux le vin ; et ce vice, qui se développa avec les autres à la Régence, couvait sous les airs innocents et les yeux baissés de ces dames, jusqu'à la mort du roi.

Au total, les déportements et les abominations qui suivirent étaient le fruit nécessaire de cette compression et de cette dissimulation imposées par des gens dont la jeunesse avait été si différente, et que la peur du diable dominait.

XXXI

Le roi mourut le 5 septembre 1715. M. le duc d'Orléans fut déclaré régent.

Le lendemain de ce jour, comme il passait dans la galerie de Versailles, il aperçut M. de Lauzun, entouré de plusieurs courtisans :

— Monsieur, lui dit-il, venez, je vous prie, dans mon cabinet, j'ai à vous parler incontinent.

M. de Lauzun le suivit d'assez mauvaise grâce ; il se doutait que l'entretien ne lui plairait pas.

Dès qu'ils furent seuls, M. le Régent prit cet air imposant qu'il savait bien trouver à l'occasion.

— Monsieur, j'ai reçu un placet de madame la maréchale de Lorges ; elle se plaint que vous séquestrez madame sa fille, et que depuis cinq ans aucun de ses amis n'en a entendu parler. Ceci est très-grave, entendez-vous ? Que d'ici à quinze jours, au plus, madame la duchesse de Lauzun soit revenue à la

cour, qu'elle soit rendue à sa famille et à la liberté, ou je vous prouverai qu'on retrouve le chemin de Pignerol à quatre-vingts ans. Allez, et souvenez-vous que je veux être obéi.

Il n'y avait pas à répliquer, il fallait en passer par là.

Je le vis donc arriver à Raudan, lorsque je ne l'attendais plus et que j'avais presque pris mon parti de ma solitude.

Ma santé s'altérait, et j'espérais mourir.

Cette nouvelle de mon départ me tomba subitement, je la reçus avec une joie qui faillit me devenir funeste ; je gardai deux jours le lit.

Enfin nous partîmes !

Je revis mes parents, mes amis.

M. de Lauzun, toujours par la même bizarrerie de son caractère, ne me gêna pas.

Je ne portai pas la moindre plainte ; il me savait appuyée maintenant et me ménageait, en public du moins.

Je revis M. le duc d'Orléans pendant les premiers temps de sa régence ; ensuite, il se rejeta plus que jamais dans ses débauches, s'entoura de femmes perdues, se vautra dans la fange, où madame la duchesse de Berri l'entraîna avec elle.

J'en fus touchée et blessée jusqu'au fond de l'âme.

Je lui écrivis seulement ces mots :

« Le prince que j'ai tant aimé n'est plus. Celui qui reste trouvera son amie aux jours du malheur ou de la souffrance. Puisse-t-il ne jamais venir ! Jusque-là, je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi vous n'entendrez plus parler de moi ! »

Il me répondit :

« Vous avez raison, je ne suis plus digne de vous. Ne m'abandonnez pas pourtant, car mon chemin est semé d'épreuves, et je ne compte plus que sur vous. »

Ce billet fut soigneusement conservé et souvent relu.

On sait ce qui arriva et comment se passa cette époque désastreuse.

Je ne pus que gémir et prier.

A la mort de sa fille, je le revis, comme il a été dit en son temps.

La vie recommença, et ma retraite aussi.

Vers les premiers jours de 1723, M. de Lauzun se plaignit de douleurs de tête.

Il fut particulièrement insupportable, pendant quelque temps, après la scène dont j'ai parlé ; puis, tout à coup il se calma.

Nous étions à Paris, je le vis sortir assez souvent, le matin.

J'appris qu'il allait au couvent des Petits-Augustins, où l'on entrait de notre maison.

Un beau matin je le rencontrai sur le degré, il était pâle, je lui demandai s'il était malade.

— Un peu, me répondit-il avec un sourire. Chirac sort d'ici, j'ai un cancer dans la bouche.

— Ah ! monsieur ! m'écriai-je, il faut vous soigner.

— Ainsi ferai-je, madame, et de corps et d'âme.

Il avait un air de bonne humeur et d'amabilité que je ne lui avais jamais vu, et depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée le 19 novembre 1723, quatre mois après, il n'eut plus un instant d'impatience, plus un moment désagréable pour moi, au contraire.

Il me demandait sans cesse pardon de ses mauvais traitements et de m'avoir méconnue.

Jamais on ne vit un changement plus complet, ni une mort plus chrétienne.

Il avait loué un petit appartement dans l'intérieur du couvent, où il passa ses derniers moments, c'est-à-dire plus de deux mois.

Aucune femme n'y entrait que Soret et moi, encore des instants à peine.

Il recevait ses beaux-frères et ses neveux, leur parlait d'édification, sans cagoterie, et le reste de son temps se passait à causer avec les religieux, avec son confesseur, à de saintes lectures.

Il voyait venir sa fin et s'y préparait.

Il se confessait et communiait très-souvent, mais, du reste, le plus charmant malade du monde, gai,

ne voulant point qu'on s'afflige, disant qu'à quatre-vingt-six ans et six mois, il était temps de s'en aller.

Jamais rien de dégoûtant avec une telle maladie, on ne s'en apercevait pas.

Ses souffrances étaient horribles, et pas une plainte.

Il pâlissait de temps en temps, se taisait, et, quand on s'alarmait, un geste ou un sourire pour vous rassurer.

Il renvoya au roi d'Angleterre son collier de la Jarretière et un Georges en onyx, entouré de beaux et gros diamants.

Lorsqu'il fut question de son testament, il me fit appeler et me voulut tout donner, en dédommagement, me dit-il, de ce qu'il m'avait fait souffrir.

Je n'y consentis point et n'acceptai que ce qui m'était déjà accordé, sauf Raudan, ma prison; je l'avais bien gagné.

Je le laisserai à mon neveu.

M. de Biron eut le reste, et M. de Lauzun eut grand soin de lui dire qu'il me devait tout, et qu'il ne devait jamais l'oublier.

Il mourut donc comme un saint, et je le regrettai fort.

Je reçus, le lendemain de sa mort, M. le Régent en personne, qui vint le soir en carrosse de ville.

Il demeura trois heures avec moi.

Nous convînmes de nous voir souvent, maintenant que rien ne m'en empêchait.

Hélas ! le 21 décembre suivant, il tombait en apoplexie dans les bras de madame de Falari, une de ses maîtresses, et ne s'en releva pas ; deux heures après il était mort.

Je me trouvai donc veuve et libre, au moment où je n'avais plus que faire de ma liberté.

Dieu me punissait d'avoir donné mon cœur à un homme qui n'était pas mon mari, et de n'avoir pas souffert patiemment ces épreuves qu'il m'avait imposées.

Je n'essayerai pas de peindre ma douleur à la mort du prince, et de cette manière !

Mort sans avoir eu le temps de se reconnaître, mort en impénitence finale !

Depuis longtemps ses médecins lui conseillaient le repos.

Je l'avais trouvé fort changé, et je le lui avais dit.

— Quand je mourrais, me répliqua-t-il, j'ai bien assez de la vie ; à quarante-neuf ans, il ne me reste plus rien à connaître ici-bas.

— Si, monsieur, le repos, la vertu et l'amitié ; si vous en vouliez essayer, vous vous en trouveriez bien.

Il me l'avait presque promis, la dernière fois que

je le vis, qui était la veille de sa mort ; il vint à Paris exprès.

Le lendemain, je partis pour Raudan, ce lieu convenait à ma douleur.

J'emmenai M. de Biron, j'emmenai mon neveu et mon frère, qui voulurent me suivre, en les prévenant que je les verrais peu, et que j'allais à Raudan pour être seule.

Depuis ce temps, je ne me suis plus intéressée à rien.

J'ai continué ces mémoires, commencés dans mon premier exil ; j'ai vu mes amis, mes parents ; j'ai presque cessé de paraître à la cour, et je ne sais rien de ce qui s'y passe.

Je n'irai donc pas plus loin dans mon récit.

Que dirais-je ? ce temps est bien différent de celui où j'ai vécu.

Lorsque je vois et entends parler ces gens, il me semble que je rêve, en me rappelant le feu roi, le Versailles d'alors et ses habitudes.

Je ne sais où va la monarchie ; elle me paraît suivre une triste pente, et je crains bien qu'elle y succombe.

Que Dieu la conserve ! que Dieu conserve et dirige ce roi, si beau, si charmant, cet enfant de la plus adorable princesse qui fût jamais et que j'ai aimée comme ma sœur.

Quant à moi, je n'ai plus rien en ce monde.

Ah ! si Dieu m'avait donné des enfants ! Mais les unions où le cœur n'est pas de moitié sont stériles.

FIN.

Corbeil, typogr. et stér. de Crété.

